

Italie
27

La médecine des femmes

Les soignantes
Réalités et représentations en Italie

sous la direction de

Antonella Mauri

Centre Aixois d'Études Romanes
CAER EA 854

2023

PRESSES UNIVERSITAIRES DE PROVENCE

Comité de rédaction d'*Italies*

Perle Abbrugiati, Brigitte Urbani, Claudio Milanesi, Raffaele Ruggiero, Yannick Gouchan, Judith Obert, Ilaria Splendorini, Michela Toppo, Estelle Ceccarini, Stefano Magni

Comité de lecture d'*Italies*

Perle Abbrugiati (Aix Marseille Université), Philippe Audegean (Université de Nice-Sophia Antipolis), Luca Bani (Université de Bergame), Novella Bellucci (Université de Rome La Sapienza) Carla Benedetti (Université de Pise), Giuseppina Brunetti (Université de Bologne), Michael Caesar (Université de Birmingham), Donatella Coppini (Université de Florence), Romain Descendre (ENS-Lyon), Antonio Di Grado (Université de Catane), Anna Dolfi (Université de Florence), Denis Ferraris (Université Paris 3), Gerhild Fuchs (Université d'Innsbruck), Aurélie Gendrat (Sorbonne Université), Yannick Gouchan (Aix Marseille Université), Claude Imbert (Université de Dijon), Elzbieta Jamrozik (Université de Varsovie), Monica Jansen (Université d'Utrecht/Université d'Anvers), Jean-François Lattarico (Université Lyon 3), Stefania Lucamante (Catholic University of America, New York), Davide Luglio (Sorbonne Université), Stefano Magni (Aix Marseille Université), Claudio Milanesi (Aix Marseille Université), Claudio Milanini (Université de Milan), Christophe Mileschi (Université Paris Ouest Nanterre), Jean-Luc Nardone (Université de Toulouse Le Mirail), Judith Obert (Aix Marseille Université), Matteo Palumbo (Université de Naples Federico II), Ferdinando Pappalardo (Université de Bari), Ugo Perolino (Université de Pescara-Chieti), Raffaele Ruggiero (Aix Marseille Université), Antonio Prete (Université de Sienne), Matteo Residori (Université Paris 3), Giuseppe Sangirardi (Université de Lorraine), Michela Toppo (Aix Marseille Université), Brigitte Urbani (Aix Marseille Université)

Équipe éditoriale

Perle Abbrugiati, Brigitte Urbani, Claudio Milanesi, Raffaele Ruggiero, Yannick Gouchan, Judith Obert, Ilaria Splendorini, Michela Toppo, Estelle Ceccarini, Stefano Magni, Armelle Girinon, Daniela Vitagliano, Gerardo Iandoli, Stefania Bernardini, Greta Gribaudo, Donatienne Borel

Rédaction du présent volume

Antonella Mauri

Responsable de la publication

Perle Abbrugiati

© PRESSES UNIVERSITAIRES DE PROVENCE
Aix-Marseille Université

29, avenue Robert-Schuman – F – 13621 Aix-en-Provence CEDEX 1

Tél. 33 (0)4 13 55 31 91

pup@univ-amu.fr – Catalogue complet sur presses-universitaires.univ-amu.fr/editeur/pup

DIFFUSION LIBRAIRIES : AFPU DIFFUSION <https://www.afpu-diffusion.fr>

DISTRIBUTION LIBRAIRIES : DILISCO Groupe Albin Michel

Introduction

Antonella Mauri

CAER, Aix Marseille Université, Aix-en-Provence, France / CECILLE, Université de Lille

Ce volume est né après une assez longue gestation, faisant suite aux productions du Centre Aixois d'Études romanes consacrés à la culture populaire, à la mémoire et à l'histoire sociale italienne, mais aussi aux séminaires sur l'image réinterprétée, s'insérant dans la transdisciplinarité et pluridisciplinarité du CAER, et dans l'ambition de mettre en avant les liens entre culture et science. Il est né de plusieurs interrogations qui, notamment après la crise sanitaire, se posaient sur le rôle, l'histoire et la figure des soignantes. Par exemple, comment le rapport entre femme et médecine a-t-il été représenté ? Quelles héroïnes et anti-héroïnes endossent les rôles « médicalisés » dans les ouvrages de fiction ? Quelle est leur représentation dans l'iconographie ? Le savoir-faire médical, la connaissance des plantes et des remèdes étaient-ils perçus comme dangereux si le « savant » était une femme ? Il ne faut pas oublier que la banalisation de la femme en blouse blanche – médecin, infirmière, aide-soignante – est récente en France, et l'est davantage en Italie. Les seules femmes qui avaient un rôle relativement reconnu dans les hôpitaux étaient les religieuses, dont la formation demeurait très aléatoire, mais au dehors les choses ne changeaient pas vraiment. Depuis des siècles, dans la société italienne, c'était aux femmes que revenait la tâche de s'occuper des malades et des convalescents, d'assister aux accouchements, de préparer ou d'administrer les médicaments. Pourtant, la profession médicale leur a été de facto interdite jusqu'à la fin du xix^e siècle, et même au xx^e, il a fallu batailler longtemps avant que la figure de la "doctoresse" ne soit réellement acceptée ; de même, les infirmières laïques n'ont fait leur apparition qu'au début du xx^e siècle, surtout grâce à la Croix Rouge et, si l'on peut dire, aux guerres modernes, qui demandaient leur présence sur le terrain.

Quant aux guérisseuses (rebouteuses, accoucheuses, matrones, herboristes, etc.), si elles étaient méprisées par la plupart des médecins, elles jouissaient en revanche de la reconnaissance populaire et d'une incontestable liberté dans le diagnostic et le choix de la thérapie, mais elles étaient exposées à des risques de

représailles, d'accusations et de condamnations en cas d'erreur ou de mécontentement du client. De surcroît, elles faisaient partie d'une catégorie souvent soupçonnée de sorcellerie, avec toutes les conséquences que cela comportait jusqu'au XVIII^e siècle. Toutefois, même après la fin de la chasse aux sorcières, elles pouvaient facilement devenir des marginales ou être chassées du village si on les soupçonnait de pratiques douteuses. D'ailleurs, si l'on demandait aux femmes de s'occuper des malades, on ne leur faisait guère confiance, et ce n'est qu'après la Grande Guerre que l'image de la soignante change et qu'on commence aussi à voir nombre de femmes médecins, dont en Italie on se méfiait encore longtemps.

Traditionnellement reléguée au statut subordonné d'aide-soignante ou d'infirmière, la femme soignait mais n'avait pas voix au chapitre : le diagnostic et le choix thérapeutique étaient l'affaire du médecin, l'homme de science, et elle était censée obéir aveuglément à ses ordres, à la maison comme à l'hôpital. De surcroît, la soignante jouissait d'une double image, assez schizophrène : d'un côté elle était vue comme l'ange qui se sacrifie, chérit le malade, veille sur lui et contribue à sa guérison ; de l'autre elle pouvait aussi être le démon susceptible de se servir de ses connaissances et de son rôle pour lui nuire. Images contradictoires et complexes, que nous avons proposé d'analyser dans la perspective la plus large possible, incluant tous les supports : histoire, littérature, iconographie, médias... La période concernée par cette analyse est aussi très large, allant de l'antiquité à nos jours.

Ce numéro s'articule en quatre parties qui regroupent les contributions suivant une thématique précise, tout en respectant un ordre chronologique allant de l'antiquité à nos jours dans chaque volet.

On commence avec *Sorcières, guérisseuses, sensibles*, où nous retrouvons des figures qui, tout en étant en marge de la médecine officielle, ont eu leurs moments de gloire et leur rôle dans la reconnaissance d'un savoir-faire féminin en contexte de soins.

Giancarla Erba nous parle de ce lien entre la femme et la médecine, qui remonte à la nuit des temps, quand l'une des occupations principales des femmes était de cueillir ou de cultiver les plantes officinales et de composer les remèdes aptes à soigner les membres de leur clan. S'attardant surtout sur les univers grec, romain et celtique de la Gaule, elle nous montre que, loin de s'occuper uniquement de ceux qu'on considérait « leurs domaines », à savoir la gynécologie et l'obstétrique, nombre d'entre elles ont réussi à percer en tant que médecin polyvalent, et ont laissé une trace dans les documents et les mémoires.

Le travail de Simon Dolet nous offre un nouveau regard sur les représentations entre femme et médecine au XVIII^e siècle, en partant d'une étude des

règles menstruelles dans le cadre de la météorologie naissante, pour ensuite montrer la place que cette nouvelle science pouvait offrir aux femmes dans la médecine, selon le météorologue italien Giuseppe Toaldo, qui réhabilite la femme-guérisseuse et devineresse en permettant l'émergence de la femme-météorologue. Tout en étant encore dans l'ancien monde astrologique, Toaldo espère que la science météorologique pourra trouver sa place dans la conservation de la bonne santé, et que les femmes ne soient plus de simples devineresses mais que, remplaçant l'horoscope par le journal météorologique, guidées par la science, elles dispensent leurs conseils pour soigner.

Dans le cadre des « sciences nouvelles », Lorenzo Leporiere nous parle de la figure d'une *somnambule lucide*. Entre hypnotisme et spiritisme, Anna d'Amico a été l'une des plus célèbres somnambules dans l'Italie de la seconde moitié du XIX^e siècle. Un nombre considérable de patients se sont adressés à elle et à son mari, qui la mesmérisait, pour obtenir des « éclaircissements » sur leurs maux et pour qu'elle leur suggère des remèdes utiles à leur guérison. Tout en étant reconnue comme une vraie soignante par certains, sa figure était controversée et suscitait une certaine perplexité, voire de l'hostilité. Elle a été dénoncée et a subi plusieurs procès, notamment pour « exercice illégal de la médecine », mais elle a continué ses pratiques. Sa tombe, à Bologne, est encore très visitée par des curieux et par des ésotéristes.

Il y avait donc des adeptes des nouvelles sciences, mais on a aussi des « sorcières » qui résistent. Simona Di Martino nous parle de ces figures de guérisseuses traditionnelles à travers le travail du grand écrivain et journaliste Dino Buzzati, dont les chroniques publiées dans le quotidien *Corriere della Sera* et réunies en volume nous plongent dans la réalité parallèle de la province de l'Italie centrale dans les années 1960-1970. Le texte rassemble reportages et légendes régionales, initialement présentées comme des affaires inexplicables, et certaines d'entre elles se concentrent sur des guérisseuses et des voyantes. En parlant des protagonistes de ce *surnaturel inexplicable*, Buzzati hésite entre réalité, folklore et faits divers, ne sachant pas toujours comment décrire des femmes qui semblent parfois avoir de véritables dons psychiques, et leurs clients, des gens ordinaires du peuple, qui semblent accepter tranquillement leurs pouvoirs et leur faire plus confiance qu'aux médecins et à la science. L'analyse montre en effet à quel point la figure de la « sorcière » est enracinée dans la culture paysanne italienne du centre-sud, même à une époque récente.

On passe à la littérature avec les sorcières et les guérisseuses de Stefano Benni, dont nous parle Judith Obert. L'univers de la maladie et de la médecine sont présents dans plusieurs de ses œuvres, où se mêlent aussi réalité et imagination, avec des maladies réelles ou inventées. La représentation du milieu

médical est extrêmement critique, car l'auteur veut montrer à quel point ses membres si respectés incarnent les tares de notre société, dont la cupidité et l'indifférence. La médecine est masculine et Benni défend une médecine alternative où en revanche les femmes sont largement présentes : c'est l'univers des guérisseuses, voire des sorcières. L'auteur reprend dans ses romans une réalité historique où les femmes ont été exclues de la médecine officielle et où les compétences et les savoirs des guérisseuses ont été taxés de sorcellerie, afin de justifier leur mise au ban.

Le deuxième volet concerne celles que nous avons défini comme des « pionnières », à savoir des femmes qui ont anticipé les temps modernes, et qui ont su s'imposer dans un milieu où elles étaient tenues à l'écart ou même bannies. Erminio Morengi se concentre sur la figure singulière et presque légendaire (il y eut une longue querelle sur son existence) d'une femme médecin active à la très réputée École médicale de Salerne au XI^e siècle : Trotula de Ruggiero. Trotula fut une *magistra* exceptionnelle, dont la renommée a traversé les frontières et s'est étendue à l'Europe entière, en devenant une autorité dans le domaine médical. Même Chaucer, dans ses Contes de Canterbury, la mentionnera sous le nom de Dame Trot. Ses enseignements, basés sur la médecine hippocratique et galénique, et complétés par une pharmacopée basée sur l'utilisation d'herbes, de matières organiques animales et de minéraux, apparaissent dans maints ouvrages. Ce qui frappe, c'est aussi sa ferme conviction qu'il faut vivre librement sa sexualité, qu'on soit femme ou homme. Sa vision de la santé coïncide également avec le culte de la beauté, mais sa principale préoccupation est la procréation, dont les femmes sont protagonistes de la conception à l'accouchement. Elle prodigue même des conseils concernant la sexualité aux couples et des pratiques contraceptives. Chez elle, le corps de la femme n'est pas encore le demeure du diable, comme cela s'est produit à la suite de la réforme grégorienne et de la création de la figure de la sorcière vouée aux pratiques thérapeutiques magiques, malveillantes ou mortifères. Dans le cadre de l'école de Salerne, Trotula pourra vivre librement sa mission de médecin et d'enseignante, à l'abri de tout préjugé que les appareils de l'Église catholique ne tarderont pas à créer. Cependant, l'Église est impliquée de manière assez directe dans la création des premières structures hospitalières, et souvent par le biais des femmes, quoique vues toujours avec méfiance.

Ce sera le cas, comme nous l'illustre Valeria Puccini, de Caterina Fieschi, connue aussi comme *Santa Caterina degli ospedali*, une mystique du XV^e siècle. Issue d'une famille de la noblesse génoise, la jeune Caterina souhaitait depuis son enfance s'engager dans la vie religieuse, mais elle fut forcée au mariage par sa famille. Très pieuse, quelques années plus tard elle eut une vision mystique,

et décida de consacrer toute son existence à soigner les malades et les plus démunis, impliquant même son mari dans sa pratique. Ce dernier, un riche aristocrate, choisira en effet de la soutenir dans ses activités caritatives et d'assistanat à l'hôpital de Pammatone (qu'elle finira par gérer, du jamais vu auparavant), à l'Hôpital *degli Incurabili* et à la Léproserie de San Lazzaro. Caterina ne recule devant rien, et elle soigne personnellement même des cas délaissés par les médecins et la famille car trop répugnants. Après sa mort, survenue dans de grandes souffrances, son culte se propagera très vite à Gênes, mais elle ne sera béatifiée qu'à la fin du XVIII^e siècle.

Avec Jessie White Mario, dont nous parle Antonio Rosario Daniele, nous changeons totalement de registre et d'image. Jessie White, une journaliste d'origine anglaise, devint italienne par son mariage avec le patriote mazzinien Alberto Mario. Femme de grande indépendance, au milieu des années 1850 elle s'installe en Italie pour soutenir le mouvement du *Risorgimento*, écrit pour la presse internationale et aimerait être médecin. Elle ne réussit pas à réaliser ce rêve, mais suivra son mari et Garibaldi sur les champs de bataille comme infirmière et sera la première biographe de Garibaldi et Mazzini. Son activité dans les hôpitaux de campagne pendant les années du *Risorgimento* est bien relatée et nous offre une vision inédite des combats et de leurs ravages, anticipant les comptes rendus et les journaux des infirmières durant la Grande Guerre.

Monica Biasiolo présente la figure de Gina Lombroso, la fille du célèbre anthropologue et criminologue Cesare Lombroso, et qui a été l'une des premières Italiennes diplômées en médecine. Après avoir obtenu sa maîtrise ès Lettres, elle s'inscrit à la Faculté de Médecine et de Chirurgie de Turin où elle termine ses études en 1891, avec une thèse sur *Les avantages de la dégénérescence*. Cette étude, publiée en 1904, ainsi que d'autres travaux cliniques publiés par des revues spécialisées, l'entraînent dans un débat culturel et scientifique autour du terme « dégénérescence » ainsi qu'à des concepts tels « atavisme », « délinquance », « stigmates psychologiques », tout cela en corrélation avec les théories de son père. À une époque où le discours sur l'émancipation de la femme s'affirme aussi bien dans la discipline médicale que dans d'autres domaines, Gina Lombroso y participe et donne sa contribution sur ce sujet, en théorisant le concept de « altérocentrisme », à savoir l'altruisme comme caractère féminin inné. Elle s'oppose au concept d'assujettissement congénital et irrévocable de la femme, définissant la condition féminine comme pénible et culturelle. Cette contribution approfondit la connaissance de la vie et de la personnalité de cette scientifique, et sa coopération avec d'autres intellectuelles du tournant du XX^e siècle.

On arrive désormais à la Grande Guerre, et Ilaria M.P. Barzaghi nous introduit à une figure méconnue mais qui a eu une grande importance dans la formation de la première génération d'infirmières volontaires italiennes, Sita Camperio. Connue surtout grâce à son journal de volontaire de la Croix-Rouge pendant la Grande Guerre, elle a aussi écrit un journal d'infirmière du bloc opératoire, après la seconde guerre mondiale. Très cultivée, violoniste, philanthrope, issue d'une famille de la bonne société, son milieu culturellement vivant est essentiel à sa formation. Née d'un père patriote libéral, voyageur et explorateur, et d'une mère alsacienne à la personnalité forte et moderne, elle a été élevée dans un environnement qui ne faisait pas de distinction entre garçons et filles. Sa mère avait adhéré aux valeurs de la Croix-Rouge, assistant personnellement les blessés de la guerre franco-prussienne. Très proche de ses parents, Sita absorbe ces idéaux. Sa relation avec son frère Pippo, officier de marine et témoin de la guerre russo-japonaise est également fondamentale : ce qu'il avait vu sur ces champs de bataille stimulera fortement l'engagement humanitaire de Sita. Elle commence à tenir des cours théoriques de soins pour les femmes dans la résidence milanaise des Camperio, qui ont un succès inouï. Le 4 décembre 1908, elle ouvre officiellement la première école d'infirmières volontaires à Milan, un projet pionnier. En 1912, elle fonde l'hôpital-école *Principessa Jolanda*, toujours à Milan. Au déclenchement de la guerre italo-turque, elle part avec un groupe de compagnes choisies pour assister les malades et les blessés à bord du navire Memphis. Au début de la Grande Guerre elle est désormais une infirmière confirmée, et pendant le conflit elle s'occupera de l'assistance aux blessés, mais aussi aux malades du typhus et de la tuberculose, opérant au Frioul où elle reste jusqu'au dernier moment pour suivre l'évacuation de « ses malades » après la défaite de Caporetto. En 1933 elle reçoit la médaille Florence Nightingale, et elle continuera à se consacrer à l'assistance sanitaire et aux œuvres philanthropiques.

De même, Gianni Antonio Palumbo parle de Antonietta Giacomelli, une « samaritaine » qui a été active comme infirmière volontaire pendant la Première Guerre mondiale. Les « samaritaines », à la différence des dames de la Croix Rouge, étaient issues des écoles d'infirmière gérées par les Mairies ou les hôpitaux, et leur diplôme n'était pas reconnu à l'échelle nationale, car ces formations étaient très différentes et leur niveau n'était pas homogène. Antonietta Giacomelli a laissé une œuvre assez particulière, une fiction qui se base sur sa véritable expérience pendant la guerre. Le texte fait émerger le travail harassant et la résistance infatigable des soignantes dans les hôpitaux pendant le conflit et dessine un portrait saisissant des infirmières, laïques ou religieuses, dont l'engagement se traduisait aussi par une action pédagogique vis-à-vis des soldats.

La troisième partie est consacrée aux conflits et aux relations entre les soignantes et les soignants, notamment les médecins. Confrontées à l'univers presque exclusivement masculin de la médecine traditionnelle, les femmes ont du mal à se frayer un chemin et à se faire reconnaître et respecter.

Boccace, dans son *Décameron*, attribue aux femmes la tâche d'éradiquer les effets meurtriers de la peste de l'esprit de ceux qui, comme lui, en avaient vécu l'expérience. Mais ce n'est pas aussi simple, et Itala Tambasco le dit déjà dans son titre : « Vous méprisez mon art car je suis une femme et je suis jeune », phrase que Giletta di Nerbona adresse au roi qui doute d'elle ; elle va pourtant guérir sa fistule dont aucun médecin n'était venu à bout. Comme d'autres, cette femme ne se borne pas à l'obstétrique, domaine féminin par excellence et par exclusion, mais prétend soigner les malades. La perspective de la mort a rempli une fonction socialement « nivelante » et Boccace ne manque pas de l'enregistrer à travers des figures comme celle de Giletta, la protagoniste du conte inséré dans la troisième journée du *Décameron* qui décrit en filigrane la trame de cette altération sociale. Il s'agit, finalement, de l'histoire insolite d'une femme qui, ayant hérité de la pratique de la médecine de son père, parvient à prouver ses capacités en réussissant à guérir le roi de France. Mais la nymphe Sinedecchia du *Ninfale Fiesolano*, poème qui précède le *Décameron*, incarnait déjà la fusion harmonieuse de toutes les particularités attribuables aux archétypes féminins des soins médicalisés, cette femme « Ch'era maestra d'ogni medicina / Sopra dell'altre ell'era la più saggia / E ben sapea di ciascuna dottrina ».

À une époque ultérieure, où les femmes semblent regagner un rôle qui ne les relègue plus uniquement aux soins de la famille, on trouve d'autres figures de soignantes. Erica Ciccarella analyse l'emploi du savoir médical dans la « querelle des femmes » en Italie, en nous offrant une vue panoramique sur ces savantes. À partir de la fin du xv^e siècle, plusieurs facteurs ont joué un rôle dans la circulation d'un savoir médical et scientifique chez les femmes, comme la traduction et la vulgarisation des œuvres de Galien, de Dioscoride et de Pline et la création des académies, auxquelles les femmes avaient plus facilement accès par rapport aux universités. L'invention de l'imprimerie a favorisé la lecture des textes médicaux de la part des femmes, qui ont commencé à utiliser leurs connaissances scientifiques à la fois comme argumentation et arme rhétorique dans le débat sur l'excellence féminine qui a surgi à partir de la moitié du xvi^e siècle. On part d'une cartographie de la présence des femmes dans le domaine de la médecine institutionnelle des universités depuis le Moyen Âge jusqu'au xvi^e siècle afin de dresser une rapide histoire de la médecine au féminin. On montre ensuite que, malgré leur absence dans les facultés, le savoir médical était répandu chez les femmes lettrées du xvi^e siècle et utilisé

comme argumentation pour défendre les positions sur l'excellence féminine. Entre autres, elles sont utilisées par Isabella Sforza qui fait référence aux *consilia* alimentaires d'Hippocrate et à la théorie des organes de Galien. Une autre protagoniste de la querelle, Lucrezia Marinelli, fille de médecin et épouse du médecin Girolamo Vacca, dans son traité *Sulla nobiltà e l'eccellenza delle donne*, fait son miel des enseignements reçus par son père et son frère, lui aussi médecin, en utilisant Hippocrate et Aristote pour délégitimer les théories sur l'infériorité des femmes. On se focalise ensuite sur l'œuvre de Moderata Fonte, *Il merito delle donne* (1600), en particulier la deuxième journée du dialogue où Corinna, l'alter ego de Moderata, livre une série de recettes médicales visant à soigner le corps féminin. Cependant, la plupart des femmes avait un rapport avec le monde de la médecine et du soin du corps le plus intime, caché, mais pas moins important afin de comprendre la réelle diffusion et circulation de ce savoir chez un public féminin. À cet égard, en dernière analyse, on fait référence à la production des « livres de secrets », où l'on retrouve un éventail très large de recettes médicales et cosmétiques adressées aux femmes.

Toujours à la Renaissance, Rossella Palmieri étudie le rapport entre la médecine – et plus particulièrement l'obstétrique et la gynécologie – et la littérature, en comparant les ouvrages de Giovanni Marinelli (*Le medicine appartenenti alle infermità delle donne*) et de sa fille Lucrezia (*La nobiltà et l'eccellenza delle donne, co' difetti et mancamenti de gli huomini*). Le médecin Giovanni souhaite donner des réponses cliniques relatives aux pathologies liées à la grossesse, tandis que Lucrezia souligne de façon presque apologétique la majesté physique des femmes. Cela souligne l'importance que la Renaissance attribue au corps féminin dans son rapport aux soins et aux médicaments, un rapport éloigné de tout caractère parascientifique et proche de la sorcellerie.

Nous passons ensuite à la Grande Guerre, le terrain où pour la première fois les femmes se frottent massivement à deux univers masculins et fermés, celui des soins et celui de l'armée entremêlés, ce qui rend leur tâche encore plus compliquée et malaisée.

Ainsi, Ugo Pavan Dalla Torre rappelle que, à côté des figures plus connues des infirmières, les femmes italiennes se sont également consacrées pendant la Grande Guerre à l'organisation de comités d'assistance aux militaires mutilés et invalides. Ces comités prévoyaient aussi la création et à la gestion de maisons médicalisées de réadaptation, et nombre d'aristocrates ont eu un rôle de mécénat et de patronage : c'est par exemple le cas de la Villa Demidoff à Florence, financée par la reine d'Italie. En ce qui concerne les mutilés et les invalides de guerre, leur point de vue pour l'étude du rôle féminin dans le domaine médical est un aspect peu connu, les femmes étaient pourtant vues

par eux comme des aides précieuses et des figures maternelles. On cite les mémoires de Giovanni Mira, qui décrivent le rôle de la religieuse dans les services hospitaliers. Cependant, le travail des soignantes ne s'est pas arrêté avec la fin de la guerre. Le retour de nombreux soldats handicapés dans leurs familles a donné aux femmes une tâche très importante qui était souvent particulièrement difficile du fait de la nature de la mutilation dont souffraient les hommes. Les femmes ont également été actives dans la fondation d'associations, comme celle pour les familles des militaires tombés ou disparus. Il ne s'agit pas de femmes qui au départ s'étaient engagées dans le domaine médical à proprement parler, mais étant actives dans la création d'associations pour l'aide aux veuves de guerre et aux mères des soldats, morts ou vivants, elles se trouvent finalement à jouer un rôle en tant qu'assistantes médicales dans les hôpitaux et les familles.

Lucia De Frenza complète ce cadre et relate, grâce aux archives historiques de la Croix-Rouge italienne, le dur labeur et le peu de reconnaissance que recevaient de la part du monde médical la cinquantaine d'infirmières de la Croix-Rouge qui assistaient les soldats malades ou blessés dans l'hôpital de la Marine de Bari, siège du 11^e corps territorial de l'armée. Elles étaient concernées par l'organisation des services, la fabrication de vêtements militaires, la cuisine et souvent le ménage. On voit bien les difficultés dans les relations avec le directeur de l'hôpital et surtout la méfiance évidente que leur présence suscitait parmi la population civile, peu habituée à voir des femmes seules et indépendantes.

La dernière partie de ce volume est consacrée à la représentation avec ses images et son imaginaire, que ce soit dans la réalité, la littérature ou les médias.

On commence avec le travail d'Elisabetta Orlandi qui analyse le rapport entre les femmes et la médecine dans les contes et les légendes populaires. La relation entre la femme et la narration, ainsi qu'entre la femme et le conte, se perd dans la nuit des temps et est tissée de voix et de visages souvent inconnus, anonymes, qui s'entrelacent et qui sont les briques essentielles à la construction culturelle du monde dans lequel nous vivons. On pourrait d'ailleurs dire la même chose du rapport entre les femmes et la médecine : une relation intime, souvent obligatoirement cachée, souterraine, qui émerge rarement comme un fleuve karstique mais qui, exactement comme un fleuve, est extrêmement puissante et inexorable. L'étude analyse le rôle de la femme dans les contes de fées – en particulier dans les contes italophones, mis aussi ceux en dialecte – à la lumière de sa relation à la maladie dans ses trois facettes de *disease*, *illness* e *sickness*. On examine le rapport de la femme – simple être humain, mais parfois aussi fée ou sorcière – vis-à-vis de l'acte de guérison, en entendant par

là une action directement orientée vers le recouvrement de la santé physique, mais aussi un ensemble d'instructions et de conseils à suivre afin de guérir les blessures intérieures ou de réparer les déchirures de l'âme qui sont à l'origine de la souffrance. Un autre aspect des soins « féminins » est également pris en considération : celui de la narration, dans le double aspect écoute/récit de la maladie et co-construction narrée du parcours de soins, tous deux orientés non pas vers la guérison miraculeuse, mais vers le raccommodage de la déchirure causée par la maladie.

Après la légende, l'histoire : Andrea Franzoni étudie la représentation de la figure de la sage-femme en analysant des traités d'obstétrique publiés en Italie entre le XVI^e et le XVIII^e siècle. La décision d'utiliser ce type de sources découle du fait que la culture des sage-femmes et accoucheuses, à cette époque, était à prédominance orale. Mais on peut entrevoir le profil de la sage-femme idéale et de ses tâches dans la tradition indirecte des travaux de type médical, en observant les différents jugements exprimés par les hommes de science sur les « commères » et leur travail. Ces textes sont fondamentaux pour reconstruire la figure de la sage-femme idéale à l'époque moderne, car « l'art des accouchements » avait été transmis oralement et, par conséquent, ces traités représentaient une source précieuse d'informations. De plus, ces sources historiques se révèlent utiles pour mettre en lumière le point de vue des médecins sur leurs rapports avec les accoucheuses et aussi sur la discipline obstétricale, qui a longtemps été négligée voire méprisée par eux, étant considérée une « affaire de femmes », donc indigne de l'art médical.

Nous passons ensuite, avec le travail d'Anne Demorieux, à l'autoreprésentation et au regard orientaliste de la princesse Cristina Trivulzio di Belgiojoso, personnage bien connu en Italie, patriote et militante, l'une des rares femmes engagées dans le Risorgimento et longtemps en fuite à cause de son activité. On connaît moins un épisode de sa vie d'exilée, pendant lequel elle prit en charge l'organisation des soins aux blessés lors du conflit opposant la République romaine aux troupes françaises en 1849. Cette expérience, au cours de laquelle elle assista les malades, lui donna l'occasion de réfléchir à une réorganisation de l'assistance sanitaire à Rome : à ce titre, Belgiojoso est l'une de ces femmes engagées qui appartiennent à l'histoire des infirmières. Dans ce travail on souligne surtout les rapports que ses innovations et ses idées entretiennent avec les principes du *nursing* établis par Florence Nightingale. On y examine aussi les figures de soignantes présentes dans ses « écrits turcs », notamment le journal qu'elle tient du juillet 1849, quand elle fuit l'Italie pour gagner l'Empire ottoman, où elle reste jusqu'en 1855 et acquiert une propriété agricole. Ces écrits sont aussi fictionnels, et Belgiojoso en dégage l'idée de femmes « naturel-

lement » portées à soigner, au *care* dans sa double acception de soins au malade et de souci d'autrui. On y trouve aussi une vision assez « magique » des soins et des figures de femmes orientales.

Les nouveaux médias et les arts graphiques, à partir de la fin du XIX^e siècle, nous ont souvent montré des images des soignantes, dans des domaines aussi divers que le cinéma, la bande dessinée, la publicité, la propagande ou même la peinture, comme le montre Nicoletta Lepri avec l'œuvre d'Alfio Rapisardi. Dans les années 1960 et 1970, des problèmes divers et variés ont conduit ce peintre, qui auparavant avait été pendant des décennies un gai luron, très populaire dans le milieu artistique florentin, à fréquenter régulièrement un prestigieux institut d'analyses cliniques et à se lier d'amitié avec le médecin qui en était le fondateur et le responsable. Les coutumes machistes de l'époque, substantiellement communes aux deux amis, se heurtent à la conscience de l'émancipation féminine qui s'affirme dans ces mêmes années, accompagnant l'évolution économique et sociale en Italie. On assiste donc à une revalorisation des femmes médecins, infirmières ou aides-soignantes, dont le professionnalisme et la gentillesse sont considérés comme une grande contribution au bien-être du patient. Ainsi, de nombreuses peintures et lithographies de Rapisardi voient le jour, dont celles de la série intitulée *Femmes et médecine*, qui stylisent parfois de nouvelles madones représentées en blouse blanche et près d'instruments scientifiques. Le grand réalisateur Mario Monicelli croisera le parcours de Rapisardi pour le film *Amici miei*, où il puise dans le mystère d'une féminité en évolution, difficile à décrire, angélique et lubrique à la fois, insaisissable mais toujours au centre du désir. Dans une Florence qui nous est proche d'un point de vue historique, actuelle et moins raffinée par rapport aux images qu'on en avait jusqu'alors, il tourne quelques scènes de ce film à l'institut médical, en présence d'une Madone peinte par Rapisardi qui devient un contrepoint presque moqueur au ridicule existentiel exprimé par les deux personnages masculins qu'on voit à l'écran.

Ce dualisme, entre angélisme et lubricité, est au cœur du travail d'Antonella Mauri, qui se penche sur l'image de la soignante au XX^e siècle. C'est justement à partir du début du XX^e siècle qu'en Italie on assiste à une véritable révolution de l'image de la femme en blouse blanche. Dans les hôpitaux, les malades étaient assistés par des hommes ou des religieuses, et les premières – rares – femmes médecins suscitaient une extrême méfiance aussi bien chez leurs confrères que chez la population. Le changement viendra avec la Grande Guerre et l'émergence soudaine de la figure de l'infirmière de la Croix-Rouge, ange des malades qui dans l'imaginaire remplace, de manière parfois équivoque et érotisée, la figure liliale de la nonne. L'érotisation de l'image de la soignante,

au début figée dans le sentimentalisme, va se poursuivre tout au long du siècle pour aboutir à celle ouvertement sensuelle ou clairement pornographique qui s'impose notamment dans le cinéma et la BD bas de gamme à partir de la fin des années 1960. L'analyse porte sur des exemples de l'image ambiguë de ces femmes, en partant des cartes et des affiches de propagande où apparaissent les « anges des tranchées », jusqu'à la publicité et au cinéma. Le tout, dans un contexte où les capacités effectives des soignantes semblent souvent passer au second plan face à l'attirance sensuelle qu'elles peuvent susciter chez les patients ou les visiteurs. Éros et Thanatos, ou une incapacité sociétale à regarder au-delà du « rôle naturel » de la femme jeune et séduisante ? La question reste ouverte.

Le travail d'Armelle Girinon concernant les récits d'accouchement dans *L'anello forte* de Nuto Revelli nous plonge dans un environnement particulièrement dur, celui d'une zone pauvre, montagnarde et paysanne, du Piémont. Revelli est né à Cuneo en 1919, et a puisé la matière de ses récits dans son expérience et dans l'écoute et l'enregistrement des paysannes de sa région. Du journal intime au livre-magnétophone, tous ses textes convergent vers « la petite, la minuscule histoire », celle des oubliés de l'histoire dominante. Aux racines de ses recherches se trouve un élan généreux d'infatigable passeur et le sentiment de dette qu'il éprouve envers les communautés paysannes de sa région natale. Le recueil *L'anello forte. La donna: storie di vita contadina* est le fruit d'une recherche menée pendant huit ans dans le Cuneese. L'ouvrage offre un point de vue inédit sur le xx^e siècle, celui des femmes pauvres de l'Italie rurale, et accorde une place de choix au thème de la mise au monde des enfants. Les femmes faisant l'objet de l'enquête renvoient à des expériences domestiques, presque exclusivement féminines, qui précèdent la médicalisation, la technicisation et la masculinisation des salles d'accouchement. Leurs récits convoquent plusieurs figures de femmes tantôt aidantes et indispensables, tantôt maltraitantes et cruelles : de la voisine ou belle-mère – dont l'accompagnement et les conseils dépendent d'un savoir restreint et empirique – à la sage-femme, en passant par la *donna pratica*, l'accoucheuse partiellement formée à des gestes médicaux. La recherche consiste à questionner la construction des portraits de femmes aidantes, soignantes ou malveillantes dans le recueil *L'anello forte*, qui résulte d'un remaniement du matériau sonore brut collecté par l'auteur : les extraits sont transcrits, traduits, la voix de Revelli est effacée et de nombreux passages sont écartés. L'article interroge la constitution d'un savoir nouveau, une socio-histoire des accouchements dans les campagnes pauvres de la région de Cuneo, en se focalisant sur l'ambivalence des (auto)portraits de femmes qui entouraient les parturientes.

Enfin, on ne pouvait négliger un nom qui est le premier venant à l'esprit quand on parle de femmes scientifiques : Marie Curie. Certes, elle n'est pas italienne ni médecin, toutefois Angelica Vurchio nous rappelle que non seulement elle a été au front pendant la Grande Guerre, sauvant des vies avec ses unités mobiles de radiologie, mais que sa figure a été l'objet de plusieurs productions cinématographiques ou télévisuelles. La filmographie sur Marie Curie, la scientifique la plus célébrée à l'écran, est donc très riche, depuis la naissance du genre biographique à nos jours. Parmi ces productions, il y en a une italienne, un feuilleton réalisé par la RAI – la télévision publique d'État – en 1966. L'article analyse donc la représentation de la science et de la scientifique qui émerge de cette fiction italienne, et la relie d'un côté au contexte historique et culturel dans lequel elle a été réalisée, et de l'autre aux biographies scientifiques – précédentes et ultérieures – réalisées sur Marie Curie, dans le cadre plus large des biopics qui ont comme protagonistes des femmes. On verra que, en dépit de toute la reconnaissance dont elle jouissait même à cette époque, le chemin vers la véritable reconnaissance, vers une image ni biaisée, ni amoindrie, ni stéréotypée des femmes en blouse blanche, était encore très long.

Cet ouvrage n'est bien évidemment pas exhaustif, et il resterait encore beaucoup de recherches à faire et de domaines à explorer et à creuser. Cependant, on peut légitimement espérer que ces travaux pourront donner une idée assez large et complète de cette figure simple et complexe, contradictoire mais désormais résolument positive dans l'imaginaire contemporain – ce qui n'a pas toujours été le cas. Nous en remercions tous les auteurs qui ont contribué à ce volume par des recherches diversifiées, passionnantes et rigoureuses.



SORCIÈRES, GUÉRISSEUSES, DEVINERESSES



Le mediche antiche

Giancarla Erba

Federazione Europa Antiqua

Riassunto: Il legame donna-medicina è antico come la notte dei tempi: fin dalla preistoria erano le donne che si occupavano di coltivare le erbe che ritenevano essere utili per la guarigione, e rimanendo a casa mentre gli uomini erano a caccia, badavano alla salute del proprio gruppo di appartenenza. È un connubio che fa parte della funzione della donna di prendersi cura della propria famiglia e della propria comunità. Per la stragrande maggioranza delle donne, l'ambito a loro riservato era quello delle cure femminili, ginecologia e ostetricia, anche se più di una, fin dall'antichità, è riuscita a farsi apprezzare come medico a tutto campo; nel testo illustro la situazione nelle società greca, romana e celtica di Gallia.

Résumé : Le lien entre la femme et la médecine est aussi ancien que la nuit des temps : dès la préhistoire, l'une des tâches des femmes était de cultiver les herbes qu'elles considéraient comme utiles pour la guérison des malades. Restant sur place pendant que les hommes chassaient, elles veillaient à la santé de leur clan : soigner sa famille et sa communauté fait partie de la fonction de la femme. Le domaine réservé à la plupart des soignantes était celui des soins dits féminins, la gynécologie et l'obstétrique, même si plusieurs d'entre elles, depuis l'Antiquité, ont réussi à se faire un nom en tant que médecin polyvalent. Dans ce travail, je relate la situation dans les sociétés grecque, romaine et celtique de la Gaule.

Già nell'Iliade incontriamo Agamede, figlia del re degli Epei, che assiste i feriti sul campo di battaglia nella piana di Troia e non è un'infermiera improvvisata, ma un vero e proprio medico « che conosceva tutti i rimedi, quanti la terra vasta produce¹ ». Elena, nota per essere la causa della guerra di Troia è in realtà anche una guaritrice provetta: ha studiato medicina in Egitto con Polidamna, una medica famosa il cui nome significa « colei che sottomette molti mali ». La notizia sembra non creare stupore, perché l'Egitto, spiega Omero: « produce moltissimi rimedi, molti buoni e molti cattivi; lì ognuno è medico, esperto al di sopra di tutti gli uomini, perché discendono tutti da Pèone, il medico degli dèi² ».

Ciò significa che anche in Egitto le donne praticavano la professione medica e insegnavano da moltissimo tempo. Studentesse e docenti da ogni parte del Mediterraneo frequentavano le scuole di medicina a Sais ed Eliopoli. Nel tempio di Sais si legge questa iscrizione: « Sono venuta dalla scuola di medicina di Eliopoli e ho studiato alla scuola delle donne di Sais, dove le divine madri mi hanno insegnato a curare le malattie³. »

Tra i nomi pervenuti fino a noi dall'Egitto abbiamo Merit Ptah vissuta verso il 2700 a.C. e che il figlio, sacerdote, definisce «*Sommo medico*», di epoca di poco più recente troviamo Peseshet un'ostetrica che però ebbe anche il titolo di supervisore di altre mediche⁴. Come spesso capita, sono le epigrafi funerarie che ci raccontano la storia delle persone, e infatti una di queste epigrafi, datata IV secolo a.C., è in memoria di Fanostrate definita *màia* (levatrice) e *iàtros* (medico); due secoli dopo Musa di Bisanzio viene definita *iàtrine* accreditando l'esistenza della figura medica femminile tanto da richiedere la giusta declinazione grammaticale⁵. Nel I secolo d.C. abbiamo altri due nomi che si riferiscono a mediche: Empeira di Chios e Patheia di Pergamo, quest'ultima beneficiaria di un'epigrafe da parte del marito e collega che nell'ultima parte recita: « Tu hai portato in alto la gloria comune della medicina né, pur essendo donna, fosti inferiore alla mia arte⁶. »

1 Il. XI, p. 740-741, trad. M.G. Ciani e E. Avezzù, Torino, UTET 1998.

2 Od. IV, 227-232, trad. R. Calzecchi Onesti, Torino, Einaudi, 2014.

3 Claudio Petrocelli, *La donna nella storia della medicina*, Milano, Quaderni della SIF, Periodico della società italiana di farmacologia, 2010.

4 Erika Maderna, *Medichesse, la vocazione femminile alla cura*, Sansepolcro (AR), Aboca Edizioni, 2012.

5 *Ibid.*

6 Giovanni Simone Gaspano, « Letterate e filosofe, profetesse e maghe: spazi della comunicazione femminile nel mondo greco-romano », in *Il Femminile tra Oriente e Occidente*, Roma, Città Nuova Editrice, 2005.

Galeno riporta alcune prescrizioni ricevute da alcune donne curatrici, ad Antiochis attribuisce la ricetta di un paio di cataplasmi emollienti contro i dolori della milza, la sciatica e l'artrite; la particolarità riguardante questa citazione è il ritrovamento fatto da una spedizione scientifica austriaca nel 1892 sulle rovine di una città chiamata Tlos in Asia Minore: una parte di statua di una dama greca con questa iscrizione: « Antiochis figlia di Diodotos di Tlos, il consiglio e la comunità della città, riconoscendo le sue abilità mediche, fecero erigere questa statua a loro spese ». Dato che la statua risale probabilmente al II secolo d.C. non si può fare a meno di notare che fosse contemporanea di Galeno e quindi non sembra poi così remota l'ipotesi che fosse proprio lei la donna a cui egli faceva riferimento⁷; addirittura giravano voci che il famosissimo medico avesse carpito alla donna non pochi rimedi e li spacciasse per propri. Oltre ad Antiochis, Galeno riporta ricette di una tale Eugerasia e di Samithra. Xanitha gli lascia una composizione grassa contro l'impetigine e la scabbia, mentre Maya lascia delle prescrizioni contro i condilomi e le ragadi⁸. Ippocrate, considerato ancor oggi il padre della moderna medicina riteneva che Esculapio, Dio della Medicina, presiedesse alla condizione di salute e benessere dell'uomo grazie all'intervento delle sue due figlie, Igea e Panacea. Igea, divenuta *Salus* nella mitologia romana e raffigurata di norma in piedi con una coppa in mano a cui si abbeverava un serpente, rappresentava la moderazione e il corretto comportamento dell'uomo, quella che noi oggi chiameremmo prevenzione. Panacea invece era colei che era preposta all'uso delle piante magiche e medicamentose, rappresentava, secondo il pensiero moderno, l'impegno continuo per la ricerca e la cura di tutte le condizioni morbose che creano la patologia⁹. Probabilmente sotto la protezione di Igea e Panacea tante donne hanno esercitato nel tempo, approvate od osteggiate, la professione di Medica. Analizziamo alcune di queste figure.

Agnodice e le mediche di Atene

La situazione delle donne elleniche è abbastanza nota: destinate a essere mogli, prostitute, o sacerdotesse, nella quasi totalità dei casi di proprietà del marito o del padre; ovvio quindi che la massima aspirazione per molte di loro fosse il matrimonio dove, sebbene relegata in casa e succube dell'uomo scelto per

⁷ Mélanie Lipinska, *Histoire des Femmes Médecins*, Paris, Librairie G. Jacques & Cie, 1900.

⁸ *Ibid.*

⁹ Ornella Piazza, *Le donne nella storia della medicina*, Roma, Convegno Storia della C.R.I., 2012.

lei, aveva comunque una parvenza di serenità all'interno di un contesto sociale riconosciuto. Nel tempo però, piano piano, le donne riuscirono a ritagliarsi differenti posizioni nella società. Lo storico Igino (64 a.C.-17 d.C.) ci narra la storia di Agnodice, una ragazza di buona famiglia ateniese che nel IV sec. a.C. desiderava fare il medico, pur essendoci a quei tempi il divieto per le donne e gli schiavi di studiare medicina e di esercitare la pratica terapeutica.

Questo divieto causò per lungo tempo dei danni, in quanto molte donne per pudore impedivano ai medici uomini di aiutarle a partorire o di curarle finendo poi per morire di parto o per malattie agli organi riproduttivi. Agnodice allora, determinata a raggiungere il suo scopo, si tagliò i capelli e si travestì da uomo per poter studiare medicina con Erofilo, uno dei grandi medici dell'epoca che insegnava ad Alessandria d'Egitto. Conclusi gli studi rientrò ad Atene, dove diventò un'ostetrica molto ricercata e famosa, esercitando sempre vestita da uomo ma rivelando alle pazienti il proprio sesso per metterle a loro agio. Gelosi del suo successo, i medici la chiamarono davanti all'Areopago e la accusarono di sedurre le pazienti e di « corrompere le mogli » (cosa vietata dal giuramento d'Ippocrate, allora come ora) sostenendo che in realtà molte donne simulavano la malattia per poter avvicinare il seduttore. Il tribunale in un primo momento la dichiarò colpevole ma lei sollevò le vesti palesandosi; però a questo punto, secondo la legge ateniese, commise un reato ancora più grave non solo perché in quanto donna non poteva esercitare ma anche perché in questo modo stava praticando la medicina sotto mentite spoglie: Agnodice venne quindi condannata a morte. Nell'udire la notizia, numerose mogli di ateniesi illustri circondano il tribunale accusando i giudici di essere ostili al genere umano in quanto in questo modo impedivano alle donne di procreare e di perpetuare la specie, minacciando di uccidersi se la sentenza fosse stata eseguita. La protesta ebbe successo e le aristocratiche non solo ottennero che Agnodice continuasse a esercitare finalmente in abito femminile senza doversi più nascondere, ma crearono i presupposti per un cambiamento della legge che concesse alle donne nate libere di poter svolgere la professione medica, alla condizione ovviamente che curassero soltanto altre donne. Così racconta quindi Gaio Giulio Igino nelle *Fabulae*, dove afferma che quella era la prima volta che tale privilegio veniva esteso alle donne. Agnodice quindi viene considerata, in base alle conoscenze attuali, la prima donna ginecologa¹⁰. La capacità di espressioni in tutte le arti, compresa quella medica, portò a un netto miglioramento della situazione della donna in generale. Le *iatriae*, come venivano chiamate dai romani, praticavano la professione in collaborazione con il padre o con il marito, più

10 Elisabeth S. Oakes, *Encyclopedia of Word Scientist*, New York, Infobase Publishing, 2007.

raramente da sole. Sorano di Efeso nel II secolo d.C. sosteneva che le donne medico dovevano saper leggere e scrivere lasciando supporre così che esistesse una formazione medica acquisita attraverso lo studio di testi considerati necessari per praticare la professione; inoltre dichiarava che dovevano avere buona memoria e prontezza di spirito, rinunciare a tessere per non rovinare la sensibilità nelle dita. Un'altra medica greca è Thecla, di epoca incerta; la sua tomba è stata trovata nella necropoli di Seleucia Trachea in Turchia con la seguente iscrizione: « Tomba di Thecla, donna medico. »

In queste epigrafi si vede finalmente il nuovo ruolo che le donne svolgono nella società greca, non più spose con il solo compito di procreare e allevare i figli, ma donne abili, terapeute rispettate.

Le mediche della Gallia

Le fonti più generose relative a questo argomento come sempre sono i racconti sui Celti Insulari che narrano di diverse donne e divinità femminili guaritrici; uno dei primi quesiti che ci si pone parlando di donne medico è quale ruolo avessero all'interno della società celtica; sappiamo che la funzione medica era riservata ai Vati, una branca della classe druidica, ma sappiamo anche che le donne difficilmente ne facevano parte o per lo meno non nel senso in cui noi oggi intendiamo il termine druido. È ancora quindi complicato stabilire esattamente se le mediche rivestissero un ruolo anche all'interno della classe sacerdotale oppure no. Abbiamo la testimonianza diretta di Pomponio Mela, scrittore e geografo romano del I secolo d.C. che nella sua opera *Chorographia* cita:

L'Isola di Sena, nel mare britannico, di fronte al litorale degli Ossimi, è famosa per il suo oracolo di una divinità gallica le cui sacerdotesse, santificate dalla loro perpetua verginità, si dice siano nove. Esse sono chiamate Gallisenae; affermano di calmare, con i loro singolari artifici, i mari in tempesta e i venti e di trasformarsi in qualsivoglia animale. Sanno guarire quello che presso chiunque altro sarebbe inguaribile e sanno predire il futuro, ma non lo rivelano che ai naviganti e solo a quelli che chiedono consulto¹¹.

11 *Sena, in Britannico mari, ocismieis adversa litoribus, Gallici numinis oraculo insignis est. Cuius antistites, perpetua virginitate sanctae, numero novem esse traduntur: Gallizenas (Galligenas – Barrigenas) vocant, putantque ingeniis singularibus, seque in quae velin animalia vertere, sanare quae apud alios insanabilia sunt, scire ventura et praedicare, sed nonnisi deditas navigantibus, et in id tantum, ut se consulerent profectis* (trad. Federico Gasparotti, in *Morgana. Donna, fata, strega, dea*, Torino, L'Età dell'Acquario, 2016, p. 88).

Erano suddivise in caste e solo le sacerdotesse della classe più alta, che accedevano al loro ruolo solo dopo molti anni di studio e un rito di passaggio, potevano circolare liberamente e sposarsi; avevano il compito di mantenere vive le tradizioni religiose, praticavano l'astrologia e leggevano il futuro osservando le interiora delle vittime dei sacrifici umani. Pomponio Mela racconta infine che le più potenti di queste *Gallisenae* avevano il potere di comandare i venti e le tempeste, di trasformarsi in uccelli e di curare le malattie più terribili. Queste donne erano riverite come divinità dal popolo, potevano dominare la magia delle pietre e delle erbe curative, preparavano i moribondi a una dolce morte e si occupavano delle nascite e degli incantesimi d'amore. Quindi erano guaritrici e profetesse nel contempo¹². Nel pantheon irlandese troviamo la dea guaritrice Airmid, figlia di Dian Cecht dio della medicina, descritta come in perfetta sintonia con le erbe al punto che esse stesse le svelavano le loro proprietà¹³. Di lei si dice che sapeva riconoscere le 365 erbe curative ed era rinomata per il suo valore medico, inoltre era colei che aiutava a custodire la « fonte della guarigione » segreta. Nella *Vita Merlini* di Geoffrey of Monmouth (c. 1150) viene menzionata per la prima volta in uno scritto la figura di Morgana, signora dell'isola di Avalon (*Insula Pomorum* dove abita con le sue otto sorelle, e come non vedere il parallelo con ciò che ci descrive Pomponio Mela) alla quale viene affidato Re Artù perché guarisca le sue ferite mortali¹⁴. Quest'isola viene citata da Claudiano (IV secolo d.C.) nel suo *In Rufinum* in quanto luogo vicino a dove Ulisse aveva invocato l'oracolo Tiresia:

Vi è un luogo di confine, là dove la Gallia si estende in un lido lambito dalle acque dell'oceano, dove si dice che Ulisse mise in movimento il popolo silenzioso dei morti con libagioni di sangue. Là si ode un flebile gemito di ombre volanti dal lieve mormorio; gli abitanti vedono muoversi le sagome dei pallidi fantasmi e figure defunte¹⁵.

Stiamo dunque parlando di Gallia e più precisamente di costa bretone dove, almeno nel mito ma anche da descrizioni reali come quelle di Mela, pare esistessero sacerdotesse che avevano anche il compito di guarire le persone. Cerchiamo quindi di ricostruire, in maniera più dettagliata possibile, ciò che troviamo in Gallia riguardo la professione medica femminile. In Germania, a Treviri, conservato al Rheinisches Landes museum, c'è l'unico epitaffio

12 Giancarla Erba, *Le druidesse e la Medicina della Terra*, Conferenza per *Strigarium*, 2016.

13 Federico Gasparotti, *op. cit.*

14 *Ibid.*

15 *Ibid.*

completo dedicato a una ostetrica in Gallia romana: « Julia Pieris, ostetrica, riposa qui. Non fece mai del male a nessuno¹⁶ ». La donna viene indicata con il termine *obstetrix* che letteralmente significa « colei che sta davanti ». Il termine che descriverebbe in gallico proprio il medico nell'esercizio delle sue funzioni sembrerebbe essere *Iaccetòs* secondo il Lambert¹⁷ e quindi al femminile *Iaccèta*.

In Gallia gallo-romana ci sono altre iscrizioni che menzionano delle donne medico:

- Nimes Flavia Hedone del I secolo¹⁸;
- Metilia Donata¹⁹, che a Lione donò di un importante edificio, testimonianza del suo stato sociale elevato;
- una lapide funeraria conservata nel museo a Metz raffigura una donna con in mano una cassetina, il nome è illeggibile ma l'iscrizione la definisce *medica*, e senza dubbio doveva essere tenuta in grande considerazione per meritare un monumento funerario.

C'è anche la testimonianza di *Emilia Hilaria*, zia di Ausonio Decimo Magno che « come un uomo si dedicava all'arte medica », tanto che esercitava la professione in coppia con il cognato e che non si sposò proprio per continuare a lavorare. A Merida nella provincia lusitana nel 1608 è stata ritrovata una stele oggi conservata nel museo della città. È datata presumibilmente I-II secolo d.C., in marmo bianco con scolpito da una parte un bimbo in fasce e dalla parte opposta un'iscrizione il cui testo è parecchio danneggiato:

D(is) M(anibus) S(acrum) / IULIAE. SATURNINAE / ANN(orum) .
XXXXV / UXORI . INCOMPARABILI / MEDICAE . OPTIMAE /
MULIERI . SANCTISSIMAE / CASSIUS . PHILIPPUS / MARITUS .
OB MERITIS(!) / H(ic) . S(itus) . E(st) . S(it) . T(ibi) . T(erra) . L(evis)²⁰.

Anche in Italia abbiamo un probabile ritrovamento che se non è riferito direttamente a una medica, sarebbe senz'altro legato al ruolo del Vate e quindi alle sue molteplici funzioni, in questo caso di sacrificatore, in realtà è una piccola lastra che ha generato e che genera forti scontri e discussioni sulle origini e sulla rappresentazione quindi è doveroso specificare che siamo nel

16 *Corpus des Inscriptions latines*, XIII, n° 3706.

17 Pierre-Yves Lambert, *La langue gauloise*, Paris, Éditions Errance, 1994.

18 CIL XII3343.

19 CIL XIII, 2019.

20 CIL, II, 497 e D 7802. « Consacrata agli Dèi Mani. A Iulia Saturnina, morta a 45 anni, sposa incomparabile, medico eccellente, donna irreprensibile. Cassius Philippus suo marito, per i suoi meriti (ha innalzato il monumento). Ella riposa qui. Che la terra le sia lieve ».



La druida di Malciaussia.

campo delle ipotesi; il luogo del ritrovamento è situato a 2000 metri di quota nel comune di Usseglio al culmine della valle di Viù, da cui passavano e passano tuttora i sentieri che vanno al valico del Lautaret, che mettono in collegamento la valle con la Maurienne, la valle francese dove passa il fiume Arc. L'altorilievo ricavato dalla lavorazione di una lastra di pietra ollare appartiene, secondo Mario Catalano, al IV secolo a.C. Le incisioni presenti sulla veste della donna hanno contribuito a rivelarne l'identità, in particolar modo alcune lettere poste verticalmente significherebbero "*Druas*" cioè Druida. La donna rappresentata impugna un attrezzo assai strano, appeso al quale penzola il corpo inerte di un bambino. Nel tempo questo bassorilievo ha subito tentativi di cambiamento da donna/sacerdotessa a santo, infatti vi è stata posta un'aureola, hanno infisso un chiodo sulla fronte e infine scritto « San Bernardo ». Mario Catalano è un archeologo molto conosciuto, scopritore tra l'altro delle palafitte di Viverone e dell'Oppidum di Belmonte, e sebbene questo ritrovamento sia stato pesantemente contestato a favore dell'ipotesi San Bernardo, l'autorevolezza del professionista ci lascia almeno il beneficio del dubbio.

Pur essendo comunque la gallica una società patriarcale, risulta evidente che il ruolo della donna, sebbene non paragonabile per esagerati riferimenti mitici, seppur affascinanti, a quello delle leggende irlandesi tardo-Celtiche d'Irlanda, era in ogni caso sufficientemente protagonista del proprio tempo. La parte medicale femminile, per la maggior parte collegata al ruolo di levatrice o ginecologa, era un'attività spesso legata più ad una considerazione di tipo spirituale-religioso che prettamente medico ma comprendeva donne medico che avevano un'ottima formazione ed un bagaglio culturale corposo tanto che molti trattati di medicina si rivolgevano proprio alle problematiche della natalità e delle malattie femminili e anche alla cura dei bambini a livello generale. Ecco perché pur non potendo parlare con certezza assoluta di donne che comunemente esercitavano la professione di medico, siamo sicuri che vi erano casi in cui questo tipo di attività era svolta con professionalità dalle donne, per lo più in qualità di levatrici e/o "pediatre" ante litteram, per bambini, ma talvolta anche come medici nel senso generale del termine.

C'erano anche donne con esperienza medica ed erboristica che utilizzavano il proprio sapere non necessariamente per compiere buone azioni... Lucusta era un'avvelenatrice dell'età romana di origine gallica. Trasferitasi a Roma da adolescente, divenne col tempo proprietaria di una bottega di un negozio sul colle Palatino dove vendeva veleni ed elisir; aveva un'eccellente conoscenza della farmacologia ed era popolare come avvelenatrice. Insieme ad Agrippina Minore avvelenò l'imperatore Claudio probabilmente con un piatto di funghi; condannata a morte nel 55 d.C. per questo, venne salvata da Nerone

in persona che in cambio le chiese di avvelenare Britannico. Questo fatto le portò fama e numerosi terreni e possedimenti in regalo da Nerone, il quale probabilmente le chiese anche di prepararle il veleno per suicidarsi quando scoppiò l'ultima rivolta contro di lui. Morto Nerone, Lucusta fu arrestata e condannata a morte dall'imperatore Galba; la sentenza venne eseguita il 9 gennaio del 69 d.C., durante il periodo degli Agonalia dedicate a Giano. Con tutta probabilità fu strangolata e poi data alle fiamme, sinistro richiamo ad una tecnica di uccisione femminile che secoli e secoli dopo vedrà una drammatica recrudescenza che durò nel tempo e provocò la morte di tantissime donne, molte delle quali versate nell'arte medica e farmaceutica, le future streghe. Durante l'età imperiale fu un fiorire nell'Impero di signore che esercitavano le arti "mediche" e che si facevano chiamare druidesse. Sono spesso citate per esempio nel trattato *Historia Augusta* del IV secolo, un trattato di origini dubbie dove si trovano alcuni richiami a queste donne che venivano consultate. In realtà essendo stata vietata e repressa la classe druidica gallica da Claudio nei primi anni dell'Impero, l'ipotesi più probabile è che si trattasse di cartomanti e/o ciarlatane che sfruttavano il ricordo e gli antichi fasti dei druidi.

Le mediche di Roma

Il problema delle donne medico nel mondo romano è piuttosto complesso, non solo per la moltitudine di termini che venivano utilizzati per designare le varie specializzazioni, ma anche per la scarsità di fonti letterarie, nonostante le epigrafi spesso colmino, seppur solo parzialmente, questo tipo di lacune²¹.

A Roma nei primi secoli non esisteva un corpus di medici propriamente detti e la medicina non era né materia di studio né di applicazione effettiva; probabilmente la cura e la guarigione erano affidate alla gestione familiare. L'esercizio della medicina come professione è stato introdotto con tutta probabilità dai sacerdoti Etruschi prima e dalle contaminazioni greche e galliche poi. Gli etruschi esercitavano la medicina sacerdotale, seguiti su questa linea dai sacerdoti romani tanto che secondo una leggenda fu Numa Pompilio a fondare il collegio di àuguri devoti a Esculapio che godevano di una grande considerazione. Il culto di Esculapio e la fede nella "scienza dei preti" resteranno in auge fino all'avvento del cristianesimo. Anche durante l'Impero, i reggenti avari, invece di far curare gli schiavi dai medici, li mandavano al tempio di

21 Alfredo Buonopane e Francesca Cenerini, « Donne e lavoro nella documentazione epigrafica », in Alfredo Buonopane, *Medicae nell'Occidente romano: un'indagine preliminare*, Faenza, F.lli Lega Editori, 2002.

Esculapio, tanto che l'imperatore Claudio emanò un editto secondo il quale gli schiavi che ritrovavano la salute presso il tempio dovevano essere messi in libertà. Furono i greci, attraverso gli schiavi catturati in battaglia, a introdurre un tipo di medicina più laica, anche se inizialmente i Romani rifiutavano questo tipo di cure in quanto tutte le arti provenienti dalla Grecia sembravano loro sospette. In una lettera, Catone il Censore dice al figlio: « Una volta per tutte, ti proibisco di rivolgerti ai medici²². »

Ben presto però anche uomini liberi e medici di Grecia arrivarono a Roma; i primi furono verso il 220 a.C. Archagatos e Asclepiade. Ebbero successo, ma fino alla dittatura di Cesare non furono considerati cittadini romani; una volta concesso questo diritto, molti medici arrivarono dall'Ellade e tra loro sicuramente delle donne che servivano a casa delle signore romane le quali presto seguirono il loro esempio professionale. Le mediche di Roma andarono anche oltre il campo meramente femminile e studiarono rimedi anche per altre malattie, aiutate dalle donne medico di Grecia giunte in città come schiave.

Gli studi della scienza medica comprendevano anche la conoscenza dei veleni e dei loro utilizzi, lo abbiamo visto nel paragrafo precedente con la storia di Lucusta, donna gallica vissuta però a Roma e diventata esperta dispensatrice di veleni fino a rimetterci la vita. Ma quello di Lucusta non è il solo caso di condanna per somministrazione di veleno eseguita su una donna a Roma; Tito Livio nella Storia di Roma racconta un episodio avvenuto nel 331 a.C., anno durante il quale la città fu devastata da un'epidemia a causa di un'immaginaria congiura ordita da un gruppo di nobildonne romane che avrà come epilogo una drastica soluzione che somiglia molto ad un processo di stregoneria, di quelli che si vedranno troppo spesso in epoche successive. Nella denuncia depositata si afferma che, dato che molti illustri cittadini stavano morendo per malattie simili, un'ancella dichiarò al suo padrone che la città era vittima di una macchinazione ordita da un gruppo di donne che preparavano e somministravano dei veleni. Una serva, avendo sorpreso due patrizie, Cornelia e Sergia, intente a preparare dei filtri, le denunciò e quando furono interrogate sostennero che in realtà stavano preparando filtri medicamentosi; non furono però credute e vennero arrestate e obbligate a bere quanto avevano preparato, cosa alla quale le donne non si opposero. La nota di Tito Livio dice che le donne morirono e così furono arrestate altre sedicenti compagne delle due matrone fino ad arrivare alla condanna di 170 donne²³. Nell'immediato, il fatto fu considerato di eccezionale singolarità ma circa 150 anni dopo di

22 Mélanie Lipinska, *op. cit.*

23 Erika Maderna, *op. cit.*

nuovo a Roma si diffonde un'epidemia e una commissione istituita per l'occasione dichiara la colpevolezza di un gruppo di donne: le condannate furono più di duemila. All'epoca dei fatti, imperava il movimento moralizzatore di Catone il Censore il quale affermava che ogni donna adultera fosse anche un'avvelenatrice²⁴; come possiamo ben vedere, questo genere di accuse sono della stessa portata di quelle che incontreremo successivamente quando molte donne, solo perché non conformate al pensiero sociale dominante, verranno accusate di stregoneria.

Le donne che volevano approfondire la medicina nel senso stretto del termine potevano imparare il mestiere frequentando qualche medico, proprio come gli uomini; il medico poteva anche essere il padrone, il padre o il marito; alcune affiancavano l'apprendimento pratico a quello teorico e a questo proposito vi è un'interessante epigrafe incisa su due cippi gemelli datati seconda metà del I secolo a.C. e conservati al Museo nazionale romano, in cui una certa Naevia Clara, moglie di un *medicus chirurg(us)*, del quale era appunto moglie o forse liberta, viene definita *medica philolog(a)*, indicazione che sta a significare una maggiore e profonda conoscenza teorica della materia. A Capua un'iscrizione con riferimento alla *disciplina [e in] medicina*, tesse l'elogio « ... dell'incomparabilissima femina Scamptia Redenta... fu maestra nelle scienze medicali. Suo marito ha perso con lei il benessere familiare e l'essenza della sua vita ».

Le mediche non curavano solo donne, anche se vi è un'iscrizione con un caso specifico di una certa *Secunda* medica di Iulia Livilla, presumibilmente figlia di Germanico e Vipsania Agrippina²⁵. Nella sua opera *Compositiones*, Scribonio Largo (43 d.C.), un medico che ha lasciato un'importante raccolta di ricette risalente all'età dell'Imperatore Claudio, cita delle prescrizioni che lui stesso assicura molto efficaci, avute da due donne delle quali però non fa il nome²⁶. Lo stesso Plinio cita alcune mediche tra cui *Elephantis*, probabile autrice di alcuni lavori a carattere ginecologico e tenuta in grande considerazione da Galeno, e una certa *Salpe* nominata diverse volte nella *Naturalis Historia* come autrice di numerosi rimedi per la vista, le ustioni, la rabbia e la malaria. Sotira viene chiamata da Plinio *obstetrix*, e l'autore riporta dei rimedi della medica riguardanti le febbri terzane, quartane e l'epilessia attraverso l'utilizzo del sangue mestruale²⁷. Cita anche *Olympia* la *Tebana*, autrice di

²⁴ *Ibid.*

²⁵ Alfredo Buonopane, *Scrittrici di medicina nella Naturalis Historia di Plinio in Medicina e Società del mondo antico, Atti del Convegno di Udine*, Firenze, Le Monnier 2005.

²⁶ Mélanie Lipinska, *op. cit.*

²⁷ Alfredo Buonopane, *op. cit.*

numerose ricette per i problemi femminili: una delle più conosciute usava la malva miscelata con il grasso d'oca sia per provocare l'aborto che le mestruazioni. Il terzo libro di Teodoro Prisciano, medico archiatra vissuto nel IV secolo e autore di un'opera medica in quattro libri, è dedicato a una certa Victoria la quale, secondo la prefazione, non solo conosceva la medicina ma la praticava presso le donne; Teodoro le scrive una dedica dichiarando di aver scritto il libro terzo sulle malattie femminili dopo essersi occupato di diverse patologie e si augura che il volume le possa servire nel suo lavoro²⁸. Nel suo quarto libro nomina Leopardia e le attribuisce una prescrizione sull'idropisia (l'accumulo di liquidi nei tessuti), dimostrando così che le donne potevano anche essere fonte di ispirazione e formazione per medici maschi.

Altre iscrizioni riguardanti alcune medicine romane meritano una citazione:

DEAE SANCTAE MEAE
PRBIIILLAE. MEDICAE
L. VIBI MELITONIS. F
VIXIT ANNIS XXXXIII
EXEIS. CVM. L. COCCCEO
APTHORO. XXX. SINE
OVERELLA FECIT
APTHORVS. CONIVCT
OPTIMAE. CASTAE
ET SIBI²⁹

Questa lapide è oggi conservata al museo Pergamon di Berlino ma è stata ritrovata nella Vigna Amendola sulla Via Appia.

Presso i musei Vaticani si trova una tavola di marmo che porta la seguente iscrizione:

VALERIAE BEREKVNDAE. IATROMEAE
REGIONIS SVAE PRIMAE. AV. AVN.
M. VIII. D. XXVII. VALERIA BITALIS
FILIA. MATRI. DVLCISSIMAE
ET P. GELLIVS. BITALIS
CONIVGI SANGTISSIMAE³⁰

28 Mélanie Lipinska, *op. cit.*

29 « Alla mia amata e santa Primilla, medica. È vissuta 44 anni di cui 30 senza alcun disaccordo con L. Coccéius Apthorus. Apthorus erige questo monumento alla sua ottima e casta sposa e a lui stesso ».

30 « A Valeria Verecunda, iatromaia la prima nel suo paese, ottima madre e la santissima sposa, abbiamo eretto questo monumento, il suo sposo P. Gellius e sua figlia Valeria ».

Un'altra tavola in marmo trovata a Villa Pamphili riporta:

VALIAE CALLISTE
IATROMEJJE
EGILIVS LVSDIA
GHVS GONIVGI SVAE. FEC³¹

Molte altre furono le mediche a Roma in età tardo-repubblicana e imperiale, spesso ricordate con lapidi per il loro lavoro e per la loro dedizione come Venuleia Sosis, Sentia Elis o Sarmanna, moltissime furono le *obstetrix* e tutte meritano un pensiero grato per ciò che hanno fatto sempre in ombra ma decise ad aiutare chi soffriva.

Il tema delle donne nelle società antiche è sempre molto difficile da trattare; le testimonianze sono sempre poche e quasi mai chiare e/o sufficientemente esplicative, ma da quel poco che si è riusciti a ricostruire, si evince quanto alcuni ruoli chiave fossero importanti per la corretta gestione della società e il suo conseguente sviluppo. Quello delle mediche è senz'altro uno di questi ruoli, lavoravano come gli uomini ma non hanno avuto lo stesso trattamento, né ai loro tempi né oggi, accantonate per dare precedenza ai "grandi medici", ovviamente tutti maschi. Abbiamo visto che ci furono periodi in cui alle donne fu consentito di esercitare questa professione senza essere discriminate; sappiamo che lo stesso Pitagora accolse le donne nella sua scuola filosofica che si occupava anche di medicina; prime fra tutte la moglie e le figlie, e non dobbiamo dimenticare il fulgido esempio della Scuola Medica di Salerno che ci ha lasciato preziose testimonianze.

In realtà il loro compito, principalmente come ostetriche ma anche come mediche a tutto tondo, ha consentito di garantire la cura a molte fette della popolazione che non sarebbe mai state visitate da un medico, tendenza definitivamente acclarata nel Medioevo e nel Rinascimento quando le fasce deboli della società vengono lasciate senza possibilità di cura "ufficiale", in quanto non potevano permetterselo, aprendo così la strada a quelle donne guaritrici che poi verranno additate come streghe e, spesso, torturate, ridotte al silenzio o, nei casi più gravi, condannate a morte.

Numerose sono le donne che sono state utili se non indispensabili per la società, ma poche sono ricordate dalla storia e spesso solo perché hanno avuto un ruolo (a torto o a ragione) negativo; la maggior parte sono finite nel dimenticatoio nonostante abbiano dato un impulso sostanziale in molti campi, tra cui senza dubbio lo sviluppo della medicina moderna.

31 « Alla sua sposa Valia, la migliore iatromaia, Ecilius Lysimachus ha eretto questo monumento ».

La météorologie, un nouvel accès à la médecine pour les femmes ?

Simon Dolet

Université Côte d'Azur, Centre de la Méditerranée Moderne et Contemporaine

Résumé : Angela Borgo est une météorologue amatrice inconnue aujourd'hui. Elle participe pourtant au réseau météorologique de Giuseppe Toaldo à la fin du XVIII^e siècle, devenant certainement la deuxième femme à observer en son nom propre. Pour tenir une parole donnée à son ami, Angela doit vérifier la théorie astro-météorologique de Toaldo comme tous les autres membres du réseau. Il réhabilite alors la figure de la femme-guérisseuse et divinatrice, pour des prévisions individuelles, et permet l'émergence de la femme-météorologue, pour des prévisions générales.

Riassunto: Angela Borgo è una meteorologa amatoriale oggi sconosciuta. Partecipò tuttavia alla rete meteorologica di Giuseppe Toaldo alla fine del 1700, divenendo sicuramente la seconda donna ad osservare a proprio nome. Per mantenere la parola data al suo amico, Angela deve verificare la teoria astrometeorologica di Toaldo come tutti gli altri membri della rete. Riabilita quindi la figura della donna-guaritrice e divinatrice, per le previsioni individuali, e consente l'emergere della donna-meteorologa, per le previsioni generali.

La ringrazio porre dè lumi che mi ha dati col suo foglio 13 Maggio sul proposito dè venti. Io son per quanto posso un esata [sic] Osservatrice, ma non ho apuda e bramo essere istruita per non errare nelle osservazioni¹.

Derrière cette relation maître-élève se cache l'amitié cultivée par la noble Angela Borgo de Sacile avec le professeur d'astronomie et des météores de l'université de Padoue, Giuseppe Toaldo (1719-1797). Leur correspondance révèle une curiosité scientifique transcendée par la pratique météorologique. Angela est aujourd'hui complètement inconnue mais sa voix résonne encore grâce à sa participation au réseau météorologique dirigé par Toaldo². Ainsi, femme, météorologie et médecine se rencontrent dans une étude d'histoire du genre : la biographie d'Angela s'écrit à travers sa relation avec Toaldo ; à la tête du réseau météorologique, il théorise une association entre météorologie et médecine, qu'elle doit partager ou du moins connaître en tant qu'observatrice correspondante.

Alors que la figure du météorologue est en construction, l'existence d'une femme « météorologiste » ne doit pas être banalisée. Les amateurs-bénévoles constituent la quasi-totalité des observateurs d'un groupe exclusivement masculin³. Le réseau météorologique de Toaldo fait ici figure d'exception avec la contribution de deux femmes, les deux seules actuellement connues, pratiquant en leur nom propre et non dans le cadre familial⁴. Chronologiquement, Angela s'engage après Madame T. Casarotti de Schio. Pourquoi Toaldo est-il si esseulé ? Clerc respectant son vœu de célibat, il s'agit d'investiguer son rapport à la gent féminine, sachant qu'il côtoie les femmes de lettres célèbres de la République de Venise, Giustiniana Wynne (1737-1791) ou Elisabetta Caminer (1751-1796).

Sans Angela Borgo, l'organisation du réseau météorologique de Toaldo par des relations amicales ne pourrait être pleinement comprise. Cette qualité de l'information provient de la diversité des sources. De sa main, sont conservées

- 1 Biblioteca del Seminario Vescovile di Padova – sezione antica [ensuite BSP], cod. 798, *Lettre d'Angela à Toaldo. Sacile, 2 juin 1785*, f° 271. Par la suite, Angela Borgo sera désignée par son prénom, pour éviter toute confusion avec les autres membres de sa famille.
- 2 Pour sa première évocation : Giampiero Bozzolato, *Giuseppe Toaldo. Uno scienziato Europeo nel settecento veneto*, Padova, Edizioni 1+1, 1984, p. 77-81.
- 3 Lucas Pfister, Franziska Hupfer, Yuri Brugnara, Lukas Munz, Leonie Villiger, Lukas Meyer, Mikhaël Schwander, Francesco Alessandro Isotta, Christian Rohr et Stefan Brönnimann, « Early instrumental meteorological measurements in Switzerland », *Climate of the past*, n° 15, 2019, p. 1345-1361.
- 4 Par exemple : Jérémy Desarthe, Alexis Metzger, Frédérique Rémy (dir.), *Histoire des météophiles*, Paris, Hermann, 2017, p. 10, 37-50.

11 lettres des années 1785-1786 et six années de tables d'observations météorologiques sur la période 1785-1804. Angela se dévoile aussi sous la plume de Toaldo dans un récit de voyage, dans de nombreux articles de journaux et dans son almanach en tant que membre du réseau météorologique.

Du ^{xvi}^e au ^{xix}^e siècles, météorologie et médecine dialoguent dans le cadre d'études pathologiques. Le climat, les saisons, les phénomènes atmosphériques ou encore l'agencement géographique influenceraient directement l'organisme par la nature des maladies et des épidémies. Cet élan néohippocratique est illustré à Padoue par le professeur de médecine Giovanni Battista Morgagni (1682-1771) tenant un journal météorologique entre 1740 et 1768. Toaldo répond lui aussi, en météorologue qui maîtrise les débats médicaux contemporains⁵. En formant son réseau météorologique, il ambitionne de prédire les maladies et les épidémies dans un cadre licite. Angela n'y est pas la « fausse sorcière⁶ », femme guérissant et devinant contre de l'argent. Elle incarne la science météorologique officielle, partageant néanmoins les mêmes ambitions. Cette affinité entre légitime et illégitime serait-elle la démonstration du processus de lente considération des femmes dans le champ scientifique ?

Tentative biographique

L'histoire d'une rencontre et d'une amitié

En prenant le contre-pied d'une biographie traditionnelle, ce récit débute par une rencontre et non par une naissance. En 1784, comme chaque année depuis 1779 au moins, Toaldo prend la route durant les vacances universitaires. Parti le 18 septembre et rentré le 24 à Padoue, il se rend ensuite le 27 à Trévise où l'attend Girolamo Bruni, un « *giovine virtuoso modesto e dotto*⁷ ». En 1782, il était en âge d'entrer à l'université mais sa formation fut faite au Séminaire de Ceneda, selon les vœux de son oncle⁸. Cet oncle est d'ailleurs le point de contact entre Girolamo Bruni et Toaldo, puisqu'il participe depuis 1776 à son

5 Giuseppe Ongaro, « Aspetti Medico-Biologici nell'opera di Giuseppe Toaldo », in Luisa Pigatto, *Giuseppe Toaldo e il suo tempo*, Citadella, Bertinello Artigrafiche, 2000, pp. 655-679.

6 Ulrike Krampfl, *Les secrets des faux sorciers. Police, magie et escroquerie à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2012.

7 BSP, cod. 799 I, 1784. *Altro Viaggetto*, f^o 5-v.

8 Biblioteca Comunale degli Intronati di Siena, Autografi Porri 18/117, *Lettres de Bruni à Sibiliato. 1782 à 1786*, 18 lettres. L'oncle et le neveu étant homonymes, cette liasse contient en réalité des lettres de l'un et de l'autre.

réseau météorologique. Les deux hommes partent dès le 1^{er} octobre pour un voyage d'une semaine à l'est de Trévis, jusqu'au Frioul.

Le lundi 4 octobre au matin, ils quittent Mansuè pour Pordenone, où séjourne Giustiniana Wynne. Future auteure célèbre⁹, elle fréquente Toaldo depuis de nombreuses années à Padoue et en Altichiero, résidences de leur protecteur Angelo Querini (1721-1796)¹⁰. Ce même soir, Bruni et Toaldo reprennent la route les menant à Sacile, auprès d'une autre femme d'exception.

A 22^{1/2}. Guiassimo a Sacile, ove poco è da vedere [...] Ma quel ch'io trovai stimabilissimo fu la Famiglia Borgo. Il Sig. Giacinto Borgo, che esercita l'avvocatura è un uomo raro, pieno di talenti, d'un attività senza pari supplisce a mille incombenze – d'un aspetto ed un cuore amabilissimo stimo un acquisto vero una tal conoscenza. Ha un fratello amabile che fa l'assessore e una sorella piena di spirito. Mi promise di misurar l'acqua piovana nel suo bel giardino¹¹. [...] La seguente mattina Martedì si borò a Sacile, ove si stesse un'ora più volumente in questa stimabile Famiglia.

Arrivés en fin de soirée à Sacile, leur halte a duré au plus quelques heures, Puisqu'ils portaient dormir à deux kilomètres à Cavolano, avant de revenir le lendemain matin. Bruni prend la décision de s'y arrêter, Angela notant que « *L'Abb. Bruni che mi a sempre compalita, a voluto porgermi in favorevole incontro di conoscere V.S. Illma¹²* ». Toaldo découvre donc cette famille.

Cette rencontre a marqué les esprits et cristallise la nature de la relation d'Angela avec Toaldo. Si la description met principalement en lumière Giacinto, le frère aîné et maître de maison, que le prénom d'Angela n'est même pas évoqué et que son second frère reste anonyme jusqu'à aujourd'hui, elle souhaite accueillir et recevoir son ami chaque année pendant les vacances universitaires. Pourquoi n'apparaît-elle plus alors dans les récits de voyage ? À l'époque, ce genre littéraire se réduit à l'extraordinaire¹³. Cependant, l'un des buts cachés de ces voyages émerge uniquement dans les archives d'Angela : en 1786, Toaldo passe à Sacile sans ajouter de précision tandis qu'elle note dans sa table d'observations météorologiques de septembre : « *20. Giorno che*

9 Rotraud von Kulesa, « Écriture et identité féminines. Giustiniana Wynne Orsini v. Rosenberg : Économie relationnelle et formation d'identité de femme auteur dans ses correspondances », *Journal for Eighteenth-Century Studies*, n° 45/2, 2022, p. 223-227.

10 Giustiniana Wynne Orsini, *Altichiero*, Padoue, 1787, p. 7-8 pour la description du paratonnerre placé par Toaldo.

11 BSP, cod. 799 I, 1784. *Altro Viaggetto*, f° 8-r.

12 BSP, cod. 798, *Lettre d'Angela à Toaldo. Sacile, 4 avril 1785*, f° 267.

13 Gilles Bertrand, *Le Grand Tour revisité. Pour une archéologie du tourisme : le voyage des Français en Italie, milieu XVIII^e – début XIX^e siècle*, Rome, Publications de l'École française de Rome, 2008.

*la Osservatrice fu graziata, della Visita del Rispetabile soggetto Sig.^r. Professor Toaldo*¹⁴. » En compilant les tracés, il advient que Toaldo sillonne la Vénétie pour rendre visite aux observateurs de son réseau météorologique, qui sont ses amis. Cette conclusion remarquable ne doit pas masquer les indices biographiques retenus de la rencontre de 1784 : la profession de Giacinto et la promesse d'Angela.

Une date de naissance nébuleuse

En l'absence d'informations tirées des registres paroissiaux, la date de naissance d'Angela et son âge peuvent être approximés grâce à son frère Giacinto. Enfant de la République de Venise, pour devenir avocat il a suivi un cursus à l'université de Padoue. Les registres d'inscription offrent alors de précieux renseignements. Le nom « Borgo » pose toutefois une difficulté par son caractère commun, heureusement « Giacinto » l'est beaucoup moins. Son matricule est inscrit pour la première fois en 1764, pour sa seconde année dans la faculté de droit : « 105. Giacinto Borgho F. Lorenzo Sacile A. 2^o. C^o Caterina Stefaneli S. Lorenzo¹⁵. » Encore inscrit en 1765, Giacinto s'est sans doute limité à une licence de droit. Il devait avoir la vingtaine.

Grâce au rôle de Giacinto dans la maison familiale et de l'approximation de son âge, Angela semble avoir au maximum une quarantaine d'années lors de sa rencontre avec Toaldo. C'est sans aucune doute une adulte et le nom de son père sera un guide précieux pour de futures recherches archivistiques.

Comment transgresser le statut d'« *il nostro sesso [...] debole, come l'universale lo appela*¹⁶ » ?

Angela est l'un des piliers du réseau météorologique toaldien avec ses vingt-une années d'observations. Malheureusement ne sont conservés que ses relevés pour 1785, 1786, 1789, 1797, 1802 et 1803. Ces tables illustrent toutefois sa promesse tenue envers Toaldo, suite à leur rencontre en 1784 : elle débute des observations quotidiennes dès l'année suivante et bien au-delà des simples mesures de pluie. Angela ouvre un nouveau chapitre de sa vie, le plus documenté.

14 Archivio Storico dell'Osservatorio astronomico di Padova [ensuite ASOP], Osservazioni meteorologiche di corrispondenti di Giuseppe Toaldo, 1/10, septembre 1786. Toaldo passe par Sacile en 1785, 1788 et 1791 sans mentionner Angela.

15 Archivio storico dell'università di Padova. *Registro di matricolazioni giuristi*, n° 37, p. 250, matricule 105.

16 BSP, cod. 798, *Lettre d'Angela à Toaldo. Sacile, 4 avril 1785*, f° 267-268.

Véritable manifeste de son réseau météorologique, Toaldo publie un almanach annuellement depuis 1773, le *Giornale astrometeorologico*. À sa mort, Vincenzo Chiminello (1741-1815), son neveu et assistant à l'observatoire astromonique, continue sa rédaction et la réunion des observations. Il doit faire face aux décès de certains collaborateurs, dont Angela Borgo en 1807.

*Il nostro Giornale [...] perdè un'antica corrispondenza nell'acerba morte di una gentilissima Osservatrice, a cui dobbiamo il tributo di giusta laude. Nata con talenti superiori si elevò questa Signora sopra il livello del Sesso, nudrì sempre nobili sentimenti, sdegnò il Matrimonio, e libera sempre visse in Casa Paterna principal Direttrice della Famiglia affidatagli dai Fratelli, illuminò lo spirito con buoni libri non lasciandosi affascinare dalle letture, che talvolta guastano e mente, e cuore, e costumi, e Religione; ma soprattutto coltivò la Georgica, la Meteorologia leggendo, osservando, e sperimentando, nè trascurò la Sferica Dottrina di Astronomia. [...] Mirabile certamente in quest'applicazione tra le cure domestiche, ed economiche deve parere la costanza, ed assiduità della perspicace nostra Osservatrice, e mirabile ancora la sua modestia di volersene restare occulta sol permettendo che nella lista degli Osservatrice si notasse il nome della sua Patria Sacile, che importava sapere per la località delle Osservazioni. Era dessa la Nob. Signora Angela Borgo*¹⁷.

Cet éloge s'avère plus qu'instructif. Pourtant, aucun indice ne prouve que Chiminello ait rencontré Angela¹⁸. Il tient certainement ses informations de son oncle, de discussions ou de papiers hérités. Par exemple, les lettres relaient parfaitement son rôle domestique. Dans la maison de Sacile, comme dans la maison de campagne de Cavolano, cohabitent trois générations : les « *Genitori* » systématiquement cités dans les salutations avec ses deux frères, et des enfants. De plus amples précisions surviennent lors d'un événement tragique, la disparition de l'un de ses frères, Giacinto. Il n'est pas nommé directement mais son prénom disparaît définitivement des formules de politesse. Angela endosse alors le rôle de mère de substitution : « *Il defunto mio Fratello lasciò due figli, uno maschio. Quest'anime innocenti meritano tutta la nostra atenzione ed'amore*¹⁹. » Les occupations supplémentaires sous-entendues par Chiminello restent impénétrables mais forment l'argument d'Angela pour dénoncer son manque de temps à dédier aux études.

17 Vincenzo Chiminello, *Giornale astrometeorologico per l'anno 1807*, Venezia, Andreola, 1806, p. 99-100.

18 Chiminello a rédigé deux autres éloges où la proximité avec le défunt est spécifiée : pour Giuseppe Vianelli de Chioggia, « *il sentimento di stretta amicizia da me* » et pour Giuseppe Cassella de Naples « *fu discepolo dell'Autor* ». Voir Chiminello Vincenzo, *Giornale astrometeorologico per l'anno bissestile 1804*, Venezia, Andreola, 1803, p. 120 ; *Giornale astrometeorologico per l'anno 1809*, Venezia, Andreola, 1808, p. 101-102.

19 BSP, cod. 798, *Lettre d'Angela à Toaldo. Sacile, 1^{er} décembre 1785*, f° 279.

L'observatrice de Sacile se singularise par sa curiosité, laissant place à la relation maître-élève. Comme l'époque le demande, elle se dévoue aussi aux langues et notamment au français :

*Sarei di genio per aplicar a tutto allo studio singolarmente, se me lo permetessero le mie circostanze, e le cose mie domestiche: queste m'impedirono anche di perfizionar le mie cognizioni nella lingua francese; ch'essa però non ne sono all'oscuro*²⁰.

Toaldo l'accompagne dans son apprentissage linguistique en lui prêtant un livre à traduire, dans une langue non spécifiée²¹. Les sciences demeurent bien évidemment au cœur de leurs échanges épistolaires, le savoir météorologique avant tout. Sa soif d'apprendre rencontre même son caractère audacieux lorsqu'elle demande « *Ch'io venga all'Osservatorio se voglio istruzioni, o lezioni* »²², bien qu'elle sache cette idée irréalisable à cause de sa condition féminine.

Chiminello a bien conscience qu'Angela ne souhaite pas respecter les règles du genre du XVIII^e siècle. Elle renonce au mariage et nourrit un discours « proto-féministe ».

*Dunque le done formano questione per le disgrazie dè Fulmini, delle gragnuole ed'altro? Credono originale queste calamità o dalla setta dè liberi muratori, o dal silenzio delle campane? Perche parte delle done questionano su talli cose, per questo saranno dunque tutte le femine deboli e fanatiche? Tal sarà il loro destino? Ne vi sarà chi tenti di levar l'abuso di universalare la dejezione per esse? Arossisco sempre più dona, perche vego il mio sesso caduto in precepizio senza rissorgim^{to}. È troppo antico costume di voler' del nostro avvillimento. Vicerò giachè così vuole la mia fatalità col rossore d'esse dona, ma non mai con quello di non aver rimpracerato il costume*²³.

Dans son esprit, il est certain que la science est le moyen d'échapper à son statut, « *trovo la via di non essere (benche dona) affatto inutile nel Mondo* »²⁴, bien qu'elle n'arrive jamais pleinement à s'en défaire.

20 *Ibid.*, 2 mai 1785, f° 269.

21 *Ibid.*, 2 mars et 3 avril 1786, f° 283-285. Toaldo réalise lui-même les traductions des ouvrages astronomiques de Jérôme Lalande.

22 *Ibid.*, 1^{er} décembre 1785, f° 279.

23 *Ibid.*, 1^{er} août 1785, f° 275.

24 *Ibid.*, 2 janvier 1786, f° 286.

275
 Ilmo sig. / sig. / 20/10/1785 / Pregio. / Mo
 Non vedeva aver d'impaccio di predire con tanto le mie osservazioni del mese di luglio
 perché il predicevole suo posto in data grueggro mi faceva vedere che ella
 nel mese d'agosto fosse in quel posto il quale se il suo fatto non m'ingana
 deve recarsi a noi il massimo da piacere cioè una sua visita di Elisabetta
 Bruni mi scrive che per ora ella è permanentemente in Padova ond'io neccita
 d'ora bel incontro le predire col periodo ordinario il mio posto di luglio
 dunque le donne formano questione per le disgrazie di alcuni delle avventure
 ed'altro? Vedono originate queste calamità o dalla rella de' fiori marcati
 o dal silenzio delle compagnie? Perché parte delle donne questionano su tali
 cose per questo sanno dunque tutte le femine decolire fatali? Dal sarà
 il loro destino? Ne ci sarà chi tenti di levar l'uso di miscredere la degnità
 per esse? Avremo sempre più d'aver done, perché vedo il mio sesso calato
 in precipizio senza risorgere. E trovo anche costume di voler del nostro
 avvenire. Uscirei grata con vuole la mia fatalità col nome d'ave done ma
 non mai con quello di non aver rimproverato il costume. L'ave cinghiatore
 scrive che non mi fa avere quel libro di ella m'accena nell'ultimo suo posto per
 te essendo ora solo suo vuol portarlo seco a Costantinopoli. Mi dà poi delle lusinghe
 ch'ella abbia a interessarsi per averne altra copia coll'idea di guadagnarci.
 se ciò è vero parlo bene tutto al viaggiatore, se poi no' misero contro di lui le
 mie vendette. Sembra che le piogge vogliano terminare, pure neppio è per noi così di
 questo fanno abitudini come lo sono in quel luogo ch'ella m'accena. Si agitano
 tutto giorno le gran cose sul serio. Avrei delle nuove osservazioni sulla
 Luna, ma questo di ingiuvale, perché non son costante nell'osservar
 queste

Lettre d'Angela à Toaldo, Sacile, 1^{er} août 1785, f^o 275.

La météorologue et la médecine

L'anonyme

Quand Angela commence-t-elle ses observations ? Sa première table météorologique date de janvier 1785 mais son frère Giacinto eut un intérêt plus précoce. Le *Giornale astro-meteorologico* de 1785 se concentre sur l'antique investigation « *Del Pronostico de' Tempi, e delle Stagioni che si può prendere dal passaggio degli Uccelli* ». Reconnaissant qu'« *io non sono molto al fatto della cosa, mi valerò dell'informazione avuta da gentil persona dai confini del Friuli, che non mi permette di nominarla* », Toaldo laisse la parole à un « *gentile osservatore di Sacile*²⁵ ». Bruni conduit sans doute le professeur padouan auprès de Giacinto en connaissant son registre sur la migration des oiseaux, tenu depuis des années. La promesse d'Angela repose donc sur ses désirs, sans oublier ce cadre culturel familial.

Elle intègre directement le réseau météorologique de Toaldo. Hormis le rapport maître-élève caractéristique, elle opère comme dans toutes les autres stations. Tout d'abord, ses lettres servent principalement à échanger ses relevés météorologiques ou à accuser réception des œuvres méthodiques de Toaldo. Ensuite, la reconnaissance motive les amateurs-bénévoles à participer aux réseaux. Dans son éloge, Chiminello insinue qu'Angela a souhaité préserver l'anonymat. Dans la liste des observateurs insérée dans les *Giornali astrometeorologici*, l'observatrice de Sacile est généralement bien mentionnée par « *N.N.* » mais en 1787 par « *A.B.* » et par son nom entier en 1789. Elle ne s'en offusque pas, en atteste sa réaction après la lecture d'un article du *Nuovo Giornale Enciclopedico*. Renouvelé en 1782, le journal d'Elisabetta Caminer prend un virage certain : les champs d'étude de Toaldo deviennent prépondérants et il y publie chaque mois. En février et mars 1785, il énumère ses observateurs dont la nouvelle « *A.B.*²⁶ » de Sacile. Un paragraphe entier sur la méthode de mesure des précipitations lui est même dédié. Après lecture, elle le remercie d'une si grande considération.

*L'onore ch'ella fa alle mie osservazioni, alle mie note, qualunque si siamo, mi permetta, è troppo: Degnate, come sono dai suoi riflessi hano quel prezzo che non meritano; azzardate poi all'publici riflessi esse mient'altro aver possono di degno, se non perchè sono coperte dalla sue cortese protezione*²⁷.

25 Giuseppe Toaldo, *Giornale astrometeorologico per l'anno 1785*, Venezia, Storti, 1784, p. 56 et 60.

26 Giuseppe Toaldo, « Sbozzo della costituzione meteorologica dell'anno 1784, colla descrizione dell'inverno », *Giornale enciclopedico de Vicenza*, février 1785, p. 78-108 et mars 1785, p. 81-95.

27 BSP, cod. 798, *Lettre d'Angela à Toaldo. Sacile, 2 mai 1785*, f° 269-270.

Au travail

Toaldo façonne Angela à son image. Visuellement, elle confectionne exactement les tables météorologiques requises. Sans tomber dans le cliché, l'esthétique n'a malgré tout d'importance que dans ses relevés.

Di Meteorologia li Quadri, che diede di Osservazioni di molti anni, sono un eccellente modello per ben osservare, e registrare. Porge ogni quadro per tutti i giorni di ciascun mese in colonne verticali il Barometro, il Termometro, il Vento tre volte il giorno, lo stato del Ciclo mattina, e sera separatamente, e la misura della pioggia; ed a piedi di pagina in colonna Orizzontale le piogge eccessive di certi giorni, le inondazioni, li colpi straordinari di caldo, e di freddo, li caldi sciroccali, ed altri insoliti fenomeni; in oltre lo stato della Campagna nella Vegetazione, e nei prodotti colla buona, o cattiva loro qualità, le malattie, e le morti degli Uomini, e degli Animali²⁸.

Au XVIII^e siècle, la météorologie se construit, avec ses tables, autour d'un idéal de quantification et de standardisation²⁹. Subsiste malgré tout une ligne destinée à l'extraordinaire où des informations intimes sont cachées. Le travail de la météorologue amatrice de Sacile y apparaît, dans la lignée des récentes études climatiques et d'histoire matérielles des savoirs³⁰. Croisons le regard de Chiminello avec l'article du *Nuovo Giornale Enciclopedico*, où Toaldo dépeint la pratique de l'observatrice quelques-mois après ses débuts.

Quella di Sacile, che si distingue, osserva con pari diligenza ed intelligenza, munita di tutto l'apparato d'istrumenti Meteorologici, Barometro, Termometro ec., tre volte al giorno ad ore fisse: per misurar l'acqua caduta dal Cielo adopera un vase quadrato d'un giusto piè di Parigi, notante la quantità dell'acqua in tanti pollici cubici (144), de' quali danno nel detto vaso un pollice di altezza, o sia 12 linee, e 12 una linea, sicchè facilmente quando un vuole esprime l'altezza dell'acqua³¹.

Angela possède un seul thermomètre, certainement de Réaumur comme le veut l'époque. Elle a parfaitement intégré l'objectif climatique de ces recherches, c'est-à-dire d'une collecte sur la longue durée, et de la nécessaire comparabilité des données. Pour cela, lors du transport de son thermomètre, elle le décrit

28 Vincenzo Chiminello, *Giornale astronomico meteorologico per l'anno 1807*, op. cit., p. 99-100.

29 Lorraine Daston, « Super-Vision: Weather Watching and Table Reading in the Early Modern Royal Society and Académie Royale des Sciences », *Huntington Library Quarterly*, n° 78/2, 2015, p. 197-215.

30 Par exemple, Dario Camuffo, « History of the Long Series of Daily Air Temperature in Padova (1725-1998) », *Climatic Change*, n° 53, 2002, p. 7-75 ; Jean-François Bert, Jérôme Lamy, *Voir les savoirs. Lieux, objets et gestes de la science*, Paris, Anamosa, 2021.

31 Giuseppe Toaldo, « Sbozzo della costituzione meteorologica dell'anno 1784, colla descrizione dell'inverno », art. cit., p. 86.

« *fisso su d'una Finestra sempre apperta verso Tramontana* » à Sacile et vers l'est à Cavolano³², connaissant l'importance de l'orientation au Soleil³³. Toaldo lui a probablement notifié cette subtilité, lui expliquant également des principes barométriques fondamentaux. En comparant ses notes avec les valeurs inscrites dans le *Nuovo Giornale Enciclopedico*, Angela constate une différence entre Padoue et Sacile, allant jusqu'à remettre en cause le calibrage de son baromètre. Le professeur lui suggère simplement « *la differenza del livello*³⁴ » entre les deux localisations, la pression variant avec l'altitude comme l'avait démontré Pascal. Avant-dernier instrument, au cœur des recherches de la fin du XVIII^e siècle, l'hygromètre la rapproche bien plus des météorologues « professionnels » que des amateurs qui n'en possèdent pas. La colonne s'ajoute aux tables de 1789 mais l'instrument a été acquis entre 1787 et 1788. Enfin, pour l'hydrométrie, Angela n'additionne pas les quantités pour « *accio sia fatto secondo il saggio giudizio di quello che lo riceve*³⁵ ».

L'observatrice de Sacile s'est lancée pleinement dans la pratique météorologique. Tous les instruments nécessaires de l'époque ornent sa maison, bien plus que certains hommes mais en faible nombre face aux professionnels. Si ses gestes suivent les dernières convenances scientifiques, elle ne semblait pas posséder les connaissances de base.

Toaldo et la médecine

À partir de 1770, Toaldo devient célèbre grâce à la diffusion de sa théorie astro-météorologique : la Lune et du Soleil influenceraient l'atmosphère, ces variations deviendraient alors prévisibles selon les positions de ces astres³⁶. L'espoir d'enfin découvrir la méthode de prévision météorologique embrase toute l'Europe et le réseau météorologique de Toaldo doit couronner sa théorie. Angela semble convaincue par les préceptes de son mentor. « *Troverà nel mio foglio d'Osservazioni [de mars] l'aggiunta d'una colona, ove stano poste le*

32 ASOP, Osservazioni metereologiche..., 1/10, décembre et octobre 1785.

33 Borgo suit bien la règle de l'époque, d'une exposition au Soleil. Pour l'évolution de cette pratique, entraînant des difficultés de comparabilité, voir par exemple, Dario Camuffo, « The Stancari air thermometer and the 1715-1737 record in Bologna, Italy », *Climatic Change*, n° 139, 2016, p. 623-636.

34 BSP, cod. 798, *Lettre d'Angela à Toaldo. Sacile, 4 juillet 1785*, f° 273.

35 ASOP, Osservazioni metereologiche..., 1/10, janvier 1785.

36 Simon Dolet, « L'astrologie saine de Giuseppe Toaldo et les séismes, clés de la prédiction des changements climatiques ? », *Dix-huitième siècle*, n° 54, 2022, p. 49-62.

*Fasi Lunari*³⁷ », notant dès lors assidument l'efficacité d'un point lunaire sur une variation de temps.

L'astro-météorologie puise dans une tradition millénaire qui pâtit, au siècle des Lumières, de la « marginalisation » de l'astrologie³⁸. Toaldo la manie alors avec précaution. Se plaçant dans le cadre légitime des bulles pontificales et des avancées scientifiques, sa spécialité privilégie les conséquences astro-météorologiques sur l'agriculture, pour laisser à distance les prévisions sur les individus ou l'humanité entière. Il n'est pas médecin et écrit peu sur le sujet, avant la parution du *Giornale astrometeorologico* de 1797.

Avant cette date, Toaldo participe seulement au prix académique proposé par l'académie des sciences de Lyon en 1776. Au cœur de sa démonstration, un « maniaque » est pleinement comparé avec une femme, reléguée à ses règles menstruelles. Il reprend l'argument millénaire que les menstruations féminines dépendent du cycle lunaire³⁹, comme il le suppose pour les conditions météorologiques : les règles ne sont qu'un argument pour asseoir sa théorie météorologique. Ses réflexions reposent sur le journal réalisé par son ami, le docteur Giovanni Vaccari de Marostica⁴⁰. Cette enquête serait à intégrer dans des discussions scientifiques fréquentes sur les femmes à l'Académie des sciences et belles-lettres de Padoue.

En 1787, Toaldo présente l'accommodation de la météorologie et de la médecine pour des prévisions générales : la Lune influencerait l'atmosphère et donc les naissances ou les morts à l'échelle d'une ville, d'une région⁴¹. En 1797, il surprend ses lecteurs les plus attentifs, prolongeant les conjectures individuelles des nativités, des élections et des interrogations de l'astrologie traditionnelle qu'il dénonçait jusque-là.

Tutta questo dipende dall'organizzazione primigenia, dal primo impatto, dalla qualità del Sangue, e degli altri umori: tale qualità fisica di composto non dipende ella dalla nascita, e concezione di ciascuno? cioè, dalla condizione di umori, in cui i

37 BSP, cod. 798, *Lettre d'Angela à Toaldo. Sacile, 4 avril 1785*, f° 267.

38 Rienk Vermij, Hiro Hirai, « The Marginalization of Astrology: Introduction », *Early Science and Medicine*, n° 22, 2017, p. 405-409.

39 Danielle Gourevitch, « La Lune et les règles des femmes », in Béatrice Bakhouché, Alain Moreau, Jean-Claude Turpin, *Les astres, les correspondances entre le ciel, la terre et l'homme, les « survivances » de l'astrologie antique*, Montpellier, Université Paul Valéry, 1996, p. 85-99.

40 BSP, 797, *Mémoire sur la question. L'électricité de l'Atmosphère a-t-elle quelque influence sur le corps humain? Quels sont les effets de cette influence ?* f° 135 et 201.

41 Giuseppe Toaldo, *Tavole di Vitalità*, Padoue, Antonio Conzatti, 1787 ; BSP, cod. 793 I, *Natorum ac denatorum numerus consideratur, primo generatim, peculiariter deinde quoad habitudines Lunæ*, f° 47-52.

*Genitori si trovarono per il temperamento, e poi per il vitto? ma, e questo, e quello non dipende in gran parte dall'attuale costituzione dell'atmosfera*⁴²?

Par les conditions atmosphériques, les astres pourraient prédisposer un corps humain spécifiquement à une robustesse ou à une fragilité face à certaines maladies, au moment de la procréation ou de la naissance. Le journal météorologique remplace l'horoscope et le champ des prévisions médicales individuelles s'ouvre aux météorologues.

Angela a-t-elle pu envisager ces deux procédés ? Dès ses premières observations, elle est attentive aux dépendances du corps humain vis-à-vis des phénomènes météorologiques et climatiques. Chiminello exalte son application à relever les naissances, les maladies et les décès : en 1789, « *Delle malattie tutto l'anno, la maggior parte per febbri miste. Il vaiuolo continuò. Morti n° 103, nati n° 67. A Cavolano morti n° 30. Nati n° 19. Si noti, che la Parochia di Sacile ha n° 2500, e quella di Cavolano n° 700 di anime* » ; en 1797, alors que la République de Venise vient de tomber, « *Nati a Sacile nell'anno tutti 62. Morti 280. Le malattie furono periodiche, perniziosa, e disenterie. Nella mortalità non è compresa la Truppa stazionaria nel distretto di Sacile* » ; en 1802, encore un bilan démographique négatif avec « *Morti in tutto l'anno 83. Nati 76*⁴³ ». Ainsi, Angela partage la théorie néohippocratique du siècle et les prévisions générales en tant que météorologue amatrice. A-t-elle abandonné les prétentions d'une guérisseuse-divinatrice ? Le manque d'archives plus intimes empêche certainement une prospection plus précise.

Conclusion

Au XVIII^e siècle, la météorologie cherche à s'imposer dans le champ scientifique, malgré des difficultés à abandonner sa tradition astrologique. Établir des relations entre les influences des astres, les conditions météorologiques et climatiques, le nombre de naissance et de morts est licite à cette époque en astro-météorologie. Ces conclusions se rapprochent alors du courant néohippocratique. Les prévisions individuelles suggérées par Toaldo et illicites dans la communauté savante témoignent, elles, d'une fascination et d'un espoir encore attirant. Si Angela croit, au moins, aux prévisions médicales générales grâce à la météorologie, Toaldo réhabilite la figure de la femme-guérisseuse et divinatrice tout en encourageant la femme-météorologue. Cette reconnaissance rare,

⁴² Giuseppe Toaldo, *Giornale astrometeorologico per l'anno 1797*, Venise, Storti, 1796, p. 75.

⁴³ ASOP, Osservazioni metereologiche..., 1/10, décembre 1789, 1797, 1802.

Angela la doit à son désir d'études scientifiques et à l'ouverture d'esprit de Toaldo, qui écrit :

Comincia in quest'anno anche il bel sesso a versar fiori sopra di questo da per se poco ameno trattenimento. Se le Donne pel loro ingegno salite sono al sommo grado di quanto hanno intrapreso, cosa non faranno applicatesi una volta ad osservare il Cielo? L'agilità e sottigliezza de' loro umori, la mobilità degli spiriti, la delicatezza delle fibre, che presta loro una così vivace fantasia, un senso così acuto, che le fa divenire talor indovine, sibille, e profetesse, potrà ben loro infondere, più ancora che ai vaghi augelli ed ai teneri insetti, per mezzo de' moti più tenui dell'aria, la presenzione dei tempi. La vita loro casalinga, almeno nei paesi costumati, porge loro il comodo tanto di coltivare i fiori, che di osservare il tempo, e di misurare l'acqua di pioggia, o di neve. Insomma speriamo da questo sesso, talora riformatore, sovente conduttore dell'altro, una felice rivoluzione anche in Meteorologia⁴⁴.

La météorologie ne serait-elle pas une source d'émancipation féminine et une voie vers l'accès à la médecine ? À la lumière de l'itinéraire d'Angela Borgo, la question mérite d'être posée.

44 Giuseppe Toaldo, « Sbozzo della costituzione meteorologica dell'anno 1784, colla descrizione dell'inverno », art. cit., p. 85-86.

L'exercice illégal de la médecine

Histoire d'une somnambule lucide

Lorenzo Leporiere

Università degli Studi di Bari Aldo Moro,
Centro Interuniversitario di Ricerca "Seminario di Storia della Scienza"

Résumé : Anna d'Amico a été l'une des plus célèbres somnambules de l'Italie *fin de siècle*. Nombreux étaient ceux qui se sont adressés à elle pour obtenir des « éclaircissements » sur leurs maladies et des remèdes utiles à leur guérison. Bien que largement reconnu, son travail n'a pas manqué de susciter la perplexité et la peur. Pour cette raison, elle s'est retrouvée plusieurs fois devant le tribunal, contrainte de répondre, entre autres, à l'accusation d'« exercice illégal de la médecine ». Son histoire sera reconstituée et ses effets sur le tissu social de l'époque seront analysés.

Riassunto: Anna d'Amico è stata una delle sonnambule più famose dell'Italia *fin de siècle*. A lei in tanti si rivolgevano per avere « chiarimenti » in merito a malattie e rimedi utili alla guarigione. Pur lodato da molti, il suo operato non mancò di destare perplessità e timori. Per questo lei finì più volte in tribunale costretta a rispondere, tra le altre, all'accusa di « esercizio abusivo dell'arte salutare medica ». Se ne ricostruirà la storia e se ne analizzeranno le ricadute sul tessuto sociale dell'epoca.

C'est à cause de problèmes respiratoires qui l'affectaient depuis longtemps que Victor avait pensé s'adresser au marquis. Lui, le paysan de 23 ans, dont la famille était au service des Puységur depuis des générations, avait décidé de saisir cette chance inespérée et avantageuse quand il avait su que le marquis, Armand-Marie-Jacques de Chastenet (1751-1825), avait commencé à proposer des traitements magnétiques gratuits à quiconque viendrait le consulter de son plein gré.

Ainé d'une des plus illustres familles de la noblesse française, valeureux officier d'artillerie, Armand partageait son temps entre la vie militaire et le château de Buzancy, non loin de Soisson. Initialement très sceptique sur le magnétisme animal théorisé et divulgué par le médecin Franz Anton Mesmer (1734-1815), le marquis y avait finalement adhéré, se laissant convaincre par son frère, Antoine-Hyacinthe¹. Après quoi, il avait ouvert les portes de son château à tous ceux qui seraient disposés à se soumettre à ces traitements innovants. Victor Race avait été un de ses premiers patients. Il fut aisé pour le marquis de Puységur de le magnétiser. Mais, curieusement, Victor ne manifesta pas les convulsions brusques et incontrôlées qu'on attendait de son état de « crise ». Il se limita à tomber dans un étrange sommeil dans lequel, toutefois, il semblait plus attentif qu'il ne l'était à l'état de veille : il parlait à voix haute, il répondait aux questions avec un registre de langue inhabituelle et manifestait une grande intelligence. Après la crise, cependant, le jeune paysan n'avait aucun souvenir de ce qui lui était arrivé dans l'état précédent : Victor était devenu un somnambule de plein jour.

Par la suite, Puységur essaya d'induire le même état chez d'autres patients. Ce fut un succès. On se rendit rapidement compte des ressemblances entre ce « sommeil magnétique » et le somnambulisme naturel. C'est pourquoi on commença à le nommer « somnambulisme artificiel² ». Mais par rapport au somnambulisme naturel, il n'était pas rare que cet étrange état artificiel fût accompagné de phénomènes extraordinaires : « dans l'état de crise les somnambules peuvent voir le futur et leurs sens sont en mesure de s'étendre

1 Sur la figure controversée de Mesmer on signale, entre autres, les essais de Giuseppe Lago, *L'illusione di Mesmer. Carisma e pseudoscienza nell'epoca dei Lumi*, Roma, Castelveccchi, 2014 ; Stefano Ossicini, *L'inganno di Mesmer e la Commissione Franklin-Lavoisier. Come la scienza ha imparato ad affrontare le controversie pubbliche*, Milano, Maltemi, 2019. Sur la spécificité de l'approche de Puységur par rapport à celle de Mesmer, on renvoie à deux grands classiques : Alan Gauld, *A History of Hypnotism*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992 ; Adam Crabtree, *From Mesmer to Freud: Magnetic Sleep and the Roots of Psychological Healing*, New Haven/London, Yale University Press, 1993.

2 Ce n'est que bien après que James Braid, médecin et chirurgien de Manchester, donna à cet état le nom d'"hypnose".

dans toutes les directions et sur toutes distances³ ». Les sujets mesmétrisés, disait-on, étaient capables de prédire le futur, de parler, sans les connaître, des langues anciennes, de résoudre des calculs très compliqués, de lire des livres fermés et scellés à condition qu'ils entrent en contact direct avec leur corps. Mais il y avait encore autre chose :

Une fois entrés dans un tel état, les sujets étaient capables de diagnostiquer leurs propres maladies, d'en prévoir le développement (Puységur nomma ce phénomène « présensation »), et de leur prescrire un traitement⁴.

Mieux : « ils diagnostiquaient les maladies des autres et prescrivaient des traitements⁵ ». On se mit à indiquer cette ultime capacité manifestée par certains somnambules par le terme de « lucidité » et à se référer à eux en les appelant « les médecins ». Ils étaient conduits les yeux bandés dans des pharmacies et là, ils indiquaient à l'aveugle, parmi des centaines de médicaments, le seul convenable. Comme le précisent Renato Foschi et Marco Innamorati :

Le mesmérisme opéra une sorte de renversement de la relation médecin-patient. Les patients [...] pouvaient acquérir le bagage de connaissances thérapeutiques, dans une sorte de processus de formation initiatique et ésotérique, qui les mettaient au même niveau que le médecin. La culture du magnétisme, au moins dans la version de Puységur, renversait et attribuait donc un sens nouveau à la relation asymétrique de la clinique médicale. [...] Le patient devenu à son tour thérapeute instituait un nouvel horizon égalitaire qui n'avait jamais été possible jusqu'alors⁶.

Le binôme magnétiseur-somnambule ou mieux, magnétiseur-femme somnambule – car très vite on se persuada que « en raison de leur constitution fragile et de leur “naturelle” soumission à l'homme » les femmes étaient des sujets parfaits pour être mesmétrisés – ne fut pas long à devenir inséparable⁷.

Une relation qui, bientôt, allait revêtir le caractère « spectaculaire » que nous lui connaissons encore aujourd'hui : les magnétiseurs, accompagnés de leur

3 Simona Cigliana, *La seduta spiritica: dove si racconta come e perché i fantasmi hanno invaso la modernità*, Roma, Fazi Editore, 2007, p. 62. Toutes les traductions sont de l'auteur.

4 Henri F. Ellenberger, *La scoperta dell'inconscio. Storia della psichiatria dinamica*, Torino, Bollati Boringhieri, [1976] 2017, I, p. 82.

5 *Ibid.*

6 Renato Foschi, Marco Innamorati, *Storia critica della psicoterapia*, Milano, Cortina Editore, 2020, p. 44.

7 Simona Cigliana, *op. cit.*, p. 63. La conviction dominante était qu'il existait une différence radicale entre le système nerveux des hommes et celui des femmes dont les fibres auraient été plus molles. À ce propos, voir Clara Gallini, *La sonnambula meravigliosa. Magnetismo e ipnotismo nell'Ottocento italiano*, Roma, L'asino d'oro, [1983], 2013, p. 70.

somnambule, commencèrent en effet à se déplacer de ville en ville, donnant des spectacles sensationnels qui, à grand renfort de publicité par affiches et par réclames dans les journaux, ne manquaient pas d'attirer un grand nombre de curieux. Les gens accouraient massivement : ils interrogeaient la somnambule sur leur santé (mais aussi sur l'amour et l'argent) et recevaient d'elle des éclaircissements et des prescriptions. À côté de cette dimension spectaculaire, celle plus « discrète » des cabinets de magnétiseurs faisait son apparition dans de nombreuses villes, proposant des consultations sur les questions les plus disparates. Et dans ce cas aussi, beaucoup bénéficièrent de cette nouvelle et sensationnelle occasion.

Mais, bientôt, inévitablement, les premières critiques, les doutes, la déception née d'une curiosité mal satisfaite ou d'espoirs brisés se firent jour. On commença à parler de tromperies, d'escroquerie et, dans certains cas, d'exercice illégal de la médecine. Certaines somnambules furent même trainées devant les tribunaux. Dans les pages qui suivent, nous analyserons l'histoire d'une des somnambules les plus célèbres d'Italie et de son magnétiseur. Il s'agit des époux d'Amico, connus comme « les princes des magnétiseurs italiens⁸ ». À travers l'examen de leur cas, on réfléchira sur la diffusion du phénomène en Italie, sur le succès des cabinets de magnétisme et sur la figure de ces femmes qui, se présentant comme une alternative aux médecins, s'arrogeaient des capacités de diagnostic et prescrivaient des remèdes et des traitements qui constituaient un risque pour la santé publique.

Pour trois lires et deux cheveux

Bologne, années 1860. Les époux Pietro et Anna d'Amico sont arrivés en ville. Bientôt on parlera d'eux dans tout Bologne, et même au-delà. Leur réputation va franchir les frontières européennes pour atteindre certaines des principales villes américaines⁹. Lui, sicilien, ancien cuisinier et ancien prestidigitateur, dans cette ville « trouva le moyen de planter sa tente, en faisant sa réclame aux quatre vents comme très habile magnétiseur et *possesseur* d'une femme somnambule céléberrime dans toute l'Italie et même au-delà¹⁰ ». Se décorant du titre de commandeur et professeur, Pietro d'Amico (1831-1920) fondera sa *Società*

8 Salvatore Ottolenghi, *La suggestione e le facoltà psichiche occulte in rapporto alla pratica legale e medico-forense*, Torino, F.lli Bocca, 1900, p. 565.

9 Du moins, c'est ce qu'ils affirmaient dans les différentes réclames utilisées pour faire connaître leur activité.

10 Francesco Guidi, *I misteri del moderno spiritismo e l'antidoto contro le superstizioni del secolo XIX* per Francesco Guidi professore di Magnetologia, Milano, Libreria di A. Bettoni, 1868, p. 88. Les italiques sont du fait de l'auteur.

magnetica d'Italia qui publiera assez vite son bulletin, la *Gazzetta magnetica scientifica spiritistica*. En peu de temps, cette revue, vendue et expédiée en Italie et à l'étranger, s'orientera toutefois vers le seul magnétisme :

Il apparut [...] au professeur D'Amico qu'en ces jours le spiritisme avait fait son temps. Par conséquent, sans doute guidé par les conseils fort opportuns d'amis, chassant les choses de l'autre monde et prenant congé des esprits, il commença à désirer s'installer uniquement sur la chaire de magnétisme, qu'il avait créée pour lui-même et s'était généreusement octroyée¹¹.

Pietro, qui se concentre maintenant sur le magnétisme, publie aussi *Guida teorico-pratica del magnetismo animale*¹². Ce texte aurait été dicté, semble-t-il, dans son sommeil magnétique par sa femme, Anna Bonazinga (1830-1906) – car tel est son nom de jeune fille – somnambule, autoproclamée « la plus célèbre voyante du XIX^e siècle », devenue célèbre par ses prescriptions médicales. Au numéro 15 de la rue Solferino, le couple a en effet ouvert un cabinet médico-magnétique « pour des consultations sur toutes les maladies », comme le prétendait la réclame qui, pendant des années, s'étala sur la quatrième page de nombreuses revues et journaux¹³. Pietro induisait chez sa femme un sommeil magnétique durant lequel elle prescrivait des remèdes utiles à la guérison d'une infinité de maux :

Maladies de poitrine, avec toux et crachats de sang, tendances à la phthisie, palpitations de cœur et insuffisances valvulaires, affections épileptiques, attaques convulsives, rétention d'urine, plaies, douleurs rhumatismales, hydropisie, asthme, fièvres intermittentes, maladies des yeux, maladies de l'utérus, du foie et de la rate, maladies cutanées, syphilis, scrofules et nombreuses maladies chroniques¹⁴.

11 Anonimo [Luigi Stefanoni?], « Vita e miracoli del Prof. Pietro d'Amico Apostolo e Martire del Magnetismo (continuazione e fine) », *Il libero pensiero. Giornale dei razionalisti*, anno V, n° 7, 17 février 1870, p. 99.

12 En dehors de *Guida teorico-pratica del magnetismo animale, per l'istruzione dei magnetizzatori e magnetizzate, con formulario di più di 200 ricette dettate nel sonno magnetico dalla sonnambula Anna e scritte dal consorte Pietro d'Amico*, Bologna, Tipi Fava e Garagnani, 1867, Pietro, avec son gendre, aurait ensuite écrit un petit traité publié seulement après sa mort: Pietro d'Amico et Luigi Pelosi, *Magnetismo fisico-umano*, Bologna, Stabilimenti Poligrafici Riuniti, 1922. Le but de ce texte est clair : « Je vise principalement à appliquer le magnétisme animal à la médecine et non à le faire employer à des fins récréatives et de loisir », car il était convaincu que si les médecins avaient commencé à pratiquer le magnétisme la doctrine aurait été prise au sérieux (p. 37).

13 Au cours des années, les époux auront plusieurs fois déplacé leur cabinet de magnétisme : au 576 de la rue Galliera, Palazzo Marchese Tanari, puis au 29 de la rue Ugo Bassi, ensuite au 14 de la rue S. Felice, enfin au 2 de la rue Roma. Mais toujours, rigoureusement, à Bologne.

14 Cette citation est extraite d'une des nombreuses insertions parues, au fil des ans, sur de nombreuses revues, très différentes les unes des autres. Pour n'en citer que quelques-unes,

Cette entreprise familiale de magnétisme a du succès. Et même beaucoup, à en juger par les nombreuses lettres, rigoureusement signées, de clients satisfaits, que Pietro, imprésario habile en marketing, inclut dans ses insertions publicitaires. Si bien qu'il parvient à convaincre le ministre de l'Éducation de l'époque, Angelo Bargoni (1829-1901), d'entrer dans sa *Società magnetica*¹⁵. Le gain en termes d'image est énorme et une nouvelle vague de clients curieux accourent dans ce cabinet de magnétisme. Certes, tout le monde ne peut se rendre physiquement à Bologne pour une consultation. Mais même à cela le bon Pietro trouve un remède : il suffit d'envoyer, à l'adresse indiquée sur la réclame, une lettre qui décrive brièvement les symptômes de la personne malade et d'y inclure deux de ses cheveux (et, évidemment, le montant des honoraires fixés) pour obtenir l'avis médical de la somnambule qui, toujours par courrier, expliquerait aux consultants « un par un tous les troubles dont ils souffraient, et indiquerait les remèdes appropriés pour leur faire recouvrer la santé désirée ». C'est cette innovation dans la modalité de consultation qui sera à l'origine d'un des plus grands scandales dans lesquels sera impliqué le couple. Tout arrive quand un certain docteur R. tombe gravement malade. Ses consultations auprès de nombreux collègues se révèlent vaines. Son épouse décide alors de s'adresser à la fameuse somnambule Anna pour avoir des « lumières » et des conseils sur la maladie de son mari. Elle envoie donc, à l'adresse indiquée, les cheveux de son mari avec les trois liras, et attend la réponse de la sibylle. Elle attend. Et attend encore. Si bien qu'il est nécessaire de faire intervenir un ami de famille, Monsieur L., qui sollicite une réponse. Et c'est à lui qu'enfin l'avis médical parvient. À sa grande surprise, Monsieur L. lit :

Cette dame souffre d'un malaise général, d'un afflux sanguin à l'utérus, d'hystérie utérine convulsive, qui conduisent à un trouble de l'estomac et de la tête : insuffisance respiratoire qui la maintient dans son malaise, peu d'appétit

connues et moins connues : *La Tribuna Illustrata Italiana*, *Il Piccolo*, *Gazzetta di Napoli*, *Roma*, *Il Mattino*, *Il Pungolo*, *La Baba*, *L'Italia agricola*, *Il Diavoletto indipendente*. *Giornale triestino*, *L'Illustrazione italiana*, *L'Illustrazione popolare*, *L'Asino*. *Settimanale illustrato*, *Corriere della Domenica*, *Gazzetta letteraria*. Leur investissement fut sérieux, continu, ce qui confirme l'habileté de Pietro dans la promotion de « sa » somnambule. Le texte des insertions ne varia guère avec le temps. C'est pourquoi les citations de ces annonces, dans ce cas et les suivants, ne sont pas accompagnées de références spécifiques à des revues et des années.

- 15 Le ministre Bargoni reçut son diplôme de membre correspondant honoraire de la *Società Magnetica* de d'Amico le 20 septembre 1869. Sur ce sujet, nous renvoyons à « Affiliazione di un ministro dell'Istruzione Pubblica d'Italia alla Società dei magnetizzatori », in Ferdinando Palasciano, *Archivio di memorie ed osservazioni di Chirurgia pratica*, allant de mai 1869 à fin avril 1870, Napoli, Tipografia Angelo Trani, 1870, p. 360.

et épuisement de ses forces : c'est sans danger. Le mal est produit par l'utérus et le système nerveux¹⁶.

Le docteur R. a été pris pour une femme et son malaise est défini comme « hystérie utérine convulsive ». Monsieur L., excédé, répond promptement par une lettre au vitriol dans laquelle, après avoir dénoncé le charlatanisme du couple, il exige la restitution immédiate des trois lires payées par la femme du docteur malade. Si le couple magnétique avait décidé de rembourser cette femme pour cette grave erreur, l'affaire en serait probablement restée là et personne, à part les intéressés, n'en aurait rien su. Mais le professeur d'Amico, cherchant à sauver la face tout en évitant de rembourser les trois lires, répondit à monsieur L. que ce n'était pas la somnambule (au grand jamais !) mais son secrétaire qui, étourdi, aurait écrit *Madame* au lieu de *Monsieur* et « utérus » au lieu de « urètre ». Voici la réplique immédiate de Monsieur L. :

Monsieur ! Le remède est pire que le mal ; admettons *Monsieur* au lieu de *Madame*, et l'*urètre* au lieu de l'*utérus* : mais que dites-vous de l'*afflux de sang* à l'*urètre* ?... Et l'*hystérie utérine convulsive* ?... – je comprends, vous défendez vos trois lires jusqu'au bout... et nous, nous nous opposons pareillement à la science mystérieuse au moyen de laquelle vous trompez votre prochain. Rendez les soixante sous !!

Malgré les tentatives de Pietro pour faire taire les rumeurs de fraude et d'escroquerie, en peu de temps l'affaire devint de notoriété publique. Tout Bologne commença à considérer avec suspicion ce couple tant admiré peu de temps auparavant. Combien, oh Pietro, vous coûta cet avis médical à trois lires !

Au tribunal sous l'accusation d'usurpation de pouvoir médical

Turin, avril 1886. Au théâtre Scribe se produit le célèbre magnétiseur belge Alfred-Édouard d'Hont (1845-1900), plus connu sous le pseudonyme artistique de Donato¹⁷. Pour sa part, il recourt à une technique spéciale et semble capable d'abolir la conscience et la volonté de jeunes hommes inconnus en

16 L'affaire, publiée dans une série d'articles parus à partir du 27 juin par l'*Affondatore* d'Ancone, est rapportée dans Anonimo [Luigi Stefanoni], « Vita e miracoli del Prof. Pietro d'Amico », art. cit., p. 97-102 et n° 8, 27 février 1870, p. 113-118.

17 Donato, qui s'était aussi assuré la collaboration de quelques somnambules au début de sa carrière, préférerait dans ses spectacles se passer d'elles en mettant en état de somnambulisme des personnes (en général de jeunes hommes) apparemment choisies au hasard dans le public.

bonne santé. Il n'est donc pas étonnant que ses « expériences » intriguent le grand public et les journalistes autant qu'ils inquiètent les savants¹⁸. Il est intéressant de souligner que beaucoup de ces savants, pour la plupart des médecins, s'opposent à Donato et aux autres magnétiseurs de théâtre, non qu'ils soient convaincus qu'il ne s'agit que de charlatans habiles à tromper un public crédule mais, au contraire, parce qu'ils sont sûrs que ces magnétiseurs abusent d'un pouvoir authentique, dont ils ne seraient pas capables de gérer les conséquences sur les hypnotisés, soit par incapacité soit par une indifférence dictée par l'avidité¹⁹. La véhémence opposition de cette classe médicale, soucieuse – peut-on supposer – de s'emparer du monopole exclusif de la pratique hypnotique, pousse le ministère de l'Intérieur à interroger le Conseil supérieur de la santé, lequel, prenant en examen cette question complexe, conclut que l'hypnose, telle qu'elle est pratiquée au cours de spectacles publics, peut provoquer de graves dommages sur la santé et qu'il « approuve que les spectacles publics d'expériences hypnotiques doivent être interdits²⁰ ».

Mais tous les magnétiseurs, on l'a vu, ne se produisaient pas dans des théâtres. Beaucoup, avec leur propre somnambule, préféraient se limiter aux consultations privées. Mais même ceux-ci se retrouvèrent bientôt au cœur de la tempête. Quatre ans après l'affaire Donato, c'est-à-dire en mars 1890, deux femmes, Rosa Frugoni et Giuseppina Delevis, trainèrent devant le Tribunal de Turin certains magnétiseurs et leur somnambule. L'accusation : escroquerie réitérée et exercice illégal de la médecine²¹. Les journaux désignèrent ces procès comme « procès aux somnambules²² ». Que s'était-il passé ? À Giuseppina Delevis on avait

18 Lorenzo Leporiere, « La contesa dell'ipnotismo. La classe medica contro gli spettacoli di Donato in Italia », *Physis. Rivista internazionale di storia della scienza*, vol. LV, fasc. 1-2, 2020, p. 499-515.

19 Asti Hustvedt, *Medical Muses: Hysteria in Nineteenth-century Paris*, London, Bloomsbury, [2011] 2012, p. 109-110.

20 « La condanna degli esperimenti pubblici d'ipnotismo a Roma », *Corriere della Sera*, 14 juin 1886, p. 2.

21 Parmi les magnétiseurs, les somnambules, les médecins douteux et dans l'entourage des plus importants d'entre eux il y a eu beaucoup d'accusés : Giovanni Filippa, Catterina Sacco, Catterina Filippa, Carolina Ricca in Filippa, Cesare Filippa, Maddalena Bongiovanni, Domenica Aimo, Matteo Marietti, Giovanni Russo, Carlo Valenzano, Anselmo Dellarocca, Vittorio Lolini, Maria Brunello, Fortunato Brizio, Francesco Viale, Giuseppe Accattino. L'affaire fut rendue publique par une série d'articles parus dans la *Gazzetta del Popolo*, sur la *Gazzetta di Torino* et dans la *Gazzetta Piemontese* du 1er au 12 mars 1890.

22 Récemment Agnese Picco est aussi revenue sur le sujet, « Una sfida per la scienza. Genesi ed evoluzione del pensiero di Cesare Lombroso sullo spiritismo », *Studi piemontesi*, vol. LI, fasc. 1, 2022, p. 83-91, ici p. 86-87.

promis la guérison de l'épilepsie de son fils unique ; quant à Rosa Frugoni, elle s'était vu diagnostiquer de « graves lésions aux viscères » – alors qu'il semblait qu'elle ne fût affectée que d'un catarrhe gastrique – pour le traitement desquelles elle dépensa une somme considérable qu'elle dut emprunter.

Durant l'instruction, on entendit les avis d'experts. Parmi eux figurait même le fameux Cesare Lombroso (1835-1909) qui, depuis longtemps, concentrait une partie de ses recherches sur les phénomènes, plus ou moins bizarres, qui pouvaient, selon lui, être rapportés à l'hypnotisme²³. Ces experts furent appelés à se prononcer sur l'existence de la voyance et sur la possibilité qu'elle soit employée par des somnambules à des fins de traitement médical. Selon eux les prescriptions médicales des magnétiseurs et des somnambules étaient dépourvues de tout critère thérapeutique ; ils soutinrent que même en admettant l'authenticité de phénomènes telle que la lucidité, le somnambule qui en aurait été pourvu ne serait en aucun cas capable, en regardant des viscères, d'en discerner les lésions ; que souscrire des ordonnances contenant des remèdes suggérés par les somnambules, sans visite médicale préalable du malade, devait être considéré comme une forme de vol et que la pratique de certains magnétiseurs de faire des pronostics en se servant de cheveux n'était qu'une tromperie. Quant à Lombroso, il ajoutait que les somnambules présentes, à son avis, n'étaient que des fraudeuses.

Ayant entendu ces avis d'experts, le Tribunal admit que la voyance des somnambules, même si elle existait, ne serait pas utilisable pour de prétendus « soins magnétiques », lesquels, on l'entendait maintenant, pouvaient même se révéler nocifs. La Cour reconnut donc la quasi-totalité des accusés coupables de délits d'escroquerie et d'exercice illégal de la médecine. Un des accusés, Giovanni Filippa, qui s'arrogeait les titres de « professeur de magnétisme » et de « chevalier », fut même accusé d'usurpation de titre honorifique.

Mais l'arrêt du tribunal fut porté devant la Cour d'appel qui renversa ce verdict, du moins en ce qui concerne sur l'accusation d'escroquerie. Le nouvel arrêt fut ainsi motivé :

Attendu que dans cette enquête il est nécessaire de préciser que ce n'est pas à la Cour qu'incombe de résoudre la question que dans le domaine scientifique on débat au moyen d'avis variés et opposés sur l'existence et sur les effets du somnambulisme magnétique, et qu'elle doit se limiter à examiner si, dans les faits vérifiés dans le procès à charge des appelants, on peut relever des tromperies

²³ En 1886, il publie la première version de ses *Studi sull'ipnotismo con ricerche oftalmoscopiche del prof. Reymond e dei professori Bianchi e Sommer sulla polarizzazione psichica*, Torino, F.lli Bocca, [1886] 1887, mais il s'était déjà occupé des phénomènes hypnotiques auparavant.

et des artifices frauduleux qui sont les éléments du délit d'escroquerie [...] la façon dont les appelants donnaient les avis demandés [...] ne constituent pas des tromperies et des artifices frauduleux définis par la loi. En effet les clients se présentaient volontairement dans les cabinets de magnétisme des appelants, parfaitement conscients de ce qui s'y pratiquait et des prix demandés pour chaque avis et pour tout le traitement²⁴.

La condamnation pour l'exercice illégal de la médecine fut en revanche maintenue, admis par les accusés eux-mêmes.

Le « procès des somnambules » se concluait donc par un triomphe quasi total. Des somnambules et du magnétisme *tout court*, bien sûr. Leur condamnation pour escroquerie aurait signifié une probable faillite des cabinets de magnétisme. Ainsi, les autorités locales continuèrent à leur donner carte blanche. Mais ce ne sera pas le dernier procès des somnambules et magnétiseurs. Anna d'Amico et son mari Pietro finirent aussi plusieurs fois devant les tribunaux. Plus ou moins à la même époque que le « procès des somnambules » de Turin, le tribunal de Bologne fut le théâtre d'un procès promu par le ministère public sur requête du ministre de l'Intérieur. Les époux d'Amico furent accusés d'escroquerie, d'exercice illégal de la profession médicale et, pour Pietro seul, d'usurpation de titres, car s'étant « publiquement et illégitimement attribué le titre de professeur ». Le tribunal de Bologne les acquitta tous les deux de l'accusation d'escroquerie et Pietro de celle d'usurpation de titre, le condamnant seulement à payer une amende pour contravention à l'article 23 de la loi sur la santé publique²⁵.

Peu après, ils furent à nouveau appelés à répondre à l'accusation d'exercice illégal de la médecine. Il semble en effet qu'outre les avis médicaux, ils avaient émis des ordonnances médicales qu'un pharmacien de Bologne s'occupait d'exécuter et d'expédier. Pour éclaircir tout à fait l'affaire, un agent feignit d'être malade et alla consulter les époux et, effectivement, à la suite de la réponse de la somnambule, son mari lui conseilla un remède et lui délivra une ordonnance. De plus, on réussit à mettre sous séquestre des ordonnances sans signature de médecin. Le 19 octobre 1899, se déroula le procès qui infligea au couple une amende pour exercice illégal de la médecine²⁶. Encore une fois, Pietro tenta

24 Rapportant l'arrêt de la Cour d'appel, Salvatore Ottolenghi, *La suggestione e le facoltà psichiche occulte*, op. cit., p. 514. La référence est à l'article 23 de la loi sur la tutelle de l'hygiène et de la santé publique du 22 décembre 1888 qui punit l'exercice illégal des professions médicales.

25 « Corti e tribunali, Tribunale di Bologna », *Rivista penale di dottrina, legislazione e giurisprudenza*, vol. XXXIII, III de la 3^e série, fasc. II, février 1891.

26 Salvatore Ottolenghi, *La suggestione e le facoltà psichiche occulte*, op. cit., p. 565.

de s'en sortir sans tache, et livrant sur certains journaux sa propre version des faits, il expliqua que « bien qu'approuvant l'action de l'autorité dans l'exercice de son devoir [...] dans son cabinet, on ne délivrait aucune ordonnance qui ne soit préalablement approuvée et signée par le médecin assistant²⁷ ». Encore une fois les affaires reprirent. Mais seulement pour quelques années encore. En 1906, Anna mourut et Pietro se retrouva seul. D'un seul coup, il avait perdu sa femme, sa *propriété* la plus rentable et son principal moyen de subsistance.

Conclusion

Dans ces quelques pages, en reconstruisant l'histoire d'Anna d'Amico et de son mari, on a mis en évidence l'existence, dans les années à cheval sur la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle, d'un modèle alternatif de pratique médicale. Hétérodoxe, frauduleux et dans certains cas aux conséquences irréparables. Illégal, aux dires des médecins. Mais pourtant très fréquent, renforcé par la publicité, et permis (ou du moins toléré) par les autorités locales. Un modèle dans lequel le rôle de la femme était fondamental. Comme il est notoire, l'Italie post-unitaire connut quelques femmes médecins²⁸. Malgré cela, pendant tout le XIX^e siècle, l'idée qu'une femme puisse exercer son activité à l'intérieur des hôpitaux publics fut considérée avec soupçon et les rares femmes qui avaient obtenu le diplôme de docteur en médecine et chirurgie devaient souvent se tourner vers l'exercice de la profession libérale²⁹. Dans un monde encore complètement masculin tel que celui de la médecine, c'est le rôle presque exclusif d'infirmière qui était réservé aux femmes. Son avis en matière médicale (entre autres) était considéré comme totalement insignifiant. On lui demandait seulement d'obéir aux dispositions des dépositaires virils du savoir médical. Le

27 Cette déclaration, publiée par le *Corriere della Sera* du 26-27 octobre 1899, est reprise dans Salvatore Ottolenghi, *La suggestione e le facoltà psichiche occulte*, op. cit., p. 672.

28 C'est le cas d'Ernestina Paper (1846-1926), première femme diplômée en Médecine et chirurgie d'Italie. Elle fit ses études à l'*Istituto di Studi Superiori di Firenze* nel 1877. Voir sur le sujet, Brunella Dalla Casa, Fiorenza Tarozzi, *Da "studentinnen" a "dottoressa": la difficile conquista dell'istruzione universitaria tra '800 e '900*, in AA.VV., *Alma Mater Studiorum. La presenza femminile dal XVIII al XX secolo*, Bologna, CLUEB, 1988, p. 159-174 ; Marino Raicich, « Liceo, università, professioni: un percorso difficile », *Passato e presente*, VII, 17, 1988, p. 11-36 ; Elena Fasano Guarini, Annamaria Galoppini, Alessandra Peretti, *Fuori dall'ombra: studi di storia delle donne nella provincia di Pisa (secolo XIX e XX)*, Pisa, PLUS-Pisa University Presse, 2006, p. 211 ; Giovanni Vicarelli, *Donne e professioni nell'Italia del Novecento*, Bologna, Il Mulino, 2007, p. 108.

29 Graziella Gaballo, « Donne e scuola, L'istituzione femminile nell'Italia post-unitaria », *Quaderno di storia contemporanea*, vol. 60, 2016, p. 115-140:129.

magnétisme renversait, au moins en partie, ce schéma. La femme-somnambule était encore assujettie à son homme-magnétiseur qui la considérait comme sa *propriété* et s'affairait à supprimer sa volonté en induisant chez elle un état de somnambulisme mais, dans cet état altéré, sa parole prenait le dessus et faisait taire toute autre voix. Tous, alors, étaient suspendus à ses lèvres. Elle était vue comme la détentrice d'une vérité supérieure. Ses paroles étaient pleines des espoirs et des solutions souvent absentes dans les consultations médicales. Comme le résume Clara Gallini, si, pendant des siècles, la femme avait demandé à être écoutée mais sa demande était écartée comme insignifiante par la culture dominante, là, dans le huis clos d'un cabinet de magnétiseur ou de la scène d'un spectacle de magnétisme, on voyait enfin s'allumer un intérêt, de la part du monde masculin, pour ce qu'elle avait à dire³⁰. Intérêt mitigé, dans certains cas, par la crainte. Des femmes comme Anna représentaient en effet une menace. Et, s'il est vrai que leur action a sans doute à maintes occasions représenté un danger pour la santé publique, à plusieurs reprises, ces femmes furent trainées devant les tribunaux juste par rétorsion. Mais les procès dans lesquels Anna D'Amico, ainsi que les autres somnambules et leurs magnétiseurs étaient impliqués, ne parlent, au fond, que d'un savoir disputé, médical dans le procès des somnambules, hypnotique dans les verdicts contre Donato. De limites pas encore tout à fait claires dont le rétablissement nécessitait de s'adresser à la loi. Les femmes comme Anna remettent en cause des prérogatives données comme acquises. Elles obligent à la réflexion. Elles préparent le chemin pour d'autres femmes. Pour d'autres révolutions.

30 Clara Gallini, *op. cit.*, p. 75.

Streghe, fattucchiere e medicina contadina

Donne curatrici e leggende regionali
nella cronaca dei *Misteri d'Italia* di Dino Buzzati

Simona Di Martino

University of London / University of Leeds / University of Reading

Riassunto: Il contributo analizza le complesse figure delle donne guaritrici, soffermandosi in particolare sulla loro categorizzazione come streghe, attraverso l'esame di brevi reportage di Dino Buzzati raccolti nel volume postumo *I misteri d'Italia* (1978). Il libro raccoglie varie leggende regionali, inizialmente pubblicate nel *Corriere della Sera*, presentate come casi misteriosi, paranormali e inspiegabili. Le narrazioni di Buzzati giornalista fanno del fatto di cronaca il fulcro della storia e alcune di queste si focalizzano su figure di donne, guaritrici e veggenti, prodotti di quello che Francesco Orlando chiama *inspiegabile soprannaturale*, entità che oscillano tra realtà e credenza popolare, folklore e fatto di cronaca. L'analisi mira a investigare quanto la figura della strega, donna con capacità psichiche storicamente malvista dalla società alta ma in cui la gente del popolo ha sempre trovato conforto, sia radicata nel territorio italiano e nella cultura contadina ancora nell'Italia postbellica e in particolare nelle regioni del centro.

Résumé : Ce travail analyse les figures complexes des guérisseuses, en s'intéressant surtout à leur catégorisation en tant que sorcières. Cela, grâce à l'analyse des reportages courts de Dino Buzzati, réunis dans le volume posthume *I misteri d'Italia* (1978). Le livre rassemble plusieurs légendes régionales, initialement publiées dans le *Corriere della Sera*, présentées comme des affaires mystérieuses, paranormales et inexplicables. Les narrations de Buzzati journaliste font de la chronique le pivot de l'histoire, et certaines d'entre elles se concentrent sur des figures de femmes, guérisseuses et voyantes, produits de ce que Francesco Orlando appelle le *suraturel inexplicable*, des entités qui oscillent entre la réalité et la croyance populaire, le folklore et le fait divers. Cette « sorcière », une femme possédant des capacités psychiques, historiquement était mal vue par la haute société, alors que les gens ordinaires ont toujours trouvé du réconfort en elle. L'analyse vise à déterminer à quel point la figure de la sorcière est enracinée dans le territoire italien et dans la culture paysanne encore dans l'Italie de l'après-guerre, notamment dans les régions du centre.

Le donne magiche e il folclore

Nel libro che oggi leggiamo con il titolo *I misteri d'Italia*, pubblicato postumo nel 1978, l'asciutto reportage giornalistico di Dino Buzzati incontra una serie di storie del folclore italiano, molte delle quali hanno come protagoniste donne dai poteri misteriosi. La cronaca si trasforma così in una narrazione perturbante e accattivante articolandosi in venti diverse brevi storie intrise di leggende regionali, che Buzzati aveva inizialmente pubblicato nel *Corriere della Sera*, presentandole come casi paranormali e inspiegabili:

Un curioso e bel libro intitolato *Guide de la France mystérieuse*, editore Claude Tochou – con dentro le leggende di Francia, i monumenti enigmatici, i mostri, i maghi, i demoni, i fantasmi, i tesori nascosti – mi ha fatto venire la voglia di raccontare qualcuno dei misteri grandi o piccoli che esistono anche da noi, tanti e tanti in un Paese antico e profondo come l'Italia¹.

Durante l'estate del 1965, Buzzati, in veste di inviato speciale, pubblica quindi sul *Corriere della Sera* dieci pezzi, raggruppati sotto il titolo *In cerca dell'Italia misteriosa*², sette dei quali vengono antologizzati nel volume *Cronache terrestri*³. La forma in cui noi possiamo leggere questi scritti, sotto il nome de *I misteri d'Italia*, comprende altri nove pezzi scritti tra il giugno 1962 e il gennaio 1967, scelti da Mondadori perché riguardanti anch'essi argomenti misteriosi e di parapsicologia. In questi scritti, i misteri della vita diventano argomento di narrazione e documento storico, spaziando dall'etnografia all'antropologia, dalla sociologia alla documentaristica e sempre tendenti « alla trasfigurazione della materia autobiografica e degli aspetti realistici dei fenomeni, a volte approdando alle dimensioni della fiaba e della magia⁴ ». La cronaca buzzatiana, in effetti, pur essendo asciutta e condensata, mantiene tecniche narrative romanzesche, fondendo credenze e dati fattuali.

Buzzati non appare completamente persuaso dalla magia e dai miracoli cui assiste e lascia sempre intendere al lettore il suo ruolo di testimone della realtà fattuale, che non spiega né interpreta i fatti, terminando i suoi pezzi con sarcastiche domande aperte, cui i lettori sono chiamati a rispondere, « Monsieur Ravier apparentemente ha preso congedo. Adesso dove sarà? Lo

1 Dino Buzzati, *I misteri d'Italia*, Milano, Mondadori, 2020, p. 9. D'ora in poi MI.

2 Franco Zangrilli, *La penna diabolica. Buzzati scrittore-giornalista*, Pesaro, Metauro Edizioni, 2021, p. 101.

3 Dino Buzzati, *Cronache terrestri*, Domenico Porzio (a cura di), Mondadori, Milano 1972.

4 Franco Zangrilli, *op. cit.*, p. 103.

incontrerò sull'autostrada di Milano⁵? », oppure con delle chiose avversative che mettono in discussione quanto dichiarato in precedenza: « Una contrada insomma fortunata. Però.⁶ ». Tuttavia, talvolta Buzzati si arrende all'evidenza, non lasciando altra scelta al lettore se non quella di credere: « Immaginare o sospettare un trucco è più difficile e assurdo che ammettere il prodigio⁷. »

I personaggi femminili presenti nella raccolta sono gli unici con poteri paranormali e visionari, fatta eccezione per i pochissimi casi di uomini medium capaci di evocare gli spiriti dei trapassati. Buzzati è attratto dall'elemento femminile, poiché per lui « la donna è un elemento di scompenso che dà angoscia, che fa paura, ma da cui non si può prescindere⁸ ». Le figure femminili al centro delle sue cronache articolano e mettono in scena dei misteri che in un certo modo si avvicinano all'*inspiegabile soprannaturale*, e che possiamo identificare, per stare alle tipologie di Francesco Orlando, ora con il soprannaturale di *ignoranza* ora con quello di *trasposizione*⁹. Il primo tipo coincide parzialmente con il fantastico e si colloca in posizione mediana tra l'adesione al prodigio e la sua critica razionale, come accade nei romanzi gotici e nei racconti di fantasmi; il secondo tipo, invece, si rifà a credenze antiche e leggende rimandando alla realtà contemporanea, e nello specifico, italiana, folclorica.

Mostrando l'aderenza della prosa di Buzzati a queste due categorie letterarie, il saggio si articola esaminando le principali tipologie femminili responsabili o variamente coinvolte nei misteri narrati da Buzzati concentrandosi sulla rappresentazione che di esse viene data nel testo come streghe. Non personaggi dell'immaginario fantastico, ma donne reali dalle capacità straordinarie, le streghe permeano ancora, come un tempo, la realtà rurale italiana del periodo postbellico, come Buzzati dimostra. Le streghe, nella raccolta, appaiono come personaggi doppi, sia maligne che buone, impegnate però in definitiva ad aiutare chi a loro si rivolge in cerca di supporto. Spesso, se non nelle vesti di vere e proprie guaritrici, le streghe delle narrazioni di Buzzati si distinguono come figure professionali comparabili ai medici tradizionali, capaci di fare diagnosi accurate e fornire rimedi efficaci. Anche se non sempre per nobili scopi, occorre notare che la popolazione locale di cui Buzzati scrive ricorre alle streghe per ricevere un servizio, un vero e proprio aiuto, spesso legato a

5 MI, p. 50.

6 MI, p. 19.

7 MI, p. 49.

8 Antonia Arslan, *Dino Buzzati tra fantastico e realistico*, Modena, Mucchi, 1993, p. 24.

9 Francesco Orlando, *Il soprannaturale letterario. Storia, logica e forme*, Stefano Brugnolo, Luciano Pellegrini, Valentina Sturli (a cura di), Torino, Einaudi, 2017.

questioni di salute, fatto che non meraviglia, poiché storicamente le streghe non erano altro che donne che si intendevano di medicina e medicinali, seppure non secondo metodi tradizionali¹⁰.

Le narrazioni su streghe e veggenti nella raccolta di Buzzati confermano l'estrazione sociale, i rapporti e la competenza delle donne contadine nei termini descritti dalle fonti storiche e insistono particolarmente sull'ambientazione e sul contesto popolare, profondamente periferici rispetto alle città, dove, ad esempio, godono di più ampia fama medium e sensitivi uomini¹¹. Le storie che l'autore racconta affondano le loro radici nel folclore italiano che perturba con la sua patina misteriosa e che ben si colloca all'interno della disciplina del *folk horror*, in italiano *orrore popolare*¹². Ciò che rende una storia folclorica,

10 Tra le altre, ne parlano ad esempio Barbara Ehrenreich e Deirdre English nel volumetto *Witches Midwives & Nurses: A History of Women Healers*, New York, Feminist Press at the City University of New York, 2010. Le studiose affermano che le donne sono storicamente sempre state delle guaritrici e le definiscono « *unlicensed doctors and anatomists* » [dottori e anatomisti senza licenza] e « *doctors without degrees* » [dottori senza lauree] (p. 25, traduzioni mie ove non diversamente indicato). Ancora, le studiose americane spiegano come le donne, sin dal Medioevo, coltivassero erbe curative e si scambiassero segreti sui loro usi, viaggiando da villaggio a villaggio, e come venissero considerate donne sagge dalla gente del popolo e streghe o ciarlatane dalle autorità. Matilda Joslyn Gage, scrittrice e attivista americana che si è battuta contro i discorsi religiosi che escludevano o sminuivano le donne, sostiene che le streghe fossero vittime di uomini di chiesa che temevano le donne, associandole a Eva e al peccato originale, e che consideravano le donne anziane come inutili, né fertili né seducenti. Secondo la scrittrice, mentre il paganesimo aveva protetto le donne, e in particolare le madri, il cristianesimo le aveva perseguitate accusandole di stregoneria. Gage sosteneva inoltre che laddove un tempo alcune donne erano state venerate come oracoli e insegnanti, dal Medioevo in poi una donna dotata di conoscenze mediche, di poteri psichici o di poteri mesmerici era considerata una strega. Secondo questa visione, le streghe sarebbero insomma da una parte vittime innocenti della misoginia, e dall'altra pioniere della scienza, oltre a essere creature dotate di poteri inspiegabili, come il mesmerismo e la lettura del pensiero, odiate da chierici arretrati. Si veda Matilda Joslyn Gage, *Woman, Church and State*, Chicago, Truth Seeker Company, 1893. Di Matilda Joslyn Gage e del suo pensiero parla diffusamente Marion Gibson in *Witchcraft: The Basics*, Londra/New York, Routledge, 2018.

11 Si vedano nella stessa raccolta dei *Misteri* i casi di medium ambientati a Torino o a Roma o in ville fuori città ma sempre in contesti altolocati dove trovano spesso posto medici, professori, colonnelli, piuttosto che streghe, fattucchiere e guaritrici.

12 Si veda a questo proposito il recente volume: Fabio Camilletti, Fabrizio Foni (a cura di), *Almanacco dell'orrore popolare. Folk horror e immaginario italiano*, Città di Castello, Odoya, 2021. Nel risvolto di copertina si legge che il *folk horror* indicherebbe « quel miscuglio di isolamento rurale, paganesimo e paure ctonie che sembra animare come un filo segreto la cultura degli anni Settanta, tesa fra occultismo, psichedelia e incubi rurali ». L'introduzione a cura di Fabio Camilletti spiega le intrinseche dicotomie del termine *orrore popolare* e ne esprime la preferenza alla dicitura inglese, poiché l'inglese *folk* esclude il concetto di *pop*, mentre il termine *popolare* in italiano sottende a entrambi i concetti (p. 14).

secondo l'etnologa statunitense Lynne S. McNeill, è il modo in cui questa circola, facendo del passaparola il mezzo di diffusione di massa privilegiato:

*Let's say that you write down a story in your secret journal that you never let anyone read. Even if it sounds like a folktale (with princesses and witches and fairy godmothers and magic mirrors) or sounds like an urban legend (with hook-handed maniacs and persecuted babysitters), it's not folklore until it's been passed along*¹³.

Adattandosi ai diversi contesti, « il folclore è dunque cultura informale (in quanto mutevole) e tradizionale (in quanto trasmessa) » e « non si può parlare di folclore senza varianti e senza trasmissione¹⁴ ».

L'elemento della trasmissione tramite passaparola è centrale nelle cronache di Buzzati, che infatti più volte ammette di *aver sentito dire* di quel particolare caso o che questo gli *sia stato detto* da qualcuno. È ad esempio Federico Fellini che incuriosisce Buzzati:

Fellini mi cita Pasqualina Pezzolla, di Porto Civitanova, che riesce a « vedere » l'interno del corpo umano quasi i visceri fossero completamente scoperti ed esposti alla luce. Ed è quindi in grado di fare delle diagnosi di una precisione tremenda. « Sembra un Macario vestito da donna » racconta Fellini¹⁵.

Un altro informatore di Buzzati è Franco Manocchia, direttore della *Gazzetta di Pescara*, che accompagna l'amico giornalista « a trovare il signor Antonio Sabatucci, l'uomo che ha trovato il metodo [...] per mettere al mondo bambini maschi o bambine femmine secondo il proprio desiderio¹⁶ ». Ed è ancora attraverso i racconti dell'amico Manocchia che Buzzati viene a sapere la storia poi raccontata in *Melinda, strega per forza*: « L'amico Franco Manocchia mi ha condotto a vedere la casupola abbandonata dove è vissuta e morta la strega Melinda¹⁷. » Questo accade, perché, come ricostruisce Carlo Ginzburg « nelle

13 Lynne S. McNeill, *Folklore Rules. A Fun, Quick, and Useful Introduction to the Field of Academic Folklore Studies*, Logan, Utah State University Press, 2013, p. 12. [Diciamo che scrivete una storia nel vostro diario segreto che non lasciate mai leggere a nessuno. Anche se sembra un racconto folclorico (con principesse, streghe e fate madrine e specchi magici) o una leggenda urbana (con maniaci con le mani uncinato e babysitter perseguitate), non è un racconto folclorico sinché non viene tramandato].

14 Fabio Camilletti, « Fantasma delle pianure: Gianni Celati, il folclore contemporaneo e l'orrore popolare », in Marco Malvestio, Valentina Sturli (a cura di), *Vecchi maestri e nuovi mostri. Tendenze e prospettive della narrativa horror all'inizio del nuovo millennio*, Milano/Udine, Mimesis Edizioni, 2019, p. 17-34, qui p. 22.

15 MI, p. 34.

16 MI, p. 53.

17 MI, p. 89.

testimonianze sulla stregoneria europea si sovrappon[gono] strati culturali eterogenei, dotti e popolari¹⁸ », motivo che spiega come anche medici, giornalisti e altri *dotti* credano ai vari personaggi sensitivi, alle maghe/streghe e visionarie di origine contadina di cui racconta Buzzati.

Il caso di Melinda strega per forza

Buzzati giunge a Teramo presso quella che lui stesso chiama « tana¹⁹ » di Melinda. Il sostantivo connota fortemente l'animalità e la bestialità della protagonista ma anche la semplicità rustica della dimora dove questa viveva, « una misera catapecchia della montagna », secondo gli stereotipi comuni sulle streghe²⁰. Buzzati non conoscerà mai Melinda, ma il collega Franco Manocchia gli racconta che era « fin da piccola condannata a fare la strega [...] ». E non si poteva ribellare. Io l'ho conosciuta²¹ ». Il caso è da annoverarsi nella tipologia del *soprannaturale di trasposizione*, poiché riprende credenze antiche che continuano ad avere un riscontro nella realtà. La superstizione popolare rende automaticamente Melinda una strega dotata di poteri magici : « nata settima femmina, il settimo mese, questo è il segno, sarai strega per tutta la vita²² ». La donna compie la prima fattura per legare a sé per sempre un uomo che l'aveva abbandonata, con metodi da fiaba per bambini: « nel suo guanciale del letto c'era nascosta la mia fattura, e in pochi giorni fui ammattito d'amore. Erano ciocche dei miei capelli, un bottone del mio corpetto, un pannolino sporco di sangue mio²³ ». L'elemento folclorico, di ripetizione e trasmissione della storia, si manifesta con forza nelle parole di Manocchia:

« L'ho conosciuta » racconta Manocchia. « Una classica strega abruzzese senza niente di romantico: una che applica l'antico codice della stregoneria locale tramandato a voce di strega in strega: una che sa benissimo quando fa il bene

18 Carlo Ginzburg, *Storia notturna. Una decifrazione del sabba*, Torino, Einaudi, 1998, p. XVIII-XIX.

19 MI, p. 90.

20 MI, p. 89.

21 MI, p. 90.

22 *Ibid.* Anche la ricorrenza del numero sette in riferimento alla stregoneria è uno stereotipo popolare arrivato sino ai giorni nostri e ancora sfruttato nei racconti per l'infanzia. Si veda ad esempio il breve romanzo per i più piccoli *Stregghetta mia* (1988) di Bianca Pitzorno in cui la protagonista è la settima di sette sorelle senza che la nascita di alcun maschio abbia interrotto la catena, segno inequivocabile, tra gli altri, per poter identificare Emilia come una strega.

23 MI, p. 90.

e fa il male, che non si illude e sa di non poter evitare l'inferno. C'è per lei una sola salvezza possibile; se al momento della morte, quando il diavolo aspetta alla porta, qualcuno apre un buco nel tetto, per dove l'anima possa fuggire²⁴ ».

L'espressione « classica strega abruzzese » permette al lettore di individuare una certa tipicità, non solo italiana, ma regionale, una specificità che distingue Melinda dalle altre streghe, quelle « imborghesite » che hanno aperto « gabinetti di consultazione²⁵ ». Melinda, la descrive Manocchia, ha le sembianze della tipica strega delle fiabe: « i capelli erano tutti neri e lucidi come un corvo. Occhi a spillo, labbro inferiore sporgente, naso aquilino, sembrava la sorella di Dante Alighieri. [...] Zoppicava un poco, parlava soltanto in dialetto²⁶ ». La componente linguistica permette di inquadrare la strega in questione sempre più chiaramente in un contesto rurale e contadino, quello di un'Italia semplice, che preferisce ricorrere ai rimedi naturali delle donne del circondario con fama di strega, piuttosto che alla medicina tradizionale. Melinda è una strega a tutto tondo e può operare a fin di bene ma anche per fare del male se qualcuno glielo chiede. I suoi maestri sono altri fattucchieri locali:

Andai a Forcella da un magarone che operava con un trincetto da calzolaio e guariva torcibudella e cancro. Quello però era un mago buono, mi insegnò soltanto le arti del bene. Le fatture cattive le imparai da una vecchia di Montepandone, provincia di Ascoli Piceno²⁷.

Le regioni di riferimento sono quelle limitrofe, se non l'Abruzzo, le vicine Marche, regioni non solo importanti per la formazione di Melinda ma anche perché costituiscono il bacino della clientela della strega: « Cominciarono a venire dai paesi vicini perché avevano bisogno: di guarire, di guadagnare, di amare, di uccidere. Quando mi chiedevano del male, appena possibile rispondevo di no; allora gridavano: che razza di strega sei²⁸? » L'immaginario popolare, pertanto, nel corso del Novecento italiano rimane quello della strega

²⁴ MI, p. 91.

²⁵ MI, p. 93.

²⁶ MI, p. 91. La descrizione naturalmente non ha niente a che vedere con l'evoluzione della figura della strega che non molto tempo dopo popolerà i romanzi per l'infanzia e per gli adolescenti, in Italia come all'estero (imprescindibile la spinta data da J. K. Rowling e il suo Harry Potter). Le streghe che costellano la produzione contemporanea sono affascinanti e carismatiche, come già si vede in Bianca Pitzorno (*Stregghetta mia*) e Giusy Quarenghi (*Strega come me*) fino ai fumetti degli anni Duemila, in particolare il fortunato caso di *W.I.T.C.H.* (2001-2012) ideato da Elisabetta Gnone.

²⁷ MI, p. 92.

²⁸ *Ibid.*

cattiva, maligna, che opera con lo scopo di causare del male, a cui però la gente locale si rivolge senza paura per poter raggiungere il proprio scopo. Melinda, specifica Manocchia, era « una buonissima donna²⁹ », ma non per questo il giornalista vela la sua reale percezione della donna che evidentemente considera una ciarlatana, ad esempio, quando racconta:

Le fatture a morte erano fatte di succo di radici bollite, infuso di lauro, sangue di porco lessato, sangue della donna che voleva uccidere o seme dell'uomo, svariate erbe e spezzatino di funghi velenosi; da versare, in dosi minime, per sette giorni, nel caffè della vittima³⁰.

Manocchia sembra determinato a provare scientificamente la fallacia dell'intruglio per *smascherare* il mistero delle fatture della donna: « Melinda una volta me n'ha consegnato un campione. Era un intruglio nerastro che ho voluto dare a un laboratorio da analizzare. Sfidò che aveva effetto, altro che arti magiche. Mi hanno risposto che era veleno bello e buono³¹. » Il giornalista insiste nell'avanzare delle spiegazioni razionali, fatto che sposta la prosa di Buzzati verso il *soprannaturale di ignoranza* che coniuga prodigio con razionalità: « spesso il risultato c'era. Probabilmente per effetto della suggestione. Se uno sapeva di essere stato affatturato, a forza di pensarci su c'era il caso che si ammalasse o impazzisse davvero³² ».

“Check-up” in dieci minuti dalla signora Pasqualina

L'incredulità di Manocchia caratterizza spesso anche la narrazione di Buzzati che si dimostra pertanto un narratore che disorienta il lettore piuttosto che accompagnarlo, un lusso che può permettersi un narratore-giornalista che scrive per informare e suscitare suspense in chi legge. È quello che succede alla fine del racconto della signora Pasqualina, quando l'autore disorienta il lettore ammettendo: « mi è rimasto fisso nella mente quel suo sorriso buono e comprensivo. Che nascondesse qualcosa? Che, vedendo la mia paura, Pasqualina abbia taciuto la verità? Me lo sto chiedendo ancora adesso³³ ».

Questa volta il racconto è ambientato nelle Marche, non troppo lontano dall'Abruzzo della strega Melinda. Le Marche sono state a lungo caratteriz-

29 MI, p. 91.

30 MI, p. 92-93.

31 MI, p. 93.

32 *Ibid.*

33 MI, p. 78.

zate da una realtà sociale prettamente mezzadrile che sopravvisse intatta fino ai primi anni del secondo dopoguerra, diventando dimora di donne misteriose e preveggenti. La Sibilla, ad esempio, è una figura profondamente legata alla tradizione popolare dei monti marchigiani, i quali prendono il nome dal rilievo omonimo della mitologica profetessa che dimorava al suo interno. Personaggio controverso, strega, veggente pericolosa che ammaliava gli uomini e li faceva vivere lontano dalla legge di Dio, la Sibilla Appenninica ha subito nel tempo una progressiva demonizzazione³⁴.

Come la Sibilla vede al di là dei confini spazio-temporali, la signora Pasqualina Pezzolla di Civitanova Marche « possiede la straordinaria facoltà di vedere nell'interno del corpo umano come in certi atlanti anatomici a vari strati che si adoperano nelle scuole » e perfino Federico Fellini ha spinto Buzzati a farle visita³⁵. Tra le streghe, fattucchiere e veggenti di cui il giornalista racconta le vicende, Pasqualina è quella che è più strettamente aderente alla figura della donna medico. Non è una guaritrice, non prepara intrugli né lancia fatture, ma, come in trance, fa delle diagnosi precise e affidabili ai suoi pazienti. Tra quelli inclusi in *Misteri d'Italia*, l'episodio di Pasqualina è quello che annovera una più ampia moltitudine di parti del corpo, come a fare una scansione medica vera e propria. Si legga:

Lei automaticamente penetra con gli sguardi al di là della pelle e dei fasci muscolari finché le vene, le arterie, i ventricoli e le orecchiette, il colon ascendente e discendente e così via le si presentano in tutta la loro verità carnale, e se c'è una imperfezione, un difettuccio, una infiammazione, una deformazione o qualche cosa che non dovrebbe esserci, lei subito la avvista e può fare così diagnosi di precisione tremenda battendo i clinici più sapienti e sperimentati³⁶.

34 A proposito di magia e di regionalità si veda: Loredana Lipperini, *Questo trenino a molla che si chiama il cuore. La Val di Chienti, le Marche, lungo i confini*, Roma/Bari, Laterza, 2014. L'autrice traccia alcune tappe della storia della magia tra le valli marchigiane e racconta la peculiarità di una regione un po' terra di mezzo. Si legga in particolare p. 153: « Cesare Catà è un filosofo di Fermo, studia Tolkien, è convinto che Lothlorien sia qui, o che comunque ci sia una connessione molto forte fra la Terra di mezzo e il qui della Valle. E non importa se secondo alcuni le Sibille Valnerine altro non erano che donne che si nascondevano nelle grotte e facevano uscire i loro consigli su amori e malattie dal grammofofono naturale delle gole dove poi gli astanti buttavano monetine e offerte. Qui tutto si incrocia. Qui arrivarono le eresie dei Catari, Patarini e Spirituali, dei fraticelli Michelisti, dei Claren, dei Sacconi. Qui profetizzò prima di essere bruciato Cecco d'Ascoli. La comunità di Montemonaco ricevette una scomunica per aver ospitato gli alchimisti nella casa di Ser Catarino, e la Santa Inquisizione accusò l'intero paese di aver accompagnato gli eretici e i cavalieri fino al lago della Sibilla per consacrare al diavolo i loro libri. »

35 MI, p. 71.

36 MI, p. 71-72.

Come si vede, Pasqualina e le sue abilità psichiche superano quelle dei medici di professione tanto che Buzzati riporta: « Mi dissero che era venuta anche, su consiglio del marito, la moglie di un ottimo medico³⁷ », notizia che conferma quanto la stregoneria si trovi all'intersezione di più strati culturali, alti e bassi, come sostenuto da Carlo Ginzburg³⁸. D'altronde, Pasqualina è davvero portentosa e può cose che i medici professionali non possono fare:

Mentre se ne sta seduta nella sua casa di Civitanova Marche, la sua mente e la sua vista possono trasferirsi istantaneamente anche in località lontane e ivi visitare un malato esattamente come se il malato fosse presente: prestazioni queste alquanto faticose che adesso la Pasqualina preferisce risparmiarsi mentre una volta, quando era più giovane, scorrazzava su e giù per il mondo come niente fosse³⁹.

L'abilità psichica di Pasqualina le permette di collocarsi in una posizione unica nel panorama della medicina popolare permettendo alla donna di godere di particolare successo, in virtù della comodità del servizio offerto ai propri clienti, che non devono nemmeno avere il disturbo di recarsi da lei per una visita. L'attenzione allo spazio e alla sua dilatazione è resa evidente dal narratore che si concentra prima sul particolare, « la casa di Civitanova Marche » – nella campagna – poi sul generale, le « località lontane », fino a evocare lo spazio globale con l'immagine del « mondo » che permette al lettore di visualizzare la giovane donna perpetuamente in viaggio, da un paese all'altro.

Si noti anche in questo caso, come nella storia di Melinda, la scelta di verbi animaleschi come « scorrazzare », tipicamente usato in riferimento alle galline. Il continuo rimando all'animalità delle donne, e in particolare delle donne con poteri paranormali come le streghe, rimanda al concetto del grottesco femminile, teorizzato da Mary Russo, secondo il quale il corpo della donna, cavernoso, (« *the cavernous anatomical female body* ») ben si addirebbe a una rappresentazione grottesca e quindi tellurica, animalesca, che rispecchi la natura della donna stessa⁴⁰. Questa visione, spiega Russo, valorizzerebbe le immagini tradizionali come quelle della madre terra e della strega e proporrebbe una connessione naturale tra il corpo della donna e gli elementi primitivi, in primis la terra. La vicinanza alla stessa civiltà contadina e rurale marchigiana da parte di Pasqualina è in effetti ben rappresentata da Buzzati, che racconta:

37 MI, p. 74.

38 Si veda la nota 23.

39 MP, p. 72.

40 Mary Russo, *The Female Grotesque: Risk, Excess and Modernity*, New York/Londra, Routledge, 1994, p. 1.

È impressionante la simpatica popolarità che gode la signora Pasqualina Pezzolla nella zona. Ancora parecchi chilometri prima di Civitanova, tutti erano al corrente di lei, di dove abitasse, e di che meravigliose imprese eseguisse. Ciascuno aveva la sua piccola esperienza personale⁴¹.

Tramite un efficace climax ascendente l'autore mette in risalto il fatto che la popolazione limitrofa conosca la donna, sappia dove abita e sia al corrente dei suoi prodigi, il che conferisce maggiormente valore alla carica folclorica del personaggio, vista la circolazione delle informazioni di bocca in bocca. Ma per restare focalizzati sulla geografia e apprezzare la territorialità della stregoneria di cui parla Buzzati ci si soffermi sul passo seguente:

Altra cosa eccezionale: io chiedendo la strada per andare dalla signora Pasqualina, tutti mi davano le stesse identiche indicazioni, ciò che soprattutto in Italia rappresenta una infrazione alle classiche norme di inesattezza: « Al prossimo bivio prendere la strada per Macerata, andare avanti per circa un chilometro fin dove la strada fa un rialzo, subito dopo prendere una strada a sinistra non asfaltata, passare un passaggio a livello e lì, a pochi metri, c'è la casa della Pasqualina⁴² ».

L'esattezza della descrizione della dimora della strega Pasqualina permette di dedurre la sua fama positiva, anche perché « naturalmente ciascuno aveva da raccontare un responso fulminante che aveva sistemato la famiglia e condotto alla guarigione⁴³ ». D'altronde, Pasqualina non assomiglia alle streghe tradizionali delle fiabe e la sua descrizione fisica è diversa da quella che Buzzati fa della strega Melinda. Pasqualina è presentata come molto più delicata e rassicurante tanto che lo scrittore ammette che si tratti di « una signora dal volto benigno di casalinga che pensai fosse la segretaria-assistente » e che solo in un secondo tempo « capii che la casalinga era esattamente lei Pasqualina Pezzolla⁴⁴ ». La descrizione più dettagliata offre un quadro più preciso ma comunque rassicurante:

Pasqualina, nata da famiglia contadina, deve avere cinquantacinque sessant'anni, di complessione robusta, i capelli ancora tutti neri. [...] Il volto è regolare, simpatico, pieno di benevolenza. Oggi indossa un vestito grigio-blu a piccoli quadratini bianchi. Ai piedi, delle pantofole con tacco ortopedico⁴⁵.

⁴¹ MP, p. 73.

⁴² MP, p. 73-74.

⁴³ MP, p. 73.

⁴⁴ MP, p. 74.

⁴⁵ MP, p. 76.

La donna ha i capelli neri, come Melinda, ma rispetto a quest'ultima ha un viso più benevolo e regolare, anche se « Fellini trova che assomigli a Macario⁴⁶ », parere non condiviso dal giornalista. Buzzati sottolinea la provenienza contadina della donna, in linea con quanto ci si aspetterebbe da una strega guaritrice, come detto in precedenza. Le pantofole con il tacco ortopedico, tuttavia, sono un dettaglio che permette a Pasqualina di entrare più agevolmente nell'immaginario dei suoi clienti come una figura professionale, poiché ricordano quelli di un medico. Ma ancora più convincente appare a Buzzati il modo di procedere della donna durante la visita, a cui lo stesso scrittore si sottopone, un po' titubante, per amore di cronaca, non potendo assistere alla visita di altri pazienti. Innanzitutto:

Al cliente Pasqualina non chiede nulla, né perché è venuto, né quali disturbi abbia, né quali malattie abbia sofferto in passato. Lo fa accomodare su una sedia. Gli si siede di fronte a mezzo metro di distanza. Si fa il segno della croce, si concentra chiudendo gli occhi, in questo stato di semi trance rimarrà fino al termine della visita⁴⁷.

L'anafora della negazione « né » accelera il ritmo della narrazione, anticipa al lettore il senso di scansione del corpo che seguirà ed esalta la singolarità della visita, poiché la professionista non pone domande al paziente, come normalmente ci si aspetterebbe. L'esame di Pasqualina procede infatti in silenzio e la narrazione esalta i gesti della donna enfatizzando l'assenza delle sue parole. La donna si siede, fa il segno della croce e chiude gli occhi, facendo l'opposto di quanto farebbe un medico tradizionale. Il campo semantico della narrazione pertiene alla sfera sensoriale del tatto e dell'udito, poiché la donna non vede e non parla, ma, ad ogni modo, *sente* e *vede*. La descrizione della visita di Pasqualina ha un carattere interamente performativo poiché si concentra sui gesti della donna e Buzzati guida il lettore attraverso la scansione delle sue parti del corpo in maniera delicata, quasi sussurrata:

Per prima cosa mi prende i polsi, lievemente. Dopo qualche secondo si alza in piedi, mi passa le mani intorno alla faccia senza toccarla, sfiora ripetutamente le spalle, poi i capelli. Dà dei colpi nell'aria con la destra aperta come saggiasse la consistenza di un cuscinetto.

Dopodiché mi fa alzare in piedi, mi passa le mani, sempre senza toccare, sul petto e intorno al collo. Accosta l'orecchio al petto come per auscultare il cuore, si accoccola per sondare, col passaggio delle mani, il ventre, l'inguine, le gambe. Poi è la volta della schiena, con breve auscultazione di polmoni.

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ *Ibid.*

Esamina quindi a lungo le mie mani, toccando i polpastrelli e si sofferma lungamente sulla piega interna del braccio, che tocca più di una volta interrogativamente.

Mi fa risedere. Si inginocchia, mi fa allungare prima una gamba e poi l'altra, passandovi sopra le mani sembra cercarvi qualcosa; e comincia a mormorare delle voci fitte e incomprensibili, forse una preghiera.

Per ultimo mi prende tra le mani la testa, senza stringere⁴⁸.

Il racconto procede in modo quasi cinematografico. Si noti come le azioni della donna sono descritte come lente e misurate, quasi incorporee e caratterizzate da termini quali « lievemente », « senza toccarla », « sfiora », « dà colpi nell'aria », « accosta l'orecchio », « si accoccola » quasi fosse una gatta, « senza stringere ». È evidente che l'autore stesso sia colpito dal modo di procedere di Pasqualina e il lettore percepisce quasi la curiosità di Buzzati nel conoscere l'esito della visita. I poteri della donna sono presentati come non convenzionali e certamente paranormali ma lo scrittore non pare alludere al fatto che Pasqualina possa essere una ciarlatana, diversamente da quanto accadeva per Melinda. Buzzati sembra quindi ricredersi rispetto a quanto pareva sostenere all'inizio della narrazione, prima di sottoporsi alla visita, quando affermava, ironico, che nell'osservare i pazienti: « di strato in strato si scende sempre più dentro, finché in ultimo rimangono soltanto le ossa, il vecchio dannato scheletro come nelle danze macabre degli antichi cimiteri⁴⁹ ». Piuttosto, verso il termine dell'episodio, Buzzati cambia tono riportando il responso della visita:

Cominciò col dirmi la stessa identica cosa che mi aveva detto il dottor Gustavo Rol di Torino, quando mi vide per la prima volta: nel duodeno, una vecchia ulcera cicatrizzata (di cui non avevo mai saputo l'esistenza). Poi passò al fegato, all'intestino, eccetera, spiegando tutto quanto⁵⁰.

La coincidenza delle parole di Pasqualina con quelle del medico di Torino rispetto all'ulcera cicatrizzata sono una prova, per il lettore ma forse anche per Buzzati, delle capacità effettive della donna, in quanto identiche a quelle del medico uomo cittadino. Le capacità diagnostiche della donna però non sono, in questo reportage, palesemente associate alla figura della strega, se non in brevi riferimenti di Buzzati quando scrive dell'« aura di magia, se non di negromanzia, che circonda la signora Pasqualina⁵¹ » e poco prima di sottoporsi alla visita, quando, inappetente perché impaurito dall'esito dell'esame cui

48 MP, p. 76-77.

49 MP, p. 71.

50 MP, p. 78.

51 MP, p. 73.

aveva appena accettato di sottoporsi, pensa « maledetta la volta che mi ero messo in cerca di maghi⁵² ». Eppure, le caratteristiche di Pasqualina sono in sintonia con le descrizioni delle donne campagnole dai poteri psichici spesso considerate streghe, come accaduto ad esempio a Melinda. Come quest'ultima, anche Pasqualina fornisce assistenza a chi lo richiede, persino ai bisognosi, come nota Buzzati: « Ogni consulto, appena tremila lire. Se si tratta di un povero, niente⁵³. » L'episodio di Pasqualina Pezzolla può essere inquadrato in parte nella categoria orlandiana del *soprannaturale di trasposizione* e in parte in quello di *ignoranza* e comprova fortemente la natura folclorica della narrazione, raccontata, passata di bocca in bocca fino alla testimonianza del giornalista Buzzati che la riporta e la rende nota al pubblico del *Corriere della sera*, insieme a casi di parapsicologia che accompagnano il lettore di regione in regione, trovando nella periferia e nella campagna un senso di comunità che accerchia e rende omaggio a coraggiose donne controcorrente.

Conclusioni

I casi presi in esame di Melinda strega per forza e Pasqualina con il suo check-up gratuito non sono i soli, all'interno dei *Misteri d'Italia*, a raccontare la storia dell'intervento misterioso e talvolta della vera e propria medicina al femminile. Tra questi, anche l'episodio della nonna-strega Marietta, abruzzese di Ortona, che infilza suo nipote con degli spilli per trasferire la malattia del suo amato al bambino-feticcio, e la medium Rosa Quattrini che, nei pressi di San Damiano Piacentino, piccolo borgo tra Parma e Piacenza, parla con la Madonna per poi riferire il suo messaggio a una folla di fedeli che pendono dalle sue labbra. Le storie di queste donne, *herstories*, permettono di aggiungere un tassello alla storia di *tutte* le donne e lo fanno partendo dalla realtà contadina italiana, fatta di borghi, di campagne, di montagne e di capanne, mischiando cronaca e fattualità con il folclore, la credenza popolare e la fede. L'intervento di Buzzati narratore nel reportage, come si è visto, conferisce veridicità alla storia, in quanto lo scrittore si pone come cronachista, osservatore e sperimentatore in prima persona di luoghi e prestazioni, ma, allo stesso tempo, non tradisce scetticismo e incredulità, elementi che, nel bene o nel male, contribuiscono alla « storia delle emozioni della stregoneria », che rende queste narrazioni vitali e sempre attuali⁵⁴.

⁵² MP, p. 75.

⁵³ MP, p. 78.

⁵⁴ Il concetto di storia delle emozioni applicato alla stregoneria è affrontato in Laura Kounine, Michael Ostling, *Emotions in the History of Witchcraft*, London, Palgrave Macmillan, 2016.

Les guérisseuses de Benni

Parcours de soins au féminin

Judith Obert

CAER, Aix Marseille Université, Aix-en-Provence, France

Résumé : Toujours en prise avec la société contemporaine, Stefano Benni aborde dans quelques textes la sphère de la maladie et des soins. Les malades font partie des marginaux que l'auteur affectionne tandis que les médecins sont dépeints sous un jour peu reluisant. Ils incarnent une médecine-business uniquement masculine qui perd de vue guérison et patients. Benni entend montrer la puissance de femmes guérisseuses, elles aussi en marge, et participe à sa façon à la volonté de réhabiliter une autre forme de médecine, une autre approche de la douleur, dont les femmes semblent être les dépositaires.

Riassunto: Sempre in contatto con la società contemporanea, Stefano Benni affronta in alcuni testi la sfera della malattia e delle cure. I malati fanno parte degli emarginati che l'autore ama, mentre i medici sono messi in cattiva luce. Incarnano una medicina-business solo maschile che perde di vista i pazienti e la guarigione. Benni intende mostrare la potenza delle donne guaritrici, anche loro emarginate, e partecipa a suo modo alla riabilitazione di un'altra forma di medicina, un altro approccio al dolore, di cui le donne sembrano essere depositarie.

L'univers de la maladie et celui de la médecine sont présents dans différentes œuvres de Stefano Benni. Comme il faut s'y attendre, réalité et imagination se mêlent et toutes sortes de maladies, réelles ou inventées, atteignent les personnages. Les pathologies sont fonctionnelles au récit et métaphoriques, leur représentation permet à Benni de critiquer les aspects néfastes de la société car toutes découlent d'une société malade de par ses valeurs maîtresses et son fonctionnement.

Les malades benniens font partie de ses personnages emblématiques¹ : les marginaux, les indomptés, celles et ceux qui ne veulent pas entrer dans les cases et se rebellent contre les normes. La maladie limitant l'action, elle développe l'imagination, et on sait combien cette dernière est vitale pour l'auteur, combien elle est, avec le rêve et la mémoire, le remède aux maux qui gangrènent l'existence ; les malades apparaissent ainsi, malgré leur fragilité, comme des individus à même de soigner le monde et peut-être plus sains que les personnes en bonne santé.

La représentation du milieu médical est signifiante par son mélange de réalisme et d'imagination critique. Benni entend démontrer que ses membres tant respectés incarnent certaines tares de la société : appât du gain, course effrénée à la modernisation, volonté de domination, indifférence à la douleur, destruction du vivant...

Dans ce monde de la thérapie, les hommes règnent en maîtres. À une exception près, il n'y a pas de femme médecin et les infirmières sont quasiment absentes. La médecine officielle est donc masculine ; or elle est pointée du doigt par Benni qui, à l'inverse, défend une approche différente de la maladie et partant de la santé, une médecine autre où les femmes sont largement représentées. On entre ainsi dans l'univers des guérisseuses qui bien souvent prennent les traits de sorcières : l'auteur, malgré son inventivité, est fidèle à la réalité historique en ce sens que les femmes ont longtemps été exclues de la médecine conventionnelle et que les compétences et les savoirs des guérisseuses ont été taxés de sorcellerie pour justifier leur mise au ban et imposer une hégémonie masculine, une science orthodoxe². Cette exclusion et cette diabolisation des

1 Monica Faggionato, *La rappresentazione umoristica della società italiana nella narrativa di Stefano Benni*, thèse de doctorat sous la direction d'Antonello Perli, soutenue à l'Université Nice Sophia Antipolis le 17 décembre 2016, p. 126 : « Contro le logiche di seduzione e di ricerca di consenso, Benni porta l'attenzione su infermi, disabili o malati, lontani dagli schemi consumistici ma capaci di vedere mondi nuovi, mondi diversi e continue alternative possibili, al fine di ristabilire il valore dell'unicità in un'uniforme e indistinta società multimediale. ».

2 Voir Mona Chollet, *Sorcières. La puissance invaincue des femmes*, Paris, Éditions La Découverte, 2018, p. 17 : « [Les guérisseuses] représentaient le seul recours vers lequel le peuple pouvait

femmes ont connu différentes étapes historiques et n'ont pas disparu avec la société moderne, la naissance du capitalisme et d'une science arrogante méprisant le féminin et la nature comme le démontre Silvia Federici dans *Caliban et la Sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*³ ; si nous lions le sort réservé aux femmes, dans le domaine de la médecine, et le capitalisme, c'est que Benni en est un pourfendeur reconnu : ainsi s'il crée des personnages de sorcières, de femmes en marge, c'est pour attaquer sur un autre front les méfaits du capitalisme et redonner leur place aux femmes dans le monde de la santé.

Dans trois romans, *Elianto*⁴, *Achille Piè veloce*⁵ et *La traccia dell'angelo*⁶, la maladie est centrale, caractérise les personnages principaux et donne lieu à une réflexion sur le monde médical et la manière dont les malades sont pris en considération. Dans le premier, un adolescent, Elianto, est touché par le « *morbo dolce* », dans le deuxième Achille est un jeune adulte atteint d'une maladie incurable qui le rend difforme, l'empêche de parler et de se mouvoir mais n'entame en rien son intelligence hors du commun, enfin dans le troisième un adulte hypocondriaque, Morfeo, est malade d'avoir ingurgité trop de médicaments. Nous remarquerons que les malades sont également tous masculins.

Dans *Elianto*, l'adolescent autrefois plein d'énergie est soigné dans la clinique Villa Bacilla (tout un programme !) ; il ne peut prendre part au combat contre Tristalia, or sans lui la victoire de son rival est courue d'avance et fera basculer le monde dans le totalitarisme le plus noir. Seul un elixir magique pourrait le sauver. Ainsi ses amis, « *i ragazzi intrepidi* », Iri, Boccadimiele et Rangio, partent en quête de la précieuse potion⁷. Benni propose deux figures antagonistes de médecins : le Dottor Satagius et le Dottor Siliconi. Si le premier éprouve de la peine pour ses patients (comme son nom le laisse comprendre, « *satagius* »

se tourner et avaient toujours été des membres respectés de la communauté, jusqu'à ce qu'on assimile leurs activités à des agissements diaboliques. Plus largement, cependant, toute tête féminine qui dépassait pouvait susciter des vocations de chasseur de sorcières » et p. 20 : « Des siècles de haine et d'obscurantisme semblent avoir culminé dans ce déchaînement de violence, né d'une peur devant la place grandissante que les femmes occupaient alors dans l'espace social ».

3 Silvia Federici, *Caliban et la Sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*, Genève, Entremonde et Senonevero, 2014. (*Caliban and the Witch. Women, The Body and Primitive Accumulation*, Automeidia, 2004).

4 Stefano Benni, *Elianto*, Milano, Feltrinelli, 1996.

5 Stefano Benni, *Achille Piè veloce*, Milano, Feltrinelli, 2003.

6 Stefano Benni, *La traccia dell'angelo*, Palermo, Sellerio, 2011.

7 Nous renvoyons à notre article : Judith Obert, « Les enfants terribles de Stefano Benni », *Italies*, n° 21, 2017, <https://journals.openedition.org/italies/5769>.

signifiant « qui s'afflige, se tourmente ») et donne sa vie pour eux, le second est son exact contraire et voit la maladie comme une opportunité de s'enrichir : « *un malato senza un rene può vivere benissimo, un malato senza libretti degli assegni no* ». Siliconi est également prêt à abattre un châtaignier centenaire pour agrandir la clinique : Benni rapproche le traitement fait aux individus et celui fait à la nature ; les adeptes de Mamon, qu'ils soient capitaines d'industrie, propriétaires de chaînes télévisées, hommes d'église, journalistes, acteurs, militaires et ici médecins n'ont aucun respect pour la vie, sous toutes ses formes. C'est bien cette société basée sur l'argent qui est malade et intoxique les individus, à petit feu ou dans une grande flambée. Entre les deux blouses blanches, on trouve Talete, l'infirmier qui sauve Elianto des griffes de la mort en allant aux enfers pour prendre sa place lorsque Silicone injecte un poison mortel dans les veines du jeune garçon.

Aucune présence féminine donc dans cette clinique mais les femmes ne sont pas exclues : Boccadimiele et Iri participent à la guérison d'Elianto par leur quête pendant laquelle elles rencontrent⁸ un personnage haut en couleurs qui revêt les atours de la guérisseuse, Persefone. Lorsqu'ils la voient, les trois amis la reconnaissent immédiatement, mais chacun lui donne une identité différente : « *Ma è la droghiera [...]* *Ma no – disse Boccadimiele – è la vecchia portinaia di Elianto, un po' ingrassata, la signora Selene. – Siete rimbambiti – disse Rangio – è la pazza barbona che sta sotto il ponte della ferrovia*⁹ ». Cette créature est définie par des termes en lien avec la sorcellerie ou du moins avec l'imagerie de la sorcière ; de plus son nom, Persefone-Artemide-Saturnia, la relie au monde des morts, de la sauvagerie et de la maîtrise du temps ; elle vend des « *misture alchemiche, preparati galenici, cocktail, elisir, pozioni amorose*¹⁰ » et c'est elle qui fournira le remède pour Elianto, non sans avoir voulu effrayer les trois aventuriers en se faisant passer pour une cruelle sorcière¹¹. Benni continue de se divertir, et nous avec, lorsqu'il la décrit en train de préparer la potion magique :

La vecchia si mise un cappello a cono e dei guanti di gomma. Poi con un gesto ampio e ieratico, versò il succo di huapanga in un bicchiere millimetrato e disse:

8 Ce monde dévasté est en réalité une anticipation de ce que deviendra le monde des *ragazzi intrepidi* si Elianto perd et si la société de consommation gagne du terrain.

9 Stefano Benni, *Elianto*, op. cit., p. 267. Nous soulignons.

10 *Ibid.*

11 « *Perché dovrei aiutarvi? – ghignò la vecchia. – Potrei fare di meglio: ad esempio ammazzarvi, bollirvi e vendervi a tranci. La carne umana è molto richiesta, tra gli abitanti di Yamserius [...]. Catturò un topo piccolo, tenendolo per la coda e lo intinse nel latte e se lo mangiò* ». *Ibid.*, p. 268.

— *Per i poteri del Primo Alchimista Ermete Trismegisto e per le Cinque forze elementari e per i Pantaloni del filosofo e la giustizia in Terra, chiamo a raccolta le molecole pigre e gli atomi perdigiorno, affinché nessuno manchi non facciam serendipity ma ut unum sint e si scàpen, zo bòt, ogni roccia scioglierà il mio pianto, si compia l'incanto del Senno di Elianto! Il succo di huapanga si mise a bollire e a emettere una radiazione giallognola. Il viso di Persefone si trasformò in una maschera paurosa, che la luce dell'ebollizione illuminava, e la sua voce sembrava provenire da miglia e miglia sottoterra*¹².

La suite du texte n'est pas moins comique mais Benni ne se limite pas au rire et confère à Persefone un rôle fondamental : pour sauver Elianto de la mort, elle prend le relais de l'infirmier Taletè qui est son mari. Tous deux sont donc unis par deux sortes de liens : ceux du mariage et ceux de la Mort puisque l'un se rend dans le royaume des morts en défiant le temps et l'autre est la maîtresse des enfers et préside au temps (Saturnia). Benni va au-delà de la simple représentation parodique de la sorcière en faisant de Persefone une sorte de divinité multiple, sauvage (Artemide), lunaire (Selene) qui prédit l'avenir et délivre le message central du roman :

*La vita cercherà di cambiarvi [...] dovrete lottare perché la vostra amicizia e ricchezza e fratellanza non si disperdano, perché la fiala resti trasparente, imparate dal dolore, non temete che vi abbracci e vi contagi, portate questo senno a Elianto e ditegli che la luna verrà a visitarlo ogni volta che vorrà, ditegli di continuare a sognare, ditegli di resistere. Che non dimentichi nessuna delle storie che ha inventato [...] e tutto ciò che hai immaginato un giorno ti guarirà e tutto ciò che è vero un giorno ti apparirà*¹³.

La douleur doit être source d'enseignement en ce sens qu'il faut en connaître les causes pour mieux les combattre. Le rêve est assimilé à une résistance et c'est ce que Benni défend depuis ses premiers textes. L'acceptation de la douleur, le rêve-résistance ne doivent pas être confondus avec la résilience, terme-concept qui connaît un succès phénoménal dans nos sociétés mais qu'il convient d'étudier de plus près pour en comprendre les dessous comme l'explique Thierry Ribault dans *Contre la résilience à Fukushima et ailleurs*¹⁴ ; pour le chercheur, la résilience est une arme politique, se fait idéologie de l'adaptation, induit à consentir à la réalité existante, surtout quand elle est désastreuse, et n'est autre qu'une imposture : au lieu de tenter de comprendre les causes des problèmes pour y remédier, elle pousse à les accepter et à s'y adapter et contribue à une

¹² *Ibid.*, p 269.

¹³ *Ibid.*, p. 273-274. Nous soulignons.

¹⁴ Thierry Ribault, *Contre la résilience à Fukushima et ailleurs*, Paris, Éditions L'Échappée, 2021.

vision falsifiée du monde en se nourrissant d'une ignorance organisée. Les chantes de la résilience tissent des éloges à celles et ceux qui acceptent le malheur sans rechigner afin que rien ne change. Bien que le roman de Benni soit largement antérieur à l'essai de Ribault, on voit qu'il avait anticipé cette idéologie despotique, notamment quand il s'exprime sur le pouvoir délétère des médias qui manipulent des masses ignorantes et passives, guidées par la peur. La résistance passe donc par le rêve, la prise de distance du concret aliénant et non par une adaptation. L'imagination est une autre forme de résistance et permet la guérison comme l'explique également Persefone ; mais en quoi consiste cette guérison ? Dans le fait que le Vrai, fruit des rêves et de l'imagination, apparaîtra dans une sorte d'épiphanie qui mettra au jour et balaiera les mensonges et les illusions¹⁵.

Si deux hommes, Satagius et Talete, ont un rôle clé dans le destin d'Elianto, il n'en reste pas moins que c'est une femme, Persefone, qui *in fine* le sauve, par l'élixir qu'elle concocte mais surtout par le message qu'elle lui transmet. Enfin la *droghiera* ambulante ne se contente pas de guérir l'adolescent mais, par ses prophéties et ses paroles, offre un antidote à la maladie du monde.

Dans *Achille Piè Veloce*, aucune présence féminine parmi les personnages en lien avec le domaine médical alors que la maladie et la douleur sont au centre du roman. Le protagoniste, atteint de multiples tares qui le transforment en créature monstrueuse¹⁶, ne guérit pas : Achille meurt mais survit à travers son œuvre et son ami Ulisse. Peu de pages sont consacrées à l'univers des soins car Benni, même s'il met au cœur de son roman la douleur et la compassion, entend aborder d'autres thématiques ; toutefois il égratigne les médecins et critique ceux qui ne font pas preuve de compassion face à la maladie et la manipule par intérêt personnel. Les différents traitements subis par le jeune homme n'ont fait qu'empirer son état¹⁷ et le dernier médecin qui s'occupe de lui, le Dottor Dardani¹⁸, se montre incapable de comprendre ses pathologies car il n'est pas à l'écoute de son patient, ne conçoit la médecine que comme science codifiée :

15 Dèss *Baol, una tranquilla notte di regime* (1990), Benni abordait la manipulation du passé, les mensonges médiatiques, les illusions imposées.

16 Stefano Benni, *Achille Piè veloce*, op. cit., p. 64.

17 « Nell'ultima operazione, qualche anno fa, l'ignoranza degli uomini perfezionò la crudeltà divina. La malattia scoprì nuove torture e i medici nuovi farmaci. » Ibid., p. 67. Les répliques d'Achille sont en italique car il ne parle pas mais communique par clavier interposé.

18 « Un signore elegante, abbronzatissimo, restauratissimo. Una tintura color dobermann gli scuriva i capelli. Un lifting malriuscito gli aveva ibernato il sorriso in una paresi. Un primario a prima vista. [...] un anaconda abbronzato. » Ibid., p. 109. On croit lire une description de Silvio Berlusconi !

Il professor Paride Dardani, mio medico curante, ovverossia pagato per far credere di curarmi. Le sue tragicomiche diagnosi di miglioramento o peggioramento. La rabbia di non riuscire a codificare i miei sintomi. Le sue ricette chimiche, le sue precise dosi di veleno. Le acrobazie sintattiche quando descrive la mia malattia. Ipocrisia ammantata della bella lingua greca. Macrocranio con lesioni midollari, idrocefalo fotofobo pripaico. Paride, primario con frecce chimiche autorizzate. Zeus lo inculi con una saetta, il bastardo¹⁹.

Benni dénonce cette médecine pontifiante, méprisante avec des patients infantilisés, perdue face à des syndromes inconnus²⁰ mais va encore plus loin lorsqu'il présente Dardani comme un nouveau Frankenstein prêt à pratiquer des expériences sur Achille afin d'acquérir prestige et renommée. Le frère d'Achille, Febo²¹, soutient ce médecin venimeux dans le seul but de se débarrasser du jeune handicapé et pouvoir vendre l'appartement familial²². Hybris, indifférence face à la souffrance, appât du gain caractérisent ce couple de personnages face auquel seule la mère d'Achille semble opposer une faible résistance en refusant que son fils quitte leur foyer ; toutefois elle n'ose pas s'ériger contre le médecin car elle le craint et se soumet à l'autorité qu'il incarne, elle ne peut donc aider son fils et éradiquer les présences toxiques qui aggravent son mal : dans le roman la femme n'est donc pas une guérisseuse.

Dans *La traccia dell'angelo*, Benni s'en prend ouvertement à l'industrie pharmaceutique, « la terza industria del mondo, dopo le armi e il petrolio²³ », qui a rendu les individus dépendants et a créé de nouvelles maladies pour s'enrichir. Morfeo, enfant puis adulte, fait de longs séjours à l'hôpital ou dans des cliniques privées, passe entre les mains de nombreux médecins qui ne comprennent pas grand-chose à son mal²⁴ et sont présentés sous des traits négatifs, notamment le Dottor Poiana dont le nom souligne la rapacité : seul l'argent compte à ses yeux

19 *Ibid.*, p. 69.

20 « *Tutto questo inquieta grandemente la scienza medica e deride ogni quadro clinico consaputo.* » *Ibid.*, p. 73.

21 Benni donne toujours des noms significatifs à ses personnages : Febo est l'exact contraire de son frère. Si l'un vit dans l'obscurité et est horrible, l'autre, comme on le comprend par la référence mythologique, vit dans la lueur du soleil et est un apollon. Si l'un est un Quasimodo moderne, l'autre est la réplique du Phoebus de Victor Hugo.

22 *Ibid.*, p. 114. Ulysse qui est éditeur-écrivain, imagine un dialogue entre les deux hommes où cynisme, cruauté et affairisme se mêlent.

23 Stefano Benni, *La traccia dell'angelo*, cit., p. 75. Lors de la présentation de son roman à Gênes, l'auteur explique qu'il a voulu de nouveau aborder le thème de la douleur tout en s'attaquant à cette industrie qui dérègle les individus et détruit l'environnement et de ce fait sa critique est frontale : https://youtu.be/hqm_Aal3uP8.

24 À la suite d'un accident durant lequel il a reçu un volet sur la tête le jour de Noël, Morfeo sombre dans une forme sévère d'hypocondrie alimentée par les cures qu'il suit.

mais contrairement à une buse, il n'a pas une vision panoramique car il se laisse enfermer dans des protocoles immuables et ne voit pas plus loin que le bout de ses certitudes d'expert qui refuse de prendre en compte les remarques de ses patients qu'il gave de médicaments²⁵. Benni condamne une fois de plus l'orgueil démesuré de certains médecins²⁶ et cette forme d'abus de pouvoir qui les pousse à vendre leur âme au diable : « *il mondo dei mercanti delle medicine aveva divorato l'anima del professor Poiana. [...] Lui mi ha insegnato a tenere il malato spento, controllato col nostro potere chimico e celestiale*²⁷ ». La description de la clinique de Poiana, Villa Gemma (pierre précieuse ou bourgeon ?!), confirme la toute-puissance de la médecine-business qui promet le miracle de la guérison et « *la grande truffa dei medicinali salvifici*²⁸ ». Un nouveau médecin, présenté comme une sorte de divinité, fait passer à Morfeo une batterie d'examen extrêmement sophistiqués²⁹ qui révèlent qu'il n'a rien mais qu'il doit tout simplement se désintoxiquer. Il se tourne alors vers des remèdes naturels mais la médecine parallèle est un commerce comme un autre, une industrie « *altrettanto criminale quanto l'onnipotenza chimica*³⁰ ». Course vers la modernité technologique et thérapies douces ont le même objectif : l'enrichissement sur le dos de malades aux abois.

Comprenant que son mal n'est peut-être pas physiologique, Morfeo fait recours à la psychiatrie et à la psychanalyse et rencontre différents épigones de Freud³¹. Les traitements n'y font rien, Morfeo est encore plus perdu : « *Continuò*

25 « *Confermo la mia diagnosi, lei è un pazzo che non si è voluto curare, non è esaurimento nervoso, è ben peggio, è la sua epilessia congenita. Lo pensavo allora e non cambio idea. Si metta sotto controllo di farmaci. [...] (parla Ossicino) Non prenda antiepilettici, prenda questa benzodiazepina, è il medicinale più venduto in Italia, metà dei patrioti lo prende, e neanche sa cos'è. [...] Così Morfeo, raggiunse ciò che noi possiamo chiamare equilibrio, oppure divenne intossicato e dipendente senza pensarci. Visse con la scatolina portapillole sempre in tasca. Pensava che la chimica gli era amica, e non si sentiva in pericolo.* » Stefano Benni, *La traccia dell'angelo*, op. cit., p. 45.

26 « *Così era diventato il professor Angelo Maria Poiana, neurologo, oncologo e polisintomatologo, perché aveva notato che lì le medicine erano più numerose e costose che negli altri settori.* » Ibid., p. 22.

27 Ibid., p. 52.

28 Ibid., p. 55.

29 « *Fu come entrare nella sala di comando della Enterprise, in 2001 Odissea nello spazio, nel bianco regno di monitor, delle linee pulsanti e delle consolle di comando [...] Morfeo-soggetto fu predisposto, ingabbiato in un tubo verticale, tipo macchina del tempo, bisunto di creme e dardeggiato di elettrodi come un san Sebastiano. Si accorse allora che in un angolo era seduto un uomo misterioso con la barba bianca, una divinità greca, l'abitante, di un paese extragalattico.* » Ibid., p. 57-58.

30 Ibid., p. 62.

31 Le Dottor Carlini, ancien instituteur devenu le psychanalyste à la mode, son rival, le Dottor Messeri, le Dottor Mirò, un « *luminare della psichiatria farmacologica* », et une psychanalyste, Malvina, « *allegria e dubbiosa* » (la seule femme médecin) qui tentent de le guérir de l'insomnie.

*per un po' da solo ricordando ciò che aveva detto l'uno e ciò che aveva detto l'altro, mescolando benzodiazepine e erbe magiche nel pentolone della strega*³² » et finit par perdre la raison alors qu'il prend enfin conscience de ce que lui ont fait subir les médecins³³.

Le parcours de soins de Morfeo semble donc arriver dans une impasse mais le salut prend les traits d'une jeune femme qui travaille dans un service de pédiatrie. Ce n'est pas la première fois que Morfeo la croise, elle est une présence récurrente dans le roman mais elle n'apparaissait que furtivement, laissant de légères traces dans l'esprit de l'écrivain, une impression de légèreté et de mystère confirmée par son identité instable, son prénom mouvant (Eleonora ou Elpis). Quand elle entre en interaction avec Morfeo elle n'est plus qu'Elpis, la personnification de l'espoir. C'est elle qui l'accompagnera sur la voie de la guérison et de la compréhension. Elpis est un ange, l'ange de l'espoir, du renouveau. On comprend donc que lorsque Benni fait intervenir les femmes dans la sphère de la médecine, il en fait des créatures étranges, surnaturelles, comme si le féminin était par nature en lien avec d'autres mondes. Ce n'est pas anodin que Benni ait choisi d'en faire une pédiatre : d'une part parce que le mal de Morfeo remonte à l'enfance et de l'autre parce que Benni a une prédilection pour les personnages d'enfants dans lesquels il place justement son espoir. Elpis n'utilise pas la « magie », elle ne guérit pas physiologiquement Morfeo qui prendra encore des médicaments mais elle guérit son âme et délivre un message universel qui transcende son cas particulier, est une sorte de panacée : le monde étant un énorme hôpital, la vie étant maladie (Zeno n'est pas loin), chaque individu voulant guérir, le seul acte noble et humain est d'apporter une goutte de soulagement aux autres, d'aider à les guérir de la vie :

*Ricorda Moby Dick, Van Gogh e i suoi Girasoli. Ricorda tutto quello che hai scritto, ogni tuo sacrificio. Il momento in cui ci accorgiamo che lasceremo qualcosa dietro di noi, gioia per gli altri, sollievo, un quadro, un seme, un sacrificio, una risata. Non siamo passati invano. Abbiamo guarito*³⁴.

32 *Ibid.*, p. 67. Alors que par ailleurs Benni fait des sorcières des êtres positifs parce que marginaux, on comprend qu'ici la référence au chaudron de la sorcière sert à dénoncer les charlatans de tout poil qui sont d'autant plus dangereux qu'ils ont pignon sur rue et sont respectés comme véritables scientifiques.

33 « *E più pensava a quello che gli stava succedendo e più continuava a gridare: Scrivete: Prendete questo medicinale tre mesi poi smettete per tre mesi, poi se volete ricominciate. Scrivetelo a lettere cubitali. Scrivetelo grande, corpo Bodoni 28, non nei piccoli minuscoli bugiardini da lente d'ingrandimento. Ditelo nelle scuole. Ditelo a chi ve ne parla come di una normale abitudine. E voi, padroni del mercato delle medicine, spendete per la ricerca la metà di quello che guadagnate, criminali e bastardi. Ricordate che il vostro lavoro è sacro, riguarda la guarigione, va fatto con serietà fino all'ultima goccia di sangue.* » *Ibid.*, p. 69-70.

34 *Ibid.*, p. 91-92.

C'est à une forme laïque d'amour du prochain que Benni invite ses lecteurs à travers l'ange Elpis qui bien que femme est en fin de comptes sans sexe puisqu'elle est « *donna uomo creatura*³⁵ ».

Une divinité chtonienne aux allures de pythie, un ange blond porteur d'espoir. Voilà les deux guérisseuses de Benni qui, bien que centrales, restent à la périphérie de l'histoire et sont des sortes d'exemplaires uniques alors qu'un type de personnage est fréquent : la sorcière. Quel que soit le contexte de ses histoires (passé, anticipation ou contemporanéité), quel que soit le genre employé (nouvelle, roman, théâtre) les sorcières sont des présences récurrentes à côté desquelles on croise plus rarement des sorciers. Comme pour d'autres figures appartenant au réservoir littéraire et culturel, Benni les utilise dans des buts variés : dénoncer une tare sociale, parodier les contes, enrichir sa galerie foisonnante de personnages mais aussi, selon nous, pour lier féminité, amour et guérison.

Dès *Terra!* (1983) les sorcières entrent en scène : les « *streghe astronave* » parcourent l'univers et les siècles dans leur astronave et l'on sent l'influence du Landolfi de *Cancroregina* dans ces quelques pages où conte de fées et science-fiction se croisent. En 2007, sur *Il Manifesto*, Benni publie le premier « *racconto con ricatto al lettore*³⁶ », les aventures du chevalier Magaloot. Dans l'épisode *La maledizione di Firmathus*³⁷, il tourne en dérision, entre autres, l'univers de la mode : un ambitieux mannequin perd sa beauté en échange du pouvoir après avoir bu la potion maléfique de l'ignoble sorcière, Ranilda/Ranocchia ; Benni reprend tous les stéréotypes sur la sorcière³⁸ dans cette fable *in progress* où chaque personnage est une caricature de types littéraires et humains. Si dans *Baol* Benni mettait en scène une école de sorciers, dans *Spiriti* (2000) il est question d'une université pour sorcières. Si l'auteur y parle de la chasse aux sorcières et des bûchers dressés par l'Inquisition c'est pour dénoncer, une fois de plus, l'exclusion des marginaux comme dans *La strega*³⁹, nouvelle de

35 *Ibid.*, p. 71.

36 L'auteur annonce que si les lecteurs veulent que les épisodes soient publiés chaque semaine, les abonnements doivent augmenter.

37 <https://www.stefanobenni.it/la-maledizione-di-firmathus/>.

38 Une autre sorcière réellement mauvaise se trouve dans *Prendiluna* (2017) et c'est une nonne ! Dans *La storia della strega Charlotte (Cari mostri)*, (2015) un marin prévient son auditoire qu'il va raconter l'histoire de la sorcière la plus terrifiante, la plus horrible, histoire qui ne vient jamais car toute la nouvelle consiste à tenir en haleine les jeunes auditeurs, à faire croître la peur et les accompagner tranquillement vers le sommeil.

39 Stefano Benni, *La strega*, in *La grammatica di Dio*, Milano, Feltrinelli, 2007, p. 152-165. Sa *stregghetta* est la digne descendante de ses ancêtres et adapte ses pouvoirs à son époque :

La grammatica di Dio (2007), où une jeune fille découvre qu'elle appartient à une lignée de sorcières et qu'elle devra apprendre à se cacher et à résister car la société rejette les êtres différents ; la figure de la sorcière permet à Benni d'approfondir la réflexion sur les êtres en marge et les conventions sociales et, tout en réutilisant les ingrédients classiques, il la renouvelle. *Grimilde Onehand* tiré de *Teatro 2* (2003) est un monologue de la sorcière de Blanche-Neige ; il s'agit donc de la réécriture d'un personnage précis et non plus seulement d'un type de personnages ; Benni joue au jeu de l'envers et fait de sa protagoniste la victime du mal qui se répand dans la société moderne : les pommes sont empoisonnées, mais par les pesticides, les ordinateurs et les réseaux sociaux remplacent les miroirs, les voitures sont « *stregate* », comme dans *La caccia ai vecchi* de Buzzati les vieux sont exclus et Grimilde éprouve de l'horreur face à tant de perversité. Le texte, bien que comique, est traversé par une forme de noirceur, de tension, amplifiées par l'écriture théâtrale ; Benni se sert de la sorcière la plus connue, la plus effrayante pour montrer combien la société a glissé vers le mal en inversant les rôles, combien la modernité dans ses excès empoisonne l'existence.

Rares sont donc les cas où la sorcière est perçue négativement, elle est plutôt présentée comme une victime mais n'a pas ouvertement un rôle positif et ses pouvoirs ne servent pas à guérir mais à se venger, comme pour Berenice dans *La strega* où Benni s'en prend au monde de la télévision et au « *videocentrismo*⁴⁰ ».

*Giura*⁴¹ marque donc une évolution et un aboutissement car pour la première fois l'auteur propose une sorcière beaucoup plus complexe et moins stéréotypée. Évolution car Luna est un personnage plus travaillé, elle n'est pas simplement fonctionnelle à l'histoire, n'est pas qu'une « réécriture » mais est la clé de voûte du roman. Aboutissement car Luna semble être le résultat de la réflexion de l'écrivain sur les femmes, or chez Luna l'être petite fille, jeune fille puis femme est intimement lié à son identité de sorcière.

Le roman est divisé en quatre parties et en trente-cinq chapitres, chacun portant un titre. La narration est prise en charge alternativement par les deux personnages, Luna et Febo : avant même de lire, le lecteur sait qui est le narrateur

« *Lavoravo in un'erboristeria. Mamma mi aveva insegnato i segreti delle erbe, delle tisane, dei decotti. Non vendevo filtri d'amore, ma maschere al cetriolo e creme anticellulite. Ero comunque sempre nel ramo acciappamento e seduzione.* » Telle Circé, elle transforme un homme en animal : un journaliste trop curieux qui devient un chat.

40 Comme dans *L'Orco* du même recueil (p. 32-44), où Benni aborde également le thème de la pédophilie.

41 Stefano Benni, *Giura*, Milano, Feltrinelli, 2020.

car sous le titre apparaît soit une lune soit un soleil. Les points communs avec *Saltatempo* sont nombreux : nous assistons aux trajets de vie de deux jeunes gens, à leur histoire d'amour faite d'abandons, de pertes et de retrouvailles ; de façon encore plus poussée, Benni dénonce les méfaits du progrès, décrit une nature dévastée par l'inconscience et la cupidité humaines ; une touche de surnaturel parcourt les pages et la nature est un lieu magique. Mais à la différence du roman de 2001, le personnage féminin n'est pas qu'une ombre, son histoire personnelle est aussi centrale que celle de son compagnon (elle prend même l'ascendant) et c'est elle qui a un lien « merveilleux » avec la nature, tandis que celui de Febo devient « professionnel » même si tous deux restent liés, lorsqu'ils sont ensemble, aux éléments mystiques et spirituels de la nature, notamment avec les « *Castagni gemelli* » qui sont leurs doubles végétaux.

Si Luna est spéciale dans la galerie des personnages benniens, c'est qu'elle est à la fois malade et guérisseuse⁴². Enfant, Luna est muette et a hérité « *la stregaggine* » de sa grand-mère. Aux yeux de tous elle est autre et instille la crainte⁴³. Elle-même se sait et se veut différente :

Con questi miei goffi muggiti e parole mozze ho parlato del tramonto agli uccelli e cantato il mio amore al mondo. Perché io sono la Senzavoce, la dea che comanda al silenzio, a tutti i silenzi, da quello delle stelle alla pausa del grillo, dal sonno del neonato all'ultimo fiato del vecchio.

Mi temono perché ho lo sguardo di una bestia e la faccia sporca e le gambe magre sempre piene di graffi, io cavalco i rovi e le ortiche e volo giù dal fienile e vado con la nonna Bonaria parente di Belzebù a cercare lo stramonio, l'erbadiavola e i funghi più velenosi, e lei mi insegnerà a diventare una strega perfetta e a vendicarmi⁴⁴.

Une fois de plus, Benni s'intéresse à un être en marge qui dérange et que la société éloigne du fait, ici, de son handicap et de son appartenance à une famille étrange, « *la gang del terrore* » qui vit dans la Ca'strega. La jeune fille, pour vivre avec cette exclusion, semble s'inventer une identité surnaturelle et la réalité de sa « *stregaggine* » peut être mise en doute : elle est une sorcière aux yeux des autres et se voit donc sorcière, pour dépasser le rejet dont elle est victime, pour se protéger et se venger. Mais de quoi, de qui ? De la société conformiste

42 Dans *Margherita Dolcevita* (2005), Margherita n'était « que » malade. Pour une étude des personnages féminins, voir Ingle Lanslots, « Grammatica benniana: il mondo al femminile/maschile », *Narrativa*, n° 30, 2008, p. 311-322.

43 « *È pallida coi capelli neri fino alle ginocchia e tutti dicono che è matta: non parla è selvaggia non porta scarpe non vuole andare a scuola ha due occhi che spaventano il cielo* ». Stefano Benni, *Giura*, op. cit., p. 19-20.

44 *Ibid.*, p. 21.

mais aussi et surtout de son père qu'elle rêve de tuer car l'on comprend qu'il a abusé d'elle. Si Luna est muette, c'est qu'elle a subi une agression sexuelle et qu'on ne l'a pas écoutée ; Benni s'attaque donc à une thématique forte pour montrer la violence faite aux femmes. S'il choisit de faire de son personnage une sorcière, ce n'est pas pour la déclasser, bien au contraire, mais pour montrer le sort réservé aux femmes, la vision que la société en a et si Luna est muette c'est bien sûr parce qu'elle a perdu concrètement la parole après son viol⁴⁵ mais aussi parce qu'elle n'a pas voix au chapitre et enfin parce sa mutité fait écho à la surdité de ceux qui l'entourent.

Seul Febo « écoute » Luna et les deux jeunes gens se jurent d'être toujours amis, de ne jamais se mentir ; le pacte entre les deux amis-amoureux prend une allure de prophétie quand Luna dit : « *Non dirmi bugie o una mano di ferro mi bucherà la schiena. La nonna lo ha predetto*⁴⁶. » Or Febo se range du côté des moqueurs et trahit sa belle⁴⁷. La prophétie se réalise : alors qu'elle joue à « voler » en se jetant dans la paille en compagnie de Febo, Luna tombe sur une fourche et perd l'usage de ses jambes. Un autre type de violence masculine, né de la lâcheté, du parjure, atteint Luna et la paralyse, au sens propre. Les hommes apparaissent comme la source du mal et des maux et les femmes se révèlent voyantes, victimes mais aussi soignantes : la grand-mère de Luna, qui est une présence constante dans le roman, tente avec ses amies sorcières de la guérir. Le trio utilise potions, onguents, herbes et amour pour tenter de refaire marcher la jeune fille. Malgré le comique, on comprend que Benni défend la médecine en lien avec la nature et la puissance des femmes⁴⁸ qui ont été pendant des siècles exclues de la sphère médicale : pour justifier cette mise à l'écart, l'image de la sorcière a été créée comme le rappelle Mona Cholet. C'est par peur d'être détrônés que les médecins hommes ont diffusé dans la population une vision dangereuse des guérisseuses qui en savaient bien souvent beaucoup plus qu'eux. Si la Nonna strega accompagne toujours sa petite-fille

45 Après être passée entre les mains de différents praticiens, c'est le Dottor Marconi dit Mangiafuoco qui explique les causes de son mal : un mutisme sélectif dû à « *un disturbo d'ansia. Qualcosa che da bambina non volevo dire, e preferii il silenzio e anche in seguito pensai che non potevo fare altro. Tu sai cos'era che non volevo dire?* » Ibid., p. 67.

46 Ibid., p. 23.

47 « *È matta ma non ci facciamo caso, e poi non è con noi, [...]. È muta, ci fa pena.* » Ibid., p. 29.

48 « *Le tre streghe mi stavano fustigando con l'ortica bianca, una pianta che sanno trovare solo loro. E quando ebbero finito le mie gambe erano gonfie e rosso fuoco, la Grossa si mise un paio di occhiali tirati fuori da chissà dove, mi esaminò dall'alluce alla passerina e disse: – Camminerà. E le tre si misero a ululare tutte contente. E da quella notte per un mese le mie gambe bruciarono, ma sentivo che guarivo.* » Ibid., p. 47.

(même après sa mort) c'est d'une part pour souligner l'importance de leur lien mais aussi pour montrer la force et la pérennité des « sorcières ».

L'être sorcière de Luna n'est pas seulement métaphorique, seulement le refuge-fantasme d'une adolescente ostracisée : c'est une vraie sorcière mais pas à l'ancienne, et c'est en cela que Benni innove. Elle est une jeune femme qui soigne les blessures psychologiques, sociales, politiques. Alors que Febo, à la fois sombre et solaire, mène une vie solitaire et égoïste et ne veut que sauver les glaciers, Luna vit en groupe et dédie sa vie aux autres. Une fois guérie de ses handicaps, elle agit concrètement et ne s'enferme pas dans un amour nostalgique pour Febo (tout en s'adonnant à des ébats endiablés et ensorcelants avec lui⁴⁹ !) Son action vise à « *dare un po' di gioia a chi non ha neanche il permesso di cercarla*⁵⁰ », « *dare sollievo agli altri*⁵¹ » et même si elle a conscience qu'on peut la voir comme une « *crocerossina* » myope devant les dangers que court la planète, elle avance pour ne plus dépendre de personne et sauver les déshérités : elle crée un centre pour sourds-muets, pour les enfants « à problèmes », pour les migrants. À la différence de Febo, elle n'a pas d'enfants et reste célibataire. Or ces choix de vie la rapprochent de l'archétype de la sorcière tel qu'il a été construit pour condamner les femmes qui décidaient librement de leur vie : travailler, être indépendantes, ne pas enfanter, soigner différemment, autant de décisions qui effrayaient les hommes qui diabolisèrent ces attitudes et peaufinèrent l'image de la sorcière pour tenter d'étouffer toute velléité de liberté chez les femmes⁵². Benni inverse la donne, fait de ces « tares » une force et défend le danger salutaire que représentent les femmes comme Luna ; en ce sens il semble suivre la ligne de certaines féministes qui se qualifient de sorcières et revendiquent la puissance que les juges du passé leur attribuaient⁵³. Luna est donc puissante, comme ses sœurs, mais il ne s'agit pas du pouvoir néfaste des hommes, de ce « pouvoir-sur » dont parle Starhawk, cette volonté de domination, mais d'un « pouvoir-du-dedans » qui est capacité de choisir, de faire

49 « *È una fame antica, è una stregoneria, è la nostra notte magica e meritata, le stelle ci guardano.* » *Ibid.*, p. 130.

50 *Ibid.*, p. 128.

51 On voit donc son lien avec l'Elpis de *La traccia dell'angelo* dont elle semble être une incarnation humaine.

52 Mona Cholet, *op. cit.*, p. 11 : « La sorcière incarne la femme affranchie de toutes les dominations, de toutes les limitations ; elle est un idéal vers lequel tendre, elle montre la voie. »

53 « “Nous sommes les petites-filles des sorcières que vous n’avez pas réussi à brûler”, dit un slogan célèbre ; ou, en Italie, dans les années 1970 : “Tremblez, tremblez, les sorcières sont revenues !” » *Ibid.*, p. 23.

et un « pouvoir-parmi » qui vise à aider autrui, à préserver l'environnement et à mener une action politique⁵⁴. Le trajet de Luna est emblématique de la puissance féminine qui vise à guérir, à rassembler et à créer un monde nouveau. Les mille arbres qu'elle plante dans son « *isola di speranza [...] un luogo per stare insieme senza troppa paura*⁵⁵ », ce havre de paix pour les laissés-pour-compte, montrent son enracinement dans le concret et sa volonté d'agir alors que Febo, en allant dans la forêt amazonienne où il meurt dans un incendie criminel, ne fait que fuir. Dans ce dernier chapitre, Luna révèle qu'elle est l'unique narratrice, une sorte de Suora Teodora/Bradamante qui s'est dédoublée en homme-femme, soleil-lune :

Io la tua parte femminile, quella che sa riflettere, capire e tradurre nella lenta magia della scrittura le emozioni di tutti i giorni. Poi c'è la tua parte maschile, l'ispirazione, l'inquietudine, le grandi idee cosmiche, il talento, anche se spesso lo hai tradotto soltanto in rabbia.

Tu hai ispirato la mia parte maschile di guerriera quotidiana. E la mia parte femminile ha sempre sognato di scrivere la nostra storia, che è la storia (minuscolo) di chi non crede che la Storia (maiuscolo) dia solo ordini, ma anche possibilità, e che il dolore non sia sempre invincibile⁵⁶.

Même si l'on peut remarquer un conservatisme apparent dans la répartition des qualités féminines et masculines, il n'en reste pas moins que c'est la femme qui s'impose car elle allie pragmatisme et capacités d'abstraction, de création « magique » (l'écriture) qui, unis, permettent de lutter contre la douleur aux sources multiples et la guérir. Ce n'est pas la théorie du *care* que Benni défend ici, il crée l'image d'une femme-guérisseuse-magicienne qui s'est nourrie de sa maladie et de son amour, même trahi, pour tenter de faire le bien et de soigner, à son échelle, le monde : « *Quello che chiamiamo bene è solo una parte inspiegabilmente bendisposta del caos, è lento a apparire e ci mette alla prova, dobbiamo meritarlo*⁵⁷. »

Dans l'univers de Benni, tous les médecins sont donc des hommes et tous, à part Satagius, sont dépeints comme des êtres avides et inhumains. Ainsi l'auteur ne propose pas l'image attendue des descendants d'Hippocrate qu'il n'accompagne pas d'infirmières sexy et dévouées comme elles sont bien souvent représentées.

54 Starhawk, *Quel monde voulons-nous ?*, Paris, Éditions Cambourakis, coll. « Sorcières », 2019, p. 63 et p. 69. (Titre original : *Webs of Power: Notes from the Global Uprising*, 2002).

55 Stefano Benni, *Giura*, op. cit., p. 192.

56 *Ibid.*, p. 193.

57 *Ibid.*, p. 194.

Benni confère aux femmes une place et une fonction bien plus nobles ; qu'il les place au cœur de l'intrigue ou à sa périphérie, elles ont un rôle de guérisseuses, sont des « sorcières », en ce sens qu'elles incarnent la résistance et la liberté et proposent une autre voie. Si l'on pense à la dichotomie entre hommes et femmes dans les textes étudiés, on comprend qu'à travers le cas de femmes en lien avec la maladie et les soins, Benni nous dit que les femmes peuvent guérir les maux qui affaiblissent les êtres, les sociétés et la planète, surtout si, comme Luna, elles prennent la plume pour montrer que l'on peut soigner l'Histoire et éradiquer la douleur.

LES PIONNIÈRES



Trotula de' Ruggiero e la Scuola medica salernitana

Una pioniera della medicina per le donne
fatta da una donna

Erminio Morengi

Università degli Studi di Parma, Dipartimento di Lingue

Riassunto: Questo contributo getta luce sulla figura di Trotula, una delle donne medico della celebre Scuola di Salerno dell'XI secolo, tra storia e leggenda. Il pensiero medico salernitano venne recepito profondamente da Trotula, la quale, nell'esercizio della sua professione di medichessa e di *magistra*, si distinse per i trattati da lei scritti o a lei attribuiti come il *De passionibus mulierum* e il *De ornatu mulierum* che hanno avuto larga diffusione in Europa e offerto un contributo fondamentale allo sviluppo degli studi di ginecologia, ostetricia, medicina generale, puericultura e cosmesi. La modernità di Trotula consiste nel fatto di essere stata una donna medico, o meglio "la prima ginecologa" del Medioevo europeo, laica, senza pregiudizi, complice, in senso buono, delle donne, che credeva nella bellezza e nell'armonia del corpo umano e nella simmetria tra i sessi, senza escludere il piacere fisico. Ella ha saputo raccogliere i segreti delle donne e imporsi in un mondo maschile soverchiante, divenendo una figura di spicco, un'autorità della Scuola medica di Salerno grazie al suo magistero luminoso che si prolungherà nei secoli.

Résumé : Cet essai éclaire la figure de Trotula, l'une des femmes médecins de la célèbre École de Salerne du XI^e siècle, entre histoire et légende. La pensée médicale de Salerne fut profondément intégrée par Trotula, qui, dans l'exercice de sa profession médicale et de *magistra*, se distingua par les traités qu'elle a écrits ou qui lui ont été attribués, comme le *De passionibus mulierum* et le *De ornatu mulierum* qui ont eu une large diffusion en Europe et qui ont apporté une contribution fondamentale au développement des études de gynécologie, obstétrique, médecine générale, puericulture et cosmétique. La modernité de Trotula est d'avoir été une femme médecin, mieux, « la première gynécologue » du Moyen Âge européen. Elle était laïque, sans préjugés, complice (dans une acception positive) des femmes ; elle croyait à la beauté et à l'harmonie du corps humain et à la symétrie entre les sexes, sans exclure le plaisir physique. Elle a su recueillir les secrets des femmes et s'imposer dans un univers masculin écrasant, devenant une figure de premier plan, une autorité de l'École médicale de Salerne grâce à son magistère lumineux qui se prolongera à travers les âges.

Ricomporre il profilo della figura singolare di Trotula de' Ruggiero, medichessa attiva nella Salerno (*Hippocratica Civitas*) dell'XI secolo, legata per formazione alla locale scuola medica di fama europea, implica, nel contempo, un approccio di tenore storico e scientifico-letterario pervaso da congetture e supposizioni dal momento che « un'aura di verità, verosimiglianza e mito¹ » avvolge la Nostra considerata, entrata persino a far parte della favolistica popolare con il nome di "Dame Trott".

Nata intorno al 1030 da una nobile e potente famiglia di stirpe longobarda (anche se qualche storico sostiene di origini normanne), Trotula² crebbe e si formò nella Salerno dell'XI secolo che, grazie alle mire espansionistiche del principe longobardo Guaimario IV, si era annessa Amalfi, Sorrento, Gaeta oltre che diversi centri del ducato di Puglia e di Calabria, divenendo una vera e propria capitale del Sud d'Italia³. A seguito di lotte intestine, Guaimario venne assassinato e gli successe, di diritto, il figlio Gisulfo II, con il quale si estinse il casato dei principi longobardi di Salerno. Dopo la presa del potere, tra il 1076 e il 1077, Roberto il Guiscardo, d'ascendenza normanna, si fregiò del titolo di duca di Puglia, Calabria e Sicilia. Su quest'ultima consolidò la sua signoria agli inizi degli anni Settanta (presa di Catania del 1071 e di Palermo nel 1072) e definitivamente negli anni Novanta con l'annientamento dell'ultimo presidio arabo di Noto. I Normanni, una volta occupata Salerno, si trovarono di fronte a una città ricca anche grazie al suo porto divenuto tappa obbligata delle rotte commerciali verso il Nordafrica e gli altri porti del Mediterraneo. Dal porto salernitano partivano e arrivavano navi cariche non solo di legname, grano, tessuti di lino, ma anche di spezie, di sostanze organiche e inorganiche provenienti dall'Oriente e dalla vicina Sicilia che costituivano la materia prima indispensabile ai medici e alle medichesse della celebre *Schola* per preparare

1 Pietro Greco, *Trotula. La prima donna medico d'Europa*, Roma, L'Asino d'oro, 2020, p. 15.

2 Tra i contemporanei compresi quelli che furono suoi allievi e che ne studiarono e citarono gli insegnamenti fu nota anche come "Trotta", "Trocta", "Tortola", "Trocula", "Tuenda", "trott", "tt", "Truta", "Trutella", "Trorula", "Tortula", "Eros Juliae", "Erotian", "una delle donne di Salerno", "Dame Trott", "Mulier sapiens", "Magistra", "Uxor Platearii". Singolare è il cambiamento del nome dal genere femminile a quello maschile, una modifica che merita alcune riflessioni sociologiche e di carattere filologico. Su Trotula si vedano anche Dorotea Memoli Apicella, *Io, Trotula. Storia di una leggendaria scienziata medievale*, Cava de' Tirreni, Marlin, 2013; Paola Presciuttini, *Trotula*, Bologna, Meridiano Zero, 2014 (romanzo); Ferruccio Bertini, *Trotula, il medico*, in *Medioevo al femminile*, Bari, Laterza, 2018, p. 97-118; Piero Manni, *Trotula de' Ruggiero mulier Salernitana*, in *Trotula de' Ruggiero. La sinfonia del corpo. Trattato medievale sulla salute e il benessere delle donne*, San Cesario di Lecce, Manni, 2020, p. 29-41.

3 Cfr. Paolo Delogu, *Mito di una città meridionale*, Napoli, Liguori, 1977.

i farmaci necessari a curare le più comuni o le più rare patologie. Salerno era allora conosciuta anche come la “città dell'acqua”. Acquedotti, fontane, pozzi, cisterne, bagni pubblici e privati costituivano una rete idrica invidiabile favorendo l'igiene pubblica e l'idroterapia già conosciuta e praticata sin dall'antichità. La fama di Salerno fu indubbiamente legata soprattutto alla locale Scuola medica⁴, ai suoi *magistri*, tra cui si annovera la stessa Trotula nonché a una nutrita schiera di donne, le cosiddette “donne salernitane” le quali, in veste di mediche, levatrici ed erboriste si dedicheranno, con grande abnegazione ed umanità, alla cura degli ammalati. Nella storia della medicina occidentale, una tappa decisiva per la diffusione del pensiero di Galeno e indirettamente di Ippocrate fu senz'altro Salerno, già nota anche come la “città della salute”. L'istituzione della celebre Scuola medica fu resa possibile, verso il Mille, grazie all'arrivo di cinque *magistri* di nazionalità diverse: Costantino l'Africano, il greco Pontus proveniente da Alessandria d'Egitto, il latino Salernus, l'ebreo Helimus originario di Betania e l'arabo Abdela di Aleppo.

La nascente Scuola era, secondo Pietro Greco, « il frutto della contaminazione dei saperi sanitari di quattro diverse culture, differenti ma non del tutto indipendenti tra loro⁵ »: la cultura greca, ebraica, araba e latina e quindi quattro medicine professate con spirito prevalentemente laico. A quest'ultimo riguardo, uno degli elementi innovativi della *Schola* medica salernitana è quello di aver conferito lauree in medicina non più tra le mura conventuali, bensì tra quelle del palazzo civile, e quindi in un contesto assai laico. Prima di iniziare a svolgere la propria professione, il medico neo-abilitato doveva pronunciare il giuramento ippocratico, ossia curare con coscienza e perizia gli ammalati, non chiedere nulla al povero come contropartita delle sue prestazioni, condurre una vita all'insegna dell'onestà e della parsimonia. Ma la vera fioritura della Scuola medica di Salerno dell'XI secolo si ebbe grazie all'operato di due illustre figure di *magistri*: Garioponto, laico, e Alfano, monaco a Montecassino e in

4 In proposito si consigliano *Regimen sanitatis Salernitanum*, Pisa 1484 (trad. it. di Serafino Razzi, Perugia 1587) opera tradotta in tutte le lingue europee; Paul Oskar Kristeller, *Studi sulla Scuola medica salernitana*, Napoli, Istituto Italiano per gli studi filosofici, 1986; Jacques Jouanna, *La nascita dell'arte medica occidentale*, in *Storia del pensiero medico occidentale. Antichità e Medioevo*, vol. I, Roma/Bari, Laterza, 1993; Danielle Jacquart e Agostino Paravicini Bagliani (a cura di), *La Scuola Medica Salernitana. Gli autori e i testi*, Firenze, Edizioni del Galluzzo, 2007; Pietro Greco, *La scienza e l'Europa. Dalle origini al XIV secolo*, Roma, L'Asino d'oro, 2013; Piero Manni, *Trotula de' Ruggiero. Mulier salernitana*, in *Trotula de' Ruggiero. L'armonia delle donne. Trattato medievale di cosmesi con consigli pratici sul trucco e la cura del corpo*, San Cesario di Lecce, Manni, 2014; Willy Burguet, *Da Trotula a Vesalio. Itinerari della medicina in Italia*, Cuneo, Nerosubianco, 2018.

5 Pietro Greco, *Trotula. La prima donna medico d'Europa*, op. cit., p. 44.

seguito arcivescovo di Salerno, di cui Trotula fu allieva. Al primo si è debitori del *Passionarius* (Trattato sulle malattie), opera divisa in cinque libri di taglio enciclopedico, in cui l'autore si ispirò agli scritti di Galeno e di altri medici greci⁶, mentre al secondo, grande amico di papa Gregorio VII, dell'abate di Montecassino Desiderio e del principe salernitano Gisulfo II, va il merito di aver steso diversi trattati come *I quattro umori*, *Le pulsazioni*, *Alcuni problemi di medicina* ed approntato parecchie traduzioni dal greco, contribuendo in tal modo a far crescere il prestigio della Scuola medica salernitana. Dal punto di vista filosofico-dottrinale i *magistri* salernitani si faranno portatori della teoria ippocratica degli umori, non disgiunta da quella degli elementi presenti nel cosmo, e rivisitata da quella galenica: all'interno del corpo umano circolavano quattro umori: il sangue, di per sé caldo e umido come l'aria, veniva associato alla primavera e all'infanzia; il flegma invece, freddo e umido come l'acqua, prevaleva in inverno, corrispondendo alla senescenza; la bile gialla, calda e secca come il fuoco, era abbinata all'estate e alla gioventù; infine la bile nera, fredda e secca come la terra, corrispondeva all'autunno e alla maturità. Il carattere degli individui era condizionato dal fatto che un umore poteva prevalere sugli altri (individui sanguigni, collerici, melanconici e flemmatici) e ciò determinava il temperamento o complessione che era il risultato della mescolanza equilibrata degli umori garante di una buona salute. La malattia insorgeva, secondo i *magistri* salernitani, quando questo equilibrio veniva compromesso dall'eccesso o dall'alterazione degli umori. Mentre Ippocrate si affidava, nella cura delle malattie, all'azione della natura risanatrice, invitando i colleghi a fare altrettanto, Galeno e la Scuola salernitana consideravano il compito precipuo del medico quello di combattere i sintomi della malattia, eliminando, tramite i farmaci, la causa della stessa definita *materia peccans*. Egli non poteva prescindere nell'approccio al malato da un'anamnesi scrupolosa, dalla semeiotica, dalla misurazione del polso, dal controllo dell'orina, dal rilevamento di un alterato equilibrio tra i quattro umori, dalla diagnosi, dalla prognosi e dalla cura. Non da trascurare è poi l'arrivo a Salerno dell'alchimia, antesignana della chimica moderna, grazie alla mediazione di Costantino l'Africano, disciplina che entrerà a tutti gli effetti nel piano di studi della Scuola, già ampiamente diffusa e praticata nel mondo arabo.

Il maestro Garioponto, attivo tra il 1020 e il 1050, fu determinante nella sistemazione del sapere medico all'interno della Scuola salernitana attraverso

6 Cfr. Mario Vegetti, *Tra il sapere e la pratica*, in *Storia del pensiero medico occidentale. Antichità e Medioevo*, op. cit., p. 73-120 e Danielle Jacquart, *La scolastica medica*, in *Storia del pensiero medico occidentale. Antichità e Medioevo*, op. cit., p. 261-322.

le sue traduzioni dei testi di Ippocrate e di Galeno, rendendoli comprensibili a tutti e inserendo anche vocaboli in volgare.

A lui si affiancò il suo probabile allievo Alfano, medico e arcivescovo, che, a sua volta, fu il maestro di Trotula. Come scrive Pietro Greco⁷, il magistero di Garioponto fu decisivo per alimentare in Trotula la passione di mettere per iscritto le sue esperienze mediche di natura empirica. Sulla scia di Garioponto durante l'XI e il XII secolo si ebbe una ricca fioritura di trattati di anatomia anche comparata, di studi su come contrastare i veleni, di raccolte di ricette, delle cosiddette *Pratiche* (descrizioni delle patologie e delle relative cure; celebre fu quella di Petroncello, allievo di Garioponto) e dei *Regimi*. Gli apporti della medicina araba arricchirono notevolmente il patrimonio sapienziale medico della Scuola salernitana. Del resto, il magistero di Costantino l'Africano (sue le traduzioni degli *Aphorisma* e dei *Prognostica* di Ippocrate, del *Liber divisionum* e del *Liber experientorum* di Rhaze, del *Liber dietorum*, del *Liber urinarium* e del *Liber febrium* nonché del *Tegni* e *Megategni* di Galeno), dell'arabo Abdela, la presenza di medici musulmani in Sicilia e l'officina traduttiva di Montecassino favorirono la recezione del pensiero medico antico e medievale. La portata avanguardista della Scuola medica salernitana, una vera università europea *ante litteram*, si esplicitò anche nell'adozione da parte dei *magistri* della *quaestio* inteso come metodo argomentativo per risolvere le controversie che potevano insorgere. Le *quaestiones salernitanae* basate sull'esposizione di domande inerenti all'ambito medico e naturale, cui seguivano risposte adeguate e coerenti in forma descrittiva, fornirono un quadro esauriente dei fenomeni naturali nonché dell'anatomia, fisiologia, patologia e terapia umani. L'altro elemento innovativo da intendersi come espressione dello spirito laico che animava la Salerno del tempo fu l'apertura della Scuola anche alle donne, accettate sia in veste di studentesse sia di docenti.

Le celebri *mulieres Salernitanae* operavano non solo come infermiere, levatrici o erboriste, ma anche come medichesse e docenti della Scuola, godendo del pubblico riconoscimento. Alla nutrita schiera di queste donne encomiabili appartenne, a pieno diritto, Trotula de' Ruggiero. Lo stesso sposo di Trotula, Giovanni Plateario detto il Vecchio, fu, con buona probabilità, un maestro della Scuola: da lui ebbe due figli, Giovanni detto il Giovane e Matteo, divenuti entrambi medici e maestri della Scuola salernitana (*magistri Platearii*), oltre a Ruggiero, il futuro signore del castello di Montuori, che nel 1097 fece un lascito in memoria della madre deceduta lo stesso anno o poco prima. L'eccellente formazione ricevuta da Trotula come allieva della

7 Pietro Greco, *Trotula. La prima donna medico d'Europa*, op. cit., p. 49.

Scuola salernitana le consentirà nell'esercizio della sua professione di medico e di levatrice di scalare la gerarchia accademica divenendo, secondo Ferruccio Bertini⁸ e Monica H. Green⁹, *tamquam magistra, quasi magistra* oppure *sapiens matrona*, dal momento che, nel contesto salernitano dell'XI secolo laicamente aperto e culturalmente multi-etnico, non era consentito a una donna di ricevere l'appellativo di *magistra*. Di parere contrario è invece la filologa Sonia Maura Barillari¹⁰ che, facendo riferimento a uno scritto del secondo figlio di Trotula, Matteo, in cui si rivolge alla propria madre chiamandola *magistra*, considera Trotula, a tutti gli effetti, la prima donna della Scuola salernitana riconosciuta ufficialmente come docente. Ma, come sostiene Pietro Greco, « anche se questa tesi [della Barillari] fosse infondata, è chiaro che una donna definita *quasi magistra* [doveva] godere di grande prestigio e autorevolezza. Tanto più se [godeva] del favore popolare, oltre che del riconoscimento dei medici maschi¹¹ ». Durante la sua lunga carriera Trotula ebbe sicuramente molti allievi e allieve che assisteranno alle sue lezioni accademiche, prendendo appunti e, con buona probabilità, approntando dispense ad uso didattico. Ella praticò una medicina che teneva conto delle condizioni climatiche, salutari e igieniche del luogo, ossia di Salerno, non aderendo alla visione assoluta della medicina ippocratica. La presenza, in Salerno, di numerose fonti d'acqua termale e del celebre orto botanico noto come il Giardino di Minerva che si estendeva lungo il litorale, nonché l'ampia disponibilità di spezie provenienti dall'Oriente e di sostanze organiche ed inorganiche agevolarono, senza dubbio, l'attuazione dei protocolli terapeutici di base empirica sulla scorta di metodiche perfezionate nel corso della professione rivolta prevalentemente a curare le donne. Rispetto ai colleghi maschi, Trotula sottoporrà le sue pazienti a visite ginecologiche dirette. Del resto chi meglio di lei in quanto donna conosceva il corpo femminile e le eventuali disfunzioni e patologie ginecologiche? Il *pudoris causa* da parte delle donne non consentiva allora ai medici maschi di esaminare l'apparato genitale femminile¹² e, il più delle volte, essi si affidavano alle descrizioni orali delle proprie collaboratrici con l'alto rischio di formulare diagnosi errate e di prevedere interventi chirurgici fuori luogo. Trotula si impose sulla scena

8 Ferruccio Bertini, *op. cit.*, p. 104.

9 Monica H. Green, « Gendering the History of Women's Healthcare », *Gender & History*, n° 20, 3, novembre 2008, p. 487-518.

10 Cfr. Sonia Maura Barillari, *Il corpo delle donne: il magistero di Trocta*, in *Il corpo impuro e le sue rappresentazioni nelle letterature medievali*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2012.

11 Pietro Greco, *Trotula. La prima donna medico d'Europa*, *op. cit.*, p. 32

12 Al riguardo cf. Claude Thomasset, *La natura della donna*, in Georges Duby e Michelle Perrot (a cura di), *Storia delle donne, Il Medioevo*, Roma/Bari, Laterza, 2022, p. 56-87.

medica salernitana con la sua teoria e pratica relative non solo alla ginecologia, all'ostetricia, alla puericoltura e alla cosmesi femminile, ma anche alle malattie generali e alla chirurgia. In qualità di docente insegnò molti anni alla Scuola medica e fu « a capo di una *équipe* di donne che fa[cevano] con lei ricerca (cerca[va]no cioè, di produrre nuove conoscenze), oltre a operare come medici clinici, soprattutto nell'ambito della ginecologia, campo di studi che la *sanatrix* salernitana letteralmente inaugur[ò]¹³ ».

La questione sull'attribuzione a Trotula delle opere giunte fino a noi manoscritte o a stampa ha impegnato filologi, archivisti, medici e storici in una vera ridda di ipotesi che ha attraversato il corso dei secoli. I quesiti ancora attuali sono sostanzialmente di triplice natura. Questi testi furono scritti direttamente dalla medichessa salernitana e quindi degni di godere di una precisa valenza autoriale? Oppure a redigerli fu un collega maschio o un allievo o un'allieva su incarico della stessa docente e in suo nome? Oppure furono piuttosto il frutto di una raccolta di appunti presi dai colleghi o dagli allievi nel corso delle sue lezioni accademiche e poi ritrascritti mantenendo l'anonimato? A noi piace credere che, in buona misura, li abbia scritti Trotula stessa e che ci siano giunti con tutte le prevedibili omissioni, interpolazioni, riduzioni nonché con tutti i probabili emendamenti ed errori di trascrizione. Di Trotula o a lei attribuiti ci rimangono un centinaio di manoscritti stilati tra il XIII e il XIV secolo che riportano integralmente o in parte le opere principali quali il *De passionibus mulierum ante in et post partum* (Sulle malattie delle donne prima durante e dopo il parto) siglato come *Trotula maior* e il *De ornatu mulierum* (Sulla cosmesi delle donne) noto anche come *Trotula minor* che, nel presente contributo, verranno presi specificamente in considerazione. Se poi a questi si aggiungono il *De curis mulierum* (Sui trattamenti delle donne) e la *Practica secundum Trotam* (La pratica medica secondo Trota) si ottiene la cosiddetta *Summa qui dicitur Trotula* che si profila come una sorta di arcipelago testuale articolato e filologicamente problematico quanto alla sua paternità autoriale. Nel 1837 venne scoperto a Wroclaw un manoscritto, purtroppo andato perso, risalente alla fine del XII o all'inizio del XIII secolo intitolato *De aegritudinum curatione* (La cura delle malattie) che conteneva, nella seconda parte, scritti di sette famosi esponenti della Scuola salernitana tra cui figurava, oltre a suo marito Giovanni Plateario, la stessa Trotula, a riprova della fama da lei raggiunta anche al di fuori dei confini italiani. Come sottolineano Ferruccio Bertini e Pietro Greco, a partire dal 1544 i manoscritti furono tralasciati e si inaugurò la lunga stagione delle edizioni a stampa delle opere di Trotula. Infatti nel

13 Pietro Greco, *Trotula. La prima donna medico d'Europa*, op. cit., p. 81.

1544 un medico tedesco di Hagenau, George Kraut, pubblicò a Strasburgo, dopo averlo rivisto, un testo intitolato *Trotula* e presentato come *Summa que dicitur "Trotula"* scritto, a suo dire, dalla celebre *sanatrix salernitana*. Il libro consta di tre opere, il *Liber de sinthomatibus mulierum*¹⁴ (Libro sulle malattie delle donne), il *De curis mulierum* (Sui trattamenti delle donne) e il *De ornatu mulierum* (Sulla cosmesi delle donne). Inoltre, per il fatto che gli stessi testi furono già raccolti da un anonimo nel XIII secolo, Monica H. Green, in base al criterio della stabilità, li ha definiti un vero e proprio *Corpus standardizzato*.

Il *De passionibus*, noto anche come *Trotula major*, redatto in seno alla Scuola salernitana e attribuito alla celebre medichessa, è sostanzialmente un'opera laica anche se nel prologo si ricorda che Dio, creatore dell'universo, tra tutti gli esseri animati, ha conferito a quello umano un'elevazione razionale superiore, il libero arbitrio e la capacità di riprodursi per la perpetuazione della specie che contempla l'uomo e la donna dotati di nature diverse secondo la teoria del temperamento o della complessione galenica:

Quando Dio, artefice dell'universo, sin dall'origine del mondo distinse ogni natura secondo il suo genere, foggì quella umana al di sopra delle altre per singolare dignità. Le conferì infatti una condizione razionale superiore a quella degli altri esseri animati e libertà d'arbitrio. E poiché volle che il genere umano si perpetuasse in eterno, creò l'uomo e la donna con diverso sesso, affinché una futura prole non cessasse mai di nascere dalla loro feconda unione. Infondendo diletto lacci nel loro congiungimento, creò la natura del maschio calda e asciutta e quella della donna fredda e umida¹⁵.

Buona parte dell'opera è dedicata alle malattie a carico dell'apparato genitale femminile, al parto e alla cura del neonato, prescindendo dalle nozioni di medicina generale, chirurgia¹⁶, andrologia e cosmetica. Trotula, nella trattazione, dimostrò competenze anatomiche e fisiologiche straordinarie per il tempo in cui visse¹⁷. A queste si devono aggiungere precise metodiche e dettagliati protocolli terapeutici che faranno di lei una ginecologa *ante litteram* di

14 Si tratta di un altro titolo che designa sempre il *De passionibus mulierum*. Quest'ultimo verrà qui esaminato in base alla traduzione italiana curata da Matilde Nubié e Adriana Tocco in *Trotula de' Ruggiero, Sulle malattie delle donne*, a cura di Pina Cavallo Boggi, Torino, La rosa, 1979, d'ora in poi SMD, versione a sua volta approntata sull'edizione aldina apparsa a Venezia nel 1547 riportata nel *Medici antiqui omnes* visionato dall'estensore del presente contributo nel mese di settembre 2022 presso la Biblioteca Statale di Cremona (segnatura FA 6.5.27).

15 SMD, p. 5.

16 Celebri le suture perianali dopo il parto.

17 Cf. Monica H. Green, *Trotula. Un compendio medievale di medicina delle donne*, Firenze, Edizioni del Galluzzo, 2009.

fama europea come attestano i manoscritti e le edizioni stampa che direttamente e indirettamente la coinvolgono. I titoli dei diversi capitoli riassumono efficacemente la materia esaminata: « Sulla ritenzione del mestruo »; « Sulle mestruazioni scarse », « Sulle mestruazioni troppo abbondanti »; « Sul prolasso dell'utero »; « Su quando l'utero si sposta dalla sua naturale sede, pur senza alzarsi né abbassarsi »; « Sull'ascesso dell'utero »; « Sulle ulcerazioni dell'utero »; « Sul prurito alla vulva ». Alla descrizione e alle cause delle varie disfunzioni e patologie, Trotula indicò sempre i rimedi farmaceutici (in buona misura a base di erbe, non escludendo la materia organica animale e inorganica, sotto forma di unguenti, tisane, pozioni, cataplasmi, impiastri, pessari, irrigazioni, bagni) efficaci a lenire le sofferenze e i fastidi delle pazienti e non perdendo mai di vista, dove era possibile, la completa guarigione.

Ciò che davvero colpisce il lettore di quest'opera è la sapiente riflessione di Trotula sulle malattie che affliggono il sesso femminile nonché la piena comprensione delle stesse con un approccio delicato e psicologicamente efficace, che un medico maschio non poteva allora garantire. Il *De passionibus* si presenta quindi come un trattato ginecologico di alto e inedito valore scientifico, anche se l'impostazione di fondo è ancora empirica, non unico se scorriamo la tradizione. In Grecia tra il IV e il II secolo a.C. una donna medico, Metrodora, scrisse l'opera *Sulle malattie e le cure delle donne*, un'altra medichessa greca, Aspasia, rivolse i suoi studi alla ginecologia e all'ostetricia. Lo stesso *Corpus hippocraticum* tratta esplicitamente delle malattie delle donne come del resto il *De utero et pudendo muliebri* di Sorano di Efeso che esercitò ad Alessandria d'Egitto e a Roma tra il I e il II secolo. Prima di Trotula circolavano quindi nell'Europa latina parecchi scritti sulla ginecologia come, ad esempio la *Gynaecia* (Ginecologia) di Celio Aureliano e quella di Muscione, medico romano del VI secolo. Trotula, occupandosi delle ulcerazioni dell'utero, detto anche matrice, che producono secrezioni purulente, dolore e fitte, ricorreva all'applicazione di sostanze disintossicanti e analgesici. Ecco i consigli terapeutici della celebre medichessa:

Il succo di morella e di piantaggine con olio di rose o con albume d'uovo, con latte di donna, con succo di portulaca o di lattuga, che sono di natura fredda. Anche la dieta sia fredda. Ci si faccia il bagno in acqua dove siano state cotte rose, mirto, fieno greco, pulicaria, lenticchie, galle, fiori di melograno e simili¹⁸.

Per il prurito alla vulva consigliava alla paziente di usare canfora, targirio, bacche di lauro e albume d'uovo per farne un pessario o un'irrigazione.

¹⁸ SMD, p. 14.

La *sanatrix* salernitana non trascurò poi la gravidanza, momento importante per la donna, come pure il parto con tutte le sue complicate nel caso si fosse presentato difficile (contrazioni frequenti, utero piccolo ecc.); a questo proposito ella, in veste di levatrice, suggeriva alla partoriente di « fare un bagno in acqua dove siano stati cotti fieno greco, malva, semi di lino e orzo », di ungersi i fianchi, il ventre e le cosce e l'inguine « con olio di viole e di rose », di bere « aceto e miele, polvere di menta, assenzio », di starnutire con polvere di incenso oppure con candisio, pepe, euforbia sempre in polvere e poi di « camminare lentamente per la casa¹⁹ ». I capitoli XVIII e XIX sono dedicati espressamente al neonato e alla sua cura anche da parte della nutrice. Si tratta di una breve sezione, in cui Trotula dimostrò pure di essere un'attenta puericultrice:

E il cordone ombelicale sia legato a tre dita dal ventre, perché, a seconda della distanza dell'ombelico dal ventre, la verga sarà più o meno lunga. E si unga il palato del neonato con miele e si lavino le narici con acqua calda, per farlo parlare meglio. E una volta unto, venga sempre pulito e le sue mucose siano sempre ben nette. Il bambino venga strofinato spesso e tutte le sue membra devono essere strette nelle fasce²⁰.

La nutrice deve essere giovane, di colorito chiaro, bianco e rosso, non troppo vicina né troppo lontana dal parto. Non deve avere macchie, né mammelle piccole o troppo grosse, bensì il petto ampio. Sia moderatamente grassa. Non mangi cibi salati, troppo saporiti, acetosi, astringenti, né porri e cipolle, né quegli ingredienti che si mescolano ai cibi per aggiungere loro sapore, come il pepe, l'aglio e la ruta. Eviti soprattutto l'aglio. E così pure le ansie e quanto può provocare le mestruazioni. Se il latte le diminuisce, le si somministrino pappine di farina di fave, di riso e di frumento, con latte e zucchero²¹.

Trotula rimarca, in questi passi, la necessità di seguire una corretta igiene per prevenire eventuali malattie nonché una dieta salutistica mirata. Nel prevedere poi rimedi contro l'aborto che può prodursi in alcune donne tra il settimo e il nono mese di gravidanza (cap. XXXVIII) ella riserverà particolare attenzione alla salute dei nascituri e delle future madri. Ella seguiva tutte le fasi dal concepimento alla nascita con un atteggiamento amorevole verso le gestanti, le partorienti, i neonati e le nutrici che contraddistinguerà le *mulieres* salernitane.

La sua apertura mentale laica la portò a ribadire più volte la necessità di vivere naturalmente, senza sovrastrutture moralistiche, il corpo e la sessualità sia da parte della donna che dell'uomo. Da donna medico sapeva gestire, con

¹⁹ *Ibid.*, p. 27.

²⁰ *Ibid.*, p. 30.

²¹ *Ibid.*, p. 31-32.

sapiente determinazione, i problemi che potevano sorgere all'interno della coppia dovuti o alla sterilità (sia femminile che maschile) o alla difficoltà di erezione e al gonfiore del pene nel maschio, o alla conformazione troppo piccola dell'utero. Per prevenire gravidanze rischiose consigliava in maniera pionieristica il ricorso a pratiche contraccettive. Per Trotula l'astinenza sessuale era perniciosa, dal momento che nella donna poteva provocare danni seri all'utero (cap. XXVI).

Inaspettato è poi il capitolo XXXV dedicato a « Su come restringere la vulva, sì che anche chi non è più vergine appaia tale », questione ripresa anche nel *De curis mulierum*, in cui Trotula, da medichessa libera, senza pregiudizi, pur di permettere alla donna di rifarsi la verginità anche a costo di ingannare il futuro marito, le proponeva un buon costringitore per la vagina, ossia un pessario intriso di una miscela di albumi d'uovo, acqua ed erbe, oppure della polvere di rovo o di natron con effetto astringente, e tutto ciò per mantenere la serenità tra i coniugi e quindi incentivare il desiderio di concepire una nuova vita oltre a garantire loro una soddisfacente vita sessuale²². Il *De passionibus* mostra quindi a tutto tondo l'occhio di riguardo di Trotula per la salute fisica, affettiva e psicologica sia delle donne che degli uomini.

Inoltre la medicina di Trotula non trascurò affatto il culto della bellezza femminile e quindi la cosmesi del corpo, in quanto il corpo era da lei considerato, nella sua globalità, come fonte di piacere, di benessere e di amore. Una giusta cosmesi poteva assicurare un'armonica simmetria tra i sessi. Affronterà l'argomento nel *De ornatu mulierum*²³ a lei attribuito e rivolto alle donne di Salerno. Si tratta di un piccolo trattato sulla cosmesi femminile che fa tesoro anche della cura del viso e del corpo delle donne arabe presenti a Salerno e in Sicilia. Secondo Trotula era importante per le donne di ogni condizione sociale, sposate o nubili, prendersi cura del proprio corpo: nascondere ed eliminare le rughe, i gonfiori del volto e le borse sotto gli occhi, depilarsi, schiarire la pelle per apparire più seducenti, nascondere macchie e lentiggini, eliminare le screpolature dalle labbra, truccarsi, tingersi i capelli e irrobustirli, lavarsi

22 Cf. *ibid.*, p. 42 e citazione dal *De curis mulierum* in Pietro Greco, *Trotula. La prima donna medico d'Europa*, op. cit., p. 147.

23 A questo proposito ci si è riferiti per le citazioni testuali alla traduzione italiana di Piero Manni intitolata *Trotula de' Ruggiero. L'armonia delle donne. Trattato medievale di cosmesi con consigli pratici sul trucco e la cura del corpo*, San Cesario di Lecce, Manni, 2014 (d'ora in poi LAD); inoltre si tengano in debita considerazione i seguenti studi e interventi saggistici: Pietro Greco, *Trotula. La prima donna medico d'Europa*, op. cit., p. 149-162; Eva Cantarella e Andrea Vitali, *Interventi alla traduzione italiana Trotula de' Ruggiero. L'armonia delle donne*, op. cit., p. 5-21.

bene i denti per eliminare alitosi e prevenire gengiviti. A Trotula stava molto a cuore anche il benessere estetico delle donne e per questa ragione prescriveva loro unguenti, erbe terapeutiche, massaggi, irrigazioni e bagni. Per sbiancare e schiarire il volto dava diversi consigli come ad esempio:

Prendi succo di bulbocastano, la pianta nota come castagna di terra, e mescolalo con midollo di bue o di vacca; lascia seccare e riduci in polvere; aggiungi polvere di aloe, di osso di seppia, di natron bianco e di sterco di colomba. Ricavane un unguento che la donna si spalmerà sul viso. Per ottenere lo stesso scopo, prendi levistico, cuocilo e con questa acqua lava il viso²⁴.

Oppure:

Immergi delle uova intere in aceto fortissimo e tienile fino a quando il guscio non diventi come la pellicola interna, poi aggiungi della senape bianca e quattro once di zenzero e pesta tutto insieme. Con questo composto spalma frequentemente il viso²⁵.

Ciò che rende molto moderna e per certi versi straordinaria la figura di Trotula è il fatto di aver concepito una medicina per le donne fatta da una donna e, come scrive Eva Cantarella, di aver dimostrato una disincantata « complicità con le sue concittadine e più in genere con le donne che in simili circostanze ricorrevano a lei in cerca di aiuto²⁶ ». Il fascino seduttivo di ogni donna poteva essere incrementato anche attraverso la cosmesi e il culto della bellezza del proprio corpo. Il benessere fisico era per lei garante anche di quello psichico e affettivo. La visione olistica della medicina di Trotula era basata su questo credo salutistico. Ben accette erano quindi pomate naturali, unguenti, massaggi, bagni, ossia tutti quei rimedi che la natura offriva generosamente.

Trotula esercitò liberamente, come del resto le altre *mulieres Salernitanae*, la sua professione di medico e di *magistra*, al di là delle convenzioni giuridiche, sociali e religiose del tempo, divenendo mitica in ambito europeo, o meglio una figura che è presente anche oggi, attraverso le sue opere, tra storia e leggenda. Il poeta trovatore francese Rutebeuf, il *magistro* salernitano Cofone, Pietro Ispano, lo scrittore inglese Geoffrey Chaucer la citeranno o faranno esplicito riferimento ai suoi consigli terapeutici. In particolare Geoffrey Chaucer menzionerà nel « Racconto della comare di Bath » riportato nei *Canterbury Tales* la figura di Trotula²⁷ accanto a quella di Eloisa.

²⁴ LAD, p. 77.

²⁵ *Ibid.*, p. 79.

²⁶ Eva Cantarella, *op. cit.*, p. 13.

²⁷ Geoffrey Chaucer, *I racconti di Canterbury*, Milano, Mondadori, 1989, p. 125.

Ma nonostante le lodi non è potuta mancare la *querelle* sulla sua esistenza e identità che porterà a una sorta di “negazione purificatrice” del femminile. Ciò è dovuto a Hans Kaspar Wolf²⁸ che, nel 1566, pubblica a Basilea il *De passionibus*, attribuendolo non a Trotula de' Ruggiero, bensì a Eros, un liberto di Giulia, figlia di Cesare Augusto, vissuto dieci secoli prima della nascita della celebre medichessa. Eros è diventato persino Trotus. Il fronte negazionista si è allargato nel XIX e XX secolo con esiti assai curiosi: «Trotula è un personaggio fantastico» (Achille Jubinal²⁹); «non è possibile che una donna abbia scritto il *De passionibus*» (Konrad Hiersemann³⁰, Charles Singer e Henry E. Sigerist³¹), «potrebbe essere stata una figura reale o anche solo immaginaria» (Marie Paul Hyacinthe Meyer³²). Ma ciononostante ha al suo attivo anche una nutrita schiera di sostenitori della sua esistenza come Salvatore de Renzi³³, Emile Picot³⁴, Kate Hurd-Mead³⁵ insieme a John F. Benton³⁶ e da ultimo il movimento femminista americano degli anni Settanta³⁷, anche se il dibattito filologico sull'attribuzione delle opere sopracitate è ancora vivo. Ma al di là delle discussioni accademiche, ci piace ricordare Trotula come una grande donna, ossia come un'eccezionale medichessa-pioniera libera, altruista, emancipata, femminilmente complice in senso buono, moderna, che ha saputo raccogliere i segreti delle donne del suo tempo, muovendosi con coraggio nell'universo maschile allora soverchiante. Trotula è stata in fondo l'artefice non solo del suo straordinario percorso di vita e di cultura ma anche della sua stessa leggenda.

28 Si veda a questo proposito Pietro Greco, *Trotula. La prima donna medico d'Europa*, op. cit., p. 105.

29 Cf. Achille Jubinal, *Oeuvres complètes de Rutebeuf, trouvère de XIII^e siècle*, Paris, A. Jubinal éd., 1874-1875.

30 Cf. Conrad Hiersemann, *Die Abschnitte aus der Practica des Trotus in der Salernitanischen Sammelchrift "De Aegritudinum Curatione"*, Lipsia, C. Hiersemann ed., 1921.

31 Cf. Charles Singer-Henry Ernst Sigerist, *Essays on the History of Medicine*, London/Zürich, Oxford University Press, 1924.

32 Cf. Paul Meyer, «Manuscripts médicaux en français», *Romania*, n° 44, 1915-1917, p. 161-214.

33 Cf. Salvatore De Renzi, *Collectio salernitana*, voll. I-V, Napoli, Tip. del Filiatre-Sebezio, 1852-1857. Dello stesso autore si segnala *Storia documentata della Scuola Medica di Salerno*, Napoli, Stab. Tip. Di G. Nobile, 1857.

34 Cf. Émile Picot, «Le monologue dramatique dans l'ancien théâtre français-second article», *Romania*, n° 17, 1887, p. 438-542.

35 Cf. Kate C. Hurd-Mead, «Trotula», *Isis*, n° 14, 1930, p. 349-367.

36 Cf. J. F. Benton, «Trotula. Women's Problems, and the Professionalization of Medicine in the Middle Ages», *Bulletin of the History of Medicine*, n° 59, 1985, p. 30-53.

37 Cfr. The Boston Women's Health Book Collective, *Noi e il nostro corpo. Scritto dalle donne per le donne*, Milano, Feltrinelli, 1981.



Probabile raffigurazione di Trotula de' Ruggiero che sorregge un vaso colmo d'urina
(manoscritto dei primi del XIV secolo).

Santa Caterina degli ospedali

Una mistica nell'assistenza sanitaria genovese del xv secolo

Valeria Puccini

Università degli Studi di Foggia, Dipartimento di Studi Umanistici. Lettere, Beni Culturali, Scienze della Formazione

Riassunto: Caterina Fieschi (1447-1510), nobile genovese, personalmente incline alla vita religiosa ma costretta al matrimonio dalla famiglia, dopo una visione mistica decide di dedicare l'intera esistenza agli ultimi e agli ammalati, trascinando col suo esempio di rigore morale anche il marito, che sceglierà di affiancarla nelle sue attività caritative ed assistenziali presso l'ospedale di Pammatone, di cui poi lei stessa assumerà la gestione amministrativa, l'Ospedale degli Incurabili e il Lebbrosario di San Lazzaro.

Résumé : Caterina Fieschi (1447-1510) était une aristocrate de Gênes, souhaitant s'engager dans la vie religieuse mais forcée au mariage par sa famille. Après avoir eu une vision mystique, elle consacre toute son existence aux miséreux et aux malades, impliquant même son mari dans sa pratique de rigueur morale. Il choisira en effet de la soutenir dans ses activités caritatives et d'assistanat à l'hôpital de Pammatone (dont elle prendra la gestion), à l'Hôpital *degli Incurabili* et à la Léproserie de San Lazzaro.

Quel poco che sappiamo della vita di Caterina Fieschi (Genova, 1447-1510) lo apprendiamo dal cosiddetto *Corpus Catharinianum*¹, composto da diversi codici manoscritti in volgare di datazione non facile e dal *Libro de la Vita mirabile et dottrina santa, de la beata Caterinetta da Genoa. Nel quale si contiene una utile et catholica dimostratione et dechiaratione del purgatorio*², testo pubblicato a Genova nel 1551, che dai manoscritti precedenti trae il proprio materiale. Quest'ultimo testo è composto, sostanzialmente, da una biografia della santa (la *Vita*) e da due trattati dottrinali (il *Trattato del Purgatorio*³ e il *Dialogo tra anima, corpo, amor proprio, spirito, umanità e Dio*), che secondo Giovanni Pozzi e Claudio Leonardi sono « tre autobiografie travestite⁴ ». Naturalmente, trattandosi di scrittura agiografica, ogni cosa va vagliata con estrema attenzione critica per tentare di discernere la verità biografica dai tanti *topoi* del genere disseminati nella narrazione, il cui intento è quello di fare della vita di questa donna un percorso mistico esemplare che giustifichi e supporti le affermazioni relative alla sua santità. Oltre ai manoscritti del *Corpus* e alla *Vita*, Caterina è menzionata anche nei *Castigatissimi annali*⁵, pubblicati soltanto ventisette anni dopo la sua scomparsa, opera del vescovo genovese Agostino Giustiniani, che la paragona per virtù e santità a Caterina da Siena.

- 1 Per quanto riguarda la complessa questione critica legata al *corpus*, si rimanda a Friedrich von Hügel, *The Mystical Element of Religion as studied in Saint Catherine of Genoa and her Friends*, vol. I-II, London, Joseph M. Dent, 1908; Umile Bonzi, « L'opus catharinianum et ses auteurs: étude critique sur la biographie et les écrits de Sainte Catherine de Gênes », *Revue d'ascétiques et de mystique*, XVI, 1935, p. 351-370. Si veda anche la voce a lei dedicata da Sosio Pezzella nel *Dizionario Biografico degli Italiani*: https://www.treccani.it/enciclopedia/caterina-fieschi-adorno-santa_%28Dizionario-Biografico%29/. La critica attuale non ritiene Caterina autrice di alcuno degli scritti a noi tramandati (Cfr. Giovanni Pozzi, Claudio Leonardi, *Scrittrici mistiche italiane*, Genova, Marietti, 1996, p. 346). È da segnalare che nel 1583 l'intero *Corpus* degli scritti cateriniani venne ascritto all'Indice dei libri proibiti, ma la loro ortodossia fu poi confermata nel 1597.
- 2 *Libro de la Vita mirabile et dottrina santa, de la beata Caterinetta da Genoa. Nel quale si contiene una utile et catholica dimostratione et dechiaratione del purgatorio*, Genova, A. Bellono, 1551.
- 3 Il *Trattato* è un breve saggio in cui è esposta la personale ed originale visione che la santa aveva del Purgatorio, immaginato non più come un luogo fisico come lo era stato il monte della *Commedia* dantesca ma come una dimensione interiore, un percorso penitenziale che le anime purganti percorrono volontariamente e con incredibile slancio perché ardono dal desiderio di ricongiungersi al loro creatore, sopportando con gioia ogni sofferenza.
- 4 Giovanni Pozzi, Claudio Leonardi, *op. cit.*, p. 347.
- 5 Agostino Giustiniani, *Castigatissimi annali con la loro copiosa tavola della Eccelsa et Illustrissima Repubblica di Genova, da fideli et approvati Scrittori, per il Reverendo Monsignore Agostino Giustiniano genovese Vescovo di Nebio accuratamente raccolti*, Genova, A. Bellono, 1537, c. CCLXVII.

Per Caterina Fieschi, conosciuta oggi universalmente come *la dottoressa del Purgatorio*, il tempo della purgazione dai peccati era iniziato già durante la vita terrena: nata a Genova nel 1447 in una ricca e nobile famiglia (tra i suoi antenati vi erano due papi, Innocenzo IV e Adriano V), perse il padre ancor prima di nascere; personalmente incline alla vita religiosa, avrebbe voluto prendere i voti come la sorella maggiore, Limbiana, ma all'età di sedici anni fu costretta a sposare un uomo potente e depravato, Giuliano Adorno, membro di una famiglia rivale dei Fieschi. Si trattò, ovviamente, di un'unione pianificata a tavolino dalle due famiglie che ella, secondo i suoi agiografi, accettò di buon grado ma che le causò molta sofferenza. Successivamente, tuttavia, per sua stessa ammissione Caterina si lasciò coinvolgere nella vita gaudente e peccaminosa del marito « compiacendosi nelle delitie et vanità del mondo, come generalmente fanno le donne⁶ ». Nel 1473, tuttavia, durante una confessione, sarebbe avvenuto l'episodio che segnerà una svolta nella sua vita: l'apparizione di Cristo carico della croce, una visione così realistica da riempire tutta la stanza del sangue che sgorga dalle piaghe. Da quel momento Caterina deciderà di dedicare l'intera sua esistenza agli ultimi e agli ammalati, sottoponendosi per giunta ad una rigidissima disciplina personale fatta di preghiere, digiuni e mortificazioni corporali, trascinando col suo esempio di rigore morale anche il marito, che vivrà in castità accanto a lei, affiancandola nelle sue opere di carità.

Dotata di grande carisma e di notevole autorità morale, tra le mistiche del xv e del xvi secolo Caterina è una figura decisamente insolita, che sembra bruciare « le tappe intermedie dell'ascesa spirituale⁷ »: pur non avendo mai preso i voti e senza ritirarsi dalla vita secolare, anzi restandovi completamente ed attivamente immersa, dal momento della conversione e quasi fino alla fine dei suoi giorni la sua sarà un'esistenza condotta in totale comunione con Dio, senza alcun tramite o guida umani:

Era quest'anima guidata et ammaestrata interiormente dal solo suo dolce Amore (con la sua divina et intrinseca allocuzione) di tutto quello che gli era bisogno, senza mezzo di alcuna creatura religiosa o secolare [...] Perseverò madonna Caterina in questo modo nella via de Dio circa vinticinque anni, senza mezzo di alcuna creatura, dal solo Dio instrutta et governata, et con mirabile operatione guidata⁸.

6 *Libro de la Vita mirabile et dottrina santa, op. cit.*, c. 2v.

7 Giovanni Pozzi, Claudio Leonardi, *op. cit.*, p. 346.

8 *Libro de la Vita mirabile et dottrina santa, op. cit.*, c.117. Prima di Caterina, anche altre mistiche avevano vissuto la medesima esperienza laica, affidandosi alla propria fede senza alcuna mediazione clericale, come ad esempio Margherita da Cortona (1247-1297) e Chiara da Montefalco (1268-1308).

Soltanto negli ultimi anni Caterina accetterà come confessore il sacerdote Cattaneo Marabotto, che le resterà accanto fino alla fine raccogliendo e probabilmente trascrivendo, insieme ad altri discepoli, la dottrina spirituale della donna, morta già in odore di santità.

Per interpretare correttamente questa insolita figura di mistica laica è opportuno contestualizzarla nel suo tempo e nella sua città, la Genova a cavallo tra il xv e il xvi secolo, periodo in cui si passa dal dominio delle grandi famiglie nobiliari tradizionalmente in lotta fra loro (tra cui quella dei Fieschi, a cui apparteneva Caterina) al governo del patriziato cittadino, che esercita il proprio controllo sui ceti sociali subalterni attraverso un articolato sistema burocratico di uffici e magistrature. Sono anni in cui la città, da sempre fortemente dipendente dall'esterno per i propri approvvigionamenti alimentari in funzione della particolarità del territorio, è funestata da carestie e da gravi epidemie di peste, che decimano la popolazione, soprattutto quella appartenente agli strati più poveri⁹: in questo quadro a tinte fosche, tuttavia, la classe dirigente genovese, grazie soprattutto all'intervento di privati il cui operato interagisce proficuamente con il pubblico, riesce ad assicurare ai propri cittadini un livello assistenziale di tutto rispetto per l'epoca. In particolare, vengono fondate istituzioni e congregazioni con lo scopo di risolvere le problematiche sociali legate all'indigenza e che si occupano, nello specifico, di elemosine per i poveri, distribuzione di alimenti, cura degli ammalati e sostegno all'infanzia abbandonata. Nel suo saggio su Caterina Fieschi, Valeria Polonio ha ricordato opportunamente « il modello dell'ambiente genovese in cui da secoli – tra alti e bassi almeno dal xii – i laici perseguono una religiosità esplicata entro il proprio stato e la traducono in termini di concreto aiuto al prossimo in difficoltà¹⁰ »; mentre la storica Daniela Solfaroli Camillocci ha evidenziato l'affinità tra il *Corpus* cateriniano e gli ambienti spirituali e caritativi della città, « all'interno di una cultura religiosa che trovava nei luoghi pii e nelle confraternite a carattere assistenziale la propria dimensione istituzionale privilegiata¹¹ ».

Al tempo di Caterina esisteva a Genova l'*Ufficio della Misericordia*, magistratura ufficializzata a partire dal 1419 con l'intento di centralizzare tutto quanto

9 « Nel 1499 in Genova rimase in vita appena la quinta parte della gente per cagione del flagello della peste »: Giuseppe Banchero, *Genova e le due riviere*, Genova, Luigi Pellas Editore, 1846, p. 45.

10 Valeria Polonio, « Caterina Fieschi Adorno, la santa dei Genovesi », *La Casana*, n° 52, 2010, 2, p. 10-15.

11 Daniela Solfaroli Camillocci, *Carità e vita devota in Caterina Fieschi Adorno e nella cultura religiosa del suo tempo*, in *Santa Caterina Fieschi Adorno. Donna, mistica e solidarietà nella Genova del '500*, Genova, Edizioni Beni Culturali Cappuccini, 2005, p. 31.

riguardasse il sistema assistenziale cittadino, gestita in uno spirito di collaborazione tra potere laico ed ecclesiastico da quattro ufficiali (di cui due appartenenti alla nobiltà e due popolari) e dal vescovo. Da oltre due secoli esisteva poi una *Compagnia della Misericordia*, in cui i confratelli si occupavano degli uffici funebri di quanti non potevano permettersi nemmeno le spese di un funerale, mentre le consorelle si dedicavano all'assistenza dei poveri e dei malati, impiegando a tale scopo il proprio tempo e le proprie sostanze: è questa la congregazione delle Dame di Misericordia alla quale Caterina aderisce dopo la sua conversione, come ci viene narrato nel capitolo VIII della *Vita*, intitolato *Come si esercitò nell'opere pie, et come stette al servizio dell'ospedale*: « Nel principio di sua conversione, molto si esercitò nell'opere pie cercando li poveri per la città, essendo condotta dalle donne de l'offitio della Misericordia le quali erano sopra questo deputate, et le davano danari et altre provisioni per aiuto di essi poveri, sì come è il costume de la città¹². »

Sappiamo che Caterina, insieme alle altre dame, frequenta anche l'Ospedale di S. Lazzaro, antico lebbrosario medievale: « Andava ancora alli poveri di San Lazaro, nel qual luogo trovava grandissima calamità¹³. » Proprio per la sua particolare destinazione d'uso, San Lazzaro non sarà ricompreso tra le strutture sanitarie che andranno a costituire il nuovo nosocomio di Pammatone, citato nel medesimo capitolo, in cui si afferma che la santa ha iniziato a prestare la sua opera anche nell'ospedale cosiddetto *grande*: si tratta dell'Ospedale della Beata Vergine della Misericordia nel quartiere di Portoria in vico Pammatone (nome con cui sarà poi volgarmente conosciuto), fondato dal giurista e benefattore Bartolomeo Bosco nel 1412, struttura che a poco a poco si ingrandirà inglobando i tanti piccoli istituti assistenziali più antichi esistenti nella città di Genova:

Col Breve Pontificio sotto la data dei 28 di novembre 1471 Sisto IV concedeva di unire gli spedali che si trovavano sparsi per la città in un solo, e ciò per istanza fatta dal Senato medesimo, affine di rendere un solo grande e capace di contenere quanti miseri infermi si trovassero in città, scelto avendo quello di Pammatone come più conveniente all'intento¹⁴.

Gli ospedali più antichi, infatti, erano strutture di piccole dimensioni e dalla capienza limitata, la cui igiene solitamente lasciava molto a desiderare, tra l'altro « soggetti alla maggiore o minore rapacità dei rettori ad essi preposti, per cui poteva succedere che l'arricchimento personale di costoro portasse alla

¹² *Libro de la Vita mirabile et dottrina santa, op. cit.*, c. 19v.

¹³ *Ibid.*, c. 221r e 221v.

¹⁴ Giuseppe Banchemo, *op. cit.*, p. 44.

rovina degli istituti stessi¹⁵ ». I commentatori antichi sono invece quasi tutti concordi nel tessere le lodi del Pammatone, come il già citato A. Giustiniani che lo definisce « hospital maggiore amplo et grande, nel qual sono più di cento trenta letti, et dove gli amalati sono benissimo provveduti¹⁶ ».

Riguardo a Caterina, l'estensore della *Vita* loda in particolare l'onestà della donna nel maneggiare grandi somme di denaro per la gestione amministrativa dell'ospedale, a quanto pare senza percepire alcunché, anzi utilizzando i propri beni per i bisogni essenziali:

Mirabil cosa ancora è, che havendo per molti anni spesi et maneggiati gran somma di denari de l'hospitale, nel dar conto poi che faceva mai si trovò mancar un sol denaro, et quantonque ella fusse in tutto dedicata et occupata nelli esserciti di esso hospitale, nondimeno mai volse goder né usar pur una minima cosa de la sustantia di quello per il viver suo, ma di quello poco che bisognava, usava de la povera sustantia sua¹⁷.

La testimonianza è importante perché ci attesta che Caterina, pur essendo una donna, rivestiva evidentemente un incarico ufficiale all'interno dell'ospedale Pammatone, con poteri di gestione non soltanto amministrativa ma contabile, come vedremo più avanti. Caterina si adopera col medesimo zelo sia nell'assistenza spirituale degli infermi che nelle cure corporali come una vera e propria infermiera, senza arretrare davanti ad alcuna bruttura o miseria, « non schifando mai infermo di qual si voglia sorte per horribile infermità ch'avesse, o puzzolente fiato¹⁸ ». Tra le sue incombenze c'è anche quella di occuparsi del lavaggio degli abiti dei ricoverati, ovviamente spesso sporchissimi e infestati da vari parassiti, che ella si porta a casa per restituirli poi accuratamente puliti e « cosa mirabile era, che nettando tante immonditie mai si ne trovò sopra di sé¹⁹ ». Nel racconto terribile e disturbante di come la santa mortificasse i suoi istinti sensuali proprio servendosi, per così dire, dei suoi assistiti ritroviamo « tutto il lessico dell'alienazione fisica, del marciume e della sporcizia, tutte le categorie del disgusto, i fetori, i vomiti, gli essudati »:

L'amaro e la puzza, l'orrore notturno, i sibili e le percosse che disgustano i sensi nella gran parte di questi resoconti sono i simboli immaginari di

15 Angelo Stefanelli, « Le tracce del passato nella sanità ligure », *Acta Medico Historica Adriatica*, n° 2, 2, 2004, p. 190.

16 Agostino Giustiniani, *op. cit.*, c. XIv.

17 *Libro de la Vita mirabile et dottrina santa*, *op. cit.*, c. 20v.

18 *Ibid.*, c. 32v.

19 *Ibid.*, c. 20r.

quell'io marcescente, nello stesso modo in cui la determinazione che spinge quelle creature a bere sozzure, ingoiare rifiuti, annusare putridumi, obbedisce all'invincibile imperativo di figurar se stesse nell'esteriore quali si immaginavano nell'interiore²⁰.

Grazie all'esercizio continuo di queste pratiche di straniamento dai sensi e dal proprio intelletto, Caterina Fieschi, tra tutte le mistiche, sarà quella che porterà alle estreme conseguenze il totale annichilamento di sé e la completa occupazione del proprio essere da parte di Dio. Gli studiosi che hanno indagato la spiritualità di Caterina hanno ravvisato in lei l'influenza di Eckhart di Hochheim, filosofo e mistico medievale, secondo cui l'anima può giungere a Dio soltanto attraverso la radicale negazione del proprio essere:

Da qui la tendenza e la tensione al ritorno nel puro fondamento assoluto al di là di ogni cosa creata, mediante la negazione di sé e il rivestirsi di Dio, mediante una consunzione esteriore ed interiore di sé da parte della potenza e bontà di Dio, finché la creatura viene ricondotta a quel puro essere da cui uscì²¹.

Tuttavia, le pratiche mistiche e quelle caritative sono due vie che nella vita della santa procedono costantemente su binari paralleli senza che ella trascuri mai né le une né le altre e viene da chiedersi come mai Caterina, che avvertiva così fortemente la tensione verso l'annullamento totale del proprio essere in Dio, non abbia scelto – come altre mistiche prima e dopo di lei – la via dell'abbandono completo del mondo e delle sue miserie, abbracciando lo stato religioso o la vita eremitica. La risposta la troviamo nel *Dialogo tra anima, corpo, amor proprio, spirito, umanità e Dio*, in cui si racconta come l'imposizione del lavoro (cosa peraltro assolutamente inusuale per una donna di alto lignaggio quale lei era) e dell'esercizio della carità le venga direttamente dallo Spirito Santo:

SPIRITO: Io ti aviso, in prima voler che provi che cosa sia esser obbediente, acciò divenghi humile et soggetta ad ogni creatura, et acciò che ti possi essercitare, tu lavorerai per proveder al viver tuo. Voglio anchora sempre quando serai chiamata per far opere de pietà, che tu gli vadi, a infermi et a poveri d'ogni sorte, né voglio giamai riccusi²².

L'ordine divino di dedicare la propria vita all'assistenza caritatevole dei misereabili e degli ammalati è ribadito anche nella *Vita* (« Pareva che esso spirito la

20 Giovanni Pozzi, Claudio Leonardi, *op. cit.*, p. 36-37.

21 Hans Urs von Balthasar, *Nello spazio della metafisica. L'epoca moderna, Gloria. Una estetica teologica*, vol. V, Milano, Jaca Book, 1978, p. 96.

22 *Libro de la Vita mirabile et dottrina santa*, *op. cit.*, c. 220r.

mandasse a trovar tutte le calamità e miserie²³ ») e potrebbe ricollegarsi a quanto già previsto nella *Regola* di San Benedetto, che prescriveva di coniugare l'amore e la cura per il prossimo con il rinnegamento di sé per seguire Cristo²⁴. Il racconto agiografico della *Vita* mette particolarmente in risalto la virtù dell'obbedienza in Caterina, che in ossequio alla volontà divina accetta di abbandonare tutti i suoi beni e di trasferirsi in una modesta stanzetta dell'ospedale Pammatone, dove vivrà in povertà fino alla fine dei suoi giorni eseguendo « come suddita tutto quello che imposto gli era²⁵ »; anche il successivo incarico come Rettora del nosocomio viene presentato come un'ennesima prova di ubbidienza alla quale Dio sottopone la futura santa: « La messe in un'altra prova, cioè la fece far superiora in esso ospedale per il suo governo et regimento, per veder se questa sua parte fusse uscita fuori per estimation alcuna²⁶. »

Caterina, dunque, sceglie (o, secondo la leggenda agiografica, le viene imposto così dalla volontà divina) di occuparsi degli ultimi tra gli ultimi, prostitute, orfani, malati incurabili; nulla la ferma o la turba, neppure le malattie più ripugnanti o le miserie più degradanti:

Trovava diverse creature brutte de molte sorti de immonditie, con vermini addosso et putredine quasi intollerabile, et gli eran degli infermi li quali dicevan parole terribili de disperatione, per la tanta calamità et necessità in che si trovavano, et all'entrare in quelli luoghi pareva si entrasse in una sepoltura, del che ogni humanità si ne seria spaventata, ma pur li voleva toccare, per dargli qualche refrigerio alle anime et alli corpi; alcuna volta trovava di quelli infermi, li quali oltre alle immonditie et puzze sempre gridavano, lamentandosi di quelli che li servivano et gli dicevan villania²⁷.

Un altro episodio significativo raccontato nella *Vita* è quello del bacio che Caterina dà all'appestata durante l'epidemia del 1493, contraendo a sua volta la malattia:

Essendo nell'hospitale una donna gravemente inferma di febbre pestifera, [...] la qual stette otto giorni in transito senza parlare, madonna Caterina spesso visitandola gli diceva: chiama Iesù, et non possendo quella proferir la voce moveva però li labri, per onde si conietturava che il chiamasse come posseva,

²³ *Ibid.*, c. 221v.

²⁴ *Regula Sancti Benedicti, IV - Quae sunt instrumenta bonorum operum: « Abnegare semetipsum sibi ut sequatur Christum. Corpus castigare, delicias non amplecti, ieiunium amare. Pauperes recreare, nudum vestire, infirmum visitare, mortuum sepelire. In tribulatione subvenire, dolentem consolari ».*

²⁵ *Libro de la Vita mirabile et dottrina santa, op. cit.*, c. 224r.

²⁶ *Ibid.*, c. 224v.

²⁷ *Ibid.*, c. 221r.

et quando madonna Caterina gli vidde la bocca piena di Iesù, non possendosi contenir la basciò con grande affetto di cuore, et per questo ne prese la febre pestilentielle, talmente che ne fu per morire, et stete alquanti di senza mangiare, et sanata che fu ritornò al servizio de l'hospidale con gran cura et dilligentia²⁸.

Il gesto di Caterina si inserisce in una lunga tradizione agiografica che risale al bacio dato al lebbroso da San Martino di Tours e culmina nel gesto analogo di Francesco d'Assisi, raccontato da Tommaso da Celano nella *Vita* del santo, testimoniando ai lettori del tempo l'eccezionalità della biografia della protagonista che « sa anticipare, sulla scorta delle beatitudini evangeliche, il giudizio di Cristo sul mondo, vedendolo non come esso è, ma come esso sarà nei tempi ultimi, quando il sano e il lebbroso scambieranno i loro corpi e si scoprirà una perla nascosta là dove ora c'è solo sterco²⁹ ».

La fama della vita esemplare di Caterina si sparge velocemente per la città e i malati e i loro parenti accorrono all'ospedale per implorare da lei aiuto e cure, soprattutto nei casi più gravi, come ci viene raccontato nel Capitolo 46 in cui una donna di nome Argentina, che diverrà poi una delle sue figlie spirituali, la supplica di recarsi a visitare il marito, reso quasi folle dalla malattia devastante che lo affliggeva. Obbediente all'ordine ricevuto da Dio, lei non si nega a nessuno e la sua visita e le poche parole, insieme alle preghiere, confortano a tal punto il malato da consentirgli di passare a miglior vita con animo pacificato e col perdono di Cristo. Anche questo episodio, nella sua esemplarità, si inserisce indubbiamente nella tradizione agiografica relativa alle vite dei santi (la conversione in punto di morte del miscredente; il visitare gli infermi, azione che rientra tra le opere di misericordia), ma quello che qui interessa è il suo valore come ulteriore testimonianza del grande impegno caritativo ed assistenziale a cui Caterina Fieschi dedicò la propria vita, almeno finché le forze fisiche e mentali glielo consentirono.

Nel frattempo intorno a lei inizia a raccogliersi un cenacolo di discepoli tra cui Giacomo Carenzio e Tommaso Doria, ex rettori dell'ospedale Pammatone, suor Tommasina Fieschi, Angelo da Chivasso e Bernardino da Feltre, poi proclamati beati, e numerosi altri seguaci sia laici che religiosi, affascinati dal suo grande carisma spirituale; tra di loro vi è anche il notaio Ettore Vernazza, uomo colto e molto devoto il quale, ispirato dal primato dell'amore puro insegnato da Caterina, nel 1497 fonderà la confraternita del Divino Amore che

28 *Ibid.*, c. 20v e 21r.

29 Daniele Solvi, « Santi e lebbrosi nel Duecento », in Giuseppina De Sandre Gasparini, Maria Clara Rossi (a cura di), *Malsani. Lebbra e lebbrosi nel medioevo*, Verona, Quaderni di storia religiosa, 2012, p. 15.

promuoverà l'istituzione di strutture caritative anche in altre parti d'Italia. Tra il 1494 e il 1500, mosso sempre dall'ardore caritativo di Caterina, Vernazza fonderà il Ridotto degli Incurabili, che doveva garantire dal punto di vista sia sanitario che sociale il contenimento della diffusione della sifilide, considerata all'epoca il male incurabile per eccellenza e che stava creando gravissimi problemi in Europa, essendosi diffusa con incredibile virulenza in tutte le classi sociali. Anche questa struttura è lodata da Agostino Giustiniani, che ci testimonia inoltre come la confraternita del Divino Amore fosse all'avanguardia nella gestione del sistema sanitario genovese, al punto da fungere da modello per altre città italiane:

Et in la strata nominata Portoria, è l'hospitaletto edificio fatto a tempi nostri per il governo dei malati incurabili: ed oltra che la fabrica è grande et bella, il regimento et l'ordine del servire è bellissimo, tal che da Roma, et da molte altre primarie Città sono venute genti a pigliar norma e regola da questo hospitaletto, et sono andati Genoesi medesimi a Roma a governare un somigliante luogo³⁰.

Sappiamo per certo che Caterina prestò anche qui la sua opera assistenziale perché il secondo dei tre testamenti da lei dettati, conservati nell'Archivio di Stato di Genova, ovvero quello datato 21 maggio 1506, è redatto dal notaio Battista Strata *in reductu infirmorum incurabilium*³¹. Secondo Andrea Villafiorita, studioso della santa, all'influenza di Caterina nonché alla sua instancabile opera caritativa sarebbero da collegarsi anche altre istituzioni fondate da Ettore Vernazza, come il Conservatorio di San Giuseppe « istituito per l'onesto e religioso collocamento delle fanciulle orfane e povere, ma di civile condizione³² »; o il Monastero delle Convertite, che dava ospitalità alle prostitute guarite dalla sifilide e a quante decidevano di abbandonare la strada del vizio, costruito nel 1516 proprio di fronte all'Ospedale degli Incurabili³³; e numerose altre realtà assistenziali « al punto che l'impressionante struttura caritativa della Genova del xvi secolo era di fatto legata a Caterina o ai suoi discepoli³⁴ ».

³⁰ Agostino Giustiniani, *op. cit.*, c. XII.

³¹ Il primo testamento di Caterina fu redatto in data 19 maggio 1498; il secondo e il terzo, entrambi redatti dal notaio Battista Strata, sono del 21 maggio 1506 e del 18 marzo 1509.

³² Giovanni Battista Semeria, *Storia ecclesiastica di Genova e della Liguria dai tempi apostolici sino all'anno 1838*, Torino, Dalla Tipografia e Libreria Canfari, 1838, p. 298.

³³ Cassiano da Langasco, *Gli "Ospedali degli Incurabili". Un istituto della Restaurazione cattolica*, Genova, Tipografia A. Pesce, 1938, p. 90.

³⁴ Andrea Villafiorita Monteleone, « Il Trattato del Purgatorio di Santa Caterina da Genova », in Pierluca Azzaro, Bernardo Estrada, Ermenegildo Manicardi, *Ciò che il fedele spera*.

Negli ultimi anni della sua vita, dopo aver assistito così tanti infermi ed essere sopravvissuta a ben cinque epidemie di peste, sopporterà a sua volta sofferenze indicibili a causa di una malattia incomprensibile per le conoscenze mediche dell'epoca, i cui sintomi sono naturalmente interpretati dall'agiografo come un'ulteriore prova della sua santità e del suo martirio. Secondo moderne indagini effettuate sul suo corpo³⁵, che ancora oggi è esposto quasi incorrotto³⁶ alla venerazione dei fedeli nella chiesa della SS. Annunziata di Portoria a Genova, si trattò di una neoplasia dell'apparato digerente che le causò frequenti emorragie e la quasi totale impossibilità di assumere cibo e bevande e che la portò alla morte il 15 settembre del 1510:

Et del mese di Settembre piacque a Dio di tirare a sé la felice et beata memoria di Madonna Catarinetta Adorna [...] Il suo corpo è sepolto nell'oratorio dell'hospital maggiore, et dona vista non meno admiranda che veneranda, come che sia tutto integro, con la carne, che par viva come se fussi sepolta hoggi, conciosia che sono passati vinticinqu'anni che essa giace, sarebbe degna cosa a scrivere el gran sentimento di Dio le singolari virtù le sante opere accompagnate da una immensa charità di questa venerabil matrona, non dimeno la lasceremo per brevità: massimamente che di queste cose sole da persone degne di fede ne è stato composto un degno libro³⁷.

Molto amata dal popolo genovese e circondata da affetto e grande venerazione già in vita, sarà infine proclamata santa da Clemente XII nel 1737. Per l'intensa attività assistenziale e caritativa alla quale dedicò tutta la sua vita, il 15 settembre del 1943 Pio XII la proclamerà, meritatamente, compatrona degli ospedali italiani insieme ai Santi Camillo de Lellis e Giovanni di Dio.

L'escatologia cristiana a partire dal pensiero di Joseph Ratzinger-Benedetto XVI, Roma, Libreria Editrice Vaticana, 2017, p. 539-572.

35 Ezio Fulcheri, « Le malattie dei santi alla luce della fede e nelle evidenze paleopatologiche », *Medicina nei secoli. Arte e scienza. Journal of History of Medicine*, n° 18/3, 2006, p. 815-830.

36 *Ibid.*, p. 819.

37 Agostino Giustiniani, *op. cit.*, c. XIIIr.



Scrittura e medicina da campo

Jessie White Mario, infermiera garibaldina

Antonio Rosario Daniele

Università degli Studi di Foggia, Dipartimento di Studi Umanistici. Lettere, Beni Culturali, Scienze della Formazione

Riassunto: Jessie White, giornalista di origine inglese, sposò Alberto Mario, patriota italiano. A metà degli anni Cinquanta dell'Ottocento si trasferisce in Italia per sostenere la causa risorgimentale. Scrive sui giornali e vorrebbe fare il medico: è sul campo di battaglia col marito e Garibaldi nelle vesti di infermiera e sarà la prima biografa di Garibaldi e Mazzini. Il contributo intende analizzare testi e materiali d'archivio che documentano l'attività di Jessie White Mario, giornalista e scrittrice italiana d'adozione, negli ospedali da campo negli anni del Risorgimento.

Résumé : Jessie White, journaliste d'origine anglaise, épousa Alberto Mario, un patriote italien. Au milieu des années 1850, elle s'installe en Italie pour soutenir le Risorgimento. Écrit pour la presse et aimerait être médecin. Elle suit son mari et Garibaldi sur les champs de bataille comme infirmière et sera la première biographe de Garibaldi et Mazzini. La contribution vise à analyser des textes et des documents d'archives qui illustrent l'activité de Jessie White Mario, journaliste et écrivaine, italienne d'adoption, dans les hôpitaux de campagne pendant les années du Risorgimento.

Non molto tempo dopo il cocente rovescio di Mentana¹, Garibaldi rinserrò le fila dei suoi fedelissimi e progettò una nuova avventura bellica che ben presto doveva acquisire il carattere della strategia militare spregiudicata, giacché – di fatto – veniva ad essere una specie di giravolta politica, una piroetta ideologica: avrebbe combattuto coi francesi contro i prussiani. A Mentana dovette fronteggiare l'esercito francese capeggiato dal barone Balthazar De Polhes, posto ad estrema guarnigione di quello pontificio, del quale egli presumeva di vincere finalmente la resistenza per entrare in Roma, sottrarla alla potestà papale e consegnarla al Regno d'Italia. Ma le cose andarono diversamente:

Lo zuavo mi tratteneva in tuono supplichevole: « Non discendete per carità, se i feriti si muovono, i nostri tirano ». Pur troppo egli aveva ragione; chiusi gli occhi, più non parlai, né mi voltai più indietro. Poco prima di Monte Rotondo alcuni cadaveri mi fecero saltar giù dalla carrozza; li esaminai tutti. Erano volti ignoti; corsi pertanto all'ospedale ove si trovava il Quatrebras².

A scrivere è Jessie White, coniugata Mario, in quanto dal 1858 moglie di Alberto Mario³, all'epoca già noto per essere uno dei più valenti combattenti italiani contro gli austriaci, ma anche per aver assunto la guida di *Pensiero ed azione*⁴, da quell'irriducibile mazziniano qual era. La moglie, ancor prima di farne la conoscenza, aveva abbracciato la causa garibaldina con quell'ardore che poteva avere chi veniva da lande alle quali erano tutt'altro che ignote quelle asperità belliche che ambivano alla indipendenza dei popoli⁵ (e dalle quali, anzi, Garibaldi otterrà concreto sostegno⁶) e che ospiteranno nel tempo gli esuli italiani, Mazzini in testa⁷. Da quel momento, tra un andirivieni e l'altro, fuori e dentro la terra

1 Cfr. Leroux, *Narrazione della battaglia di Mentana e degli altri principali fatti avvenuti nello Stato Pontificio*, Bologna, A. Mareggiani, 1868.

2 Jessie W. Mario, *Vita di Giuseppe Garibaldi*, volume secondo, Milano, Fratelli Treves editori, 1883, p. 127.

3 Sulla coppia si tenga presente almeno Emma Scaramuzza (a cura di), *Politica e amicizia. Relazioni, conflitti e differenze di genere (1860-1915)*, Milano, Franco Angeli, 2010, p. 174.

4 La rivista *Pensiero ed azione*, fondata e diretta da Mazzini con la collaborazione di Alberto Mario (e della stessa Jessie White), si stampò in un primo tempo a Londra, quindi tra Lugano e Genova. Già dalla fine del 1859 la rivista fu diretta da Alberto Mario.

5 Cfr. Emma Scaramuzza (a cura di), *Politica e amicizia. Relazioni, conflitti e differenze di genere (1860-1915)*, op. cit., p. 56.

6 Sul tema e, più in generale, sull'accoglienza che ebbe la figura di Garibaldi in Inghilterra, si tenga presente Lucy Riall, *Garibaldi. L'invenzione di un eroe*, Roma/Bari, Laterza, 1997.

7 Su Mazzini in Inghilterra restano fondamentali gli studi di Emilia Morelli: *Mazzini in Inghilterra*, Firenze, Le Monnier, 1938 e *L'Inghilterra di Mazzini*, Roma, Istituto per il Risorgimento italiano, 1965.

d'Italia, Jessie White segue le imprese del condottiero e si presta alla cura di malati e di feriti sul campo di battaglia⁸. Ma, più di ogni altra cosa, non rinuncia a scriverne. Mentana è uno dei segmenti più drammatici del percorso:

Volli visitare Mentana, e n'ebbi il permesso; entrando nella chiesa, che è addossata al castello, scorsi il dottor Basetti. [...] A Mentana avevano resistito i nostri tutto il mattino, e Bertani era rimasto presso i feriti; ed insistendo i francesi di volerli condurre a Roma, egli li aveva medicati, poi collocati nelle carrozze, nelle quali io li aveva veduti⁹.

La scrittura di White Mario, tra i primi anni Settanta e la metà degli anni Ottanta dell'Ottocento, si offrirà all'occhio del lettore italiano quale inattesa ma privilegiata specola per considerare quanto era accaduto a partire dalla penna inconsueta di una donna, benché se ne riconoscesse una certa domestichezza con la scrittura, una certa attitudine al resoconto¹⁰. A dire il vero, il nome della giornalista e il suo coinvolgimento coi fatti d'Italia negli anni a cavallo della seconda e della terza guerra d'indipendenza erano un dato abbastanza acquisito sin dai primi anni immediatamente seguenti all'Unità d'Italia¹¹; ma, in particolare, queste qualità erano note fuori d'Italia, dove meritava una certa considerazione il fatto che una signora della buona società inglese, una reporter di buon rilievo mediatico, avesse preso a sostenere con un certo trasporto le vicende italiane¹². Non sfuggì all'attenzione dei resoconti giornalistici del tempo quanto una giovane corrispondente potesse avere l'audacia di conoscere direttamente sul campo il primo attore delle campagne armate italiane. Il *Newcastle Daily Chronicle*, quotidiano sorto soltanto pochi anni prima, già nel 1862 aveva dedicato alla intraprendente coppia di coniugi un piccolo blocco di pagine¹³;

8 Napoleone Colajanni, « Jessie White, vedova Mario », *Rivista Popolare di Politica, Lettere e Scienze Sociali*, vol. XI, n° 11-12, giugno 1905, p. 347.

9 Jessie W. Mario, *Vita di Giuseppe Garibaldi*, op. cit., p. 128.

10 Sul tema specifico cfr. Gabriella Alfieri, « Non solo vocabolario: “mezzi” e “provvedimenti” “fattibili” nella proposta manzoniana », in Annalisa Nesi, Silvia Morgana, Nicoletta Maraschio (a cura di), *Storia della lingua italiana e storia dell'Italia unita*, Firenze, Franco Cesati, 2011, p. 53-85; Gabriella Cartago Scattaglia, « L'italiano di Jessie White Mario », in «... Con italiani inchiostri». *L'eteroglossia nei secoli XVIII e XIX*, Istituto Lombardo, Accademia di Scienze e Lettere, 2019, maggio 2003, p. 127-138.

11 Cfr. Paolo Ciampi, *Miss Uragano. La donna che fece l'Italia*, Firenze, Romano Editore, 2010.

12 Cfr. Simonetta Berbeglia, « Il Risorgimento delle figlie adottive: lettere inedite tra Elizabeth Barret Browning e Jessie White Mario », *Antologia Vieusseux*, gennaio-agosto 2010.

13 *Newcastle Daily Chronicle*, 29 ottobre 1860. Si veda anche Penelope Morris, Francesco Ricatti, Mark Seymour (a cura di), *Politica ed emozioni nella storia d'Italia dal 1848 ad oggi*, Roma, Viella, 2012, p. 60.

pur improntate alla ricostruzione biografica, erano state scritte col tono di un lavoro che intendeva già a quel tempo ricapitolare una vicenda esemplare, dai connotati quasi risolutivi e definitivi, nonostante molto altro dovesse ancora accadere per la giornalista; e dovesse accadere sul terreno dello scontro armato, in termini nuovi e imprevisi quali quelli di un'infermiera. La storica Elena Bacchin ha rilevato qualche anno fa, a margine di alcuni studi condotti sulla pratica dei "meetings britannici" di metà Ottocento, quanto il profilo di Jessie White fosse di fatto assai popolare negli ambienti londinesi (anche e soprattutto dopo i suoi primi periodi di permanenza in Italia), nei consessi organizzati per Garibaldi¹⁴, quelli nei quali un altro spirito ugualmente battagliero come quello di Aurelio Saffi animava le orazioni a favore di popolo:

Anche Saffi parlava per un'ora e mezza nelle sue *lectures*. I *meetings* generalmente si chiudevano con un "vote of thanks" per il presidente o un brindisi per lo stesso; in alcuni momenti potevano esserci anche degli "urrà" per Garibaldi o Mazzini¹⁵.

Jessie White non faceva altro che sostenere uno spirito di compartecipazione ai destini italiani che era cresciuto grazie anche alla visita di Garibaldi in Inghilterra nel 1854, quand'egli prese parte a una manifestazione operaia in suo nome a Newcastle¹⁶. Ma l'attività di scrittrice e soprattutto di oratrice di Jessie White a sostegno degli italiani si faceva col tempo più intensa:

Le platee scozzesi furono piuttosto affollate in quella occasione, poiché dall'autunno del 1857 Jessie White, Felice Orsini e Aurelio Saffi avevano visitato la zona.

Non si hanno notizie dettagliate delle città visitate da Jessie White durante il suo primo tour di conferenze: nel maggio 1857 i giornali di Newcastle indicavano che « aveva visitato numerose altre città del regno ». Nel 1858, invece, la moglie di Alberto Mario tenne delle conferenze almeno a Newcastle, Manchester, Preston, Glasgow, Blackburn, Bradford. Anche Mason Jones tra la fine del 1860 e l'inizio del 1861 venne ingaggiato per portare in giro le *lectures* sul suo viaggio in Italia¹⁷.

È questo il profilo della donna quando dalla metà degli anni Sessanta volle non soltanto rinnovare il proprio appoggio al mazzinianesimo, a Garibaldi e alle

14 Cfr. di Elena Bacchin, « Il Risorgimento oltremarino: Nazionalismo cosmopolita nei meeting britannici di metà Ottocento », *Contemporanea*, n° 14, 2, aprile 2011, p. 173-201.

15 *Ibid.*, p. 182.

16 Cfr. Lucy Riall, *Garibaldi. L'invenzione di un eroe*, op. cit., p. 125. Jessie W. Mario, *Vita di Giuseppe Garibaldi*, op. cit., p. 141.

17 Elena Bacchin, « Il Risorgimento oltremarino: Nazionalismo cosmopolita nei meeting britannici di metà Ottocento », art. cit., p. 192.

sue iniziative armate, continuando l'opera di promozione che aveva effettuato fino ad allora, ma volle altresì scendere in trincea vestendo i panni di infermiera¹⁸. Mentana sarà il primo appuntamento di rilievo – per così dire – che la vedrà impegnata in questa nuova veste, ad ausilio di Agostino Bertani, medico garibaldino che, dopo una complessa vicenda politica come deputato al parlamento di Torino e spesso in urto con Cavour, tornò al fianco del combattente nizzardo proprio nei convulsi mesi degli scontri nel Lazio, a Monterotondo e a Mentana¹⁹. Ed è proprio su queste vicende che la penna di Jessie White si pone a utile strumento non tanto di ricostruzione storica dei fatti, quanto di valutazione del profilo stesso di una donna che mostra di poter adoperare, con abilità e piena consapevolezza del mezzo scrittorio, i dispositivi della letteratura biografica, il che, nel contesto del presente lavoro, è l'aspetto che più interessa. E mostra anche quanto la biografia di figure rilevanti del tempo possa essere una buona occasione per far risentire, fra le maglie della scrittura, il peso stesso della scrittrice e della giornalista; e ancora quanto questa presenza in controllo fosse “necessitata” anche dal nuovo ruolo che ella si era felicemente assegnata.

Nelle corpose pagine che offrirà a Garibaldi e alla dipintura della sua stessa esistenza, Jessie White ritaglierà a se stessa e all'intrepido marito uno strategico spazio nelle pagine della stesura, il che contribuirà ad arricchirle di un certo coinvolgimento emotivo e, pertanto, di quella funzione esteticamente creativa che dà a tutta l'operazione una profondità di tono tale da farcele assumere oggi come testimonianze predilette di certa *letterarietà* italiana tardo ottocentesca. Non sono infrequenti gli inserti di testimonianza indiretta di Alberto Mario che l'autrice si concede; e, anzi, ne fa un fattore complementare:

Il comandante Menotti, eseguendo le prescrizioni del padre, narra Alberto Mario, testimone e attore durante tutta la battaglia, mosse un'ora prima della marcia²⁰.

Nonostante l'ambiguità dell'asserzione, ci sono pochi dubbi sul fatto che il testimone in questione sia il marito. A Mentana, Jessie White si accosta agli

18 Cfr. Maria Corona Corrias, « Jessie White Mario: donna illustre e valorosa », *Nuova antologia*, luglio-settembre 2009, p. 343-356; Emilia Morelli, « L'Archivio di J. W. M. », *Rassegna storica del Risorgimento*, vol. XXV, 1938, p. 3; Rossella Certini, *Jessie White Mario una giornalista educatrice: tra liberalismo inglese e democrazia italiana*, Firenze, Le Lettere, 1998; Laura Pisano (a cura di), *Donne del giornalismo italiano. Da Eleonora Fonseca Pimentel a Ilaria Alpi: dizionario storico bio-bibliografico secoli 18-20*, Milano, Franco Angeli, 2004.

19 Cfr. della stessa scrittrice: Jessie White Mario, *Agostino Bertani e i suoi tempi*, Firenze, Tipografia di G. Barbera, 1888; *Scritti e discorsi di Agostino Bertani scritti e curati da Jessie White Mario*, Firenze, Tipografia di G. Barbera, 1890. Ma anche Eva Cecchinato, « L'epistolario di Agostino Bertani (1834-1886) », *Rassegna storica del Risorgimento*, vol. CVIII, 1, 2021.

20 Jessie W. Mario, *Vita di Giuseppe Garibaldi*, op. cit., p. 129.

aspetti più sgradevoli delle proprie mansioni e ne dà conto, ma non disdegna di interpolare alla narrazione dei più asciutti eventi di guerra e dei suoi inevitabili drammi, alcuni particolari tali da alleggerire il peso della scrittura stessa:

Io seguiva i volontari, e mi spinsi fino al podere di Marcigliana con Agostino Bertani, il quale, benché non prendesse parte ufficiale al servizio sanitario di quella campagna, decise di stabilire in quel luogo un'ambulanza, caso mai il combattimento, che sembrava incominciato, continuasse. Frattanto si facevano arrostiti capretti e tacchini comperati lungo la strada, perché io era ben certa che anche mancando i feriti, non sarebbeci stata penuria di affamati²¹.

La composizione di queste parole va nella direzione della letterarietà autentica e rompe, finalmente, lo schermo dell'accomodamento storico e storiografico: non si può non notare il richiamo – ottenuto per prossimità semantica, probabilmente non del tutto consapevole – fra i soldati, morti o feriti che fossero, sotto il fuoco delle armi nemiche, e « capretti » e « tacchini » arrostiti, dunque a loro volta sottoposti al fuoco, ma anche intesi quali vittime designate, sacrifici dovuti alle truppe affamate, le quali a loro volta si apprestavano a sacrificare il proprio corpo alla volontà di Garibaldi e dei suoi per la liberazione di Roma.

Ma la donna a Mentana non è una pura ausiliaria del medico Bertani: è tenuta in gran conto da Garibaldi²² il quale, col pretesto del ruolo assegnatole, le affida la delicata missione di andare a Roma per recuperare il cadavere di Enrico Cairoli, ucciso dagli zuavi pontifici mentre tentava col fratello Giovanni di forzare l'opposizione papalina su Ponte Milvio²³. Anche in questo caso la narrazione della giornalista-infermiera, apparentemente assestata sui caratteri della cronaca degli eventi, si colora di tonalità emotive, di piccole soluzioni retoriche come il minuto colpo di scena della donna fatta prigioniera, quando pareva che potesse passare indenne al posto di guardia dei francesi. Ma il tutto finì per complicarsi e vale la pena leggere i momenti in cui la narrazione riporta cambiamenti di orizzonte:

Io richiamai dall'ospedale un caporale degli zuavi ferito leggermente ed in una carrozza procurata da Terni mi avviai verso mezzogiorno per via Nomentana. Lo zuavo ebbe gli occhi bendati fino agli ultimi avamposti, e quando ci avvicinammo al monticello che precede il ponte vidi i suoi occhi sfavillare di gioia. « I francesi? », domandai. « Sì » rispose. [...] Al ponte Nomentano ci fu ordinato di fermarci. [...] Dopo lunghissima attesa l'uffiziale fu di ritorno e mi

21 *Ibid.*, p. 122.

22 Cfr. *Lo spettatore*, 11 marzo 1906, p. 194.

23 Cfr. Adriano Sconocchia, *Le camicie rosse alle porte di Roma. Il tentativo garibaldino nel 1867 a Roma e nello Stato Pontificio. La rivolta di Cori*, Roma, Gangemi, 2011.

disse che io era prigioniera. [...] Io non vorrei mai ricordare quella notte, né il giorno che le venne appreso. Io fremevo pensando che i francesi uscivano dalle porte di Roma, e che i nostri non potevano esserne prevenuti. Nulla potevo fare, nemmeno in mezzo alla confusione grandissima da cui mi vedevo circondata, e per la quale avevano dimenticato di cambiare la mia guardia, e di cibarla; cosicché, strano a dirsi, io fui costretta di dare gli ordini opportuni all'albergatore e ne ebbi il ricambio che di tratto in tratto i miei singolari custodi mi recavano le notizie che essi potevano spigolare²⁴.

Il tenue passo della prosa consente quella gradevole lettura che di certo serve a seguire i fatti bellici e, a un tempo, le tappe della vita del condottiero, ma serve anche alla scrittrice per connotare la sua scrittura, il cui fulcro comincia ad essere sempre più marcatamente annesso alla sua figura di infermiera, di donna tanto energica nel sostenere le iniziative militari con la propria oratoria quanto amorevole nella cura dei soldati, attitudine che la nostra sa esercitare anche nei riguardi delle sue guardie carcerarie: si preoccupa del loro vitto e finisce per provvedervi in prima persona, in cambio di informazioni utili.

Inoltre, Jessie White fu liberata – si evince da altre parti del testo – anche grazie alla propria opera di infermiera: i prigionieri che Garibaldi aveva fatto tra i papalini erano stati curati a dovere e ciò accelera le operazioni per le quali l'infermiera era stata mandata in missione:

Il generale Kanzler, dopo di avere appreso dallo zuavo che i suoi feriti erano ben trattati, si mostrò pago della proposta di un cambio, mi diede una lettera per il cardinale Antonelli, e mi assicurò che il cadavere di Enrico Cairoli ed il ferito suo fratello sarebbero di buon grado cambiati col Quatrebras²⁵.

Ma altre fasi della III guerra d'indipendenza erano state già segnate dal lavoro di Jessie White al seguito dei medici da campo: subito dopo le vicende d'Aspromonte²⁶, nelle battaglie per la presa del Tirolo la nostra fa parte dell'ambulanza che segue i soldati e quanto ci restituisce in scrittura conferma, insieme con l'acume di chi sa lavorare a sostegno dei medici, il talento della scrittrice e la capacità di sintesi della reporter. Sono i giorni degli aspri scontri sul Forte Ampola, postazione strategica nell'economia dei combattimenti:

24 Jessie W. Mario, *Vita di Giuseppe Garibaldi*, op. cit., p. 124-126.

25 *Ibid.*, p. 125-126.

26 Cfr. Fulvio Conti, « Aspromonte e Mentana. Memorie divise nell'Italia liberale », in Giustina Manica (a cura di), *Da Custoza a Mentana. Ricasoli e Rattazzi alla sfida del completamento unitario, 1866-1867*, Atti del convegno di studi, Firenze, 10-11 novembre 2016, Firenze, Polistampa, 2017, p. 341-371.

Quel giorno costò caro. Dall'ambulanza agli avamposti di Condino fino a Storo i convogli de' feriti rattristavano i superstiti. Intanto l'assedio d'Ampola procedeva vigorosamente. [...] Nello stesso momento una granata ferì 40 volontari; con tutto ciò i soldati portarono il pezzo a salvamento. [...] Arrivata per il trasporto dei feriti nell'istante in cui i soldati, dopo aver abbattuto l'odiato giallo-nero, innalzavano giubilanti il tricolore, io vidi illuminare la faccia severa del Generale di un sorriso di compiacenza. Fu la prima e l'unica volta durante quella triste campagna²⁷.

L'opera compiuta nelle diverse postazioni dell'ospedale da campo non è mai narrata nel piacere dei dettagli clinici da offrire al lettore: Jessie White non indugia sulle pratiche della cura, giacché ciò non si addiceva a quanto dei fatti doveva restituirci: probabilmente attiene anche al temperamento della donna la quale – per esempio – nel volume che curò per raccogliere gli scritti di Bertani, il medico che ella assisteva, non inserì nessun discorso che riguardasse la sua attività clinica e di lavoro sui campi con Garibaldi, ma soltanto scritti e orazioni di natura politica. Agli ordini del suo medico, Jessie White espleta i suoi compiti di infermiera ad ampio spettro e soprattutto con diligenza. E, per meglio dire, lo scrupolo e il mite zelo coi quali affronta i compiti che le vengono assegnati, ci derivano direttamente dalla maniera con la quale la prosa viene resa sulla carta, senza sussulti emotivi, ma con il ricorso alla secchezza degli enunciati:

« Domani », disse Bertani, « trasporterò avanti il mio quartier generale ». E quel dopo pranzo mi mandò con un ufficiale a fissare gli alloggi, e a verificare se nulla mancasse nel caso di un improvviso combattimento. [...] Eran le 11 ore all'incirca, quando, compiuta la mia missione, entrai da lui per domandare dove meglio potessi fissare il quartiere generale dell'ambulanza. « Qui proprio; la casa sembra fatta apposta » mi disse; « o gli austriaci ci attaccano, o noi andiamo a snidarli²⁸ ».

Inoltre, gli spostamenti dell'ambulanza che ospita Jessie White con tutto il drappello di sanitari è di per sé occasione per registrare l'evoluzione dei fatti: « Chiassi cadde pugnando alla testa dei suoi [...]. Questo fatto portò scompiglio nell'ambulanza, dando agio a molte calunnie; ma provò una volta di più che in Italia anche i medici sono soldati²⁹ ».

In pochi ma strategici casi la nostra scrittrice-infermiera concede al proprio lettore alcuni dettagli sull'attrezzatura clinico-chirurgica in dotazione all'ambulanza stessa; lo fa quando le sembra che il tono della scrittura possa patire

27 Jessie W. Mario, *Vita di Giuseppe Garibaldi*, op. cit., p. 70.

28 *Ibid.*, p. 72-73.

29 *Ibid.*, p. 74.

qualche calo di tensione, quando occorre ripristinare il profilo della giornalista che ha prestato fede al proprio comandante in campo³⁰ e lo serve sul piano sanitario: si tratta di brevi e minute inserzioni, ma assai efficaci dal punto di vista strettamente enunciativo, poiché aiutano a disegnare un profilo non puramente ibridato fra le diverse funzioni (giornalista, corrispondente, infermiera nonché biografa e memorialista, ad eventi ormai consumati), ma più propriamente assimilato e assorbito sul piano del dovere civile: quanto i medici sono anche soldati, al tempo stesso le giornaliste sono combattenti e medici. È quanto deve emergere dalla composizione verbale strutturata nelle pagine:

Il battaglione Mosto, tentando di investire porta S. Rocco chiusa e barricata, occupò le case intorno ed il convento di S. Maria, ove noi stabilimmo l'ambulanza. Il bravo dottor Pastore bastava a tutto, benché tutto mancasse; e il dottor Riboli pensò bene, *per maggior sicurezza dei feriti*, di ritornare fino a Passo Corese colla mia carrozza che conteneva una bella cassa di strumenti d'amputazione, lasciata da me alle falde del monte per salire con Basso più presto sul luogo³¹.

Chiusa malamente l'avventura dell'agro romano, con la decisiva sconfitta di Mentana, Jessie White, passato anche il momento di sbigottimento per la decisione di Garibaldi di dar manforte alle truppe di Napoleone III nella guerra franco-prussiana³², passa a narrare i fatti di quel periodo. Su quegli eventi abbiamo due lavori. Oltre alle pagine della biografia di Garibaldi, la scrittrice vi dedicò un libro apposito – *I garibaldini in Francia*³³ – il quale, è ovvio, possiede la forza della trattazione più distesa. Tuttavia, già gli intensi assaggi contenuti nei capitoli che vanno dal XXXVII (*La vendetta di Garibaldi*³⁴) al XLV (*La presa della bandiera prussiana*³⁵) del libro successivo sono in grado di darci quanto ci occorre per proseguire nell'accertamento di una certa, precisa estetica della scrittura relativa al ruolo della scrittrice e della infermiera: prima una notazione di carattere formale, pur emotivo e partecipato:

30 Cfr. Roberta Barazza, « Jessie White Mario, una donna inglese tra i protagonisti del Risorgimento italiano », *Revista Italiano UERJ*, n° 4, 4, 2013, p. 49-61

31 Jessie W. Mario, *Vita di Giuseppe Garibaldi*, op. cit., p. 117.

32 Cfr. Giovanni Saverio Santangelo, « Temi e personaggi della letteratura garibaldina francese: note di lettura », in Jan Marten Ivo Klaver, Gabriella Morisco, Gilberto Piccinini (a cura di), *Garibaldi e gli ideali democratici internazionali*, München, Martin Meidenbauer Verlagsbuchhandlung, 2011, pp. 251-265.

33 Jessie W. Mario, *I garibaldini in Francia*, Roma, Tipografia di Giovanni Polizzi e C., 1871.

34 Jessie W. Mario, *Vita di Giuseppe Garibaldi*, op. cit., p. 145-154.

35 *Ibid.*, p. 235-249.

Altrove sorge il convento ove il dottor Pastori stabilì l'ambulanza: ad una ad una mi passavano davanti al pensiero le fisionomie dei feriti, così patetiche nel dolore, i quali, stesi su poca paglia e i più sulla terra nuda, d'altra cosa non s'impensierivano se non delle fortune della giornata³⁶.

Quindi righe di tono più audace e quasi eroicamente espressivo:

Io, seguendo a piedi e ritardata ad intervalli per assistere e mandare indietro qualche ferito, non mi preoccupai di attaccarmi a verun corpo speciale. Camminai in linea retta attraverso i campi arati, e quando da un'eminenza, quando da un muricciuolo, godetti tutto lo spettacolo. Ed era superbo³⁷.

Oppure momenti apparentemente interlocutori che paiono preludere a qualcosa di decisivo:

Rimedicati i feriti, uscimmo sull'aurora a riconoscere la situazione per conto nostro dirigendoci a Dijon. La strada era seminata di elmi e di sacchi prussiani³⁸.

D'altra parte, queste pagine e questi capitoli erano una sorta di sintesi desunta dal testo del 1871 e le parti riprese in blocco presentano poche varianti. Tuttavia, uno dei passaggi espunti nel testo del 1882 (il volume secondo della biografia su Garibaldi) appare nel nostro contesto tra i più interessanti, perché mette in luce anche il senso dell'operazione editoriale effettuata da Jessie White, che adatta i particolari sulle proprie mansioni di infermiera, i dettagli che riguardano anche i momenti della speciale e personale assistenza medica prestata al nizzardo: nel testo destinato a ripercorrere le vicende militari sui Vosgi ne aveva concesso ampi stralci che eliminerà in quello scritto per disegnare la parabola dell'eroe dei due mondi, certamente per ragioni di "economia redazionale" ma anche perché doveva aver giudicato sconveniente indugiare. Sta di fatto che si tratta degli esempi più chiari di quanto l'assistenza clinica da campo praticata da Jessie White Mario possa rappresentare un fattore non soltanto interno alla storia della medicina del tempo, della medicina di guerra e dell'impegno delle donne nel merito stesso delle vicende belliche, ma anche della produzione scritta, del modello di scrittura perfettamente bilanciato fra le ragioni dell'informazione, della cronaca, della creazione (e quasi dell'affabulazione) e del resoconto storico-biografico. Si prendano ad esempio le seguenti righe, non più presenti nella biografia garibaldina:

³⁶ *Ibid.*, p. 151.

³⁷ *Ibid.*, p. 196.

³⁸ *Ibid.*, p. 198.

Ma scendendo lentamente per l'angusta e ingombra strada fra gli animati gruppi dei soldati, molti dei quali mi salutavano come loro infermiera d'altri tempi, considerando che non tutti vedrebbero tramontare il sole, mi si affacciarono alla mente tutte le memorie del passato e sentii che, se feriti italiani ci fossero, io ridiventava infermiera³⁹.

Queste parole sono rivelatrici: la nostra si trova in quei luoghi e fra quelle vicende di guerra innanzitutto come corrispondente, ma non ha dimenticato quanto necessario e pietoso sia stato il proprio ufficio di infermiera. E il solo tornare con la mente agli anni in cui curò feriti la induce a credere che sarebbe pronta a vestire di nuovo quei panni. A dire il vero, le notizie documentarie ce la consegnano in queste vesti anche nelle settimane della guerra franco-prussiana⁴⁰, e tuttavia in queste pagine ella, con non pochi accenti tratti dal commosso, si dedica alla rievocazione compunta delle fasi nelle quali il proprio contributo era stato più intenso, appassionato e decisivo. Sono le parole di una scrittrice in grado di misurarne il tono ma a un tempo di farcene sentire tutto il carico; di una giornalista che conosce le vie della oratoria, sia pure misurata, e quindi è in grado di individuare i punti della scrittura nei quali concedersi salti nel passato, studiati ma opportuni. Ella lo fa sempre mediante il ricorso ai momenti nei quali il suo lavoro di infermiera è stato più assiduo e i suoi effetti più drammatici.

Nel caso di Jessie White, insomma, la scrittura e la medicina da campo sono stati tutt'uno: un mezzo materiale di soccorso clinico col quale mettere a punto un mezzo altrettanto materiale – benché in scrittura – di ausilio morale negli anni più importanti dopo l'Unità nazionale, quelli che dovevano guadagnare al nuovo stato anche Roma capitale. Il contributo di *miss uragano*⁴¹ fu tra i più singolari lungo questo processo, poiché unì la competenza della scrittrice all'ambizione della combattente nel solo punto di incontro ammesso per una donna a quel tempo, ossia l'assistenza medica al seguito delle ambulanze. Il tono delle parole che seguono dà in termini definitivi la misura di tutto questo:

39 Jessie W. Mario, *I garibaldini in Francia*, op. cit., p. 58-59.

40 Si vedano Emilio Calvi, « Eroine e patriotte del Risorgimento italiano », *Il Secolo XX. Rivista popolare illustrata*, vol. XIV, 1915, p. 504: « Anche Jessie White Mario (che già aveva preso parte al tentativo di Pisacane, riportandone un processo) seguì le ambulanze garibaldine in Sicilia, a Aspromonte, nel Tirolo, a Mentana e nei Vosgi »; Napoleone Colajanni, « Jessie White, vedova Mario », art. cit.: « Quale parte abbia preso la White Mario alle lotte nostre per l'unità e per l'indipendenza lo lasceremo dire a questa dedica che Garibaldi scrisse di suo pugno sotto la propria fotografia: *Alla carissima sorella mia Jessie White Mario, infermiera dei miei feriti in quattro campagne 1860, 1866, 1867, 1870-1871* ».

41 Cfr. Pier Venier, « Miss Hurricane, vita da eroe », *Caffè Michelangiolo. Rivista di discussione* [Accademia degli Incamminati], gennaio-aprile 2010, p. 40-43.

In quei giorni, quando ancora la palla di Aspromonte non avevalo privato del dono dell'onnipresenza, nemmeno l'infinitamente piccolo sottraevasi all'occhio vigile di Garibaldi. La notte della battaglia di Volturno (1° ottobre), allorché più di mille feriti abbiamo raccolti sotto il fuoco e collocati nelle ambulanze, sopraggiunse un messaggero speciale di lui verso 12 ore per avvertirci che nella chiesa di una strada trasversale presso a Sant'Angelo, più di sessanta feriti giacevano non troppo comodamente sulla paglia; e gli affranti chirurghi si rimisero in via e li trasportarono in più confortato ricovero.

E in quella chiesa trovai un genovese, che curai ferito a Palermo, in agonia, il quale mi disse:

— Ho aspettato tutt'oggi a morire per vederla! E pochi minuti di poi moriva con la testa sulla mia mano. [...] E io non conosco piacere che superi l'incontro con qualcuno di quei cari ricuperati col quale ritessere la memoria dei dì che non sono più⁴².

42 Jessie W. Mario, *I garibaldini in Francia*, *op. cit.*, p. 60.

Gina Lombroso e la rivista *Archivio di psichiatria*

Profilo e scritti di un'intellettuale
dentro e fuori i confini nazionali

Monica Biasiolo

Universität Augsburg, Französische und Italienische Literaturwissenschaft

Riassunto: Figlia dell'antropologo e criminologo Cesare Lombroso, Gina Lombroso si laurea in Medicina nel 1891 con una tesi su *I vantaggi della degenerazione*. Partecipa al dibattito culturale e scientifico sui concetti di "degenerazione", "atavismo", "delinquenza", "stimmate psicologiche", ecc.; e prende attivamente parte al discorso emancipazionista sulla donna. Teorizza "l'alterocentrismo" (altruismo come senso femminile innato) e si oppone al concetto di sudditanza congenita e irrevocabile del proprio sesso, definendo la condizione della donna come drammatica. Il presente contributo si concentra sull'analisi di passaggi di alcuni scritti che la mostrano attenta alle trasformazioni della sua epoca. Si considereranno le critiche espresse e i meriti a lei riconosciuti e si metterà in risalto l'uso di un certo tipo di iconografia con cui Gina Lombroso e, con lei molte altre intellettuali dell'epoca, vengono presentate.

Résumé : Fille de l'anthropologue et criminologue Cesare Lombroso, Gina Lombroso obtient son diplôme en médecine en 1891 avec une thèse sur *Les avantages de la dégénérescence*. Elle participe au débat culturel et scientifique autour des concepts de « dégénérescence », « atavisme », « délinquance », « stigmates psychologiques », etc. ; et contribue au débat sur l'émancipation de la femme. Elle théorise "l'altérocentrisme", c'est-à-dire l'altruisme comme caractère féminin inné et s'oppose au concept d'assujettissement congénital et irrévocable de la femme, définissant la condition féminine comme tragique. Cette contribution se concentre sur l'analyse de certains de ses écrits qui montrent l'attention qu'elle portait aux transformations de son époque. On prendra aussi en compte les critiques qui lui sont adressées et les mérites qui lui sont reconnus. On mettra en évidence l'utilisation d'un certain type d'iconographie avec laquelle Gina Lombroso et d'autres intellectuelles du tournant du xx^e siècle sont présentées.

Introduzione

L'intensa attività svolta da Gina Lombroso sia nell'ambito della pubblicistica scientifica sia in quello degli studi sulla condizione femminile testimonia un confronto vivace e dinamico di una donna intellettuale attenta in primis al proprio presente. Parlando di Gina Lombroso ci si scontra prima di tutto per forza di cose con quel cognome tanto celebre quanto discusso che ci riporta al padre dell'antropologia criminale Cesare Lombroso, « il cui intelletto vasto, originale, geniale, ha seminato ed ha raccolto su campi divesi delle diverse discipline psichiatriche¹ », almeno secondo il giudizio di Bianchi. Ricerche, quelle di Lombroso relative al determinismo della devianza criminale, che coinvolgono anche la donna, ritenuta di intelligenza inferiore, mentre quelle poche che riescono a distinguersi « presentano frequentemente caratteri maschili² ».

All'interno della comunità scientifica di fine Ottocento/inizio Novecento la donna come soggetto attivo, se non viene del tutto esclusa, risulta ancora come flebile comparsa. Nell'ambito della medicina emergono i nomi di Ernestina Paper, di famiglia ebraica di origine russa, dal 1872 iscritta all'Università di Pisa, poi a Firenze, dove si laurea nel 1877, seguito da quelli di Anna Kuliscioff, anche lei ebrea di origini russe, che si laurea nel 1886 a Napoli, e di Maria Montessori che, dieci anni dopo, ottiene la specializzazione in Psichiatria. Le “donne del progresso”, così Miniati riassume la categoria nella lettura che fa di un articolo sul tema « donne e scuole pubbliche » di un'autrice che scrive firmandosi con le sole iniziali R.L., sono:

Donne di elevata condizione che, disponendo di una solida posizione economica e del largo ventaglio di relazioni sociali che per solito ne conseguiva, si mostravano più sensibili e disponibili di altri a sollecitazioni poco o nulla conciliabili con la tradizione e l'osservanza, arrivando fino al punto di trascurare la pratica religiosa e l'educazione dei figli³.

Compromessa sarebbe tuttavia di questi ultimi non solo l'educazione, ma spesso anche l'integrità fisica con una stirpe di nuovi nati, quelli generati dalla donna che si dedica allo studio e alla ricerca, preposti nell'immaginario del

1 Leonardo Bianchi, « Prefazione », in *L'opera di Cesare Lombroso nella scienza e nelle sue applicazioni*, Milano/Torino/Roma, Bocca, 1908, p. V.

2 Cesare Lombroso, Guglielmo Ferrero, *La donna delinquente, la prostituta e la donna normale*, Torino/Roma, L. Roux & C., 1893, p. 161.

3 Monica Miniati, *Le “emancipate”. Le donne ebreiche in Italia nel XIX e XX secolo*, Roma, Viella, 2008, p. 97. Il riferimento nel testo è al seguente contributo R.L., « Le donne alle scuole pubbliche », *Vessillo Israelitico*, XXX, f. XI, novembre 1882, p. 358-359.

tempo a venire al mondo con tare fisiche e mentali, se « destinati a nascere », in quanto l'intellettualità della donna va allora di pari passo con il riconoscimento della sua presunta sterilità, in un'equazione tanto semplicistica quanto crudele. Come osserva Elena Mian sintetizzando gli assunti lombrosiani, « [c]iò che distingue la donna è la fertilità: il bacino è la sua parte più caratteristica, la pubertà è più precoce, [...] »⁴. E mentre alla “rea d'occasione”, alla pari della donna normale, proprio Lombroso riconosce come “non intaccato” il desiderio di maternità⁵, lo stesso viene negato nel caso della prostituta che, secondo l'antropologo, mostra diverse anomalie fisiognomiche⁶, difformità che « non deturpano il volto »⁷, ma da riconoscersi comunque come segno della perversione. Sull'accantonamento dei doveri della maternità a favore della ricerca del solo piacere, cosa che condurrebbe alla degenerazione più vile e mostruosa della società, si esprimerà alcuni anni dopo altresì lo svizzero Auguste Forel nell'ambito dei dibattiti sull'eugenetica dove, insieme a pratiche di logica collettiva, non vengono accantonati tabù, mentre sulla sterilità dirà la sua non da ultimo Paolo Mantegazza, spiegandola dal punto di vista fisiologico⁸, in quanto anche per lui « l'essenza e il destino naturale della donna [...] [coincidono] con la biologia e la fisiologia del suo apparato riproduttivo, e dunque col suo ventre »⁹.

Oltre che a ragione della promiscuità con il sesso maschile a cui obbligano le classi miste, l'accesso delle donne ai gradi di istruzione superiore viene dunque anche ostacolata a causa dell'incompatibilità riassunta nella coppia di presunti opposti ventre/mente, sebbene l'autrice dell'articolo sopra citato non manchi di riconoscere l'apporto che la donna di « ingegno e studio e mente calma », di colei « che esercit[a] l'arte con passione, che vi si [...] [dà] tutta anima e corpo e che non [...] [ha] altre occupazioni »¹⁰ potrebbe dare nella medicina, ma solo per gli ambiti della pediatria e ginecologia, ambiti in cui il paziente è donna e in cui chi presta cure è chiamato a mostrare « quella “innata” capacità di amore

4 Elena Mian, « Scheda di approfondimento N. 3 – La donna delinquente », in Marco Monzani, *Manuale di criminologia*, Limena (PD), libreria universitaria.it, 2016, p. 78.

5 Cesare Lombroso, Guglielmo Ferrero, *op. cit.*, p. 471.

6 *Ibid.*, p. 284.

7 *Ibid.*, p. 334-335.

8 Paolo Mantegazza, *Igiene dell'amore*, Milano, Brigola, 1891 [1889¹], p. 314 e sgg. Cf., tra gli altri, poi Paolo Mantegazza, *Igiene del nido*, Milano, Brigola, 1876.

9 Lucia Re, « Enif Robert, F.T. Marinetti e il romanzo *Un ventre di donna*: bisessualità, trauma e mito dell'isteria », *California Italian Studies*, n° 5(2), 2014, p. 53.

10 R.L., *op. cit.*, p. 359.

e di dedizione di cui [le donne] davano prova nella famiglia¹¹ », conoscendo in prima persona problemi di cui un medico uomo non avrebbe mai potuto avere un sapere diretto. Nel 1894 Giovanni Calderini, ordinario di Ostetricia e Ginecologia e direttore nell'ateneo di Bologna, parlando dello sviluppo storico delle due discipline, riferisce come l'origine di entrambe si confonda con quella della medicina, e aggiunge:

Prima che ai medici le giovani donne nelle penose contingenze della maternità, e per istinto e per pudore, chiamarono aiuto a quelle che già ne avevano fatto esperienza, e ne venne l'origine delle mammane, le quali [...] presso gli israeliti nei tempi di Mosè, assistevano le partorienti per attestare la primiparità della donna e la legittimità del parto, e presso i greci, come narra Plinio il giovane, erano salite in gran fama e scrivevano di cose ostetriche, esempio Aspasia¹².

Tra voci *pro* e voci *contro* l'intellettualità della donna, tema di confronto e di dibattito che coinvolge non solo il campo medico-scientifico, si distinguono anche quelle di Paola e Gina Lombroso. In *Caratteri della femminilità* (1909), la prima difende a spada tratta per la donna un percorso di istruzione così che da « atta a procreare » essa diventi pure « atta ad educare », seppure la donna « non deve illudersi che il fatto di scrivere un libro possa equivalere al suo splendido privilegio di creare un essere vivo, una creatura umana¹³ », a cui si aggiunge una difesa della maternità anche da parte della seconda, che ne scriverà in un saggio nove anni dopo¹⁴. Dello studio e della scrittura le sorelle Lombroso faranno la loro professione: Paola con la sua fervida attività di giornalista, scrittrice e pedagogista; la sorella, con il suo interesse scientifico testimoniato, tra gli altri, dalla sua collaborazione all'*Archivio di psichiatria*, rivista fondata da Cesare Lombroso nel 1880 e da lui diretta, e ad altre testate. Una storia, quella delle sorelle Lombroso, che presenta non poche intersezioni con quella di Ester ed Edmea Pirami¹⁵; e una storia, in particolare quella di Gina Lombroso, che deve essere ricordata.

11 Monica Miniati, *op. cit.*, p. 98.

12 Giovanni Calderini, « Sviluppo storico della ostetricia e della ginecologia. Prelezione letta a dì 30 Novembre 1894 », *Archivio di ostetricia e ginecologia*, 1895, p. 54-55.

13 Paola Lombroso, *Caratteri della femminilità*, Torino, Bocca, 1909, p. IX.

14 Gina Lombroso, *Riflessioni sulla vita. L'anima della donna, Libro II: conseguenze dell'altruismo*, Firenze, Affi, 1918.

15 Si veda il video realizzato da Dario De Santis in occasione della Notte degli archivi, nell'ambito di *Archivissima, il festival degli archivi*, 5 giugno 2020, <https://www.aspi.unimib.it/collections/collection/detail/109/>, consultato il 20 ottobre 2022.

Tra scienza, attivismo sociale e questione della donna

Seconda dei cinque figli del celebre antropologo, dopo la laurea in Lettere e Filosofia, Gina Lombroso decide di iscriversi alla Facoltà di Medicina dove, nel 1891, termina gli studi con una tesi dal titolo *I vantaggi della degenerazione*. È palese che i condizionamenti dell'ambiente culturale familiare e sociale giochino un ruolo di primo piano nella formazione e negli interessi della giovane che, negli anni precedenti il 1904, data di pubblicazione in volume dello studio sopracitato, diventa una delle collaboratrici del periodico del padre, distinguendosi con diversi contributi e toccando un ambito abbastanza eccentrico di fronte allo spazio già di per sé ristretto riservato all'intelletto della donna¹⁶. Eppure il campo psichiatrico non esula del tutto dall'approccio alle problematiche riconosciute all'universo femminile nel secolo che Mantegazza definisce come "nevastenico", se è proprio alla donna che vengono fatte diagnosi di "isteria", di "follia morale", "debolezza di nervi" e quant'altro. In psichiatria si specializza la Montessori e, con lei, anche Gina Lombroso che diventa presto assistente volontaria nella Clinica afferente dell'Università di Torino, su uno sfondo in cui echeggiano forti, tra le altre, le parole perentorie del neurologo tedesco Paul Julius Möbius, conosciuto per il suo *Über den physiologischen Schwachsinn des Weibes*¹⁷.

Si tratta di un'attività, quella svolta attivamente dalla giovane Lombroso in campo medico, che si lascia tuttavia circoscrivere in un determinato lasso temporale, e che viene preceduta (anche grazie all'influenza esercitata dalla Kuliscioff) da un forte attivismo sociale, sovrapponendosi all'interesse per la questione femminile¹⁸, un campo questo che occuperà la Lombroso in diverse

16 Gina Lombroso, « L'atavismo nel delitto e l'origine della specie », *Archivio di psichiatria*, XX, 1899, p. 579-580 (da ora in poi il titolo del periodico sarà abbreviato con la sigla *AdP*); Gina Lombroso, « Ambliopia isterica guarita coll'ignatia », *AdP*, XXII, 1901, p. 254-257; Gina Lombroso, « Epilessia psicomotrice con coscienza degli accessi e manifestazioni criminose di origine sifilitica », *AdP*, XX, 1901, p. 474-480; Gina Lombroso, « Pazzia morale da nefrite », *AdP*, XXIII, 1902, p. 274.

17 *Sulla fisiologica imbecillità della donna*, 1900. Möbius sarà citato dalla Lombroso nell'agiografia sul padre. Gina Lombroso-Ferrero, *Cesare Lombroso. Storia della vita e delle opere, narrata dalla figlia*, Torino, Bocca, 1915, p. 346.

18 Cf. ad esempio Gina Lombroso, « Sulle condizioni sociali economiche degli operai di un sobborgo di Torino », *Riforma sociale*, a. III, VI, 1896, p. 310-330; « I coefficienti della vittoria negli scioperi », *Critica sociale*, a. VII, VIII, 16 aprile 1897, p. 118-120; « Sulle cause e sui rimedi dell'analfabetismo sociale », *Riforma sociale*, a. V, VIII, 1898, p. 3-10. Sul femminismo moderato della Lombroso, cf. Anna Maria Colaci, *Il modello femminile in Gina Lombroso*, Lecce, Pensa Multimedia, 2006.

direzioni¹⁹, e che porta a una partecipazione concreta e reale alla causa con, ad esempio, la fondazione dell'*Associazione Divulgatrice Donne Italiane*, organizzazione avente « lo scopo di pubblicare libelli sulle problematiche femminili, sull'educazione, sulla guerra e su questioni sociali²⁰ ». Figlia dell'età del progresso, di quello stesso progresso che, secondo l'opinione comune, avrebbe dovuto portare prosperità e benessere a favore di tutti, la secondogenita Lombroso sarà fervente critica, una posizione che la donna « aveva maturato fin dalla gioventù, quando aveva assistito all'enorme crisi economica che attanagliava il neonato Regno d'Italia », sostenendo « la convinzione che l'industrialismo accentratore colossale, aiutato dalle macchine, non avrebbe potuto far altro che "ledere la morale generale"²¹ ».

Per quanto riguarda l'attività più strettamente medico-scientifica di Gina Lombroso, essa si inserisce all'interno dei circuiti frequentati dalla figura paterna e da Guglielmo Ferrero, a cui la Lombroso si unirà in matrimonio nel 1901²². La stessa collaborazione al periodico *Archivio di psichiatria*, testata che sancisce l'esistenza dell'antropologia criminale come disciplina approfondendone la sua divulgazione, nonché baluardo strategico di difesa delle tesi di Lombroso²³, deve essere intesa come riflessione intellettuale svolta in un forum in cui la voce paterna e la schiera di studiosi intorno al famoso scienziato fungono da stimolo, sostegno e continuo riferimento per la giovane²⁴; un ambiente non avulso da quello accademico frequentato dalla Lombroso che, accanto al padre, aveva avuto come docenti universitari personaggi chiave della medicina. Gina Lombroso dispone inoltre di competenze in tedesco, inglese, francese e spagnolo che le permettono di entrare in contatto con alcuni degli esponenti del dibattito scientifico internazionale, e di pubblicare in lingua

19 Gina Lombroso, *Il pro e il contro. Riflessioni sul voto alle Donne*, Firenze, ADDI, 1919.

20 Maria Calloni, « Gina Lombroso: medicina, scienza e "anime di donne" », <https://unione.femmine.it/gina-lombroso-medicina-scienza-e-anime-di-donne/>, consultato 18 luglio 2022. Sono gli anni in cui la Lombroso frequenta il *Lyceum* fiorentino, dove viene in contatto, tra gli altri, con Amelia Rosselli e Olga Monsani. Con loro fonderà l'Associazione sopra menzionata.

21 *Ibid.*

22 Cf. Roberto Michels, « Cesare Lombroso. Note sull'uomo politico e sull'uomo privato », *Archivio di antropologia*, XXXII, 1911, p. 362 e sgg.

23 Cf. sul tema Livio Sansone, *La Galassia Lombroso*, Bari/Roma, Laterza & Figli, 2022, p. 78, 80.

24 Cf. anche l'attività delle sorelle Lombroso all'interno della « Società di cultura », sorta per merito di Lombroso, Gaetano Mosca e Luigi Einaudi. Sul periodo torinese di Lombroso cf. Renzo Villa, « Cesare Lombroso nella Torino di fine secolo », *Belfagor*, n° 67(1), 2012, p. 9-26.



straniera, nonostante il suo ruolo rimanga, almeno fino alla morte del genitore e al « successo internazionale del marito, decretato dall'opera *Grandezza e decadenza di Roma* [...] in qualche modo ancillare, da subalterna²⁵ ».

Contributi critici per l'*Archivio di psichiatria* e altri scritti

Uno spoglio dei contributi redatti per l'*Archivio di psichiatria* aiuta in una disamina dell'orientamento clinico della studiosa e dello stile della prosa scientifica adottata, dove non mancano riferimenti letterari²⁶: una prosa concisa, viva, che esibisce e analizza in modo riflessivo, critico e strutturato, non per ultimo, opere altrui. Tale è ad esempio quella degli articoli su alcuni testi

²⁵ Valeria P. Babini, *Gina Lombroso*, in Erika Luciano, Clara S. Roero (a cura di), *Numeri, atomi e alambicchi. Donne e scienza in Piemonte dal 1840 al 1960*, Parte I, Torino, CSDPF, 2008, p. 34.

²⁶ Gina Lombroso, « Odio della patria nei genii », *AdP*, XI, 1890, p. 96.

di allora recente pubblicazione, contributi che si susseguono con una certa frequenza sfogliando i vari numeri del periodico²⁷, mentre la parte saggistica è rivolta allo studio di disordini di tipo fisiologico-neurologico e psichiatrico con forti incroci e paralleli con gli studi paterni, come mostra « Epilessia psicomotrice con coscienza degli accessi e manifestazioni criminose di origine sifilitica » (1901), che riprende l'articolo paterno « Identità dell'epilessia colla pazzia morale e delinquenza congenita », pubblicato nel 1885 sempre in *Archivio di psichiatria*, e ancora lo scritto redatto da Lombroso con Enrico Morselli, « Epilessia larvata – pazzia morale »²⁸; di queste sindromi, in parte episodiche, la figlia indica fattori eziologici e trattamenti terapeutici.

Ma la studiosa interverrà pure con articoli che si inseriscono in un dibattito che vedrà sostenitori e detrattori di Lombroso, anche dopo la morte del maestro²⁹, legando quel binomio di ricerca “genio-delinquenza” altresì al proprio nome³⁰. Tra la fine dell'Ottocento e l'inizio del Novecento la nozione di “epilessia” è già presente in ambito psichiatrico, dove della sindrome epilettica si parla non solo come disturbo neurologico, ma come “male dell'anima”, spesso mettendo davanti precauzioni e consigli per chi ha a che fare con un malato, arrivando persino ad estremi, come in Temkin che sostiene che « non bisogna né parlare né prendere il bagno con gli epilettici perché loro anche solo con il respiro infettano la gente »³¹. Si cerca poi, come in Lombroso e in Maudsley « di far uscire gli epilettici dall'ambito strettamente clinico-medico per porli all'attenzione dei giuristi »³², con non poche stranezze e bizzarrie in

27 Gina Lombroso, « [Rec. a:] *The Subliminal consciousness* [sic] of Myers », *AdP*, XIV, 1893, p. 151-160; XV, 1894, p. 580-586; « [Rec. a:] Coghlan, *The decline in the Birth rate of New South Wales*, Sidney, 1900 », *AdP*, XXIV, 1903, p. 623-624; « [Rec. a:] Haveleck Ellis, *Studies in the Psychology of sex*, London, Walter-Scott edit., 1902 », *AdP*, XXIV, 1903, p. 624.

28 Gina Lombroso, « Epilessia psicomotrice con coscienza degli accessi e manifestazioni criminose di origine sifilitica », *AdP*, XXII, 1901, p. 474-480; Cesare Lombroso, « Identità dell'epilessia colla pazzia morale e delinquenza congenita », *AdP*, VI, 1885, p. 1-28; Cesare Lombroso, Enrico Morselli, « Epilessia larvata – pazzia morale », *AdP*, VI, 1885, p. 29-43. Cf. poi Cesare Lombroso, « La varietà della follia morale e dell'epilessia », *AdP*, VIII, 1887, p. 100; « Epilessia », *AdP*, IX, 1888, p. 336-337.

29 Cf. ad esempio Mario U. Masini, *Epilessia e delitto*, Genova, E. Olivieri ed., 1914, con un'introduzione di Enrico Morselli dal titolo « Le condizioni presenti delle dottrine lombrosiane », p. 3-26.

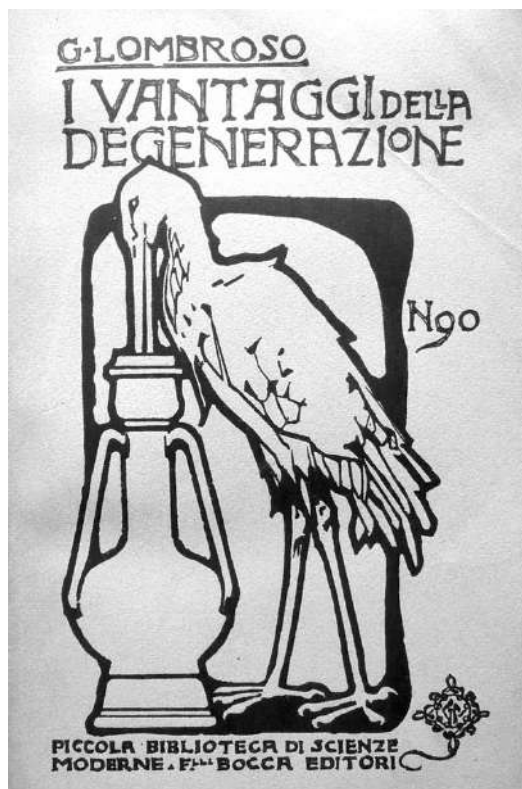
30 Gina Lombroso, « Genio e Delinquenza », *Rassegna di studi psichiatrici*, V, 1915, p. 202.

31 Owsei Temkin cit. in Salvatore Iannaccone, *La luna, il sangue, l'incenso. Intervista sull'epilessia tra scienza e mito*, Napoli, A. Guida Editore, 2000, p. 21.

32 Emilia Musumeci, *Cesare Lombroso e le neuroscienze: un parricidio mancato. Devianza, libero arbitrio, imputabilità tra antiche chimere ed inediti scenari*, Milano, Franco Angeli, 2012, p. 94.

entrambi i campi qui citati e uno spazio crescente viene dato al tema della « terapia del delitto³³ ».

E anche *I vantaggi della degenerazione*, con quel titolo inequivocabile e tagliente, e un'« erudizione diretta a una dimostrazione³⁴ », non pare voler lasciare dubbi di sorta sull'avvicinarsi di argomenti e tematiche che, sebbene in auge in quegli anni, sono campi di ricerca sondati in maniera sistematica innanzitutto dal padre.



33 Sulla « scuola positiva di diritto penale » e le due riviste che diffondono le sue idee, alias l'*AdP* e *La scuola positiva*, cf. Paolo Marchetti, *Lombroso, Cesare*, in *Enciclopedia italiana di scienze, lettere ed arti*, VIII, appendice *Il contributo italiano alla storia del pensiero*, Roma, Istituto della Enciclopedia Italiana, 2012, p. 368. Di Marchetti, cf. anche « Cesare Lombroso e l'*Archivio di psichiatria* », *Diritto penale XXI secolo*, II, 2011, p. 255-278.

34 Si veda qui la recensione di G. Ruggieri in *AdP*, XXVII, 1906, p. 474.

Nelle pagine la Lombroso legge i segni della « tanto temuta degenerazione, di cui si parla sempre vagamente assai più come di uno spauracchio impalpabile e minaccioso che come di una cosa precisa e reale³⁵ », per metterne in evidenza gli aspetti positivi, quindi in un'ottica diversa rispetto a quella che considera il concetto come una sorta di regressione e di arresto dello sviluppo evolutivo. Dietro a tale rovesciamento si cela « l'ispirazione del tutto nuova dell'opera, lontana da quella positivista che marca il dibattito ottocentesco sulla degenerazione, nonché gli studi di Cesare Lombroso³⁶ »; un rovesciamento che suscita scandalo e perplessità di ordine morale, se della giovane, « donna gentile », viene salutata la « tanta disinvoltura » con cui tratta « dottrine », e dopo di lei si teme « uno stuolo di amazzoni della scienza antropologica³⁷ ». Nel testo l'approccio usato nell'osservazione e analisi del tema è infatti di tipo sociologico: Gina Lombroso « guarda [...] al fenomeno della degenerazione fisica e antropologica dell'uomo moderno in relazione alle richieste e ai bisogni della vita contemporanea », richiamando « l'attenzione sulla relazione uomo-ambiente³⁸ ». Riprende quindi considerazioni fatte sulle nuove condizioni di vita sociale e lavorativa che aveva avuto la possibilità di osservare con i propri occhi tra la classe operaia, anticipando al contempo riflessioni su un argomento che tratterà in un volume socio-antropologico dato alle stampe nel 1930, dove sfatterà il mito del macchinismo e dell'industrialismo apportatore del progresso³⁹. La degenerazione avverrebbe in questo primo scritto in altre parole come « necessario adattamento biologico ad un ambiente naturale e sociale profondamente trasformato dalla civiltà industriale », dunque « sarebbe funzionale alla sopravvivenza⁴⁰ ».

L'argomento è distante rispetto a quello più specifico di carattere psichiatrico dei suoi lavori per l'*Archivio di psichiatria*, in cui il suo nome apparirà anche in relazione a uno studio sull'« Embriologia delle forme pazzesche⁴¹ », tematica legata anche questa alle classificazioni e alle identificazioni presenti nell'atlante criminale del padre⁴², e ad un lungo articolo centrato su « Le rôle de la pitié dans la

35 Gina Lombroso, *I vantaggi della degenerazione*, Torino, Bocca, 1904, p. 2. Cf. anche Gina Lombroso, « I vantaggi della degenerazione », *Rivista di scienze biologiche*, II, 1900, p. 848-874.

36 Valeria P. Babini, *op. cit.*, p. 35.

37 In *Civiltà cattolica. Rivista della stampa* (1905), p. 699, cit. in Valeria P. Babini, *op. cit.*, p. 35.

38 *Ibid.*, p. 35.

39 Gina Lombroso, *Le tragedie del progresso*, Torino, Bocca, 1930.

40 Claudia Mantovani, *Rigenerare la società. L'eugenetica in Italia dalle origini ottocentesche agli anni Trenta*, Soveria Mannelli, Rubbettino, 2004, p. 44.

41 Gina Lombroso, « Embriologia delle forme pazzesche », *AdP*, XXVIII, 1907, p. 53-59.

42 Cesare Lombroso, *L'amore nei pazzi*, Torino/Firenze/Roma, Loescher, 1881; *Pazzi ed anomali. Saggi*, Città di Castello, S. Lapi, 1886.

justice⁴³»; un contributo di una Lombroso più adulta rispetto ad altri interventi, da lei presentato in occasione del *VI Congresso internazionale d'antropologia criminale* tenutosi a Torino nella primavera del 1906. Tuttavia, anche questo non è esule dal richiamo dell'insegnamento paterno e non del tutto sorprendente nell'itinerario professionale della Lombroso, se si pensa al connubio tra “devianza psichiatrica” e “giustizia” già menzionato. Non è la prima volta che Gina Lombroso viaggia a seguito del padre o ne fa le veci in conferenze e seminari, se nel 1901 si registra ad esempio la sua presenza ad Amsterdam dove tiene una relazione sul tema « Sur les réflexes cutanés chez les criminels et chez les normaux⁴⁴ », toccando anche questa volta un ambito di ricerca non estraneo al genitore, il quale aveva svolto ricerche sui riflessi cutanei operando le sue osservazioni tuttavia sui pellagrosi, mentre la figlia offrirà con il suo intervento un'indagine su tali contrazioni involontarie distinguendo le differenti fasce d'età in cui le stesse si manifestano.

Spazi vitali di lavoro e di confronto, tali occasioni di scambio intellettuale, fungono da denotatori di altre esperienze, alla pari della collaborazione svolta dalla Lombroso come articolista⁴⁵, percorso che la vede pubblicare, tra gli altri, in piena guerra mondiale, un saggio con il quale cercava « di tamponare le lacune rimproverate al pensiero psichiatrico positivista, rifondando le classificazioni patologiche alla luce del dualismo bergsoniano dell'intelligenza e dell'istinto [e suggerendo] di distinguere le malattie mentali in tre macrogruppi a prescindere dalla presenza manifesta di tare fisiche⁴⁶ », alias in *malattie dell'istinto*, *malattie dell'intelligenza* e *malattie miste*⁴⁷. Lo scritto, nonostante la prospettiva data, verrà però ignorato, incontrando il « disinteresse del misogino mondo scientifico, pronto a fare a meno di Bergson e del suo dualismo dell'intelligenza e dell'istinto come aveva fatto a meno dei consigli del positivismo critico⁴⁸ ». Allo stesso anno, ovvero il 1916, risale anche « L'alcoolismo in Italia », in cui la studiosa, riallacciandosi a

43 Gina Lombroso, « Le rôle de la pitié dans la justice », *AdP*, XXVII, 1906, p. 636-641.

44 Gina Lombroso, « Sur les réflexes cutanés chez les criminels et chez les normaux », *Congrès international d'anthropologie criminelle. Compte rendu des travaux de la cinquième session tenue à Amsterdam*, Amsterdam, De Bussy, 1901, p. 294-295.

45 La studiosa ha collaborato ad esempio con *Critica sociale*, *Riforma sociale*, *Rivista d'Italia*, *Rivista di biologia*, ecc.

46 Andrea Scartabellati, *Pagine dimenticate. Le culture psichiatriche in Italia tra fine '800 e primi decenni del '900*, in Andrea Giuntini (a cura di), *Povere menti. La cura della malattia mentale nella provincia di Modena fra Ottocento e Novecento*, Modena, Tip. TEM, 2009, p. 25.

47 Gina Lombroso Ferrero, « Il dualismo bergsoniano dell'intelligenza e dell'istinto applicato ai criminali, ai pazzi e ad una nuova classificazione delle malattie mentali », *Archivio di Antropologia*, XXXVII, 1916, p. 1-11.

48 Andrea Scartabellati, *op. cit.*, p. 26.

un dibattito allora più che mai in auge non per ultimo a causa della guerra⁴⁹, si esprime sul propagarsi del vizio del bere e sulle sue conseguenze⁵⁰.

Gli anni a ridosso del primo conflitto mondiale sono il periodo in cui Gina Lombroso si attiva a riordinare gli appunti del padre e a ridurne e pubblicarne gli scritti, come testimonia *Criminal Man*, volume stampato nel 1911 e che fa conoscere più ampiamente il nome di Lombroso oltreoceano. E, insieme a questo, traghetterà nondimeno quello della figlia, benché sia soprattutto grazie ai testi riguardanti il dibattito sulla questione femminile che il nome di quest'ultima supererà i confini italiani legandosi all'editoria estera⁵¹. Di lei si legge spesso inoltre anche in periodici esteri, come ad esempio in *MonKrimPsych* e nella *Revue belge de Droit pénal et de Criminologie*⁵², e con riferimento ai suoi contributi di carattere sociale, ad esempio, in *Dokumente des Sozialismus*⁵³. Nel 1935 la Lombroso sarà, insieme al marito, a Parigi tra i partecipanti al *Congrès international des écrivains pour la défense de la culture* presieduto da André Gide e André Malraux e al quale sarà presente anche Gaetano Salvemini, tra gli ospiti più assidui del salotto culturale di viale Machiavelli dei Lombroso-Ferrero; un ambiente stimolante, quest'ultimo, dove si discuteva non solo di letteratura.

Slegata dal ruolo di "figlia di", Gina Lombroso rimarrà inquadrata nel contesto della famiglia di origine con l'uso del cognome che accompagnerà molte delle sue pubblicazioni, mentre si firmerà con quello del marito solo in pochi casi e solo in un secondo tempo, come dimostra la contenuta frequenza della firma con doppio cognome, segno di quella appartenenza *nolens volens* di una struttura che ripone il potere sulla donna nelle mani del padre e poi dello sposo. Che Ferrero aspirasse a servirsi della collaborazione della consorte in un rapporto alla pari « *that would bring to an end what he defined as her father's "intellectual exploitation"*⁵⁴ », è da escludersi, come dimostrano i fatti. Analogamente a Cesare Lombroso, anche il consorte, affidandosi alle teorie positiviste che decretavano l'inferiorità della donna, difficil-

49 Cf., ad esempio, Leonardo Bianchi, « L'alcolismo in Italia. La questione dell'alimentazione », *Nuova Antologia*, 1° agosto 1916, p. 258-279.

50 Gina Lombroso, « L'alcolismo in Italia », *AdP*, XXXVI, 1916, p. 449-463.

51 Patrizia Guarnieri, *Caesar or Cesare? American and Italian images of Lombroso*, in Paul Knepper, Per J. Ystehede (a cura di), *The Cesare Lombroso Handbook*, New York, Routledge, 2013, p. 125.

52 Gina Lombroso-Ferrero, « Weshalb mein Vater Gelehrter wurde », *MonKrimPsych*, 1912, p. 312 e sgg.; Gina Lombroso, « Comment mon père est arrivé à la conception de "L'homme criminel" », *Revue belge de Droit pénal et de Criminologie*, n° 9, 1921, p. 907-925.

53 Cf. *Dokumente des Sozialismus. Hefte für Geschichte, Urkunden und Bibliographie des Sozialismus*, III/2, 1903, p. 92; III/4, 1903, p. 188; III/10, 1903, p. 480.

54 Luisa Passerini, *Women and Men in Love. European Identities in the Twentieth Century*, Oxford, Berghahn Books, 2012, p. 85.

mente avrebbe potuto concepire un lavoro scientifico-intellettuale da condursi in modo equo. Del resto « la incapacità strutturale di Guglielmo Ferrero, dovuta alla sua storia e alla sua formazione, di collaborare con chicchessia⁵⁵ », è conosciuta, così come il fatto che fossero sorti nella giovane complessi di inferiorità, come ci testimoniano le sue stesse parole quando afferma di non aver mai creduto di essere capace di scrivere nulla da sola⁵⁶; una condizione, quella sviluppatasi in seno alla famiglia, alimentata da un forte senso di dovere morale⁵⁷, ma anche una condizione di continuo confronto con un nome tra i più celebri nel panorama di allora e davanti al quale gioca non di meno il sentimento di pudore e di decoro dell'esserne figlia: « [c]hiusa nel piccolo centro familiare più che la farfalla nel suo bozzolo⁵⁸ », Gina gira come umile satellite all'interno di un sistema, il « sistema Lombroso » appunto, da cui può (e riesce a) staccarsi solo quando lo stesso si rompe.

Sondando l'America Latina e la donna

Nel 1907 la Lombroso si reca con il marito in America Latina, Paese con cui esistevano pregressi contatti attraverso la rivista paterna, « nodo importante per traduzioni e pubblicazioni da e verso lo spagnolo e il portoghese⁵⁹ ». Il viaggio dà la possibilità all'intellettuale-scienziata di raccogliere osservazioni dirette di vario tipo, tra le quali anche alcune relative a istituti penitenziari e di salute mentale⁶⁰, e di posare lo sguardo altresì sull'« eccessivo sviluppo preso dal femminismo nella repubblica Argentina, dove la donna, anziché restare la fedele collaboratrice dell'uomo, si va ponendo ogni di più contro di lui », e luogo dove « abbondano le laureate in medicina e chirurgia, in odontoiatria, in ginecologia » e le donne « presiedono accademie, scrivono romanzi e giornali, sono pittrici e scultrici⁶¹ ».

55 Delfina Dolza, *Essere figlie di Lombroso. Due donne intellettuali tra '800 e '900*, Milano, Franco Angeli, 1990, p. 149.

56 *Ibid.*, p. 150.

57 Un ruolo non diverso lo avranno infatti anche la moglie e l'altra figlia, Paola Lombroso. Cf. Luigi Guarnieri, *L'atlante criminale. Vita scriteriata di Cesare Lombroso*, Milano, Rizzoli, 2007, p. 75; Mauro Forno, *Scienziati e mass-media. Lombroso e gli studiosi positivisti nella stampa tra Otto e Novecento*, in Silvano Montaldo, *Cesare Lombroso. Gli scienziati e la nuova Italia*, Bologna, Il Mulino, 2010, p. 215; Anna Maria Colaci, « Gina Lombroso: una voce moderata all'interno del movimento emancipazionista nel primo Novecento », *Quaderni di Intercultura*, XI, 2019, p. 167-179.

58 Luigi Guarnieri, *op. cit.*, p. 282.

59 Luigi Sansone, *op. cit.*, p. 108.

60 Gina Lombroso, *Nell'America Meridionale*, Milano, Treves, 1908, p. 222-233.

61 Anonimo, « Cronaca sociale », *Rivista Internazionale di Scienze Sociali e Discipline Ausiliarie*, 49, f. 193, gennaio 1909, p. 156.

Si sente già in questo momento un'attenzione più marcata per la questione femminile che fa emergere nella Lombroso, come in Amelia Pincherle, Marion Cave e Maria Todesco, una « forte autoconsapevolezza della propria funzione morale e civile, oltre che intellettuale⁶² ». *L'Italia che scrive*, periodico fondato da Angelo Fortunato Formigginì, e altre riviste parlano di lei a più riprese. In particolare è però *L'anima della donna*, uscito nel 1920, a destare l'attenzione della critica internazionale⁶³: un « volume, finissimo e assai efficace⁶⁴ » che viene da subito pubblicato in più lingue, facendosi strada sul mercato editoriale internazionale con un totale di traduzioni in dodici lingue e tre edizioni in pochi anni. È un libro in cui l'autrice prende le distanze dal femminismo, ritenendolo il peggior nemico della donna, in quanto tendenza del mondo moderno alterante l'equilibrio dell'esistenza di quest'ultima, soprattutto della sua « missione naturale », ovvero la maternità. Verrà preso ad esempio in un articolo apparso in *La Difesa della razza*, dove la posizione sostenuta da Gina Lombroso fa da contraltare a quella di Maria Stronberg e Flora Tristan, « le intrepide promotrici del sacro sentimento della rivolta⁶⁵ ». Ma *L'anima della donna* interessa qui soprattutto per la parte introduttiva, nella quale la Lombroso si definisce come « un modesto cultore della scienza⁶⁶ » e dichiara di non far riferimento ad alcuna elucubrazione teorica, con la coscienza di inserirsi in un dibattito « che l'autore sarebbe felice di continuare col lettore⁶⁷ ». Nelle pagine, però, la studiosa, che con tale scritto si pone un obiettivo pedagogico e formativo, parla brevemente anche di sé e dell'ambiente intorno al quale aveva gravitato, oltre che fare accenno al sapere femminile medico tanto aborrito da arcaico pregiudizio.

Nel 1927 Gina Lombroso viene citata insieme a Maria Montessori in *Quaderni di psichiatria* tra i nomi dei « nostri migliori psicologi e igienisti⁶⁸ ».

62 Marina Calloni, Lorella Cedroni, *Presentazione. Due famiglie in esilio*, in *Politica e affetti familiari. Lettere di Amelia, Carlo e Nello Rosselli a Guglielmo, Leo e Nino Ferrero e Gina Lombroso Ferrero (1917-1943)*, Milano, Feltrinelli, 1997, p. 25.

63 Gina Lombroso, *L'anima della donna*, Bologna, Zanichelli, 1920.

64 Corrado Barbagallo, « [Rec. a:] Gina Lombroso, *La donna nella vita. Riflessioni e deduzioni*. Bologna, N. Zanichelli, 1923, p. IX-218. L. 12,50 », *L'Italia che scrive*, n° 7, 1924, p. 7.

65 Augusto M. Tentoni, « Il Femminismo e la donna italiana », *La Difesa della razza*, II (10), 20 marzo 1936, p. 35.

66 Gina Lombroso, *L'anima della donna*, op. cit., p. IX.

67 *Ibid.*, p. X.

68 Enrico Morselli, « [Rec. a:] Potet, M., *Hygiène mentale - Hystorique et Organisation actuelle; Méthode, Principes fondamentaux, Applications*, con pref. di Toulouse, Parigi, E. Le François Edit., 1926, un gr. vol. in-8° gr. di pag. XIII-600 », *Quaderni di psichiatria*, XIV/1-2, gennaio-febbraio 1927, p. 34. Nel periodico erano uscite a firma della Lombroso « Origine normale di

Nell'elenco degli scritti compilato da Dolza, tra i titoli listati, ventidue sono quelli di pubblicazioni uscite nel periodico del padre, di cui cinque precedenti al 1909, nove edite prima della fine della guerra e otto quelle uscite tra gli anni Venti e Trenta, di cui cinque relative alla criminalità femminile e alla donna delinquente⁶⁹.

Conclusione

Se vi sono donne di genio? Tale domanda, nonostante il più che circoscritto riconoscimento menzionato in incipit a questo contributo, avrebbe certamente recato un certo disagio sia in Lombroso padre sia in Ferrero come autori dell'« opera scientifica più impietosa nei confronti della “natura femminile” che mai sia stata scritta⁷⁰ ». Ma, con tutta probabilità, sarebbe stata discussa in modo altrettanto inequivocabile in ambito privato, quel privato che, seppure, almeno nel caso delle sorelle Lombroso, aveva concesso degli spazi spingendole a costruirsi un'identità culturale, allo stesso tempo li aveva relativizzati, soprattutto con il lavoro svolto per il padre. In fuga dall'Italia fascista insieme al marito, in quanto, come Ernestina Paper e Anna Kuliscioff, di origine ebrea, Gina Lombroso si spegne a Ginevra nel 1944. Di lei, esposta a plurimi stimoli e influenze culturali nella dinamica dei processi di cambiamento del periodo, vero e proprio crogiuolo di esperienze e di saperi, intellettuale attenta e sensibile, divulgatrice scientifica e portatrice di valori innovativi, ma allo stesso tempo legata alla tradizione, rimangono in diversi archivi, tra cui al Gabinetto Vieusseux, ancora oggi scritti inediti e altri ancora troppo poco studiati⁷¹.

talune pazzie nella donna », IV, 1917, p. 202-204, e « Dell'influenza della fantasia femminile sulla pazzia della donna », XI, 9-10, 1924, p. 167-168.

69 Delfina Dolza, *op. cit.*, p. 260-263. Cf. per un elenco completo Marina Calloni, « Gina Lombroso tra eredità familiare e ricerca autonoma. Note bio-bibliografiche », *Bollettino Internazionale di Studi su G. Ferrero*, supplemento di « Informazione Filosofica », 1, 1994, p. 18-20; 2, 1997, p. 18-23; https://www.vieusseux.it/inventari/GINA_LOMBROSO_FERRERO.pdf, consultato il 27 luglio 2022.

70 Valeria P. Babini, « “Le donne sono antropologicamente superiori”, parola di una donna genio », in Alessandro Volpone, Giovanni Destro-Bisol (a cura di), *Se vi sono donne di genio. Appunti di viaggio nell'antropologia dall'Unità d'Italia a oggi*, Roma, Casa Editrice Università La Sapienza, 2011, p. 13-14.

71 Viviana Frosali (a cura di), *Fondo Gina Lombroso Ferrero. Scritti e materiali di studio*, Firenze, Archivio Contemporaneo “Alessandro Bonsanti”, Gabinetto G.P. Vieusseux, 2014.



Patriota e cosmopolita

L'impegno di Sita Camperio con la Croce Rossa

Ilaria M.P. Barzagli

Dottoranda di ricerca, ricercatrice indipendente

Riassunto: L'articolo indaga il pionieristico contributo di Sita Camperio alla formazione delle crocerossine in Italia e alla valorizzazione del ruolo sociale delle donne, ricostruendo la sua figura alla luce del suo peculiare contesto familiare, patriottico e cosmopolita, in particolare attingendo ai suoi scritti autobiografici e analizzando carte e fonti iconografiche custodite nell'archivio Camperio di Villasanta. Fondatrice della prima Scuola per infermiere volontarie in Italia e dell'Ospedale-scuola Principessa Jolanda per infermiere professionali, durante la Prima guerra si occupa anche dell'assistenza ai feriti al fronte. Nel 1933 le viene assegnata la medaglia Florence Nightingale.

Résumé : L'article examine la contribution de Sita Camperio, pionnière de la formation des infirmières de la Croix-Rouge en Italie et de la valorisation du rôle social des femmes. On reconstitue sa figure en mettant en lumière son milieu familial, patriotique et cosmopolite très particulier, en s'appuyant surtout sur ses écrits autobiographiques et en analysant des documents et des sources iconographiques conservés aux archives Camperio à Villasanta. Elle a fondé la première École d'infirmières volontaires en Italie ainsi que celle de l'Hôpital-école Principessa Jolanda pour la formation d'infirmières professionnelles. Pendant la Première Guerre mondiale, au front, elle assiste les blessés. En 1933, elle reçoit la médaille Florence Nightingale.

Una figlia molto amata

Persona colta e curiosa, violinista diplomata al Conservatorio di Milano, studentessa della Normale di Pisa, filantropa: in Sita Camperio (Milano, 1877-1967) sono evidenti i risultati dell'educazione familiare e degli influssi dell'ambiente culturalmente vivace e internazionale in cui è cresciuta. È l'ultima dei quattro figli di Manfredo Camperio (1826-1899), patriota liberale, viaggiatore su scala globale per passione ed esploratore per progetto politico, fotografo e collezionista di fotografie, e di Marie Siegfried (1841-1930), alsaziana di Mulhouse, appartenente a una famiglia di imprenditori tessili, valdese dalla forte e moderna personalità¹. Sita viene allevata in un contesto che non fa distinzioni tra figli maschi e femmine per quanto riguarda le opportunità di formazione, che non esclude le ragazze dalla piena fruizione di benefici culturali e artistici, sportivi, di viaggio e divertimento. Nella famiglia del patriarca Manfredo, la mentalità "nordica" della moglie ebbe modo di giocare un ruolo decisivo.

La madre di Sita aveva aderito ai valori della Croce Rossa, prestando personalmente assistenza ai feriti della guerra franco-prussiana; in seguito sostenne la Scuola agraria femminile di Aurelia Josz² e fu tra coloro che rivendicarono la necessità di istituire la Croce Rossa Italiana. Il suo esempio di donna intraprendente, patriottica, caritatevole avrà un influsso potente sulla figlia.

- 1 Per la storia della famiglia Camperio e dettagli sui suoi componenti, si vedano: Mariachiara Fugazza, Ada Gigli Marchetti (a cura di), *Manfredo Camperio. Tra politica, esplorazioni e commercio*, Milano, Franco Angeli, 2002; Giuseppe M. Longoni (a cura di), *Lo sguardo dei Camperio. Le testimonianze di viaggio di una dinastia borghese tra Ottocento e Novecento*, Cinisello Balsamo, Silvana, 2009; Ilaria M.P. Barzaghi, « Di persona. Patriottismo, viaggi e vitalità dei Camperio nelle fotografie del Fondo Camperio di Villasanta », in Giuseppe M. Longoni (a cura di), *op. cit.*, p. 63-142; Ilaria M.P. Barzaghi, *Una famiglia in viaggio. Storie dei Camperio nelle fotografie del loro archivio*, brochure della mostra omonima (2013, Villa Camperio, Villasanta). Su Sita e la madre si vedano in particolare Paola D'Annunzio, « Le donne della famiglia Camperio », in Mariachiara Fugazza, Ada Gigli Marchetti (a cura di), *op. cit.*, p. 181-194 e il *Dizionario biografico delle donne lombarde*, Milano, Baldini & Castoldi, 1995.
- 2 Aurelia Josz (1869-1944), studiosa, filantropa ed educatrice, ideatrice di innovative metodologie didattiche, nel 1902 fondò la prima Scuola Pratica Agraria femminile, per le orfane delle Stelline a Milano, poi trasferita a Niguarda, con il sostegno della Società Umanitaria. Nel secondo dopoguerra divenne la Scuola Agraria del parco di Monza. Nell'impostazione data alla Scuola, una visione moderna dell'agricoltura si coniugava alla funzione emancipatrice delle ragazze. Nel 1909 Aurelia si diplomò infermeria volontaria a Milano. Di famiglia ebraica, fu arrestata nel 1944 e deportata ad Auschwitz, dove morì il 30 giugno, appena arrivata. Si veda Paola D'Annunzio, Simonetta Heger, Eleonora Heger Vita, Carla Schiaffelli, *Aurelia Josz*, Milano, Unicopli, 2016.

Fin dalla prima giovinezza, la personalità di Sita risulta fortemente strutturata al contempo dalla religiosità cristiana di impronta valdese, dall'umanitarismo filantropico, dalla fede nel valore della Patria, dall'attaccamento alla famiglia d'origine, dal senso del dovere. Sita stessa, in una sua breve memoria dattiloscritta³, dichiara che ai quattro figli fin dalla culla fu « instillato ad essere pronti a tutti i sacrifici per la Patria. È con questa fiamma » che « fu guidata verso la grande opera umanitaria e patriottica della Croce Rossa ».

A ventidue anni sposa Luigi Alberto Meyer (1859-1928), l'amatissimo Bertie, industriale nel ramo della seta, d'origine svizzera, già quarantenne. Il matrimonio con la sposa più giovane non viene però coronato dalla nascita di figli. Anche per questo Sita ha tempo ed energie da riversare nei più diversi ambiti: tra l'altro, anche grazie al suo talento di musicista, anima un salotto culturale e mondano milanese, trovandosi così al centro di una rete di conoscenze dovute non solo alla sua posizione sociale e ai rapporti di consuetudine con la corte sabauda, spesso presente a Monza nella Villa Reale, poco distante dalla residenza dei Camperio. Nel corso della sua lunga vita avrà l'opportunità di conoscere, tra gli altri, Toscanini, Puccini, Caruso, Henry Stanley, il presidente degli Stati Uniti Taft, il poeta Rabindranath Tagore (alla cui spiritualità si sentì molto affine) e, da molto vicino, Guglielmo Marconi, che era stato amico di giovinezza del fratello Giulio (1874-1896), prematuramente scomparso, come la primogenita Fanny (1872-1890), portata via dalla scarlattina a 18 anni.

Al passaggio del secolo, la famiglia si trova dimezzata: nel 1899 infatti muore anche il *pater familias* Manfredo. Sita, giovane sposa, è legatissima al fratello Filippo (1873-1945) detto Pippo; a cui era stato dato il nome di uno zio carbonaro che era emigrato in Svizzera, dove avrebbe assunto poi il nome di Philippe e fatto carriera politica⁴.

Fare la propria parte: il sodalizio con il fratello Pippo

Pippo, giovane anticonformista e instancabile globe-trotter, bravo fotografo, ufficiale di marina distaccato in Cina ai primi del Novecento, sarà un testimone

3 *Storia delle prime ambulanze scuola per infermiere volontarie della Croce Rossa in Italia*, dattiloscritto s.d., Fondo Camperio, Villasanta (d'ora in poi: FC).

4 Si vedano in particolare Alberto Postigliola, *Filippo Camperio*, in *Dizionario biografico degli italiani*, vol. 17, 1974, p. 489-491 e Henny Martinoni, *Philippe Camperio: un esule italiano al servizio della politica ginevrina ed elvetica*, in Mariachiara Fugazza, Ada Gigli Marchetti (a cura di), *op. cit.*, p. 155-180.

privilegiato della guerra russo-giapponese (1904-1905), in quanto attaché militare presso il campo russo. In seguito, sarà un sostenitore del fascismo, diventerà ammiraglio di Marina e imprenditore nel settore navale e sposerà una moderna americana antifascista, Eleonor Terry, discendente del costituzionalista George Mason, che collaborò con George Washington.



Anonimo, Sita Camperio, fototessera firmata del passaporto (lasciapassare per Francia e Inghilterra), 1919, FFC.



In Famiglia

Anonimo, "In famiglia": Filippo Camperio con i suoi cani da caccia sulla Regia nave Liguria a Shanghai, 1900, FFC.

Proprio la testimonianza di quanto visto da Pippo sui campi di battaglia del conflitto russo-giapponese sarà uno stimolo importante all'impegno umanitario di Sita, insieme alla sua esperienza personale di paziente in una clinica tedesca nel 1904, dove, dopo un intervento chirurgico, è assistita in maniera eccellente da una crocerossina.



A.S. Gusev, Mukden (Manciuria), guerra russo-giapponese:
medici esaminano cadaveri di soldati russi caduti dopo la battaglia, 1905, FFC.

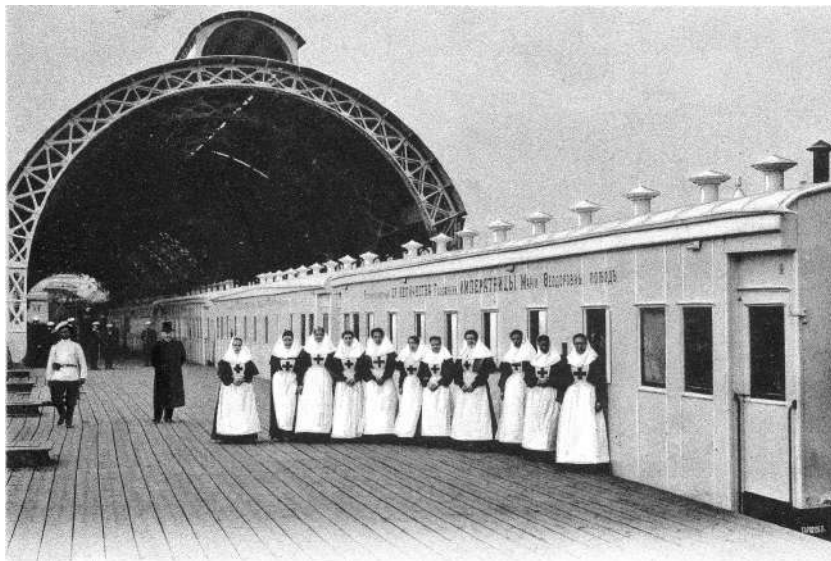
La sua prima iniziativa sono i corsi teorici di nozioni sanitarie di base e primo soccorso, da lei organizzati e ospitati nella residenza milanese dei Camperio, poi trasferiti all'Ufficio d'Igiene per la quantità di partecipanti (1905-1906). In parallelo, si dà da fare sfruttando la propria posizione sociale con un'intensa attività di *fund-raising*. Pippo collabora attivamente con Sita, mettendosi a disposizione in un vero e proprio tour di conferenze, durante le quali utilizza con competenza il mezzo fotografico, attingendo all'enorme repertorio iconografico di immagini da lui scattate o acquisite durante la guerra russo-giapponese, con un impatto emotivo fortissimo sull'uditorio. In particolare, proietta molte immagini da lui raccolte sotto il titolo *Orrori della guerra*, con cui documenta le migliaia di morti e feriti sui campi di battaglia e nelle trincee, le devastanti conseguenze della guerra moderna e l'azione della Croce Rossa russa.



Pippo Camperio, Crocerossine e medici del distaccamento della Croce Rossa del Terzo Corpo di Siberia, guerra russo-giapponese, 1904-1905, FFC.



Pippo Camperio, Due crocerossine russe durante la guerra russo-giapponese, 1904-1905, FFC.



Anonimo, Crocerossine davanti ad un treno-ospedale russo a San Pietroburgo, 1904-1905 (cartolina postale), FFC.

Il futuro ammiraglio di Marina, in quello che di fatto è un moderno fotoreportage di guerra, non nasconde nulla dei tragici effetti delle operazioni belliche. Colpiscono la *pietas* e lo sguardo antieroico di questo corredo iconografico. Tuttavia sarà chiaro nello sviluppo del suo discorso che non arriverà a ripudiare la guerra in sé: che viene considerata un evento talvolta e purtroppo ineluttabile, in particolare per la difesa della propria patria, quando tutti gli sforzi per evitarla sono falliti. Sita raccoglie una rassegna stampa nel suo album dei ritagli: il *Corriere della Sera* (« L'assistenza dei feriti in guerra. La conferenza d'un ufficiale di Marina », 5 gennaio 1907) e la *Perseveranza* (« L'assistenza dei feriti in guerra », 5 gennaio 1907) recensiscono la conferenza tenutasi alla Società del Giardino a Milano, seguita da un appuntamento al Politeama di Genova (« Politeama di Genova », *La Gazzetta di Spezia* – scrive Sita a mano – 19 gennaio 1907), poi all'Accademia Navale di Livorno (« La conferenza Camperio », articolo senza testata, 21 gennaio 1907), mentre l'anno successivo Pippo parlerà a Siena (5 marzo 1908), presso la Regia Accademia dei Rozzi. Le recensioni raccontano l'uso delle proiezioni fotografiche nella prima parte degli incontri, seguite da una panoramica dei soccorsi e dell'assistenza sanitaria. Grazie a un numero dell'*Illustrazione*

*militare italiana*⁵, conservato da Sita tra le sue carte, che pubblica il testo integrale della conferenza tenuta da Pippo a Bologna (« Per la Croce Rossa Italiana. Conferenza del tenente di vascello Filippo Camperio »), possiamo entrare nel vivo dello spirito di questa attività, tra proselitismo umanitario, patriottismo e *fund-raising*. Si tratta di una presentazione predisposta con grande accuratezza nei dettagli. Nel testo, corredato da istantanee dell'inaugurazione dei corsi per Dame crocerossine a Roma, alla presenza della Regina Elena, e da scatti della Croce Rossa alle grandi manovre del 1907, Pippo ricorda anche di aver già parlato a Roma.

Benché Pippo non citi mai direttamente Sita, e solo una volta la evochi con una certa ironia per ricordare quanto siano stati derisi i suoi tentativi pionieristici (« una signorina di mia conoscenza si presentò qualche anno fa al municipio di Milano, desiderosa di imparare qualche cosa per poter curare i feriti [...] fu considerata come una squilibrata! »), sta lavorando per lei: è un militare di carriera che offre la sua testimonianza diretta del campo di battaglia, per raccogliere i fondi necessari a sviluppare le iniziative della sorella nell'ambito del soccorso sanitario. Il riferimento affettuosamente ironico alla sorella dileggiata dai funzionari del Municipio di Milano, che di fatto ribalta il sarcasmo di cui è stata oggetto sulla miopia delle istituzioni e sulla loro arretratezza, di fronte a cui Sita splende, è peraltro una inequivocabile spia del rapporto di stima e complicità tra i due. Il taglio dato alla perorazione chiarisce bene quali sono i caratteri della femminilità e i valori a cui fa appello, ovvero quali sono le corde dell'uditorio che intende toccare andando sul sicuro, evitando di porre enfasi su qualità femminili poco tradizionali, che potrebbero risultare divisive e quindi controproducenti (come ad esempio intraprendenza, autonomia di pensiero e azione). Fondamentale il tema patriottico: le donne in veste di crocerossine daranno il loro « contributo personale per aiutare seriamente ed effettivamente il nostro caro paese! ». Ricorrente la mozione interclassista, pur sottolineando la maggiore responsabilità delle classi cosiddette colte, sulla base dell'esperienza fatta in Manciuria: « Donne che davanti alla disgrazia nazionale lasciano temporaneamente la loro classe sociale per formarne una sola, quella delle caritatevoli! ». E tuttavia anche le donne russe così generosamente impegnate in Manciuria sono state oggetto non solo di incomprensione, ma addirittura di diffamazioni: « furono vilmente calunniate da persone che non le hanno mai viste presso la linea del fuoco e talvolta davanti ad essa in cerca di feriti ». Pippo è troppo gentiluomo per specificare in dettaglio quali fossero le accuse rivolte alle signore. Sono molteplici

5 Anno III, fascicolo 3°, marzo 1908.

gli aspetti che possono aver disturbato i benpensanti: la promiscuità con le truppe; il fatto che le signore, a differenza delle religiose, lasciassero a casa una famiglia (sottinteso: trascurando i loro doveri); la presunta inadeguatezza femminile, che sarebbe stata solo d'intralcio alle operazioni belliche; la dimostrazione concreta che le donne invece sono in grado di assumersi responsabilità e di agire rivestendo un ruolo pubblico, con coraggio e forza, esercitando la loro libertà, in una posizione che pur essendo in teoria subalterna a quella maschile, alla prova dei fatti si rivela alla pari. Viene ripetuto l'appello alle italiane a non essere da meno rispetto alle donne di altri paesi e anche rispetto alle italiane, pur meno preparate, delle generazioni precedenti.

L'esperienza di Pippo in Manciuria, dieci anni prima del conflitto mondiale, gli ha già fatto comprendere quanto sia cresciuto il potenziale distruttivo di una « grande guerra moderna » e lo dichiara senza mezzi termini al suo uditorio. Pertanto sono aumentate le necessità del soccorso sanitario: « signore di ogni classe sociale », in malaugurato caso di guerra, dovranno essere « pronte ad aiutare i medici, a confortare quelli che patiscono, a benedire quelli che muoiono ». La donna assiste, si prende cura, conforta, con la sua speciale dolcezza, nei casi estremi accompagna il morente, dopo aver spronato il soldato e riconoscendo il valore militare e morale del suo sacrificio. È l'angelo di pietà e misericordia, che lenisce in quanto titolare dei valori della Vita, è sorella e madre, che accoglie e consola. Ha una straordinaria capacità di sacrificarsi per restare accanto a chi soffre.

Il quadro in cui è inserita questa rappresentazione è però realistico e molto concreto. Pippo testimonia con precisione, dati alla mano, quanto ampie possano essere le necessità di assistenza sanitaria durante un conflitto moderno: alla sola battaglia campale di Mukden i feriti russi furono 76 000, i morti 25 000, i dispersi e i prigionieri 41 000. In venti ore, furono sparati 104 000 colpi di « shrapnel » (250 pallottole di piombo ciascuno). In Manciuria la Croce Rossa Russa « nutrì più di 60 000 uomini, ricoverò più di 100 000 fra feriti e malati, trasportò nei suoi treni più di 200 000 uomini », facendone rimpatriare oltre 100 000. Pippo durante la conferenza non ricorda mai che la Russia uscì sconfitta dal conflitto, fornisce invece dettagli delle risorse messe in campo dalla Croce Rossa Russa in Manciuria, dove i medici erano più di 4 000 e le crocerossine oltre 8 000: più di 20 ambulanze; circa 10 stazioni di nutrimento gratuito per soldati e ufficiali; 96 treni sanitari con sale operatorie (per quasi mezzo milione di uomini, mentre l'Italia per un milione di soldati avrebbe 13 treni sanitari); lavanderie; ghiacciaie; apparati e sale per Raggi Roentgen; disinfettatori contro le malattie contagiose; laboratori batteriologici stazionari e mobili, di cui uno su treno speciale; mulini sistemati nei carrozzoni della ferrovia; chiese rotabili; laboratori dentistici; depositi di biancheria, indumenti

e farmaci. La Croce Rossa trasportò e organizzò, a 11 000 km da Pietroburgo, 150 ospedali temporanei da campagna con 35 000 letti, posti di soccorso nelle stazioni, persino quattro ospedali per malati di mente, un ospedale e case rifugio riservati alle crocerossine.

È evidente quindi come in Italia ci sia un gran bisogno di fondi e volontarie. All'inizio del 1908 Sita ha però già ottenuto risultati significativi, se il fratello, nel suo discorso della conferenza pubblicato a marzo, può dichiarare che, dopo i primi tentativi derisi dalle istituzioni milanesi, « ora i tempi sono un po' cambiati. [...] a Milano da due anni alcune Signore hanno seguito dei corsi per imparare ad assistere un medico o chirurgo ». Anche a La Spezia e a Genova ci sono gruppi attivi e sono ben 320 le allieve che studiano a Milano. Qui, il sottocomitato della Croce Rossa italiana, durante la sua seduta del 13 dicembre 1906 ha accordato la sua alta protezione all'iniziativa e « la costruzione di un ambulatorio-scuola è cosa compiuta ».

La Scuola-ambulanza e l'Ospedale-scuola Principessa Jolanda

Infatti, il 4 dicembre 1908 si inaugura ufficialmente, in via Modena, la prima ambulanza-scuola per infermiere volontarie: il progetto di Sita, perseguito con tanta tenacia, prende vita. Dopo essere andata a vedere, come lei stessa racconta⁶, le scuole per infermiere volontarie in Francia, Germania e Inghilterra, la scelta, in base ai fondi a disposizione, cade sul tipo di quella di Plaisance a Parigi – ma fin da allora considerandola un primo passo in vista della realizzazione di un ospedale-scuola professionale. Nel 1909 Sita sarà la prima donna a diplomarsi Infermiera volontaria in Italia nella Scuola del Comitato di Milano, con il punteggio di 30/30⁷. Il 28 dicembre 1908 un catastrofico sisma, passato alla storia come terremoto di Messina, si abbatte su Sicilia e Calabria, facendo circa 80 000 vittime: Sita, con altre volontarie da tutta Italia, parte per andare a prestare soccorso ai sopravvissuti, mettendosi alla prova in un contesto altamente drammatico.

6 *Come nacque l'idea per la Fondazione delle prime ambulanze-scuola per infermiere volontarie della Croce Rossa Italiana e del primo ospedale-scuola per Infermiere professionali*, dattiloscritto, Rapallo, 3 luglio 1958, FC.

7 Si vedano Raimonda Ottaviani, Duccio Vanni, « Sita Camperio Meyer, fondatrice delle scuole per le Infermiere Volontarie della Croce Rossa Italiana », in Gennaro Rocco, Costantino Cipolla, Alessandro Stievano, *La storia del nursing in Italia e nel contesto internazionale*, Milano, Franco Angeli, p. 163-197; *Stato di servizio di Sita Meyer Camperio*, di seguito a *Storia delle prime ambulanze scuola per infermiere volontarie della Croce Rossa in Italia*, dattiloscritto s.d., FC.

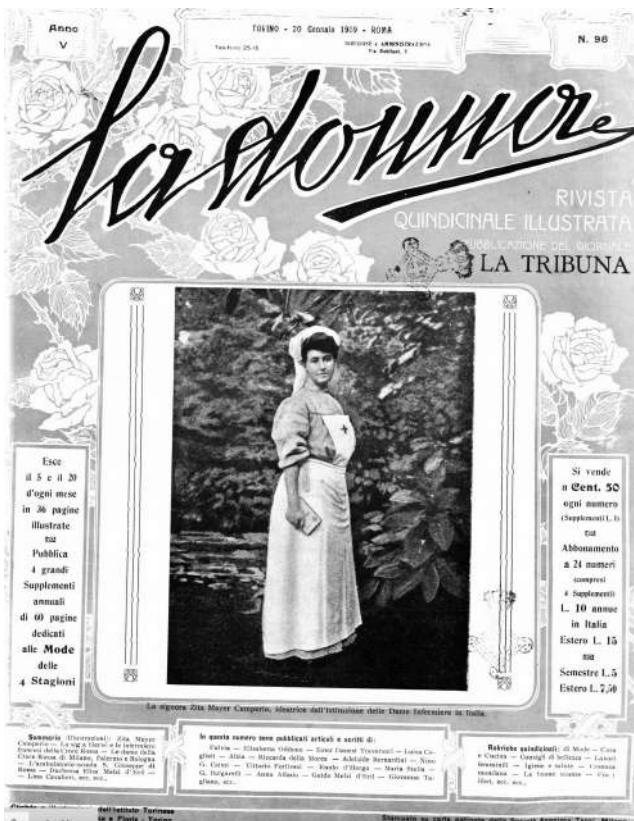


Anonimo, *Intervento chirurgico nella sala operatoria di un treno-ospedale durante la guerra russo-giapponese, 1904-1905 (cartolina postale), FFC.*



Anonimo, *Sita Camperio, foto per tessera ANC – Associazione Nazionale Combattenti, 1941 (foto precedente), FFC.*

Nel 1909 l'operato di Sita è sotto i riflettori della stampa, con un gratificante riconoscimento: il quindicinale *La Donna* in gennaio le dedica la copertina, al centro della quale campeggia una sua fotografia a figura intera. È ritratta in un giardino rigoglioso, vestita da crocerossina, con il grembiule un po' stropicciato e le maniche rimboccate: è al lavoro. Si volta verso di noi, presentandosi pubblicamente nella sua versione più operativa e concreta⁸.



Anonimo, *Sita Camperio*, in copertina del periodico *La donna*. Rivista quindicinale illustrata.
Pubblicazione del giornale *La Tribuna*, 20 gennaio 1909.

⁸ *La donna. Rivista quindicinale illustrata. Pubblicazione del giornale La Tribuna*, anno V, 20 gennaio 1909, numero 98. La didascalia recita: « La signora Zita [sic] Mayer Camperio, ideatrice dell'Istituzione delle Dame Infermiere in Italia ».

Il battesimo del fuoco, nel senso bellico del termine, avverrà nel 1912: poco dopo lo scoppio della guerra italo-turca, Sita parte con un gruppo di consorelle, tra cui la Duchessa Elena d'Aosta, per assistere malati e feriti sulla nave-ospedale Menfi, da cui le infermiere non scenderanno mai, nell'operazione di salvataggio. È il primo intervento sanitario di donne italiane in un teatro di guerra. Nello stesso anno, sotto l'Alto Patronato di Sua Maestà la regina Elena, Sita, grazie all'assidua raccolta di sovvenzioni, fonda a Milano il primo Ospedale-scuola per infermiere professioniste Principessa Jolanda, inaugurato il 16 giugno alla presenza della principessa e, tra gli altri, di Guglielmo Marconi e di sua moglie, che sono tra i sostenitori del progetto. L'Ospedalino, come affettuosamente lo chiama Sita, situato in via Sassi vicino alla chiesa di S. Maria delle Grazie, e che in seguito verrà donato alla CRI, è una struttura dotata di 50 posti letto affidata alla direzione sanitaria di Giovanni Perez dell'Università di Pavia, come segnala l'articolista del *Secolo* presente all'apertura (« L'inaugurazione della scuola infermiere "Principessa Jolanda" », 16/6/1912). Oltre a fornire numerosi dettagli, tra cui i costi di realizzazione, pari a quasi mezzo milione di lire, e le modalità di auto-finanziamento grazie alle rette dei degenti facoltosi (ma persone non abbienti vengono comunque accolte), il cronista sottolinea che tra le qualità delle infermiere che verranno qui formate sarà garantita anche la loro moralità: lo scopo della nuova istituzione è « divulgare le norme di una perfetta assistenza agli infermi, creando un corpo di infermiere professioniste di alta moralità e speciale competenza tecnica ».

La Grande guerra: « Il periodo più sacro della mia vita »

Lo scoppio della Grande guerra trova Sita ormai esperta e pienamente operativa: durante il conflitto si occuperà dell'assistenza ai malati infettivi (tifo, tubercolosi) e poi ai feriti, operando nel 1917, da maggio a ottobre, in un piccolo ospedale in territorio goriziano. In queste settimane a Sagrado tiene un « diario di guerra », che solo più tardi, nel 1932, pubblicherà con il titolo *Luci ed ombre di eroi. Dal diario d'infermiera in zona d'operazione*, fieramente dichiarandosi sul frontespizio « Ideatrice fondatrice della prima Ambulanza Scuola per Infermiere Volontarie della Croce Rossa Italiana⁹ ». Sottolinea con

9 *Luci ed ombre di eroi. Dal diario d'infermiera in zona d'operazione*, Torino, Bocca, 1932. Si vedano: Paola D'Annunzio, « Guerra e carità negli scritti autobiografici di Sita Meyer Camperio », in Maria Luisa Betri, Daniela Maldini Chiarito (a cura di), *Scritture di desiderio e di ricordo: autobiografie, diari, memorie tra Settecento e Novecento*, Milano, Franco Angeli, 2002, p. 275-286; Barbara Cappai, Rita Fresu, *Donne e Grande guerra. Lingua e stile nei diari delle crocerossine. Il caso di Sita Camperio Meyer*, Milano, Franco Angeli, 2018.

orgoglio l'utilità pubblica del suo lavoro, « per la nostra Patria e per l'Umanità », dal terremoto di Messina, alla « più terribile delle guerre europee ». Per lei gli anni della Grande guerra sono stati « il periodo più sacro della mia vita », come testimoniato dal diario scritto affrettatamente la sera prima di addormentarsi, « stanca e commossa », e tenuto a lungo nel cassetto per pudore. Ma, a distanza di anni, « molti sacrifici furono, purtroppo, scordati », ecco allora che arriva la decisione di rendere pubbliche quelle pagine « mentre ancora potevano ridestare il palpito di molti cuori¹⁰ ».

E certamente emerge dalla lettura del suo giornale intimo la figura di una donna di straordinaria energia, capace di unire efficienza, lucidità e dedizione a una profonda partecipazione emotiva e a slanci di generosità noncuranti del proprio benessere. Nel 1917 Sita ha quarant'anni, è una persona matura che ha già visto e fatto molto. A Milano lavorava al reparto di malattie infettive dell'Ospedale Monte Rosa, quando rifiuta la carica di ispettrice e chiede invece di essere inviata all'Ospedaletto da Campo n° 75 di Sagrado, dove non ci sono mai state infermiere: dove ritiene ci sia più bisogno di lei e lontano dalle beghe interne per gli incarichi. Parte in treno da Milano la sera del 10 maggio, circondata da amici, parenti e mazzi di fiori. La mattina del 12, alle 6.30, prende servizio. Siamo subito *in medias res*. L'impatto con la realtà del fronte è sconvolgente. Immediatamente ha a che fare con ferite molto gravi e, per quanto non sia una novellina, è durissima: « Perché, Signore? » (14 maggio, p. 4). Ma bisogna ragionare, restare in piedi, agire. L'ospedale « è bello ma mal situato perché si trova tra il Comando, i baraccamenti dei soldati, il ponte, la stazione e la polveriera; punti di mira del nemico » (5 maggio, p. 5). I soldati che arrivano sono in gran parte gravissimi, molti incurabili: « La nostra missione qui non è soltanto di bendare le piaghe, ma di sorreggere e consolare; dobbiamo dare ai figli della Patria la dolcezza materna, la riconoscenza della Nazione » (16 maggio, p. 7). Ed è così che le crocerossine vengono viste dai pazienti: « dicono che apprezzano tanto le infermiere volontarie, che rappresentano per loro la mamma o la sorella » (26 maggio, p. 11).

Le granate scoppiano a pochi metri dall'ospedale e anche Sita è costantemente in pericolo, i feriti orribilmente ustionati e i morti nel bosco a soli dieci minuti di distanza si contano a decine. Sita vacilla: « Non so se avrò la forza morale e fisica per rimanere a lungo in questa bolgia infernale » (18 maggio, p. 8) e a proposito della paura scriverà: « Chi dice di non averla avuta mente » (31 maggio, p. 18). D'altra parte, « qui non si può ascoltare se stessi e morto uno si deve subito soccorrere un altro » (24 maggio, p. 12).

10 « Prefazione », in *Luci ed ombre di eroi*, op. cit., La Santa, settembre 1931.

Sita spera nella pace che ponga fine a tutte queste atroci sofferenze, « ma una pace vittoriosa! » (10 giugno, p. 24). Più avanti scriverà che il « lavoro sulla Menfi in confronto era uno scherzo » (18 settembre, p. 66). Il contrasto con la normalità della vita civile lasciata alle spalle, a casa, stride orribilmente nell'animo (22 maggio, p. 11):

È dunque necessario il dolore e l'immolazione degli innocenti? Grande mistero!
Ma cosa penseranno quelli che torneranno menomati alle loro case e vedranno
che tutto cammina allegramente? Com'è possibile che nel paese ci si diverta
quando qui si muore dilaniati a vent'anni?

Dopo un mese e mezzo, la frattura è più profonda: « Non ho più lacrime ormai e vivo qui come un automa... Come potrò tornare nel mio mondo, che balla e si diverte? » (23 giugno, p. 33). « Povera società » (26 giugno, p. 35-36). A fine giugno Sita ha già perso 12 chili (29 giugno, p. 37). E tuttavia periodicamente è il suo mondo a raggiungerla a Sagrado: c'è la visita del marito Bertie, che la porta a pranzo al Comando di Romans (9 giugno, p. 23) e anche qualche incontro più o meno mondano, come il capitano Felice Gessi Bey, figlio del noto esploratore Gessi Pascià, poco prima che passi da lei a salutarla il suo giardiniere ferito alla mano (10 giugno p. 24), o la visita della contessa de Gubernatis con lo scultore Ximenes, lo stesso giorno in cui Sita soccorre un operaio del Cappellificio Cambiaghi di Monza (9 ottobre, p. 73- 74).

Oltre al *sense of humor*, necessario per resistere, come aveva detto Florence Nightingale (10 giugno, p. 25), Sita ha però portato con sé a Sagrado un pezzo importante della sua vita, una risorsa fondamentale per il suo equilibrio, in grado di diffondere armonia e bellezza anche in un buco nero di sofferenza: il suo violino, con il quale, quando è possibile, suona Bach (17 giugno, p. 31). Ha preso con sé anche la sua Kodak, con cui scatta foto a persone e paesaggi (24 giugno, p. 33), alcune delle quali appaiono a corredo del diario. Possiamo così vedere con i suoi occhi il piccolo cimitero di Sagrado, che, accogliendo i caduti, andava man mano ampliandosi. Il suo coinvolgimento emotivo emerge chiaramente da un'immagine scattata sulla tomba di Abele Seghini, « mio eroico santo soldato da me assistito », come scrive sul verso dell'immagine¹¹. Dietro la sepoltura, adornata da una semplice croce e pochi fiori freschi, piccole lapidi si estendono a perdita d'occhio, inframmezzate solo da rari alberi rinsecchiti. Uno scenario desolante.

A metà luglio l'Ospedaletto ormai è riservato ai feriti molto gravi, « addominali, toracici, cranici, midollari ». Malgrado l'emergenza incessante, riesce

11 Datata giugno 1917, FC.



Sita Camperio, *Tomba di Abele Seghini mio eroico Santo soldato da me assistito*,
Cimitero di Sagrado, giugno 1917, FFC.

anche a mobilitarsi per far arrivare aiuti, annunciati da diversi telegrammi: 20 000 lire dai coniugi Borletti, per un posto avanzato di soccorso; 2 500 lire da un amico americano di Pippo (18 luglio, p. 49); 6 000 lire da sua cugina Olga Valerio « per il radiologico », grazie a cui si potranno trovare le schegge nei corpi dei feriti (19 luglio, p. 49¹²). In ottobre, dopo il suo rientro dalla licenza a casa, arriveranno molti pezzi di vestiario (9 ottobre, p. 73-74) dal laboratorio milanese di famiglia.

Pur nei disagi dovuti al clima ingrato, alle condizioni igieniche precarie, al pericolo sempre incombente, ai turni massacranti, Sita si ritaglia qualche spazio per riflessioni che fissa con la scrittura. Spirito profondamente religioso, cristiana formata in ambiente cosmopolita, scrive con un'apertura che suona di grande modernità (26 luglio, p. 54-55):

Quanta luce ci viene da Oriente! Cosa debbono pensare i buddisti davanti all'Europa a fuoco e sangue? Quando verrà la vera religione, che è l'amore fra gli uomini? Ma questa dovrà essere l'ultima guerra perché è troppo terribile! Se in questa vita d'Ospedale non si avessero sprazzi di luce divina, [...] fra gli orrori dell'umanità scatenata, come si resisterebbe [...]? Ma non solo la Fede ci aiuta..., ci sono le anime pure dei semplici che illuminano il nostro cammino e sappiamo che *quanto avremo fatto a questi piccoli l'avremo fatto a Cristo*.

I semplici, i « piccoli » tornano più volte, non senza qualche ambiguità di matrice classista: « I miei piantoni sono dei veri tesori e di grande aiuto. [...] Li fotografo e ciò li rende felici. La gente del popolo ama molto essere fotografata » (25 luglio, p. 53); aveva prestato l'autobiografia di suo padre (da lei fatta pubblicare per beneficenza, a beneficio dei ciechi di guerra¹³) a un soldato, che scrive ringraziamenti a margine del volume: « Sono così fini i nostri soldati! Chi lo penserebbe, vedendoli zappare in tempo di pace? » (3 luglio, p. 61). Un ferito la implora di mettersi in salvo almeno lei: « Che altruismo e quanto mi persuado sempre più che abbiamo molto da imparare dai cosiddetti "ignoranti"! » (22 ottobre, p. 83).

Dal 1 agosto al 15 settembre torna a casa in licenza, non senza sensi di colpa (31 luglio, p. 62; 1 agosto, p. 63); al suo ritorno le viene assegnato il reparto ufficiali (17 settembre, p. 65). Un mese dopo, in preda all'amarezza, scrive che i soldati sono molto più facili da assistere degli ufficiali, perché hanno « molto più tatto e finezza di sentire. Non vorrebbero mai disturbare e hanno molto

12 Nel 1914 era stata Marie Curie a ideare un'auto radiologica, ovvero un'unità radiologica mobile (in seguito soprannominata "petite Marie Curie"), mettendosi in gioco in prima persona sul fronte: è il primo servizio radiologico per i combattenti.

13 *Autobiografia di Manfredo Camperio 1826-1899. Riveduta dalla figlia Sita Mejer Camperio*, Milano, Quintieri, 1917.

più pudore. Gli Ufficiali spesso vengono dal basso e sono orgogliosi; non tutti, però » (17 ottobre, p. 79).

Le settimane al fronte offrono molti spunti per ragionare sul compito e la formazione delle infermiere. Sita aveva già avuto modo di chiedersi perché le suore infermiere non studino (16 luglio, p. 47-48), ma è la visita del professor Perez l'occasione per riflettere a fondo sul valore dell'assistenza. Insieme auspicano che anche in Italia, come in Inghilterra, Giappone, America e Russia si diffonda la missione dell'infermiera preparata: « Perché da noi è inveterata l'idea che sia un mestiere basso? » Sita ricorda che, invece, in Inghilterra le *nurses* sono figlie di *lords*, medici, pastori, professori. E auspica che le infermiere volontarie continuino il loro lavoro anche in tempo di pace (22 settembre, p. 67-68):

Quale più bella funzione di sollevare le sofferenze altrui con cuore ed intelligenza? E dire che tante povere signorine della borghesia si annoiano ed attendono il marito come una liberazione! Ma chissà che la guerra non mostri nuovi orizzonti. Il lavoro è la sola vera gioia della vita; tutti dovremmo avere uno scopo anche in tempo di pace, e saremmo molto più felici.

Qui Sita in poche righe tocca temi cruciali: acutamente cogliendo come l'apertura di spazi alle donne, dovuta alle necessità di forza maggiore della guerra, possa costituire l'avviamento di nuovi percorsi, facilitando l'accesso a nuovi ruoli, complementari e alternativi alle tradizionali responsabilità familiari; allo stesso tempo sottolinea la funzione emancipatrice del lavoro inteso come progetto individuale¹⁴.

14 Sulla mobilitazione delle donne, il lavoro e la partecipazione alla vita pubblica durante la Prima guerra mondiale, si vedano: Federica G. Pedriali, Cristina Savettieri (a cura di), *Mobilizing Cultural Identities in the First World War: History, Representations and Memory*, London, Palgrave Macmillan, 2020; Costanza Arcuri, Alessandro Gradenigo, Ornella Zagami (a cura di), *La mobilitazione femminile nella Grande Guerra. Le crocerossine e le dottoresse*, Udine, Gaspari, 2019; Stefano Magni (a cura di), *Gli italiani e la Grande Guerra. Dalla guerra delle idee alla guerra degli uomini*, Aprilia, Aracne, 2018; Marta Boneschi, et al., *Donne nella Grande Guerra*, Bologna, Il Mulino, 2014; Giuliana Variola, Paolo Scandaletti (a cura di), *Le crocerossine nella Grande Guerra. Una via all'emancipazione femminile. Aristocratiche e borghesi nei diari e negli ospedali militari*, Udine, Gaspari, 2008; Barbara Curli, *Italiane al lavoro, 1914-1920*, Marsilio, Venezia, 1998; Stefania Bartoloni (a cura di), *Donne al fronte. Le infermiere volontarie nella Grande Guerra*, Roma, Jouvence, 1998; Stefania Bartoloni, *Italiane alla guerra. L'assistenza ai feriti 1915-1918*, Venezia, Marsilio, 2003; Stefania Bartoloni, *Donne nella Croce Rossa Italiana tra guerre e impegno sociale*, Venezia, Marsilio, 2005; Stefania Bartoloni (a cura di), *La Grande Guerra delle italiane. Mobilitazioni, diritti, trasformazioni*, Roma, Viella, 2016; Stefania Bartoloni, *Donne di fronte alla guerra. Pace, diritti e democrazia*, Roma/Bari, Laterza, 2017; Augusta Molinari, *Donne e ruoli femminili nell'Italia della Grande Guerra*, Milano, Selene, 2008; Augusta Molinari, *Una patria per le donne. La mobilitazione femminile nella Grande Guerra*, Bologna, Il Mulino, 2014.

Dalla metà di ottobre, la situazione a Sagrado si fa sempre meno sostenibile: le granate scoppiano a breve distanza, il bombardamento è incessante. Il 24 arriva la notizia che il nemico ha sfondato a Caporetto. Sita è scioccata. Si cerca di far evacuare le infermiere, ma Sita resta fino all'ultimo, per seguire lo sgombero dei « suoi malati », poi ordini superiori la costringono a partire. È il 28 ottobre: alle 8 del mattino, su un camion lascia Sagrado con alcune colleghe. A mezzogiorno arriva a S. Giorgio di Nogaro, dove, senza ordini, prende una tradotta strapiena di militari sbandati e soprattutto sbigottiti. Alle sei arriva a Mestre, la stazione è affollata di truppe e profughi, tutti affamati. Resta sola in mezzo alla calca di sconosciuti e si dirige al posto di soccorso, dove, buttatasi su una branda, si addormenta. Al risveglio, viene riconosciuta da una compagna della Menfi, che le presta aiuto e la mette su un treno per Milano. Stremata, continua a pensare ai suoi feriti: « Cosa faccio qui? Fermati treno; voglio scendere, voglio tornare dove si muore » (28 ottobre, p. 87-90). Poi arrivano notizie migliori: « I nostri più giovani Fanti, coi loro petti d'acciaio, hanno arrestato gli invasori sul sacro Piave. [...] Viva l'Italia, o Patria mia! » Queste le parole con cui chiude la sua testimonianza.

Alle generazioni future: l'eredità di una lunga vita

L'opera prestata a Sagrado, preceduta dal suo lavoro all'ospedale territoriale Monte Rosa a Milano (infermiera semplice addetta ai contagiosi, 1916) e sul Treno ospedale II (capogruppo delle infermiere, 1916), rappresenta il culmine dell'attività di Sita e l'esperienza più significativa per lei, tuttavia al ritorno continua a darsi da fare per rendersi utile: fa subito opera di « propaganda per la resistenza dopo Caporetto¹⁵ », coadiuvata dalla Croce Rossa Americana, distribuendo alimenti alla popolazione. L'anno successivo, durante l'epidemia di Spagnola si mette a disposizione per curare i malati nelle casine, organizzando anche opere di disinfezione, ma alla vigilia della Vittoria viene contagiata e rischia la vita. In seguito mette in piedi un programma di corsi di igiene, pronto soccorso, puericultura, rivolti a operaie e contadine, che impartisce personalmente. Negli anni successivi continuerà a dedicarsi a iniziative umanitarie. Nel 1928 perde l'amato marito Bertie.

Per il suo lavoro a Sagrado, nel 1917 riceverà la Medaglia di bronzo al valor militare e la Croce di Guerra al merito. Numerosi gli attestati di stima e le decorazioni conferite, la più prestigiosa (e a lei la più cara) è la medaglia

¹⁵ Come lei stessa scrive nel suo *Stato di servizio*, in *Storia delle prime ambulanze scuola per infermiere volontarie*, op. cit., FC.

Florence Nightingale, alta onorificenza internazionale della Croce Rossa, avuta nel 1933¹⁶. In una lettera di Ada Negri, a cui Sita aveva mandato il suo testo pubblicato, la scrittrice dichiara con trasporto

Questi sono documenti preziosi del coraggio e della dedizione femminile. Dio volesse che non ci fossero più guerre! Ma fino a quando ve ne saranno, è giusto che le donne si preparino a dare assistenza e vita, come nel Suo Diario (fatto non di letteratura, ma di carne e sangue) è dimostrato. [...] Lei è benemerita della storia delle Infermiere in Italia: Lei è pioniera. [...] Intanto le rendo grazie del Suo libro, nel nome di tutte le donne che lo leggeranno.¹⁷

Ada Negri riconosce quindi anche la temerarietà dell'impegno di Sita e delle sue colleghe, tuttavia l'interpretazione del loro lavoro, della loro scelta, viene comunque ricondotta nell'alveo rassicurante delle qualità più tipicamente femminili, prima tra tutte la dedizione, strettamente correlata all'abnegazione: la missione della donna è dare « assistenza e vita ».

Nel 1946, subito dopo la Seconda guerra mondiale, sentendo la rinnovata esigenza di raccontare e fare il punto su quanto vissuto, scrive un memoriale autobiografico¹⁸, con un taglio più privato e familiare, così instaurando un ponte non solo simbolico tra due momenti decisivi del Novecento. Ripercorrendo le tappe di un'esistenza senza dubbio intensa, è mossa soprattutto dal desiderio di lasciare la propria esperienza in eredità a chi verrà dopo, *in primis* ai discendenti dei Camperio. Si trasferisce poi a Rapallo, dove trascorre gli ultimi anni, conducendo una vita sobria e ritirata. A suggello della sua fedeltà all'idea monarchica e di una devozione alla Casa Savoia mai venute meno, nel 1964 a Sita viene conferita l'onorificenza di Dama dell'Ordine della Corona d'Italia¹⁹. Tra la sua corrispondenza del periodo sono conservati diversi biglietti a lei inviati negli anni Sessanta da Umberto di Savoia esule a Cascais. Muore il 5 luglio 1967, alla vigilia del novantesimo compleanno. Ultima traccia di questo legame, il cartoncino di condoglianze del 20 luglio, recante l'intestazione « Casa di Sua Maestà il Re » e firmato dal ministro Falcone Lucifero, in cui Sita viene definita « donna di elevati sentimenti, dedicata alle opere di bene ed al culto della patria²⁰ ».

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ Copia dattiloscritta, in Busta 46, fasc. 13, 492, in FC.

¹⁸ Sita Camperio Meyer, *La mia vita e le origini della nostra famiglia* (a cura di Gaetana S. Rigo, Giuseppe Armocida), Firenze, Tassinari, 2014.

¹⁹ Si veda Raimonda Ottaviani, Duccio Vanni, art. cit.

²⁰ Si veda Busta 46, fasc. 5/1-3, 492 in FC.

Figura complessa, in cui si incontrano le idealità di due secoli, Sita reca in sé le tracce di molteplici influssi: l'impronta valdese dell'educazione materna, il fiero patriottismo del padre, il senso del dovere inculcato da entrambi i genitori, la religiosità cristiana e l'apertura cosmopolita a valori universali di fratellanza umana, il *savoir faire* tipicamente *high-society*, il talento musicale e una solida cultura. Il romanticismo dell'Ottocento, con i suoi slanci e le incrollabili passioni, insieme alla modernità del Novecento, che si apre a nuovi sviluppi. La donna che a Sagrado dormiva tramortita dalla stanchezza nella stanzetta spoglia in cui trottavano i topi, dopo aver visto ragazzi morire tra atroci sofferenze, era la stessa che a 18 anni suonava il violino per la Regina Margherita alla Villa Gernetto di Lesmo²¹ e che nel 1930 pubblicava la sua ricetta dei tartufi allo champagne su *La Cucina Italiana*, i cui fondatori ed editori, i Notari, vivevano vicino a Villa Camperio.

Le tradizionali chiavi di lettura dell'opera di carità e del "maternage", per cui ogni iniziativa di cura proposta da un soggetto femminile – anche su scala sociale – sarebbe riconducibile all'espressione del suo istinto materno protettivo, in contrapposizione all'istinto bellicoso del maschio, non sono sufficienti a comprendere l'attività di Sita Camperio, strutturata in un progetto di vita che unisce ideali di promozione umana e sentimenti religiosi a una filantropia moderna e alla convinzione profonda che ciascuno abbia un ruolo all'interno della *res publica* (la Patria, il consorzio umano), tutti accomunati da valori superiori e da scopi collettivi, pur dall'interno della condizione sociale a cui ciascuno appartiene.

In questo scenario, il contributo delle donne non è complementare o ancillare, e le attività tradizionalmente definite filantropiche sono una forma autentica di partecipazione alla vita pubblica, un contributo determinante alla vita sociale, che possono condurre a sbocchi in territori più ampi. Sita le intende già come un lavoro vero e proprio, anche quando non retribuito: e per essere più felici, tutti devono avere uno scopo nella vita, un progetto. Tutti, anche le donne dei ceti più facoltosi: che non devono sprecare anni preziosi nell'attesa di un marito che le salvi e liberi da una condizione di inutilità, quando potrebbero vantaggiosamente impiegare tempo ed energie, e così anche dopo il matrimonio. In tal modo, le attività filantropiche trascendono la matrice caritatevole e genericamente umanitaria, assumendo una connotazione politica progressista: nel caso di Sita, innestando istanze di partecipazione in un quadro di conservatorismo monarchico.

21 *Sita Camperio vedova Meyer*, dattiloscritto, s.d., FC: è un c.v. discorsivo da aggiungere al suo memoriale autobiografico.

Dal diario di una Samaritana e dalle Vigilie (1914-1918) di Antonietta Giacomelli

Gianni Antonio Palumbo

Università degli Studi di Foggia, Dipartimento di Studi Umanistici

Riassunto: Antonietta Giacomelli (1857-1949) fu attiva quale infermiera volontaria durante il primo conflitto mondiale. L'intervento punta l'attenzione sul romanzo *Vigilie (1914-1918)* (1919), in cui confluirono sezioni di *Dal diario di una Samaritana* (1917). L'esperienza dell'autrice fu trasfigurata nella vicenda di Nicoletta, protagonista dei precedenti romanzi *Sulla breccia* (1894) e *A raccolta* (1899). Emerge l'infaticabile opera delle donne negli ospedali durante la guerra, con un identikit di tali figure (infermiere, volontarie e suore) e riflessioni su quanto l'impegno per i soldati si estendesse talora alla predisposizione di spazi di apprendimento, definiti "ritrovo-scuola".

Résumé : Pendant la Première Guerre mondiale, Antonietta Giacomelli a été active comme infirmière volontaire. L'essai se concentre sur *Vigilie (1914-1918)* (1919), qui comprenait des sections de *Dal diario di una Samaritana* (1917). L'expérience de l'auteur a été transfigurée dans l'histoire de Nicoletta, protagoniste des précédentes *Sulla breccia* (1894) et *A raccolta* (1899). L'œuvre fait émerger le travail inlassable des femmes dans les hôpitaux pendant le conflit et dessine un portrait de ces figures (infirmières, volontaires et religieuses). On réfléchit à la manière dont l'engagement se traduisait aussi par une action pédagogique envers les soldats.

Tutti i feriti e malati dell'ultimo piano erano stati portati abbasso, i più gravi nei letti vuoti del primo piano, gli altri nei rifugi. [...] Solo Castelli, non trasportabile, era rimasto in alto, con suor Serena. Sali per darle il cambio. [...] La suora non volle muoversi. Rimanemmo entrambe, mentre nel cielo, seguitava il fragore della lotta aerea, e ogni tanto si distingueva lo scoppio di una bomba. Il ferito voleva mandarci via.

— Voialtre, sorelle, non siete soldati, diceva.

Suor Serena sorrise dolcemente. Io risposi:

— Sì, siamo soldati anche noi, figliuolo; e siamo così contente di condividere un briciolino dei vostri pericoli¹.

Si tratta di uno dei momenti di maggior drammaticità del romanzo *Vigilie* (1914-1918), cui Antonietta Giacomelli affidò, nel racconto artisticamente rivisitato dell'esperienza di infermiera durante il primo conflitto mondiale, la conclusione della tetralogia inaugurata con *Lungo la via*² che l'autrice definiva come « pensieri e sentimenti destati dalla vita » con un esile *fil rouge* narrativo³.

Antonietta Giacomelli e la tetralogia

Corrispondente di Antonio Fogazzaro⁴, Antonietta Giacomelli era attiva sul versante educativo, culturale e socio-assistenziale. Il suo impegno si era dispiegato a Roma, negli anni tra il 1892 e il 1898, nell'interconfessionale *Unione per il Bene* ispirata al magistero di Desjardins (con il periodico *L'Ora presente* a fare da cassa di risonanza); suo successivo prevalente teatro d'azione era stato il contesto veneto (Venezia e Treviso), con periodi trascorsi a Milano, Bergamo e Rovereto⁵.

1 Antonietta Giacomelli, *Vigilie (1914-1918)*, Firenze, Bemporad, 1919, p. 241-242. Nel presente articolo, per ragioni di ordine filologico, si citerà dall'*editio princeps* dell'opera; è stata da noi consultata anche l'edizione moderna, *Vigilie (1914-1918)*, a cura di Saveria Chemotti, Padova, Il Poligrafo, 2014, contenente l'ampio saggio di Chemotti, *Una donna cristiana in guerra*, (p. 7-80), e una ricca bibliografia.

2 La tetralogia è composta dai seguenti romanzi *Lungo la via* (Firenze, Barbera, 1889), *Sulla breccia* (Firenze, Barbera, 1894), *A raccolta* (Milano, Cogliati, 1899) e si conclude con il già citato *Vigilie (1914-1918)*.

3 Cfr. l'edizione parziale a cura di Saveria Chemotti: Antonietta Giacomelli, *Sulla breccia*, Padova, Il Poligrafo, 2011, p. 61.

4 Cfr. Antonietta Giacomelli, *Lettere di Antonietta Giacomelli ad Antonio Fogazzaro*, ed. Donatella Alesi, premessa di Adriana Chemello, Vicenza, Accademia Olimpica, 2008.

5 Località d'origine della madre Maria Rosmini, cugina del celebre filosofo Antonio Rosmini.

Fu temporaneamente vicina a Romolo Murri⁶ e al modernismo. In merito a quest'ultimo nelle *Ultime pagine* (1938), sorta di retrospettiva sulla sua esperienza esistenziale, l'autrice si sarebbe espressa in tal modo: « A questo nome, certamente, hanno dato origine coloro che improvvidamente tendevano a modernizzare il Cattolicesimo: mentre invece per altri si trattava di ricondurre all'antico, riavvicinando ai primi secoli⁷ ». Ovviamente la scrittrice rientrava tra coloro che avevano mirato a una riconduzione all'antico cattolicesimo. Alla luce di tale intento, aveva cercato di rendere i rituali liturgici meno estranei al fedele col progetto di *Adveniat regnum tuum* (1904-1907), « condannato dalla Congregazione dell'Indice, senza la clausola *donec corrigatur* in quanto i volumi erano "modernismo undequaque infecta"⁸ ».

In nome del ritorno alla primigenia purezza della Chiesa, Antonietta Giacomelli concorse alla pugnace attività del femminismo cristiano, sostenendo l'ideale della *femme forte*. Se quest'ultimo, nella formulazione delle conferenze dell'arcivescovo francese Landriot⁹, appariva ancora confinato al « nascondimento nell'ambito della domesticità », nei *Profili femminili* di Elena da Persico per il noto periodico *L'Azione muliebre*, si apriva a « possibilità di realizzazione anche al di fuori della vocazione familiare », dilatando il raggio d'azione della *donna forte* oltre gli « angusti confini del modello » plasmato dalla tradizione¹⁰. Quanto alla posizione di Giacomelli, è da chiarire che la « vocazione familiare » della donna non era da lei negata, ma la scrittrice auspicava ch'essa fosse radicata in un più ampio concetto di famiglia. Durante

6 La scomunica di quest'ultimo la spinse d'impulso ad agitare la possibilità di un distacco da Roma e la fondazione di una Chiesa cattolica apostolica evangelica; cf. Pietro Urciuoli, *Antonietta Giacomelli "all'interno, ma non nel chiuso!"*, pref. di Federica Cacciavillani, S. Pietro in Cariano (VR), Il Segno dei Gabrielli, 2022, p. 42-45.

7 Antonietta Giacomelli, *Ultime pagine*, Milano, Bietti, 1938, p. 112. Cfr. Roberta Fossati, *Verso l'ignoto. Donne moderniste di primo Novecento*, Firenze, Nerbini, 2020.

8 Saveria Chemotti, *Una donna cristiana in guerra*, op. cit., p. 44. Il progetto di *Adveniat regnum tuum* mirava a garantire una maggiore partecipazione del popolo alla liturgia, raccogliendo preghiere, meditazioni, fornendo cenni sui sacramenti e sui rituali, traducendo in italiano le parti fisse della Messa. Furono pubblicati i primi tre volumi (*Letture e preghiere cristiane*, 1904; *Rituale del cristiano*, 1905; *L'anno cristiano*, 1907), poi l'opera fu messa all'Indice il 20 gennaio 1912: cfr. Pietro Urciuoli, *Antonietta Giacomelli*, op. cit., p. 31-56.

9 Cfr. Jean-François Landriot, *La femme forte. Conférences destinées aux femmes du monde*, Paris, Palmé, 1863 e Daniel Moulinet, « La femme forte. Modèle de la femme chrétienne », *Chrétiens et Sociétés*, n° 15, 2008, <http://journals.openedition.org/chretienssocietes/1852>, consultato il 22 dicembre 2022.

10 Federica Maveri, *Donne inquiete. Cattoliche nel primo Novecento*, Roma, Ed. Studium, 2019, p. 110-111.

il Primo Congresso nazionale di Attività pratica femminile (organizzato dall'Unione Nazionale Femminile nel maggio 1908¹¹), ella dichiarava infatti come apparisse sempre più deprecabile « quell'egoismo di famiglia il quale fa considerare questa come fine a se stessa e confine agli affetti e ai doveri della donna, e perder di vista il grande legame fraterno che di ogni famiglia fa un anello di una catena, fa una piccola parte della famiglia umana¹² ».

Non stupisce, alla luce di quanto precedentemente asserito, che la sua tetralogia sia *affaire de femmes*. Nel primo romanzo, *Lungo la via*, la “amia” Annetta¹³ rende destinataria di una moderna *institutio mulieris* la nipote Nicoletta Da Ponte. Costei, memore degli insegnamenti della donna, prenderà posizione, a sua volta, contro lo scetticismo religioso, il formalismo farisaico e la dissipazione morale dei suoi tempi. Lo farà da istitutrice di Valentina Falletti nel secondo romanzo (*Sulla breccia*, 1894), ponendosi in contrasto coi disvalori della frivola *mater familias* Claudia ed estendendo l'azione educativa anche ai fratelli della ragazza, Elisa, proiettata verso una vocazione matrimoniale mal percepita come ingombrante dovere sociale¹⁴, e il dandy Alberto. Quest'ultimo, grazie alla mediazione dell'istitutrice, troverà la sua dimensione nel ruolo di piccolo proprietario terriero. Culmine ideologico della serie era il terzo romanzo, *A raccolta* (1899), in cui era rievocata l'esperienza dell'*Unione per il Bene*. La precettrice Nicoletta, rapportandosi a più famiglie, riusciva a incidere nelle giovani coscienze in una catena di azioni virtuose¹⁵. Il motivo del conforto agli ammalati, oggetto della nostra trattazione, attraversava già le prime tre opere; in *A raccolta*, per esempio, la visita di Nicoletta alla conoscente Amalia Bianchi nell'ospedale di S. Giovanni diveniva occasione per una commossa osserva-

11 *Ibid.*, p. 180.

12 Antonietta Giacomelli, *La donna nella famiglia. Relazione al Primo Congresso d'Attività pratica femminile*, Città di Castello, Soc. Tip. Editrice, 1908, p. 3.

13 Termine del dialetto veneto con cui Annetta suole scherzosamente definirsi nel romanzo *Lungo la via*. L'espressione designa generalmente la zia paterna e deriva dal latino *amita*.

14 Per le idee di Giacomelli sul matrimonio e l'importanza di un'educazione sessuale dei giovani, cfr. Paola Dal Toso, *Riflessioni sull'educazione negli scritti di Antonella [sic] Giacomelli*, Milano, Guerini e Associati, 2012, p. 115-132; Anna Scattigno, « L'educazione della donna nella cultura modernista. Antonietta Giacomelli », in Simonetta Soldani (a cura di), *L'educazione delle donne*, Milano, Franco Angeli, 1989, p. 531-549.

15 Il libro suscitò in Masi queste considerazioni: « Comporre un libro così, con tanta preoccupazione del suo fine etico, religioso, sociale, e tanto poca dei gusti e della perduranza del pubblico, un libro, che vuole nondimeno essere opera d'arte, e in molte parti lo è, ed eccellente, per la forza dell'osservazione e per la sincerità dell'espressione (qualità notevolissime sempre in questa scrittrice) comporre un libro così è un ardimento singolare. » Ernesto Masi, *Nicoletta Da Ponte*, in *Donne di storia e di romanzo*, Bologna, Zanichelli, 1903, p. 391.

zione degli infermi e delle cure prestate dalle suore. Lo sguardo indugiava sulle condizioni delle piccole degenti, tra cui « una bambina ridotta uno scheletro, col visino giallo, distrutto, macchiato di chiazze livide, gli occhioni sbarrati e fissi nel vuoto ». In quell'occasione Nicoletta si doleva di non aver portato con sé libri; nella sua ottica, l'ospedale, oltre che centro di assistenza medica, doveva rappresentare, per le tante « anime disperate, o traviate » un « luogo di redenzione », laddove « tavola di salvezza » poteva divenire la parola di una suora, di un sacerdote, di una visitatrice o di un buon libro¹⁶.

La svolta determinata dal primo conflitto mondiale

La semina del bene conosceva nella tetralogia l'ora zero allo scoppio della prima guerra mondiale, scenario dell'ambientazione di *Vigilie (1914-1918)*. Allora, Nicoletta e le sue allieve avrebbero scelto la strada dell'opera infermieristica, come aveva fatto l'autrice. Antonietta Giacomelli non era stata la sola; altre attiviste del femminismo cristiano si erano impegnate nel supporto ai soldati e agli ospedali. Ci si limiterà ad addurre un altro esempio utile a ricostruire il contesto; preziosa testimonianza risulta infatti il carteggio, negli anni tra il 1915 e il 1917, tra Adelaide Coari e Giovanni Boine. Collaborando con padre Giovanni Semeria, che « sovente lontano da Udine, a lei delegava il gravoso disbrigo di una montagna di pratiche e di corrispondenza, oltre alla presa in carico dei beni indirizzati all'Ufficio-magazzino e al loro smistamento [...] agli ospedali e a i reparti¹⁷ », Adelaide Coari era entrata in contatto con lo scrittore ligure. Così, nella lettera del 6 dicembre 1915, spiegava a Boine la disastrosa situazione dei luoghi di cura:

Al Lazzaretto di Udine c'erano pronti cinquanta letti – ne furono invece mandati più di duecentocinquanta [...]. I poveri feriti attendati, colerosi sospiravano la morte di un compagno per trovare un po' di riposo al riparo. E fu il lazzeretto che un giorno ebbe dieci limoni e poche bottiglie di marsala¹⁸.

Coari lamentava inoltre il fatto che in alcuni ospedali il numero di suore e dame addette agli ammalati era talmente basso da rasentare il ridicolo e che stanze con numerosi degenti erano dotate di un solo vaso da notte. Non poche attiviste, come si diceva, furono concordi nell'offrire la propria opera durante il conflitto; varie furono tuttavia le posizioni in relazione alle ragioni

16 Antonietta Giacomelli, *A raccolta*, Milano, Cogliati, 1899, p. 155-156.

17 Andrea Aveto, « Un altro capitolo della biografia di Boine », in Giovanni Boine, Adelaide Coari, *Carteggio (1915-1917)*, a cura di Andrea Aveto, Novi Ligure, Città del Silenzio, 2014, p. 35.

18 Adelaide Coari, Lettera del 6 dic. 1915, *Carteggio (1915-1917)*, op. cit., p. 99-100.

e all'opportunità della guerra. Se intellettuali quali Paolina Schiff furono interpreti delle istanze pacifiste, Antonietta Giacomelli, come Irma Melany Scodnik¹⁹ – pure attiva nel soccorso e nell'azione di cura per i feriti –, aveva intravisto nel conflitto una soluzione alle questioni agitate dall'irredentismo²⁰ e un'imprescindibile azione di giustizia contro il risorto imperialismo. Non a caso, in *Vigilie* sarebbe stata più volte rievocata l'immagine del « Belgio straziato », icona che Annie Vivanti seppe dipingere con colori vividi, seppur non esenti da stereotipi, nelle sorti di Chérie e Luisa in *Vae victis*²¹. La guerra rientrava nel cammino sulla « via ascendente » che l'umanità doveva compiere, a prezzo di « scosse, dolori e minacce²² ». Per questo, in *Dal diario di una Samaritana* – su cui ci si soffermerà nel paragrafo successivo –, raccontando il momento in cui aveva portato i giornali agli ammalati e li aveva uditi dar voce alla speranza di leggere la notizia di accordi di pace, Giacomelli asseriva:

Ogniquale volta odo parlar di pace mi sento turbare, e a volte mi vien fatto di non rispondere. Per dimostrare come la pace non si possa fare ora, senza disonore, senza danno immenso, senza offesa a tutti quelli che son morti, converrebbe, forse, non essere una donna, non esser qui²³.

Era infatti consapevole dell'inopportunità delle riflessioni interventiste di una donna al cospetto di soldati sofferenti. Essi avrebbero potuto rammentarle come non fosse lei a rischiare la vita in trincea.

La guerra delle signorine non coinvolgeva, in *Vigilie*, la sola Nicoletta. Berta d'Aldeno, sua allieva, svolgendo funzioni infermieristiche in un ospedale di Trento, aveva veduto condurre ferito l'amato dottor Valerio; poiché in lui era stato dagli austriaci riconosciuto un *Wälschtyroler* (un trentino), ella aveva dovuto attendere, inerme, che fosse portato all'esecuzione. Valentina, prima alunna della Da Ponte, si era impegnata in un *Comitato di preparazione* tra le « volontarie della vigilia²⁴ ». Bianca Maren, fidanzata di Alberto Falletti prima della morte del giovane (ora stoicamente dedicata alla sua memoria), aveva

19 Cfr. Stefania Bartoloni, *Donne di fronte alla guerra. Pace, diritti e democrazia*, Bari/Roma, Laterza, 2017; Stefania Bartoloni, *Italiane alla guerra: l'assistenza ai feriti 1915-1918*, Venezia, Marsilio, 2003.

20 Si consideri l'immagine eroica di Cesare Battisti e Fabio Filzi che emerge in *Vigilie (1914-1918)*, op. cit., p. 119-121.

21 Annie Vivanti, *Vae victis!*, Milano, Quintieri, 1917.

22 *Ibid.*, p. 369-370.

23 Antonietta Giacomelli, *Dal diario di una Samaritana: ai nostri soldati e alle loro infermiere*, Milano, Solmi, 1917, p. 18.

24 Antonietta Giacomelli, *Vigilie (1914-1918)*, op. cit., p. 36.

prestato servizio in un Ospedaletto di Asolo, nella « villa stessa ch'era stata de' suoi – la villa radiosa di Caterina di Cipro²⁵ ». Nonostante la situazione difficile, aveva offerto il suo contributo senza recriminazioni o « pose rassegnate ». Ginevra Traversi, un tempo frivola, rappresentata in *A raccolta* « con una luce d'ebbrezza negli occhi » per i doni del « genetliaco²⁶ », era stata da Nicoletta ritratta *in extremis* « dall'orlo del precipizio » e aveva deciso di divenire suora missionaria. La ritroviamo in *Vigilie* a prestare assistenza ai malati col nome di suor Maria. Inizialmente Nicoletta non è certa nell'identificarla; poi, una sera, nei pressi del chiostro, ode una voce di contralto eseguire l'*Ave Maria* di Luzzi. Un'immagine riveniente dal passato le darà allora la certezza di esser al cospetto di Ginevra, la cui invocazione alla Vergine assurgeva a « grido implorante, ma soprattutto saliva pei sofferenti fratelli qua entro raccolti, per l'umanità dolorante nel peccato, travolta nel turbine immenso di fuoco e di sangue²⁷ ».

Se i primi tre romanzi furono pubblicati in un decennio (1889-1899) e la « guerra delle donne » è naturale approdo della strategia pedagogica di Nicoletta – in linea col principio caro al modernismo dell'azione per la Verità – resta da domandarsi se immediata fu, dopo l'esperienza infermieristica, la decisione di Antonietta Giacomelli di farne l'ultimo capitolo della tetralogia. In questa direzione – non nel caso dei primi tre romanzi, che precedettero cronologicamente *Piccolo mondo moderno* (1900-1901)²⁸ – poté forse valere il modello di Antonio Fogazzaro, che nel 1910 aveva dato alle stampe *Leila*.

Aspetti filologici. Il rapporto tra *Vigilie* (1914-1918) e *Dal diario di una samaritana*

La risposta all'interrogativo arriva dall'esame della produzione dell'autrice in quel torno d'anni. Nel 1917, vide la luce presso il milanese Solmi *Dal diario di una Samaritana. Ai nostri Soldati e alle loro Infermiere*. L'opera fu pubblicata « sotto gli auspici della Unione generale degli Insegnanti italiani per la Guerra Nazionale »; fu prefata da S.E. Vittorio Scialoja, Ministro di Stato, Presidente dell'Unione. L'esame dell'esemplare del Fondo Tullio Ceri della Biblioteca

²⁵ *Ibid.*, p. 65.

²⁶ Antonietta Giacomelli, *A raccolta*, *op. cit.*, p. 178.

²⁷ Antonietta Giacomelli, *Vigilie (1914-1918)*, *op. cit.*, p. 55.

²⁸ Cfr. l'edizione critica che ha inaugurato il progetto di Edizione nazionale promosso dal Ministero per i Beni e le Attività culturali: Antonio Fogazzaro, *Piccolo mondo moderno*, a cura di Roberto Randaccio, introduzione di Daniela Marcheschi, Venezia, Marsilio, 2011.

Lazzerini di Prato²⁹ consente di stabilire che a questa pubblicazione la scrittrice trevigiana decise in un primo momento di affidare impressioni, emozioni, riflessioni scaturite dai giorni intensi trascorsi dal 24 gennaio all'8 marzo 1917. Il diario s'apriva con l'arrivo, presso l'Ospedale Civile in cui l'io narrante era impegnata, d'un carico di feriti dall'Ospedale Centrale di Riserva; si chiudeva con lo sgombero di due sale dell'ala di contumacia, per far posto a nuovi soldati bisognosi di cure. Rimasta a guardare i camion, « antri oscuri » che inghiottivano i suoi assistiti, Giacomelli concludeva l'opera con un'apostrofe alle sconosciute che li avrebbero presi in carico. Auspicava lo facessero con « intelletto d'amore », richiamandosi a un concetto dantesco ch'è *leitmotiv* nella scrittura di Antonietta Giacomelli (tra l'altro coinvolta nell'*Esposizione Beatrice* del 1890):

O donne ignote, che li riceverete alla vostra volta, accoglieteli, assisteteli, con intelletto d'amore. Trovino in voi aiuto e conforto non solo, ma fede, altresì, e volontà, e forza, per la nuova, ora del dovere³⁰.

Interi pagine del *Diario* sono confluite nel progetto di *Vigilie*, innestate nel romanzo di Nicoletta con adattamenti di varia natura. Si precisa che nel quarto momento della tetralogia non è stata mutuata la totalità del *Diario*, ma una sezione comunque considerevole. Il primo capitolo del *Diario* – per esempio – era inglobato con modifiche all'interno del romanzo, le cui vicende si sarebbero sviluppate in un arco cronologico più ampio, dal 3 giugno 1914 al 31 dicembre 1918. L'episodio era retrodatato al dicembre 1915 e calato nel contesto dell'Ospedale di Padova in cui Nicoletta prestava servizio. Una precisa indicazione topografica sostituiva la generica formula « Ospedale civile di... – Zona di guerra³¹ » dell'opera precedente. Nel diario del 1917 era utilizzata la dicitura di Samaritana che, al di là delle memorie bibliche, era riconducibile a un preciso indirizzo, le Scuole Samaritane, circa duecento, dislocate in tutta Italia, all'altezza del 1914 e dal giugno 1916 aggregate alla Croce Rossa³². In *Vigilie (1914-1918)*, all'espressione di p. 7 del *Diario*³³ « Le samaritane

29 (PD FLM 2783 30), consultabile in versione digitale in <https://archive.org/details/dal-diario-di-una-samaritana>.

30 Antonietta Giacomelli, *Dal diario di una Samaritana*, op. cit., p. 59. L'apostrofe ritorna anche in Antonietta Giacomelli, *Vigilie (1914-1918)*, op. cit., p. 276.

31 Antonietta Giacomelli, *Dal diario di una Samaritana*, op. cit., p. 8.

32 « Notificazione n. 68. Infermiere Samaritane. (Circolare 8 giugno 1916, n. 606. Ufficio di Presidenza) », *Croce Rossa Italiana. Giornale Ufficiale del Comitato Centrale*, anno 1°, 15 giugno 1916, dispensa V^a, p. 189-190.

33 D'ora in poi, con *D* si indicherà *Dal diario di una Samaritana*, con *V* il romanzo *Vigilie (1914-1918)*.

andavano arrivando dai reparti » subentrava un più generico « Le infermiere andavano arrivando dai reparti » (*V*, p. 78); così ancora « Le samaritane balzano fuori » (*D*, p. 8) veniva modificato in « Noi balziamo fuori » (*V*, p. 78). L'autrice espungeva dunque gli elementi riconducibili alle Scuole Samaritane e introduceva in *Vigilie* richiami alla Croce Rossa. Il 7 maggio 1915, infatti, la protagonista narrava come Berta d'Aldeno stesse frequentando un corso per infermiera gestito dalla Croce Rossa. Nelle annotazioni del 3 luglio da Verona, Nicoletta, nel far riferimento al piccolo corpo infermieristico « approssimativo e raccogliuccio » di cui faceva parte, scriveva:

Nessuna di noi incontrateci qui, provenienti da diverse parti ha il diploma della Croce Rossa, nè [*sic*] il costume in perfetto stile. Ma ci par già di essere sorelle, e lavoriamo con ardore a supplire, per quanto ci è possibile, alle deficienze generali³⁴.

Il 6 marzo forniva un ulteriore dato: aveva frequentato un « corso accelerato », ma non era preparata ad affrontare vere e proprie emergenze³⁵; del resto, quando a Padova, il 29 dicembre, ci si troverà a fronteggiare l'emorragia del soldato Failli, sarà Suor Serena ad arrestarla tramite pressione della vena giugulare³⁶. L'episodio era già presente nel *Diario* e datato 27 febbraio 1917. In un passaggio rapidissimo, la suora poco prima sonnecchiante interveniva con piglio risoluto, per poi riprendere il giro di corsia insieme a Antonietta Giacomelli e ad altre infermiere; il passo, nel diario e nel romanzo, culminava in un sentito elogio di Florence Nightingale. « Noi non siamo che miserrime discepoli dell'eroina inglese: ma possa ciascuna di noi, vigilante nella carità, tenere accesa sempre la propria lampada³⁷ »: così si concludeva la sequenza. Qualche variazione si riscontrava nei riferimenti a Nightingale, con l'eliminazione nel romanzo di termini dell'area semantica del sacro, eccessivamente enfatici; la sua carità era « onnipossente » in *D* e diventa « inesauribile » in *V*. Essa era « santa origine della Croce Rossa » (*D*, p. 43), mentre ora in *V* si diceva che « fu tra le principali origini della Croce Rossa » (p. 132). In *V* sarebbe poi comparso, accanto a « La Signora della lampada », l'epiteto inglese « The Lampady », errata trascrizione di « Lamp Lady ».

A proposito di Suor Serena, *soignante* dell'episodio appena riferito, interessante è rilevare com'ella nel romanzo finisse, per esigenze narrative,

³⁴ Antonietta Giacomelli, *Vigilie (1914-1918)*, op. cit., p. 49-50.

³⁵ *Ibid.*, p. 50.

³⁶ *Ibid.*, p. 131.

³⁷ Antonietta Giacomelli, *Dal diario di una Samaritana*, op. cit., p. 43; Antonietta Giacomelli, *Vigilie (1914-1918)*, op. cit., p. 132.

col condensare in sé più figure di suore del diario. Per esempio, l'episodio citato in avvio che vede Nicoletta e Suor Serena vegliare un ferito durante i bombardamenti, era presente in *D* e datato 11 febbraio 1917; protagonista con Antonietta Giacomelli era però Suor Blandina. *D* annoverava inoltre anche altre suore. È da pensare si trattasse delle effettive protagoniste degli episodi narrati: tra loro la brava « suor Placidia » (*D*, p. 19), che arresterà un'emorragia dando momentaneo sollievo a Bertini, destinato comunque a morte³⁸, o ancora « Suor Plautilla, la specialista delle narcosi », che « cominciava il suo lavoro col cloroformio » (*D*, p. 32) nell'operazione al soldato Rotilli, la cui descrizione non troverà collocazione in *V*. La ricodificazione delle pagine del diario nel romanzo è questione interessante, che non sarà tuttavia possibile esaurire in questa sede; auspichiamo peraltro di proseguire tale esame in futuro.

L'azione pedagogica delle volontarie

A completare tale ritratto delle figure addette alla cura dei soldati, non è irrilevante notare come Antonietta Giacomelli faccia emergere sia nel romanzo che in *D* la necessità di non limitarsi a prestare cure ai soldati, cure che peraltro comprendevano anche i « bassi servizi »: « son felici quando ci occupiamo anche dei loro piedi. Poveri piedi, che han sofferto tutti gli strapazzi, e pei quali tante mani solerti hanno lavorato³⁹ ». Ella si sofferma infatti sull'importante possibilità per le signorine d'incidere moralmente sui soldati.

Il 26 gennaio 1917 in *D*, la scrittrice sottolineava come i convalescenti finissero con l'annoiarsi; la piccola biblioteca dell'Ospedale era inadeguata alle loro necessità. Il motivo era ampliato in *V*, 4 gennaio 1916 deplorando « la condizione dei convalescenti che si annoiano », Nicoletta sosteneva che « di questo periodo si dovrebbe profittare per la loro elevazione morale e intellettuale ». Affiorava la questione della mancanza di una « letteratura adatta » al popolo; il più delle volte a finire nelle mani dei soldati erano periodici « pornografici e volgari⁴⁰ ». Il tema dell'assenza di una letteratura nazional-popolare, che

38 L'episodio era ripreso in *V*, p. 271, ma il soldato veniva chiamato Di Paolo e non v'era menzione di suor Placidia: « Stanotte Di Paolo un ferito al braccio ha avuto una grave emorragia. È stata arrestata ».

39 *Diario*, p. 39. Sulle patologie che potevano colpire i piedi dei soldati, cfr. Benedetta Campanile, « I rimedi per prevenire e curare i "piedi da trincea", 1915-1918 », *Atti e Memorie, Rivista di Storia della Farmacia*, Accademia italiana di Storia della Farmacia, agosto, n° 2, 2019, p. 121-130.

40 *V*, p. 87: « È doloroso che per il popolo, in genere, sia scarsa una letteratura adatta. Non solo, ma quando si tratta dei soldati, – quello, cioè, che in quest'ora abbiamo di più sacro e

sarebbe stato mirabilmente affrontato da Gramsci⁴¹, non era affatto nuovo già nel secondo Ottocento, e non solo. Nel febbraio 1855 Alessandro D'Ancona, corrispondente da Torino dello *Spettatore* di Firenze con lo pseudonimo baretiano di don Petronio, istituendo un raffronto tra l'opera di Pietro Giuria e il *Novelliere contemporaneo* di Bersezio evidenziava come la letteratura antecedente il 1848 fosse « più sana, più castigata [...] che la presente », per un « migliore indirizzo degli spiriti, per aspirazioni più alte e per più nobili esempi⁴² »; nello stesso numero v'era una lettera di Ruggiero Bonghi che s'interrogava sul *Perché la Letteratura italiana non sia popolare in Italia*, poi titolo del volume da lui pubblicato l'anno successivo. L'idea che gli ospedali militari dovessero essere anche luogo di educazione aveva trovato spazio tra le pagine del periodico *L'Ora presente*, di cui Antonietta Giacomelli fu con Giulio Salvadori promotrice e redattrice. Sottraendo a un soldato lo scabroso romanzo francese che stava leggendo, il cappellano autore dell'articolo in questione (anonimo come consuetudine della rivista, ma, presumibilmente don Francesco Faberi) gli aveva consegnato in sostituzione *Fabiola* o *la Chiesa delle catacombe*, scritto dal cardinale Nicholas Wiseman nel 1854, menzionato anche da Giacomelli in *A raccolta*:

I soldati in genere, e specialmente i malati, amano molto di leggere; e vi chieggono con gran desiderio libri ed opuscoli per passare il loro tempo utilmente. Spesso però, invece di utilità ricavano danno; chè, senza uscire dalla caserma o dall'ospedale, trovano chi loro presenta certi libri o giornali da fare arrossire. Un giorno mi avvicinai al letto di un malato che stava tutto assorto nella lettura di un grosso libro. « Che leggi di bello? » gli dissi. « Oh! nulla, nulla » rispose un po' vergognoso, « è un romanzo tradotto dal francese ». Lo presi in mano e vidi di che si trattava. « Non leggere queste cose, mio caro, chè non ti giovano, sai: non ti basta l'esperienza che ne hai fatta? » Queste parole avevano un valore particolare per lui; ed egli capì, e mi rispose subito: « Non lo leggerò più; ma voi datemene un altro ». « Eccolo », gli dissi, porgendogli la *Fabiola*, che divorò in poche ore, lasciando da parte il cattivo romanzo⁴³.

In *D*, 10 febbraio 1917, la vicenda del soldato Fratti, malinconico per il profilarsi di un futuro da invalido, induceva la Samaritana a considerazioni sulla

prezioso – pare tutto sia buono... Si vanno, pur troppo, facendo dei piccoli periodici illustrati, che pretenderebbero essere *ad hoc*, e sono, più che altro, pornografici o volgari ».

41 Antonio Gramsci, *Letteratura e vita nazionale*, Torino, Einaudi, 1966, p. 106 e sgg.

42 D.P. [Alessandro D'Ancona], « Corrispondenze letterarie. Dal Piemonte. Torino, 30 marzo 1855 », *Lo Spettatore. Rassegna letteraria, artistica, scientifica e industriale*, a. 1°, n° 10, 8 aprile 1855, p. 111-112.

43 « Da un ospedale militare. Appunti di un prete soldato », *L'Ora Presente*, Roma gennaio 1896, a. 2°, n° 1, p. 37.

rieducazione professionale dei mutilati. Il problema tornava, non in relazione al caso specifico di Fratti:

È d'uopo intensificare fra i soldati ed il popolo la propaganda per la rieducazione professionale, necessario complemento della cura e della protesi ai mutilati⁴⁴.

Tale lavoro di persuasione era per Antonietta Giacomelli ulteriore compito dell'infermiera; la partita sarebbe forse stata vinta se i soldati fossero passati dall'ospedale agli istituti di rieducazione, ma il soggiorno in famiglia li distoglieva talora da quest'intenzione. I contadini temevano che il sistema delle scuole di rieducazione rappresentasse un astuto stratagemma dello Stato per risparmiare sulle pensioni. Anche in *D* v'era traccia di tale diffidenza che l'autrice esaminava rilevandone l'infondatezza:

In lui pure è sorta l'idea, invalsa nei mutilati, che la rieducazione, il lavoro, sieno a danno della pensione, mentre invece, per quanto avesse a guadagnare, il mutilato mai la potrebbe perdere o vedersela diminuita⁴⁵.

Tra l'altro, la Samaritana cercava di pubblicizzare « un bellissimo opuscolo, edito dal Comitato *pro Mutilati* di Torino, intitolato: *Tre anni dopo* », il quale viveva del contrasto tra il destino felice di un mutilato che aveva aderito al programma e lo stato deplorabile di chi s'era rifiutato di farlo. Spesso, evidenziava l'autrice, i mutilati che si accontentavano della pensione e non cercavano stimoli per una ripartenza finivano col cader vittime dell'abuso di alcool, divenir preda del demone del gioco o ridursi all'elemosina.

Quanto ai negativi effetti dell'alcool, una pagina di *D* che non trova riscontro nel romanzo raccontava, il 12 febbraio 1917, di una benefattrice che aveva donato ai malati sigarette e liquori, suscitando la reazione polemica dell'autrice⁴⁶. Non è casuale che alla lotta contro alcoolismo e tabagismo Antonietta Giacomelli avesse dedicato già prima del conflitto il pamphlet *Il gran nemico*. In esso aveva riportato le osservazioni del dottor Parker, che aveva sperimentato l'effetto dell'assunzione delle bevande alcoliche sul lavoro dei militari⁴⁷. In *D*, Giacomelli riprendeva alcune argomentazioni de *Il gran nemico*, tra cui l'evocazione delle conseguenze della dipendenza sui figli degli alcoolizzati.

Li faccio pure riflettere su tutte le conseguenze di discordie in famiglia, di scandalo ai figliuoli [...]; oltre poi al fatto gravissimo che i figli che nascono da

⁴⁴ *V*, 10 dicembre 1915, p. 82.

⁴⁵ *D*, p. 21.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 24.

⁴⁷ Antonietta Giacomelli, *Il gran nemico*, Treviso, Turazza, 1908, pp. 12-15.

un alcoolizzato, o generati in istato di ubbriachezza, sono soggetti a tristissime eredità⁴⁸.

La volontà di contribuire all'edificazione dei soldati spingeva inoltre le signorine a dar vita, in Ospedale, a un « ritrovo-scuola »: i degenti, in molti casi analfabeti, apprendevano i rudimenti della lettura e della scrittura e fruivano di occasioni per progredire attraverso processi didattici che facevano leva sulle esperienze, anche dolorose, della trincea e dei campi di battaglia.

Tanto il *Diario* quanto il romanzo sono pertanto documento significativo di un'azione pedagogica assunta a ragione di vita, sublimata nel momento in cui a Antonietta Giacomelli era apparso chiaro che ogni donna dovesse offrire un contributo alla giustizia internazionale e alla causa degli irredenti. Ligia alla sua fede, inorridiva al pensiero che alcune infermiere e visitatrici d'ospedale alimentassero il disfattismo⁴⁹. Eppure, tra le maglie della retorica contro gli imboscati e la fiducia incrollabile nella giustezza della causa bellica, s'incuneava anche il rimpianto per la gioventù votata al sacrificio. Ricordando la partenza dei soldati i primi tempi del conflitto, la scrittrice rammentava che « era un continuo gettito di fiori, per la morte e per la vittoria. Ed erano loro che li chiedevano, loro che li volevano – i fiori »; i treni ripartivano, così, « infiorati come per nozze⁵⁰ ». Non è necessario accostare il tripudio floreale all'immagine del Marcello di Virgilio « manibus date lilia plenis⁵¹ », perché emerga con evidenza il binomio tra la pertinenza trionfale dello spargimento di fiori e la morte. Forse per esorcizzare quest'associazione di fragile beltà e funerei presagi, Antonietta Giacomelli augurava ai soldati che la primavera, « insieme ai nuovi carichi di dolore », portasse loro anche i fiori, a rammentare nelle dure vigilie lo splendore della natura e dell'esistere.

48 *D*, p. 25:. Cfr. Antonietta Giacomelli, *Il gran nemico*, op. cit., p. 26-29.

49 *D*, p. 36.

50 *Ibid.*, p. 50.

51 *Eneide*, VI, 883.



LES SOIGNANTES CONFRONTÉES À L'UNIVERS MASCULIN



« Voi schifate la mia arte perché giovane e femina sono »

Donne che curano nella prosa di Boccaccio

Itala Tambasco

Università degli Studi di Foggia

Riassunto: Depositario della tradizione olistica della cura, Boccaccio ha affidato alle donne l'ambiziosa responsabilità – scampato il rischio epidemico – di sradicare gli effetti mortiferi della peste « dalla fronte » (e quindi dalla mente) di chi come lui l'aveva vissuta. La prospettiva della morte ha svolto una funzione socialmente “livellante” e Boccaccio non manca di registrarlo mediante figure come quella di Giletta di Nerbona, protagonista della novella inserita nella terza giornata del *Decameron* che racconta in filigrana la trama di tale alterazione sociale. Si tratta dell'insolita vicenda di una donna che, ereditato dal padre l'esercizio della medicina, riesce a dare prova delle sue abilità riuscendo a guarire perfino il re di Francia, ma già l'esperta Sinedecchia del *Ninfale Fiesolano* incarnava a pieno l'armonica fusione di tutte le peculiarità ascrivibili agli archetipi femminili della cura.

Résumé : Dépositaire de la tradition holistique de la thérapie, Boccace a confié aux femmes l'ambitieuse responsabilité – une fois le danger épidémique fini – d'éradiquer les effets meurtriers de la peste « du front » (et donc de l'esprit) de ceux qui, comme lui, en avaient vécu l'expérience. La perspective de la mort a rempli une fonction socialement « nivelante » et Boccace ne manque pas de l'enregistrer à travers des figures comme celle de Giletta di Nerbona, la protagoniste du conte inséré dans la troisième journée du *Décameron* qui décrit en filigrane la trame de cette altération sociale. Il s'agit de l'histoire insolite d'une femme qui, ayant hérité de la pratique de la médecine de son père, parvient à prouver ses capacités en réussissant à guérir même le roi de France. Mais l'experte Sinedecchia du *Ninfale Fiesolano* incarnait déjà la fusion harmonieuse de toutes les particularités attribuables aux archétypes féminins des soins médicaux.

La tragica esperienza della peste, lo straziante spettacolo di moribondi abbandonati per strada, senza la speranza di essere guariti e senza il conforto della cura, deve aver influito non poco sullo scetticismo di Boccaccio nei confronti della scienza medica e sulla possibilità di porre rimedio alle infermità che affliggevano l'uomo. La medicina era fondata sui postulati classici e arabi, ma soprattutto era fortemente condizionata dai vincoli culturali propri del Medioevo che alteravano in larga misura la percezione della responsabilità antropica nell'esercizio della cura.

In un suo valente scritto, Penso fa giustamente notare che gli uomini che si formavano con studi regolari ricevevano insegnamenti fortemente vincolati all'imperante cristianesimo che reinterpretava la tradizione aristotelica e fagocitava così la nascita di una "medicina scolastica" che nulla poteva contro i flagelli e le malattie imposte da Dio in forma di punizione¹. Non deve stupire, allora, se nella lettera in risposta a Francesco da Brossano che gli comunicava la morte di Petrarca, Boccaccio definiva "ciarlatani" i medici, alle cui prescrizioni aveva smesso di obbedire:

*Et dum per quatuor menses, non dicam medicorum sed fabulonum, amicorum impulsu, consilia sequor, continue aucta est, et potionibus et ieiuniis adeo a solito ordine exorbitare coacta est nutritiva virtus, ut in debilitatem devenerim fere inexpertum credibilem, cui satis fidem prestat aspectus meus videntibus. Heu michi miser!*²

Il noto resoconto dei sintomi dell'epidemia con cui si apre il *Decameron* ha costituito anche una preziosa fonte storica per la scrupolosa narrazione del morbo, sebbene ciò che tormenta maggiormente lo scrittore sembra essere non tanto, o non solo, la virulenta manifestazione pestifera, quanto più il sovvertimento delle consuetudini e dei costumi collegati alla malattia e alla cura.

E lasciamo stare che l'un cittadino l'altro schifasse e quasi niun vicino avesse dell'altro cura ed i parenti insieme rade volte o non mai si visitassero e di lontano, era con sí fatto spavento questa tribolazione entrata ne' petti degli uomini e delle donne, che l'un fratello l'altro abbandonava ed il zio il nepote e la sorella il fratello e spesse volte la donna il suo marito, e che maggior cosa è e quasi non credibile, li padri e le madri i figliuoli, quasi loro non fossero, di visitare e di servire schifavano³.

1 Giuseppe Penso, *La medicina medievale*, Noceto, Essebiemme, 2002; per una ricognizione generale sul primitivo empirismo medico si faccia riferimento in particolare a Giorgio Cosmacini, *Storia della medicina e della sanità in Italia*, Bari, Laterza, 2016; dello stesso autore si veda anche *Le spade di Damocle. Paure e malattie nella storia*, Bari, Laterza, 2006.

2 Giovanni Boccaccio, *Opere latine minori*, a cura di Aldo Francesco Massera, Bari, Laterza, 1928, p. 107-108.

3 Giovanni Boccaccio, *Decameron*, a cura di Vittore Branca, Torino, Einaudi, 1956, p. 9.

L'aspetto più immorale della peste risiede per Boccaccio nell'alterazione degli equilibri sociali⁴, che suggestivamente vengono segnalati come la prima e più importante forma di « violenza spirituale⁵ », da Simone Weil, per cui capitava perfino di vedere le madri e i padri abbandonare i figli per strada. Il massimo degrado dell'umano si esplica nella mancanza di compassione, nell'abbandono del malato in quella fase transitoria fra il contagio e la morte che è tale da rendere più desiderabile la prospettiva della dipartita e che, come notò Branca, Boccaccio ereditò in larga misura dalla descrizione sulla peste di Giustiniano, compiuta da Diacono nell'*Historia Langobardorum*⁶.

Niuno altro sussidio rimase che o la carità degli amici, e di questi fùr pochi, o l'avarizia de' serventi li quali da grossi salari e sconvenevoli tratti servieno, quantunque per tutto ciò molti non fossero divenuti: e quegli cotanti erano uomini o femine di grosso ingegno, ed i più, di tali servigi non usati, li quali quasi di niuna altra cosa servieno che di porgere alcune cose dagl'infermi addomandate o di riguardare quando morieno; e servendo in tal servizio, sé molte volte col guadagno perdeano⁷.

L'urgenza della cura che s'incuneava all'interno dell'ambiente familiare di Boccaccio, si traduce nel *Decameron* in una marcata riflessione sull'accudimento e sul dolore nella prospettiva di un rimedio idoneo, così come prospetta l'esordiale incitazione di Pampinea, « alla conservazione della nostra vita⁸ ».

Al netto della necessità istintiva e lecita per ogni uomo di mettere al sicuro la propria vita, che poi è il pretesto che induce la brigata a isolarsi dalla comunità fiorentina, l'autore non manca di segnalare lo sgomento per l'assenza di ogni commiserazione da parte di chi ha la fortuna di mantenersi in salute. Spogliato completamente della sua componente volontaria, l'accudimento dei malati

4 Massimo Giansante, « Amistà, vicinanza, parentado. Le strutture sociali alla prova del morbo », *Heliotropia*, n° 12-13, 2015-2016, p. 87-104, parafrasando Momigliano, parla di « dissolvimento della vita civile » (*ibid.* p. 88).

5 Simone Weil, *La prima radice*, trad. di Franco Fortini, Milano, Edizioni di Comunità, 1954, p. 17.

6 Vittore Branca, *Un modello medievale per l'introduzione*, in *Boccaccio medievale e nuovi studi sul Decameron*, Firenze, Sansoni, 1990, p. 381-387.

7 Giovanni Boccaccio, *Decameron*, *op. cit.*, p. 9.

8 *Ibid.*, p. 15. In Marco Veglia, « "Ut medicina poësis". Sulla terapia del *Decameron* », in Monica Bertè, Vincenzo Fera e Tiziana Pesenti (a cura di), *Petrarca e la medicina*, Messina, Centro Interdipartimentale di Studi Umanistici, 2006, p. 201-228, si parla di « finalità medica del ritiro narrativo » e di « terapia del dolore » per riferire questa natura "medicinale" del capolavoro di Boccaccio, « dal momento che nemmeno i famosi medici dell'antichità avrebbero scovato rimedi a quella pestilenza fatale » (*ibid.*, p. 206-207).

degenera nella pratica meschina del *negotium* curativo da parte di quei pochi servi – « uomini o femine di grosso ingegno⁹ » – che per avidità di denaro arrivavano perfino a rischiare la vita¹⁰. La scarsa disponibilità di inservienti disposti a offrire cure dietro compenso costringe poi le gentildonne, spinte dall'infermità, ad accettare perfino le cure fortuite di uomini, a cui mostrano « senza alcuna vergogna ogni parte del corpo non altramenti che ad una femina avrebbe fatto¹¹ ».

L'emergenza sanitaria implica necessariamente il rovesciamento dell'ordine costituito che si traduce *ipso facto* nell'alterazione dei ruoli sociali, finendo paradossalmente per riassetare gli equilibri di una radicata difformità di genere. Come a dire che la prospettiva della morte abbia svolto una funzione socialmente « livellante » e Boccaccio non manca di registrarlo non solo in riferimento ai pazienti, ma anche ai medici¹².

A cura delle quali infermità né consiglio di medico né virtù di medicina alcuna pareva che valesse o facesse profitto: anzi, o che natura del malore nol patisse o che la ignoranza de' medicanti (de' quali, oltre al numero degli scienziati, così di femine come d'uomini senza avere alcuna dottrina di medicina avuta giammai, era il numero divenuto grandissimo)¹³.

La disperazione prodotta dall'occulto potere della malattia inibisce ogni pudore e implica l'assunzione di nuovi paradigmi assistenziali tali che non solo le nobili e belle donne erano disposte a tollerare le cure assodate di medicanti uomini, ma perfino gli uomini auspicavano il miracolo di una cura che potesse provenire anche dalla conoscenza medica delle donne.

In uno studio sui cambiamenti socio-economici innescati dalla peste nera, l'economista Alesina ha identificato in questo periodo il primo significativo

9 *Ibid.*

10 Cfr. *Ibid.*: « Per la qual cosa a coloro, de' quali era la moltitudine inestimabile, e maschi e femine, che infermavano, niuno altro sussidio rimase che o la carità degli amici, e di questi fùr pochi, o l'avarizia de' serventi li quali da grossi salari e sconvenevoli tratti servieno, quantunque per tutto ciò molti non fossero divenuti: e quegli cotanti erano uomini o femine di grosso ingegno, ed i più, di tali servigi non usati, li quali quasi di niuna altra cosa servieno che di porgere alcune cose dagl'infermi addomandate o di riguardare quando morieno; e servendo in tal servizio, sé molte volte col guadagno perdeano ».

11 *Ibid.*

12 Sul rapporto fra le donne e la medicina nel Medioevo si faccia riferimento a Esther Zago, « Women, Medicine and the Law in Boccaccio's *Decameron* », in Lilian Furst (a cura di), *Women Healers and Physicians. Climbing a long hill*, Lexington, University Press of Kentucky, 1997, p. 64-78; Nancy Nenno, « Between magic and medicine: medieval images of the woman healer », in Lilian Furst (a cura di), *Women Healers and Physicians*, op. cit., p. 43-63.

13 Giovanni Boccaccio, *Decameron*, op. cit., p. 6.

slancio della donna verso la sua emancipazione, imposto dal vuoto demografico che ha reso necessaria una ridefinizione del ruolo femminile nel mondo lavorativo¹⁴. Sebbene non si faccia esplicitamente cenno alle professioni mediche, è facile intuire quanto l'emergenza debba aver sdoganato la neutralità dell'esercizio curativo in una direzione *free for all*, resa necessaria dall'emergenza assistenziale.

Nella sua ricerca sullo stato della sanità pubblica durante la peste fiorentina del Seicento, reso possibile anche dalla ricchezza di documenti dell'archivio del comitato sanitario, Henderson ha rilevato come i primi lazzaretti fossero stati realizzati a Firenze solo agli albori del XVI secolo, in coincidenza con la seconda grande ondata epidemica, in cui si registrava ufficialmente la presenza di un nutrito personale infermieristico composto da quaranta uomini e trenta-quattro donne, fra le quali si distingueva, come annotato da un testimone di San Miniato, una donna di nome Margherita, incaricata di un ruolo medico; « donna veramente molto diligente, medicava con tanta accuratezza che non si può esprimere, e per la malattia del cerusico, le toccò a medicare gli uomini ancora, il che fece con tanta onestà che è degna ne sia tenuta memoria¹⁵ ». L'importanza del ruolo svolto dalle donne durante l'emergenza epidemica del Seicento si lascia interpretare, in qualche misura, come l'evoluzione di una pratica sanitaria posta in essere già dall'emergenza del 1348.

L'indiscusso ufficio assistenziale della donna durante la pestilenza spinse alcuni studiosi dell'epoca, fra cui Antonio Mazza¹⁶, a indagare sulla tradizione medica femminile e a reperire, nei documenti archivistici dell'antica scuola di Salerno, le tracce delle cosiddette *mulieres salernitanae*, fra cui spicca per fama il nome di Trotula, ma anche quello di Mercuriade, vissuta nella Salerno del XIV secolo e autrice di alcuni trattati di medicina fra cui il perduto *De febre pestilenti*, in cui si presume abbia documentato la manifestazione e le pratiche curative del morbo pestifero¹⁷.

14 Alberto Alesina, « Women, Fertility, and the Rise of Modern Capitalism. How did the Black Plague change work and family opportunities for women? », *Science*, vol. 342, 2013, p. 427-428; cfr. anche Nico Voigtländer, Hans Joachim Voth, « How the West "Invented" Fertility Restriction: Dataset », *American Economic Review*, vol. 103, 6, 2013, p. 2227-2264.

15 John Henderson, *La peste di Firenze. Come la città sopravvisse alla terribile epidemia del 1630-1631*, trad. it. a cura di Valentina Legnani, Roma, Newton Compton, 2021, p. 67.

16 Antonio Mazza, *Historiarum hepitome de rebus salernitani*, Bologna, Forni, 1965 (ristampa anastatica dell'edizione del 1681).

17 Si tratta molto probabilmente di uno pseudonimo. Fu una delle prime donne medico conosciute del Medioevo insieme ad Abella, Costanza Calenda, Rebecca Guarna; cfr. Salvatore De Renzi, « Costanza Calenda ed altre medichesse salernitane », in *Storia documentata della scuola medica di Salerno*, Napoli, Stabilimento tipografico Gaetano Nobile, 1857, p. 569.

Inserita nella terza giornata del *Decameron*, la storia di Giletta di Nerbona racconta in filigrana la trama di tale alterazione sociale, mediante l'insolita vicenda di una donna che ha ereditato dal padre l'esercizio della medicina, di cui dà prova curando perfino il re di Francia¹⁸.

Il re di Francia, per una nascita che avuta avea nel petto ed era male stata curata, gli era rimasa una fistola, la quale di grandissima noia e di grandissima angoscia gli era, né s'era ancor potuto trovar medico, come che molti se ne fossero sperimentati, che di ciò l'avesse potuto guerire, ma tutti l'avean peggiorato, per la qual cosa il re, disperatosene, più d'alcun non voleva né consiglio né aiuto¹⁹.

Nella sfiducia del re si riflette il suggestivo scetticismo profuso dalla insanabilità della peste; il sovrano si chiude in un cinismo misto a rassegnazione che solo Giletta riesce a vincere prospettandogli la guarigione certa:

Si come colei che già dal padre aveva assai cose apprese, fatta sua polvere di certe erbe utili a quella infermità che avvisava che fosse [...] ed appresso nel cospetto del re venuta, di grazia chiese che la sua infermità le mostrasse. Il re, veggendola bella giovane ed avvenente, non gliele seppe disdire, e mostrògliele. Come costei l'ebbe veduta, così incontanente si confortò di doverlo guerire, e disse: — Monsignore, quando vi piaccia, senza alcuna noia o fatica di voi, io ho speranza in Dio d'avervi in otto giorni di questa infermità renduto sano²⁰.

Giletta oltrepassa il limite ostetrico entro cui la cura femminile era relegata e racconta un nuovo prototipo assistenziale che, riscattato dall'emergenza epidemica, ha reso necessario l'affidamento incondizionato alle cure femminili. La flebile resistenza ribattuta dal re si riferisce in un primo momento proprio all'insolita esperienza di lasciarsi sanare da una donna: « quello che i maggior medici del mondo non hanno potuto né saputo, una giovane femina come il potrebbe sapere²¹? ». Ma Giletta controbatte con fierezza e rovescia con astuzia la riluttanza del re, opponendogli il principio della scienza medica del tempo che prevedeva una obbligata complementarità fra medicina e fede cristiana: « Voi schifate la mia arte perché giovane e femina sono, ma io vi ricordo che io non medico con la mia scienza, anzi con l'aiuto di Dio e con la scienza del maestro Gerardo nerbonese²² ».

18 Cfr. Giulia Murgia, « Figure femminili della medicina », in *La tavola rotonda tra intrattenimento ed enciclopedismo*, Roma, Sapienza Università Editrice, 2015, p. 393-395.

19 Giovanni Boccaccio, *Decameron*, op. cit., p. 293.

20 *Ibid.*

21 *Ibid.*

22 *Ibid.*, p. 294.

Se in apparenza la donna mantiene i contorni sfumati della divinatrice, in realtà Giletta mostra piena padronanza dell'arte medica, al punto da dare al sovrano indicazioni precise sul decorso della convalescenza. La sua storia, tuttavia, allude anche alla dimensione meno nobile della cura che durante la peste aveva raggiunto livelli di speculazione comprensibili, chiedendo in cambio non ingenti somme di denaro, bensì la mano dell'amato Beltramo. Possiamo asserire, senza troppa esitazione, che Giletta incarni in tutto e per tutto un sovvertimento del prototipo femminile del tempo, finanche nell'ostinazione a guadagnarsi l'affetto sincero del distaccato marito, riuscendo con l'inganno a congiungersi con lui e donargli due figli. La peste ha reso necessario il contributo assistenziale della donna e l'ha svincolata, seppur provvisoriamente, dalle pregiudiziali di inadeguatezza sanitaria che la confinavano all'ambito ostetrico e ginecologico.

Già Usher ha identificato in questo ribaltamento della norma un vero e proprio *topos* del mondo rovesciato²³, a cui Nobili aggiunge importanti considerazioni sul « gesto apotropaico e l'estrema scaramanzia di farsi beffe della morte [al punto che] durante i funerali si ride invece di piangere e ridono persino le donne, depositarie della tradizione e della *pietas* antica che al pianto si accompagna²⁴ ». L'impersonalità del lamento funebre in cui De Martino ha rintracciato, poi, un intenso spartiacque fra le lacrime performative del mondo pagano e il pianto autentico del dolore cristiano²⁵, è indicativa sì di una diversa percezione della morte, ma anche di una rivalutazione in chiave umanistica del valore terapeutico delle lacrime che nel *Decameron* sono particolarmente diffuse²⁶.

Anche il postulato incipitario – « umana cosa è avere compassione degli afflitti²⁷ » – è pensato in evidente riferimento alla crisi assistenziale provocata dalla peste, come una riflessione sulla disparità insita allo stato di convalescenza che costringe le donne, afflitte da malinconici e nocivi pensieri, a dimorare

23 Secondo Jonathan Usher, « Boccaccio's "Ars Moriendi" in the *Decameron* », *Modern Language Review*, n° 81, 3, 1986, p. 621-632, i molti racconti di morte nelle novelle del *Decameron* restituiscono la corretta immagine della morte stravolta dalla peste, e la reintegrano attraverso l'arte nella società umana (*ibid.*, p. 632).

24 Sebastiana Nobili, « Il senso delle lacrime », in *La consolazione della letteratura. Un itinerario di Dante a Boccaccio*, Firenze, Longo, 2017, p. 133; l'attenzione al tema del pianto in Italia si può far risalire allo studio del 1958 di Ernesto De Martino (« Morte e pianto rituale nel mondo antico », in *Dal lamento funebre antico al pianto di Maria*, a cura di Marcello Massenzio, Torino, Einaudi, 2021), ma non si può prescindere dal testo di Roland Barthes, *Frammenti di un discorso amoroso*, trad. it. a cura di Renzo Guidieri, Torino, Einaudi, 1979.

25 Ernesto De Martino, « Morte e pianto rituale nel mondo antico », art. cit.

26 Si rinvia allo studio esaustivo di Sebastiana Nobili, « Il senso delle lacrime », art. cit. p. 129-148

27 Giovanni Boccaccio, *Decameron*, op. cit., p. I.

nel circuito di piccole camere, mentre gli uomini « che se alcuna malinconia o gravezza di pensieri gli affligge, hanno molti modi da alleggiare o da passar quello; per ciò che a loro, volendo essi, non manca l'andare attorno, udire e veder molte cose²⁸ ». In una dimensione olistica che considera anche le conseguenze psichiche dell'evento pestifero, Boccaccio intende attribuire alla sua opera una funzione non già didascalica, ma terapeutica, indirizzata alle donne per compensare la somatizzazione dell'*aegritudo amoris* che si sommava al drammatico scenario della peste portato ben visibile sulla fronte dai sopravvissuti²⁹:

Quantunque volte, graziosissime donne, meco pensando riguardo quanto voi naturalmente tutte siete pietose, tante conosco che la presente opera al vostro iudicio avrà grave e noioso principio, sì come è la dolorosa ricordanza della pestifera mortalità trapassata, universalmente a ciascuno che quella vide o altramenti conobbe dannosa, la quale essa porta nella sua fronte. Ma non voglio per ciò che questo di più avanti leggere vi spaventi, quasi sempre tra' sospiri e tralle lagrime leggendo dobbiate trapassare. Questo orrido cominciamento vi fia non altramenti che a camminanti una montagna aspra e erta, presso alla quale un bellissimo piano e dilettevole sia repostato, il quale tanto più viene lor piacevole quanto maggiore è stata del salire e dello smontare la gravezza. E sì come la estremità della allegrezza il dolore occupa, così le miserie da sopravveniente letizia sono terminate³⁰.

Partendo da una concezione ippocratica della purgazione degli umori, il *Decameron* si fa strumento di sollievo pronto ad alleggerire l'angoscia delle lacrime. Nell'idea di letteratura congiunta alla carità, che già Veglia ha identificato come coincidente con il principio salutare insito alle opere arnaldiane che circolavano nella Napoli del giovane Boccaccio, non è più tempo per le donne di piagnistei simulati.³¹ La peste ha reso la realtà più inverosimile della macabra finzione; è da questo assunto che Pampinea muove – colei che si propone di « mettere un freno al lutto³² » – per allontanare le donne dalla città fiorentina e

28 *Ibid.*, p. 3.

29 Studi sul tema sono offerti dall'esautivo volume di Natascia Tonelli, « Boccaccio e i rimedi dell'amore », in *Fisiologia della passione. Poesia d'amore e medicina da Cavalcanti a Boccaccio*, Firenze, Edizioni del Galluzzo, 2015, p. 201-222.

30 *Ibid.*, p. 4.

31 In Marco Veglia, « "Ut medicina poësis" », art. cit., p. 203, si mette in risalto l'influsso esercitato dal testo del famoso medico e religioso Arnaldo di Villanova sul pensiero del certaldese, in particolar modo per il riferimento all'idea di una letteratura congiunta alla carità, sulla scorta della lettera paolina che annulla la possibilità del successo di qualsivoglia impresa retorica se non orientata alla virtù dell'amore.

32 Sebastiana Nobili, « Il senso delle lacrime », art. cit., p. 134.

scongiurare il pericolo di soccombere all'angoscia, prima ancora che alla peste³³, mediante il conforto della parola. Si tratta di un principio più ascrivibile alla prevenzione della malattia che alla sua manifestazione: la pratica curativa della parola consolatrice che impedisce la degenerazione del corpo, è definita da Lutz, nella sua *Storia delle lacrime*, complementare alla funzione catartica del pianto³⁴.

Fino ad allora, l'unico esercizio della cura pubblicamente ammesso per la donna sembrava essere quello del baliatico: levatrici, nutrici, fantesche e balie sono da sempre depositarie di un sapere esclusivo che mettono al servizio della giovane *domina*: « fedeli schiave che dopo la fine dell'infanzia continuano a rimanere al fianco delle ragazze che sono state affidate alle loro cure [...] anche dopo le nozze [...] confidenti affezionate animate dal desiderio di vedere felici le loro protette³⁵ ». Autorevoli studi condotti sulla pratica del baliatico fiorentino parlano di un « personaggio capitale » per la cura del bambino dalla nascita ai primi anni di vita, per cui si raccomandava « di cercarla simile alla madre per costituzione fisica, casta di costumi, equilibrata fisicamente e moralmente³⁶ ». Le balie sono donne competenti nella sessualità e nella gestione del corpo, donne che spesso assistono al parto, come rivelano già le prescrizioni del *Corpus Hippocraticum* e poi ribadite con forza da Sorano di Efeso, autore del più importante trattato di ginecologia, *Gynaecia*³⁷, sostanziale punto di riferimento per tutto il Medioevo, che ambiva al « raggiungimento della perfetta armonia

33 Anche in tal senso è possibile segnalare un violento gesto di rovesciamento della consuetudine da parte di Boccaccio che nell'introduzione al *Decameron* si espone al punto da disinibire ogni pudore e parlare della propria esperienza di uomo afflitto. Sin dalle prime righe della sua *praefatio* affiora l'idea di una fatica letteraria concepita nel segno della riconoscenza maturata per essere scampato alla morte che lo avrebbe certamente colto a causa delle prolungate affezioni amorose. Il fuoco d'amore non corrisposto produsse nella sua mente, « concetto da poco regolato appetito », uno stato emotivo talmente ostinato da non lasciarlo andare se non grazie alla consolazione di alcuni amici che lo avrebbero salvato dalla morte certa: « nella qual noia tanto refrigerio già mi porsero i piacevoli ragionamenti d'alcuno amico e le sue laudevole consolazioni, che io porto fermissima opinione, per quello essere addivenuto che io non sia morto »; Giovanni Boccaccio, *Decameron*, *op. cit.*, p. 6. Un prezioso approfondimento sulla tecnica medievale della « conservazione della sanità » rappresentata nella vita del Boccaccio, dalla compagnia degli amici solidali, si trova ancora in Marco Veglia, « "Ut medicina poësis" », *art. cit.*, p. 220-224.

34 Tom Lutz, *Storia delle lacrime. Aspetti naturali e culturali del pianto*, trad. it. di Gianni Pannofino, Milano, Feltrinelli, 2022.

35 Francesca Mencacci, « "Mala aetas nulla delenimenta invenit". Donne, uomini e vecchiaia nella letteratura latina », *Storia Delle Donne*, n° 2(1), 2016, p. 141-158; la cit. è a p. 149.

36 Christiane Klapisch-Zuber, Anna Maria Scassa, « Genitori naturali e genitori da latte nella Firenze del Quattrocento », *Quaderni storici*, n° 15, 44 (2), p. 543-563, la citazione è a p. 555.

37 Cfr. Sorano di Efeso, *Malattia delle donne*, a cura di Francesco Fai, Galatina, Congedo, 2018.

psicofisica, tanto per l'ostetrica e per la nutrice, quanto per la partoriente³⁸ ». La levatrice, per Sorano, « deve saper leggere e scrivere, essere perspicace e avere buona memoria [...] oltre a possedere solide competenze mediche e terapeutiche [...] deve saper incoraggiare e comprendere la sofferenza³⁹ ».

La consistente versatilità dell'assistenza femminile rende labili e sfumati i contorni narrativi di queste esperte protagoniste della cura: dai modelli classicheggianti di streghe, alle prese con parti e neonati, alle vecchiette narratrici di storie che officiano riti magici finanche ad « anziane indovine che mettono a rischio la *pudicitia* di mogli superstiziose e credulone⁴⁰ ». Tutte queste donne mantengono viva la comune concezione della forza della parola che passa dall'incoraggiamento delle partorienti, secondo un formulario medico ben preciso, alla costante dolcezza delle espressioni rivolte ai fanciulli in affido.

L'esperta Sinedecchia del *Ninfale Fiesolano* incarna a pieno l'armonica fusione di tutte queste peculiarità ascrivibili agli archetipi femminili della medicina:

Una ninfa abitava in quella piaggia;
un mezzo miglio a Mensola vicina,
a una spelonca profonda e selvaggia,
ch'era maestra d'ogni medicina,
sopra dell'altre ell'era la più saggia,
e ben sapea di ciascuna dottrina,
e di cento anni o più ell'era vecchia,
chiamata era la ninfa Sinedecchia⁴¹.

A lei Mensola chiede le ragioni del repentino rigonfiamento del suo ventre in cui la vecchia ninfa riconosce, senza alcun dubbio, i prelude di una gravidanza. Temendo allora la vendetta di Diana, per l'oltraggio al voto di castità, le dà poi consigli su come nascondere la gestazione che promette di assistere personalmente con incontri cadenzati (« e spesso vieni a me, ch'io ti diroe /ciò che far tu dovrai intorno a cioe⁴² »).

38 Francesco Fai, *L'humanitas di Sorano di Efeso*, Salerno, University publishing, 2016, p. 15.

39 *Ibid.*, p. 16.

40 Francesca Mencacci, art. cit., p. 150.

41 Giovanni Boccaccio, *Ninfale fiesolano*, a cura di Arnaldo Balduino, Torino, Einaudi, p. 219.

42 *Ibid.*, p. 122. Si riporta per interesse anche un altro passo: « quando compiuti i nove mesi avrai, / dal giorno che peccasti incominciando, / una creatura tu partorirai; / allor la Dea Lucina tu chiamando, / al suo aiuto le dimanderai, / ella pietosa tel darà; e po' quando / nata sarà, quel che fia noi 'l vederemo, / e a ogni cosa ben provvederemo. / E tu di questo non ti dar pensiero, / lascialo a me, ch'i' ho ben già pensato / dentro dal cor ciò che farà mestiero, / e ciò che far dovrò quando fia nato ».

« Voi schifate la mia arte perché giovane e femina sono »

Ma prima ancora della prescrizione medica, Sinedecchia mette in atto una vera e propria « terapia della parola » con cui tempestivamente pone rimedio alla disperazione di Mensola che, consumata dalle lacrime, valuta l'*estrema ratio* della morte.

Sinedecchia veggendo il suo lamento,
e la vergogna e la sua puritate
[...]
per volerla un poco confortare,
in questo modo incominciò a parlare⁴³
[...]
ma Sinedecchia pur le disse tanto;
poi con parole alquanto la riprese;
[...]
Poi tanto seppe dirle e confortarla
ch'ella la fe' di piangere restare,
promettendole sempre d'aiutarla,
come figliuola, in ciò che potrà fare.
Poi d'ogni cosa volendo avvisarla,
in questo modo cominciò a parlare⁴⁴;
[...]
queste parole dieron gran conforto
alla fanciulla, e disse: madre mia,
[...] Che 'l vostro aiuto molto buon mi fia,
a voi mi raccomando e al vostro aiuto,
poich'ogn'altro consiglio i' ho perduto;
[...]
Si mise, e ritornò alla sua stanza,
Alquanto confortata di speranza⁴⁵.

Il debito prominente verso l'*Eroide* XI si consustanzia, come già rilevato da Tateo⁴⁶, nella scansione dei momenti successivi all'amplesso fra Canace e Macareo. Se è vero che Boccaccio non rinuncia alla ripresa puntuale della tripartizione tematica della vergogna della giovane ignara e pudica, del suo confronto con la vecchia nutrice e del ritrovamento del nascituro sotto un cespuglio, dobbiamo ammettere che proprio l'impulso terapeutico da cui

⁴³ *Ibid.*, p. 120.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 121.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 123.

⁴⁶ Francesco Tateo, « Le "metamorfosi" del Ninfale Fiesolano », in *Boccaccio*, Bari, Laterza, 1998, p. 76-85.

muovono le due vecchie medichesse sia indicativo di un'evoluzione progressiva della concezione curativa medievale.

Quella ovidiana, di derivazione euripidea, è una figura al limite fra l'ostetrica e la megera che prima di prendere in cura la gravida Canace, azzarda la preparazione di intingoli che possano perfino interromperne la gestazione e provocare la morte dell'incestuosa creatura, salvo poi proteggerla dall'ira del nonno⁴⁷:

*Quas mihi non herbas, quae non medicamina nutrix
attulit audaci supposuitque manu,
ut penitus nostris (hoc te celavimus unum)
visceribus crescens excuteretur onus!
A! nimium vivax admotis restitit infans
artibus et tecto tutus ab hoste fuit*⁴⁸.

La balia di Ovidio è mossa dal pragmatico e risolutivo intento di estirpare alla radice, mediante l'aborto, il male che affligge la fanciulla, la cagione del suo disonore; mentre Sinedecchia previene subito l'intenzione risolutiva della morte di Mensola, e della creatura che porta in grembo, con balsamiche rassicurazioni e con la promessa di assisterla per i nove mesi di gravidanza.

L'atto curativo della persuasione si fa ancora più intenso nella figura della balia tratteggiata nella coeva *Elegia di madonna Fiammetta*. Sebbene l'inganno subito da parte di Panfilo non si concretizzi per lei nell'esito indecoroso di una gravidanza – indicativa di una infertilità pregressa resa fra l'altro quasi esplicita dall'assenza di figli legittimi nel matrimonio – la balia rappresenta una figura cruciale per la moderazione della lotta interiore che Fiammetta è chiamata a vivere fra ragione e appetito concupiscibile. L'afflizione per l'abbandono produce una graduale degenerazione fisica al punto che la donna si contorce « con movimenti disordinati⁴⁹ ». La metamorfosi di Fiammetta è proposta come la conseguenza inevitabile della sua degenerazione emotiva: « le misere lagrime, gl'impetuosi sospiri, le dolenti voci e li tempestosi pensieri, li quali, con istimolo continuo molestandomi, insieme il cibo, il sonno, i lieti tempi e

47 Cfr. Mario Labate, « La Canace ovidiana e L'Eolo di Euripide », *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*, III, vol. 2, VII, p. 583-593.

48 Publio Ovidio Nasone, *Héroïdes*, a cura di Henri Bornecque, Paris, Les Belles Lettres, 2005, p. 66.

49 Giovanni Boccaccio, *Elegia di Madonna Fiammetta*, a cura di Francesco Erban, Milano, Garzanti, 2005, p. 158.

l'amata bellezza hanno da me tolta via⁵⁰ ». Anche il suo linguaggio subisce una metamorfosi e diviene lento, solenne e a tratti litanico.

I cospicui spunti ereditati dall'elegia classica, a cui l'autore si richiama fin dal titolo, rendono Fiammetta a tratti vicina al fitto *entourage* delle sedotte e abbandonate a tratti lontana, a causa del suo *status* di moglie di un marito premuroso e per nulla biasimevole⁵¹. Ciò complica la posizione della balia che scandisce con intromissioni regolari la routinaria degenza di Fiammetta alla quale l'ignaro consorte, accortosi del suo malessere, cerca invano di porre rimedio con ogni sorta di medicina: « oh, quanto contraria medicina operava il mio marito alle mie doglie⁵²! ». L'intervento della donna si interpone, dunque, fra le cure infruttuose dell'uomo e la consunzione del corpo di Fiammetta alla quale somministra, invece, « confortevoli unguenti⁵³ » oltre all'« utile medicina⁵⁴ » delle parole, con cui prova a curarla anche nella fase più acuta della sua malattia, quando il suicidio fallito origina in lei una vera e propria crisi isterica:

Io, mentre che queste parole miseramente diceva, non teneva le mie mani in riposo, ma ora questa ora quella serva rabbiosamente pigliando, a quale levate le trecce tutta la testa pelava, e a quale ficcando le unghie nel viso, miseramente graffiandola, la faceva filare sangue, e ad alcuna mi ricorda che io tutti i poveri vestimenti in dosso le squarciai [...] e comandavano alle volonterose mani ad eseguire; ma le preste fanti m'impedirono, tenendole contro a mia voglia. Poi la trista balia e importuna con dolenti voci incominciò cotali parole: « O cara figliuola, io ti priego per questo misero seno onde tu li primi alimenti traesti, che con umiliata mente alquante mie poche parole m'ascolti⁵⁵ ».

Nella narrativa boccacciana la mansione assistenziale del baliatico assurge a un ruolo decisivo e non più marginale: la nutrice di Fiammetta ha il merito di

50 *Ibid.*, p. 7. Come riferisce Edwige Comoy Fusaro in *La nevrosi fra medicina e letteratura*, Firenze, Polistampa, 2012, p. 116, la letteratura sembra mantenere una certa stabilità interpretativa, rappresentativa della nevrosi femminile che è possibile rintracciare in elementi di comunanza come il pallore epidermico, l'alterazione degli occhi che si fanno più grandi e risultano circondati da occhiaie, espressione di una insolita agitazione interiore.

51 Sulle reminiscenze classiche nel romanzo Boccacciano, cfr. Vincenzo Crescini, *Il primo atto della Phaedra di Seneca nel primo capitolo della Fiammetta del Boccaccio*, Venezia, Ferrari, 1921 e il più recente Giovanni Boccaccio, « Elegia di Madonna Fiammetta », in *Tutte le opere*, vol. V, a cura di Carlo Delcorno, Milano, Mondadori, 1994.

52 Giovanni Boccaccio, *Elegia di Madonna Fiammetta*, *op. cit.*, p. 110.

53 *Ibid.*, p. 154.

54 *Ibid.*, p. 173.

55 *Ibid.*, p. 188.

averle salvato la vita, intuendo e prevenendo – per la sua profonda conoscenza dell'animo umano – l'intenzione del suo suicidio⁵⁶; e quando scompare dalla scena, Fiammetta è costretta a riconoscere la causa del suo malessere fisico nell'errore di aver rifiutato la cura delle sue parole: « già s'era, senza più favelarmi, partita la cara balia, li cui consigli male per me rifiutai⁵⁷ ».

In Sinedecchia si riflette ancora una certa disposizione alla cura terapeutica della parola, ancella di una medicina improntata ai *remedia naturae* che l'esperienza della peste interrompe e trasforma in disincantata sfiducia. Giletta, dal canto suo, incarna la diffusa tendenza alla speculazione del *negotium curativo* e mercifica le sue conoscenze mediche per ottenere l'uomo di cui era innamorata. I pochi anni che separano la composizione delle due opere bastano a sconvolgere la comune percezione della medicina di cui si fa interprete il re di Francia, affetto da un morbo sconosciuto e incurabile – evidente allusione al senso di impotenza derivante dal contagio – e costretto ad affidarsi, *obtorto collo*, alle cure di una donna. Se nella quarta giornata del *Decameron* l'alto ingegno di Giletta prevale simbolicamente, così come imposto dal tema, sull'astuto inganno perpetrato ai danni di Beltramo, che si abbandona nel finale alla virtuosa ostinazione della donna, dobbiamo considerare il suo modello come una inconsueta parentesi rispetto alla concezione, certamente più mistica, della cura femminile che ha orientato senza soluzione di continuità l'opera di Boccaccio.

Il precedente dell'*Elegia* impone un ultimo, seppur breve, riferimento al *Decameron*, per la necessità di indagare sul ruolo delle nutrici nella quarta giornata, incentrata sul tema degli amori infelici.

Fra le numerose circostanze che dissolvono nella morte l'estrema consunzione dell'amplesso amoroso, per l'esplicativo caso del deperimento di Lisabetta occorre considerare il rapporto superficiale che la fanciulla intrattiene con la sua fante, la quale conoscendola poco può solo limitarsi ad offrirle il suo aiuto per saccheggiare la testa dal corpo inerme dell'amato Lorenzo, ma non è abbastanza abile da riuscire a fermarne il pianto-suicidio, ininterrotto e muto, con il conforto della parola⁵⁸. Sarà invece proprio la solidità del rapporto con la

56 « Ella sagacissima, e quasi de' miei intendimenti indovina »; *ibid.*, p. 200.

57 *Ibid.*, p. 28.

58 Scrive Sebastiana Nobili, « Il senso delle lacrime », art. cit., p. 139: « il pianto interrotto e muto della giovane messinese sulla testa-reliquia dell'amante è, in fondo, il modo del suo suicidio: Lisabetta si scioglie davvero nelle proprie lacrime, sembra esalare dagli occhi il soffio vitale ». A ciò si aggiunga il nesso che R. Barthes istituisce fra il pianto, l'amore e la morte (« Elogio delle lacrime », in *Frammenti di un discorso amoroso*, op. cit., p. 159-161); è suggestiva la sua definizione del corpo amoroso come di un « corpo bagnato in espansione liquida » (p. 160).

« Voi schifate la mia arte perché giovane e femina sono »

saggia fante a salvare Andreuola, convinta con discorsi accorati ad abbandonare l'idea del suicidio, che non risparmia invece Ghismonda la quale appare di fatto sguarnita di nutrici, ma attorniata, al contrario, da giovani e inesperte damigelle che non sanno come provvedere al suo conforto e non riescono a fermare il proposito del suicidio: « le sue damigelle, che dattorno le stavano, che cuore questo si fosse o che volesson dire le parole di lei non intendevano [...] come meglio sapevano e potevano, s'ingegnavano di confortarla⁵⁹ ».

L'esperienza della peste ha certamente contribuito alla definizione di un diffuso agnosticismo medico di cui Boccaccio, dal canto suo, si fa interprete e risolutore attraverso una concezione umanistica della cura che, al netto della incombenza divina, considera la necessità di una liberazione fisiologica da quel senso di oppressione fisica e morale. È nella prospettiva di una rigenerazione collettiva che occorre guardare all'ordinamento retorico dell'introduzione al *Decameron*, da inquadrare nella più generale condanna dell'isolamento e dell'edonismo finì a se stessi che non producono un movimento catarticamente proteso alla vita, ma condannano soprattutto le donne al "circuito" vorticoso e mortifero delle camere. A loro, depositarie della tradizione della cura in tutti i suoi molteplici aspetti, Boccaccio dedica la sua opera, a cui affida l'ambiziosa responsabilità – scampato il rischio epidemico – di sradicare gli effetti mortiferi della peste dalla fronte (e quindi dalla mente) di chi come lui l'ha vissuta.

⁵⁹ Giovanni Boccaccio, *Decameron*, *op. cit.*, p. 331.

Teorie, pratiche e rappresentazioni del sapere medico femminile nel Cinquecento

Erica Ciccarella
Université de Liège

Riassunto: L'articolo intende indagare sotto diversi punti di vista le pratiche e le rappresentazioni del sapere medico femminile nel Rinascimento italiano, partendo da alcune riflessioni introduttive circa la marginalizzazione delle donne dai ranghi delle facoltà di medicina. Si analizzeranno, in seguito, le condizioni materiali e intellettuali che hanno generato nel Cinquecento una visibilità maggiore del sapere medico-pratico delle donne. Si rintracceranno, quindi, le presenze di donne-mediche negli scritti letterari maschili e, infine, si rivolgerà l'attenzione all'utilizzo del sapere medico da parte di due protagoniste della querelle des femmes, Lucrezia Marinelli e Moderata Fonte.

Résumé : L'article vise à analyser, sous différents points de vue, les pratiques et les représentations du savoir médical féminin à la Renaissance italienne. La première partie de l'article sera consacrée à une cartographie de la présence des femmes dans le domaine de la médecine institutionnelle. Ensuite, on analysera l'intérêt et la curiosité de médecins et écrivains envers les « secrets » féminins au XVI^e siècle. Enfin, on abordera plus de près l'œuvre de deux protagonistes de la querelle des femmes, Lucrezia Marinelli et Moderata Fonte, et leur usage rhétorique du savoir médical.

La cura invisibile: tra figure leggendarie e “medicina domestica”

Rintracciare la circolazione e la pratica dell'arte medica tra le donne della prima età moderna è un'operazione complessa a causa, soprattutto, della prolungata assenza femminile nei ranghi della medicina ufficiale delle università italiane, rimaste a lungo *a world without women*¹. Tale interdizione al sapere istituzionale ha generato nei secoli la nascita e lo sviluppo di un sapere empirico delle donne in materia di cura del corpo, alternativo, parallelo e, certo, più invisibile rispetto a quello prodotto e trasmesso dagli *Studia*. La teoria e la pratica della medicina cosiddetta “domestica” (*household medicine*²) hanno infatti proliferato in spazi fisici e sociali più ristretti, come la casa o il convento, dove le donne potevano, o meglio erano chiamate a dedicarsi alla cura del corpo, proprio o dei membri della famiglia³.

A partire dal Basso Medioevo si crearono le prime condizioni di un graduale riconoscimento sociale del sapere medico femminile al di fuori della sfera privata e domestica. Sicuramente fu a Salerno tra il XII e il XIII secolo che le donne ebbero per la prima volta la possibilità di esercitare, e forse anche di insegnare e trasmettere attraverso supporti testuali, la pratica medica. Note sono le figure delle *mulieres salernitanae*, come Abella di Castellomata, Rebecca Guarna, Mercuriade, che avrebbero operato come mediche in un momento

- 1 Nel 1804, Maria Dalle Donne (1778-1842) fu la prima donna a ricoprire una cattedra di ginecologia e ostetricia istituita da Napoleone a Bologna, e la prima donna a laurearsi in medicina fu Ernestina Paper a Firenze nel 1877, solo dopo la promulgazione della legge Bonghi del 1875. Sulla questione dell'accesso al sapere universitario delle donne, cf. Alessia Lirosi, *Libere di sapere: il diritto delle donne all'istruzione dal Cinquecento al mondo contemporaneo*, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 2015. Per l'ingresso delle donne nelle professioni sanitarie in ospedali e università tra Otto e Novecento, cf. Giovanna Vicarelli, *Donne di medicina. Il percorso professionale delle donne medico in Italia*, Bologna, Il Mulino, 2008. Per quanto riguarda la storia della docenza universitaria femminile, cf. Marta Cavazza, Paola Govoni, Tiziana Pironi (dir.), *Le eredi di Laura Bassi. Docenti e ricercatrici in Italia tra età moderna e presente*, Roma, Franco Angeli, 2014. La formula « *a world without women* » è ripresa dall'omonima monografia di David Noble, *A World without Women. The Christian Clerical Culture of Western Science*, Oxford, Oxford University Press, 1993.
- 2 Cf. Sandra Cavallo e David Gentilcore, *Spaces, Objects and Identities in Early Modern Italian Medicine*, London, Blackwell, 2009; Sharon Strocchia, *Forgotten Healers: Women and the Pursuit of Health in Late Renaissance Italy*, Harvard, Harvard University Press, coll. « I Tatti Studies », 2019; Sheila Barker e Sharon Strocchia, *Gender, Health, and Healing, 1250-1550*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2020.
- 3 Cf. Gianna Pomata, « Practicing Between Earth and Heaven: Women, Healers in Early Modern Bologna », *Dynamis*, n° 19, 1999, p. 119-144; Leigh Whaley, *Women and the Practice of Medical Care in Early Modern Europe, 1400-1800*, London, Palgrave, 2011; Sharon Strocchia, *Forgotten Healers*, *op. cit.*

di particolare dinamismo intellettuale generato dalla circolazione e dalla traduzione di testi medici classici pervenuti in Europa e in Italia grazie alla mediazione araba. In tale contesto, accanto all'*Articella*⁴ e alle traduzioni di Costantino l'Africano dei testi di 'Alī Ibn al- 'Abbās al Mağūsī (*Liber Regius*), Ibn al-Ġazzār (*Viaticum*), Abū Bakr Muḥammad Ibn Zakariyyā al-Rāzī (*Continens*), circolava con successo anche il celebre *corpus* di Trotula, medica salernitana che avrebbe redatto almeno tre trattati pertinenti la medicina e la cosmetica femminile: il *De passionibus mulierum ante et post partum*, il *De ornatu mulierum* e il *Liber de synthomatibus mulierum*⁵.

Tuttavia, le testimonianze di un'*agency* femminile nella pratica medica rimangono scarse tra il Basso Medioevo e l'inizio dell'età moderna, e hanno dato adito ad una narrazione piuttosto leggendaria che storicamente attestata sull'effettiva presenza delle donne nel panorama sanitario⁶, come testimoniato dall'invenzione di figure femminili di mediche, quali Dorotea Bocchi (1360-1436), sedicente insegnante di medicina all'Università di Bologna, nata dalla penna di un erudito secentesco e Alessandra Giliani (1307-1326), fantomatica assistente del celebre anatomista Mondino de' Luzzi, creata dall'estro di un falsario del XVIII secolo⁷.

Un rinascimento medico al femminile? L'interesse ambivalente di medici e scrittori

A partire dal Cinquecento, invece, diversi fattori collaborano ad avere una visione più dettagliata rispetto alla circolazione e alla trasmissione dell'arte

- 4 L'*Articella* è il nome che designa un *corpus* di sette trattati: le *Isagoge* di Ioannizio, gli *Aphorismi*, i *Prognostica*, il *De regimine acutorum* di Ippocrate, il *De urinis* di Teofilo, il *De pulsibus* di Filareto, l'*Ars parva* – o *Microtegni* – di Galeno. Vedi Danielle Jacquart, « *Theoria et practica dans l'enseignement de la médecine à Salerne au XII^e siècle* », in *La science médicale occidentale entre deux renaissances (XII-XV ss.)*, Adershot, Variorum, 1997, p. 102-110.
- 5 Le tre opere furono raccolte in un unico *corpus* da un compilatore anonimo alla fine del XIII secolo col titolo *Summa qui dicitur Trotula*. La raccolta divenne il punto di riferimento per la medicina delle donne almeno fino al XV secolo. Cf. Monica H. Green, « In search of an "authentic" women's medicine: the strange fates of Trota of Salerno and Hildegard of Bingen », *Dynamis*, XIX, 1999, p. 25-54; Monica H. Green, *The Trotula. A Medieval Compendium of Women's Medicine*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2001.
- 6 Per un regesto delle donne mediche si veda l'elenco, ancora oggi valido, redatto da Raffaele Calvanico, *Fonti per la storia della medicina e della chirurgia per il regno di Napoli nel periodo Angioino (1273-1410)*, Napoli, L'Arte Tipografica, 1962. Per il Nord Italia cf. Patricia Skinner, *Health and Medicine in Early Medieval Southern Italy*, Leiden, Brill, 1997.
- 7 Riguardo la creazione di figure leggendarie di donne-medico, cf. Tommaso Duranti, « Dorotea Bocchi. Di donne, università medievali e internet », *Storicamente*, vol. 15-16, 2020, p. 1-16.

medica tra le donne. Il xvi secolo è caratterizzato, infatti, da una graduale alfabetizzazione delle donne avvenuta in parallelo alla diffusione della stampa e dell'oggetto libro⁸ che ha permesso ad un pubblico femminile d'*élite* di avvicinarsi al sapere medico-scientifico grazie alle numerose traduzioni, commenti e volgarizzamenti di testi classici, soprattutto in città vivaci dal punto di vista editoriale come Venezia⁹. A partire dagli albori del '500, la rilettura di autori come Ippocrate e Galeno ha collaborato alle nuove riflessioni teoriche e pratiche della nascente medicina moderna¹⁰. Parallelamente, il xvi secolo si contraddistingue per un forte interesse della medicina verso l'anatomia, la fisiologia e la patologia del corpo femminile, che si traduce nella diffusione di trattati classici sulle malattie delle donne – come il *De natura muliebri*, *De mulierum affectibus* (I-III) e *De virginum morbis* di Ippocrate o il *De uteri dissectione* di Galeno¹¹ – e nella redazione di trattati ginecologici scritti in volgare da medici e rivolti espressamente ad un pubblico femminile come *Il giardino delle rose per donne incinte e levatrici* del medico tedesco Eucharius Rösslin (pubblicato a Strasburgo nel 1513 e poi tradotto in varie lingue europee), *Le medicine pertinenti alle infermità delle donne* di Giovanni Marinello (Venezia, per De' Franceschi, 1563) e *La raccoglitrice o comare* di Scipione Mercurio (Venezia, Appresso Gio. Battista Ciotti, 1596)¹².

Tale attenzione verso l'anatomia e la medicina femminile non ha generato, tuttavia, il riconoscimento sociale delle donne-medico che ci si potrebbe attendere, quanto piuttosto un'appropriazione indebita da parte della medicina

8 Sull'argomento, largamente studiato, mi permetto di rinviare almeno a Virginia Cox, *Women's Writing in Italy, 1400-1650*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 2008; Brian Richardson, *Women and the Circulation of Texts in Renaissance Italy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2020.

9 Cf. Monica H. Green, « The Possibilities of Literacy and the Limits of Reading: Women and the Gendering of Medical Literacy », in *Women's Healthcare in the Medieval West: Texts and Contexts*, Ashgate, Routledge, 2000, p. 1-76.

10 L'*Opera omnia* di Galeno fu stampata in greco da Aldo Manuzio nel 1525, l'anno seguente fu il turno del *Corpus Hippocraticum*, sempre in greco, a cura di Gian Francesco d'Asola. Nel 1525 a Roma uscì una versione latina del *Corpus Hippocraticum*, curata da Marco Fabio Calvo. Cf. Stefania Fortuna, « Galeno e le sue traduzioni », *I quaderni del ramo d'oro*, n° 5, 2012, p. 112-122; Vivian Nutton, « Ippocrate nel Rinascimento », in Maria Conforti, Andrea Carlino, Antonio Clericuzio (a cura di), *Interpretare e curare. Medicina e salute nel Rinascimento*, Roma, Carocci, 2013, p. 21-41.

11 Cf. Concetta Pennuto, « Il *De uteri dissectione* di Galeno e la sua fortuna nel Rinascimento », *Medicina nei secoli*, n° 25/3, 2013, p. 1103-1142.

12 Cf. Maria Luisa Altieri Biagi (a cura di), *Medicina per le donne nel Cinquecento*. Torino, Utet, 1992; Gianna Pomata, « Was there a Querelle des Femmes in Early Modern Medicine? », *Arenal*, vol. 20, n° 2, p. 313-334.

ufficiale del sapere medico-pratico di quest'ultime¹³. Diversamente dalla Francia, dove abbiamo la possibilità di leggere le *Observations diverses sur la stérilité, perte de fruit, fécondité, accouchements et maladies des femmes et enfants nouveaux naiz* (1609) di Louise Bourgeois¹⁴, ad oggi in Italia non possediamo nessun testo scritto da ostetriche, levatrici o guaritrici, che pure praticavano diffusamente l'arte della cura. Dobbiamo, dunque, rivolgerci ad altre fonti testuali e editoriali, che possono, più o meno direttamente, fornire degli indizi utili ad una ricognizione circa l'effettiva conoscenza e pratica dell'arte medica da parte delle donne rinascimentali: *in primis*, la ricca pubblicazione di ricettari, *regimina sanitatis*, opuscoli di *materia medica* e libri di segreti. Tali testi, scritti principalmente da uomini ma rivolti anche, e soprattutto, ad un pubblico femminile, circolavano manoscritti o a stampa a partire dalla fine del xv secolo, fornendo *consilia* e rimedi per la cura del corpo – maschile e femminile – ad un ampio ed eterogeneo pubblico¹⁵. È legittimo pensare che questa produzione editoriale – scritta perlopiù in volgare, più fruibile e meno costosa rispetto alle edizioni di pregio dei testi classici – circolasse tra le donne sufficientemente alfabetizzate che potevano leggere e riprodurre nello spazio domestico di cucine e laboratori familiari le ricette mediche e cosmetiche contenute in tali testi pratici. In particolare, nei *libri di segreti*, che videro la luce a partire dalla metà del xvi secolo soprattutto nella città di Venezia, si nota la presenza di un importante numero di ricette destinate alla cura del corpo femminile¹⁶, sintomo da una parte dell'importanza delle donne per l'editoria cinquecentesca

- 13 Cf. Katharine Park, *Secrets of Women: Gender, Generation, and the Origins of Human Dissection*, New York, Zone Books, 2006; Monica Green, *Making women's medicine masculine. The rise of male authority in pre-modern gynaecology*, Oxford, Oxford University Press, 2008.
- 14 Per l'affascinante figura di Louise Bourgeois, ostetrica di Maria de' Medici, cf. Jacqueline Vons, « La parole d'une sage-femme: Louise Bourgeois (1563-1636) », in Véronique Boudon-Millet, Véronique Dasen, Brigitte Maire (dir.), *Femmes en médecine, Actes de la journée internationale d'études organisée à l'université René-Descartes-Paris V*, Paris, BIUM-De Boccard, coll. « Medic@ », 2008, p. 223-238.
- 15 Cf. William Eamon, *Science and the Secrets of Nature: Books of Secrets in Medieval and Early Modern Culture*, Princeton, Princeton University Press, 1996; Sabrina Minuzzi, « La stampa medico-scientifica nell'Europa del xv secolo con cenni sulla fruizione dei libri di materia medica e ricettari », in *Printing r-evolution and society, 1450-1500: fifty years that changed Europe*, Venezia, Edizioni Ca' Foscari, 2013, p. 199-251; Marilyn Nicoud, « I *regimina sanitatis*: un genere medico tra salute, prevenzione e terapia », in Maria Conforti, Andrea Carlino, Antonio Clericuzio (a cura di), *Interpretare e curare, op. cit.*, p. 43-53.
- 16 Cf. Claire Lesage, « La littérature des "secrets" et I *secrets d'Isabella Cortese* », *Chroniques italiennes*, n° 36, 4, 1993, p. 145-178; Elena Lazzarini, « Le corps construit. Pratiques esthétiques et canons de beauté dans la collection des livres des secrets de la BnF. xvi^e et xvii^e siècles », *Revue de la BnF*, n° 47, 2014/2, p. 78-84.

e dall'altra di un'appropriazione di quest'ultima dei *segreti* medici e cosmetici femminili, diffusi e trasmessi al di fuori dei circuiti ufficiali e universitari, almeno dai tempi di Trotula.

Anche la letteratura, intesa come fonte secondaria e specchio di pratiche sociali, può aiutarci a ricostruire le fila di un discorso che sembra perduto, o almeno invisibile a prima vista, sulla presenza di donne mediche nella società cinquecentesca. In molti autori ritroviamo, infatti, figure di guaritrici che permangono, tuttavia, circoscritte nell'ambito della marginalità, dell'eccezionalità o della meraviglia. Nel *Decameron*, probabilmente in virtù del soggiorno napoletano, Boccaccio si lascia ispirare dalle *mulieres salernitanae* per la creazione del personaggio di Giletta¹⁷, figlia del medico Gerardo da Nerbona, che guarisce il re di Francia da una fistola incurabile, malgrado la diffidenza di tutta la corte (« Quello che i maggiori medici del mondo non hanno potuto né saputo, una giovane femina come il potrebbe sapere? »). Per quanto riguarda il XVI secolo, a Venezia negli anni '30 abbiamo la possibilità di leggere i rimedi adottati da guaritrici celebri come la *Lozana andaluza* di Francisco Delicado¹⁸ e di scoprire le astuzie delle cortigiane trasmesse da Nanna a sua figlia Pippa nei *Ragionamenti* dell'Aretino¹⁹. Anche nell'ambito del poema cavalleresco, le eroine orientali, secondo una tradizione classica che parte almeno da Medea, sono caratterizzate dalla pratica medica: nella fattispecie, ricordiamo Angelica che cura Medoro²⁰ adoperando il dittamo, una pianta citata da Plinio²¹ per le sue qualità medicamentose e utilizzata anche da Erminia nel XIX canto della *Gerusalemme Liberata* per guarire le ferite di Tancredi²². Per Erminia, inoltre, sembra valere un'educazione impartita per via materna, come puntualizza Tasso qualche canto più avanti: « e però ch'ella da la madre apprese / qual più secreta sia virtù de l'erbe²³ ». L'apprendimento domestico di madre in figlia è presente anche nella raccolta delle *Lettere di molte valorose donne* (1548) di Ortensio Lando, in cui molte

17 *Decameron*, III, 9.

18 Cf. Silvia Monti, « Malattie, medicine e medici dalla *Celestina* alla *Lozana andaluza* », in *Malattia e scrittura. Saperi, malattie e cure nelle letterature iberiche*, Verona, Cierre, p. 82-105.

19 Cf. Paolo Procaccioli, « "Marginalia" aretiniani. I "segreti" della Nanna e quelli del suo autore », *Bollettino d'Italianistica*, vol. 2, 2016, p. 46-55; Erica Ciccarella, « Sang et virginité dans les *Ragionamenti* de l'Arétin », in Costanza Jori, Hélène Tropé (dir.), *Figures du sang dans l'Europe moderne : symboles, sciences, sociétés*, Paris, Orbis Tertius, 2023, p. 345-368.

20 Ludovico Ariosto, *Orlando Furioso*, XIX, 21-22: « si dispose ad operar con succo d'erbe », ott. 21, v. 7.

21 Plinio, *Naturalis Historia*, XXIV, 14.

22 Torquato Tasso, *Gerusalemme Liberata*, XIX, 111-113.

23 *Ibid.*, VI, 67, vv. 1-2.

missive sono dedicate alla dietistica e a *consilia* medici rivolti ad un pubblico espressamente femminile, come nel caso di Madama la Grande che somministra a Madama Galerana da Faenza, affetta da « abbassamento della matrice », bagni odoriferi per correggere la posizione dell'utero in movimento²⁴, o ancora la lettera di Mamma Riminalda a Flaminia Visconti in cui si enumerano una serie di pratiche per il buon proseguimento della gravidanza, come l'utilità del corallo per evitare problemi di « sconciamiento » (aborto spontaneo).

Si nota, quindi, negli scritti letterari maschili del Cinquecento, così come in quelli medici, una curiosità e una conoscenza del mondo “segreto” della cura *al femminile*, che si presenta non del tutto scevra di filtri misogini e/o satirici.

Il sapere medico secondo Lucrezia Marinelli e Moderata Fonte

Cambiando prospettiva, ovvero rivolgendo l'attenzione a fonti letterarie scritte da donne, sarà interessante analizzare l'uso retorico del sapere medico da parte di due protagoniste veneziane della *querelle des femmes*, Lucrezia Marinelli e Moderata Fonte, entrambe ben consapevoli dell'impalcatura misogina dei saperi tecnico-scientifici, appannaggio del solo *côté* maschile della società tardo-rinascimentale.

Per quanto riguarda Lucrezia Marinelli (1571-1653) non sarà secondario ricordare il contesto familiare in cui l'autrice si è formata: Marinelli è, infatti, la figlia del celebre medico umanista Giovanni Marinello, autore di due importanti trattati sulla medicina e sulla cosmetica femminile²⁵, è anche la sorella di Curzio,

24 Per la lettera in questione e per un'analisi più ampia dell'utilizzo del sapere alchemico e medico femminile da parte di Ortensio Lando nell'antologia epistolare, cf. Meredith Ray, *Daughters of alchemy. Women and Scientific Culture in Early Modern Italy*, Harvard, Harvard University Press, coll. « I Tatti Studies », 2015, p. 66-71.

25 Oltre al citato trattato sulle medicine delle donne, Giovanni Marinello è autore anche de *Gli ornamenti delle donne tolti dalle scritture di una Reina Greca*, entrambi scritti sul modello “misto” di Trotula (*maior e minor*), che, come indicato da Monica Green, vede un'edizione latina a stampa nel 1544 per Johannes Schottus e conosce almeno tre riedizioni stampate a Venezia intorno alla fine del 1500. Cf. Monica Green, « The Development of the Trotula », *Revue d'histoire des textes*, vol. 26, 1996, p. 119-203; Annagiulia Gramenzi, « Le medicine parteneri alle infermità delle donne by Giovanni Marinello “opera a beneficio e conservatione delle donne [...] così esse la leggano & vedano volentieri” », *Rev. Soc. Esp. Ita.*, n° 14, 2020, p. 83-90. Interessante ricordare, inoltre, che *Gli ornamenti delle donne* (Venezia, 1562) furono tradotti e rielaborati da Jean Liebaud, il quale era unito in matrimonio con un'altra protagonista della *querelle des sexes* in terra francese, Nicole Estienne, figlia del celebre editore lionese Charles Estienne e autrice de *Les misères de la femme mariée* (1597). Cf. Hélène Cazes, « Les Misères

autore di una *Pharmacopea*, e moglie del medico Girolamo Vacca. Nel discorso introduttivo al suo celebre trattato *La nobiltà e l'eccellenza delle donne*²⁶, dedicato al medico Lucio Scarano, l'autrice chiarisce apertamente la sua posizione antiaristotelica (« credo ben io che o sdegno o odio o invidia movesse Aristotile in diversi libri a dir male e a vituperare il sesso donnesco²⁷ »), che esplicita più accuratamente nel capitolo « Risposta alle leggerissime e vane ragioni addotte da gli huomini in lor favore », in cui contesta la teoria dei temperamenti che Aristotele aveva concepito nel *De generatione animalium*, secondo la quale il corpo femminile, essendo freddo e umido, era per natura meno sviluppato di quello maschile sia da un punto di vista anatomico che delle capacità intellettive. La visione aristotelica dell'inferiorità naturale delle donne era già stata oggetto di critiche da parte dei difensori dell'eccellenza femminile, come nel caso di Mario Equicola che nel *Libro de natura de amore* (1501) affermava che l'educazione e i costumi di uomini e donne caratterizzavano la loro propensione alle attività intellettive a scapito dello stesso temperamento (« l'abitudine è una seconda natura²⁸ »). Anche Lucrezia Marinelli si inserisce con *vis* polemica nella decostruzione del determinismo medico di matrice aristotelica, portando ad argomentazione la teoria dei climi di Ippocrate espressa dal medico greco nel *Trattato delle arie, delle acque, dei luoghi* e ripresa dallo stesso Aristotele nel libro VII della *Politica*:

Alcuni altri dicono, come fu il buono Aristotile, che le donne sono men calde de gli huomini, e però sono più imperfette, e meno nobili, di loro. [...] E quante Donne poi sono più calde di natura degli uomini? Onde ne meno si concederebbe di tutte le donne la sentenza di Aristotile esser vera: perciocché si ritrovano molte province dove le Donne sono più calde di natura che non sono gli huomini di un'altra provincia come quelle di Spagna e di Africa sono più calde degli uomini che abitano il freddo Settentrione e l'Alamagna²⁹.

Se Lucrezia Marinelli utilizza il sapere medico per scardinare dall'interno le argomentazioni misogine dei seguaci di Aristotele, Moderata Fonte, sua contemporanea, sceglie una strada per certi versi simile ma dissimulata dal

de Nicole Estienne ou les peines et tourments qu'elle endure durant ses biographies », in *La femme au XVII^e siècle, Actes du colloque de Vancouver, University of British Columbia, 5-7 octobre 2000*, Biblio 17, 138, 2002, p. 419-430.

26 Lucrezia Marinelli, *La nobiltà e l'eccellenza delle donne*, Venezia, Ciotti, 1600.

27 *Ibid.*, c. 2r.

28 Per la citazione di Mario Equicola e per le riflessioni di cornice all'utilizzo dell'aristotelismo nella medicina e nella *querelle des femmes* del Rinascimento cf. Laura Plastina, *Mollezza della carne e sottigliezza dell'ingegno. La natura della donna nel Rinascimento europeo*, Roma, Carocci, 2017 (cap. 1).

29 Lucrezia Marinelli, *op. cit.*, c.119v.

gioco letterario. Invece di attaccare apertamente le posizioni misogine dei saperi universitari, nel dialogo *Il merito delle donne*³⁰, l'autrice preferisce esibire la sua erudizione in un ampio raggio di campi scientifici dell'epoca, dedicando la seconda giornata del dialogo ad un *excursus* sull'astrologia, la zoologia, la balneologia e la medicina, intesa come arte della cura del corpo attraverso l'uso di piante, animali e minerali³¹. Come dimostrato dagli studi di Claire Lesage e Meredith Ray³², Moderata Fonte fa mostra delle sue letture tecnico-scientifiche, in particolare dei *regimina sanitatis* (tra tutti il *Tesoro della sanità* di Castor Durante del 1586), dei volgarizzamenti dei testi classici di botanica, come il *De materia medica* di Dioscoride tradotto e commentato dal medico umanista Pietro Andrea Mattioli³³, dei trattati zoologici come il *De piscibus* (1524) di Paolo Giovio, e della letteratura medica sulle malattie delle donne che si rifaceva al *corpus* di Trotula e alla nuova produzione editoriale cinquecentesca di trattati ginecologici e di libri di segreti – nonché, come si può immaginare, alla conoscenza empirica diffusa tra le donne in ambito di cura del corpo. Nella seconda giornata troviamo, infatti, digressioni astrologiche, descrizioni dettagliate del mondo animale, *consilia* e ricette per curare il corpo attraverso l'igiene alimentare, le fonti termali, le piante, le pietre (come prescritto già dalla iatrochimica di Paracelso) e, infine, rimedi utili ad accompagnare le donne nelle delicate fasi della gravidanza, del parto e dell'allattamento³⁴. Il dialogo, in linea con le regole stilistiche del tempo, segue le leggi del paradosso e della

30 Il dialogo, scritto tra il 1588 e il 1591, fu pubblicato postumo nel 1600 a Venezia presso Domenico Imberti. L'edizione moderna è a cura di Adriana Chemello: Moderata Fonte, *Il merito delle donne*, Venezia, Eidos, 1988, da cui sono tratte le citazioni.

31 Per l'organizzazione della seconda giornata de *Il merito* secondo gli stilemi cinquecenteschi della "selva" cf. Suzanne Magnanini, « Una selva luminosa: The Second Day of Moderata Fonte's *Il merito delle donne* », *Modern Philology*, vol. 101, n° 2, 2003, p. 278-296.

32 Claire Lesage, « Le savoir alimentaire féminin dans *Il Merito delle donne* de Moderata Fonte », in Adelin Charles Floraro et Anna Fontes Baratto (dir.), *La table et ses dessous. Culture, alimentation et convivialité en Italie (XIV-XVI siècles)*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1999, p. 223-234; Meredith K. Ray, *op. cit.*, p. 87.

33 Daniela Fausti, « Su alcune traduzioni cinquecentesche di Dioscoride: da Ermolao Barbaro a Pietro Andrea Mattioli », in *Sulla tradizione indiretta dei testi medici greci: le traduzioni*, Pisa, Fabrizio Serra, 2010, p. 181-205.

34 Ricordiamo infatti che nel XVI secolo, in linea generale, le levatrici e le ostetriche erano le sole figure sanitarie a poter toccare le parti intime di una donna, mentre ai medici spettava la diagnosi e la somministrazione di farmaci, purghe, salassi e diete a seconda della complessione della paziente. Cfr. Daniela Santoro, « La cura delle donne. Ruoli e pratiche femminili tra XIV e XVII secolo », *Quaderni Mediterranea. Ricerche storiche*, n° 17, 2011, p. 779-803.

disputa³⁵, e già nella prima giornata la galleria delle nefandezze delle varie figure maschili – padri malvagi, figli ingrati, mariti violenti e falsi amanti – è interpolata da inaspettate digressioni medico-scientifiche, relative in particolare alla tanto dibattuta teoria della generazione umana e alla teoria dei temperamenti. A tal proposito Elena, giovane sposa affascinata dai *mirabilia* descritti da Corinna, tenta di giustificare la libertà di costumi degli uomini affermando che essi « signoreggiati dalla colera, essendo tutti fiamma e fuoco, sono anco più inclinati ad errare e manco si ponno astenere da i loro disordinati appetiti³⁶ ». Alle parole di Elena fa eco Corinna, alter ego di Moderata Fonte, che antepone la forza dell'intelletto femminile al temperamento flemmatico delle donne, il quale, secondo la teoria ippocratica, renderebbe le donne più indulgenti e inclini alla sottomissione:

Nostra Natural disposizione e complessione, la qual per esser, come affermano tutti i Savi in questa materia, fredda e flemmatica, ci rende per conseguenza più quiete, più deboli, più apprensive di natura, facili a credere e piegarsi. [...] Ma con tutto ciò, ove manca la disposizione naturale, ci bisogna provveder con l'intelletto e col torchio della ragione³⁷.

Anche Cornelia riprende e ribadisce la tesi del primato femminile in materia di gestione delle passioni, affermando che le donne « sono create di miglior natura di loro e si governano per ragione e non per appetito e perciò restano dal male e si applicano al bene ». Ma, se la prima giornata è segnata dall'elaborazione di un percorso dialettico imbastito dalle sette interlocutrici per dimostrare le velleità subite da parte degli uomini e, contemporaneamente, le ragioni dell'eccellenza femminile, nella seconda giornata Moderata Fonte sembra voler dissimulare la continuità di tale discorso attraverso l'esibizione di un sapere enciclopedico, frutto delle letture di Corinna, protagonista chiave del dialogo. Lo scopo di tale *excursus* sembrerebbe essere quello di rispondere al dominio logocentrico della parola maschile: « le bestie con le funi e gli uomini si legano con le parole³⁸ ». Del resto, al potere curativo di erbe e pietre Lucrezia non si periterà di aggiungere anche quello delle parole: « si dice che la virtù sta non solo nell'erbe, ma anco nelle pietre e nelle parole³⁹ ». E, ancora più

35 Cf. Chiara Cassiani, « Paradosso e conoscenza nel *Merito delle donne* di Moderata Fonte », *Quaderni di Poligraphia*, 2021, p. 135-143; Adriana Chemello, *Gioco e dissimulazione in Moderata Fonte*, in Moderata Fonte, *op. cit.*, p. xxii e segg.

36 *Ibid.*, p. 47.

37 *Ibid.*

38 *Ibid.*, p. 144.

39 *Ibid.*, p. 128.

esplicitamente, tessendo l'elogio della retorica alla fine della seconda giornata, Corinna, portavoce dell'erudizione femminile, allude al ruolo decisivo della parola allo scopo di « mover e disponer gli animi de gli ascoltanti⁴⁰ ».

L'*excursus* scientifico che si dipana nella seconda parte del dialogo, attivato principalmente dalle domande delle interlocutrici a Corinna, non è scevro, infatti, di incursioni satiriche, e particolarmente il sapere medico sembra essere il campo semantico privilegiato per gli inserti *contra homines*. La medicina è spesso letta, metaforicamente e potenzialmente, come il sapere tecnico capace di risolvere l'annosa *querelles des sexes*. A tal proposito, Leonora, la giovane vedova che intende riportare l'attenzione delle sue ospiti sui temi della prima giornata, interroga provocatoriamente Corinna sull'esistenza di un farmaco che possa finalmente guarire le donne dalla malattia d'amore:

Voi trovate tanti rimedi contra il mal sangue et la colera; e pur questi stomachi e questo sangue di questi uomini non si purga mai che sempre sono infermi del cuor e del cervello. O almanco si trovasse una medicina per guarir noi dalla semplicità, dalla pietà e dall'amore, che indegnamente portiamo a questi nostri ammalati⁴¹

La visione dell'uomo come essere valetudinario in netto contrasto con gli assiomi filosofici e medici dell'epoca⁴², ritorna spesso nel dialogo e, più particolarmente, nelle parole di Leonora, che imbastisce un parallelismo tra il potere curativo della donna-teriaca e la natura mortifera dell'uomo-scolopendra⁴³: « Debbe esser, disse Leonora, quest'herba come l'huomo, che solo è mortifero, ma la compagnia della donna è la sua teriaca⁴⁴ ». Sempre Leonora, infine, rimpro-

40 *Ibid.*, p. 144. Sull'utilizzo della parola nell'opera di Moderata Fonte rimando all'illuminante saggio di Serena Pezzini, « Il *Floridoro* di Moderata Fonte e il tradimento della lingua del padre », in Alessandro Benassi e Serena Pezzini (a cura di), *Ti do la mia parola. Sette saggi sul tradimento*, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 2017, p. 53-80.

41 Moderata Fonte, *op. cit.*, p. 100.

42 Per la concezione di « donna valetudinaria » nel Cinquecento, cf. Evelyn Berriot-Salvadore, *Un corps, un destin. La femme dans la médecine de la Renaissance*, Paris, Honoré Champion, 1993.

43 La scolopendra è una felce usata per le malattie del fegato e il dolore di denti ed è citata in Alberto Magno, *De Vegetabilibus*, Libro VI, trattato II, 17, § 438.

44 Moderata Fonte, *op. cit.*, p. 99. La teriaca era un elettuario composto principalmente da carne di vipera, cacciata sui colli Euganei. A Venezia il commercio di teriaca è stato vivacissimo dal '400 fino al '700 e molte erano le farmacie specializzate, come la *Spetiarina allo Struzzo* o *Alla testa d'oro*, vicino al ponte di Rialto. Cf. per esempio Marianne Stoll, « Lo spettacolo della Triaca: produzione e promozione della "Droga Divina" a Venezia dal Cinque al Settecento », *Quaderni del Centro tedesco di studi veneziani*, n° 25, 1983, p. 3-47; Elisa Cappelletti, *La spezieria. Medicamenti e arte farmaceutica nel Veneto dal Cinquecento ad oggi*, Padova, Antilia, 2002.

vera le amiche di essersi dilungate « in gerundio di animali, di arbori, di erbe e di medicine » e di essersi attardate su questioni prettamente maschili, come la medicina (« Siamo noi medici? Lasciateli parlare loro di sciroppi, di impiastri e sì fatte pratiche, che una vergogna che noi ne trattiamo⁴⁵ »). L'intervento provocatorio che Moderata Fonte decide di assegnare al personaggio più agguerrito del dialogo è presto contraddetto dalla risposta di Lucrezia, che riporta l'attenzione delle compagne sull'educazione femminile come strumento di emancipazione e di autodeterminazione in materia di cura del corpo⁴⁶:

È bene che noi ne impariamo per tener da noi, acciò non abbiamo bisogno dell'aiuto loro; e seria ben fatto che vi fossero ancora delle donne addottrinate in questa materia, acciò essi non avessero questa gloria di valer in ciò più di noi e che convenimmo andar per le man loro⁴⁷.

A tale perentoria affermazione di Lucrezia segue, in linea con l'entusiasmo dell'epoca per l'umanesimo medico, l'elogio da parte di Corinna dell'arte della cura, che è descritta come un sapere « quasi divino », « un miracolo consueto, una grazia sovraumana⁴⁸ ». In apparente contraddizione con la difesa della conoscenza femminile in materia medica, Moderata Fonte propone, in seguito, una galleria di *onesti e valorosi* medici, che sembrano fare da contraltare alle figure maschili negative della prima giornata. Le interlocutrici (Adriana, Lucrezia, Cornelia, Elena e la stessa Corinna) ricordano con affetto e stima i servizi resi alle proprie famiglie da Alessandro Massaria (1510-1598)⁴⁹, Leandro Zarotti (1515-1596)⁵⁰, Orazio Guarganti (1554-1611)⁵¹, Francesco

45 Moderata Fonte, *op. cit.*, p. 125.

46 Del resto, proprio a Venezia era diffusa tra le donne la pratica di assistere in veste ufficiale i rispettivi padri e/o mariti farmacisti o medici nella fabbricazione e nel commercio di elettuari di vario tipo, come portato alla luce dai recenti studi di Sabrina Minuzzi, « Le donne dei segreti. Attività artigianali a conduzione familiare », in *Sul filo dei segreti*, Milano, Unicopli, 2016, p. 169-185.

47 Moderata Fonte, *op. cit.*, p. 125.

48 *Ibid.*, p. 126-127. Per la storia della sacralizzazione della medicina cf. Giorgio Cosmacini, *La religiosità della medicina. Dall'antichità a oggi*, Roma, Laterza, 2007.

49 Medico vicentino attivo allo studio di Padova, dove ricopre la cattedra di *Practica medica* che era stata di Girolamo Mercuriale. Famoso per il trattato *De peste* pubblicato in occasione dell'ondata epidemica che aveva colpito Vicenza nel 1576. Cf. Alessandro Massaria, *La peste (De peste)*, Padova, Editrice Antilia, 2012.

50 Celebre medico-fisico di Capodistria, convertito alle idee riformistiche e stabilitosi a Venezia nel 1560.

51 Autore di un poemetto sacro in ottava rima in lode alla Madonna e di opere occasionali e mediche, tra cui un'orazione funebre per la morte di Leandro Zarotti (1596) e un trattato sulle virtù della triaca (*Della theriaca*, Venezia, appresso Giacomo Vincenti, 1596).

Stabile⁵², Girolamo Amalteo (1507-1574)⁵³. Di tali medici umanisti si sottolineano le capacità di *giudicio* nell'individuare la malattia e nel somministrare la giusta terapia (« bisogna ch'abbino questo giudicio di appropriare le medicine ai mali e non solo ai mali, ma anco all'età ed alle complessioni »), e di compassione (« un buon medico che appresso l'intelligenza governi con diligenza ed amorevolezza l'infermo⁵⁴ »). La medicina è interpretata, dunque, come una pratica taumaturgica da eseguire secondo canoni deontologici che si ispirano al Giuramento di Ippocrate, alla trattatistica cinquecentesca dedicata alla creazione di un galateo per il « buon medico » – di cui ricordiamo almeno il *Trattato sui doveri del medico e del malato* (1565) di Leonardo Botallo – e alla ricca produzione editoriale delle *Observationes* sviluppatesi a partire dalla seconda metà del XVI secolo, di cui l'esempio più celebre sono *I casi di coscienza* (1589) del medico imolese Giovanni Battista Codronchi⁵⁵.

Attraverso la galleria di medici illustri e l'elogio dell'arte della cura, si assiste ad una rivalutazione del sapere medico quasi in chiusura di dialogo, a cui si accompagna la volontà di mostrare una certa vicinanza e familiarità delle donne veneziane al mondo medico coevo. Del resto, anche se la medicina ufficiale persisteva a reiterare schemi di pensiero misogini e a non accogliere le figure sanitarie femminili al suo interno, il rapporto tra medici pratici, cerusici, speciali con le donne era una realtà quotidiana a Venezia, se si pensa al solo caso della “medichessa” Marietta Colochi la quale, negli anni '60, oltre a dirigere insieme al marito medico il reparto infantile del Lazzaretto cittadino, commercializzava e fabbricava rimedi famosi in tutta la laguna⁵⁶.

Il merito delle donne per Moderata Fonte non sembra, dunque, passare *solo* per il demerito maschile, come accade sistematicamente nella prima giornata del dialogo, ma *anche* per una potenziale condivisione di conoscenze e di pratiche, resa possibile proprio grazie alla manifestazione di un'erudizione

52 Nato a Potenza, si formò allo studio patavino e fu attivo durante la peste che colpì la città nel 1576.

53 Poeta neolatino di una certa fama, di origini friulane, elogiato dal Fracastoro per la sua vocazione poetica. Ebbe simpatie filoprotestanti e frequentò vari eterodossi, tra i quali i colleghi medici Bernardino Tomitano e Francesco Stella. Cf. Matteo Venier, « Poesia latina degli Amalteo », *Aevum*, n° 80, 3, 2006, p. 687-716.

54 Moderata Fonte, *op. cit.*, p. 128.

55 Cf. Gianna Pomata, « Sharing Cases: The Observationes in Early Modern Medicine », *Early Science and Medicine*, n° 15, 3, 2010, p. 193-236.

56 Marietta Colochi è anche autrice di un ricettario conservato alla Biblioteca Apostolica Vaticana, cf. Sabrina Minuzzi, *La peste e la stampa: Venezia nel XVI e XVII secolo*, Venezia, Marsilio, 2020, p. 102.

enciclopedica femminile, impersonata dal personaggio di Corinna. Se, infatti, nella prima parte del dialogo il campo semantico della medicina è utilizzato come strumento retorico per accusare e svelare le incongruenze di un sistema di pensiero misogino, nella parte finale dell'opera – dove si incontrano, tra l'altro, almeno altri due elogi rivolti ad un pubblico maschile⁵⁷ – Moderata Fonte sembra propendere verso una paradossale *captatio benevolentiae* del pubblico maschile. Rispetto al procedimento apertamente polemico di Marinelli contro l'impalcatura misogina del sapere medico, Moderata Fonte preferisce la dissimulazione e l'ambiguità del gioco retorico paradossale, riponendo nel potere della parola la speranza di valicare le mura del giardino di Leonora⁵⁸ per raggiungere i suoi lettori e persuaderli della necessaria condivisione dei saperi tecnico-scientifici.

⁵⁷ L'elogio degli scienziati moderni (Moderata Fonte, *op. cit.*, p. 84-85), l'elogio degli avvocati (*ibid.*, p. 138), nonché la lode al Doge di Venezia, Pasquale Cicogna (*ibid.*, p. 141).

⁵⁸ La tesi di una dicotomia irrisolvibile tra lo spazio esterno maschile e lo spazio interno femminile nel *Merito delle donne* è sostenuta da Serena Pezzini, « Il merito delle donne, dialogo di Moderata Fonte: prove generali di un futuro impossibile », in Alessandro Benassi, Fabrizio Bondi e Serena Pezzini (a cura di), *Futuro italiano. Scritture del tempo a venire*, Lucca, Pacini Fazi, 2012, p. 144-158. Tuttavia, a mio avviso, è più convincente la tesi del paradosso come strumento di conoscenza avanzata da Clara Cassiani, art. cit., p. 136-137.

Di padre in figlia

Fertilità, cura del parto e nobiltà delle donne in due testi cinquecenteschi

Rossella Palmieri

Università degli Studi di Bari Aldo Moro

Riassunto: Si indaga il rapporto tra medicina – nella fattispecie la ginecologia – e la letteratura, mettendo allo specchio le opere di Giovanni Marinelli (*Le medicine appartenenti alle infermità delle donne*) e di sua figlia Lucrezia (*La nobiltà et l'eccellenza delle donne, co' difetti et mancamenti de gli huomini*). Se Marinelli padre, medico, intende dare risposte cliniche relativamente alle patologie muliebri legate alla gravidanza, nel secondo si evidenzia con forza quasi apologetica la nobiltà fisica delle donne, segno dell'importanza crescente che viene data nel Rinascimento al corpo femminile nelle cure e nei medicamenti, decisamente disgiunti da ogni forma parascientifica al limite con la stregoneria.

Résumé : Nous étudions le rapport entre la médecine – plus particulièrement la gynécologie – et la littérature, en comparant les ouvrages de Giovanni Marinelli (*Le medicine appartenenti alle infermità delle donne*) et de sa fille Lucrezia (*La nobiltà et l'eccellenza delle donne, co' difetti et mancamenti de gli huomini*). Giovanni Marinelli souhaite donner des réponses cliniques relatives aux pathologies liées à la grossesse, tandis que Lucrezia souligne de façon presque apologétique la majesté physique des femmes. Ceci souligne l'importance que la Renaissance attribue au corps féminin dans son rapport aux soins et aux médicaments, un rapport éloigné de tout caractère parascientifique et proche de la sorcellerie.

Quella branca della medicina che più di tutte ha a che fare con la vita delle donne, la ginecologia, entra prepotentemente nel dibattito letterario della metà del Cinquecento. Può apparire oltremodo strano questo massiccio ingresso della clinica nella letteratura, ma con molta probabilità sono proprio le battaglie combattute nel corso dei secoli – quelle oggi acquisite, ma che sono state lastricate da pesanti sacrifici¹ – a dare nerbo alla “questione delle donne”, consentendo di interrogarci sia dal punto di vista letterario che medico per valutare non solo l'importanza sempre crescente che viene data al corpo femminile a partire dal Rinascimento, ma anche l'impiego, nei testi clinici, di un lessico sì specialistico, ma non disgiunto dagli accorgimenti aulici della lingua colta. Nel mezzo si colloca una sorta di filone parallelo, di certo più basso anche dal punto di vista linguistico (e non è questa la sede per darne conto) in cui convogliano riflessioni e suggestioni sulle patologie muliebri con tanto di medicamenti, cure e tecniche di guarigione, ma che di scientifico non hanno nulla, al punto da rasentare la stregoneria². Fino al Settecento, infatti, è difficile trovare il discriminare tra le guaritrici e le streghe-ostetriche, e del resto la medicina ufficiale convive con un sottobosco di cerusici, barbieri, cavadenti e altri sedicenti guaritori, antesignani dell'odierna medicina pseudo-alternativa³.

Ci pare opportuno dare un taglio particolare a questo studio partendo da *Le medicine appartenenti alle infermità delle donne* di Giovanni Marinelli per approdare a una più generale apologia delle donne quale si evince dall'opera *La nobiltà et l'eccellenza delle donne, co' difetti et mancamenti de gli huomini* di Lucrezia Marinelli, figlia di Giovanni. Come dire, di padre in figlia e di figlia

1 Cfr. Luciana Percovich, *La coscienza nel corpo. Donne, salute e medicina negli anni Settanta*, Milano, Franco Angeli, 2005; Giovanna Vicarelli, *Donne di medicina. Il percorso professionale delle donne medico in Italia*, Bologna, Il Mulino, 2008.

2 Jole Agrimi, Chiara Crisciani, « Medici e “vetulae” dal Duecento al Quattrocento. Problemi di una ricerca », in *Cultura popolare e cultura dotta nel Seicento*, Milano, Franco Angeli, 1982, p. 144-159; Joyce Lussu, « Il ruolo della donna nella difesa della salute delle masse popolari », in *L'erba delle donne. Maghe, streghe, guaritrici. La riscoperta di un'altra medicina*, Roma, R. Napoleone, 1978, p. 3-13; Elena Brambilla, *Corpi invasivi e viaggi nell'anima. Santità, possessione, esorcismo dalla teologia barocca alla medicina illuminista*, Roma, Viella, 2010; Lucia Frigenti, Stefano Giacometti, Laura Vannucci (a cura di), *Il mondo delle donne nei libri della Biblioteca Biomedica dell'Università di Firenze*, Firenze, Nicomp Editore, 2011; Chiara Palmerini, *Quello che alle mamme non dicono. Falsi miti, curiosità e scienza della gravidanza*, Torino, Codice, 2015; Massimo Conese, *Nati con la camicia. La membrana amniotica nel folklore e nella medicina*, Roma, Edizioni Studio Tesi, 2018.

3 Cfr. Claudia Pancino, *Il bambino e l'acqua sporca. Storia dell'assistenza al parto dalle mammane alle ostetriche. Secoli XVI-XIX*, Milano, Franco Angeli, 1984.

in figlia, ove si consideri la curiosa circostanza del testamento della donna, una sorta di estensione della mano materna⁴.

Un'altra riflessione di base si rende necessaria prima di approdare allo scandaglio dei testi: nella medicina rinascimentale si fa ancora fatica a riconoscere dignità al corpo femminile rispetto a quello maschile; e a maggior ragione ci pare opportuno mettere allo specchio le opere di Giovanni e Lucrezia, padre e figlia, per evidenziare una significativa inversione di tendenza. Un'attenzione del primo, per giunta medico, all'anatomia delle donne nella fattispecie delle partorienti, genererà una "nobiltà" del corpo medesimo (ma non solo) nella riflessione della figlia. Si attenua, insomma, l'immagine della donna quale "maschio imperfetto", e se è vero che occorre attendere il Seicento inoltrato per avere la riprova della dignità fisiologica della donna nella riproduzione, non vi è dubbio che già nella metà del Cinquecento sono da collocare i germi della ginecologia moderna, la cui data di nascita si ascrive per lo più al Settecento. Che sia possibile, invece, antedatate questa circostanza, lo si evince da una discussione tra due medici risalente al 1544 relativamente al ricorso al salasso nelle donne gravide come metodo per procurare l'aborto⁵; per non parlare della *mise en page* dei trattati medici o delle coeve iconografie⁶ che arricchiscono e influenzano la scrittura in una vera e propria sintesi dei saperi⁷.

A tale proposito vale la pena di ricordare che proprio in questo periodo la rappresentazione del corpo – di fatto l'anatomia – vive una fase di trasformazione grazie all'ausilio di pittori e scultori. Il corpo, insomma, prende prepotentemente posto nel libro⁸, anatomia ed editoria vanno a braccetto e

4 Adriana Chemello, « Lucrezia Marinelli », in Antonia Arslan, Adriana Chemello, Gilberto Pizzamiglio (a cura di), *Le stanze ritrovate*, Venezia, Eidos, 1991, p. 96-108. Chemello ricorda che al testamento – erede universale il figlio Antonio – la donna lascia alla figlia Paulina una coppa d'argento. Per la studiosa si tratta di un gesto altamente simbolico, « una ideale genealogia da madre in figlia », p. 97.

5 Cf. Maria Conforti, « Vetulae, matrone, mammane. Le donne e la cura », in Marco Santoro (a cura di), *La donna nel Rinascimento meridionale*, Pisa/Roma, Fabrizio Serra Editore, 2010, p. 121-129 a cui rinvio anche per le tesi, non sempre univoche, relative alla nascita delle discipline ginecologiche.

6 Domenico Laurenza, « Anatomia e rappresentazioni anatomiche tra arte e scienza nei secoli xv e xvi. Da Leonardo a Bartolomeo Passerotti », in *Rappresentare il corpo. Arte e Anatomia da Leonardo all'Illuminismo*, Bologna, Bononia University Press, 2004, p. 31-49; Raffaele A. Bernabeo, *L'iconografia anatomica fra arte e scienza*, Bologna, Esculapio, 1984.

7 Cf. Rosanna Gorris Camos (a cura di), *Le salut par les eaux et par les herbes. Medicina e letteratura tra Italia e Francia nel Cinquecento e nel Seicento*, Verona, Cierre Grafica, 2012.

8 Andrea Carlino, *La fabbrica del corpo. Libri e dissezione nel Rinascimento*, Torino, Einaudi, 1994, p. XIII.

i frontespizi illustrati danno la possibilità al lettore di individuare subito la tipologia del testo. Un'opera di matrice dichiaratamente medica, insomma, non è affatto priva di forza iconografica e in molti casi può anche accompagnarsi a un'accuratezza stilistica e formale. Un altro nesso, inversamente proporzionale, dà la misura della compenetrazione tra i due mondi: l'anatomia cinquecentesca passa dal libro alla clinica ove si consideri l'esperienza, una per tutte, del caposcuola di medicina a Padova Giovanni Battista da Monte che già dieci anni prima dello scritto di Marinelli portava i suoi studenti nelle sale dell'ospedale San Francesco per fare verificare, sui corpi dei malati, ciò che avevano appreso sui libri⁹. Dopo la teoria, insomma, la pratica. Curiosa, inoltre, è una coincidenza geografica e anagrafica: modenese come Marinelli è Gabriele Falloppio, pressoché suo coetaneo e autore di molte scoperte anatomiche tra cui la descrizione delle tube uterine, ancora oggi note come "trombe di Falloppio".

Si diceva dell'attenzione alle donne, ancora misconosciute e all'angolo persino nel ruolo che maggiormente compete loro, quello della riproduzione. In quest'ambito si colloca il trattato di argomento ginecologico e ostetrico *Le medicine appartenenti alle infermità delle donne*¹⁰ nel momento in cui, più in generale, era vivo il dibattito sulla cura dell'infertilità femminile e su quanto potesse essere salutare la frequentazione delle stazioni termali – celebre quella francese di Cauterets in cui soggiornarono anche i sovrani di Navarra¹¹ – sebbene fossero percepite come luoghi promiscui in cui si consumavano scandalosi incontri sessuali ai danni di quei mariti che mandavano lì le loro mogli infertili, riprendendole infedeli.

Giovanni Marinelli in quest'opera lunga e certosina in tre libri, minuziosamente detagliata persino negli argomenti posti alla fine dell'opera, si serve del volgare. È il primo aspetto che colloca sulla pista dell'originalità il suo trattato ostetrico-ginecologico: in questo periodo, infatti, il latino è ancora la lingua abituale per la scrittura scientifica. Basti pensare all'opera di Jacob Rüff, *De*

9 Giorgio Cosmacini, *L'arte lunga. Storia della medicina dall'antichità a oggi*, Bari, Laterza, 1997, p. 237.

10 L'opera conta tre edizioni, *princeps* compresa (1563, Francesco de' Franceschi; 1574 e 1610). Fu poi tradotta dal latino al francese nel 1570 e nel 1576 in tedesco, come documentato in Maria Luisa Altieri Biagi, Clemente Mazzotta, Paola Altieri (a cura di), *Medicina per le donne nel Cinquecento. Testi di Giovanni Marinello e di Girolamo Mercurio*, Torino, Utet, 1992, p. 13-14.

11 Cf. Anderson Magalhães, « "Trouver une eau vive et saine": la cura del corpo e dell'anima nell'opera di Margherita di Navarra », in Rosanna Gorris Camos (a cura di), *Le salut par les eaux et par les herbes*, op. cit., p. 227-262.

conceptu et generatione hominis, scritto nel 1554, solo un anno dopo *Le medicine partenerenti alle infermità delle donne*. Ma di questo si dirà.

Sin dall'*incipit* l'autore non nasconde una certa qual dissonanza tra la materia trattata e i destinatari, o meglio le destinatarie, «gentili e oneste donne», se si premura di dire che «certi motteggiando diranno che io sono molto intento a servire le donne, ma che il mio servizio lor sarà poco caro, perciocché poche o niuna, se medica non sarà, saprà usare i modi insegnati¹²». In realtà questa posizione sembra essere più che altro un indizio di velata modestia, considerata la chiarezza dei temi trattati e finanche i consigli espliciti sull'amplesso che di certo potevano essere apprezzati, non senza qualche malizia, indistintamente da donne e da uomini¹³. A tale riguardo è stato notato un certo qual compiacimento che ammicca alla novellistica¹⁴, ma senza nulla togliere alla specificità della letteratura coeva più audace – quale, ad esempio, quella di Aretino – è la realtà delle cose a indicarci la strada. Come si diceva, erano noti i casi di infedeltà coniugale consumati nelle terme, in realtà pietre di scandalo piuttosto che luoghi atti a sanare corpi muliebri deboli e infertili. E non aiutava neanche la fisiognomica. Persino una somiglianza totale tra padre e figlio non teneva lontane le donne da sospetti e da maldicenze. A Marinelli, tuttavia, non interessa la questione dal punto di vista per così dire sociale: da medico, discetta, consiglia e offre rimedi tenendo conto della sola specificità clinica legata al parto. Anche la bipartizione della vita della donna in «damigella» e «moglie» è solo in funzione della sua capacità riproduttiva che, tra le altre cose, va canalizzata in momenti specifici della giornata – le ore migliori per il concepimento sono quelle pomeridiane e serali¹⁵ – per ridurre al minimo l'infertilità; ma questo vale anche per l'uomo. Il concepimento, meglio se avviene in uno stato di armonia di coppia, è frutto di una «coincidenza» del seme maschile lì dove si coaguli a destra piuttosto che a sinistra; per non dire della perfetta conoscenza che Marinelli dimostra di avere relativamente alla circolazione aerea nella donna gravida da cui escono esalazioni di ogni tipo: «l'aere freddo e ventoso noce alla matrice¹⁶». Non mancano fattispecie

12 Si cita dall'*editio princeps*, consultata a Parigi presso la BnF nella riserva dei libri rari (salle Y - 8-TE19-2): *Le medicine partenerenti alle infermità delle donne. Scritte per Giovanni Marinello, e divise in tre libri*, In Venetia, Appresso Francesco de' Franceschi Senese, 1563 (Alle gentili donne, r.). Estratti dell'opera sono anche presenti in Maria Luisa Altieri Biagi, *Medicina per le donne*, op. cit., p. 43-66, ma in questa sede ci siamo valse di altri *loci* del testo.

13 *Ibid.*, libro secondo capitolo VIII, p. 66.

14 Maria Luisa Altieri Biagi, *Medicina per le donne*, op. cit., p. 14.

15 Giovanni Marinelli, *Le medicine partenerenti*, op. cit., p. 4 (libro primo, cap. III).

16 *Ibid.*, libro II, cap. XX p. 147.

di altri tipi, come quella descritta nel libro terzo e dedicata a quelle donne « a cui per la gravidanza si guasti l'appetito, e si volga a cibi non naturali [...] come si abbiano a tornare alla condizione di prima¹⁷ ». Marinelli è prodigo di particolari nel descrivere i sintomi ascrivibili a un languore che comporta il vomito e da cui deriva uno stato di angoscia per via degli umori disordinati in circolo. Bere acqua tiepida può essere un rimedio « affinché la cagione della noia tolga via¹⁸ »; più in generale, l'acqua viene fortemente raccomandata soprattutto quando è « di flegma ripieno lo stomaco¹⁹ » e pertanto quella strana forma di calore prodotta dallo stesso flegma viene rimossa e l'appetito ritorna. Come possano convivere tutti questi dettagli clinici con riflessioni di stampo più generale è presto detto: la donna in età da marito, per favorire la gravidanza deve « riguardare alcun tempo nello accompagnarsi il marito » considerato il rischio che « i corpi siano rimasti deboli » perché « troppo usati carnalmente²⁰ ». Ancora una volta abbiamo una riprova del fatto che i consigli non sono sociali, né di buone maniere o di comportamenti opportuni, ma appaiono sempre veicolati dalla circostanza medica, fosse anche solo quella relativa al tempo migliore per favorire la riproduzione. Tutti questi accorgimenti, infatti, presi nel loro insieme, devono portare al buon esito della causa, ovvero favorire il concepimento isolando quanto più possibile quei motivi che tanto nell'uomo quanto nella donna sono « cagione di sterilità²¹ ». In tale direzione Marinelli enuclea delle fattispecie che vanno dalla « soverchia grassezza » alla « troppa siccità e magrezza²² ».

Avere maschi piuttosto che femmine o « due e più figliuoli²³ » è argomento largamente trattato dal punto di vista clinico; e sorprende, a tale riguardo, il fatto che le descrizioni anatomiche dettagliate convivano in questa circostanza con non poche derive magiche e astrologiche. Diamanti, spoglie di biscia, coagulo di lepre e gambero di fiume sono tutti ritrovati portentosi per trattenerne nel ventre la creatura « che non vada a male²⁴ ». Una volta eliminati gli ostacoli e finalmente la creatura è sul punto di venire al mondo, Marinelli è

17 *Ibid.*, libro terzo, cap. VI, p. 217.

18 *Ibid.*, p. 218.

19 *Ibid.*

20 *Ibid.*, tavola del libro primo, p. 260.

21 *Ibid.*, libro secondo, cap. VI, p. 152.

22 *Ibid.*, tavola del libro secondo, p. 262.

23 *Ibid.*, libro terzo, cap. III, p. 213: « Onde venga che la donna alcuna volta ingravidì di due o più figliuoli ».

24 *Ibid.*, libro terzo, cap. V, p. 215.

prodigo di consigli, desideroso com'è di evitare, ove possibile, un dolore troppo prolungato. Anche in questo caso i rimedi sono meno clinici, per così dire, e l'autore sembra collocarsi lungo il solco di quella tradizione fatta propria, tra gli altri, da Paracelso, che accorda grande spazio a talismani, amuleti e magie di ogni sorta nelle applicazioni mediche²⁵:

Vogliono alcune che lungamente hanno fatto l'ufficio della levatrice che se la donna che ha i dolori del partorire terrà nella man sinistra calamita, in breve partorirà. E se si lenisce il ventre o si faccia suffumigio di pesce salato avrà subito figliuolo. Il corallo appiccicato alla coscia destra ha virtù di aiutare meravigliosamente la donna nel parto²⁶.

Va senza dubbio riconosciuta a Marinelli la divulgazione della scienza medica, al suo tempo sentita come elitaria, sebbene egli segni uno spartiacque rispetto al Medioevo. Saper curare i disturbi che affliggono le donne, ora, non è più competenza di queste ultime ma degli uomini²⁷.

Si diceva della scelta del volgare rispetto al latino, lingua più adatta per questa tipologia di trattati. Rüff, ad esempio, nel *De conceptu et generatione hominis* si occupa della medesima materia di Marinelli suddividendola *per argumenta*²⁸, dall'anatomia delle donne al parto vero e proprio, dal nutrimento *foetus in utero* agli alimenti utili per la crescita del bambino, dalla forma dell'*infans in utero* ai vari precetti per il parto. A differenza di Marinelli non vi sono concessioni magiche o derivate popolari, ma la materia resta compattamente clinica. Particolare rilevante, il trattato è arricchito di numerose e raffinatissime illustrazioni.

Ci pare il caso di giustapporre *Le medicine appartenenti alle infermità delle donne* di Giovanni padre all'opera della figlia Lucrezia che scrive *La nobiltà et l'eccellenza delle donne co' difetti et mancamenti degli uomini*. Lo facciamo per un motivo che sentiamo non già frutto di suggestione – per quanto lo sia il perfetto specchio di un testo che evidenzia debolezze femminili e di un altro che ne esalta la forza, anche fisica – ma perché figlio di un tempo in cui la donna prova a imporsi con disciplina e autorevolezza sulla scena letteraria.

25 Cristina Tornali, Ignazio Vecchio, *Paracelso nella storia della medicina*, Roma, Aracne, 2018; Antonio Miotto (a cura di), *Galleria di medici strani. Enrico Cornelio Agrippa, Teofrasto Bombasto Paracelso, Girolamo Cardano, Michele Nostradamus*, Casatenovo, Vister, s. d.

26 Giovanni Marinelli, *Le medicine appartenenti*, op. cit., p. 239 (libro terzo, capitolo XI).

27 Monica H. Green, *Making Women's Medicine Masculine. The Rise of Male Authority in Pre-Modern Gynaecology*, Oxford, Oxford University Press, 2008.

28 *De Conceptu et generatione hominis, et iis quae circa haec potissimum considerantur, Libri sex, congesti opera Jacobi Rueff Chirurghi Tigurini*, Christophorus Froscho, 1554 (alla voce « dispositio operis per argumenta librorum et Capitum »).

Siamo nel 1601, Venezia ha una forte impronta laica e parlare di “condizione femminile” doveva sembrare almeno lì più agevole, quando proprio non più derogabile per una donna colta che, oltretutto, poteva usufruire della ricca biblioteca paterna per approfondire i suoi studi. Sulla scia stessa di Giovanni Marinelli, la scrittura sulle donne aveva assunto una portata ben più emblematica rispetto al dato eminentemente clinico; e del resto donne “sul campo”, e non già inferme e bisognose di cure, ne costituiscono una riprova. Vale la pena di ricordare, ad esempio, quanto afferma il filologo francese Guillaume Postell che nel 1553 scrive *Les très-merveilleuses Victoires des femmes du Nouveau Monde* ricordando, tra le altre, proprio una veneziana, « Mere Johanna », novella Eva che si dedicò alla cura dei malati e degli orfani:

*Mere Johanna, qui est Eve nouvelle, laquelle par 30 ans ou environ ha esté en continuelle meditation spirituelle et mentale, et quasi autant de temps à ministrer aux pauvres malades, à l'hospital, ayant cure des femmes et d'hommes malades, de filles et enfants orphelins, de laquelle j'ay veu choses si miraculeuses et si grandes qu'elles excèdent tous les miracles passez*²⁹.

La nobiltà et eccellenza delle donne, scritta nel 1601, è dedicata proprio un medico, Lucio Scarano, autore del *De bello, adversus pacem, et pacis laudationem in Academia Veneta habitam*³⁰, opera composta nel 1599, un anno prima del trattato di Lucrezia. A lui fa dono del trattato come ricompensa « delle lodi grandi da lei a me date » e nel nome della « singolare amicizia ch'ella ebbe con l'eccellentissimo Signor Giovanni mio padre³¹ ».

C'è da chiedersi come sia possibile, in un Seicento misogino che poco spazio accorda alla donna³² – e quando lo fa non si esime dall'enucleare difetti e pericolo-

29 *Les très-merveilleuses Victoires des femmes du Nouveau Monde, suivi de la Doctrine du siècle doré* par Guillaume Postel, Turin, Gay et fils, 1869, p. 19. Ci pare opportuno ricordare che la malattia e le sofferenze in età medievale erano connesse alle visioni. Cf., al riguardo, Laurence Moulinier-Brogi, « Quête de Dieu et recherche de modèles. Naissance d'une tradition féminine dans la mystique allemande (xii^e-xiv^e siècle) », in Claude Cazalé Bérard (dir.), *Les femmes et l'Écriture. L'amour profane et l'amour sacré, Italies*, n° 1, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2005, p. 15-45.

30 *Lucii Scarani philosophi medici, academici Veneti De bello, aduersus pacem, & pacis laudationem in Academia Veneta habitam. Oratio*, Venetiis, apud Io. Ant. Rampazettum, 1599.

31 L'opera è presente in alcuni stralci in Ginevra Conti Odorisio, *Donna e società nel Seicento. Lucrezia Marinelli e Arcangela Tarabotti*, Roma, Bulzoni, 1979, p. 113-157. Citando altri passi, ho consultato l'editio princeps custodita nella riserva dei libri rari (RES-R-1670) della BnF (*Le nobiltà et eccellenze delle donne, et i difetti e mancamenti de gli huomini. Discorso di Lucrezia Marinella*. In due parti diviso, In Venezia, Appresso Giovan Battista Ciotti Senese, 1600).

32 Sulla coeva e violenta trattatistica contro le donne cfr. Giuseppe Passi, *I donneschi difetti*, Milano, Pontion, 1599. Passi è il diretto interlocutore della Marinelli. La questione delle

sità, specie di natura sessuale – parlarne in termini illustri. Lucrezia Marinelli, per giunta, è anche autrice di un poema epico³³, nientemeno; quanto di più maschile si possa immaginare. Nel 1635 scrive *L'Enrico, ovvero Bisanzio acquistato*, poema che rinnova le vicende epiche tradizionali nel nome di una generale glorificazione della donna. E nella sezione de *La nobiltà* spicca senz'altro il segmento sulle donne guerriere³⁴ che ha una lunga tradizione letteraria ove si consideri l'antecedente illustre di Clorinda nella *Gerusalemme liberata*; ma l'operazione della Marinelli è di diversa fattura in quanto le “sue” donne non perdono mai le prerogative femminili che, anzi, diventano utili per la vita pubblica. Abbandonando senza riserve Aristotele nei confronti del quale è apertamente critica e non perde occasione di sottolinearne le contraddizioni³⁵, Lucrezia immagina uno Stato in cui la donna può partecipare alla vita intellettuale, politica e persino militare collocandosi su quella scia mai interrotta di donne impegnate in tutti i contesti del vivere in società. Quello stesso Rinascimento che aveva eclissato la fama di Trotula, vede ora in Lucrezia Marinelli l'ideale prosecuzione, se non nella medicina, di sicuro nel segno « delle donne forti e intrepide »:

Or veniamo a gli esempi di quelle donne, che disprezzando la propria vita, hanno operate cose grandi e meravigliose con non poca invidia degli uomini, e con non poca vergogna loro, e, come dice Aristotele, hanno eletto di mettersi ad

donne e il conseguente impegno nella scrittura sono ampiamente dibattute anche all'interno del canone letterario: cf. Eleonora Carinci, « Canone, *gender*, genere letterario: “Il merito delle donne” di Moderata Fonte », in Alessia Ronchetti e Maria Serena Sapegno (a cura di), *Dentro/Fuori Sopra/Sotto. Critica femminista e canone letterario negli studi di italianistica*, Ravenna, Longo, 2007, p. 93-100; Antonella Cagnolati (a cura di), *A Portrait of a Renaissance Feminist. Lucrezia Marinella's Life and Works*, Roma, Aracne, 2013. Sui discorsi letterari femminili nella società dei primi decenni del Cinquecento cf. Adriana Chemello, « La donna, il modello, l'immaginario. Maddalena Fonte e Lucrezia Marinella », in Marina Zancan (a cura di), *Nel cerchio della luna. Figure di donne in alcuni testi del XVI secolo*, Venezia, Marsilio, 1983, p. 95-170.

- 33 Cf., al riguardo, Laura Lazzari, *Poesia epica e scrittura al femminile nel Seicento. “L'Enrico” di Lucrezia Marinelli*, Leonforte, Insula, 2010: « il femminile non è associato alle forze del male e non è considerato elemento di disturbo da sottomettere e da convertire – anche con l'uso della forza – come spesso accade nel canone epico », p. 97.
- 34 Si sofferma sul *topos* Laura Benedetti, « Saintes et guerrières. L'héroïsme féminin dans l'œuvre de Lucrezia Marinella », in Claude Cazalé Bérard (dir.), *Les femmes et l'Écriture*, op. cit., p. 93-109.
- 35 Lucrezia Marinelli, *La nobiltà*, op. cit., p. 41, cap. V (*Risposta alle leggierrissime e vane ragioni addotte dagli uomini in suo favore*): « Onde si potrebbe dire, che quando Aristotele o alcuno biasimò le donne, che o sdegno, o invidia, o troppo amor di lor medesimi ne fosse cagione »; *ibid.*, p. 45 (*Delle ragioni tratte dalle nobili operazioni e dai detti de gli uomini verso le donne*) p. 60: « affaticatevi pure aristotelici a stiracchiar, a dichiarar con mille chimere la sua opinione, e tanto più che egli in altri luoghi il contrario afferma ».

ogni pericolo, perciocché il fine era onesto e buono. Saranno le prime fra le altre onorate donne quelle di Curzola, esempio recente, nuovo, le quali disprezzando la propria vita si opposero alla formidabile armata di Selim Imperatore dei Turchi, che voleva prendere Curzola. Queste essendosi vestite tutte di ferro con gli elmi in testa, con picche dando fuoco alle artiglierie, e invitando quelle, che venute non erano al combattere con suon di tamburi, e di trombe, fecero sì, che Vluzali Capitan dei Turchi lasciò con poco onore la tentata impresa. Che dire di queste fortissime, intrepide donne³⁶?

C'è un certo compiacimento nell'enucleare l'ampia casistica; ma non solo. Suona quasi come un risveglio, anche di società e non solo "di genere"; e del resto, a dire della scrittrice, non sono forse gli uomini, non le donne, « negligerenti e sonnacchiosi³⁷ »?

David Commeno governor di Tessalonica, città illustre, la quale essendo assediata dall'esercito siciliano stava in continuo riposo [...] egli era come spettatore. In tutto il tempo di questo assedio non mandò mai soldato alcuno alle mura, né egli stesso voleva sentir la gravezza delle armature, dicendo che il ferro cinto intorno per una certa sua qualità abbreviava la vita³⁸.

Con buona pace dei *Donneschi difetti* di Passi, Lucrezia Marinelli indica una strada nuova proponendo modelli alternativi al femminile dall'indubbia funzione sociale e culturale. La donna che scrive – quasi un parto a voler usare una metafora che chiama direttamente in causa il trattato di suo padre Giovanni – può dare un'immagine di sé completa e perfetta; il corpo "debole" sta cedendo il passo a una fisicità vigorosa che può essere ora in grado di far vedere « cose meravigliose³⁹ ».

36 *Ibid.*, p. 20, cap. III.

37 *Ibid.*, p. 32, cap. III.

38 *Ibid.*, p. 60, cap. VII.

39 *Ibid.*, p. 12, cap. IIII (*Delle nobili azioni e virtù delle donne, le quali quelle de gli uomini di gran lunga trapassano come con ragioni e esempi si prova*): « O Dio volesse, che a questi nostri tempi fosse lecito alle donne l'esercitarsi nelle armi e nelle lettere che si vedrebbero come cose meravigliose, e non più udite nel conservare i regni, e nell'ampliarli ».

Donne, medicina ed assistenza medica e sociale

Il caso italiano fra Grande guerra e primo dopoguerra

Ugo Pavan Dalla Torre

Ricercatore indipendente

Riassunto: Partendo dalle più recenti analisi storiografiche relative alla storia medica del primo conflitto mondiale, questo articolo intende studiare il ruolo delle donne nella Grande guerra utilizzando il punto di vista dell'esperienza degli invalidi di guerra, un aspetto meno praticato dalla storiografia. In particolare verranno approfonditi l'intraprendenza delle donne nella organizzazione di enti dedicati all'assistenza sanitaria e sociale agli invalidi e ai mutilati; l'attivismo femminile nella costituzione di associazioni finalizzate all'assistenza delle vedove di guerra o delle madri dei soldati al fronte o caduti; il ruolo assistenziale negli ospedali e nelle famiglie. Verranno pertanto analizzate le vicende di donne che, pur non facendo parte del sistema medico del nostro paese, si trovarono a svolgere un importante ruolo nell'ambito dell'assistenza ai reduci. I documenti e le pubblicazioni dei Comitati di Assistenza e dell'Associazione Nazionale fra Mutilati ed Invalidi di Guerra (ANMIG) costituiscono la base documentale di questo articolo.

Résumé : Basé sur les analyses historiographiques les plus récentes sur l'histoire médicale de la Première Guerre mondiale, cet article se propose d'étudier le rôle des femmes dans la Grande Guerre. On partira du point de vue de l'expérience des invalides de guerre, un aspect peu courant dans le domaine de l'historiographie. On s'occupera notamment du remarquable travail des femmes dans l'organisation d'institutions pour la santé et l'assistance aux handicapés et aux mutilés ; de l'activisme féminin dans la création d'associations pour l'aide aux veuves de guerre et aux mères des soldats, morts ou vivants ; de leur rôle en tant qu'assistantes médicales dans les hôpitaux et les familles. Nous analyserons les histoires de femmes qui, bien que ne faisant pas partie du système médical italien, se sont retrouvées à jouer un rôle essentiel dans le domaine de l'aide aux anciens combattants. Les documents et publications des Comités d'Assistance et de l'Association Nationale des Mutilés et Invalides de Guerre (ANMIG) constituent la base documentaire de cet article.

Sebbene svoltesi in ritardo rispetto a quanto accaduto in altri Paesi, segnatamente Francia e Gran Bretagna, nel novembre 1921 le celebrazioni per la sepoltura del Milite Ignoto ebbero una vasta eco nel nostro Paese. A sottolineare l'importanza di questo evento, anche il Bollettino dell'Associazione Nazionale fra Mutilati ed Invalidi di Guerra (ANMIG)¹. La tumulazione del Milite Ignoto costituì il completamento e il punto apicale dell'esperienza della guerra vissuta dall'Italia, diventandone, al contempo, quasi la sublimazione.

Oltre a costituire il perenne ricordo del sacrificio dei caduti italiani, il Milite Ignoto ebbe il merito di portare l'attenzione anche sulle donne italiane – madri, sorelle, figlie di caduti per la Patria – e sulla loro esperienza della guerra. Per la prima volta le donne trovavano un loro proprio spazio nella rappresentazione pubblica del conflitto, un luogo della memoria ed un universo simbolico fino a quel momento di pertinenza prettamente maschile e che, nonostante questa parentesi peraltro legata ad un evento altamente simbolico come fu la tumulazione del soldato sconosciuto, sarebbe rimasto tale almeno fino alla conclusione del secondo conflitto mondiale, quando grazie all'esperienza resistenziale le donne ottennero uno spazio adeguato nella memoria del conflitto e della Resistenza². Nonostante il permanere di una memoria fortemente connotata dal punto di vista di genere, in occasione delle commemorazioni del centenario della Grande guerra, la storiografia ha ribadito che le donne ebbero ruoli decisamente rilevanti durante il primo conflitto mondiale: furono infermiere, al fronte come nelle retrovie; solerti organizzatrici di attività e di sodalizi femminili; lavoratrici che, sostituendo gli uomini richiamati alle armi, diedero un importante contributo all'economia nazionale nelle fabbriche e nei ruoli impiegatizi; esse continuarono poi a svolgere le loro funzioni domestiche, aggiungendovi il compito di prestare le cure ai loro congiunti resi permanentemente invalidi dalla partecipazione al conflitto³. Questo intervento intende analizzare tre ambiti, finora meno frequentati dagli storici: la partecipazione femminile alla costituzione di enti assistenziali per soldati invalidi, l'attivismo

- 1 Titta Madia, « Nella gloria del Pantheon », *Il Bollettino*, anno III, numero 5, ottobre 1920. Il titolo richiama la prima ipotesi formulata per la sepoltura del Milite, appunto nel Pantheon.
- 2 Si veda ad esempio Benedetta Tobagi, *La resistenza delle donne*, Torino, Einaudi, 2022. Per un quadro generale si veda Santo Peli, *La Resistenza in Italia. Storia e critica*, Torino, Einaudi, 2004.
- 3 Sulle crocerossine si vedano Paolo Scandaletti e Giuliana Variola (a cura di), *Le crocerossine nella Grande guerra. Aristocratiche e borghesi nei diari e negli ospedali militari*, Udine, Gaspari, 2008 e Stefania Bartoloni, *Donne nella Croce Rossa italiana. Tra guerre e impegno sociale*, Venezia, Marsilio 2005. Sull'esperienza delle donne durante la Grande guerra si veda Stefania Bartoloni (a cura di), *La grande guerra delle italiane. Mobilitazioni, diritti, trasformazioni*, Roma, Viella, 2016.

femminile nella costituzione di associazioni fra vedove e madri di caduti in guerra, il ruolo delle donne, sia negli ospedali che nelle famiglie, visto attraverso l'esperienza degli invalidi di guerra.

Le donne parteciparono all'organizzazione ed alla gestione dei Comitati di Assistenza, enti di diritto privato fondati poco dopo l'inizio della guerra per cercare di porre rimedio alle sofferenze di un numero di mutilati e di invalidi che andava aumentando di mese in mese⁴. A poche settimane dall'inizio delle ostilità avevano cominciato a far ritorno nelle città e nei centri minori un gran numero di soldati resi permanentemente invalidi dalle ferite causate dalle armi automatiche utilizzate durante e il conflitto e dalle malattie derivanti dalla permanenza negli ambienti malsani delle trincee. Le mutilazioni subite e le malattie impedivano ai reduci di riprendere una attività lavorativa e di pensare con serenità al futuro. Una volta dimessi dagli ospedali militari, per i mutilati e per gli invalidi si concludeva il rapporto con l'Esercito mobilitato e con la sanità militare che aveva garantito loro l'assistenza ospedaliera. Tornati alle loro case, i reduci rimanevano in attesa di una visita medica che avrebbe determinato l'entità della pensione di guerra. Nella concitazione degli eventi, non erano stati predisposti una adeguata assistenza ortopedica, cure riabilitative, sostegno psicologico a questi soldati che si trovavano a dover riprendere il loro posto nella società civile in condizioni fisiche completamente differenti rispetto a quando l'avevano lasciato. Alcuni cittadini, preso atto di questa carenza assistenziale, organizzarono i Comitati e gestirono un gran numero di attività, fra le quali le più importanti furono le case di rieducazione, luoghi in cui i soldati poterono imparare a lavorare utilizzando le protesi o, nel caso dei ciechi, apprendere un nuovo mestiere. Nel 1916 venne fondata la Federazione dei Comitati di Assistenza, allo scopo di coordinare l'azione dei molti Comitati sorti in Italia, e per fungere da collegamento fra questi e i diversi Ministeri ed enti – come la Croce Rossa Italiana – coinvolti nell'opera assistenziale. Nell'estate del 1916 cominciarono le pubblicazioni di un nuovo periodico, il *Bollettino della Federazione dei Comitati di assistenza ai militari ciechi, storpi, mutilati* che presto divenne uno dei punti di riferimento delle attività assistenziali della penisola.

La gestione medica ed amministrativa dei Comitati rimaneva sostanzialmente appannaggio degli uomini, ma le donne ebbero dei ruoli altrettanto importanti nella fondazione di questi enti e, successivamente, nel sostegno

4 Sulla formazione dei Comitati si veda Ugo Pavan Dalla Torre, « Le azioni assistenziali per la tutela degli invalidi di guerra in Italia durante e dopo la Grande Guerra (1915-1923) », *Minority Reports. Cultural Disability Studies*, n° 2, 2016, p. 75-102 e Ugo Pavan Dalla Torre, « Entre public et privé : l'assistance aux invalides de guerre et les origines d'un nouveau système de welfare en Italie (1915-1923) », *Revue d'histoire de la protection sociale*, n° 8, 2016, p. 46-64.

economico e morale delle loro attività. Uno studio sistematico della partecipazione femminile alla vita di questi enti non è ancora stato compiuto, tuttavia scorrendo il materiale a stampa pubblicato dai Comitati per rendicontare la loro attività, le tracce della presenza femminile sono evidenti, anche se le voci delle protagoniste stentano ad emergere. A Torino la signora Adelaide Ferro, vedova Sarzana, figurava fra i promotori del comitato locale⁵; nel comitato fondato a Milano, la vicepresidente era la signora Gioconda Ellero De-Angeli⁶ e, fra i consiglieri, vi erano anche Carlotta Negri Origoni Nobile e Teresa Junk Garbagnati⁷; del comitato modenese esisteva una sezione femminile presieduta dalla N.D. Mina Gregori Piella⁸; nel comitato marchigiano vi erano due consigliere donne: Gina Ferrari e Paola Caffarini-Zacchi⁹. Anche negli organi direzionali della Federazione sedevano alcune donne: nel Consiglio Direttivo la baronessa Maria Blanc, Laura Casartelli, donna Costanza Garibaldi, la principessa Vittoria Caetani di Teano, la contessa Hilda Francesetti di Malgrà, Pia Hanau, donna Maria Mazzoleni, Isa Tosi, Lucia Stringher. Nella Giunta Esecutiva, come vice presidente, vi era la baronessa Blanc¹⁰.

Un esempio dell'attivismo femminile è certamente il Comitato lombardo, fondato a Milano, che fu certamente uno fra i maggiori in Italia e che operò sia sul piano prettamente assistenziale sia su un piano culturale, intervenendo a più riprese nella discussione scientifica inerente problemi medici e sociali legati alle invalidità della guerra. Questo comitato venne istituito per iniziativa di alcune signore « riunitesi al generoso intento di fornire di arti i soldati mutilati in guerra » ed assunse ben presto una fisionomia diversa dall'ente di beneficenza, tipica delle attività organizzate in questo ambito fino a quel momento. Le signore si resero conto « che il programma aveva una portata ben

5 Comitato delle provincie piemontesi per l'assistenza ai mutilati in guerra, *Torino e il Piemonte per i soldati mutilati in guerra. Relazione dell'opera compiuta a tutto il 28 febbraio 1918*, Roma, Tipografia dell'unione Editrice, 1918.

6 Moglie dello psichiatra Lorenzo Ellero.

7 Comitato lombardo per i soldati mutilati in guerra, *Milano e le provincie lombarde per i lavoratori mutilati in guerra*, sl., sd. Si veda anche Barbara Bracco, *Combattere a Milano, 1915-1918. Il corpo e la guerra nella capitale del fronte interno*, Milano, Editoriale Il Ponte, 2005.

8 Istituto provinciale autonomo pro mutilati e storpi di guerra in Modena, *L'opera del comitato*, Modena, Stabilimento tipografico Paolo Toschi e C., 1918.

9 *Relazione dell'opera svolta dal Comitato Regionale Marchigiano per i soldati mutilati in guerra sino al 31 luglio 1919*, Roma, Tipografia dell'Unione Editrice, 1919.

10 Opera di assistenza ai militari ciechi, storpi, mutilati, *Relazione morale, Bilancio consuntivo al 31 dicembre 1916, relazione dei revisori dei conti, bilancio preventivo per l'anno 1917*, Roma, Tipografia dell'Unione Editrice, 1917. Anche in questo caso, a parte alcuni nomi più noti, manca un quadro più preciso delle biografie e delle attività di queste donne.

maggiore e che alla soluzione non si poteva giungere che attraverso una preparazione ed una organizzazione complessa e sotto l'osservanza dei più rigorosi dettami della scienza ortopedica¹¹ ». All'atto della fondazione, per la gestione delle varie attività, si decise di chiedere l'intervento della Presidenza e della Direzione del Pio Istituto Rachitici offrendo a Riccardo Galeazzi, direttore del nosocomio e illustre clinico ortopedico, la presidenza della nuova organizzazione. La collaborazione con l'ospedale milanese permise l'allestimento di un ospedale ortopedico militare di riserva composto di due reparti: quello chirurgico ortopedico a Milano e quello dedicato alla rieducazione professionale a Gorla Primo. Quest'ultimo reparto portava il nome della sua fondatrice e prima finanziatrice, Fanny Finzi Ottolenghi¹²: grazie all'Opera Pia omonima a Gorla Primo sarebbe sorta anche una « officina nazionale di protesi », fondamentale complemento dell'opera assistenziale basata sulla rieducazione¹³.

Il caso milanese è certamente significativo, anche in ragione delle più ampie possibilità economiche e culturali offerte dal capoluogo lombardo, ma furono molte le nobildonne italiane che si interessarono alle attività assistenziali, che divennero madrine di iniziative pro-mutilati o che fornirono contributi economici all'opera di assistenza svolta dai comitati, talvolta partecipando in prima persona all'organizzazione e alla gestione delle case di rieducazione. La Regina Elena, ad esempio, offrì il suo patronato alla Federazione dei Comitati: si trattava di un patronato decisamente rilevante e la Federazione fu ben lieta di darne ampia visibilità nel suo periodico¹⁴. I reali misero anche a disposizione alcuni locali del palazzo del Quirinale per l'allestimento di un ospedale militare, gestito dalla Croce Rossa Italiana. L'ospedale militare del Quirinale, *Ospedale territoriale n. 1* di Roma, il primo dei tre allestiti nella capitale, ebbe per la Croce Rossa un'importanza particolare, sia per la prestigiosa sede in cui era ubicato, sia per il lavoro che vi veniva svolto quotidianamente. Donare una casa ai mutilati costituiva un gesto altamente patriottico, anche perché, attraverso un dono di

11 *Bollettino della Federazione Nazionale dei Comitati di assistenza*, anno I, numero 1, luglio 1916, p. 9.

12 Alla nobildonna lombarda (1832-1919) è ancora oggi intitolato un « Polo riabilitativo » che sorge nel luogo che fu adibito all'assistenza agli invalidi di guerra e che venne successivamente convertito a luogo di cura per bambini poliomielitici.

13 *Bollettino della Federazione Nazionale dei Comitati di assistenza*, op. cit., p. 9.

14 « Partecipiamo con la più viva soddisfazione che, in seguito al voto espresso dalla Federazione nell'ultima adunanza, S. M. la Regina si è compiaciuta concedere il Suo alto Patronato alla Federazione, lieta di attestare così il Suo vivo interessamento agli scopi patriottici e benefici che la Federazione si propone », *Bollettino della Federazione Nazionale dei Comitati di assistenza*, anno I, numero 3, settembre 1916.

questo genere « i feriti d'Italia – allineati nei lindi lettini – soffrono col sorriso sulle labbra¹⁵ ». Fra le case donate nel corso del conflitto, il Quirinale era certamente « la più bella, la più sontuosa, la più nobile, quella che ha racchiuso le migliori virtù, quella verso cui il popolo ha sempre guardato con venerazione¹⁶ ». Questa dimora racchiudeva infatti simbologie patriottiche e risorgimentali che si confacevano perfettamente alle necessità – anche spirituali – della guerra in corso. La casa reale aveva anche provveduto a dotare la struttura dei mobili e della biancheria necessari allo svolgimento del lavoro quotidiano. L'ospedale, destinato a riunire tutti i mutilati afferenti al territorio del corpo d'armata di Roma, aveva una capienza di quasi trecento letti ed era suddiviso in quattro reparti: il primo per gli amputati asettici, di fatto guariti e bisognosi solo di cure ortopediche per l'adattamento della protesi o di operazioni secondarie; il secondo e il terzo per i mutilati ancora non chirurgicamente guariti; il quarto destinato all'isolamento. Le medesime dinamiche della capitale si verificarono anche in altre città. A Firenze vennero organizzate diverse attività assistenziali, fra le quali è nota la casa di rieducazione per ciechi di guerra¹⁷. Dopo alcuni mesi di lavoro del locale comitato, venne istituita a Villa Demidoff la *Casa nazionale per l'accoglimento e l'assistenza dei più gravi invalidi di guerra*. La villa era stata donata dalla principessa Maria Demidoff che aveva voluto onorare in questo modo la memoria del marito, prematuramente scomparso.

Fra le molte attività proposte dai comitati vi era anche l'assistenza "morale", che comprendeva la cura dell'istruzione elementare dei soldati e la propaganda ospedaliera « diretta ad inculcare nell'animo dei feriti il desiderio della rieducazione¹⁸ ». In questo ambito, il ruolo delle donne fu particolarmente rilevante, come nel caso delle attività organizzate dal Comitato romano: « Molti furono i mutilati e i ciechi, che da prima pervasi da un forte scoraggiamento sulla loro sorte [...], si lasciarono gradatamente convincere dalla parola amorevole e persuasiva delle nostre signore¹⁹ ». Il servizio, guidato da Costanza Garibaldi e alla quale parteciparono, fra le altre, la contessa Thaon di Revel e le signorine Italia e Rosa Garibaldi si svolgeva negli ospedali di riserva della città di Roma: mentre confor-

15 Croce Rossa Italiana, *L'ospedale del Quirinale*, Roma, Tipografia dell'Unione Editrice, 1918, senza indicazione di pagina.

16 *Ibid.*

17 Su questo aspetto si veda Martina Salvante, *I ciechi di guerra nella Firenze del primo conflitto mondiale. Storie, iniziative e traguardi*, in Nicola Labanca (a cura di), *Guerra e disabilità: mutilati e invalidi italiani e primo conflitto mondiale*, Milano, Unicopli, p. 57-74.

18 Opera di assistenza ai militari ciechi, storpi, mutilati, *Relazione morale, op. cit.*, p. 9.

19 *Ibid.*

tavano i degenti, le donne raccoglievano informazioni su altri casi di mutilati e di invalidi che, già dimessi, si trovavano nelle loro case in attesa dell'assegnazione della pensione di guerra. In questo contesto, particolare attenzione venne dedicata all'assistenza ai ciechi di guerra, attività presieduta da Leonilde Serrao Rizzani che « già con scritti e conferenze aveva dimostrato una particolare competenza nella rieducazione dei ciechi e un affettuoso interessamento alle finalità dell'Opera²⁰ ». Oltre che negli ospedali l'attività assistenziale delle donne del Comitato romano si esplicava anche nelle case di rieducazione, ove era loro affidato il servizio infermieristico. Operando a stretto contatto con i mutilati di guerra, le donne meglio di altri si rendevano conto delle necessità di questi reduci, talvolta ideando soluzioni pratiche alle loro difficoltà quotidiane. Rina Paltrinieri²¹, ad esempio, aveva notato come il mutilato di una o di entrambe le mani dovesse attendere la completa cicatrizzazione della ferita prima di poter utilizzare una protesi e come questa attesa deprimesse i pazienti, impossibilitati a svolgere autonomamente le più semplici occupazioni quotidiane²². Grazie all'esperienza assistenziale maturata, la Paltrinieri ideò e brevettò un apparecchio che permetteva al mutilato in attesa di protesi di svolgere alcune operazioni strettamente necessarie, come mangiare, bere, pettinarsi. Si trattava « di un bracciale terminante in una verghetta curvata a falce sulla cui estremità posa il porta utensili²³ ». Il porta oggetti si innestava in una guaina applicata ad oggetti quali cucchiaio, forchetta, morsetta per afferrare altri oggetti. Questo apparecchio, una protesi provvisoria²⁴, più leggera di una protesi tradizionale, non interferiva con la cicatrizzazione della ferita e non procurava dolori al mutilato durante il suo utilizzo.

Il secondo aspetto assistenziale in cui le donne furono particolarmente intraprendenti durante e dopo il conflitto è l'organizzazione di associazioni femminili. Anche in questo ambito il capoluogo lombardo fu molto attivo. Nel 1917 venne fondata a Milano l'Associazione delle Madri dei Caduti: « in seguito al

20 *Ibid.* Leonilde Serrao, *I ciechi di guerra nella vita: conferenza tenuta nella sala del Lyceum di Roma il 2 febbraio 1917*, Roma, Il soldato, 1917. Si veda inoltre Laura Guidi (a cura di), *Percorsi biografici e ruoli di genere tra Risorgimento e primo conflitto mondiale*, Napoli, ClioPress, 2007.

21 Rina Breda Paltrinieri (1891-1977) fu insegnante e autrice di testi per bambini. Ottenne il diploma di infermiera, prestando la sua opera negli ospedali militari.

22 « Il periodo d'attesa è il più doloroso, ma anche il più deprimente per il mutilato che deve dipendere da estranei per ogni rapporto della sua vita individuale ». Rina Breda Paltrinieri, « Ante-protesi: Dispositivo per permettere ai mutilati di una o di entrambe le mani, non ancora muniti di protesi l'impiego di utensili diversi senza aiuto di estranei », *Bollettino della Federazione dei Comitati di Assistenza*, anno III, n° 5, maggio 1918, p. 177

23 *Ibid.* Si veda anche R. Paltrinieri, *Per i mutilati delle mani*, s.l., s.n.

24 *Pre protesi*, nella definizione della sua inventrice.

Disastro di Caporetto, che verso la fine di ottobre 1917 gettava l'angoscia in ogni cuore italiano, un gruppo di Madri di soldati caduti pubblicava un manifesto [...] raccogliendo adesioni di altre Madri, da tutte le parti d'Italia²⁵ ». La prima riunione si svolse il 17 novembre 1917 e venne stabilito di « fare opera di propaganda in ogni modo possibile tra il popolo e tra i soldati²⁶ ». Lo statuto della nuova associazione ribadiva che gli scopi del sodalizio sarebbero stati « durante la guerra un'attività di propaganda e di resistenza ed opere di aiuto materiale e morale ai soldati; nel dopo guerra: assistenza alle madri bisognose dei caduti²⁷ ». Emerge, nei verbali e nelle pubblicazioni a stampa dell'associazione, la volontà delle madri di fornire un contributo fattivo alla guerra italiana, facendo del dolore provato per la morte dei loro figli una offerta votiva. A questo proposito così scriveva Anna Franchi, presidente del sodalizio milanese:

Vi fu un giorno in cui la fiamma dei nemici irruppe oltre il confine conquistato [...]. Allora ho pianto tutte le lacrime contenute [...]. Ed ho pensato che il nostro grido di dolore poteva rafforzare la resistenza dei soldati, e ho pensato che alla voce nostra risponderebbero tutti i figli d'Italia, perché le madri non ingannano mai²⁸.

Le attività di questa associazione proseguirono anche nel dopoguerra, in particolare attraverso l'assegnazione di sovvenzioni in denaro.

Nello stesso periodo vennero fondate altre associazioni che avevano come scopo la tutela dei familiari dei caduti, fra le quali l'Associazione Nazionale fra le Madri e le Vedove dei Caduti. Nel 1923 il regime fascista riunì le associazioni già costituite durante la guerra per la tutela di questa particolare categoria di vittime del conflitto. Nacque così l'Associazione Famiglie Caduti e Dispersi in Guerra²⁹. A questa nuova associazione, eretta ad ente morale nel 1924, venne conferita l'esclusiva rappresentanza della categoria dei

25 Archivio delle civiche raccolte storiche – Museo del Risorgimento – Milano, Lega di assistenza tra le madri dei caduti di guerra, b. 1, Quaderno dei verbali. Nel 1918 il nome della Associazione divenne *Lega d'assistenza tra le madri dei caduti*.

26 *Ibid.*

27 *Ibid.* Una copia a stampa dello statuto, discusso durante la riunione del 21 febbraio 1918, è inserita nel quaderno dei verbali.

28 *Ciò che dicono... le Madri dei Caduti*, a cura della Commissione Centrale di Propaganda, Milano, 1918; in *ibid.*

29 Associazione Madri e Vedove, Associazione Padri dei Caduti. Su questi aspetti si vedano Francesca Lagorio, « Le vedove di guerra tra emancipazione e conservazione », *Annale IRSIFAR*, 1992, p. 39-40 e Francesca Lagorio, « Appunti per una storia delle vedove di guerra italiane nei conflitti mondiali », *Rivista di storia contemporanea*, 23-24/1-2, 1994-1995, p. 170-193.

familiari delle vittime della guerra³⁰. La denominazione sociale esaltava l'uomo e il suo eroico sacrificio più che essere inclusiva nei riguardi della donna e del suo ruolo sociale. E tuttavia, l'azione associativa era di fatto maggiormente calibrata sui problemi delle donne, dei genitori e dei figli, in quanto familiari delle vittime della guerra. Di sicuro, nota Francesca Lagorio, « a partire dalla guerra le associazioni forniscono alle vedove un primo riconoscimento di cittadinanza anche solo per il fatto di porsi come mediatrici tra lo Stato e i propri iscritti³¹ ». Si tratta di una novità importante, anch'essa frutto della Grande guerra. Il suggerimento di costituire una associazione fra familiari dei caduti, sul modello della Associazione Nazionale fra Mutilati ed Invalidi di Guerra, fondata a Milano nel 1917, arrivava da Guglielmo Ghislandi³², mutilato di guerra e attivo nel Comitato Centrale dell'ANMIG. Inizialmente il Comitato Centrale dell'associazione aveva stabilito che le donne potessero essere rappresentate dal sodalizio e avere anche un ruolo nelle assemblee sezionali, successivamente i mutilati diedero alla loro associazione la connotazione di un ente assistenziale dedicato esclusivamente a chi aveva combattuto, escludendo di fatto le donne, ma suggerendo loro di organizzarsi in associazione in modo da svolgere una attività di stimolo ai governi e di difesa degli interessi dei soci³³.

Ripercorrendo l'esperienza associativa delle donne, gli studi di Francesca Lagorio permettono di aggiungere un ulteriore tassello alla riflessione sul ruolo femminile durante e dopo la guerra, analizzando la relazione tra stato, famiglia e cittadino nel particolare ambito della cura di soggetti colpiti da menomazione. Un tema che ebbe notevole rilevanza nel primo dopoguerra, dato anche l'emergere di nuove politiche sociali varate per far fronte alle mutate esigenze assistenziali³⁴, ma che rimane ancora da indagare, soprattutto analizzando l'ottica delle vedove di guerra e delle mogli di reduci e invalidi. Anche per i mutilati e gli invalidi di guerra – il cui punto di vista nello studio del ruolo femminile nel campo medico è un aspetto ancora poco frequentato – le donne

30 Sulla storia di questa Associazione si vedano i già citati lavori di Francesca Lagorio. Alcuni materiali sono disponibili anche online sul sito dell'Associazione <http://www.anfdg.it/>.

31 Francesca Lagorio, « Appunti per una storia delle vedove di guerra italiane nei conflitti mondiali », art. cit., p. 187.

32 Su Ghislandi si veda Mimmo Franzinelli, *Democrazia e socialismo in Valcamonica. La vita e l'opera di Guglielmo Ghislandi*, Esine, Tipografia Valgrigna, 1985.

33 Ugo Pavan Dalla Torre, « Per una storia delle donne nell'associazionismo assistenziale e reducistico italiano tra Grande Guerra e fascismo », *Genesis*, XV/2, 2016, p. 167-180.

34 Si veda Giovanna Procacci, *Warfare-welfare. Intervento dello stato e diritti dei cittadini (1914-1918)*, Roma, Carocci, 2013 e, più recentemente, Chiara Giorgi e Ilaria Pavan, *Storia dello stato sociale in Italia*, Bologna, Il Mulino, 2021.

furono aiuti preziosi, venendo assimilate in alcune situazioni – in particolare nel corso delle lunghe degenze ospedaliere – alla figura materna. Le memorie di Giovanni Mira, ad esempio, ben descrivono il ruolo delle donne e le dinamiche femminili nelle corsie dell'ospedale in cui era degente, mettendo in evidenza un altro elemento femminile, le religiose-infermiere:

Suor Laurina era la caposala del nostro padiglione di chirurgia. Di buon mattino [...] sentivo la sua voce chioccia che intonava il rosario nella sala dei soldati [...]. Per tutto il resto della giornata andava e veniva, saliva e scendeva, dalla sala di medicazione alla cucina, dal telefono al guardaroba, sempre accompagnata dal fruscio della gonna bianca. [...] Comandava a bacchetta infermieri e inservienti; quanto ai medici li trattava con rispetto ma senza sommissione. I medici passano, la suora resta³⁵.

La caposala poteva vantare una lunga esperienza, che la portava anche a prendere iniziative autonome nella gestione della degenza dei pazienti: « Un giorno volle dare un piatto di risotto a un soldato febbrile, la cui tabella diceva: dieta liquida. Una crocerossina si permise di obiettare: “Ma il dottore ha raccomandato...”, Suor Laurina la interruppe con un'autorevole alzata di spalle: “Cosa vuol mai che sappia il dottore!” ». Il rapporto fra la suora e le crocerossine, del resto, non era dei migliori:

Quanto alle crocerossine, le doveva tollerare. In cuor suo non approvava quella moda nuova portata dalla guerra, quelle signore e signorine che invece di starsene a casa ad accudire ai fornelli e far la calza volevano curare soldati e ufficiali, e qualche volta presumevano di saperne più di lei³⁶.

Ma suor Laurina rimaneva una figura apprezzata dai degenti:

Verso i degenti dimostrava una sollecitudine loquace, alternando dolcezze e rabbuffi, con qualche segno di predilezione [...] a coloro che ogni tanto chiedevano di comunicarsi. In complesso il lavorare in mezzo a tutti quei soldati non dispiaceva al suo temperamento un po' caporalesco³⁷.

Pertanto, nella sua attività di caposala, la religiosa cercava anche di assegnare compiti ai degenti: Mira, ad esempio, fu da lei incaricato di redigere le lettere di ringraziamento destinate ai benefattori e alle benefattrici dell'ospedale.

Circa il lavoro delle volontarie negli ospedali, Mira aveva però una opinione differente da quella di suor Laurina, ed evidenziava i benefici della rigida disci-

35 Giovanni Mira, *Memorie*, prefazione di Luigi Salvatorelli, Vicenza, Neri Pozza, 1968, p. 101.

36 *Ibid.*

37 *Ibid.*, p. 102.

plina ospedaliera cui le crocerossine più e meno giovani furono sottoposte per lungo tempo: « Io credo che per molte giovani donne quella [rigida disciplina] sia stata una scuola non tanto di femminile pietà, quanto di femminile fermezza, una scuola i cui benefici non saranno andati perduti, più tardi, nella educazione dei figli³⁸. » In generale il prolungarsi della permanenza negli ospedali aveva gradualmente eliminato molti aspetti dilettantistici dell'assistenza, causati dalla necessità di reclutare quanto più personale possibile, soprattutto fra le volontarie. Al termine delle ostilità molte donne erano diventate esperte nel medicare le ferite, e la loro presenza recava comunque un po' di serenità e di conforto ai degenti: « Quanto poi il ferito alzando gli occhi incontrava accanto alla gravità intenta del medico e ad una impassibile cuffia monacale il sorriso d'un bel viso gentile, ne era consolato³⁹. »

Ma era la famiglia il luogo in cui i dolori della guerra, e ciò valeva in maniera particolare per le donne, erano percepiti con maggiore intensità. Le memorie di Mira aiutano a comprendere anche questo aspetto: « i giovani non immaginano che cos'è il dolore di un padre o di una madre a cui muore un figlio, non sanno che cos'è lo strazio di una donna cui muore il compagno unico pel quale viveva⁴⁰ ». È bene però ricordare che se molti soldati non fecero ritorno, moltissimi furono quelli che tornarono alle abitazioni con delle menomazioni molto serie. Il lavoro assistenziale delle donne non fu limitato solamente agli ospedali e alle case di rieducazione e non si concluse con la fine della guerra: il ritorno in famiglia di molti soldati resi permanentemente invalidi diede alle donne un compito assistenziale molto importante. In alcuni casi poi questo compito era reso particolarmente difficoltoso dalla natura della menomazione subita dai soldati. Il caso dei ciechi di guerra o di chi aveva subito una mutilazione plurima è significativo: molti fra i grandi mutilati, il più noto dei quali è probabilmente Carlo Delcroix, cieco e amputato di entrambe le mani, furono seguiti ed accuditi dalle madri, dalle sorelle, dalle mogli, che alleviarono il trauma derivante dalla perdita dell'autonomia personale. Per quanto riguarda questo aspetto il giornalista Giano Accame, genero di Caro Delcroix, scriveva a proposito del suocero:

Le menomazioni fisiche lo rendevano talvolta impaziente, mai avvilito e piegato. [...] I tre figli e gli otto nipoti, in fondo, non si resero mai perfettamente conto della sua invalidità. [...] Scherzava volentieri, si interessava di tutto ed anche l'intelligenza non la faceva pesare. Non ci sarebbe riuscito se non avesse

38 *Ibid.*, p. 104.

39 *Ibid.*

40 *Ibid.*, p. 103.

incontrato [...] una donna altrettanto eccezionale, che gli sostituì gli occhi e le mani per il resto della sua esistenza⁴¹.

La presenza della moglie costituì un aiuto imprescindibile per Carlo Delcroix: « In oltre mezzo secolo di matrimonio Cesara Delcroix non ha più mangiato un pasto caldo, perché ogni portata che arrivava a tavola prima imboccava il marito⁴² ». Un rapporto speciale, un'integrazione che « non fu solo fisica, fu intellettuale [...] Ricordo che tornando con mia moglie [Rita Delcroix, figlia di Carlo] da un viaggio a Parigi fummo interrogati minuziosamente sul Louvre, che Delcroix rammentava sala per sala, avendolo visitato da cieco, ma con lei accanto che glielo spiegava⁴³ ».

Nelle case di rieducazione, negli ospedali, in famiglia: le donne lavorarono, durante e dopo la guerra, per lenire le sofferenze dei soldati che avevano subito una mutilazione al fronte. Probabilmente non ebbero la stessa visibilità degli uomini impegnati nei medesimi ruoli, ma è anche vero che seppero reperire modalità nuove ed originali per affrontare un problema di così grande portata, unendo alla tradizionale visione caritatevole dell'assistenza, di cui peraltro erano portatrici nell'immaginario collettivo, uno spirito più moderno e più adatto alle esigenze di una guerra moderna.

41 Giano Accame, *Carlo Delcroix*, in *Carlo Delcroix. D'Annunzio e Mussolini*, Firenze, Le Lettere, 2010, p. 91-92.

42 *Ibid.*, p. 92.

43 *Ibid.*

« Prime al lavoro, senza tregua mai »

Le Crocerossine dell'Ospedale territoriale di Bari

Lucia De Frenza

Università degli Studi di Bari Aldo Moro,
Centro Interuniversitario "Seminario di Storia della Scienza"

Riassunto: Durante la Grande Guerra a Bari, sede dell'XI Corpo d'armata territoriale, fu creato un ospedale della Marina, in cui circa 50 infermiere della Croce Rossa furono impiegate nell'assistenza ai militari infermi. Dall'Archivio storico CRI sono emerse testimonianze inedite sull'organizzazione dei servizi, sull'industria per la confezione d'indumenti militari avviata nell'ospedale, sui rapporti col direttore e soprattutto sull'aperta diffidenza che la loro presenza suscitò tra la popolazione civile.

Résumé : Pendant la Grande Guerre, un hôpital de la Marine a été créé à Bari, siège du 11^e corps d'armée territoriale, dans lequel une cinquantaine d'infirmières de la Croix-Rouge étaient employées pour assister les soldats malades. Des archives historiques de la Croix-Rouge italienne ont émergé des témoignages inédits concernant l'organisation des services, la fabrication de vêtements militaires au sein de l'hôpital, les relations avec le directeur et surtout la méfiance manifeste que leur présence suscitait dans la population civile.

Uno scandalo tra gli angeli bianchi

Nel 1917 fu recapitata una lettera anonima all'Ispettorato delle infermiere volontarie del Comitato centrale della Croce Rossa Italiana, in cui si denunciava l'ispettrice dell'ospedale territoriale della Marina di Bari, Carolina Antonaz vedova Narducci, per aver trasformato un luogo di cura in un laido lupanare, nel quale nessuna madre onesta avrebbe mai fatto entrare sua figlia come infermiera. Con grafia contraffatta la sconosciuta delatrice inveiva:

In tutte le famiglie per bene si dice: Che! Entrare in quella Società ove a capo si trova la tenente protribolo [*sic*] che è Carolina Narducci! La gran porca, l'austriaca, la spia! Ma che vuole aprirsi una scuola di meretricio!¹

Il secondo corso biennale per la formazione delle infermiere, che doveva essere svolto dal direttore dello stesso ospedale, Cosimo Spadaro, chirurgo primario e membro della Croce Rossa con esperienza quarantennale, era stato bandito per tre volte sui giornali locali, ma le iscrizioni non erano arrivate². Le voci relative al comportamento licenzioso dell'ispettrice erano sulla bocca di tutte le signore della buona società barese. Le si rimproverava di darsi a tresche clandestine nelle corsie dell'ospedale e di dare troppa libertà alle infermiere: « Questa donna sta diffamando la Croce Rossa pel suo passato e pel suo presente³ ». Non erano rare nei diversi luoghi di cura sparsi nella penisola denunce fatte contro le volontarie considerate poco oneste, perché – questa era l'insinuazione più comune – il lavoro fuori casa a contatto con uomini deboli e bisognosi d'affetto dava loro l'occasione di deviare da un comportamento decoroso⁴.

Di Carolina Antonaz, in realtà, non si sa molto. Era di origini triestine e apparteneva ad una famiglia di commercianti. Il figlio, Vittorio Narducci, ammogliato con tre bambini all'inizio della guerra, era titolare di un'importante azienda commerciale a Bari; aveva frequentato la facoltà di giurisprudenza per tre anni senza laurearsi ed era stato preso come contabile, pur non avendone i titoli, nell'ospedale della Croce Rossa fin dalla sua apertura. Il sottotenente Narducci, non pago del posto privilegiato già ricoperto, spinse per

1 Roma, Archivio Storico della Croce Rossa Italiana (ASCRI), II. VV., *Dislocazione ospedali, Personale impiegato 1915-1918*, n. 82, lettera anonima, Bari, 15 aprile [1917].

2 ASCRI, II. VV., *Corrispondenza*, 1917, n. 218, lettera di Cosimo Spadaro al Presidente della C.R.I., Bari, 24 settembre 1917. Il corso fu attivato il 20 novembre.

3 ASCRI, II. VV., *Dislocazione ospedali, Personale impiegato 1915-1918*, n. 82b, lettera di una maestra onesta, Bari, s.d.

4 Stefania Bartoloni, *Italiane alla guerra. L'assistenza ai feriti: 1915-1918*, Venezia, Marsilio, 2003, p. 130-131.

essere riformato. Il direttore dell'ospedale lo visitò nel 1916, ma non riconobbe l'invalidità al servizio. Era una voce ormai diffusa che la Croce Rossa favorisse gli imboscamenti dei giovani di famiglie benestanti che volevano evitare di andare al fronte⁵. Narducci fece ricorso alla Commissione medica superiore di controllo presso il Comitato centrale della CRI ed ottenne la riforma, dimostrando di poter contare su appoggi influenti, tanto da evitare la ferma militare. Vittorio Narducci fu cancellato dai ranghi ad ottobre del 1916 e lasciò Bari⁶. La madre, invece, che godeva del favore dell'ispettrice generale delle infermiere volontarie, la principessa Elena d'Orléans, duchessa d'Aosta, iniziò ad esercitare dal febbraio 1917 l'incarico di ispettrice nell'ospedale⁷, ma in questo ruolo ben presto entrò in conflitto con il direttore Spadaro, portando dalla sua parte anche quattro dame volontarie.

In una lettera inviata il 18 settembre 1917 ad Emilia Anselmi Malatesta, braccio destro della duchessa d'Aosta, la signorina Vittoria De Franchi segnalò l'atteggiamento dispotico ed irrispettoso del dirigente medico⁸. La De Franchi era stata rimproverata con veemenza e davanti ad altro personale, perché aveva portato un cambio di biancheria ad un paziente, mentre questo compito spettava al milite. Tenendo conto che l'eccesso di zelo dell'infermiera era un'evidente violazione del codice di comportamento fissato dalla duchessa d'Aosta, Spadaro poteva essere rimproverato solo per la sua irruenza e non per il giusto richiamo. La circolare approvata dal comitato direttivo della Croce Rossa a giugno del 1915 stabiliva che le infermiere non potessero prendere iniziative personali, ma rispettare l'organizzazione del lavoro ed i compiti assegnati dalla caposala. Se fossero state ammonite due volte per il loro contegno non rispettoso delle regole, sarebbero state immediatamente radiate. Anche il direttore aveva violato questo codice, rimproverandola direttamente. Le crocerossine non avevano rapporti con i sanitari, ad eccezione dell'ispettrice. Esse dovevano

5 Giovanna Procacci, *Soldati e prigionieri nella Grande Guerra*, Roma, Editori Riuniti, 1993, p. 88-90.

6 ASCRI, *Fascicolo personale Vittorio Narducci*.

7 Per un approfondimento sull'intervento delle crocerossine durante la prima guerra mondiale cfr. in particolare Stefania Bartoloni, *Donne al fronte. Le Infermiere Volontarie nella Grande Guerra*, Roma, Jouvence, 1998; Paolo Scandaletti, Giuliana Variola, *Le Crocerossine nella Grande Guerra. Aristocratiche e borghesi nei diari e negli ospedali militari. Una via all'emancipazione femminile*, Udine, Gaspari, 2012; Olivia Fiorilli, *La signorina dell'igiene. Genere e biopolitica nella costruzione dell'infermiera moderna*, Pisa, Pisa University Press, 2015; Paolo Vanni, Maria Enrica Monaco Gorni (a cura di), *Le infermiere volontarie e la Grande Guerra*, Milano, Franco Angeli, 2019.

8 ASCRI, II. VV., *Corrispondenza, 1917, n. 146*, lettera di Vittoria De Franchi a Emilia Anselmi Malatesta, Bari, 18 settembre 1917.

meritarsi stima e rispetto, derivanti « dalla scrupolosa dedizione, dall'obbedienza indiscussa ad ogni ordine, dalla carità verso gli ammalati⁹ ».

Il direttore denunciò la mancanza di disciplina delle infermiere, sottolineando innanzi tutto la responsabilità dell'ispettrice nel fomentare divisioni nel gruppo e di concedere ad alcune troppa libertà¹⁰. L'accusa era grave. Nel rispetto della disciplina militare e del decoro, le infermiere dovevano mantenere un atteggiamento sempre dignitoso e astenersi da qualsiasi relazione che non fosse professionale con i malati, i militi e i medici. Le crocerossine dovevano conformarsi a quell'immagine di angelo asessuato che era stata presto costruita per loro. Se il medico metteva in dubbio l'onestà del suo personale, disonorava tutto l'ordine delle dame volontarie. Il clima che si respirava in quest'ospedale non era assolutamente confacente alle regole della Croce Rossa¹¹. Benché nel territorio la disciplina richiesta alle infermiere non fosse così ferrea come al fronte, le trasgressioni evidenti non erano tollerate.

Questi episodi mettono in evidenza il contorno di pregiudizi e ipocrisie che accompagnò l'impegno femminile negli ospedali. Non si trattava di un'eccezione, perché situazioni simili si verificarono anche altrove. Attraverso questi fatti è possibile dare un'evidenza meno retorica all'esperienza delle donne coinvolte nell'assistenza sanitaria, scalfendo quella rappresentazione idealizzata che fu costruita durante la guerra e si conservò a lungo nell'immaginario collettivo. Proponendo l'analisi del caso di Bari, inoltre, si riesce a esplicitare la complessità della gestione delle donne impiegate in attività di guerra e gli atti che furono compiuti per adattare le esigenze impellenti della Nazione alla situazione sociale e culturale del contesto specifico. In questa città le donne svolsero come volontarie diversi compiti di assistenza, supporto alla popolazione e propaganda patriottica. Queste appartenevano alle classi alte e la loro opera ebbe una certa visibilità. Le lavoratrici vere e proprie, quasi tutte dei ceti più umili, invece, furono dirottate verso un'attività propriamente femminile – la confezione d'indumenti da inviare ai soldati – che con buona pace di tutti le mantenne nella gabbia rassicurante della vita domestica¹².

9 ASCRI, *Circolari*. Vol. IV, Circolare senza numero, giugno 1915, p. 54.

10 ASCRI, II. VV., *Corrispondenza*, 1917, n. 403, lettera di Cosimo Spadaro a Emilia Anselmi Malatesta, Bari, ottobre 1917.

11 Lucia De Frenza, *La gloria di una ferita. L'assistenza ai soldati durante la Grande Guerra a Bari*, Roma, Aracne, 2017, p. 92-105.

12 Augusta Molinari, *Una Patria per le donne. La mobilitazione femminile nella Grande Guerra*, Bologna, Il Mulino, 2014, p. 151.

Certamente uno spiraglio per l'emancipazione femminile si aprì in quegli anni in Italia. La giornalista milanese Paola Baronchelli Grosson in un opuscolo pubblicato nel 1917 esaltò tutte le forme di partecipazione delle donne alle attività utili a soccorrere l'Italia in guerra, immaginando che in questo modo esse avrebbero potuto introdursi nella vita politica e sociale del Paese¹³. La possibilità che ciò fosse avvenuto è stata sostenuta dagli storici fino alla metà degli anni Sessanta, mentre gli ultimi studi hanno evidenziato il carattere limitato e transitorio dell'impegno femminile dell'epoca. Alcune trasformazioni avviate con la guerra, come una maggiore libertà nel vestirsi, nel muoversi e nell'organizzare la propria vita, furono mantenute dopo il 1918; tuttavia, il ritorno dei reduci, che si accompagnò al ripristino di una dominanza virile nella sfera del lavoro e della vita domestica, spinse molte donne a tornare alle attività muliebri o, se la necessità le obbligava ad occuparsi del sostentamento della famiglia, ad accogliere lavori sottopagati e ripetitivi, soprattutto nel nuovo settore del terziario. Durante la guerra le lavoratrici furono tollerate, pur nel sospetto che stessero tradendo la propria femminilità (figure ambivalenti viste ora come angeli ora come prostitute); dopo la guerra furono rimandate al focolare, che molte, peraltro, avevano lasciato malvolentieri¹⁴.

Una militanza sottotono

In base alla convenzione firmata con il Ministero della guerra il 10 aprile 1915, la Croce Rossa Italiana mise a disposizione del governo il proprio personale associato e volontario, gli strumenti e la sua capacità organizzativa per il funzionamento dei servizi sanitari di guerra¹⁵. L'Associazione costituì un esercito di sanitari con le proprie gerarchie, a fianco di quello di Stato, per intervenire nelle operazioni d'assistenza ai feriti e malati, sia in zona di combattimento che nel territorio. Anche se i controlli interni furono ferrei, l'organizzazione mostrò delle pecche soprattutto nella gestione dei suoi dipendenti. All'inizio

13 Paola Baronchelli Grosson, *La donna della nuova Italia. Documenti del contributo femminile alla guerra (maggio 1915-maggio 1917)*, Milano, Quinteri, 1917.

14 Françoise Thébaud, « La Grande Guerra: età della donna o trionfo della differenza sessuale? », in Georges Duby, Michelle Perrot, *Storia delle donne in Occidente. Il Novecento*, (traduzioni di Maria Ariotti, Giampiero Cara, Fausta Cataldi Villari, Attilio Chitarin, Carlo De Nonno, Daniele Germinario, Cristina Rognoni, Elena Tavani, Giorgia Viano Marogna, Paola Villani), Roma/Bari, Laterza, 1992, p. 25-90.

15 Sulla storia della Croce Rossa italiana cfr. Antenore Frezza, *Storia della Croce Rossa Italiana*, Roma, C.R.I., 1956; Mario Mariani, *La Croce Rossa Italiana. L'epopea di una grande istituzione*, Milano, Mondadori, 2006.

del conflitto era stata fatta una stima sommaria delle unità di personale da mettere in campo e, quando la guerra si protrasse oltre il tempo che era stato previsto, si avvertì l'insufficienza delle forze disponibili e soprattutto il grave sforzo richiesto per garantire il servizio nella scarsità dei mezzi materiali e di regolamenti efficaci.

L'organizzazione degli ospedali territoriali si dimostrò più difficile rispetto a quella delle unità mobili (ospedali da guerra, ambulanze, posti di soccorso ferroviario), per le quali c'erano già dei regolamenti precisi¹⁶. Per gli ospedali territoriali furono emanate in emergenza poco prima dell'inizio del conflitto le istruzioni essenziali per l'impianto e il funzionamento; nel corso degli anni fu necessario diramare altre circolari soprattutto per regolamentare i rapporti tra il personale, le modalità di rifornimento, il decoro dei pazienti e delle infermiere.

All'avvio delle ostilità i regolamenti della CRI prevedevano che le infermiere volontarie potessero prestare servizio solo negli ospedali territoriali e nelle unità mobili (treni e navi), ma già dall'estate del 1915, quando l'organizzazione del servizio sanitario al fronte stabilì che i degenti non sarebbero stati allontanati fino a che non avessero superato il periodo critico, fu necessario inviare personale d'assistenza in prima linea e sottrarlo ai treni. Dovette trascorrere un certo periodo per abituare i soldati alla presenza delle infermiere nei pressi dei campi di battaglia, superando una remora antica dettata dal pregiudizio sulla fragilità e impreparazione delle donne. L'infermiera, anche quando fu richiesta, dovette conquistarsi la stima di medici e soldati, dimostrando buona volontà, tatto e pazienza, perché non c'era ancora un ruolo preciso che le fosse assegnato e doveva crearselo da sé nelle diverse situazioni. Anche quando divenne indispensabile, la differenza di genere la teneva relegata in un ruolo secondario:

Padrone del reparto potevano, infatti, le I[nfermiere] divenire quasi sempre in breve tempo, in quella guisa, ben inteso, nella quale, di fronte agli uomini dell'azienda, è padrona la fattorina nella fattoria, la massaia in ogni casa ben guidata¹⁷.

Le necessità di una guerra sempre più diffusa e cruenta confermarono l'efficacia del ricorso all'assistenza femminile volontaria messo in atto dalla Croce Rossa Italiana. L'opera delle infermiere che all'inizio era stata assimilata alla pratica di una cura materna divenne in breve un servizio professionale, che si

16 ASCRI, 1915-1918. *Faldone n. 1, 1915-1918*, A. Bisso, Le unità sanitarie territoriali della C.R.I. durante la guerra 1915-1919, Roma, 25 marzo 1920.

17 Nerina Medici di Marignano Gigliucci, *Le infermiere volontarie della C.R.I. in zona di guerra e di armistizio dal 1915 al 1919*, Roma, Luzzatti, 1922, p. 17.

integrò saldamente nell'organizzazione degli ospedali. Le crocerossine, icone di coraggio, abnegazione e pietà, furono sempre più coinvolte in tutte le attività, non solo nelle corsie ma anche nelle sale operatorie, che riguardavano la cura dei soldati feriti e malati. Il fatto che non ricevessero un compenso le rendeva ancora più degne di ammirazione¹⁸.

La preparazione alla guerra

Per sostenere l'enorme sforzo sanitario che avrebbe richiesto l'impresa bellica nazionale, la Croce Rossa poco prima dell'entrata in guerra allertò i comitati regionali, perché aprissero scuole per la formazione del personale infermieristico volontario. I corsi non ebbero un identico indirizzo, perché i comitati disponevano di indicazioni per l'organizzazione degli insegnamenti teorici, ma non di quelli pratici (in alcuni casi le infermiere furono ammesse negli ospedali militari, in altri solo in quelli civili o in ambulatori non ospedalieri)¹⁹. Nel giro di poche settimane furono forniti i rudimenti del servizio di assistenza a circa 4 000 volontarie, che alla fine della guerra divennero 10 000²⁰. Il personale femminile utilizzato fu enorme, se si considera che nel 1908, quando nasceva ufficialmente la Croce Rossa, le infermiere erano appena 737²¹. La vera difficoltà fu che la maggior parte di esse non aveva esperienza del servizio di guerra. Per supportarle furono stampati manuali e prontuari, come ad esempio gli *Spunti di farmacologia* del torinese Paolo Fiora²² o l'opuscolo *La moderna infermiera della Croce Rossa Italiana* del medico fiorentino Cassio Cassioli²³. In questi testi, oltre alle nozioni utili al servizio, vennero fornite prescrizioni di etica professionale, che delineavano la condotta della nuova soccorritrice discreta e attenta, capace di dare ai pazienti il senso dell'ordine, del decoro e

18 Augusta Molinari, « Donne sospese tra pace e guerra. La mobilitazione femminile come pratica di assistenza », *Genesis*, XV, n° 1, 2016, p. 65-66.

19 Nerina Medici di Marignano Gigliucci, *op. cit.*, p. 6.

20 Elena Doni, « Il bianco esercito », in Marta Boneschi, Paola Cioni, Elena Doni *et al.*, *Donne nella Grande Guerra*, Bologna, Il Mulino, 2014, p. 37.

21 Paolo Vanni, Maria Enrica Monaco Gorni (a cura di), *op. cit.*, p. 308.

22 Paolo Fiora, *Spunti di farmacologia. Conferenza tenuta il 18 ottobre 1915 agli infermieri e militi dell'Ospedale territoriale Vittorio Emanuele III in Torino (Croce rossa italiana)*, Torino, Tip. Baravalle e Falconieri, 1915. Per un approfondimento sul contributo di Fiora alla pubblicistica di guerra cfr. Lucia De Frenza, « Paolo Fiora, farmacista capo della Croce Rossa di Torino », *Atti e Memorie. Rivista di storia della farmacia*, n° 2-3, 2021, p. 47-56.

23 Cassio Cassioli, *La moderna infermiera della Croce Rossa Italiana*, Firenze, Tipografia Nuovo giornale, 1915.

della serenità necessaria a predisporli alle terapie, ma anche della collaboratrice affidabile, in grado di assolvere compiti gravosi e di grande responsabilità.

Nell'imminenza della guerra furono anche organizzate feste e conferenze di propaganda, che dovevano servire a ricavare donazioni per l'avvio dei nosocomi e per il loro mantenimento. Gli ospedali furono stabiliti un po' ovunque: dalle linee del fronte, dove furono mandate le ambulanze o costituiti attendamenti o piccole strutture di 50-100 letti, al territorio, dove, invece, vennero approntate cliniche più grandi per sottoporre i soldati ad interventi complessi oppure per seguirli durante la convalescenza.

Anche il Comitato regionale di Bari si organizzò subito per realizzare queste attività. Furono sollecitate nuove iscrizioni e create altre sezioni. A febbraio del 1915 fu aperta una scuola samaritana, diretta dal dottor Spadaro, frequentata da signorine di famiglie facoltose. Lo stesso accadde nelle altre città pugliesi, dove sarebbero stati impiantati gli istituti di cura. Per la raccolta di fondi nel 1915 furono realizzati eventi di beneficenza e fu stampato il fascicolo *Bari e la guerra*²⁴, un opuscolo che raccoglieva brevi articoli di intellettuali sulla falsariga del numero unico pubblicato dal *Giornale d'Italia*.

Il 24 maggio 1915 il presidente del Comitato regionale di Bari, il commissario Nicola Iannuzzi, chiese al sindaco l'immediato sgombero dei locali delle scuole elementari e di quelle tecniche nei pressi della stazione per procedere all'impianto dell'ospedale territoriale della Marina²⁵. Un mese dopo la struttura era già pronta e dal 1° luglio, in attesa dell'arrivo dei soldati, iniziò a funzionare il servizio di pronto soccorso per i civili²⁶. Dal 1915 all'inizio del 1918 furono ricoverati nell'ospedale 3 875 degenti²⁷. Vi furono curati feriti e malati « provenienti da tutti i fronti, dalle aspre balze del Trentino, dal combattuto Isonzo, dall'arido Carso; e ve n'è che vengono, dopo lunga peregrinazione, dalle lontane trincee della Macedonia²⁸ ». Il gruppo dei sanitari impiegato nell'unità comprendeva il tenente colonnello Cosimo Spadaro con il ruolo di maggiore medico e la funzione di direttore, il capitano Donato Sgobba, quattro

24 Giovanni Capaldi (a cura di), *Bari e la Guerra. Numero unico a beneficio del Comitato delle dame volontarie infermiere della Croce rossa di Bari pro lana ai soldati (ottobre 1915)*, Bari, STEB, 1915.

25 Bari, Archivio di Stato (ASB), *Comune di Bari, III dep. Post-unitario, b. 1430, fasc. 4*, Telegramma del 24 maggio 1915.

26 ASB, *Comune di Bari, III dep. Post-unitario, b. 1430, fasc. 4*, Lettera del direttore dell'Ospedale di Marina della Croce Rossa al sindaco, Bari, 27 giugno 1915.

27 An., « Croce Rossa Italiana », *Corriere delle Puglie*, 16 luglio 1917, p. 4.

28 *Ibid.*

tenenti medici e due sottotenenti. L'assistenza era svolta da personale religioso e laico. Il 1° agosto 1915 la duchessa D'Aosta nel tour d'ispezione di tutti gli ospedali fece tappa a Bari. Nel suo diario scrisse:

Le infermiere di Bari sono 52 [...]. Si presentano bene sotto la direzione dell'Ispettrice e dei direttori medici per prestare servizio in un ospedale della C. R. fondato in una Scuola con 300 letti²⁹.

Tra le dame infermiere c'erano molte esponenti dell'aristocrazia e dell'alta borghesia: Giulia Romanazzi Carducci, figlia della marchesa Rachele, che dirigeva la sezione locale della Commissione prigionieri, la contessa Elisa Iannuzzi, Maria Capano, premiata con la medaglia al valore, e tante altre³⁰. Nove erano le diplomate³¹.

Donne al lavoro nell'ospedale territoriale di Bari

Le infermiere, oltre che nell'assistenza ai degenti, furono impegnate nel confezionamento d'indumenti di lana (guanti, sciarpe, ventriere e cappucci) da spedire al fronte. Quest'impresa fu avviata dal direttore, prima che arrivassero i soldati in degenza. Ben quaranta infermiere accolsero l'invito a lavorare nel laboratorio interno all'ospedale. Grazie alle sottoscrizioni volontarie e ad altre offerte³², dopo l'orario di servizio, aiutate da signore della buona società cittadina, le infermiere realizzarono un migliaio di capi di vestiario per il fronte e altri indumenti di biancheria per l'ospedale³³.

Così scrisse di loro Ave Fornari Chierici del Comitato di assistenza civile nel 1915:

Nell'ambiente familiare è una gara di operosità che conforta il cuore [...]. Questo sentono, questo pensano le buone dame della Croce Rossa, già prime al lavoro, senza tregua mai. Questo io ripenso, uscendo dall'Ospedale, e non so

29 Elena d'Aosta, *Accanto agli eroi. Diario di guerra di sua Altezza reale la duchessa d'Aosta, ispettrice generale delle infermiere volontarie della Croce Rossa italiana*, Roma, Croce Rossa, 1930, p. 45. Cfr. Paolo Gaspari, Giuliana Variola, « Il diario di guerra della duchessa d'Aosta », in Paolo Scandaletti, Giuliana Variola, *op. cit.*, p. 216-253.

30 Simeone Di Cagno, *Bari benefica*, Bari, STEB, 1917, p. 22-23.

31 Croce Rossa Italiana, *Il comitato provinciale dell'11. centro di mobilitazione della Croce Rossa Italiana nell'anno del centenario della C.R.I. (15/6/1864-15/6/1964)*, Bari, Laterza, 1964, p. 13.

32 Bari, Archivio storico diocesano (ASDB), *Guerre mondiali, b. 1, fasc. 19*, Lettera di Ada de Filippis all'arcivescovo Vaccaro, Bari, 26 agosto 1915.

33 ASCRI, II. VV. *corrispondenza*, 1917, cod. 768, n. 143-32, lettera di Cosimo Spadaro ad Emilia Anselmi Malatesta, Bari, ottobre 1917.

se maggiore è la mia ammirazione per la vigile ed affettuosa cura riparatrice agli effetti della guerra o per quest'altra opera modesta che previene, col preparare lana, il più terribile effetto di questa lotta che riempie di fuoco, di spasimo e di gloria tutta l'Italia³⁴.

Questa piccola attività fu sorretta dallo spirito d'intraprendenza dalle infermiere e divenne per loro un'occasione per misurarsi con un'organizzazione di lavoro autonoma, benché sempre nel settore del volontariato. Ad essa faceva da contraltare l'impresa voluta dal Ministero della guerra e assegnata alla gestione delle prefetture, che riguardava la confezione d'indumenti militari, in cui erano coinvolte le donne in ristrettezze economiche per la partenza al fronte dei familiari³⁵. Questa manifattura femminile a pagamento fu organizzata a Bari dalle dame del Comitato d'assistenza civile. La produzione riguardò sia gli articoli invernali lavorati a maglia sia gli indumenti militari e la biancheria d'uso corrente. Nel periodo bellico furono prodotti 8 500 articoli in lana e 231 500 lavorazioni in cucito³⁶.

L'arcivescovo Giulio Vaccaro tentò con la sua autorità pastorale di fondere l'iniziativa della Croce Rossa e quella del Comitato d'assistenza civile, in modo da farle diventare un unico frutto di beneficenza pubblica. Le infermiere non accettarono, dichiarando che il loro progetto era autonomo e non si sovrapponeva a quello del Comitato civico e neppure lo ostacolava. L'altra parte, invece, era favorevole. L'arcivescovo preferì lasciare i due gruppi separati³⁷. Invitò, quindi, da un lato, i parroci a far appello dal pulpito alla carità pubblica per raccogliere offerte in denaro o in lana da affidare alle crocerossine³⁸, e, dall'altro, concesse l'uso di alcuni locali, mise a disposizione il personale di sorveglianza ed elargì direttamente un contributo in denaro per il laboratorio

34 Ave Fornari Chierici, « Un'ora all'Ospedale Territoriale della "Croce Rossa" », *Corriere delle Puglie*, 11 novembre 1915, p. 4.

35 Beatrice Pisa, « Una azienda di Stato a domicilio: la confezione di indumenti militari durante la Grande Guerra », *Storia Contemporanea*, 20, n° 6, 1989, p. 953-1006.

36 ASB, *Prefettura, Gabinetto, Il versamento*, b. 152, fasc. 39, Comitato di assistenza civile, Stato delle lavorazioni di cucito eseguite dal 10 febbraio 1916 al 31 dicembre 1918, Bari, 10 giugno 1919.

37 ASDB, *Guerre mondiali*, b. 1, fasc. 19, Lettera dell'arcivescovo Vaccaro ad Ada de Filippis e a Laura Oliva-Revest, presidente del Comitato signore per la lana ai soldati, Bari, 31 agosto 1915; *ibid.*, Lettera di Ada de Filippis all'arcivescovo Vaccaro, Bari, 2 settembre 1915; *ibid.*, Lettera di Laura Oliva-Revest all'arcivescovo Vaccaro, Bari, 9 settembre 1915.

38 ASDB, *Guerre mondiali*, b. 1, fasc. 19, Lettera del Cancelliere della Curia ai parroci di Bari e padri spirituali, Bari, 3 settembre 1915.

delle dame del Comitato civico³⁹. Questo laboratorio funzionò fino al 1917, quando i locali furono requisiti per l'impianto dell'ospedale per autolesionisti dell'XI Corpo d'Armata. Il presidente del Comitato, per non perdere gli utili delle commesse ricevute, subappaltò i lavori alle stesse condizioni imposte dal Ministero ad una sartoria privata⁴⁰.

Come è stato scritto, l'attivismo femminile durante la guerra non fu indolore, ma accese diversi scontri tra lavoratori e lavoratrici⁴¹. Anche all'interno di un gruppo soltanto femminile, come quello delle crocerossine, si crearono conflitti. Secondo alcune testimonianze, questo accadeva più negli ospedali territoriali, dove le condizioni di lavoro erano meno gravose, che al fronte, perché qui l'emergenza costringeva ad una maggiore condivisione e del cameratismo. Negli ospedali territoriali, riferì Emilia Formigini, « la gerarchia tra infermiere desta talvolta giuste ribellioni, ed è causa di inimicizie e di antipatie, e l'autorità del grado spesso non corrisponde a quella morale⁴² ». Nel caso dell'ospedale di Bari i contrasti tra le infermiere si esacerbarono, quando gli incarichi di direzione del laboratorio e di gestione della cassa crearono gerarchie sovrapposte a quelle che regolavano i compiti assistenziali. Questo aumentò l'attrito tra il direttore e le infermiere e all'interno di questo gruppo tra l'una e l'altra compagna. La convivenza tra i medici e le infermiere divenne molto difficile all'inizio del 1917 e, per riflesso, cominciò a trapelare tra la popolazione civile, come si è detto all'inizio, una certa diffidenza nei confronti del personale ospedaliero.

Ad alimentare l'acredine tra le infermiere contribuì il carattere irascibile del direttore⁴³. Ad ottobre del 1917 questi fu richiamato dal commissario del Comitato regionale, Gino Cappelli, su richiesta dell'ispettrice generale ed

39 ASDB, *Guerre mondiali, b. 1, fasc. 19*, Lettera del presidente del Comitato d'assistenza civile all'arcivescovo, Bari, 5 ottobre 1915; *ibid.*, Lettera della segreteria generale del Comitato d'assistenza civile all'arcivescovo Vaccaro, Bari, 20 ottobre 1915; *ibid.*, Lettera di Laura Oliva-Revest all'arcivescovo, Bari, 23 ottobre 1915.

40 ASB, *Prefettura, Gabinetto, Il versamento, b. 152, fasc. 38*, Lettera del Comitato d'assistenza civile per la guerra alla Commissione centrale per gli indumenti militari e al Comando Corpo d'armata, Bari, 8 giugno 1917.

41 Stefania Bartoloni, *Italiane alla guerra, op. cit.*, p. 16.

42 Emilia Formigini Santamaria, *La mia guerra*, Roma, A.F. Formigini, 1919, p. 131.

43 ASCRI, *Fascicolo personale Cosimo Spadaro*, Stato di servizio del 29 dicembre 1919. Tra le note riassuntive per il periodo 1915-1918 si legge: « Carattere: poco conciliante – non abbastanza franco e poco o punto generoso – orgoglioso. Contegno di fronte a responsabilità: sa molto bene addossare agli altri le responsabilità che egli solo dovrebbe prendersi. [...] Qualifica: mediocre ufficiale superiore della Croce Rossa Italiana ».

invitato ad usare maggiore riguardo verso il personale femminile⁴⁴. Purtroppo, i dissapori non si appianarono. L'ispettrice Narducci scrisse alla duchessa d'Aosta, riferendo i continui episodi di dispotismo del direttore, che imponeva restrizioni immotivate, stabiliva controlli polizieschi o assegnava nomine non di sua pertinenza⁴⁵. Il 3 febbraio 1918 Spadaro fu congedato⁴⁶. La decisione dei vertici di gestione della Croce Rossa era stata presa dopo il rapporto negativo dell'ispettore Paolo Postempski, il quale aveva constatato che i pazienti dell'ospedale erano mal curati e tenuti in condizioni igieniche inammissibili⁴⁷. In realtà, l'imperizia di Spadaro avrebbe potuto essere tollerata, ma non le irregolarità accertate nella gestione. Il medico aveva trattenuto per sé indennità superiori a quelle dovute ed aveva dato l'appalto degli approvvigionamenti di alcuni generi alimentari a conoscenti, aggirando i canali convenzionali. Queste infrazioni indussero il Comitato nazionale della Croce Rossa a procedere ad una sostituzione repentina e al posto di Spadaro fu mandato il piemontese Carlo Orecchia, direttore dell'ospedale di Massa Carrara. Spadaro non tollerò le misure punitive prese nei suoi confronti e reagì con livore, presentando una serie di ricorsi. Infine, decise di abbandonare la Croce Rossa⁴⁸. A suo parere, l'unico motivo che lo aveva mandato in disgrazia era stato il rancore delle infermiere. Scrivendo al Presidente della CRI nel 1921 si lagnò che la denuncia di « quattro gonnelle sgualcite », che erano pronte a trasformare gli ospedali in « case da the », avesse pesato più dei suoi meriti professionali⁴⁹. Scrisse anche: « ho la piena coscienza di avere sempre compiuto tutto il mio dovere e di non avere mai consentito alla prostituzione dell'ospedale e della C.R., come poi si verificò alla mia uscita!⁵⁰ ». Con la direzione di Carlo Orecchia, in realtà, la situazione migliorò nell'ospedale.

44 ASCRI, II. VV., *Corrispondenza, 1917*, n. 495, lettera di Gino Cappelli ad Elena D'Aosta, Bari, 5 ottobre 1917.

45 ASCRI, II. VV., *Corrispondenza, 1917*, n. 397, lettera di Carolina Narducci ad Elena d'Aosta, Bari, 19 ottobre 1917. La duchessa annotò di proprio pugno sulla lettera: « Abbia pazienza: si appianerà tutto ».

46 ASCRI, *Fascicolo personale Cosimo Spadaro*, lettera del presidente della Croce Rossa a Cosimo Spadaro, Roma, 2 agosto 1918.

47 *Ibid.*, Stato di servizio del 29 dicembre 1919.

48 *Ibid.*, Lettera del Presidente generale della Croce Rossa Italiana a Cosimo Spadaro, Roma, 13 novembre 1920.

49 *Ibid.*, Lettera di Cosimo Spadaro al Presidente generale della Croce Rossa Italiana, Bari, 13 agosto 1921.

50 *Ibid.*, Lettera di Cosimo Spadaro al Consigliere delegato al personale della Croce Rossa Italiana, Bari, 16 agosto 1919.

Conclusioni

L'organizzazione dei servizi sanitari durante la Grande Guerra, attuata dalla Croce Rossa in maniera estesa su tutti i fronti e nel territorio, fu un'occasione per le donne di sperimentare spiragli d'impegno e di libertà, che altrimenti non avrebbero avuto⁵¹. In una città un po' gretta com'era Bari in quegli anni l'apertura alle donne di contesti lavorativi fino ad allora riservati agli uomini creò una chiara opposizione da parte di esponenti delle classi alte e di intellettuali. In genere in Italia, questo vagito d'emancipazione femminile si esaurì con il ritorno alla pace. Nel contesto pugliese mancò addirittura la percezione di una possibile rottura degli schemi di genere. Il lavoro negli ospedali fu visto come allontanamento penoso del focolare domestico, che era il luogo naturale dove trovava compimento il destino muliebre, e non come prospettiva di futura integrazione. Lo storico Saverio La Sorsa nella sua analisi del contributo pugliese alla prima guerra mondiale, se pure ammise l'operato delle donne nelle attività assistenziali, considerò i meriti della Croce Rossa principalmente dovuti alla militanza maschile, cioè di medici e infermieri, che senza l'obbligo militare si erano sottoposti a sofferenze e dolori per amore della Patria⁵². Le dame infermiere avevano prestato « la loro opera assidua e silenziosa », confortando e curando amorevolmente i soldati – alcune distinguendosi per azioni di eroismo – nell'aspettativa di riabbracciare i propri cari a guerra finita. Il servizio prestato negli ospedali era una parentesi, che aveva portato le mogli e le figlie a trascurare le cure domestiche⁵³. Dopo la fine delle ostilità l'impegno civico delle donne fu ridimensionato.

Quasi in tutta Italia, comunque, il ritorno alla normalità significò la restituzione della donna alla famiglia e l'esclusione dall'attivismo politico e sociale. L'unico ambito che poteva essere lasciato alla donna era proprio quello dell'assistenza ai malati, perché esaltava l'istinto materno che si supponeva in lei innato⁵⁴. L'immane tragedia appena vissuta aveva fatto capire, inoltre, che la tutela della salute pubblica doveva partire da un intervento strutturale del governo e non poteva essere più lasciata alla carità degli enti religiosi. L'esperienza militare aveva dimostrato palesemente l'efficacia dei servizi sanitari di Stato. Tutto questo portò, subito dopo la guerra, a riflettere sulla figura dell'infermiera moderna e sui nuovi orizzonti dell'assistenza sanitaria.

51 Stefania Bartoloni, *Italiane alla guerra*, op. cit., p. 222.

52 Saverio La Sorsa, *La Puglia e la guerra mondiale*, Bari, Casini, 1928, p. 64.

53 *Ibid.*, p. 73.

54 Olivia Fiorilli, op. cit., p. 34.

A Bari una riorganizzazione del sistema di sanità pubblica dovette aspettare ancora qualche anno. Solo la nascita dell'Università nel 1924 pose le premesse per lo sviluppo delle strutture mediche e la formazione del personale, di cui la regione avvertiva urgente bisogno per attuare le politiche di risanamento igienico-sanitario. Nello stesso anno fu istituita anche una scuola convitto biennale per infermiere professionali interna all'Università.

LA REPRÉSENTATION : RÉALITÉ, IMAGES, IMAGINAIRES



La donna e la medicina nella fiaba

Elisabetta Orlandi

Ricercatrice indipendente

Riassunto: Il presente contributo si propone di esplorare il territorio delimitato dall'intersezione delle parole "medicina", "malattia", "cura" e "donna" nei testi delle *Fiabe italiane* di Italo Calvino alla luce della prospettiva indicata dalla "medicina narrativa" e attraverso la lettura dei testi in cui è riconosciuto esplicitamente un ruolo di rilievo alle figure femminili in relazione alla malattia, alla medicina, alla cura e alla guarigione. La rappresentazione della malattia nella fiaba, il ruolo che essa ricopre nella narrazione e il valore – paradigmatico o meno – del percorso di terapia e guarigione sono le aree di interesse di quest'incursione nelle lande fiabesche.

Résumé : Cette contribution vise à explorer le territoire délimité par l'intersection des mots « médecine », « maladie », « soin » et « femme » dans les *Fiabe italiane* d'Italo Calvino, en suivant la perspective donnée par la « médecine narrative » et en nous appuyant essentiellement sur les contes dans lesquels le rôle spécifique des personnages féminins revêt une importance évidente face à la maladie, à la médecine, à la thérapie et à la guérison. Les questions relatives à la représentation de la maladie dans les contes populaires italiens, au rôle que la maladie joue dans le récit et à la valeur – paradigmatique ou non – du parcours de thérapie et de guérison sont les champs d'intérêt de cette incursion dans les territoires de la fable.

Tutti i dolori sono sopportabili se li si inserisce in una storia o si racconta una storia su di essi. (K. Blixen¹)

Questo contributo si propone di esplorare le sfaccettature del ruolo della donna nella fiaba soffermandoci in particolare su quelle tra le *Fiabe italiane*² di Italo Calvino in cui i personaggi femminili rivestono ruoli significativi relativamente a medicina, malattia e cura. Si terranno presenti le linee guida sottese alla *Narrative Based Medicine* (NBM, in italiano “medicina narrativa³”), che riconosce tre diversi aspetti della malattia (*disease*, *illness* e *sickness*) e vede l’atto terapeutico non solo come una serie di azioni e istruzioni direttamente orientate all’auspicabile guarigione di un corpo ma anche come narrazione, accoglienza del vissuto della malattia e co-costruzione narrata del percorso di cura.

« Un brutto giorno la regina si ammalò »: *disease*, *illness* e *sickness* nelle *Fiabe italiane*

Per definire la “malattia” e cercarne forma, ragioni ed evoluzione nelle fiabe, più che organizzare un repertorio di casi clinici – ne verrebbe fuori un inventario degno della miglior corte dei miracoli – mi è parso interessante ragionare nell’ottica individuata dalla corrente metodologica nota come “medicina narrativa”, la quale prende in considerazione tre dimensioni della malattia che si combinano in vari modi tra loro: la dimensione biomedica (*disease*), oggettivabile mediante parametri organici, quella costituita dall’esperienza soggettiva dello “star male” (*illness*) e quella relativa agli aspetti sociali dell’essere malati (*sickness*⁴). La

1 Testimoniaanza di Karen Blixen riportata da Hanna Arendt nel suo libro su K. Blixen (Isak Dinesen era il *nom de plume* con cui la Blixen aveva pubblicato i suoi primi lavori): Hanna Arendt, *Isak Dinesen (1885-1962)*, <https://autaut.ilsaggiatore.com/2011/07/239-240-1990-arendt>, p. 169, citata da Adriana Cavarero, *Tu che mi guardi, tu che mi racconti*, Milano, Feltrinelli, 1997, p. 8.

2 Italo Calvino, *Fiabe italiane*, Milano, Mondadori, 1993 (prima edizione Torino, Einaudi, 1956).

3 La NBM nasce nelle aule della Harvard Medical School grazie alle intuizioni dello psichiatra e antropologo Arthur Kleinman, che considera la medicina come un sistema culturale. Il nome di riferimento è sicuramente quello di Rita Charon, che nel libro *Medicina narrativa. Onorare le storie dei pazienti* (Milano, Raffaello Cortina Editore, 2019) la descrive come la medicina praticata con competenze narrative per riconoscere, assorbire, interpretare ed essere (com)mossi dalle storie di malattia. Si veda anche https://www.treccani.it/magazine/lingua_italiana/speciali/Medicina/Cartoni.html.

4 Vedasi l’analisi di Antonio Maturò citata in Rocco Di Santo, « *Disease, Illness e Sickness. Le dimensioni della malattia* », <https://www.docenti.unina.it/webdocenti-be/allegati/materiale-didattico/318846>, p. 3. Cfr. anche Kenneth M. Boyd, « *Disease, illness, sickness, health, healing and wholeness: exploring some elusive concepts* », *Medical Humanities*, n° 26, 2000, p. 9-17.

“medicina narrativa” ha tra i suoi paradigmi fondanti l’ascolto attivo⁵ e la co-costruzione del percorso di cura basato sulle necessità e sul vissuto della persona, che di tale percorso diviene così parte attiva. Di fondamentale importanza è quindi stabilire un rapporto di fiducia tra chi propone la cura e chi la riceve: la fiducia è un salto nel vuoto, è una sospensione del giudizio, è accogliere una prospettiva diversa, spesso inattesa e che stravolge le nostre certezze. Vediamo allora come questi concetti funzionano a contatto con la materia viva delle fiabe.

Malattia come *disease*

La malattia nelle *Fiabe italiane* è praticamente assente come espressione esplicita di *disease*: i vari malanni che colpiscono i personaggi sono indicati in maniera vaga, per nulla definiti dal punto di vista biomedico. La stessa mutilazione di arti (che non è una malattia, certo, ma che ha comunque importanti ripercussioni sull’integrità corporea e sul benessere del personaggio che la subisce) viene semplicemente presentata nel suo accadere, senza alcun dettaglio se non l’autore o il mandante del fatto. Tutto ciò è perfettamente comprensibile se si considera da un lato l’origine antichissima di quelle che oggi chiamiamo “fiabe” – nate in epoche in cui il concetto stesso di “medicina” aveva una valenza e delle caratteristiche ben diverse rispetto ad oggi –, e dall’altro la funzione delle narrazioni, che certo non era (e non è) quella di restituire una lista accurata di parametri biomedici alterati né di rendicontare fedelmente fatti storici e dinastie di regnanti. Nella fiaba – così come nel mito e nelle leggende – la spiegazione magica (e quindi non razionalmente comprensibile) dei fatti è accettata e, anzi, necessaria poiché ci si muove in una dimensione metaforica che libera tali fatti dalla necessità di sottostare a un procedimento logico e riproducibile scientificamente. Se qualche ragione viene data, si parla di un generico “mal d’amore”, oppure si indicano come cause la punizione o la vendetta, spesso alimentate dall’invidia o come reazione ad atteggiamenti di scherno⁶. Ma spesso la malattia “accade” così, senza tanti perché e, soprattutto, non viene per nulla descritta da un punto di vista medico.

5 Imprescindibile su questo tema è il testo di Marianella Sclavi *Arte di ascoltare e mondi possibili. Come si esce dalle cornici di cui siamo parte*, Milano, Pearson, 2022 (prima edizione Pescara, Le Vespe, 2000).

6 Cfr. Italo Calvino, *op. cit.*, fiaba n° 114, *Gobba, zoppa e collotorto*, p. 648-649: il Re deride una fata che si mostra sotto le sembianze di « una vecchietta proprio a modo, che solo zoppicava un poco da una gamba, ed era anche un po’ gobba, e in più aveva il collo torto ». A causa dello scherno, l’indomani le tre figlie del Re si risveglieranno l’una gobba, l’altra zoppa e l’ultima col collo torto.

Certo, è senz'altro possibile una sorta di diagnosi *a posteriori* basata su elementi che emergono dalla fiaba, come curiosamente accade con la prima delle duecento *Fiabe italiane*, quella di *Giovannin senza paura*⁷: dico "curiosamente" perché, occupandoci qui di fiaba e malattia, mi è parso singolare che proprio la prima delle narrazioni abbia come protagonista un giovanotto affetto da una malattia che lo rende totalmente privo della capacità di provare paura. Questa condizione è tipica sia della sindrome di Kluver-Bucy sia della sindrome di Urbach-Wiethe (detta anche proteinosi lipoide), entrambe caratterizzate da una compromissione delle aree cerebrali temporali, in particolare modo della regione amigdaloidea. Di questa malattia, nella fiaba in questione, non vengono descritte le cause, né viene cercata una cura. Nessuno dei personaggi, di fatto, sembra percepire il "non aver paura" come una condizione patologica né invalidante, anzi: l'essere "senza paura" è vissuto in maniera talmente naturale da divenir parte dello stesso nome del ragazzo. Vi sono poi alcuni interessanti rendiconti, cui rimando in nota, che hanno identificato nelle figure fatate creature affette da patologie (ora) riconoscibili, geneticamente determinate e il più delle volte congenite⁸. Però sento di poter affermare che l'importanza della dimensione di *disease* nella fiaba è quantomeno secondaria, per non dire nulla: ciò che conta è che tale *disease* esista "in" e "per" quello specifico personaggio, e ha un valore per la macchina della narrazione⁹. In altre parole: quando ascoltiamo o leggiamo una fiaba, non sentiamo la mancanza della cartella clinica completa della povera principessa chiaramente narcolettica, del temibile gigante cieco, con evidenti problemi legati alla ghiandola pituitaria affetta da tumore che preme sul nervo ottico, o della strega con esoftalmo basedowiano di grado III. Vogliamo solo sapere come si farà a svegliare la fanciulla, a sbarazzarsi del gigante infuriato e a scappare dalle grinfie della malvagia vecchiaccia.

7 *Ibid.*, p. 59-61.

8 Si vedano a questo proposito Massimo Conese, *La malattia delle fate. Origini degli esseri fatati*, Roma, Edizioni Studio Tesi, 2012; John Massie, « Medical conditions revealed in fairy tales, folklore and literature », *Journal of Paediatrics and Child Health*, n° 55, 2019, p. 1295-1298, <https://doi.org/10.1111/jpc.14615>; un interessante studio su malattia e cura nel folklore norvegese è quello di Tormod Kinnes, « Types of Folktales on Illnesses and Cures », <http://oaks.nvg.org/tales-of-illnesses.html>.

9 La malattia corrisponde infatti a una forma di rottura dell'equilibrio (iniziale o meno), e Vladimir Propp la include nella funzione n° 8 (Danneggiamento) e talvolta nella n° 17 (Marchiatura).

Malattia come *illness* e *sickness*

Al contrario, i concetti di *illness* e *sickness* hanno pieno diritto di cittadinanza nel paese delle fiabe: essi coinvolgono rispettivamente la dimensione personale della malattia – il suo aspetto soggettivo – e la dimensione sociale, come manifestazione esterna e pubblica¹⁰ dell'essere ammalati. Entrambe queste dimensioni funzionano perfettamente anche a livello metaforico. Ma vediamole più nel dettaglio.

Moltissimi sono i casi di *illness* e relativa sofferenza fisica o psichica: ad esempio, c'è chi non ride né mangia più per il « mal d'amore¹¹ », e poi ci sono le vittime di mutilazioni aggressive e ferite mortali¹², pietrificazioni¹³, metamorfosi e deformità¹⁴, mutismo improvviso¹⁵, narcolessia¹⁶, morte apparente¹⁷, sterilità¹⁸ e così via. Anche qui, però, la fiaba tende a non indugiare su narrazioni di malattia: generalmente vengono dedicate poche parole alla descrizione dello “star male”, limitandosi agli effetti visibili (« vedo un medico, un prete con la stola, al capezzale di un letto, sì, il letto della Principessa, distesa e pallida come una morta¹⁹ »; « era un Re sempre malato e ombroso, che viveva tutto il giorno chiuso

10 Cfr. Kenneth M. Boyd, *op. cit.*

11 Cfr. ad esempio Italo Calvino, *op. cit.*, fiaba n° 36, *Il figlio del Re di Danimarca*, p. 212-216; fiaba n° 38, *Quaquà! Attaccati là!*, p. 221-225; fiaba n° 74, *La figlia del Sole*, p. 445-450; fiaba n° 103, *Maria di legno*, p. 604-609; fiaba n° 153, *La colomba ladra*, p. 847-851.

12 Cfr. ad esempio *ibid.*, le fiabe n° 12, *La biscia*, p. 110-113; n° 17, *Il principe-canarino*, 133-140; n° 71, *Uliva*, p. 424-432; n° 113, *Le tre Regine cieche*, p. 645-647; n° 141, *La tacchina*, p. 770-778; n° 144, *Il Re Serpente*, p. 791-797 n° 183, *Le due cugine*, p. 997-999.

13 *Ibid.*, ad esempio le seguenti fiabe: n° 33, *Pomo e scorzo*, p. 195-200; n° 58, *Il Drago dalle sette teste*, p. 329-340; n° 87, *L'Uccel bel-verde*, p. 511-521.

14 *Ibid.*, ad esempio le seguenti fiabe: n° 14, *Il principe che sposò una rana*, p. 118-120; n° 35, *Il nonno che non si vede*, p. 207-211; n° 67, *Testa di Bufala*, p. 400-406; n° 114, *Gobba, zoppa e collottolo*, *op. cit.*; n° 147, *Cola Pesce*, p. 808-810; n° 150, *La serpe Pippina*, p. 823-833; n° 153, *La colomba ladra*, p. 847-851; n° 161, *Rosmarina*, p. 895-898; n° 182, *Il sorcetto con la coda che puzza*, p. 992-996.

15 *Ibid.*, fiaba n° 171, *I due negozianti di mare*, p. 935-941. Nella fiaba n° 31 (*Muta per sette anni*, p. 183-187) il mutismo è la condizione che la protagonista deve rispettare per salvare i fratelli, portati via dal Diavolo.

16 *Ibid.*, fiaba n° 139, *La bella addormentata e i suoi figli*, p. 758-763; n° 61, *La Regina Marmotta*, p. 358-364.

17 *Ibid.*, fiabe n° 79, *Fioravante e la bella Isolina*, p. 472-480; n° 81, *La lattaia regina*, p. 483-487; n° 150, *La serpe Pippina*, *op. cit.*

18 *Ibid.*, ad esempio le fiabe n° 33, *Pomo e Scorzo*, *op. cit.*; n° 36, *Il figlio del Re di Danimarca*, *op. cit.*; n° 139, *La bella addormentata e i suoi figli*, *op. cit.*; n° 144, *Il Re serpente*, *op. cit.*; n° 161, *Rosmarina*, *op. cit.*

19 *Ibid.*, fiaba n° 65, *L'uva salamanna*, p. 388-391, la citazione da p. 390.

in una stanza²⁰ »; « Una volta c'era un muratore, ammogliato e con due figli. Cadde malato e non poté più lavorare²¹ ». O si descrive l'azione che lo provoca, soprattutto in casi di mutilazioni o ferite (« Prese lo stiletto, e si mise a trafiggere la mela. Da ogni trafittura usciva un rivolo di sangue²² »; « Le due grandi fecero scendere la piccola, le tagliarono le mani, le cavarono gli occhi e la lasciarono per morta in un cespuglio²³ »). Con la medesima *nonchalance* vengono annunciate trasformazioni che portano a deformità fisiche rilevanti (« Ero una principessa trasformata in rana²⁴ »; « Si buttarono a bere e in quel momento furono trasformati in tanti buoi²⁵ »; « La sposa, tutta affannata, aperse un cassetto del comò e ci cacciò la testa per frugarci dentro. Quando si rialzò, si vide nello specchio e diede un grido. La testa le si era trasformata in una gran testa di bufala²⁶ »).

Ciò che mi pare importante sottolineare è come in gran parte delle narrazioni il vissuto personale della malattia (così come la morte), pur nella sua drammaticità, non sia un punto finale, ma piuttosto costituisca l'inizio e il motore di un cambiamento: spesso, paradossalmente, è proprio la condizione di *illness* a fare la fortuna della protagonista. Ad esempio, nell'appena citata *Testa di Bufala* la protagonista improvvisamente si ritrova con una poco attraente testa di bovide sulle spalle, a mo' di punizione, forse proprio perché prima la testa sulle spalle non l'aveva. Ma è proprio grazie a quel sortilegio operato dalla madre adottiva (Testa di Bufala, appunto) che la fanciulla, dopo aver versato molte lacrime sulla sua mala sorte, riconosce ciò che le manca per essere una persona completa e ottiene di recuperare « la sua testa di prima, ma il doppio più bella e più splendente²⁷ ». Si potrebbe dire che senza la malattia certi personaggi non avrebbero alcuna storia da raccontare.

La dimensione sociale della malattia (*sickness*) è forse meno evidente quando ad essere malato è un personaggio la cui rilevanza non è data da un determinato ruolo nel seno della società, ma è comunque presente quando un medico o un gruppo di medici riconoscono la presenza di una malattia e propongono una cura (« Un Re s'ammalò. Vennero i medici e gli dissero: –

20 *Ibid.*, fiaba n° 69, *Fantaghirò, persona bella*, p. 416-420.

21 *Ibid.*, fiaba n° 146, *Il granchio dalle uova d'oro*, p. 801-807.

22 *Ibid.*, fiaba n° 85, *La ragazza-mela*, p. 502-504. La mela trafitta nasconde una « ragazza stregata », che è la figlia del Re.

23 *Ibid.*, fiaba n° 18, *La biscia*, p. 110-113.

24 *Ibid.*, fiaba n° 14, *Il principe che sposò una rana*, *op. cit.*

25 *Ibid.*, fiaba n° 16, *I dodici buoi*, p. 126-129.

26 *Ibid.*, fiaba n° 67, *Testa di Bufala*, *op. cit.*

27 Cfr. nota precedente.

Senta, Maestà, se vuol guarire, bisogna che lei prenda una penna dell'Orco²⁸ ») oppure non sanno che pesci pigliare, come accade ad esempio nella fiaba n° 15, *Il pappagallo*: « Il figlio del Re di questa città era malato e nessun medico era buono a guarirlo: da mezzanotte fino al mattino, stralunava e straparlava come un dannato²⁹ ». Possiamo parlare di dimensione sociale della malattia anche quando il problema di salute risulta influenzare la capacità del personaggio di svolgere il suo ruolo nella società (ad esempio, la sterilità del re o della regina e la conseguente impossibilità di assicurare successori al trono³⁰; oppure i casi di malattia che obbligano a una “riconversione professionale”, come accade al muratore della già citata fiaba n° 146, *Il granchio dalle uova d'oro*³¹), quando la forma morbosa provoca repulsione o stigma sociale o, ancora, quando il sortilegio che ha provocato la malattia coinvolge tutto il popolo, come nelle fiabe in cui si parla di pietrificazione o sonno collettivi³².

Molto spesso, però, il riconoscimento sociale della malattia e il coinvolgimento collettivo sono evidenti solo nel momento della guarigione, che di frequente viene celebrato con uno spozializio e relativo banchetto cui tutti partecipano. Pensiamo, tra le tante, alla conclusione della vicenda della bella Rosmarina, scampata alla morte per un pelo e finalmente guarita: «Si fece il matrimonio e ci fu un banchetto con una tavola lunga per tutta la Spagna³³ ».

Ciò che possiamo notare è che, indipendentemente dalla tipologia di *disease*, dal vissuto personale della dimensione di *illness* e dai risvolti sociali di tutto ciò che è definibile come *sickness*, la vicenda si conclude in modo positivo per chi ha attraversato il territorio della malattia, mentre chi ha provocato il danneggiamento finisce a riscaldarsi con una camicina di pece, sbranata da lupi o portato via dal fiume in piena.

Pappe d'orzo, Acqua che balla ed erba del vetro: gli strumenti della cura

In quest'incursione nei territori delle *Fiabe italiane* ciò che salta agli occhi relativamente alle pratiche di cura è la tipologia piuttosto balzana degli approcci

²⁸ *Ibid.*, fiaba n° 57, *L'Orco con le penne*, p. 323-328.

²⁹ *Ibid.*, fiaba n° 15, *Il pappagallo*, p. 121-125, la citazione da p. 123.

³⁰ *Ibid.*, fiaba n° 85, *La ragazza-mela*, *op. cit.*

³¹ *Ibid.*, fiaba n° 146, *Il granchio dalle uova d'oro*, *op. cit.*

³² Cfr. le fiabe citate nella nota 13, oppure la fiaba n° 61, *La Regina Marmotta*.

³³ Fiaba n° 161, *Rosmarina*, *op. cit.*

e delle “proposte terapeutiche”. Certo, davanti a malattie bizzarre come una metamorfosi da donna a serpe per « fatagione³⁴ », a una pietrificazione per maleficio o a una mutilazione violenta che fa rimanere senza occhi e senza mani, una compressa di paracetamolo o una scatola di antibiotici possono fare ben poco: sono necessarie, invece, sequenze di azioni ben precise, misteriose erbe fatate e una bella dose di fiducia (che, sia detto tra parentesi, sembra essere l'ingrediente più importante). Ma non illudiamoci: non vi sarà alcuna ricetta che si possa usare o copiare. Non è certo nelle fiabe che troveremo descrizioni di proprietà particolari della tal erba, o istruzioni su come preparare un decotto curativo con la tal altra, poiché saperi così preziosi non sono certo merce comune e soprattutto non vengono divulgati attraverso una narrazione cui tutti hanno sempre avuto accesso. Nel prontuario di medicine della fiaba gli ingredienti sono quantomeno stravaganti, i dosaggi approssimativi, le istruzioni per preparazione e posologia piuttosto vaghe, le descrizioni di effetti collaterali pressoché assenti. Spesso troviamo la menzione di intrugli decisamente improbabili: ad esempio, nella fiaba n° 188 *Il Re vanesio* la Regina deve preparare il succo colato dall'erba del vetro che cresce nel bosco del Convento³⁵, per far rimarginare le innumerevoli ferite provocate da schegge di vetro che straziano il corpo del Reuzzo – di quale Convento si tratti, però, non ci è dato sapere, così come rimarrà per sempre a noi ignoto il nome scientifico dell'erba del vetro. Un'altra medicina interessante è quella prescritta dalla vecchia maga per guarire il figlio del Re:

Continuava a perdere mogli ma era sempre più innamorato di quella ragazza. Finì per ammalarsi, e non rideva più né mangiava; non si sapeva come farlo vivere. Mandarono a chiamare una vecchia maga che disse: – Bisogna fargli prendere una pappa d'orzo, ma d'un orzo che in un'ora sia seminato, nasca, sia colto e se ne faccia la pappa³⁶.

Sarà una varietà OGM *ante litteram*? Chissà.

Per i casi di pietrificazione e le trasformazioni ci sono invece « Acqua che balla³⁷ » e unguenti speciali, come quello che descrive Mamma-draga al Mammo-drago della fiaba n° 161 *Rosmarina*: « Bisognerebbe prendere il grasso della mia strozza e il grasso della tua cuticagna, bollirli assieme in una pignatta; e ungere tutta la pianta di rosmarino. La pianta seccherà del tutto, e la ragazza ne uscirà fuori sana e salva³⁸ ». Troviamo poi descrizioni di particolari sequenze di

³⁴ *Ibid.*, fiaba n° 150, *La serpe Pippina*, *op. cit.*

³⁵ *Ibid.*, fiaba n° 188, *Il Re vanesio*, p. 1019-1023.

³⁶ *Ibid.*, fiaba n° 74, *La figlia del Sole*, p. 445-450.

³⁷ *Ibid.*, fiaba n° 87, *L'Uccel bel-verde*, *op. cit.*

³⁸ *Ibid.*, fiaba n° 161, *Rosmarina*, p. 895-898.

azioni da compiere per liberare dalla “fattura”, come spiega la figlia del mercante ai genitori di un « figlio giovanotto, che da tanto tempo se ne stava a letto senza mangiare né bere, dormendo notte e giorno³⁹ ». L’iter terapeutico è forse poco ortodosso, dal punto di vista medico-scientifico, ma tant’è:

Se volete che questo poverino vi guarisca, statemi a sentire. Dovreste fare cinque cose: primo, che tutti i galli del paese siano ammazzati; secondo, che tutte le campane siano legate; terzo, che sia preparata una coperta nera con tutte le stelle ricamate sopra e sia appesa fuor della finestra; quarto, che sotto la finestra ci accendiate un falò; quinto, che teniate un muratore sul tetto, pronto per turare due buchi⁴⁰.

In altre occasioni abbiamo invece l’intervento di fate che dispensano « polverine magiche », come nella già citata *La ragazza mela*:

[Il servitore] andò da sua zia, che era una Fata, e aveva tutte le polverine magiche. La zia gli diede una polverina magica che andava bene per le mele incantate e un’altra che andava bene per le ragazze stregate e le mescolò insieme. Il servitore tornò dalla mela e le posò un po’ di polverina su tutte le trafitture. La mela si spaccò e ne uscì fuori la ragazza tutta bendata e incerottata⁴¹.

Per i casi di amputazioni di arti, come nelle fiabe n° 12 (*La biscia*), n° 71 (*Uliva*), n° 141 (*La tacchina*) e n° 183 (*Le due cugine*) la terapia da seguire per le protagoniste consiste semplicemente nel barattare frutta fuori stagione o vendere pietre preziose a cambio delle mani mozzate (e in qualche caso anche degli occhi strappati dalle orbite). Una volta recuperati i pezzi mancanti, le fanciulle si auto-curano rimettendo tutto a posto da sole, in un batter d’occhio. In altri casi, basta fidarsi delle parole di una vecchietta e immergere gli arti mutilati in acqua per vederli ricrescere istantaneamente; registriamo addirittura qualche guarigione miracolosa ad opera del buon San Giuseppe⁴² o della Madonna⁴³.

C’è da dire, però, che le strampalate terapie prescritte funzionano sempre: ciò pare accadere grazie a un patto di fiducia, poiché nessuno mette in dubbio la loro efficacia, neanche quando il gesto richiesto è assurdo e rischioso⁴⁴. Davanti all’assurdità delle terapie fiabesche forse dobbiamo ragionare seguendo criteri

39 *Ibid.*, fiaba n° 102, *Il re superbo*, p. 597-603.

40 *Ibid.*

41 *Ibid.*, fiaba n° 85, *La ragazza mela*, *op. cit.*

42 *Ibid.*, fiaba n° 141, *La tacchina*, p. 770-778.

43 *Ibid.*, fiaba n° 144, *Il re serpente*, p. 791-797.

44 Cfr. fiaba n° 71, *Uliva*, *op. cit.* L’atto di fiducia necessario per la co-costruzione del percorso di cura cui accennavo poc’anzi trova in questa fiaba un esempio da manuale.

diversi. Se la malattia non è *disease*, la cura dev'essere di altro tipo rispetto a quelle tradizionali. E se fosse *cura* nel significato latino della parola? *Cura* è sollecitudine, premura, interesse. È un'idea, questa, che ci rimanda alla parola greca *therapeia*, la quale:

non indica affatto uno specifico "trattamento", ma si riferisce piuttosto a ciò che è concettualmente "a monte" di ogni possibile intervento. È *therapon* non colui che effettua talune specifiche prestazioni, le quali potrebbero anche non implicare alcun particolare coinvolgimento emotivo, bensì colui che assume una disposizione complessiva, mettendosi al servizio dell'altro, non traducendo necessariamente questa disposizione in interventi concreti⁴⁵.

Terapia e cura così intese suggeriscono come la chiave sia l'avere a cuore la condizione dell'altro, il fermarsi a mettere in pratica quell'atteggiamento di « ascolto attivo » cui accennavamo citando i capisaldi della "medicina narrativa" e che è fatto di attenzione, fiducia e vicinanza. Nelle fiabe prevale nettamente la sfaccettatura di *illness*, cioè l'aspetto soggettivo, il vissuto personale di chi è colpito dalla malattia (o dal sortilegio che la provoca), ed è qui che trovo un punto di contatto importante e fondamentale con i paradigmi della "medicina narrativa": il ristabilimento dell'equilibrio (che coincide, nella nostra prospettiva, con la guarigione) è possibile grazie a quell'ascolto attivo che porta a fare spazio alla vicenda propria e dell'altro nella loro interezza, e a quel patto di fiducia che menzionavo qualche riga più sopra. Ciò è particolarmente evidente quando osserviamo come avvengono le guarigioni dei personaggi che hanno perduto la loro identità e son diventati "altro" (una rana, un serpente, una cavallina) oppure non sanno più riconoscere chi hanno davanti. L'agnizione e il conseguente recupero dell'equilibrio perduto sono legati all'ascolto, all'accettare la totalità e la complessità dell'altro, al costruire assieme la narrazione della propria storia, all'ascoltare la propria storia narrata dall'altro e riconoscersi in essa⁴⁶.

Vorrei aggiungere un'ultima riflessione riguardo la mancanza, nella fiaba, di ricette esplicite per la guarigione: la fiaba non ha la forma « di un sapere definitorio, che riguarda l'universalità dell'Uomo⁴⁷ ». Essa appartiene al registro discorsivo della narrazione, e « ha la forma di un sapere biografico che

45 Umberto Curi, *Le parole della cura. Medicina e filosofia*, Milano, Raffaello Cortina Editore, 2017, p. 55.

46 Cfr. ad esempio le fiabe n° 12, *Il principe che sposò una rana*, *op. cit.*; n° 71, *Uliva*, *op. cit.*; n° 182, *Il sorcetto con la coda che puzza*, *op. cit.*, e molte altre.

47 Adriana Cavarero, *Tu che mi guardi, tu che mi racconti. Filosofia della narrazione*, Milano, Feltrinelli, 1997, p. 23.

riguarda l'identità irripetibile di un uomo⁴⁸ ». O di una donna. E per la malattia di un'identità irripetibile, vi sarà una cura altrettanto irripetibile e personalizzata. Curiosamente, proprio questo è ciò cui aspira la più recente « medicina di precisione, quella cioè che identifica quali approcci siano più efficaci per i diversi pazienti sulla base di fattori genetici, ambientali e di stile di vita⁴⁹ ».

« Lei non sa chi sono io! »: donne-medico in incognito

L'albo professionale delle figure di cura nella terra delle fiabe comprende senza dubbio figure di medici tradizionali, la cui peculiarità sta però nell'esser buoni solo a certificare, per così dire, lo stato di malattia, senza aver idea di come curarla. Poi troviamo, naturalmente, maghi, fate e streghe, che possono risolvere faccende piuttosto complicate con una polverina magica o un unguento dagli incredibili poteri. E infine ci sono le donne: prive di qualsiasi qualifica ufficiale e senza alcun potere magico, ma che riescono a guarire i malati (o loro stesse) grazie ad atteggiamenti di intraprendenza, astuzia, coraggio, ascolto. Le troviamo nel ruolo di aiutanti che preparano pozioni e intrugli⁵⁰ (perché sono le uniche a saperlo e poterlo fare), ma anche nel ruolo di medici. Però, per avere accesso ai segreti della cura o al capezzale dei malati non hanno altra strada che quella del travestimento.

Troviamo così la ragazza vestita da uomo di una fiaba nella fiaba (la n° 15, *Il pappagallo*⁵¹), che si presenta come un medico forestiero e guarisce un figlio di Re dopo l'altro, rifiutando i matrimoni-premio perché determinata a scegliere il proprio destino; oppure la Principessa della fiaba n° 17, *Il principe canarino*, che, ascoltando di nascosto la conversazione delle terribili Masche, ha scoperto il segreto per curare il suo amato e quindi compra da un rigattiere « una vecchia roba da dottore, e un paio d'occhiali » affinché la lascino entrare a palazzo in qualità di medico. C'è chi invece, per imparare a curare le ferite del Reuzzo, parte « verso la Francia travestita da uomo con panni di pecoraio⁵² », e una volta scoperto il da farsi dalla viva voce del Diavolo Zoppo si presenta a corte e guarisce il suo promesso sposo. Queste vicende di travestimenti hanno un

48 *Ibid.*

49 Definizione tratta dal sito della Fondazione AIRC, <https://www.airc.it/news/grandi-potenzialita-e-dubbi-per-la-medicina-personalizzata>

50 Cfr. ad esempio Italo Calvino, *op. cit.*, fiaba n° 74, *La figlia del Sole*, *op. cit.*

51 *Ibid.*, fiaba n° 15, *Il pappagallo*, p. 121-125.

52 *Ibid.*, fiaba n° 188, *Il Re vanesio*, *op. cit.*

illustre precedente storico e letterario nella persona di Agnodice⁵³, giovane ateniese che non esita a tagliarsi i capelli e a travestirsi da uomo per poter accedere alle lezioni di Erofilo, famoso medico. Come Agnodice, tutte queste donne travestite da medico sembrano aggirare con una certa facilità le convenzioni sociali che le limitano. Una volta guadagnato l'accesso al capezzale dei malati, dimostrano la loro indubbia perizia e salvando la vita del malato salvano anche la propria.

Vi sono poi donne che paiono incarnare il vecchio adagio che dice « Medico, cura te stesso »: oltre alle già citate fanciulle dalle mani amputate, ricordiamo anche la già citata Pippina⁵⁴, vittima di una « fatagione » riuscita male che la costringe ad assumere le sembianze di una serpe nera ogni volta che vede il sole. È la stessa Pippina a dare le istruzioni per togliere la cattiva fatagione, ed è ancora lei a riportare in vita con un unguento il fratello che era stato impiccato a causa dell'intrigo ordito a corte da una ragazza invidiosa.

A volte, infine, medico e medicina sono due facce della medesima persona: accade in vicende come quella narrata nell'esilarante fiaba n° 182, *Il sorcetto con la coda che puzza*⁵⁵, sicuramente cugino siciliano del Principe Ranocchio. La Reginella è infatti l'unica che può guarire il bel giovane dagli effetti dell'incantesimo che lo ha trasformato in un sorcio dalla codina puzzolente, e la terapia che curerà lei dal mal d'amore è anche quella che curerà il giovanotto annullando l'incantesimo di metamorfosi e restituendogli sembianze umane. Per dirla con le parole del giovane: « Ci voleva una bella ragazza che si innamorasse di me e soffrisse tutte le tue pene, per liberarmi dall'incantesimo ».

Una fiaba per una medicina, una fiaba per medicina

C'è un ultimo, duplice aspetto su cui mi vorrei soffermare brevemente, ed è quello che mette in luce un rapporto davvero interessante tra donne, fiabe e medicina.

Se sfogliamo le note alle *Fiabe italiane*, vedremo che quasi tutte le fiabe siciliane sono frutto del lavoro di raccolta del medico-etnografo palermitano Giuseppe Pitré, il più importante raccoglitore e studioso europeo di tradizioni popolari del XIX secolo. Ora, la maggior parte del materiale che forma i quattro volumi di *Fiabe, novelle e racconti popolari siciliani*, editi nel 1875, gli viene

⁵³ Igino, *Fabulae*, CCLXXIV, 10-13.

⁵⁴ *Ibid.*, fiaba n° 150, *La serpe Pippina*, op. cit.

⁵⁵ *Ibid.*, fiaba n° 182, *Il sorcetto con la coda che puzza*, op. cit.

trasmesso oralmente da narratrici, di cui egli riporta nome e cognome: le più importanti sono Agatuzza Messia, Rosa Brusca ed Elisabetta Sanfratello. Ma il dettaglio che più ci colpisce è questo: moltissime delle storie che Pitre raccoglie e trascrive nel suo calesse (che egli chiama il suo « studio viaggiante ») gli vengono raccontate durante le visite a domicilio dalle pazienti o dalle loro parenti, a volte anche a mo' di pagamento dell'onorario. Una fiaba per una medicina, insomma, quasi a sottolineare il carattere di *cura e therapeia* della stessa narrazione e la sua legittimità nel mondo della scienza medica.

E poi: parlare di narratrici, di fiaba e di medicina ci porta inevitabilmente a pensare a lei, Sheherazade: la narratrice per eccellenza, colei che grazie alla narrazione di una fiaba e poi di un'altra e un'altra ancora costruisce la medicina perfetta che guarisce dal male supremo, che è il trovarsi faccia a faccia con la morte, oppure il perdere quanto di umano c'è in noi arrivando al punto di uccidere l'altro. Le fiabe – di Sheherazade, di Agatuzza, Rosa, Elisabetta e mille altre – sono allora davvero medicina: baluardo perfetto contro la morte e cura sapiente per riaccompagnare il mostro a ritrovare le sue sembianze umane.

Ecco, allora, l'unico modo possibile per concludere questo viaggio nel paese delle fiabe alla ricerca di malattie, sortilegi e cure al femminile: una fiaba che parla di due donne, una malattia misteriosa e una cura tanto semplice quanto efficace.

Un sultano viveva con la moglie nel proprio palazzo, ma la donna era infelice e si faceva ogni giorno più magra e svogliata. Nella stessa città viveva un pover'uomo con una moglie sana, prosperosa e felice. Quando il sultano lo venne a sapere, convocò il pover'uomo a corte e gli chiese quale fosse il suo segreto. L'uomo rispose: « È semplicissimo. Io la nutro a base di lingua ».

Il sultano mandò subito a chiamare il macellaio e gli ordinò di vendere tutte le lingue di tutti gli animali macellati in città soltanto a lui, il sultano. Il macellaio fece l'inchino e uscì; e ogni giorno, cominciò a spedire a palazzo le lingue di tutte le bestie che aveva nella bottega. Il sultano ordinò al cuoco di cuocere, friggere, arrostitire e salare le lingue in ogni maniera possibile e di preparare tutti i piatti a base di lingua che aveva nel suo ricettario. La regina ne mangiava tre o quattro volte al giorno, ma non funzionava: si fece ancora più magra e smunta.

Il sultano, allora, decise di scambiarsi la moglie con quel pover'uomo, che si vide costretto ad accettare: si portò a casa l'esile regina e mandò sua moglie a palazzo. E lì, ahimè, la donna cominciò a farsi sempre più magra, malgrado il buon cibo che le offriva il sultano. Era evidente che la vita a palazzo non le faceva bene.

Quanto al pover'uomo, ogni sera tornando a casa salutava la sua nuova sposa (regale), le raccontava quello che gli era capitato – specialmente le cose buffe – e le narrava tante storie che la facevano morir dal ridere. Poi prendeva il banjo e le cantava qualche canzone delle tante che sapeva e fino a tarda sera scherzava e la faceva divertire. Fu così che nel giro di qualche settimana, la regina ingrassò, prese un'aria florida e aveva una pelle luminosa e soda come quella di una ragazzina. E passava tutto il giorno a sorridere ripensando alle cose buffe che il nuovo marito le aveva raccontato.

Quando il sultano la mandò a chiamare a palazzo, lei si rifiutò di tornare. Allora lui andò a riprenderla e la trovò felice e completamente cambiata, e quando le chiese che cosa le avesse fatto quel pover'uomo, la regina glielo disse.

Solo allora il sultano capì che cosa significasse « nutrirsi a base di lingua⁵⁶ ».

56 Angela Carter, « *A base di lingua*, fiaba swahili », in *Le mille e una donna*, Roma, Donzelli Editore, 2020, p. 201-202.

« Delle qualità e degli officii della buona commare »

Le rappresentazioni della levatrice
nei trattati di ostetricia italiani tra XVI e XVIII secolo

Andrea Franzoni

Università di Verona / Université de Genève

Riassunto: L'articolo si propone di analizzare la figura della levatrice tramite lo studio dei trattati di ostetricia editi in Italia tra il XVI e il XVIII secolo. Queste opere mediche sono fondamentali per poter ricostruire il profilo della levatrice ideale nei secoli indicati, in quanto i saperi dell'« arte del levare » sono stati trasmessi in buona parte oralmente e questi trattati rappresentano dunque una preziosa fonte di informazioni. Queste fonti storiche si riveleranno inoltre utili per mettere in evidenza il punto di vista dei medici sulla disciplina ostetrica.

Résumé: L'article vise à analyser la figure de la sage-femme dans les traités d'obstétrique publiés en Italie entre le XVI^e et le XVIII^e siècles. Ces œuvres médicales sont fondamentales pour reconstruire la figure de la sage-femme idéale à l'époque moderne, parce que les savoirs de l'« art des accouchements » ont été transmis oralement et, par conséquent, ces traités représentent une source précieuse d'informations. De plus, ces sources historiques se révéleront utiles afin de mettre en évidence le point de vue des médecins sur la discipline obstétricale.

« Si nasce da un corpo di donna; tutti, uomini e donne, nascono da un corpo di donna: non c'è nascita senza la gravidanza e il parto di una donna¹ ». Sebbene questa evidenza sia stata una costante invariabile nel corso dei secoli, lo stesso non si può dire su come l'evento della nascita sia stato percepito, gestito e compreso nel corso del tempo. Nel caso dell'età moderna, si è assistito alla genesi e allo sviluppo del processo di medicalizzazione del parto, il quale ha coinvolto e modificato molti aspetti di questo momento biologico della vita femminile. La nascita è così divenuta un terreno di incontro e confronto per i medici e le levatrici, i quali hanno contribuito all'istituzionalizzazione di questa disciplina medica sia dal punto di vista teorico che pratico. Nelle riflessioni che seguono, in particolare, si porterà avanti un'analisi volta a fare luce su alcune delle principali caratteristiche e competenze delle levatrici attraverso lo studio dei principali trattati di ostetricia editi tra il XVI e il XVIII secolo. La scelta di utilizzare questa tipologia di fonte deriva principalmente dal fatto che la cultura delle levatrici è stata, per buona parte dell'età moderna, prevalentemente orale. Si cercherà, dunque, di intravedere nella tradizione indiretta delle opere trattatistiche di natura medica il profilo della levatrice ideale e dei suoi compiti, osservando, durante i tre secoli indicati, i diversi giudizi sulle levatrici e sul loro operato espressi dagli uomini di medicina.

Dalle prime attestazioni del mondo antico, sia greco che romano, fino alla fine del Medioevo, l'arte di assistere i parti è esistita parallelamente alla vita quotidiana di ogni donna e, come si è detto, non vi sono stati né maestri né scienza scritta a tramandarne le abilità, ma solo un secolare avvicinarsi di pratica e cultura orale. Sebbene i grandi medici dell'antichità si fossero dedicati allo studio dei parti contribuendo all'elaborazione di una serie di teorie considerate canoniche e determinanti fino al Settecento, la cura e il supporto al momento della nascita furono elementi distintivi di un mestiere femminile². Per quanto riguarda l'età medievale, prima di giungere agli albori dell'età moderna, è importante citare la presenza in Italia della scuola medica salernitana, di tradizione laica e ippocratica, dove una delle più note donne medico, Trotula, sintetizzò in un trattato sulle malattie delle donne³ la « tradizione salernitana di esercizio

1 Nadia Maria Filippini, *Generare, partorire, nascere. Una storia dall'antichità alla provetta*, Roma, Viella, 2017, p. 15.

2 Relativamente alla ricezione del *corpus* di opere mediche antiche nella medicina di età moderna si rimanda a Helen King, *Midwifery, Obstetrics and the Rise of Gynaecology: The Uses of a Sixteenth-Century Compendium*, Ashgate, Farnham, 2007.

3 Si fa riferimento al trattato *De passionibus mulierum ante, in, et post partum* che, dopo quasi quattro secoli di trascrizione manoscritta, vide la sua prima edizione nel 1544. Si tralascia, in questa sede, la *querelle* storiografica che aleggia intorno alla figura di Trotula e alle sue opere,

femminile della medicina e dell'arte di assistere i parti⁴ ». Con il sopraggiungere del XVI secolo si assistette a un fervente rifiorire degli studi anatomici e le ricerche sul corpo umano alimentarono una fiorente diffusione della trattatistica dedicata al tema. Nella varietà di nuove nozioni che l'anatomia portò alla luce si dischiusero agli occhi dei medici nuove scoperte riguardanti il corpo femminile, le quali contribuirono in modo determinante allo sviluppo dell'ostetricia⁵.

Caratteristiche e competenze delle levatrici in un trattato di ostetricia del XVI secolo: *La commare o riccoglitrice* (1596) di Scipione Mercurio

Fra' Girolamo, al secolo Scipione Mercurio, è principalmente noto per essere stato l'autore de *La commare o riccoglitrice*, trattato in lingua volgare per l'istruzione delle levatrici⁶. Dopo la sua prima edizione del 1596, l'opera godette di grande fortuna editoriale, divenendo un punto di riferimento nel genere della trattatistica ostetrica fino agli inizi del XVIII secolo⁷. In relazione alla diffusa fama del trattato, l'autore rivendicò il primato dell'uso della lingua volgare a

rimandando a Monica Green, *The Trotula: A Medieval Compendium of Women's Medicine*, Philadelphia, University of Pennsylvania, 2001; Monica Green, *Making Women's Medicine Masculine: The Rise of Male Authority in Pre-Modern Gynaecology*, Oxford, Oxford University Press, 2008.

- 4 Claudia Pancino, *Il bambino e l'acqua sporca. Storia dell'assistenza al parto dalle mammane alle ostetriche (secoli XVI-XIX)*, Milano, Franco Angeli, 1984, p. 25.
- 5 Per quanto riguarda gli anatomisti che apportarono un contributo fondamentale allo studio dell'ostetricia si possono menzionare Berengario da Carpi, il quale scoprì e definì l'unicità della cavità uterina; Andrea Vesalio, che individuò e descrisse la posizione dell'utero e le sue modificazioni durante i nove mesi della gravidanza; Gabriele Falloppia, i cui studi permisero di distinguere la vagina dall'utero, individuare la cervice, l'imene, il clitoride, le tube (che successivamente prenderanno il suo nome), le ovaie e i loro follicoli.
- 6 Kurt Sprengel, *Storia prammatica della medicina*, vol. 6, Venezia, Tipografia Picotti, 1813, p. 346-348. Il medico tedesco Kurt Sprengel riporta una nota biografica su Scipione Mercurio: « Parimenti Girolamo Mercurio di Roma dee annoverarsi fra i migliori scrittori d'ostetricia, avvegnaché si mostri per anco sovente ligio alla superstizione ed ai pregiudizi inveterati. Studiò sotto Aranzi, entrò nell'ordine de' predicatori, e nello stesso tempo esercitò l'arte in Milano. Del che essendo stato fortemente tacciato, si determinò d'abbandonare il chiostro, e quin'innanzi professò la chirurgia in diverse città d'Italia. Si trattenne specialmente lungo tempo a Peschiera e a Civitavecchia, viaggiò poi tutta la Francia e la Spagna, e finalmente giunto ad un'età molto avanzata, rientrò nel primiero suo istituto. Pubblicò sotto il nome di Scipione Mercurio un trattato particolare di ostetricia, il quale fu tradotto in diverse lingue e contiene una compilazione di quanto è stato scritto per lo innanzi medesimo argomento ».
- 7 Nel dettaglio, sono state individuate 18 ristampe dell'opera di Scipione Mercurio.

favore delle destinatarie dell'opera, cioè le levatrici, e si premurò di giustificare ed evidenziare la sua scelta linguistica scrivendo quanto segue:

Me l'affibii pure [una critica] il maligno nell'elocuzione, che io gli perdono, poiché gli errori fatti in essa [l'opera suddetta] non sono fatti per ignoranza, ma per malizia, cioè a bella posta. E perciò se dirà che ho scritto in volgare e che in questo abbia errato, io gli risponderò che non tocca alla sua arroganza questo giudizio e che a me pare di avere fatto bene, perché la mia commare non intende favella latina⁸.

Invero, però, l'opera del Mercurio era fittiziamente indirizzata alle levatrici, dal momento che esse, oltre a « non intendere favella latina », erano in buona parte non alfabetizzate. Partendo da questa discrepanza tra realtà concreta e ideale, emerge il profilo delle levatrici tratteggiato dal medico romano, il quale ne riconosce le peculiari abilità. Scrive il medico, a tal proposito, che:

altrettanto e più è necessaria alle donne gravide la saggia e prudente commare di quello [che] sia il buono medico, imperoché se questo col consiglio l'aiuta, quella col consiglio e con la mano. Anzi, se la necessità sua non fosse da ognuno chiaramente per sé stessa conosciuta, il solo proprio suo nome ce la manifesterebbe, poiché appresso i latini è detta obstettrice, quasi ostacolo e riparo contra i pericoli del parto, e nella patria mia di Roma viene detta mammiana, voce composta da una dizione latina, che è mamma, e d'un'altra greca ch'è -ana: quasi tanto quanto madre⁹.

Le righe successive approfondiscono ulteriormente il profilo della levatrice ideale, affermando che:

deve dunque la buona commare essere molto pratica ed sperimentata e deve aver raccolto molte creature felicemente, ma non sia vecchia molto, acciò non abbia difetto nel vedere, debolezza o tremore nelle mani, poiché così per l'uno mancamento come per l'altro possono occorrere pericoli notabilissimi, essendo di bisogno ne' parti preternaturali avere forza grandissima. Dee inoltre essere accorta e diligentissima nel conoscere il vero tempo del parto e nel discernere le vere doglie di quello dall'altre, ciò possa essere pronta in tale occasione a collocare le donne gravide sul letto o seggiola¹⁰.

L'autore prosegue con una descrizione delle capacità richieste per svolgere questo mestiere, prevedendo idealmente che ad assistere ai parti siano donne con

8 Scipione Mercurio, *La commare o raccoglitrice*, Venezia, Giovanni Battista Ciotti, 1601, prefazione.

9 *Ibid.*, p. 87.

10 *Ibid.*, p. 88-89.

esperienza, ovvero che siano state in grado di aver fatto nascere con esito positivo molti neonati. Al tempo stesso, però, questa esperienza non deve essere sinonimo di vecchiaia, in quanto una levatrice deve agire in modo deciso, fronteggiando eventuali imprevisti e complicazioni che possono richiedere una notevole forza fisica. La levatrice, inoltre, deve essere « accorta e diligentissima » nel riconoscere i segnali che indicano l'inizio del travaglio, così da iniziare a predisporre il necessario per l'atto del parto vero e proprio; nel dettaglio, l'autore suggerisce di posizionare la partoriente in una posizione consona ad agevolare la nascita del bambino, accompagnandola a prendere posto su un letto oppure su una « seggiola » da parto, ovvero una sedia caratterizzata dalla presenza di un ampio foro sulla seduta che permetteva alla levatrice di accompagnare l'uscita del feto.

Nell'opera del Mercurio seguono poi una serie di descrizioni che raccontano di una forma di assistenza non medicalizzata del parto, fatta di consolazioni nel momento del dolore fisico della partoriente, di incoraggiamenti e di conforto. Proprio a partire dalle seguenti righe, l'autore pone in evidenza gli aspetti caratteriali della levatrice ideale, la quale doveva essere

affabile, allegra, graziosa, burliera, coraggiosa, e faccia sempre buono animo alle gravide col prometterle che partoriranno un figlio maschio al sicuro e che non sentiranno molto dolore, e ch'ella ben lo sa per molti segni che ha osservato in altre. Il che, quantunque sia bugia, non essendo detta per danneggiare altrui, ma solo per aiutare e inanimare le parturienti, credo si possa dire senza scrupolo di peccato. Dee, oltre le predette cose, essere la valente commare pia e devota, prima, avanti il parto, in ricordare alle donne gravide che mai si conducano a tale passo senza confessarsi e comunicarsi, per il manifesto pericolo di morte che accompagna il parto; e poi in persuaderle quanto sia lodevole e giovevole insieme ne' nostri pericoli ricorrere alle orazioni e intercessioni de' santi, ma sopra tutto a quelle della gloriosa Madre d'Iddio Vergine sempre, la quale avendo partorito il suo figlio senza peccato e dolore, sarà facile aiutare quelle che i loro in peccato concepiscono e con molte pene gli partoriscono¹¹.

La levatrice deve dunque essere « graziosa, affabile, burliera, coraggiosa », in grado cioè di lenire le insicurezze insite nelle madri durante il momento del dolore, consolandole, sviando pensieri spiacevoli che potrebbero generare inquietudine nelle future madri e inducendole alla preghiera; al tempo stesso, in quanto levatrice, ella non tentennerà o avrà dubbi sul da farsi in questo momento cruciale, instillando così nella partoriente una concreta speranza di riuscita positiva del parto. In queste circostanze il Mercurio è pienamente coerente nell'affermare che la levatrice è « altrettanto e più necessaria alle

¹¹ *Ibid.*, p. 90.

donne gravide » di quanto non lo sia « il buono medico », in quanto se quest'ultimo si limitava ad applicare le conoscenze teoriche supportando la madre « col consiglio », la levatrice l'aiutava « col consiglio e con la mano ». Ciò che appare particolarmente evidente è il fatto che il medico agiva spesso per interposta persona, avvalendosi della levatrice come tramite. Del resto, era estremamente raro che si consentisse ai medici di esaminare i genitali femminili, non a caso definiti « parti vergognose », e lo stesso Mercurio evidenziava che questa sorta di incomunicabilità dovuta a un « ostinato pudore » tra le pazienti e il medico, poteva essere risolta solamente con l'intervento mediatore delle levatrici:

In questo sia la commare diligentissima: di porre in esecuzione quanto dal medico sarà imposto, e si sforzi di vedere ella minutamente come le parti si mutano e che effetto fanno ogni giorno non potendo per onestà l'istesso medico, acciò non resti gabbato dalle informazioni e operi per questo al contrario¹².

La levatrice, inoltre, era invitata a persuadere

la paziente con ragioni efficaci che non è vergogna scoprirgli tali mali, poiché non è ella sola che gli patisca, e che anco le mogli e le figlie dei medici alle volte sono negli stessi accidenti, e che l'istesso accade alle principesse et altre cose tali. Ma quando pure non volessero le pazienti fidarsi del medico, si adopri la commare nelle due parti predette, cioè nell'ordinarle il vitto e nell'opra della mano¹³.

Dopo aver indicato le caratteristiche principali della levatrice ideale, il Mercurio non manca di mostrare la sua insofferenza nei confronti di quelle che definisce « infami megere », ovvero delle levatrici indegne di tale titolo che assecondano voglie e vizi delle pazienti sino a giungere ai casi di procurato aborto. Il capitolo dell'opera in cui si trattano tali questioni è pervaso da un'estrema tensione retorica, al punto che lo stesso autore giudica la sua digressione fin troppo ampia rispetto a quella « che si conveniva a un medico ». Non sarà superfluo ribadire che il Mercurio era pur sempre un frate domenicano, *status* che gli imponeva il dovere e l'obbligo morale di rimanere coerente e saldo rispetto ai comportamenti propri dell'etica cristiana:

Esorto dunque la commare a persuaderle spesso con gravi parole [le donne gravide] che vivano temperatamente e non s'espongano a quei pericoli che possono cagionare l'aborto; poiché troppo barbara e ferigna cosa è per un piccolo piacere, o di carrocce, o di balli, o di mangiare, o di bere, ballare o correre, procurare la morte a quei figli che pure sono ammassati, composti e nutriti del loro proprio sangue, alloggiati nelle più intime viscere del corpo loro,

¹² *Ibid.*, p. 200.

¹³ *Ibid.*, p. 225.

anzi quasi internati nei più intimi penetrati del cuore. Ma quando anco questa umana pietà non bastasse a mover l'animo delle gravide in avere cura di non fare gli aborti, si debbono commuovere per pietà cristiana. Né si scordino che la Divina Maestà nel giorno del giudizio universale domanderà strettissimo conto alle madri delle negligenze usate nelle loro gravidanze, poiché hanno fatto più conto di un piccolo piacere che di dare vita ai propri figli, i quali morendo abortivi e non potendo essere lavati nelle vivifiche acque battesimali, restano sempre privi della vision di Dio. Mi scusi il troppo affetto che io porto a quelle creature le quali per loro sciagura, e per imprudenza, o malvagità delle madri, gustano prima la morte (per dire così) che la vita: muoiono avanti che nascano; prima che possano rimirare questa fabbrica del mondo, l'abbandonano; avanti che co' piedi calchino la terra, vi sono dentro sepolte; finalmente, prima che possano conoscere la madre per nutrice, la provano per omicida¹⁴.

Secondo il Mercurio, la « buona commare » deve esortare le donne gravide, talvolta con insistenza, a non dedicarsi ad attività che possono compromettere la salute del feto o metterne a rischio la vita, come i balli, i giri in carrozza, l'eccesso nel bere o nel mangiare, oppure il correre in modo smodato. Se questi avvertimenti non bastassero a convincere le future madri, sarà opportuno fare leva sulla pietà cristiana: la levatrice, infatti, dovrà ricordare alle gestanti che durante il giudizio universale, la Divina Maestà le giudicherà per aver preferito al proprio figlio il soddisfacimento dei propri vizi, privandolo così del sacramento del Battesimo. Secondo le parole dell'autore, dunque, l'assistenza che una levatrice doveva dedicare alle donne gravide doveva essere ricca di consigli, consolazioni, incoraggiamenti e, talora, di divieti necessari alla salvaguardia dei nascituri.

Dalla selezione di passi tratti da *La commare o ricoglitrice* di Scipione Mercurio, si può vedere come il medico si sia dedicato con spirito didattico e riformatore a indirizzare e a cercare di nobilitare questo mestiere, oltre che a fornire delle descrizioni sulle caratteristiche e le competenze richieste alle levatrici del xvi secolo. Non è dunque un caso se all'inizio dell'opera si trova un testo a elogio della « ricoglitrice », il quale riassume in poche ma efficaci righe le riflessioni esposte fino ad ora:

ALLA RICOGLITRICE

Saggia ricoglitrice
Figlia di saggio ed onorato padre,
Per l'opre molte sue degne e leggiadre
Vattene al mondo lieta,
Che canterà tue lodi ogni poeta:
Maestra dotta e sottile,

¹⁴ *Ibid.*, p. 180-181.

Ch'accorta se', e gentile,
Ciascun' ti pregia, e onora,
E ne le tue bellezze s'innamora:
Per te in luce daran' felici i parti
Le donne, e noi potrem' sempre lodarti¹⁵.

Lo snodo del XVII secolo: medici e levatrici a confronto sulla scena del parto

Dal punto di vista della storia dell'ostetricia durante il Seicento, almeno in ambito italiano, non si registrò nessuna variazione di rilievo, dato che la letteratura medica rimase fortemente ancorata alle conoscenze scientifiche cinquecentesche; dal canto loro, le levatrici continuarono a esercitare la loro arte senza alcun tipo di interferenza. Degno di nota, invece, è quanto stava accadendo in Francia, ovvero l'entrata in scena del medico e del chirurgo durante i parti. La *mode de l'accoucheur*, da alcuni considerata scandalosa, stava diventando prassi nell'aristocrazia parigina, assicurando così a questi uomini la possibilità, fino ad allora considerata impensabile, di assumere il ruolo svolto dalle levatrici. Nella camera della partoriente si alternavano dunque la manualità delle levatrici, sostituita nei casi più complessi dall'armamentario delle « mani di ferro » dei chirurghi, i quali annoveravano nel loro arsenale leve, forcipi e « cavatesta », il cui uso era ancora ben lungi dall'avere un esito sicuro e felice. Con l'affacciarsi del Settecento, inoltre, il movimento illuminista e l'attenzione dello stato francese alla tutela della madre e del bambino fecero da sfondo alla genesi della nuova disciplina ostetrica.

In Italia la medicina rimase completamente estranea a queste novità fino agli inizi del XVIII secolo e le levatrici continuarono a svolgere il loro mestiere scandito da gravidanze e parti, durante i quali « l'evento biologico della maternità aveva molto spesso il sapore della natura: al tempo stesso di vita e di morte¹⁶ ». Illustrano questa situazione le parole del medico Bernardino Ramazzini¹⁷ che, nel suo trattato *Le malattie degli artefici* (1700), osservava come in

¹⁵ *Ibid.*, prefazione.

¹⁶ Claudia Pancino, *op. cit.*, p. 39.

¹⁷ Bernardino Ramazzini, medico e professore di medicina teorica e pratica prima nello studio modenese (1682) e poi all'Università di Padova (1709), è autore del trattato *De morbis artificum diatriba* (successivamente tradotto con il titolo *Le malattie degli artefici*). In quest'opera, edita nel 1700, l'autore elabora una sistematizzazione del sapere medico in relazione al rapporto che intercorre tra rischio e malattia per ogni professione, in base alla tipologia e alla pericolosità a cui si espone ogni lavoratore.

Inghilterra, Francia, Germania ed altri paesi, forse meno patiscono le levatrici, stante che le partorienti partoriscono le creature stando ne' suoi letti, non sedendo nelle seggiole forate come nell'Italia, alle quali mentre le levatrici assistono, chinate e sempre incurvate, colle mani larghe, stando aspettando la creatura alla porta dell'utero soffrono tanta fatica e pazienza che terminato il parto, alla fine, fanno ritorno alle sue case dirette e dislombate, maledicendo l'arte che hanno intrapreso a fare¹⁸.

Il monopolio delle levatrici sul parto, nei diversi stati italiani, cominciò a essere messo in discussione solamente a metà del XVIII secolo, quando la classe medica e gli amministratori della *res publica* focalizzarono l'attenzione sulla tutela dell'individuo e, più precisamente, sulla madre e sul bambino, inserendo il parto in un contesto di organizzazione sociale. La vita e la salute della popolazione erano infatti tra i principi fondamentali del perseguimento degli ideali illuministici, dato che una crescita demografica costante significava diminuire la mortalità infantile e migliorare la vita dei sudditi sin dalla culla, tutelando così gli interessi dello Stato. Questa presa di coscienza da parte del governo e della classe medica, come si è detto, costituì il fondamento per una maggiore diffusione della cultura ostetrica scientifica, la quale andò concretizzandosi nell'istituzione di numerose scuole per levatrici, commissioni per approvarne le conoscenze e regolamentarle, oltre che una trattatistica dedicata alla loro formazione redatta dai diversi professori che insegnavano in queste istituzioni sanitarie.

“Virtù” e “difetti” delle levatrici nella trattatistica ostetrica settecentesca

Con l'istituzione delle scuole per levatrici e gli esami di abilitazione per l'esercizio dell'ostetricia cominciarono a diffondersi diversi trattati di riferimento, tra i quali l'ormai classico *La commare o raccoglitrice* (1596) di Scipione Mercurio e il più recente *La comare levatrice istruita nel suo ufizio secondo le regole più certe, e gli ammaestramenti più moderni* di Sebastiano Melli, edito nel 1721¹⁹. Anche quest'ultima opera, che ebbe una fortuna editoriale pari a quella del Mercurio, proponeva il profilo della levatrice ideale. Non sarà dunque superfluo riportarne di seguito alcuni passaggi, così da comprendere quali aspetti innovativi siano stati introdotti rispetto al profilo della levatrice descritto dal Mercurio e quali riproposti:

18 Bernardino Ramazzini, *Le malattie degli artefici*, Venezia, Domenico Occhi, 1745, p. 136.

19 «Dal frontespizio dell'opera di Sebastiano Melli emergono solamente pochi dettagli biografici, tra i quali l'origine veneta dell'autore e il fatto che fosse un « professore di chirurgia ».

La comare, quasi con-madre perché con amorosa assistenza leva dalle tenebre alla luce la creatura, viene chiamata comunemente in Italia *levatrice*, forse dal verbo *allevio*, vel *alleva*, quasi alleggiamento, aiuto, o sia sollievo, perché la *savia femina*, sapendo far come va le sue parti e nell'aiutare la partoriente e nel consolarla, le serve di alleggiamento a' dolori e di aiuto in tali affanni. Esposto essere la signora comare una savia donna, timorata d'Iddio, di animo virile, ed onorata, o sia puntuale. In secondo luogo, deve essere virtuosa, onesta e sobria, o sia moderata in tutte le sue azioni. Finalmente deve essere caritatevole, affabile e di costumi generosi²⁰.

Come si vede, Melli elenca in modo puntuale le virtù che ritiene essenziali per una « comare istruita », la quale dovrà innanzitutto essere timorata di Dio e saggia, poiché la « prima cagione di tutte le cose [è] il Signor Iddio, ed essere questo l'unica cagione del nostro ben operare, senza l'assistenza del quale ogni umano sapere e potere è un nulla²¹ ». Confrontando questa descrizione con quella presente ne *La commare o riccogliatrice* del Mercurio si nota subito che il timore di Dio e l'etica cristiana della levatrice continuano a costituire un aspetto pressoché fondamentale, che precede persino la descrizione dei doveri pratici della levatrice. Evidentemente rimaneva costante l'influenza che la Chiesa aveva avuto nei secoli precedenti (e continuava ad avere) nella regolamentazione e nel controllo del parto, ambito indispensabile per tutelare la salvezza delle anime²². Ritornando alla trattazione delle virtù della levatrice ideale, Melli procede elencandone altre e scrive:

Dopo a ciò, passa a conoscere che in altro non consiste l'essere di *animo virile*, se non in operare virtuosamente, stabile nelle savie risoluzioni, spogliata di timor infingardo, il quale ad altro non può servire che a farle perdere la stima, rendendola ridicola. L'essere *onorata*, o sia *puntuale*, consiste nel fare il suo impiego come va e in qualunque de' suoi ufizi non deve lasciarli contaminare né da lusinghe, né da minacce, né dall'oro, ma solo mossa dalla verità e dall'essere tale la cosa qual è, e non da altro²³.

Ciò che risulta emblematico nel passaggio selezionato riguarda il fatto che la levatrice debba essere di « animo virile », e che proprio in questa disposizione caratteriale risiedano caratteristiche come l'onore, la puntualità e l'essere

20 Sebastiano Melli, *La comare levatrice istruita nel suo ufizio secondo le regole più certe, e gli ammaestramenti più moderni*, Venezia, Giovanni Battista Recurti, 1721, p. 146.

21 *Ibid.*, p. 146-147.

22 Per approfondire le modalità di controllo ecclesiastiche sull'operato delle levatrici in Italia, si rimanda a: Jennifer Kosmin, *Authority, Gender, and Midwifery in Early Modern Italy: Contested Deliveries*, London, Routledge, 2021.

23 Sebastiano Melli, *op. cit.*, p. 147.

integerrima e inflessibile rispetto alla corruzione e alle minacce; per certi versi, questi moniti ricordano molto gli avvertimenti alle levatrici fatti dal Mercurio, affinché esse non si riducessero alla reputazione di « infami megere », cioè levatrici che si prestavano a portare avanti pratiche abortive per denaro. Nonostante si trattasse di un mestiere legato alla sfera del genere femminile, la trattatistica medica si premurava, con un certo paternalismo, di porre l'accento sul fatto che, per loro natura, le donne non possedessero spontaneamente quelle virtù cosiddette « virili », ma dovessero espressamente ricercarle e impegnarsi a metterle in pratica in quanto manchevoli di queste ultime.

Dopo aver letto le rappresentazioni di levatrici ideali descritte nei trattati d'ostetricia, appare quasi inevitabile rivolgere l'attenzione alla polemica che, sempre nella seconda metà del Settecento, si scagliò integerrima contro queste donne. Alcuni esponenti della classe medica, infatti, ritenevano che le levatrici fossero le uniche colpevoli dell'alto tasso di mortalità infantile che gravava sulle madri, come testimoniano i seguenti passi:

Ed infatti questa importantissima parte della chirurgia, con gravissimo danno del genere umano, troppo a lungo è stata abbandonata alle semplici donne. Di qui, nel chiaro lume della sacrosanta nostra religione (lo dico con ribrezzo), mille superstizioni inventate dalla immoderata ansietà della salute ed accreditate dalla sciocchezza femminile di quelle donne dell'ultima plebe, alle quali fu rilasciata la cura de' parti²⁴.

Pure non fu quell'arte, per corso intero di tanti secoli, esercitata fuorché da femmine materiali ed empiriche, mancanti affatto delle cognizioni e dei lumi che il fondamento più solido ne stabiliscono. Si badava soltanto a raccogliere i feti esclusi, a purgarne e mondarne il corpo, ed a vietarne agli uomini gelosamente ogni e qualunque ingerenza. Nulla da quelle donne sapevasi di anatomia, nulla sull'uso degli organi alla generazione destinati, nulla, in una parola, delle differenze molteplici dei vari parti o delle loro difficoltà²⁵.

24 Giuseppe Vespa, *Dell'arte ostetricia*, Firenze, Andrea Bonducci, 1761, p. 6-7. Le notizie biografiche riguardanti Giuseppe Vespa sono molto lacunose. Ciò che si può conoscere riguardo all'autore è che fu prima « professore di chirurgia » e in seguito ottenne la cattedra di ostetricia presso la « Scuola del regio Spedale di Santa Maria Nuova di Firenze », come riporta il frontespizio dell'opera citata.

25 Sebastiano Rizzo, *Della origine e dei progressi dell'arte ostetricia*, Venezia, Carlo Palese, 1776, p. 27-28. Le notizie biografiche riguardanti Sebastiano Rizzo sono estremamente scarse. Ciò che si può conoscere riguardo all'autore è che fu, come riporta il frontespizio dell'opera citata, un « nobile padovano, dottore in filosofia e medicina, socio e attuale priore dell'almo collegio de' filosofi e medici di Venezia, socio del collegio de' medici chirurghi, già incisore, poscia lettore di anatomia nel teatro veneto, e ora pubblico professore di ostetricia ».

Le levatrici non si curano di abilitarsi nell'arte loro e continuano in un punto così delicato ad operare con ignoranza e presunzione. Io ho vedute molte vittime miserabili della loro temerità. Quante madri uccise nel fior degli anni dalle inesperte levatrici! Quanti figli straziati, mutilati, uccisi dai temerari tentativi delle medesime²⁶!

Ciò che emerge dalle parole di questi medici è una vera e propria invettiva, secondo la quale la scena del parto « troppo a lungo [era] stata abbandonata alle semplici donne » e ciò aveva portato al diffondersi di una grande inquietudine e di molteplici superstizioni intorno alla scena del parto. Le levatrici, additate come « le donne dell'ultima plebe », avevano inoltre impedito alla classe medica di prendere parte alle nascite, nonostante esse fossero « mancanti delle cognizioni e dei lumi » fondamentali a praticare il loro mestiere: ciò, per la classe medica, costituiva una chiara ammissione di « ignoranza e presunzione ». Le parole dei medici Giuseppe Vespa, Sebastiano Rizzo e Orazio Valota che si sono dette poc'anzi sono essenzialmente una minuscola parte di quella che si potrebbe considerare come un'opera di diffamazione su larga scala nei confronti di quelle donne che si dedicavano, ormai da secoli, ad assistere le partorienti. Il coro di accusa che gridava alle levatrici come assassine, infatti, non poteva che far parte di una ben più grande polemica ideologica diffusasi capillarmente presso gli Uffici di Sanità dei diversi stati italiani; peraltro, le colpe attribuite a queste donne non erano mai indicate con precisione, ma si puntava principalmente il dito contro la loro ignoranza in modo generalizzato. L'Ufficio di Sanità di Verona, ad esempio, tramite un *Proclama in proposito d'allevatrici* datato 16 settembre 1755, descriveva i « disordini » che potevano nascere dall'operato di una levatrice inesperta:

Non leggieri sono i disordini che, di quando in quando, accadono per l'imperizia di alcune donne che intraprendono l'importante ministero d'allevatrice, o sia comare, senza avere cognizione e nemmeno pratica alcuna di ciò ch'esse fanno; e purtutto avviene che in un tempo medesimo corra talvolta a mortal rischio la vita di due persone, cioè della partoriente e del parto ad inesperta allevatrice affidato²⁷.

In un certo senso poteva sicuramente esservi una fondatezza nelle accuse che venivano rivolte alle levatrici, ma quello che non risulterebbe credibile è che

26 Orazio Valota, *La levatrice moderna. Opera necessaria alle comari ed utile ai principianti d'ostetricia ed ai reverendi parrochi*, Bergamo, Stamperia Locatelli, 1791, p. VIII. Le notizie biografiche riguardanti Orazio Valota sono lacunose. Ciò che si può conoscere riguardo all'autore è che fu « chirurgo nell'insigne borgo di Palazzolo [sull'Oglio] ».

27 ASVr, Ufficio di Sanità, Registri degli atti, reg. 42, *Proclami di sanità*, c. 166r (16 settembre 1755).

solo le donne che assistevano al parto potessero essere le uniche e sole responsabili di tante morti. A conferma di quanto detto, nel fascicolo dell'Ufficio di Sanità di Verona riguardante le *Denunzie contro chirurghi, speciali e levatrici*, si trovano molteplici denunce che riguardano la morte o la grave ingiuria di un paziente da parte di coloro che praticano la professione medica: nessuna, però, risulta essere contro le levatrici²⁸.

Conclusioni

A partire dall'analisi delle caratteristiche e delle competenze delle levatrici di età moderna, si è cercato di ricostruirne il profilo ideale attraverso un confronto tra i principali trattati di ostetricia redatti da medici e chirurghi italiani tra il XVI e il XVIII secolo. La scelta di utilizzare questa tipologia di fonti deriva principalmente dal fatto che, nell'arco cronologico considerato e anche nei secoli precedenti, la cultura tramandata da una levatrice all'altra fu prevalentemente orale. Per questo motivo si è cercato di leggere in filigrana, attraverso la trattatistica medica, il profilo della levatrice ideale e dei suoi compiti, nei termini in cui veniva proposto dagli uomini di medicina. Nel dettaglio, la scelta di guardare alla storia delle levatrici partendo dal Cinquecento ha permesso di vedere in progressione gli eventi fondamentali del processo di medicalizzazione del parto e di come questi abbiano influito sull'operato e la formazione delle levatrici. Partendo dalle descrizioni della « mammana ideale » proposte da Scipione Mercurio e passando poi per le forme di disciplinamento statali relative all'ostetricia istituite alla fine del Seicento, si è giunti infine a leggere della polemica ideologica settecentesca contro le levatrici, espressa dai casi emblematici di Giuseppe Vespa, Sebastiano Rizzo e Orazio Valota.

È proprio nella seconda metà del Settecento, infatti, che si assiste ai principali snodi nella storia della nascita in Occidente, i quali ridefiniscono i luoghi, i ruoli e le persone presenti al momento della nascita: basti pensare, ad esempio, al personale preposto all'assistenza al parto, rispetto al quale la levatrice viene – quando possibile – affiancata nei parti più complessi da un medico; muta inoltre il luogo della nascita, dato che l'ambiente domestico viene sostituito – nelle realtà italiane che possedevano strutture sanitarie adeguate – dal ricovero ospedaliero nei reparti di maternità; infine, con la ridefinizione delle gerarchie e dei ruoli al momento della nascita, per le levatrici diviene obbligatorio frequentare le scuole di ostetricia, affinché

²⁸ ASVr, Ufficio di Sanità, Decreti, carteggi e atti diversi, b. XLVII, *Processi e carte in materia di medici, chirurghi, farmacisti ed esercizio abusivo*.

apprendano quel sapere pratico e teorico necessario per ottenere l'abilitazione alla professione. Pur con un ruolo subalterno, le levatrici ormai "patentate", rimangono una figura rilevante grazie al riconoscimento del loro sapere e del loro ruolo da parte della popolazione. Secondo l'opinione pubblica, infatti, l'intervento femminile della levatrice nel momento del parto non poteva essere completamente sostituito da un uomo, considerando anche il fatto che il numero delle levatrici rimaneva superiore a quello dei medici sia nelle realtà cittadine che, soprattutto, in quelle rurali e provinciali.

In conclusione, dalla ricostruzione della storia dell'arte di assistere i parti affiora un intreccio di fili e storie, alle quali le levatrici, i medici, i chirurghi e lo Stato hanno contribuito per ragioni e finalità diverse, e non senza dissidi, a sviluppare questo mestiere. In ogni caso, a prescindere dalle diverse descrizioni delle virtù ideali e dei difetti di queste donne, negli odierni reparti di ginecologia e ostetricia continua a operare la figura dell'ostetrica, confermando in modo tangibile la secolare vitalità di questo mestiere divenuto professione.

Cristina Trivulzio di Belgiojoso entre *care*, *nursing* et médecine

Anne Demorieux
Lycée Thiers, Marseille

Résumé : L'article retrace d'abord la contribution historique de Cristina Trivulzio di Belgiojoso à l'histoire de l'assistance sanitaire lors de sa participation à la République Romaine de 1849, en tant que « directrice générale des postes de soins aux blessés ». Il souligne en particulier les rapports que ses innovations et ses idées entretiennent avec les principes du *nursing* établis par Florence Nightingale. Il examine ensuite les figures de soignantes présentes dans ses « écrits turcs », afin de mettre en évidence quelle en est l'image que la Princesse veut inscrire dans les représentations symboliques de la nouvelle société occidentale. Il s'en dégage l'idée de femmes naturellement portées vers le *care* dans sa double acception de soins au malade et de souci d'autrui, auxquelles la société devrait accorder l'importance et la place qu'elles méritent.

Riassunto: Il saggio ripercorre dapprima il contributo storico alla storia dell'assistenza infermieristica di Cristina Trivulzio di Belgiojoso in quanto « direttrice generale delle ambulanze militari » durante la Repubblica romana del 1849. In particolare sottolinea i rapporti esistenti tra i suoi provvedimenti, le sue idee e i principi del *nursing* stabiliti da Florence Nightingale. In un secondo tempo vengono prese in esame le figure di donne mediche nei ricordi del viaggio in Oriente e nei racconti turchi. Lo scopo è di definire quale immagine simbolica vuole trasmetterne la Principessa alla nuova società occidentale. Così viene delineata la figura di una donna naturalmente indirizzata al *care* in tutti e due i significati di curare e prendersi cura di, cui la società dovrebbe dare l'importanza e il posto che le spetta.

Née en 1808 à Milan au sein d'une vieille famille aristocratique, riche héritière mariée en 1824, selon sa propre volonté, au prince Emilio di Belgiojoso dont elle se sépare quelques années plus tard, patriote libérale convaincue, Cristina Trivulzio est l'une des femmes les plus célèbres du *Risorgimento*. Non seulement elle soutint financièrement ses compatriotes contraints comme elle à l'exil et elle n'eut de cesse de plaider la cause de l'Italie auprès des Français, mais encore intervint-elle directement dans les luttes révolutionnaires en organisant et conduisant à Milan un corps de volontaires napolitains en 1848, puis en prenant en charge l'organisation des soins aux blessés, lors du conflit opposant la République romaine aux troupes françaises en 1849. Cette dernière expérience, au cours de laquelle elle assista personnellement les malades, lui donna également l'occasion de réfléchir à une réorganisation de l'assistance sanitaire à Rome. À ce titre, Cristina Trivulzio di Belgiojoso est l'une de ces femmes engagées qui appartiennent à l'histoire des infirmières, à laquelle nous nous proposons de retracer ici sa contribution.

Comme elle le rappelle dans l'Introduction de la seconde édition de son livre, *L'infermiere in Italia: storia di una professione*, Cecilia Sironi, entend contribuer à une réappropriation de la part des infirmiers italiens de l'histoire de leur profession, en montrant que ses origines sont profondément ancrées dans l'histoire culturelle et philosophique de l'Italie¹. Ce faisant, elle entend expliquer comment cette culture italienne de l'assistance a pu entrer en concurrence avec le modèle professionnel créé au milieu du XIX^e siècle par Florence Nightingale², qui devint la référence dans les pays anglo-saxons. Dans le chapitre consacré à l'assistance sanitaire au cours de ce siècle, Cecilia Sironi explique en effet que les nobles italiennes qui s'intéressèrent à l'assistance sanitaire n'eurent pas assez d'influence pour contrecarrer le poids des médecins, qui constituaient une part non négligeable de la classe politique de l'époque, quant à la nécessité d'une solide formation professionnelle des infirmières³. L'autrice ne mentionne parmi ces dames que Cristina Trivulzio di Belgiojoso,

1 Cecilia Sironi, *L'infermiere in Italia: storia di una professione*, Roma, Carocci, 2012, p. 13-21.

2 Florence Nightingale (1820-1910) est considérée comme la fondatrice de la profession d'infirmière moderne. Après avoir soigné les soldats blessés lors de la guerre de Crimée (1854-1856), elle fut chargée de réformer l'administration sanitaire de l'armée anglaise, puis elle s'intéressa aux hôpitaux civils. Elle se rendit compte de l'importance de former un personnel soignant de qualité et fonda la première école d'infirmières à Londres. Elle est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont le célèbre *Notes on nursing* (1860) qui eut un succès immédiat et international. Voir Cecilia Sironi, *op. cit.*, p. 26-40.

3 *Ibid.*, p. 110.

qui se distingue par son action de secours aux blessés, inscrivant la princesse dans l'histoire des infirmiers en Italie.

In particolare Cristina di Belgiojoso è ricordata per la sua nomina, durante l'insurrezione del 23 febbraio 1849 a Roma, a direttrice generale delle ambulanze militari. Organizzò con « grandissimo buonsenso e praticità » un « servizio che non aveva precedenti », ma la sua attività pare da ascrivere ai contributi di una donna che lotta per l'emancipazione femminile e gli ideali patriottici, e quindi in modo funzionale al suo ideale politico piuttosto che a quelli di una riformatrice dell'assistenza negli ospedali⁴.

Le jugement de Cecilia Sironi est fondé sur la Préface de Sandro Bortone à la réédition du texte de Cristina di Belgiojoso, *Il 1848 a Milano e a Venezia* (Feltrinelli, 1977). Depuis, de nouvelles études ont paru et ont permis d'éclairer de manière significative sa contribution à la République romaine, ce qui permet à Karoline Rörig d'affirmer que :

Sull'esempio del celebre Hôtel-Dieu di Parigi, Belgiojoso istituisce un servizio di assistenza infermieristica, spesso elogiato come precursore e modello ispiratore della Croce rossa di Florence Nightingale. Sviluppa ad esempio un piano di coordinamento del personale e di lavoro per gli ospedali e si adopera per garantire che gli infermieri ricevano una formazione professionale di base⁵.

Mario Massani nous fournit des détails sur l'organisation centralisée mise en place par Cristina, qui était la Directrice générale, chargée de coordonner et superviser les différentes initiatives, et d'indiquer le fonctionnement et l'emploi des douze unités de soin créées. Celles-ci étaient placées chacune sous la responsabilité d'une Directrice qui avait la tâche de la faire fonctionner, en recrutant le personnel nécessaire et en gérant le matériel⁶.

4 *Ibid.*, p. 111. Les « ambulanze » correspondent à « veri e propri ospedaletti mobili che dovevano spostarsi secondo le necessità da un punto ad un altro, sistemarsi a prossimità dei luoghi dei combattimenti, integrarsi a vicenda, prestare le cure ai combattenti, organizzare il trasporto dei feriti gravi ». Mario Massani, « L'opera di Cristina Trivulzio Belgiojoso e delle donne romane durante la Repubblica romana del 1849 », *Giornale di Medicina Militare*, fasc. 3, maggio-giugno 1984, p. 230.

5 Karoline Rörig, *Cristina Trivulzio di Belgiojoso. Storiografia e politica nel Risorgimento*, Milano, Scalpendi editore, 2021, p. 222-223. Si l'autrice fait une confusion entre le système organisationnel mis en place par Florence Nightingale et la fondation de la Croix Rouge en 1864 par Henri Dunant (après qu'il eut constaté les dégâts humains provoqués par la bataille de Solferino en 1859), la nécessité de former et de coordonner les infirmières sont bien deux principes établis par la première.

6 Mario Massani, *op. cit.*, p. 231 et p. 233. Ces Directrices rappellent la figure de la « matron » du système Nightingale.

Quant à Edoardo Manzoni, qui s'interroge sur les éventuels contacts entre Florence Nightingale et les dames italiennes œuvrant dans le domaine de l'assistance, il établit que celle-ci avait au moins entendu parler de la princesse de Belgiojoso dans une lettre de Mary-Elizabeth Mohl, une amie commune⁷. En outre, après avoir évoqué l'importance du texte de Nightingale, *Notes on Nursing*, et la pensée philosophique qui le sous-tend, il conclut que la plupart du contenu avait déjà été exposé entre autres par Cristina Trivulzio Belgiojoso⁸.

Rosanna De Longis rappelle que la princesse ne s'est pas contentée d'organiser des secours provisoires afin de répondre aux circonstances historiques, mais que sa connaissance des conditions de l'assistance sanitaire à Rome l'amena à concevoir un projet global de réorganisation, qu'elle exposa en mai 1849 au triumvirat dirigeant la République⁹. Le manuscrit détaillant ce projet a été examiné par Marisa Siccardi :

In questo documento autografo, indirizzato al Governo della Repubblica, [Cristina] denuncia le condizioni di degrado degli ospedali romani con preciso riferimento all'igiene, al microclima, all'etica, all'assenza di istruzione professionale, alla competenza dei sanitari e all'assistenza infermieristica nel suo complesso, e formula un progetto di formazione e di organizzazione infermieristica e ospedaliera, nel quale si evidenziano i principali punti fermi che verranno richiesti qualche anno dopo dalla Nightingale¹⁰.

Enfin, en analysant d'autres documents d'archives, Simona Bertozzi, Stefania Di Mauro et Edoardo Manzoni ont, eux aussi, montré l'indéniable contribution de Cristina Trivulzio à la définition de l'assistance offerte par les infirmières, dont le but premier devait être le bien-être et l'intérêt des blessés¹¹. Leur étude signale la modernité de ses critiques et de ses propositions au sujet de l'organisation (médecins pas toujours présents, décisions prises le matin sans possibilité d'être adaptées à l'évolution du patient, nécessité d'un personnel d'encadrement qualifié), de la propreté et de l'hygiène (Marisa Siccardi estime

7 Edoardo Manzoni, « Una buona e ordinaria infermiera avrebbe salvato Cavour ». Florence e l'Italia », in *Florence Nightingale e l'Italia. Due secoli di arte e scienza infermieristica*, Roma, Federazione Nazionale Ordini e Professioni Infermieristiche, 2021, p. 78-79.

8 *Ibid.*, p. 90.

9 Rosanna De Longis, « Patriote e infermiere », in Lauro Rossi (a cura di), *Fondare la Nazione. I Repubblicani del 1849 e la difesa del Gianicolo*, Roma, Fratelli Palombi Editori, 2001, p. 105.

10 Marisa Siccardi, « Non solo Nightingale. Le altre donne dell'Ottocento », in *Florence Nightingale e l'Italia, op. cit.*, p. 110.

11 Simona Bertozzi, Stefania Di Mauro, Edoardo Manzoni, « Ricerca storica sul contributo di Cristina Trivulzio di Belgiojoso all'assistenza infermieristica », *Professioni Infermieristiche*, n° 69 (1), 2016, p. 31.

que, si Rome fut épargnée par l'épidémie de choléra qui sévissait alors en Italie, c'est grâce à l'hygiène rigoureuse qu'elle imposa¹²), de la formation (qui devait comprendre un stage pratique), de la nécessité de la reconnaissance sociale des infirmières et de leur rémunération, des droits des malades à être soignés quelle que soit leur nationalité¹³ – anticipant le principe de « neutralité des blessés » de la Convention de Genève (1864) –, à ne pas souffrir, et à participer activement au parcours de soins, selon l'actuel principe « d'auto-détermination¹⁴ ».

Les conceptions de Cristina di Belgiojoso correspondent donc indéniablement aux principes du « *nursing* » édictés par Nightingale. Grâce à ses observations et à son expérience, le gouvernement disposait de tous les éléments pour réaliser une réforme salutaire du système sanitaire à Rome. Les circonstances politiques – défaite de la République romaine et exil des patriotes, puis unification dans une monarchie dirigée par la maison de Savoie – contribuèrent indubitablement à enterrer le projet dans les archives romaines. Toutefois, les analyses au prisme du genre permettent d'avancer une autre explication à l'oubli historique de Cristina Trivulzio di Belgiojoso et de son rôle dans l'assistance sanitaire, à savoir la menace qu'elle constituait pour l'hégémonie masculine. On peut en trouver la preuve dans les nombreuses controverses suscitées par l'action du Comité de secours aux blessés et notamment au sujet des femmes qu'il enrôla, dont la moralité est mise en cause par les ennemis de la République, lesquels les dénigrent impitoyablement¹⁵. Comme le rappelle Rosanna De Longis :

[a]nche i medici non mostrano di apprezzare l'ingresso di queste figure irregolari nell'ambiente sanitario, sia pure in situazione d'emergenza, e molti di loro protestano contro « l'invasione muliebre » e « il dispotismo delle femmine¹⁶ ».

Simona Bertozzi, Stefania Di Mauro et Edoardo Manzoni soulignent les compétences scientifiques acquises par Cristina Trivulzio di Belgiojoso dans le domaine médical et son esprit critique vis-à-vis des médecins¹⁷. On peut dès lors imaginer qu'elle apparaissait à leurs yeux comme une rivale gênante.

12 Marisa Siccardi, art. cit., p. 110.

13 « [...] una delle sue collaboratrici, Enrica Filopanti [...] sottolinea come con "uguale zelo" vengano accolti e curati nelle ambulanze tutti i feriti, sia italiani sia francesi ». Rosanna De Longis, art. cit., p. 103.

14 Simona Bertozzi, Stefania Di Mauro, Edoardo Manzoni, art. cit., p. 31 et p. 33.

15 Voir Rosanna De Longis, art. cit., p. 103-104 ; Marisa Siccardi, art. cit., p. 112-118.

16 Rosanna De Longis, art. cit., p. 104-105.

17 Pier Luigi Vercesi rapporte cette phrase de Mazzini : « *A Roma, la Belgiojoso m'era di tormento pel continuo litigare che faceva con chirurghi, medici e infermieri* ». Pier Luigi Vercesi, *La donna che decise il suo destino. Vita controcorrente di Cristina di Belgiojoso*, Vicenza, Neri Pozza, 2021, p. 238.

Aussi, comme nous l'avons rappelé plus haut, parent-ils, en Italie, entraver la création d'une catégorie d'infirmières hautement qualifiées, contrairement à ce qui se passa en Angleterre où Florence Nightingale reçut l'appui de la classe politique. Dans son essai *Della presente condizione delle donne e del loro avvenire* (1866), la princesse aborde le sujet de la différence entre les deux pays :

Poche settimane sono in Inghilterra non fu forse addottorata in medicina una donna che certamente aveva compito gli studi, e sostenuto con lode gli esami stessi che sono imposti agli studenti prima di conseguire il diploma di medico? Qui non mi si dirà che i pregiudizi popolari renderanno il diploma della donna inglese inutile, e si opporranno all'esercizio della sua professione; poiché è noto a tutti che le donne, anco le più ignoranti, mostrano sovente una strana rivalità verso i medici, sono molte volte a loro preferite dai malati, ed i suggerimenti di essi divotamente seguiti a malgrado della energica opposizione del medico legittimo¹⁸.

C'est en Orient, où la conduisit un nouvel exil, que Cristina Trivulzio di Belgiojoso obtint la reconnaissance de ses compétences de soignante. Le 31 juillet 1849, menacée d'arrestation pour « sentiments irréligieux », elle fuit Rome et l'Italie pour gagner l'Empire turc, où elle acquiert une propriété agricole à Çakmakoglu, dans une vallée isolée de l'Anatolie. Elle s'y installe en octobre 1850 et y restera jusqu'en 1855, lorsque l'Autriche l'autorisera à regagner sa propriété lombarde de Locate. Karoline Rörig nous informe que « *la gente del posto pian piano inizia a fidarsi della strana europea che si prende cura dei suoi pazienti con grande abilità e presto comincia a essere venerata come una misteriosa guaritrice*¹⁹ ». Le journal qu'elle tient lors de son installation à Çakmakoglu et de son voyage à Jérusalem rend compte de sa réputation de soignante ; en effet, entre le 21 octobre et le 28 novembre 1850, on trouve à treize dates différentes la mention de malades qui viennent la consulter ou auprès desquels elle se rend, accompagnée de la description des plaies et symptômes, des diagnostics qu'elle a établis et des soins qu'elle a prescrits²⁰. Voici quelques exemples confirmant qu'elle a acquis d'indéniables compétences médicales :

*La madre è tormentata dalle febbri. La figlia da un ingorgo al fegato proveniente da cessate febbri. Ordino all'una il chinino, all'altra un legger purgante*²¹.

18 Cristina di Belgiojoso, « Della presente condizione delle donne e del loro avvenire », Appendice in *Il 1848 a Milano e a Venezia*, Milano, Feltrinelli, 2011, p. 180-181.

19 Karoline Rörig, *op. cit.*, p. 234.

20 Voir Marchesa Cristina Trivulzio Principessa di Belgiojoso, *Diario d'Oriente. Testamento di Cristina. Lettere a François Mignet*, a cura di Mino Rossi, Brescia, Marco Serra Tarantola Editore, 2021, p. 30-43.

21 *Ibid.*, p. 32.

*Soffre di un dolore (sembra reumatico) alla coscia, e di un ingorgo glandolare all'inguine dello stesso lato. Il dolore può essere cagionato dall'ingorgo. Raccomando delle unzioni di olio, e impiastri di linosa, gli pongo un vescicante alla parte interna della coscia, e gli lascio un po' d'acetato di morfina per medicarlo*²².

*Mi consultano pure due vecchi. L'uno per uno sforzo alla gamba di poca entità. L'altro per una palpitazione alla bocca dello stomaco, la quale potrebbe dipendere da un aneurisma della vena aorta*²³.

Dans les écrits qui relatent son voyage en Asie Mineure et en Syrie, ainsi que dans ses récits turcs, d'abord publiés dans la *Revue des Deux Mondes* en 1856, puis parus en volumes, Cristina Trivulzio accorde une certaine importance aux femmes soignantes, qui, même si elles sont loin d'en constituer l'objet principal, s'insèrent dans un discours plus général sur la condition des femmes orientales. Aussi est-il intéressant d'examiner quelle image de femme soignante présentent ces textes qui, destinés à la parution, deviennent parole publique, porteuse d'un ordre symbolique destiné à accompagner et orienter les transformations sociétales en cours.

La principale figure appartenant à cette catégorie est celle de la narratrice à la première personne, bien évidemment omniprésente dans les textes qui composent le recueil *Asie Mineure et Syrie. Souvenirs de voyage*. Elle y évoque, dans une moindre mesure que dans le journal, le rôle de médecin qu'elle est invitée à tenir auprès de différents personnages rencontrés. Le premier est le muphti d'Angora :

Ce digne homme avait perdu la vue depuis quelques années et les docteurs qu'il avait consultés avaient prononcé le mot de cataracte. Il voulut savoir ce que j'en pensais, car ma réputation en fait de science médicale est aussi bien établie en Asie que celle de M. Andral l'est à Paris. Je crus pouvoir lui donner quelque espoir, car je n'aperçus point de véritable cataracte, et je lui conseillai un traitement auquel il s'assujettit sans hésiter, et qui, dès les premiers jours, lui procura quelque soulagement²⁴.

La narratrice souligne, grâce à une comparaison hyperbolique avec le médecin pathologiste Gabriel Andral (1797-1876), pionnier de l'hématologie, sa « réputation en fait de science médicale », et elle se valorise grâce à l'emploi du terme « science », alors presque exclusivement associé au genre masculin. Cette réputa-

²² *Ibid.*, p. 35.

²³ *Ibid.*, p. 28.

²⁴ M^{me} la Princesse de Belgiojoso, *Asie Mineure et Syrie. Souvenirs de voyage*, Paris, Michel Lévy Frères, 1858, p. 28.

tion est ensuite confirmée par la confiance aveugle que lui fait le muphti qui « s'assujettit sans hésiter » au traitement préconisé par une femme. Le choix du verbe « assujettir » est particulièrement fort lorsque l'on sait que les textes orientaux de Cristina n'ont cessé de dénoncer la condition d'assujettissement des femmes dans les harems turcs, où les épouses sont séquestrées et traitées comme les esclaves achetées pour le plaisir du maître de maison. Si, dans un pays où les femmes n'ont aucune liberté, on est capable de reconnaître les compétences médicales d'une femme, que devrait-il en être dans les pays occidentaux considérés comme plus civilisés ? Enfin, sa réputation est justifiée par l'efficacité du traitement.

Cet extrait montre aussi l'éthique de la narratrice vis-à-vis de son patient, car elle fait preuve de prudence sans toutefois lui refuser l'espoir d'une amélioration. Cette sollicitude bienveillante se manifeste également lorsqu'elle est amenée à « remplir l'office de médecin auprès d'une jeune fille malade depuis un an et que son père, surmontant son aversion pour les chrétiens, [l']avait priée de visiter²⁵ ». Après avoir établi que la jeune fille souffrait d'une « affection du cœur », la narratrice, convaincue que celle-ci est causée par quelque chagrin, interroge la malade pour découvrir l'origine du mal. Elle apprend alors qu'il est dû à une rencontre nocturne avec un chat noir, animal de mauvais augure. Incapable de la convaincre qu'elle a pu se tromper, elle conclut : « quelque absurde qu'en fût la cause, le mal n'en existait pas moins. Je pratiquai une saignée, je recommandai la distraction, l'exercice²⁶ [...] ». Ainsi la narratrice considère-t-elle la malade dans son intégralité physique et morale ; elle comprend qu'il faut prendre en charge sa souffrance, même si elle n'est causée par aucune pathologie reconnue ; la saignée qu'elle pratique est en fait un acte placebo destiné à montrer à sa patiente son souci de la soigner. Or ce « souci fondamental du bien-être d'autrui²⁷ » correspond à la définition du « *care* » établie par Carol Gilligan. La prise en compte du bien-être de l'autre dans les choix qui impactent nos vies, que la psychologue américaine considère comme caractéristique de la morale féminine, se retrouve chez Habibé, l'une des protagonistes du récit *Un prince kurde*.

Habibé est l'une des femmes du kurde Méhémed, qui l'a sauvée de la captivité alors qu'elle avait été enlevée par des Bohémiens et l'a épousée. Celle qui est en réalité la fille du consul du Danemark ne supporte pas cette situation et n'a cessé de faire avertir son père pour qu'il vienne la libérer. Cependant, au moment même où elle pourrait recouvrer la liberté, elle préfère suivre son

²⁵ *Ibid.*, p. 44.

²⁶ *Ibid.*, p. 47.

²⁷ Sandra Laugier et Patricia Paperman, « La voix différente et les éthiques du *care* », in Carol Gilligan, *Une voix différente. La morale a-t-elle un sexe ?*, Paris, Flammarion, 2019, p. XI.

époux dans la captivité parce qu'elle se soucie de son sort (*she cares about*). Il est fort symbolique qu'après la mort de ce dernier, Habibé choisisse « de se retirer dans un couvent des sœurs hospitalières de Saint-Vincent-de-Paul établi en Palestine²⁸ ». En effet, Saint Vincent est une figure importante dans l'histoire des infirmières, comme le rappelle Cecilia Sironi, qui considère que, confiant aux religieuses un rôle public d'assistance, il contribua à créer les prémices nécessaires à l'œuvre de Florence Nightingale²⁹.

Dans ce même récit, la narratrice apparaît brièvement comme protagoniste et, tout comme dans *Asie Mineure et Syrie*, elle se présente à nous en tant que médecin :

Ces visiteurs venaient de l'Occident : c'étaient des Francs, et trois femmes se trouvaient parmi eux, une petite fille, sa mère et la camériste. On se disait tout bas que l'une des femmes connaissait la médecine, que partout sur son passage les boiteux devenaient ingambes, et les aveugles clairvoyants. L'une des épouses du maître de la maison se souvint qu'elle était fort malade depuis quelques années : elle voulut consulter la dame franque, qui n'était autre que moi-même. Je fis ma visite de médecin en conscience³⁰.

La situation énoncée correspond à celle de Cristina lors de son voyage à Jérusalem, ce qui nous permet d'identifier la narratrice comme un *alter ego* de l'autrice. Comme dans le texte précédemment évoqué, la réputation de soignante de la femme étrangère est soulignée grâce à une hyperbole créée, cette fois, par le registre miraculeux, exprimé grâce à des antithèses. En effet, il se dit d'elle qu'elle rend les boiteux « ingambes » et les aveugles « clairvoyants », de même que dans l'Évangile, après que les infirmes se sont approchés de Jésus, la foule constate que « les boiteux marchaient, que les aveugles voyaient » (Matthieu 15 : 31).

Dans le récit intitulé *Emina*, nous retrouvons également une narratrice médecin, une occasion pour l'autrice de commenter la banalité de la situation en Orient :

Oh, fit-elle, docteur !... – Le lecteur peut rire et je l'y autorise de grand cœur ; mais rien ne prête moins à la plaisanterie en Orient qu'une femme exerçant la médecine, et dans les villes de l'intérieur ce sont toujours des femmes grecques ou arméniennes qui ont la clientèle des harems. À Constantinople aussi, dans le palais même du sultan, et malgré ses docteurs attitrés, ce fut une femme

28 M^{me} la Princesse de Belgiojoso, *Scènes de la vie turque*, Paris, Michel Lévy Frères, 1858, p. 276.

29 Voir Cecilia Sironi, *op. cit.*, p. 60.

30 M^{me} la Princesse de Belgiojoso, *Scènes de la vie turque*, *op. cit.*, p. 172.

médecin comme moi, et peut-être un peu moins que moi, qui eut naguère l'insigne honneur d'arracher la sultane à une mort qui paraissait inévitable³¹.

Adoptant cette fois le ton léger de la plaisanterie, la narratrice dénonce ainsi avec ironie l'absence de reconnaissance des femmes médecins en Occident et souligne ses propres compétences médicales.

Une autre figure de soignante apparaît dans ce texte, il s'agit de la protagoniste éponyme qui, contrairement aux autres protagonistes des récits turcs, ne grandit pas dans un harem mais connaît une enfance libre, au contact de la nature, puisqu'elle est bergère.

Si elle fût demeurée dans l'étroite enceinte de la maison paternelle, enchaînée aux soins accablants d'un pauvre ménage, les dons naturels qu'elle avait reçus de Dieu se seraient desséchés et flétris faute d'aliments et de culture. Livrée à elle-même, soutenue par la contemplation des œuvres immortelles et divines, elle devint une petite personne fort différente des êtres qui l'entouraient ; elle acquit un peu de science, exerça son esprit et éleva son cœur à la source du beau et du vrai³².

Observatrice attentive du monde qui l'entoure, convaincue que tant de beauté doit avoir son utilité, l'enfant acquiert une connaissance empirique des vertus pharmaceutiques des plantes et utilise sa « science » pour soigner les autres.

Emina songea bientôt à se faire de petites provisions de ces drogues, qu'elle enferma dans des boîtes en papier, et elle se composa en peu de temps une espèce de pharmacie qui n'était pas sans valeur. Une fois convaincue que ces plantes faisaient autant de bien aux créatures humaines qu'aux animaux, elle les administra à quelques enfants malades qu'elle rencontra dans la montagne, et elle devint ainsi un petit docteur, tout empirique à la vérité, mais dont le traitement n'en avait pas moins de succès³³.

Cristina Trivulzio crée son personnage sur l'archétype féminin de la guérisseuse, figure à laquelle elle rend sa dignité en employant les termes de « science », « pharmacie » – qui est d'abord la « science des remèdes et des médicaments » (Paré, 1575) –, et de « docteur » ; et même si cette science est « tout empirique », rappelons que les racines de la médecine plongent dans l'empirisme, et que les connaissances de l'autrice dans le domaine médical semblent ressortir à l'observation et à l'expérience³⁴. Malgré le milieu sauvage

31 *Ibid.*, p. 128.

32 *Ibid.*, p. 11.

33 *Ibid.*, p. 10.

34 En effet, rien dans les biographies consultées ne laisse supposer un intérêt pour l'étude de la médecine ni même la lecture d'ouvrages scientifiques médicaux. Marisa Siccardi en revanche

et isolé dans lequel elle grandit, Emina est aux antipodes de la sorcière de Michelet, car c'est de Dieu³⁵ qu'elle tient ses dons et son seul but est de faire le bien. C'est pourtant pour une « sorcière » pratiquant l'art des poisons que veut la faire passer sa rivale, lorsqu'Emina tente de soigner leur mari, gravement blessé et délirant, avec un de ses remèdes, alors que l'autre épouse n'hésite pas à recourir à un imam exorciste, dont on apprendra qu'il est un simple bouvier.

Cette première tentative ne réussissant pas, Ansha proposait déjà de défaire les bandages, qui, selon elle, gênaient la circulation du sang, et d'envoyer quérir certain iman bien connu pour plusieurs cures miraculeuses, lorsque la grand-mère, s'opposant à ces mesures, déclara qu'Emina s'y connaissait en médecine beaucoup mieux que l'imam, et qu'il fallait s'en rapporter à elle³⁶.

Cette phrase montre la sottise d'Ansha, qui veut défaire les bandages entourant les blessures (causées par des coups de poignard), destinés à contenir la perte de sang, et, par l'expression « cures miraculeuses », dénonce ses croyances superstitieuses. Au contraire, le savoir d'Emina est reconnu par la grand-mère, incarnation de l'autorité conférée par la sagesse.

Emina est également une figure de dévouement et d'abnégation : elle reste au chevet du malade pendant quinze jours, se privant de sommeil pour ne pas le quitter, car seule sa présence l'apaise et elle seule semble capable de soulager ses douleurs. Cette sollicitude bienveillante est emphasized par l'attitude de l'imam, dont la narratrice dresse un portrait dépréciatif et ironique que l'on peut résumer en ces termes : « imposture, hypocrisie, fourberie » et « gourmandise³⁷ ». Ce dernier, après avoir pratiqué un rituel de sorcellerie au cours duquel il fait égorger un coq noir et « [marmotte] des formules mystérieuses³⁸ » :

[prépare] un charme salulaire, et le [laisse] comme auxiliaire auprès du malade, absolument comme nos grands médecins d'Europe laissent auprès de leur malade de distinction un aide-médecin chargé de veiller à l'administration des médicaments et de combattre les crises imprévues³⁹.

rappelle que « nei dieci anni trascorsi a Parigi, oltre alla frequentazione di medici, le era nota l'attività e l'organizzazione delle Figlie della Carità di San Vincenzo, che personalmente aveva già riprodotto in Locate ». Marisa Siccardi, art. cit., p. 112.

35 Pour l'autrice, profondément croyante, il ne peut s'agir que du Dieu chrétien ; Emina se convertit d'ailleurs au christianisme.

36 M^{me} la Princesse de Belgiojoso, *Scènes de la vie turque*, op. cit., p. 172.

37 *Ibid.*, p. 89.

38 *Ibid.*, p. 99.

39 *Ibid.*, p. 101.

Tout en critiquant ce personnage typiquement oriental, la narratrice, par le biais de la comparaison établie, lance une pique contre les médecins européens auxquels elle reproche de confier les malades aux soins de soignants – dont le genre masculin est clairement indiqué – aussi inutiles qu’un « charme salubre », à cause de leur incompétence⁴⁰ et de leur indifférence envers les patients. Rappelons ce que Cristina écrivit dans une lettre ouverte à M. Pages, nouvel intendant des hôpitaux romains, publiée dans le journal turinois *La Concordia* le 21 septembre 1849 :

Sotto pretesto di economia, voi avete privati [i feriti] delle cure alle quali erano accostumati, e che avevan loro conservata la vita. Si sa, anche in Roma, che le donne soltanto sanno raddolcire i patimenti degli infermi e dei morenti [...].

Effectivement, seuls les soins dévoués d’Emina sauvent son époux.

Cristina Trivulzio di Belgiojoso est incontestablement précurseur du *nursing* tel que le définit Florence Nightingale. De par ses observations et son expérience, elle est consciente que les infirmières constituent un corps à part, complémentaire de celui des médecins et indispensable à la prise en charge des malades. Dans ses textes sur l’Orient, elle s’attache à conférer une dignité aux femmes soignantes, grâce à la démonstration de leurs compétences, lesquelles sortent du domaine purement médical et technique pour prendre en compte le bien-être global du malade. Cette compétence, héritée de la *caritas* chrétienne, s’inscrit dans l’éthique du *care*, qui, appliquée ici dans le domaine médical, se propose de revaloriser la prise en compte des relations humaines.

⁴⁰ « Cristina [...] constata personalmente la rete infinita degli abusi perpetrati negli ospedali, denunciando innanzi tutto la pessima qualità dell’assistenza infermieristica, affidata a “uomini ineducati e rozzi, ruvidi, e sovente ubriachi” ». Maria Grosso, Loredana Rotondo, « “Sempre tornerò a prendere cura del mio paese e a rivedere te”. Cristina Trivulzio di Belgiojoso », in *Donne del Risorgimento*, Bologna, Il Mulino, 2011, p. 87.

Donne, Madonne e medicina

L'opera del pittore Alfio Rapisardi tra analisi cliniche e cinematografia

Nicoletta Lepri

Centro di Studi sul Classicismo, Prato

Riassunto: Negli anni '60-'70 del Novecento, a Firenze, il pittore Alfio Rapisardi si lega d'amicizia con il direttore di un noto istituto di analisi, che condivide i suoi costumi maschilisti, in linea con i tempi. Ma l'emancipazione della donna ne richiede la valorizzazione come medico, infermiera, hostess di sala, e Rapisardi stesso intitola dipinti e litografie al tema *Donne e medicina*, stilizzando moderne madonne fra camici e strumenti scientifici. Del mistero della nuova femminilità tiene conto anche Mario Monicelli per il film *Amici miei*. Una scena è girata nell'istituto, davanti a una Madonna di Rapisardi che diventa contrappunto al ridicolo esistenziale espresso dai due personaggi maschili sullo schermo.

Résumé : Dans les années 1960-1970, à Florence, le peintre Alfio Rapisardi se lie d'amitié avec le directeur d'une clinique bien connue, qui partage ses habitudes où les hommes dominant, conformément à leur époque. Mais l'émancipation de la femme passe alors par sa valorisation en tant que médecin, infirmière, aide-soignante, et Rapisardi lui-même consacre des tableaux et des lithographies au thème *Femmes et médecine*, stylisant des madones modernes parmi les blouses blanches et les instruments scientifiques. Mario Monicelli illustre également le mystère de la nouvelle féminité dans son film *Amici miei*. Une scène est tournée dans cette clinique, devant une *Madone* de Rapisardi qui devient un contrepoint au ridicule existentiel exprimé par les deux personnages masculins à l'écran.

Fino a pochi anni fa chi si aggirava per il centro storico di Firenze aveva buona probabilità di imbattersi in un anziano personaggio dalla figura asciutta, i capelli candidi intorno al capo raccolti alla nuca in un codino, la barba lunga ma ravviata, in mezzo alla quale lampeggiava, al saluto o durante la conversazione, come un vezzo sapientemente dosato, un sorriso perfetto e ancora seducente. L'eleganza ricercata che sempre l'aveva contraddistinto e lo aveva chiamato fino al 2017 a prestare la sua immagine a campagne pubblicitarie di gioiellerie e prestigiose marche di abbigliamento, gli imponeva d'estate camicie di seta col fazzoletto sporgente dal taschino e fini cappelli di paglia, d'inverno baschi alla francese e un mantello nero da artista romantico, girato in ampio drappeggio sopra una spalla, anche per nascondere l'indebolimento fisico degli ultimi anni (fig. 1).

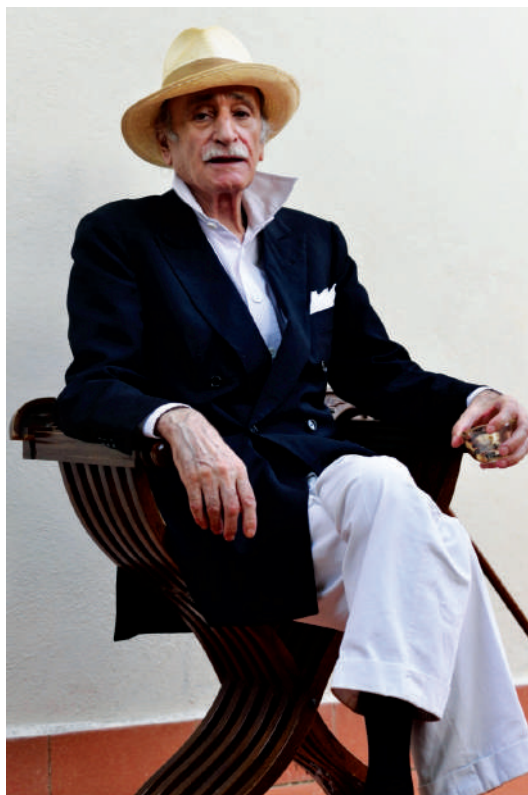


Fig. 1. Alfio Rapisardi, 2015. © Foto Massimo Rapisardi.

L'artista Alfio Rapisardi si è spento nel capoluogo toscano a 89 anni, il 1° di agosto del 2018¹. Benché i genitori fossero giunti in Toscana dalla Sicilia, dalla provincia di Enna, Alfio aveva fatto di Firenze, suo luogo di nascita², anche una città di speciale elezione, che lo aveva ogni volta costretto a ritornare a quel centro cittadino, sia dalle residenze temporanee scelte nella campagna toscana, sia dai tanti viaggi e soggiorni all'estero. E ciò sebbene a Firenze lo attendesse ogni volta una difficile relazione con critici e gallerie d'arte, per l'insofferenza sempre dimostrata verso le consuetudini e le regole del mercato artistico.

Atteggiato a restauratore del genio rinascimentale, figura malapartiana di toscano "maledetto" e simpaticamente trasgressivo rimasta nella mente e nel cuore di tanti – anche per la generosità con cui condivideva la sua tavola e lasciava aperte a visitatori e curiosi le sue case³, di un'opulenza quasi decadente e dannunziana, tutte collocate in palazzi d'epoca e in strade caratteristiche –, Rapisardi, cultore della fiorentinità, fu geniale osservatore dell'universo mondo e come tale viaggiatore per vocazione, sempre in fuga e sempre di ritorno (fig. 2).

Ancora giovane, dopo le prime affermazioni e appena le finanze glielo permisero, raggiunse la città-mito, New York, che avrebbe rivisitato anche in età più matura, per soggiorni ugualmente importanti. Nel 1967 curò per conto del governo italiano l'allestimento del padiglione nazionale nella grande esposizione di Sidney di quell'anno. Con analogo carattere di rappresentatività e in un'ottica di ufficiale scambio fra diverse culture, nel 1978 Rapisardi presentò al pubblico giapponese un'enorme opera scultorea in legno realizzata estemporaneamente nella sala principale del Palace Hotel di Tokyo, dando di mazza e di scalpello su una gigantesca sezione di tronco

1 Le notizie qui fornite sono tratte dal primo studio completo sull'artista, redatto raccogliendo testimonianze, foto e documenti tra parenti e amici: Nicoletta Lepri, *A. Rapisardi. Cavalcando...*, Vicchio di Mugello, LoGisma 2020. La bibliografia precedente, riportata in appendice nel volume, consta solo di opuscoli stampati in occasione di mostre e articoli divulgativi con scarsi dati biografici. Si veda tuttavia anche Francesco Pestellini, *Alfio Rapisardi*, catalogo della mostra (Firenze, Galleria Santacroce, 1965), Firenze, Edizioni d'arte Santacroce, 1965; Mario Bertolà, « Incontro con Alfio Rapisardi », *Corriere Poeti e Pittori. Mensile di attualità artistica e letteraria*, n° 22, 1976, p. 18-21; Claudio Nobbio, *Alfio Rapisardi. Vent'anni di pittura, dal '70 al '91*, in *Un gesto un'immagine. Mostra di artisti toscani per la creazione di un centro TV*, catalogo della mostra (Firenze, Palazzo Strozzi, 11-26 gennaio 1992), Firenze, Ente Nazionale Sordomuti, p. 170-199. Cf. inoltre ora i siti www.giastinphoto.com e www.alfiorapisardi.com curati dall'amico e collezionista Giustino Nibbioli.

2 Si vantava di avere visto la luce in Via Taddea, nella zona del mercato centrale, nella stessa casa in cui era nato Carlo Collodi.

3 Sulle abitazioni di Rapisardi, cf. per esempio Carlo G. Dansi, « La casa di Alfio Rapisardi. Dove rivive lo spirito del Rinascimento », *Vogue Italia*, gennaio 1977, p. 154-157; Angelika Taschen, « Alfio Rapisardi », in *Interni toscani*, Köln, Benedikt Taschen, 1998, p. 48-51.

d'albero, tra l'andirivieni di ospiti e personale di servizio stupiti e ammirati, come in una sfida lanciata dall'estro italiano al calligrafismo e al naturalismo stilizzato della più nota tradizione artistica del lontano Oriente.



Fig. 2. Alfio Rapisardi tra le mura domestiche, 2017. © Foto Giustino Nibbioli

Dopo numerose altre mostre in varie città d'Europa, nel 1981 Rapisardi fu a San Francisco per esporre alla Galleria Barclay Simpson, fermandosi poi per quasi un anno in California, dove il suo nome si legò a quello di personalità dell'arte e dello spettacolo come Andy Warhol e Frank Sinatra. Resta vivo nella memoria di committenti e tra i proprietari di case e locali pubblici decorati allora con i dipinti e le sculture dell'artista. Gli fu addirittura intitolato un ristorante alla moda che Alfio aveva progettato e arredato a Los Angeles.

Alla fine degli anni Ottanta, seguendo un desiderio di scoperta e di conquista di nuovi mercati artistici, Rapisardi soggiornò diversi mesi anche a Santo Domingo dove, fra un'esposizione e l'altra, svolse per diversi mesi un'attività di insegnamento patrocinata dal governo della Repubblica Dominicana.

Ma ogni volta diventava impellente il bisogno di rientrare a Firenze, una sorta di sposa ideale nel cui abbraccio agitare gli effetti della sua arte e dentro la quale, poi, malgrado i tradimenti e forse grazie a essi, rifugiarsi e agire con maggiore trasporto.

Una moglie vera Rapisardi ce l'aveva: la bella donna Teresa, napoletana, che con il suo calore partenopeo, le forme mediterranee armoniose, i capelli

bruni, recuperava e aggiornava le eredità meridionali dell'artista aggiungendovi ambizione e raffinatezza. Una donna "giusta" e "riconosciuta" e tuttavia mai compresa, certo non abbastanza rispettata, che dopo lunghi anni di separazione avrebbe ritrovato Alfio, per volontà di uno dei figli, solo alla fine della sua vita, morendo di lunga malattia quasi all'indomani di quell'ultimo appuntamento, pochi mesi prima che il marito stesso venisse a mancare. Ma se il cameratismo che tanto gratificava Rapisardi generalmente metteva al bando le donne, oggetto di insaziabile e continuo desiderio però mai assunte all'onore del pari a pari – secondo il costume purtroppo allora dominante in Italia – ogni altro rapporto durevole intrattenuto dall'artista durante gli anni con il sesso femminile, fuori da quel matrimonio che tanto gli era sembrato pesare, sembra a posteriori un vano anelito di completezza, perché finiva sempre per presupporre e richiamare un di più che si trasformava presto in nuovo tradimento, in infrazione, in orgia.

Dal 1958, quando la sua cifra stilistica si concretizzò in *Erotismo*, un nudo femminile che fece scalpore per essere palesemente un ritratto senza veli di Teresa, le donne avevano finito col diventare un'ossessione per Rapisardi. E ogni volta il turbamento iniziale, condotto all'appagamento fisico ma senza alcuna profonda empatia, si trasformava in ferita che invocava il risarcimento di nuove esperienze. Facilmente l'uomo bello, talentuoso e dai modi diretti otteneva che le giovani artiste di passaggio, o certe spregiudicate che conoscendo i gusti del maestro lo cercavano per proporsi come modelle, curiose del seguito che ciò avrebbe potuto avere, finissero poi per fermarsi nella casa dell'artista e vivere con lui storie intense, quasi sempre brevi, che in ogni caso lasciavano traccia nelle opere di Alfio e, nelle protagoniste femminili, il retrogusto amaro di un rapporto asservito e poco esclusivo, nel quale non erano mancate però, da parte dell'artista, premure, cure, regali⁴.

Il più delle volte si trattava di regali costosi, come si addiceva alla grande generosità di Rapisardi e al denaro che il mestiere gli stava procurando: gioielli, auto, persino l'apertura di fondi commerciali. All'occorrenza, cure mediche. Quest'ultima opzione era resa possibile dalla profonda amicizia dell'artista con Manfredo Fanfani, fondatore e direttore di un importante e prestigioso istituto di analisi cliniche fiorentino che ancora porta questo nome.

Fanfani era stato il medico che aveva assistito Alfio all'inizio della carriera, dopo le prime mostre e i primi successi, quando l'artista si portava ancora dentro quel male interiore che lo aveva travagliato nella prima gioventù, per l'impossibilità di esprimere liberamente la propria creatività, e la difficoltà di

4 Nicoletta Lepri, *op. cit.*, p. 44.

comporla con i doveri familiari. Aveva contratto nozze riparatrici in attesa della nascita della prima figlia, nel 1954. Temeva di non farcela a sostenere i nuovi impegni, abborriva quegli alloggi di fortuna nel centro storico più fatiscente attraverso i quali trascinava la famigliola, quelle soffitte con bagno in comune e divisori di tela e faesite che nottetempo Rapisardi smontava per ricavarne supporti da dipingere a lume di candela e vendere velocemente l'indomani, prima che vicini e conviventi si rendessero conto di ciò che mancava. In uno di quei ricoveri per sfrattati tentò infine il suicidio, appendendosi però a una trave marcia che non resse il peso. Alfio, tanto sensibile alla cinematografia e al teatro al punto che nella sua opera si possono indovinare i film e gli spettacoli che più lo colpirono durante gli anni, lui che nel 1958 avrebbe chiamato il secondo figlio Massimo in onore del celebre *Conte Max* di Giorgio Bianchi – film interpretato da Vittorio de Sica e da poco nelle sale – anticipò così senza saperlo, con quel maldestro episodio autolesionistico, una celebre scena del film *Harold e Maude* di Al Hashby del 1971. La sua era stata palesemente una richiesta d'aiuto, che però gli costò quasi due anni di internamento nel manicomio fiorentino di San Salvi.

Nella clinica poté tuttavia lavorare, disegnare, dipingere, seppure con la tavolozza povera e ricorrente che gli era consentita, con i colori che gli venivano regalati dai parenti in visita: nature morte e paesaggi gessati che ricordavano quelli di Rosai, qualcuno dei santi della grande devozione italiana, figure maschili dolenti e tormentate davanti a bottiglie vuote, donne dagli occhi tristi e dai gesti di compianto e lamentazione. E una speciale forma di autoritratto, reinventato con insistenza con poche varianti dovute forse appena alla forma della tela: Alfio agonizzante in una branda metallica d'ospedale, con l'amato fratello Mario a capoletto o piegato su di lui in un abbraccio, e intorno donne mute e piangenti, brune come le donne del Sud e come la moglie, declinazione della figura del conforto, senso al dolore umano. Il carattere sanitario è ogni volta accentuato dai colori pacati, da un bianco-giallastro prevalente che si riflette anche sui volti senza diventare luce (fig. 3 e 4).

Questa produzione appassionata e sofferta fu notata da un medico dell'ospedale che la segnalò ad alcuni intendenti d'arte. Questi organizzarono per Rapisardi, all'uscita dal nosocomio, più di una mostra presso diverse gallerie.



Fig. 3. Alfio Rapisardi, *Il moribondo*, tempera su faesite, 1955. Mercatale Val di Pesa, Collezione Nibbioli.



Fig. 4. Alfio Rapisardi, *Veglia d'ospedale*, tempera su faesite, 1955. Mercatale V. di P., Collezione Nibbioli.

L'affermazione definitiva giunse nel 1956 con l'esposizione alla Strozziina di Firenze, una Galleria aperta nel 1949 nei sotterranei di Palazzo Strozzi per diventare trampolino di lancio di nuovi artisti e vetrina di grandi talenti già affermati. Il comitato direttivo, presieduto da Carlo Ludovico Ragghianti, promosse fino al 1972 mostre di pittori come Rosai stesso, progetti creativi di architetti quali Le Corbusier e Alvar Aalto. Di Alfio, furono selezionate molte delle opere dipinte nel tempo della reclusione psichiatrica. Il risultato fu emozionante, notevole per affermazione critica e per risultato economico. Iniziava lentamente la ripartenza.

A questo periodo, data l'amicizia di Rapisardi con il dottor Fanfani, grande collezionista appassionato di arte ed artisti, autore nel tempo di numerosi brevi saggi di iconografia e di storia del costume e della medicina in relazione all'arte: *cabiers* elegantemente rilegati in colori pastello che ancora oggi è possibile trovare disposti sui tavolini delle sale d'attesa del Centro di Analisi Cliniche Fanfani di Piazza Indipendenza a Firenze, per intrattenere i pazienti ed essere più tardi portati nelle loro case. La sede del Centro costituisce del resto un'esposizione permanente di nomi prestigiosi dell'arte italiana del secondo dopoguerra, molti legati all'ambiente fiorentino: Loffredo, Bueno, Pini, Vadalà, Vagnetti, Annigoni, Guttuso, Capogrossi... E Rapisardi, naturalmente, del quale l'istituto possiede circa centoventi opere, molte donate nel corso degli anni dall'autore per ricompensare prestazioni mediche riservate all'artista, ai suoi familiari, alle sue tante amanti. I dipinti e le sculture, ricorda Fabio Fanfani, figlio di Manfredo e attuale direttore della struttura sanitaria⁵, arrivavano in genere per le ricorrenze di rito, specialmente a Pasqua e a Natale, in confezioni regalo con tanto di nastro e di fiocco, il più delle volte con dediche di sincera gratitudine tracciate sul retro della tela, spesso consegnate a mano da un Rapisardi ormai maturo, che entrava trionfalmente in istituto circondato dall'attenzione delle impiegate.

Ma il pittore giovane, promettente e tuttavia dal carattere schivo e tormentato, dovette sollecitare subito, oltre che l'attenzione, l'impegno tutelare del medico, maggiore di lui di pochi anni, che gli procurò qualche prima, importante commissione. Dalla frequentazione nacque poi una confidenza esclusiva, soprattutto per l'affinità nel sognare in grande e la passione per il gentil sesso, che nelle sale e negli ambulatori di Piazza Indipendenza, piacevolmente arredati come le stanze di un hotel di lusso, faceva sì che non solo si dimostrasse fiducia alla professionalità di giovani dottoresse e infermiere, ma che si scegliessero anche assistenti di sicura avvenenza e grande amabilità, avvitate in eleganti divise blu come hostess di volo, per rilassare i pazienti con la loro presenza, in

⁵ Ringrazio il dottor Fabio Fanfani per avermi permesso di trattare qui argomenti per lui tanto personali.

un'impressione di piacevole viaggio e di cura personalizzata attraverso le differenti patologie. All'imperfezione organica, si sapeva opporre l'organizzazione ineccepibile e l'accoglienza dell'istituto, ispirato, come faceva risaltare una famosa lettera indirizzata al direttore dal sindaco di Firenze Giorgio La Pira e oggi esposta nella *hall* della struttura, all'interazione di « sanità » e « bellezza ».

Il vero e proprio sodalizio nato tra Manfredo e Alfio, da un lato permetteva dunque all'uomo di scienza di penetrare più efficacemente nella fenomenologia artistica che tanto lo affascinava; dall'altro garantiva all'artista un estimatore rassicurante e la presenza di un consulente personale, vincolato a lui dagli obblighi dell'amicizia. In seguito Fanfani gli avrebbe affidato stanze dell'edificio e della sua abitazione da ornare e arredare, lo avrebbe orientato nell'equilibrio delle decorazioni, talvolta richiamando alla razionalità l'audacia da esteta sconsiderato di Alfio, in un rapporto di costante affidamento reciproco. Nel 1969 il noto cardiocirurgo sudafricano Christian Barnard, giunto a Firenze per un congresso medico organizzato da Fanfani, poté ricevere in dono lastre di acetato di cellulosa, i comuni radiogrammi clinici, a cui erano stati sovrapposti da Rapisardi interventi originali a china e ad acrilico, in una delle sue tante sperimentazioni (fig. 5)⁶.



Fig. 5. Alfio Rapisardi, *Figura Femminile*, olio su radiogramma, 1968-1969. Firenze, Collezione Fanfani.

6 L'intera collezione dei radiogrammi elaborati da Rapisardi fu donata all'Ordine dei Medici di Firenze e le opere sono ancora oggi esposte nella sede di Via Vanini.

Vent'anni dopo, su richiesta dell'amico, Manfredo arrivò ad affittare un piccolo aereo per far sorvolare e fotografare frontalmente la cupola del Brunelleschi, come pretendeva il pittore ispirato dai documentari di Folco Quilici per la Esso Italiana, che corsero sugli schermi televisivi italiani dal 1966 al 1978 e oltre. Ciò per poter rimeditare geometricamente le forme quattrocentesche del monumento evitando una vista di sotto in su, e ricavare infine un dipinto, intitolato *Il Duomo e i suoi misteri* (fig. 6), ancora esposto nell'ingresso dell'istituto di analisi e poi divenutone il logo, oltre che l'immagine-manifesto di congressi medici mondiali tenuti a Firenze tra il 1989 e il 1992, due di patologia clinica e uno di neurologia.

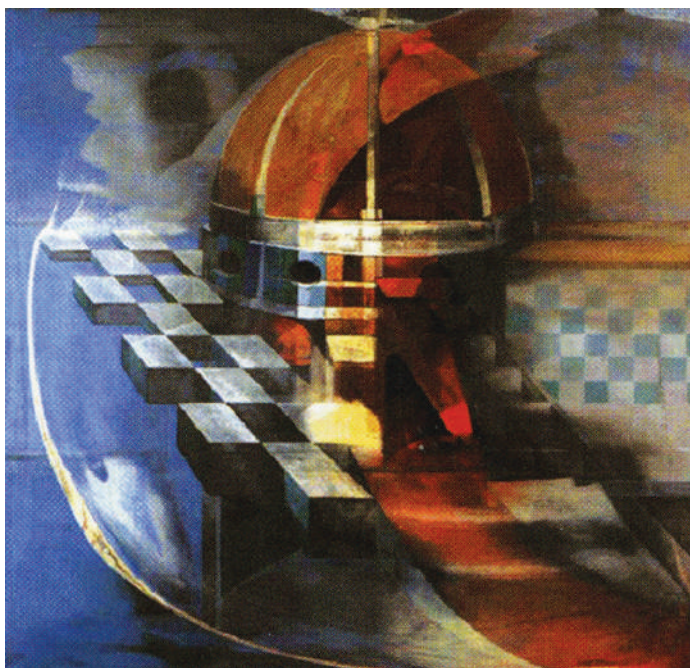


Fig. 6. Alfio Rapisardi, *Il duomo e i suoi misteri*, tecnica mista su tela, 1989. Firenze, Collezione Fanfani.

Nei primi anni dell'amicizia, proprio le competenze neurologiche di Fanfani furono un importante riferimento per Alfio nelle crisi depressive che ancora lo coglievano, quando telefonava minacciando il suicidio, e il medico doveva accorrere e parlare a lungo con lui fino a farlo calmare. Un giorno, oberato di lavoro e trovando bizzose e infantili le minacce, convinto oltretutto che non ci fossero pericoli reali, Fanfani si negò all'appello. E dopo qualche giorno, quando infine,

impensierito, si decise a richiamare, gli rispose un Rapisardi sereno ed euforico come non mai e seppe che l'artista aveva trovato un conforto sostitutivo nell'uso di marijuana e cocaina, delle quali, pur a fasi alterne, non si sarebbe più liberato.

Per Alfio quello fu un momento di cambiamenti sostanziali, dovuti anche alle disponibilità economiche che la collaborazione esclusiva con la galleria fiorentina Santacroce, e la vasta attività di questa, gli permettevano.

Nelle stanze della nuova casa di via Verdi, Rapisardi divenne egli stesso collezionista d'arte moderna e di antiquariato, raccogliendo a estro arredi e cimeli. In quegli ambienti pieni di oggetti e carichi di colori amava farsi fotografare in atteggiamento dannunziano e huysmansiano, pacatamente sacerdotale: un nuovo Dürer paludato e sicuro tra mura domestiche sentite come pura espressione artistica. E pregne non solo di presenza, ma di essenza femminile.

In alcune di quelle immagini si nota, addossata a una parete tappezzata in rosso pompeiano, un'alta cornice dorata, apparentemente la parte superiore di un altare seicentesco, con colonne laterali e frontone arcuato. Un cherubino affacciato tra festoni in rilievo sovrasta il dipinto che vi è racchiuso, una grande *Maternità* in azzurro e oro del 1963 (fig. 7 et 8).



Fig. 7 e 8. Alfio Rapisardi, *Maternità*, 1963. Firenze, Collezione Fanfani.

Il quadro fu esposto due anni dopo ed è riprodotto in un catalogo della Galleria Santacroce dove comparve insieme a un'altra versione del medesimo soggetto⁷, come se l'artista dichiarasse il presentimento o il desiderio di una terza paternità, che sarebbe giunta però solo quattro anni dopo; ovvero esprimesse la partecipazione alla gioia, presto piegata in dolore, dell'amico Renzo Montagnani, che proprio nel 1963 ebbe dalla moglie Eileen Jarvis il primo e unico figlio Daniel. L'handicap e il delicato stato di salute del ragazzo avrebbero condizionato da allora la vita dell'attore, imponendogli continui problemi economici per le terapie necessarie e forzandolo a scelte professionali lontane dall'impegno dei testi teatrali e dei film degli esordi. Scelte a volte incaute, "di cassetta", in commedie sexy all'italiana come *Il ginecologo della mutua* del 1977, dove l'ambiente medico, in particolare, era trasfigurato maliziosamente in campionario di personaggi e pretesti libertini.



Fig. 9. Alfio Rapisardi, *Le piangenti*, tempera su faesite, 1965.
Firenze, Collezione Fanfani.

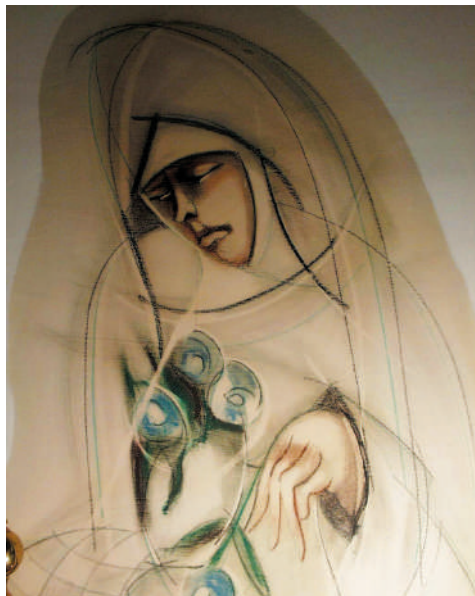


Fig. 10. Alfio Rapisardi, *La suora dell'ospedale*, graffito e tempera su intonaco, 1975 ca.
Firenze, Collezione Fanfani.

⁷ Cfr. Francesco Pestellini, *op. cit.*, p. s.n.

La figura femminile della *Maternità* di Rapisardi colpisce al contrario per mostrarsi come sospesa, ripiegata e quasi dolente. L'alone d'oro di cui è circondata, la sfera color lapislazzulo sospesa sul capo e la stessa struttura della cornice l'hanno fatta talora interpretare piuttosto come una *Madonna*, perché tra il 1965 e il 1975 Alfio iniziò a tracciare con pochi toni pastello, matita e acrilico, anche su certe pareti dell'istituto Fanfani, il disegno di pie donne altrettanto pesantemente paludate strette intorno al Crocifisso (fig. 9). E figure monacali affrante, suore d'ospedale (fig. 10), incorniciate in analoghi nubi tondeggianti.

La tecnica pittorica riproduceva quella di una decorazione murale a parete già eseguita a Mosciano, sulle colline di Scandicci, a casa di Fanfani, che in quell'occasione era riuscito ad arginare una maggiore esternazione cromatica dell'artista e aveva chiesto invece che lavorasse specialmente coi toni del bianco sulla malta grezza. Si trattava in ogni caso di personaggi femminili "assistenti", ricurvi in atteggiamento pietoso, con dita fra petalo e tentacolo, che tuttavia sembrano non prendere e non riuscire a sostenere. Forme che si modificano di poco in litografie a buona tiratura approntate da Alfio in quegli stessi anni su richiesta del medico, come oggetto di omaggio e regalo per clienti e ospiti del suo istituto.

I veli perdono tuttavia parte del loro senso e i colori tendono a scaldarsi nella serie litografica intitolata *Donne e medicina* (fig. 11 e 12), stilizzando differenti madonne della scienza i cui profili appaiono composti sulla carta o sul legno con quelli di camici, insegne ospedaliere, strumenti professionali – provette, bilance farmaceutiche, microscopi (fig. 13).

I volti femminili, più che seri imbronciati, volevano forse esprimere il rispetto e il distacco dell'artista; o l'inquietudine al ricordo delle strutture sanitarie tristemente sperimentate in gioventù; oppure il pensiero che le moderne dottoresse fiorentine non erano poi un altro genere rispetto alle riservate donne della Sicilia avita che il pittore aveva immaginato al proprio capezzale. Da nessuna di tali figure di pietà sembra però che Rapisardi ne aspettasse davvero.

Il Centro di analisi cliniche Fanfani, così pieno di piacevoli presenze femminili, continuava a essere intanto per lui, oltre che un luogo di galanterie e di esibizione personale, forse ancor di più una sede di dubbio esistenziale e un punto di osservazione e di scoperta intorno al "pianeta donna", alla sua evoluzione ormai innegabile e dagli esiti difficilmente prevedibili, alla coscienza di emancipazione non ancora sperimentata che vi si andava affermando tra la fine degli anni '60 e '70, accompagnata e sostenuta dal generale sviluppo economico e sociale, dalla contestazione politica, da reinventate e aggressive mozioni femministe.

Un fiume, tutto ciò, rispetto alle sporadiche e rabbiose rivendicazioni domestiche della moglie. Un fiume da navigare.



Fig. 11. Alfio Rapisardi, *Donne e medicina: La dottoressa*, litografia, 1970-1975.
Firenze, Collezione Fanfani.



Fig. 12. Alfio Rapisardi, *Donne e medicina: L'ospedale*, litografia, 1970-1975.
Firenze, Collezione Fanfani.



Fig. 13. Alfio Rapisardi, *La sapienza medica e farmaceutica*, tempera e foglia d'oro su faesite, 1990 ca.
Firenze, Collezione Fanfani.

Nel 1975, quando la rottura con Teresa fu definitiva, pure l'altare con la *Maternità* del 1963 finì all'istituto di Piazza Indipendenza, nello studio personale del dottor Fanfani, allestito da Alfio stesso contro una parete a encausto rosso all'altro lato della quale erano disposti, sfalsati, tre piccoli dipinti, anch'essi in cornice a oro, con i volti di Cristo e dei dolenti, come personaggi di un medesimo Calvario.

Lo stesso anno, la *Madre-Madonna* colpì la fantasia di Mario Monicelli, in giro per i maggiori studi medici di Firenze alla ricerca del set per le riprese di una tra le più meditate e significative scene del film *Amici miei*. Il dipinto di Rapisardi, scelto a postulare, sullo sfondo, i termini e il mistero di una femminilità ormai mal descrivibile, angelicata e lubrica al tempo stesso, sfuggente ma sempre al centro del desiderio, diventa quasi un irridente contrappunto al ridicolo esistenziale espresso dai due personaggi maschili sullo schermo nella sequenza cinematografica. L'architetto Melandri, impersonato da Gastone Moschin, invoca dal professor Sassaroli – Adolfo Celi – che gli conceda le grazie della sua bella moglie, comparsagli davanti per caso al risveglio dopo un intervento chirurgico e “interpretata” dal confuso e romantico paziente come una salvifica Madonna (fig. 14 e 15).

L'accordo fraudolento imposto dall'illustre fisiatra comprenderà anche la gestione dell'enorme cane sanbernardo Birillo, pacifico osservatore della scena ma più tardi trainatore furibondo del povero Melandri, colpevole di non sapere distinguere il Cielo dalla terra e di aver creduto alle capacità redentrici di una donna disposta, come il suo cane, a cambiare “padrone” senza tante domande e difficoltà.



Fig. 14. Gastone Moschin e Adolfo Celi nello studio di Fanfani in *Amici miei* di Monicelli, 1975.



Fig. 15. Gastone Moschin in *Amici miei*, con la *Maternità* di Rapisardi.

Amici miei era il secondo film del cinema italiano moderno a essere girato a Firenze, dopo il *Metello* di Mauro Bolognini del 1970, tratto dal romanzo omonimo di Pratolini e vincolato al testo letterario e al difficile periodo storico in cui era ambientato. L'opera di Monicelli disvelò invece inaspettatamente, con una zingaresca mordacità da marinai versiliesi, in mezzo ai quali il regista era cresciuto, la Firenze del momento. Una città meno riservata e signora di quanto non si fosse mai voluta vendere, forse compromessa, agli occhi del regista, proprio da un certo suo carattere di accoglienza femminile che metteva a disagio dei maschi fermamente convinti, ad esempio, che un rapporto di amicizia tra uomo e donna fosse raggiungibile solo in tarda età senile. L'inestinguibile nonnismo dei compagni del bar di Via dei Renai, che conservò a lungo per nome il titolo del film e oggi è trasformato in una rivendita di *gadgets* a esso ispirati, ebbe in ogni caso un particolare e liberatorio successo nel capoluogo toscano, dove, dimenticati gli eccessi di altri personaggi di un passato reso illustre solo dalla distanza temporale, si vide finalmente scrollato di dosso alla città il *cliché* perbenista rimasto appiccicato dagli anni della capitale e consolidato durante quelli, pur indimenticabili, del sindaco La Pira. La varia composizione della brigata cinematografica, un'invenzione ispirata a leggende metropolitane raccolte in realtà dal regista in vari centri toscani, avvertiva che nessuno strato sociale era da considerare immune dai fenomeni illustrati dalla pellicola. E la città medicea si rivelava nella sua trita provincialità mentre sfogava noie ed eccitazioni represses in sferzanti e talvolta crudeli scherzi goliardici e trame sesso-sentimentali.

In quanto a Montagnani, fu subito scelto da Monicelli per doppiare l'attore Philippe Noiret, mentre nel secondo episodio del film, *Amici miei – Atto 2°*, del 1982, venne chiamato a sostituire Duilio del Prete nel ruolo chiave del barista⁸.

Nel 1975, insomma, nello studio medico di Fanfani ebbero curiosamente modo di incontrarsi e confrontarsi, prima di rigettarsi come nella collisione di sfere di ugual peso, non solo due creativi imbevuti di toscanità, che forse finirono per assomigliarsi un po' fisicamente, ma due posizioni maschiliste rappresentative del momento storico.

Da una parte l'estroverso e ricettivo Rapisardi, che dal lavoro cinematografico e dall'azione dell'abile e più anziano cineasta sarebbe rimasto incuriosito e fortemente condizionato. L'artista continuò a riempirsi la vita di fratellanze maschili, dissacranti ma saldisime e vivacemente conviviali (nell'amicizia maschile, in Toscana, « più che affetto c'è sfottimento », ammetteva Monicelli stesso in una nota intervista rilasciata a Sara Faillaci per *Vanity Fair* nel 2007⁹). Si abbandonò volentieri alla sostanziale "rimediabilità" che la cosiddetta libertà sessuale pareva avere introdotto nel rapporto tra uomini e donne; salvo naufragare poi in quella medesima, vantata inconsistenza e cercare al contrario con disperata costanza, anche negli anni della vecchiaia e magari in relazioni con donne assai più giovani, una presenza e una cura femminili che ripetutamente gli sfuggivano o che lui finiva per rigettare. Un'assistenza che, diversamente da quanto aveva desiderato e vagheggiato un tempo, gli sarebbe mancata anche in punto di morte.

Dall'altro lato Monicelli, dal carattere notoriamente fermo e scontroso, che ammetteva a viso aperto di non gradire affatto quell'« irrilevanza » affacciata nei nuovi costumi amorosi. Giudicando che il sesso fosse una « brutta cosa », confidava alla Faillaci di appartenere a una generazione che lo faceva di nascosto, ma perché era giusto che rimanesse un tabù, un bel segreto condiviso solo dai due che lo praticavano. L'anziano regista raccontava nella medesima occasione della sua ultima storia d'amore con una compagna di quarant'anni

8 Si vedano le dichiarazioni alla stampa dello stesso Monicelli all'indomani della morte dell'attore, avvenuta il 22 maggio 1997, https://www.adnkronos.com/Archivio/AdnAgenzia/1997/05/23/Spettacolo/MONTAGNANI-MARIO-MONICELLI-UN-ATTORE-SOTTOVALUTATO_141100.php. Nel 1985 uscì sugli schermi un *Amici miei – Atto 3°*, diretto però da Nanni Loy.

9 *Vanity Fair*, 17 Maggio 2007, p. 146. Se ne veda una sintesi in https://www.vanityfair.it/people/italia/13/10/08/mario-monicelli-sesso-amore-donne-figli-intervista-vanity-fair?refresh_cc=, 10 settembre 2013. Cfr. anche Maria Luisa Agnese, « Monicelli, tutto a modo suo: vita e morte di una coscienza critica pop », *Corriere.it*, 27 novembre 2020, https://www.corriere.it/sette/opinioni/20_novembre_27/monicelli-tutto-modo-suo-vita-morte-una-coscienza-critica-pop-28253a40-2da0-11eb-b83d-41802abb4d33.shtml.

più giovane, forse non a caso una pittrice, e sosteneva di essere infine andato ad abitare da solo a novant'anni per rimanere vivo più a lungo possibile, evitando il pericolo dell'amore caritatevole di donne parenti, mogli, figlie, amanti. « La donna è infermiera nell'animo », aveva detto « e, se ha vicino un vecchio, è sempre pronta a interpretare ogni suo desiderio, a correre a portargli quello di cui ha bisogno ». Lui che aveva temuto infermiere, dottoresse e ospedali al punto da ambientare nella stanza di una clinica fiorentina la sequenza probabilmente più inquietante e struggente di *Amici miei*, l'unica attraversata da un'ombra confusa di trascendenza, decise di finire i suoi giorni nel 2010 buttandosi dal quarto piano dell'ospedale romano in cui l'avevano ricoverato.

La Vergine e Lilith

L'immagine erotizzata della donna in camice bianco

Antonella Mauri

CAER, Aix Marseille Université, Aix-en-Provence, France / CECILLE, Université de Lille

Riassunto: A partire dal primo Novecento assistiamo a una rivoluzione dell'immagine della donna in bianco. Negli ospedali i malati erano ancora affidati alle suore-infermiere, mentre la prime donne medico rappresentavano un fenomeno isolato ed erano guardate con estrema diffidenza. Il cambiamento verrà soprattutto con la Grande Guerra e l'improvviso imporsi della figura della crocerossina, angelo dei malati che rimpiazza, in modo spesso ambiguo ed erotizzato, la figura liliale della monaca. Questa erotizzazione della donna in camice bianco continuerà, arrivando poi a quella apertamente sensuale o sfacciatamente pornografica, soprattutto nel cinema-spazzatura a partire dagli anni Settanta. L'analisi porta sull'immagine ambigua di queste donne, dove le capacità reali ed effettive di curante sembrano sovente passare in secondo piano rispetto all'attrazione sensuale che possono suscitare nel paziente. Eros e Thanatos, o un'incapacità societaria di guardate oltre il "ruolo naturale" della donna giovane e attraente?

Résumé : À partir du début du xx^e siècle, nous assistons à une véritable révolution de l'image de la soignante en Italie. Dans les hôpitaux, les malades étaient encore confiés aux religieuses, et les premières femmes médecins étaient un phénomène isolé et suscitaient une extrême méfiance. Le changement viendra surtout avec la Grande Guerre et l'émergence soudaine de la figure de l'infirmière de la Croix-Rouge, ange des malades qui remplace, de manière souvent ambiguë et érotique, la figure liliale de la nonne. Cette érotisation de la femme en blouse blanche va se poursuivre pour aboutir à une image ouvertement sensuelle ou clairement pornographique, notamment dans le cinéma bas de gamme des années 1960-1990. On analysera l'image ambiguë de ces femmes, dans un contexte où les capacités réelles et effectives des soignantes semblent souvent passer au second plan face à l'attraction sensuelle qu'elles peuvent susciter chez les patients. Éros et Thanatos, ou une incapacité sociétale à regarder au-delà du « rôle naturel » de la femme jeune et séduisante ?

La storia femminile nel campo delle cure e della medicina è antica e allo stesso tempo moderna: venir curati da una donna era una regola da secoli, ma se costei non apparteneva alla famiglia, doveva quasi sempre essere una religiosa. L'ospedale visto come prima scelta per le patologie più serie è un'idea recente, mentre fino almeno alla fine del XIX secolo chiunque ne avesse la possibilità, economica e logistica, preferiva venir curato a casa. Gli ospedali esistevano fin dai tempi antichi, ma chi poteva ne stava alla larga: si trattava di opere pie destinate ad accogliere i più poveri o chi non aveva nessuno per assisterlo. La diffidenza verso i nosocomi era del resto comprensibile perfino nell'Ottocento: destinati in prima istanza agli indigenti, pericolosi dato che l'assenza d'igiene e la promiscuità favorivano infezioni di ogni genere, non offrivano nemmeno cure che non potessero essere osservate anche a domicilio. Sarà soprattutto con lo sviluppo della radiologia e della chirurgia che il ricovero diverrà indispensabile per patologie prima incurabili, e che infine l'ambiente garantirà igiene, un relativo confort e, qualora possibile, la guarigione.

A domicilio, erano le donne ad occuparsi dei malati e dei convalescenti, dell'assistenza alle partorienti, della medicazione di piaghe e ferite, della preparazione e della somministrazione di medicinali, della veglia dei moribondi, della preparazione delle salme e delle veglie funebri. La donna era l'angelo che accudiva il malato e contribuiva alla sua guarigione, ma anche il demone che avrebbe potuto fargli del male o tentarlo. Le veniva chiesto di prendersi cura dei malati, ma non ci si fidava di lei: anche la brava madre o la figlia devota erano un pericolo potenziale, vuoi per via della "naturale" stupidità femminile, vuoi per negligenza, vuoi per vera malevolenza; era quindi necessario che un uomo tenesse costantemente gli occhi su di loro. Non è un caso se nei paesi più conservatori – tra cui l'Italia – fino a tempi recenti la cura dei malati venisse affidata di preferenza alle monache. Le suore erano per professione di fede obbedienti, devote e asessuate, e questo sembrava a molti non solo garantire la loro abnegazione, ma anche delle capacità professionali superiori a quelle delle infermiere laiche. Quanto alle laureate in medicina, in Italia si diffiderà a lungo di loro, perché ritenute incompetenti rispetto alle loro controparti maschili, e sovente erano accettate solo se si specializzavano nel campo considerato "femminile" per antonomasia, cioè la pediatria.

Questo immaginario contraddittorio ha contribuito alla nascita di diverse figure-tipo della nuova donna in bianco, tra cui quella erotizzata. Precisiamo che "erotizzata" significa che incarna tutta la gamma dell'eros, dal sentimentalismo alla pornografia, con differenze sostanziali legate al periodo storico e al contesto della narrazione. Ma, fin dall'inizio della vera e propria professione sanitaria, un alone erotico si è pervicacemente incollato ai loro camici bianchi.

Le nuove donne in bianco

Lo sviluppo del sistema ospedaliero porta a un graduale cambiamento del costume: non si delega più esclusivamente alle donne di casa la cura dei malati, e occorre formare del personale specializzato, medico ed infermieristico. Com'è noto, la professione medica non è stata accessibile alle donne fino alla seconda metà del XIX secolo, e nei primi tempi le laureate in medicina erano talmente rare che le riviste e i giornali consacravano degli articoli o almeno dei trafiletti al loro addottoramento. Le cose cambiano con il nuovo secolo, quando il loro numero aumenta rapidamente, tant'è che quando nel 1915 si organizzerà il sistema sanitario di guerra, tra il personale medico mobilitato ed arruolato su ordine dell'Ispettorato della Sanità Militare, la presenza femminile sarà di una quarantina di dottoresse (su un totale di 1160 medici) e di una dozzina di farmaciste (su 162). Non è moltissimo, ma si constata che un'importante evoluzione rispetto al secolo precedente è già in atto. Si offrirà poi la possibilità alle studentesse prossime alla laurea di integrare il corpo medico dell'esercito, con un compenso adeguato. Un'ordinanza del Comitato Centrale della CRI, datata 26 gennaio 1916, comunica alle sue sedi la domanda dell'Ispettorato di sanità Militare, le condizioni di lavoro e la remunerazione previste:

Alcune direzioni di Ospedali, per motivi urgenti di servizio, si sono trovate nelle necessità di richiedere l'opera di dottoresse in medicina e chirurgia e fin'anco [*sic*] di studentesse del 5° e 6° anno, per provvedere d'urgenza ai servizi medico-chirurgici reclamati da subitanea e numerosa affluenza di malati e feriti in qualche ospedale di riserva [...] Il Ministero della guerra [...] ha determinato che sia corrisposto alle medichesse un emolumento pari allo stipendio di sottotenente (L. 2000) ed alle studentesse del 5° e 6° anno un assegno pari ai 4/5 dello stipendio stesso (L. 1600). Tale emolumento va corrisposto a titolo di compenso per prestazioni speciali.

I laureati erano in effetti integrati come ufficiali, e se le dottoresse erano agli ordini di ufficiali di grado più alto, esercitavano comunque la professione negli ospedali da campo o delle retrovie e non veniva chiesto loro di fare altri lavori (cuoca, addetta alle pulizie delle camerate e dei letti, eccetera), come accadeva invece sovente alle infermiere volontarie. Per il personale infermieristico, infatti, si poneva anche il problema dei diplomi. In tempo di pace, la quasi totalità del personale ospedaliero femminile era rappresentato da monache, e la loro formazione, che diventerà solo in seguito quella di un'infermiera diplomata, era basata sull'esperienza fatta sul campo. I primi diplomi d'infermiera non sono del resto rilasciati da enti sanitari statali, ma dalla Croce Rossa, che in Italia aveva organizzato i corsi del Corpo delle Infermiere Volontarie a partire

dal 1908: patrocinati dalla regina Elena, erano accessibili sia alle aspiranti laiche che alle religiose, e il diploma era valido a livello internazionale. In meno di una decina d'anni le diplomate sono diecimila, con un aumento esponenziale durante gli anni di guerra. Nonostante il loro numero elevato, solo 1300 di esse presteranno servizio in zona di guerra, nelle cosiddette "Unità mobili"; altre lavoreranno nelle retrovie, negli ospedali, nei posti di soccorso e sui treni-ospedale. Le navi ospedale erano ancora poche, mentre saranno il principale punto di soccorso mobile durante la guerra d'Africa e la seconda guerra mondiale.

Le infermiere volontarie non erano stipendiate dall'esercito come le dottoresse, tuttavia l'amministrazione militare provvedeva alle spese di viaggio, all'alloggio e al vitto, che era quello degli ufficiali. Quanto alle mansioni, nonostante si trattasse di diplomate le cui competenze erano superiori a quelle della maggior parte degli infermieri militari, il loro ruolo rimaneva subordinato, i compiti sanitari apparivano come "eventuali" e priorità era data a funzioni che non richiedevano formazione alcuna, come fare le pulizie e cucinare, nonché "*annotare*" (in corsivo nel documento originale) ciò che il medico, anzi, il "Capo" ordinava. Nulla cambia, dunque, rispetto al passato: tradizionalmente relegate allo status di aiutanti, le donne curavano malati e feriti ma non avevano voce in capitolo ed erano più badanti che infermiere. La diagnosi e la scelta terapeutica erano compito dell'uomo di scienza; la donna, anche se competente, doveva obbedire ai suoi ordini e stare attenta a fare correttamente quanto le veniva ordinato. Il suo ruolo insomma restava quello « proprio del suo sesso »:

Ad esse sono particolarmente affidate quelle mansioni, che al letto dell'ammalato richiedono una cura speciale, amorevole e delicata propria del loro sesso. Portano quindi speciale attenzione ai malati gravi, seguendo la visita dal Capo reparto ed *annotando* quei medicinali ed alimenti che debbono essere distribuiti in ore e modi determinati, possono anche essere addette alla camera d'operazione o di medicazione, con le mansioni proprie dell'infermiere addetto a tali servizi. Vigilano al regolare andamento del servizio ed in specie alla nettezza personale degli ammalati, nonché a tutta la biancheria in consegna al reparto [*sic*].

Possono eventualmente disimpegnare funzioni pari a quelle dell'*aiutante di sanità*. Esse possono essere impiegate anche nel servizio della cucina, della dispensa e della biancheria, nonché in lavori di scritturazione.

Alle Infermiere volontarie ed alle Religiose infermiere non può essere data la direzione di alcun servizio, e secondo le incombenze loro affidate esse dipendono, oltre che dal Direttore, dall'Ufficiale di guardia o dall'Ufficiale preposto al ramo di servizio cui sono assegnate.

Tutti devono usar modi rispettosi verso le *Infermiere volontarie* ed alle *Religiose infermiere* e l'inosservanza di questa prescrizione sarà disciplinarmente punita¹.

Il capoverso che riguarda l'eventuale mancanza di rispetto nei confronti delle volontarie è molto importante nel nostro contesto e si riferisce sia al ruolo d'infermiera che alla femminilità. Non si gradiva che i pazienti potessero mettere in dubbio le sue competenze, ma soprattutto non si ammetteva che le dame della Croce Rossa venissero considerate come potenziali prede sessuali. È vero che a quei tempi ben pochi avrebbero osato mancare di rispetto ad una monaca, e una crocerossina era anch'essa una specie di suora: infatti ci si rivolgeva a lei chiamandola "sorella". Ma il problema era anche sentimentale, anzi era soprattutto questo che si temeva durante la Grande Guerra, benché la situazione italiana fosse diversa da quella di altri paesi, dove le relazioni tra infermiere e militari non erano rare. La maggior parte delle volontarie italiane erano donne mature, non di rado sposate, e venivano da ambienti altoborghesi o aristocratici, per cui era abbastanza improbabile che nascessero degli amori con i soldatini feriti. Se e quando nascevano, erano quasi sempre tra giovani donne e ufficiali, quindi "rispettabili", e in genere finivano con un matrimonio che non dispiaceva alle famiglie.

Va detto che, molto ipocritamente, vi fu un certo cambiamento di discorso verso la fine del conflitto, quando si cominciò a vedere di buon occhio degli eventuali matrimoni tra le infermiere e i mutilati. I mutilati più gravi sarebbero quasi certamente stati respinti dalle donne "normali", ma una crocerossina possedeva l'abnegazione – e le competenze – per permettergli di formarsi una famiglia, per quanto importante o ripugnante fosse la mutilazione subita. E diverse infermiere volontarie si conformarono a quel che ci si aspettava da loro in quanto "angeli", sacrificando talvolta la loro esistenza alla cura di una persona fisicamente o psicologicamente distrutta. Un esempio noto è quello di Cesara Rosso di San Secondo, che sposò nel 1921 uno dei più celebri mutilati della Grande Guerra, Carlo Delcroix². Lo aveva avuto in cura in un ospedale dove prestava servizio, lo aveva sposato e gli era stata accanto tutta la vita, ma del suo sacrificio non si parla mai, si parla solo di quello del marito (prima oratore, poi deputato), il suo non sembra avere valore. Delcroix, a causa dello scoppio di una granata, aveva perso le mani e gli avambracci, era stato accecato

1 Gian Giacomo Della Somaglia, *Regolamento delle competenze del personale*, Roma, Tipografia Cooperativa Sociale, 1917, capoversi 204-210.

2 Delcroix (1896-1977) tenente dei bersaglieri. L'incidente, provocato da una sua imprudenza (raccolse una granata inesplosa), avvenne il 12 marzo 1917, il ricovero durò fino ai primi di settembre.

e parzialmente sfigurato, perdendo i denti e una parte del palato. Questo significa che non aveva più nessuna autonomia, doveva essere aiutato da un terzo anche per le cose più semplici come mangiare, vestirsi, lavarsi ed espletare le funzioni fisiologiche. Cesara si occupò di tutto questo, oltre che dei loro tre figli, e gli fece da segretaria, scrivendo sotto dettatura le decine di libri e gli articoli che pubblicò fino alla fine dei suoi giorni, accompagnandolo ovunque e non lagnandosi mai. Eppure, nessuno sembrava trovarla eroica, sulla sua figura si sorvolava – e si sorvola – dicendo che era amore e che l'amore supera ogni ostacolo. Forse. O forse Cesara era, come altre, una crocerossina in senso lato, vittima di un'immagine angelicata, interiorizzata e portata alle sue estreme conseguenze³. Ritorneremo su questa immagine nel prossimo paragrafo.

La situazione cambia radicalmente vent'anni più tardi, quando vi sono ormai moltissime infermiere diplomate e la loro presenza negli ospedali e negli ambulatori è diventata comune. Durante i conflitti anche le più giovani si imbarcano sulle navi sanitarie e lavorano negli ospedali delle retrovie, a stretto contatto con i feriti. Quindi la preoccupazione delle istituzioni è molto più forte e non ci si limita ad un monito come durante la prima guerra mondiale. Il timore che le donne in bianco venissero considerate come facili prede da parte dei militari creava situazioni paradossali in cui la "brutta presenza" finiva talvolta col prevalere sulla competenza, e per evitare guai si preferiva l'incompetente brutta o asessuata alla brava infermiera fisicamente attraente, che poteva indurre la truppa in tentazione. Lo ricorda causticamente Suni Agnelli⁴, crocerossina imbarcata su diverse navi ospedale durante la seconda guerra mondiale:

Era grande tormento della Croce Rossa Italiana [...] che le infermiere volontarie non venissero prese sul serio, o potessero essere considerate leggere. Così, sulle navi ospedale, la grande preoccupazione era di tenere le "sorelle" lontane da qualsiasi compagnia maschile in modo che non potesse essere scalfito la loro romantica immagine di donna, madonna, madre, sorella che era l'ideale di tutti gli italiani. Pur di realizzare questo intento, l'ispettorato centrale della CRI tendeva ad imbarcare, sulle navi, infermiere vecchie, possibilmente brutte, molto cattoliche, anche se il loro livello professionale era bassissimo. Era meglio

-
- 3 Prova ne sia che è impossibile trovare dei dati biografici che la riguardino. Era più o meno coetanea del marito, che la definì « colei che in me vive la passione dell'opera e mi presta le mani per compirla », e questo è quanto. La sola ad averla considerata (almeno in pubblico) "eroica" fu la figlia minore Rita in alcune interviste, ma senza attardarsi né sulla sua figura, né sulla sua vita di totale sacrificio.
 - 4 Susanna Agnelli, detta Suni (1922-2009), politica repubblicana (PRI), era nipote di Giovanni Agnelli, il fondatore della FIAT, e sorella di Gianni. Venne eletta alla Camera nel 1976, al Parlamento europeo nel 1979 e al Senato nel 1983. Nel 1995-1996 è stata la prima donna in Italia a ricoprire la carica di ministro degli Esteri.

una contessa sulla cinquantina che una ferrista eccezionale. [...] Mi avevano descritto l'assistenza fatta da una settantenne sorda che distribuiva camomilla a tutti indistintamente⁵.

La CRI era costretta a imbarcare anche del personale sanitario giovane, ma la sorveglianza era rigidissima, sia a terra, dove « il regolamento ci imponeva di camminare in coppia, di non entrare nei caffè e nei luoghi pubblici, di comportarci, praticamente, come suore⁶ », sia a bordo, dove le “sorelle” erano perennemente tenute d'occhio da una caporeparto anziana, tranne quando erano di servizio in corsia. Con gli ufficiali medici i rapporti erano comunque freddi:

Le infermiere erano alloggiate in un appartamento di sei cabine, due per ogni cabina. [...] Per pranzo, ci mettevamo la divisa bianca con il velo, tutto inamidato e stirato alla perfezione. Sedevamo a una tavola separata e, quando il pranzo era finito, stavamo in piedi, in riga, davanti al tavolo, rispondendo alle domande degli ufficiali che sceglievano di rivolgerci la parola. [...] Tutto era estremamente formale e “per bene”⁷.

Le fotografie d'epoca lo provano, la divisa da infermiera non aveva niente di provocante, anzi. Se negli anni Quaranta il regolamento imponeva di portare « il velo bianco a due dita dalle sopracciglia, l'orlo del vestito a trenta centimetri da terra⁸ », durante la Grande Guerra l'abito arrivava alle caviglie e la sola fantasia permessa era la scelta delle scarpe. Si trattava di un'uniforme davvero monacale, le sole differenze con quella delle religiose erano l'assenza del soggolo e di un corsetto che comprimesse il seno. L'abito cambia poco fino al secondo dopoguerra, ed è tutt'altro che pratico, forse volutamente, per non permettere atteggiamenti “scomposti” alle più giovani che erano abituate a indossare abiti corti, senza busti, inamidature e fronzoli che intralciassero la libertà di movimento:

Portavamo la divisa bianca, inamidata e complicata da veli e sotto-veli e mezze maniche da monca. Le cameriere si lamentavano. Mai il più elaborato vestito da sera di mia madre aveva dato loro tanto da fare come quella benedetta divisa. Mi insegnarono che un'infermiera non deve mai correre, perché non è dignitoso, allora camminavo controllando le gambe e braccia in serena compostezza finché arrivavo a un corridoio vuoto che attraversavo di gran corsa⁹.

5 Susanna Agnelli, *Vestivamo alla marinara*, Milano, Mondadori, 1975, p. 115-116.

6 *Ibid.*, p. 121.

7 *Ibid.*, p. 114.

8 *Ibid.*, p. 96.

9 *Ibid.*, p. 89-90.



L'immagine dell'infermiera "sorella" e angelo che veglia amorevolmente (e castamente) sul malato è comune fino all'inizio degli anni Venti. In epoca fascista viene sostituita da quella, ancora più casta, della vice-mamma, costantemente raffigurata accanto a dei bimbi. In un modo o in un altro, l'erotismo era solo sentimentale: amore, sì, ma amore "puro". L'unica eccezione da noi riscontrata nella prima metà del Novecento è la copertina, opera di L. Ferruccio,



di un romanzo da quattro soldi pubblicato nel 1910. L'immagine è molto osé per l'epoca ed è anche un'incredibile anticipazione di quanto si vedrà a partire dagli anni Sessanta nel cinema e nel fumetto: la bella infermiera che asseconda le brame del paziente (qui quasi cadavere o finto tale a scopo di libidine), la necrofilia, il voyeurismo. Un'immagine eccezionale, appunto, e che non ha altri riscontri e non riapparirà più per almeno cinquant'anni.

Madre, sorella, amica.

L'immagine sentimentale della donna in bianco

Le immagini che accompagnano la propaganda nazionalista e di guerra nel periodo 1910-1920 sono risolutamente antierotiche. Tuttavia, se l'abito delle infermiere volontarie era monacale, era anche abbastanza attillato da rivelare le forme, e il fatto che in guerra o in ospedale la maggior parte delle donne, specie le più giovani, non portasse più i busti rigidi e soffocanti che la moda aveva imposto fino a prima del conflitto finiva col rendere l'uniforme più rivelatrice di quanto non fosse abituale a quei tempi. Alcuni autori sottolineano questa ambiguità:

Numerosissime sono [le immagini] in cui esse, graziosamente racchiuse nelle loro divise non prive di civetteria, occhieggiano in direzione di gagliardi soldati, li abbracciano, assumono atteggiamenti scopertamente seduttivi¹⁰.

Esistono effettivamente delle cartoline e dei manifesti che possono sembrare allusivi, ma sono la minoranza e riguardano soprattutto la pubblicità. Tutto ciò che toccava la "sacra missione" delle crocerossine era impregnato da un'aura dolciastra di sentimentalismo asessuato. Il ruolo della donna in bianco era quello dell'angelo protettore o, al limite, della monaca laica. Le immagini, i resoconti e le didascalie abbondano in questo senso, e già da prima del conflitto. Parlando della regina Elena « prima crocerossina d'Italia » volata in soccorso dei feriti del terremoto di Messina, la si definiva « Suora di dolce conforto¹¹ », come le sue accolite. Durante la guerra appaiono innumerevoli articoli, versi e cartoline che lodano questa angelica figura, insistendo sulla sua innocenza: suora e sorella, creatura asessuata per voto o per parentela, l'amore per lei (e di lei) è per forza di cose casto, puro e senza ambiguità.



¹⁰ Antonio Gibelli, *La Grande Guerra degli Italiani*, Milano, Rizzoli, 2009, p. 203.

¹¹ *Il Giornale d'Italia*, 3 gennaio 1909.

L'iconografia tende ad angelicare ma anche a declassare la donna in bianco, rappresentata più spesso come sorella che conforta che come infermiera che cura. Tra i topoi più comuni c'è quello della lettura delle lettere al paziente che, vuoi per debolezza, vuoi perché ferito agli occhi, ha bisogno che qualcuno lo faccia per lui. E se in genere le didascalie indicano che è la madre a scrivere al ferito, si può supporre che la "sorella" legga anche quelle della moglie o della fidanzata senza che questo li turbi. Ma la vicinanza fisica talvolta necessaria per farsi intendere può far pensare ad un possibile idillio mediato da tale attività, e le immagini ambigue non sono un'eccezione.



L'infermiera offre dunque in primo luogo un conforto morale e materiale al paziente, e la si vede spesso anche mentre lo aiuta a mangiare o a bere. A volte, come nella cartolina della CRI, appare come la vera buona Samaritana¹², con tanto di motto ispirato ai Vangeli¹³, e in genere queste immagini sono meno ambigue, realmente sororali o materne.

-
- 12 Oltre alle crocerossine, parteciparono allo sforzo bellico anche un migliaio di Samaritane, cioè di infermiere formate alla Scuola Samaritana di Pubblica Assistenza, scuole infermieristiche che dipendevano dai comuni o dagli ospedali. Le formazioni erano molto diverse a seconda delle strutture, sia come contenuti che come durata, per cui il diploma rilasciato non era riconosciuto ovunque come quello della CRI.
- 13 Quello riportato sulla cartolina (*Chi darà un bicchiere d'acqua in Nome Mio non perderà la sua ricompensa*) è incorretto, l'originale dice: « Chiunque vi darà da bere un bicchiere d'acqua nel mio nome perché siete di Cristo, in verità io vi dico, non perderà la sua ricompensa » (Marco Mc 9,41-50).

La Vergine e Lilith



Il soccorso vero e proprio lo si vede generalmente più in fotografia che nelle cartoline e manifesti di propaganda. Anche qui troviamo certe costanti: la donna in bianco è sempre un'infermiera e mai un medico, se assiste in sala operatoria si tiene immobile e lontana dal tavolo, mentre quando medica un malato nella stragrande maggioranza dei casi la si vede bendare un braccio. Se è vero che, per le ragioni viste sopra, sarebbe parso poco appropriato mostrare un uomo seminudo e una donna che lo toccava sul torso o sulle gambe, niente avrebbe impedito di mostrare medicazioni al capo o ai piedi, per esempio. In ogni modo, la *sorella* fascia una ferita di tipo leggero, in ospedale o sul campo, altrimenti interviene l'ufficiale medico (che a volte è presente anche in questi casi) e tocca una parte di corpo che non viene percepita come tabù: prendere il braccio per aiutare o farsi accompagnare è legittimo anche in contesto normale.



La crocerossina sul campo di battaglia ci ricorda che la figura della donna in bianco può essere anche eroica, oltre che erotica. Le infermiere italiane vengono mostrate, specie dopo Caporetto, con le decorazioni militari o anche come vittime della brutalità tedesca, e i soldati da loro assistiti giurano di vendicare il sacrilegio dell'uccisione della « bianca sorella [...] morta per dar vita a morituro ». Idealizzando ad oltranza la « forte, gentile, intrepida colomba » il militare dichiara che « a vendicarti or sol mi resta / questa degli occhi miei ultima fiamma ». Amore puro, ma pur sempre amore, dove l'abbraccio è concesso, ma solo quando la *sorella* è mancata. Vedremo tra poco cosa può accadere nel caso inverso.



In epoca successiva le immagini belliche non si modificano in maniera sostanziale, sia durante le guerre d'Africa e di Spagna, che nella seconda guerra mondiale. La sorella benedicente o l'innamorata lontana sono gli angeli che vegliano sul milite, e le immagini sono non solo sentimentali, ma anche più caste di quelle della Grande Guerra, nonostante la bellezza delle giovani e formose infermiere che vi sono raffigurate.



A partire dalla fine degli anni Venti è la figura materna che sostituisce quella della “sorella”, in accordo con la politica fascista che vuole la donna, anche diplomata, unicamente impegnata in quello che sarebbe il ruolo « proprio del suo sesso »: dare figli alla patria ed occuparsene. Nel 1934, in occasione dell'adunata delle forze combattenti sanitarie, le donne che presero parte alla Grande Guerra ci vengono presentate in modo talmente dolciastro ed etereo che sembra rendere davvero impossibile una visione erotizzata (o anche solo un po' realistica) di tali figure:

Quell'alleata modesta e silente del Medico che è stata in guerra, come ora è in pace, la Infermiera Volontaria della Croce Rossa. Sono accorse le sorelle crociate come in un giorno ormai lontano risposero alla diana di guerra. [...] E fu maestra e guida, mamma ed esempio, con tutta la comprensione del suo animo squisitamente femminile [...] una meravigliosa figura di donna Sabauda: Elena di Francia Duchessa d'Aosta. [...] Chiamate col nome dolce di sorelle, esse andarono di letto in letto, di casolare in casolare, quasi ieratiche figure di bene, quasi irreali creature di amore. Quanti furono gli occhi che più dolcemente si chiusero nell'estremo addio, solo per aver avuto nel momento supremo del distacco terreno, una figura di donna dappresso, una figura che agli occhi quasi senti alla luce rappresentava quella idealizzata da ogni uomo, quella dolcissima di Mamma? [...] Sorelle sante, che voi siate benedette, adesso e sempre¹⁴.

14 « Le infermiere della Croce Rossa », *Le Forze Sanitarie. Organo ufficiale del Sindacato Nazionale fascista dei Medici*, anno III, n° 30-31, 4 novembre 1934, p. 1954-1958.

Per la Vª Giornata della
Croce Rossa Italiana



Per quanto riguarda le testimonianze femminili, con l'eccezione di Suni Agnelli, si direbbe che le crocerossine non avessero problemi ad accettare tale ruolo, e certe rincaravano anzi la dose, insistendo sul loro ruolo materno in modo talora sconcertante. Nei suoi ricordi, ecco come Antonia Setti Carraro¹⁵ descrive le sensazioni provate dopo un dono di sangue ad un giovane ufficiale ferito, che poi curò e con cui rimase per un certo tempo in corrispondenza, il tutto in perfetta castità e purezza d'intenti, beninteso:

In fretta mi stesi su un lettino accanto a lui ed il medico praticò la trasfusione diretta. Guardavo quel viso immobile così vicino al mio e lo vedevo pian piano rianimarsi: gli occhi che erano rimasti sempre chiusi lentamente si aprirono, si volsero prima verso il medico e poi adagio verso di me. Non ho provato una gioia simile se non quando ho messo al mondo il mio primo bambino¹⁶.

La seduttrice e la sedotta: dal sentimentalismo alla pornografia

Durante la Grande Guerra, come abbiamo visto, le immagini di propaganda sono più che caste. Sono più suggestive nell'ambito della pubblicità, ma molto di rado fino agli anni Trenta, quando appaiono le formose infermiere disegnate da grandi nomi della grafica italiana, che offrono con un invitante sorriso dei prodotti che non hanno necessariamente qualcosa a che vedere con cure e medicinali. Incomincia insomma ad apparire l'immagine della donna in bianco tentatrice, in totale contrapposizione con la "mamma" su cui il fascismo insisteva tanto. Talune, come quelle mostrate qui, hanno avuto un tale successo da essere utilizzate senza modifiche per una ventina d'anni: l'infermiera tentatrice dunque ha vita più lunga della sorella o della madre angelicate.

15 Maria Antonietta Setti Carraro, detta Antonia (1920-2005), infermiera volontaria su vari fronti durante la Seconda guerra mondiale, decorata con la Croce al Merito, fu attiva per tutta la vita alla CRI, dove divenne anche Ispettrice negli anni Settanta. Ha pubblicato tre libri sulle sue esperienze di guerra. Sua figlia Emanuela, anch'essa crocerossina e seconda moglie del generale Carlo Albero Della Chiesa, fu uccisa con lui nell'attentato del 1982.

16 Antonia Setti Carraro, *Sorella. Storia di una crocerossina (1940-1944) dalla Jugoslavia all'Africa – dalla Grecia alla Germania*, Milano, Longanesi 1972, p. 37.



L'immagine della tentatrice o dell'infermiera lasciva è un sottoprodotto del sentimentalismo, che fa solo timide apparizioni nella prima metà del Novecento. In linea di massima, oltre alle pubblicità abbiamo qualche opera di tipo letterario, o che si vuole tale. La donna in bianco è esposta alle tentazioni, non tanto della carne, quanto del sentimento. Lo vediamo ad esempio in una (pessima) poesia apparsa sul quindicinale *La Donna*, e dal suggestivo titolo *Peccato di suora*. Vi si descrive la veglia di un giovane morente in preda al delirio da parte di una "suora", termine ambiguo che potrebbe anche indicare una crocerossina. Contiene elementi interessanti sul legame Eros-Thanatos in chiave infermieristico-monastica, tema che sarà poi sfruttato ed abusato nel fumetto e nel cinema pornografico degli anni '70 e '80. Qui si resta nel sentimentalismo: il peccato in questione, benché carnale, è veniale. Un breve estratto:

Veglia d'agonia fu quella; / la Morte, ed Io e una bella giovinezza, infranta [...]
 Vòlto di Eletto: / d'Eros adolescente. [...] L'Eroe della trincera [*sic*] quel pallido
 Efebò dormiente? [...] Rantolava più forte, mi fissava cieco: "Adorata!" / Ero la
 Fidanzata di quelle pupille già morte. / "Sei vestita da Sposa?... bianca... tutta
 bianca col velo" [...] Mi vide, a un tratto / sul petto – esterrefatto – avvampare
 rossa la Croce. / "È sangue, Lola!" [...] / Moriva! Mi chinai. – Spalancò due
 occhi voraci: – / ... "Lola, un de' tuoi baci!" – Ed io sulla bocca il baciai¹⁷.

17 Viccie Leitenitz Garinei « Peccato di Suora », *La Donna*, 20 febbraio 1916, p. 15.

Nel 1949 esce un romanzo di Moravia, *La disubbidienza*, dove un'infermiera "mamma" seduce il suo giovanissimo paziente. Luca, quindicenne convalescente dopo una grave malattia, è talmente debole che non riesce a fare nulla senza l'aiuto dell'infermiera che lo assiste e che è attratta da lui. Più volte la donna si spinge oltre i limiti della decenza, della deontologia e della morale, per esempio quando gli provoca volontariamente un'erezione asciugandolo dopo il bagno. Nonostante sia molto matura e piuttosto sfatta, l'adolescente ne è fisicamente attratto. La sera che precede la partenza dell'infermiera il gioco diventa esplicito, e la notte la donna lo raggiunge in camera. Luca è felice di questa iniziazione sessuale che non gli lascia strascichi o rimpianti: l'infermiera se ne va come previsto, tempo dopo il ragazzo parte con la madre per la montagna e durante il viaggio le chiede oziosamente cosa stesse facendo ora la donna che lo aveva curato. La madre risponde stupita che si starà certamente occupando di un altro malato, ma gli dice anche che aveva telefonato varie volte per chiedere sue notizie. Luca chiede cosa le avessero risposto, e saputo che le avevano detto che era guarito, si accomoda sul sedile e pensa ad altro. Il romanzo si conclude su questa nota, senza giudizi morali di alcun genere, anche se l'autore dipinge una ninfomane disperata, schiava dei suoi bisogni sessuali al punto di insidiare un ragazzino che non si regge in piedi. Le figure dell'adolescente e della matura "suora" hanno qualche tratto in comune con quelle della poesia bellica, ma la sostanza e la conclusione sono ben diverse. Moravia anticipa qui l'immagine dell'insaziabile Messalina, giovane o meno giovane, che presto circolerà in modo quasi ossessivo, soprattutto al cinema.

Il cinema si appropria molto presto dell'immagine della donna in bianco, e a partire dal 1915 escono diversi film di propaganda in cui appaiono le crocerossine. All'epoca del muto – non essendoci problemi di doppiaggio ma solo qualche cartiglio da tradurre e inserire – circolavano anche moltissime pellicole straniere, tra cui molte basate su storie di infermiere di guerra, sovente associate a storie d'amore. Ci limitiamo a segnalare quelle italiane, in particolare *La Samaritana* (1915) di Armando Brunero con Delia Bicchì, che mette in scena la rivalità tra una giovane triestina scappata di casa per assistere il fidanzato ferito e la crocerossina che l'ha in cura. *Guerra Redentrice* (1915) di Eduardo Bencivegna con Inger Nybo racconta la storia della figlia di un pescatore che, dopo essere stata sedotta, scappa di casa e grazie al Pigmaleone di turno diventa una famosa cantante, ma non appena scoppia la guerra diventa crocerossina, e perde l'uomo amato, ufficiale. Alla fine del conflitto, durante una cerimonia per commemorare i caduti, muore anch'essa, schiantata dal dolore, in mezzo alle sue consorelle. Il più famoso rimane *Vampe e cenere* (1918) di Ugo Falena, dove la celebre soprano Bianca Stagno Bellincioni interpreta il ruolo di una

crocerossina accanto a Silvia Malinverni, che è la protagonista Maria Dolce. Il nome è già un programma, come del resto quello del protagonista maschile, Italo Forte. Codesta « divina fanciulla » è il pendant filmico della già citata Cesara Rosso di San Secondo, che dopo essere stata infermiera volontaria in guerra lo sarà per tutta la futura vita casalinga, dove il suo dovere sarà di badare al mutilato:

Una completa varia vicenda scenica, di vivissimo e alto interesse [...] Maria Dolce, una divina fanciulla [...] vive una vita intellettualmente e spiritualmente intensa: maestra adorata da una coorte di bambini, crocerossina nell'ora di guerra che involge il paese [...] volontaria infermiera dello spirito malato, debole e titubante di Italo Forte [...] Italo combatte da valoroso e ritorna col segno tangibile del suo valore. Egli ha lasciato le mano [*sic*] combattendo contro l'austriaco. [...] Maria l'accoglie col bacio che è testimonianza dell'amore fedelmente custodito e omaggio al figlio d'Italia che ha nobilmente servito la madre Patria¹⁸.



18 « "Cenere e vampe". Un cinedramma sul Prestito », *"Film". Corriere dei cinematografi*, anno V, n° 3, 25 febbraio 1918, p. 8. Il titolo è stato spesso citato in modo scorretto.

Anche durante la seconda guerra mondiale vi sono film sentimentali che mettono in scena le infermiere volontarie. Due in particolare vanno segnalati per il loro buon successo di pubblico, *Il treno crociato* e *La nave bianca*. Il primo è un classico melodramma, di Carlo Campogalliani con una ragazza madre e il suo beneamato, tenente ferito sul fronte orientale, la cui madre rifiuta matrimonio e creatura. Grazie a un incidente e al sacrificio di un'eroica crocerossina, interpretata dalla diva Maria Mercader, tutto finisce a tarallucci e vino. La parte migliore riguarda gli episodi marginali, in cui si vede la vita delle infermiere e dei militari sul convoglio. *La nave bianca*, girato nel 1941 da un giovanissimo Roberto Rossellini e distribuito in sala nel 1942, è molto più interessante anche se racconta la solita storia d'amore tra una crocerossina e un militare ferito. Commissionato e finanziato dalla Marina Militare, è stato girato su una vera nave ospedale con attori non professionisti, anticipando il neorealismo.

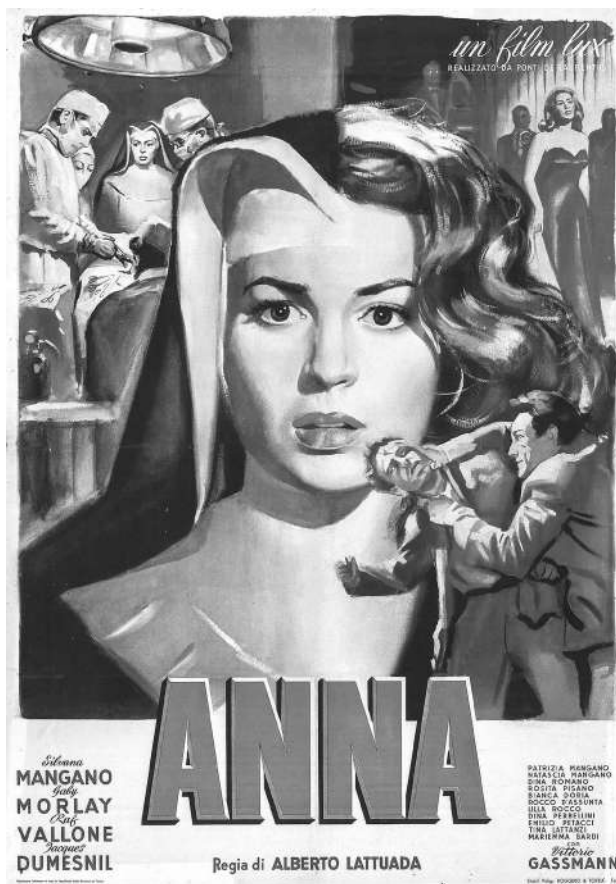




Fin qui, non si esce dall'immagine della donna in bianco pura, senza macchia e pronta al sacrificio. Un piccolo-grande cambiamento arriva nel dopoguerra: *Anna* (1950) di Alberto Lattuada con Silvana Mangano è il primo film che riveste l'immagine dell'infermiera di una certa ambiguità. Anna è una novizia, infermiera amata da medici, pazienti e dal primario, che l'ha presa sotto la sua protezione. Una sera arriva un giovane gravemente ferito in un incidente: è Andrea, l'uomo con cui stava per sposarsi prima di farsi suora. Anna corre a cercare il primario, che era a teatro con la famiglia, perché lo operi personalmente. Durante l'intervento la giovane ripensa al suo passato: è stata una cantante di night-club, cinica e spudorata, amante di un mascalzone. L'incontro con Andrea, che la vuole sposare, la redime. Lo segue in campagna, ma il giorno prima delle nozze l'ex amante li raggiunge e, nell'alterco che segue, Andrea lo uccide senza volerlo, ferendo anche Anna che si era interposta; dopodiché la butta fuori di casa. Aiutata da un passante che la porta in ospedale, durante il ricovero decide di prendere i voti.

Al risveglio, Andrea le domanda di nuovo di sposarlo, e il giorno in cui viene dimesso le chiede di fuggire con lui dicendole che la verrà a prendere la sera con un'auto. Anna non sa che fare, tentenna, prega, e mentre si avvia verso il cancello, apparentemente decisa a seguire Andrea, vede arrivare un'ambulanza dietro l'altra: c'è stato un disastro ferroviario. Il primario la chiama e Anna lo segue macchinalmente in sala operatoria, poi, improvvisamente raggiante, si

rende conto che quella è la sua strada, indicata dalla Provvidenza. Si potrebbe giustamente obiettare che è un po' eccessivo far accadere una catastrofe ferroviaria al solo scopo di salvare l'anima di una novizia tentata dal peccato della carne, per quanto lecito: dopotutto si sarebbe sposata e non aveva pronunciato ancora i voti perpetui. Ma siamo nel contesto di una tipica commedia sentimentale dagli anni '50, e il film è stato vietato ai minori. Effettivamente, per quei tempi era scabroso, ai limiti della pornografia, ma se della pornografia c'è, è quella dei sentimenti. Fiumi di melassa sulla "redenzione" di una donna il cui peccato, che era quello di cantare in un night e avere un amante, doveva apparire talmente grave che il matrimonio non sarebbe bastato a riscattarla: occorreva un vero olocausto.





Difficile capire come, da tutta questa melassa, sia emersa la figura della depravata ninfomane che imperverserà per almeno un paio di decenni. A partire dalla fine degli anni Sessanta, con la liberazione dei costumi, assistiamo infatti ad una vera valanga di film erotici, o meglio scollacciati, di produzione italiana. Le figure delle infermiere e delle dottoresse assatanate vanno per la maggiore, insieme a quelle delle monache, non di rado ospedaliere. Il fenomeno riguarda anche il fumetto, che tralasciamo perché in questo contesto la quantità e la varietà di ninfomani in camice bianco è tale che occorrerebbe trattare a parte il soggetto¹⁹. Le donne in (succinto) camice bianco, corredato da reggicalze, tacchi a spillo e biancheria intima sexy, interpretate da splendide attrici come Ursula Andress, Edwige Fenech, Nadia Cassini, Gloria Guida, suscitano e soddisfano la libidine di poveri disperati dal comportamento e dall'avvenenza fantozziani: Carlo Delle Piane, Lino Banfi, Alvaro Vitali... Non è necessario

¹⁹ Si possono citare, tra l'altro, alcune testate esplicitamente erotiche dedicate esclusivamente alle donne in bianco, quali *L'infermiera*, pubblicato tra il 1993 e il 1996 dall'Internazionale Ediperiodici, tra i cui titoli troviamo perle come « Un ginecologo vizioso », « La pillola della virilità » o « L'insostenibile durezza del gesso ». Un'altra serie, *Corsie roventi* è uscita solo con qualche numero nel 1994. La testata *La dottoressa*, Editrice Squalo, è uscita tra il 1983 e il 1988. Citiamo un solo titolo che ci sembra basti a illustrarne il livello: « Unire l'utero al dilettevole ». Non si contano poi le donne in bianco inserite in altre storie a fumetti, di tipo erotico, pornografico o sentimentale.



attardarsi sulle trame, se di trame si può parlare per questi prodotti di scarto che pure hanno avuto un successo costante e clamoroso.

Quanto alla televisione, la RAI non ha certamente contribuito a questa erotizzazione estrema, producendo solo qualche sceneggiato biografico o ispirato alla letteratura. La Tv berlusconiana, invece, oltre a proporre e riproporre questi film, ha seguito il filone, mostrando in alcune sue trasmissioni, e pensiamo in particolare a *Striscia la notizia*, delle “sexy infermiere” il cui ruolo non aveva nessun senso nel contesto della trasmissione, se non quello di esibire un oggetto erotico. Questo personaggio di “sexy-infermiera” è stato successivamente interpretato da Sonia Grey (1990) e Angela Cavagna (1990-1992), scendeva da uno scivolo verso i presentatori e si allungava poi sul banco davanti a loro, esibendo le procaci forme e incarnando il perfetto tipo dell’oca giuliva, tant’è che vi fu persino una protesta ufficiale della categoria contro questa avvilente immagine²⁰. Tale modello era infatti l’estremo peggioramento dei film-spazzatura, dove almeno le donne in bianco mostravano, oltre alla libidine, una discreta intelligenza.

Avevamo già detto che gli eventuali innamoramenti dei malati restano in genere platonici per diverse ragioni, ma soprattutto per il rispetto del codice deontologico che vieta le relazioni con i pazienti. Pochi sanitari lo violano,

20 Vedi « Proteste in ospedale: Cavagna, rivestiti », *La Repubblica*, 5 dicembre 1991.

anche perché nella realtà il (o la) paziente non viene visto come “persona”, ma come “paziente”, appunto, il che esclude una qualsivoglia implicazione o velleità erotico-sentimentale. Le violazioni della logica sono invece esattamente quelle che vengono messe in avanti nel fumetto erotico e nel film-spazzatura, e sono per l'appunto quelle che ne hanno decretato il successo: complici le visite o le medicazioni, la bellissima laureata o diplomata concupita dal brutto cafone semianalfabeta cede alle sue voglie, e ne ricava più piacere che con il bel medico o col bel partner di buona famiglia. Si va così a solleticare un tipo di pubblico maschile frustrato e retrogrado, offrendogli una sorta di catarsi, permettendogli di immedesimarsi nella situazione. Ovvio che nella vita reale questi fatti non sarebbero mai potuti avvenire, ma l'illusione è consolatoria. Una specie di fiaba per adulti dove, come in tutte le fiabe, una bacchetta magica permette di ottenere l'impossibile.

Conclusione

L'erotizzazione della donna in camice bianco è in parte legata a quanto detto a proposito della crocerossina che per professione toccava un uomo a lei estraneo e gli era accanto anche nei momenti più intimi (bisogni fisiologici, pulizia, cateterizzazioni...). Il fatto che si trattasse di donne che non avevano pronunciato voti di castità come le monache e con le quali non esistevano legami di sangue o parentela permetteva di vederle in modo sessuato. È ovvio che chi era davvero sofferente non avesse alcuna velleità erotica o sentimentale: quest'ultima, casomai, era un rischio che riguardava la convalescenza, come già visto. Ma va detto che la mancanza di rispetto verso delle donne “liberate” e la frustrazione maschile generavano non di rado comportamenti fuori luogo, soprattutto durante il primo dopoguerra:

Spesso un soldato operato di ernia o di appendicite mi chiamava per dirmi « Sorella, per favore, venga a guardare la mia ferita; mi fa male ». Quando mi avvicinavo si scoprivano per svelare un'erezione inaspettata che mi lasciava del tutto indifferente, visto che solamente più tardi ho imparato che cosa significasse. Le altre infermiere ridevano e gridavano « Copriti, copriti, monello » Io, seriamente, medicavo la ferita. Era questo il gran divertimento della corsia²¹.

Molti altri comportamenti erano certamente al di là di quanto immaginato dalla direzione sanitaria e dalla CRI, soprattutto quelli dei medici. Suni Agnelli riferisce un episodio capitato durante il tirocinio di infermiera, quando chiese

21 Susanna Agnelli, *op. cit.*, p. 97.

di assistere ad un intervento e i chirurghi, per metterla in imbarazzo, la fecero assistere ad una sfilata di circoncisioni, interventi in cui solo il pene dei giovani pazienti rimaneva scoperto. Benché sconcertata e disgustata da tale spirito da caserma, la giovane rimase impassibile e se ne andò solo alla fine, dopo aver ringraziato. È certo che nessuno avrebbe mai osato comportarsi così con una monaca, ma con le infermiere laiche non si avevano evidentemente troppi scrupoli. Attive in luoghi dove la presenza maschile era preponderante, addette a occuparsi degli uomini e a toccare il corpo in una società bigotta dove il contatto fisico tra i due sessi – anche superficiale – era tabù al di fuori del matrimonio, non c'è in fondo da stupirsi se le donne in bianco sono diventate un simbolo erotico.

Quello che abbiamo visto finora non basta comunque a spiegare completamente il fenomeno. Per esempio, perché i costumi da “sexy infermiera” in vendita online o nei pornoshop hanno un tale successo? Si suppone sia per realizzare un gioco erotico tra adulti consenzienti, ed è ovvio che la donna che accetta il travestimento non lo farà a beneficio dell'Alvaro Vitali di turno, ma di un partner di sua scelta, che magari le domanda anche una finta prestazione sanitaria (visita, iniezione, medicazione...) per poi arrivare al rapporto sessuale. Cosa incarna allora la donna in camice bianco, dal punto di vista sessuale? Forse il piacere di violare un tabù, di coinvolgere nelle proprie voglie una figura che in parte rimane monacale (il travestimento da “sexy suora” è altrettanto se non più richiesto di quello da “sexy infermiera”). Il punto è anche di genere: se nei cataloghi o nelle vetrine dei sex shop i costumi da donna in bianco non mancano mai, l'inverso non è vero. Per essere chiari, non ci sono travestimenti da “sexy dottore/infermiere”, né a beneficio delle donne né nelle offerte per gay, se non eccezionalmente. Il che significa che sono soprattutto gli uomini eterosessuali ad attribuire una valenza eccitante alla figura della donna in bianco. Quanto alle donne che si travestono, lo fanno di norma a beneficio dei partner, ed è dubbio che la loro visione sia la stessa: in parole povere, sanno che il camice bianco è eccitante, ma eccita il partner, non necessariamente loro.

In conclusione, citiamo l'amara constatazione di Suni Agnelli a proposito dell'opinione che la maggior parte dei medici, e probabilmente una buona parte della popolazione, aveva su di loro, e che è rivelatrice. Non c'era amore, in realtà, ma avversione mal digerita: « Ci detestavano perché [...] eravamo indipendenti. Ci consideravano “prostitute”²² ».

²² *Ibid.*, p. 218.



« Il parto? Sulla paglia, un lenzuolo sotto e le bestie accanto »

Les récits d'accouchement
dans *L'anello forte* de Nuto Revelli

Armelle Girinon

La Sapienza Università di Roma, Rome, Italie

Résumé : Dans le recueil *L'anello forte* de Nuto Revelli (1985), les femmes paysannes interrogées renvoient à des expériences domestiques de la mise au monde, presque exclusivement féminines, qui précèdent la médicalisation, la technicisation et la masculinisation des salles d'accouchement. Leurs récits convoquent plusieurs figures de femmes tantôt aidantes et indispensables, tantôt maltraitantes et cruelles : de la voisine ou belle-mère – dont l'accompagnement et les conseils dépendent d'un savoir restreint et empirique – à la sage-femme, en passant par la *donna pratica* partiellement formée à des gestes médicaux techniques. Après une analyse des phases préliminaires de l'accouchement (accès aux soins, considération des parturientes, préparation du lieu de l'accouchement) dans le Cuneese (la région de Cuneo) du premier xx^e siècle, la recherche interroge les pratiques, les vécus et les souvenirs liés à la mise au monde en se focalisant sur l'ambivalence des (auto)portraits de femmes qui entouraient les parturientes.

Riassunto: Nella raccolta *L'anello forte* (1985) di Nuto Revelli, le contadine intervistate raccontano esperienze domestiche di parto, quasi esclusivamente femminili, che precedono la medicalizzazione, la tecnicizzazione e la mascolinizzazione della sala parto. I loro racconti riuniscono diverse figure femminili, a volte di indispensabile aiuto, a volte abusive e crudeli: dalla vicina di casa o dalla suocera – la cui assistenza e i cui consigli dipendono da conoscenze limitate ed empiriche – alla levatrice, passando per “la donna pratica” parzialmente avvezzata ai gesti tecnici. Dopo un'analisi delle fasi preliminari del parto (accesso alle cure, considerazione della partoriente, preparazione del luogo del parto) nel Cuneese del primo Novecento, la ricerca indaga la memoria, le pratiche e le esperienze legate al parto, concentrandosi sull'ambivalenza degli (auto)ritratti delle donne che circondavano le partorienti.

À l'origine des recherches de Nuto Revelli, on trouve, d'une part, la nécessité de raconter la guerre fasciste et la guerre de libération et, d'autre part, l'exigence intime et politique de conserver la mémoire des communautés paysannes de sa région, le Cuneese¹. Ses premiers textes autobiographiques sur l'expérience du front russe puis de la Résistance – tout comme ceux de Mario Rigoni Stern – décrivent le quotidien de la guerre « vue d'en bas² ». Revelli y évoque d'ores et déjà un sentiment de dette envers les paysans qu'il a vu mourir par centaines lors de la désastreuse campagne du Don³. L'écriture de Revelli, contrairement à celles d'écrivains comme Pavese, Fenoglio, Calvino et Vittorini qui offrent des mises en récit romanesques de la guerre⁴, passe de la forme autobiographique du journal à celle de l'enquête ethnosociologique et historique visant à faire connaître une culture et un monde paysan profondément meurtris par les deux guerres mondiales et la gestion chaotique de la forte croissance économique et industrielle du pays dans les années 1960. Le travail de Revelli participe ainsi à faire de la période qui va de l'après-guerre aux années 1980 « *“trent'anni gloriosi” della ricerca sul canto sociale, sulla cultura popolare (e anche quelli in cui fece i primi passi la storia orale)* »⁵. Ses recherches

- 1 On retrouve l'expression du titre de l'article dans le témoignage d'Agostina (anonyme née en 1932) intitulé « Meritano una capra, non una donna », in Nuto Revelli, *L'anello forte. La donna: storie di vita contadina*, Torino, Einaudi, 1985, p. 271.
- 2 Nuto Revelli écrit à ce propos : « *Sulla Seconda guerra mondiale la bibliografia è immensa. Si contano a centinaia i libri di storia e di memorialistica. Hanno scritto i generali, i responsabili della guerra fascista finita male: hanno scritto i Roatta, i Badoglio, i Soddu, i Visconti Prasca... Hanno scritto gli ufficiali, hanno scritto i “colti”. Manca la voce della gente semplice, manca la voce dei cosiddetti “umili”, manca la voce dei soldati. [...] Esiste un libro bellissimo, che si inserisce a pieno titolo nel discorso della guerra “vista dal basso”. È Il sergente nella neve di Mario Rigoni Stern, uscito nel 1953. Ma una rondine non fa la primavera!* », « Introduzione », in *Le due guerre. Guerra fascista e guerra partigiana*, Torino, Einaudi, 2003.
- 3 À propos du front russe, voir Nuto Revelli, *Mai tardi. Diario di un alpino in Russia* ([1946], Torino, Einaudi, 1967) ; *La guerra dei poveri* (Torino, Einaudi, 1962) ; *La strada del davai* (Torino, Einaudi, 1966) ; *L'ultimo fronte. Lettere di soldati caduti o dispersi nella seconda guerra mondiale* (Torino, Einaudi, 1971) ; *Le due guerre. Guerra fascista e guerra partigiana* (Torino, Einaudi, 2003).
- 4 Emmanuel Mattiati s'appuie sur le travail de Giorgio Luti, *Bella ciao. Resistenza e letteratura* (Arezzo, Helicon, 2009) et écrit à ce propos : « *comunque, ambedue le opzioni narrative – diaristica o finzione neorealista – costituirono le basi della memoria civile della Resistenza* », Emmanuel Mattiati, « Nuto Revelli : la ribellione come creazione. Dal racconto di sé all'autobiografia dei “vinti” », in *Il ribelle, le scritture di sé e forme di autolegittimazione, Mnemosyne o la costituzione del senso*, Bruxelles, Presses universitaires de Louvain, 2012, p. 74.
- 5 Alessandro Casellato, « Nuto Revelli, la storia orale e il popolo perduto », in Alessandra Demichelis (dir.), *Nuto Revelli: protagonista e testimone dell'Italia contemporanea*, Actes du colloque international organisé à Cuneo, Cinema Monviso, 5-6 octobre 2019, *Il presente e la storia*, n° 16, Bra, Comunecazione, 2020, p. 170.

le rapprochent également d'intellectuels « *che hanno individuato la questione contadina come questione nazionale*⁶ » : on peut évidemment penser aux publications d'Emilio Lussu, Tommaso Fiore et Carlo Levi mais également aux travaux d'Ernesto de Martino, Danilo Dolci et Rocco Scotellaro.

Le travail d'enquête et de recherche de Revelli, qui se traduit tout d'abord par une collecte de lettres et de témoignages dans les maisons paysannes, enrichit et complexifie l'historiographie du xx^e siècle en y intégrant les voix de personnes systématiquement exclues des documents écrits. Cette prise en compte des voix, des mémoires et des vécus rarement considérés dans les travaux portant sur la Seconde Guerre mondiale vise la restitution d'une histoire plus juste et plus inclusive, moins surplombante. C'est cet objectif initial qui le met en contact avec les femmes paysannes détentrices des lettres de leurs frères, de leurs pères et de leurs maris⁷. Dans le prolongement de ses premiers travaux étroitement liés aux campagnes pauvres du Cuneese, Revelli constate la transformation profonde du monde paysan marqué au fer de la misère, de l'exode et de l'industrialisation massive de sa province. Il décide alors de capter les récits de vie des communautés paysannes et d'en publier un recueil, *Il mondo dei vinti*⁸, au moment où ces dernières se voient contraintes à abandonner leurs terres. Pour décrire les modalités des entretiens menés pour *Il mondo dei vinti*, Revelli écrit : « *era [...] scontato che la parola spettasse all'uomo*⁹ ». C'est à partir de ce constat qu'il nourrit le désir d'interroger les femmes afin de collecter des voix doublement exclues de l'historiographie dominante.

Il mène alors une recherche qui durera huit ans dans les montagnes, la plaine, les collines et les Langhe du Cuneese et qui aboutira à la publication de *L'anello forte. La donna: storie di vita contadina*, deuxième volet de la fresque paysanne après *Il mondo dei vinti*. Ce deuxième recueil accorde une place de

6 *Ibid.*, p. 171.

7 Ces lettres, écrites sur le front russe, sont recueillies par Nuto Revelli dans les années 1960 et publiées dans le recueil *L'ultimo fronte. Lettere di soldati caduti o dispersi nella seconda guerra mondiale*, Torino, Einaudi, 1971. Lorsqu'il décrit le travail d'enquête mené à cette occasion dans les maisons paysannes de sa région, Revelli précise : « *Erano le donne che avevano conservato le lettere, erano le donne le mie interlocutrici più preziose. Subito mi indicavano la fotografia del congiunto caduto o disperso, custodita sul ripiano della credenza, tra le immagini delle madonne e dei santi, come su un altare. Poi mi commentavano le lettere. [...] Parlavano le donne de L'ultimo fronte, parlavano da protagoniste. Mi insegnavano che la guerra dei poveri non finisce mai* », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. xvii.

8 Nuto Revelli, *Il mondo dei vinti. Testimonianze di vita contadina. La pianura. La collina. La montagna. Le langhe*, Torino, Einaudi, 1977.

9 Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. xviii.

choix au thème de la mise au monde et aux portraits des personnes qui entouraient les parturientes. Cette place n'est pas sans lien avec le thème de la guerre puisque Revelli lui-même comparait l'épreuve de l'accouchement à l'expérience du front et il soumettait cette analogie de genre à ses interlocutrices en les interrogeant sur sa pertinence¹⁰. Cette analogie n'est pas nouvelle, on la retrouve déjà chez Euripide, lorsque Médée déclare :

Ils disent que nous vivons une vie sans risque
à la maison, tandis qu'ils se guerroient avec leur lance.
Piètres raisonneurs ! J'aimerais mieux être debout
Près d'un bouclier trois fois, qu'enfanter une seule fois¹¹.

Cette condamnation de l'injustice qui caractérise une valorisation sociale discriminante d'épreuves présentées comme les actes définitoires d'identités de genre est étroitement liée au travail de Revelli. Il apparaît en effet très clairement – des entretiens jusqu'à la publication de *L'anello forte* – que l'auteur souhaite lever le voile sur ce que ses enquêtées présentent, à de nombreuses reprises, comme une guerre domestique qu'elles doivent livrer sans s'épargner, privées de moyens humains et matériels, de la même manière qu'il avait souhaité diffuser les récits d'expérience du front en recueillant les témoignages et les lettres de soldats italiens envoyés en Russie et abandonnés à leur sort.

Nombreux sont les travaux en sciences sociales publiés à partir de la fin des années 1970 et qui interrogent les pratiques et les vécus qui ont précédé la médicalisation, la technicisation et la masculinisation des salles d'accouchement¹². Les

10 On retrouve la comparaison dans les notes préparatoires à la publication du recueil sous forme d'annotations (parfois au stylo rouge) ou de transcription d'une question de Revelli. Voir par exemple la page 17 de la pochette n° 10 du dossier n° 680 ; la page 45 de la pochette « Caterina Olivero » du dossier n° 681 ; la page 28 de la pochette n° 70-70bis du dossier n° 682. Je reprends la classification des archives de la Fondation Nuto Revelli.

11 Euripide, *Médée*, traduit du grec ancien par Myrto Gondicas et Pierre Judet de La Combe, Paris, Les Belles Lettres, 2012, v. 248-251.

12 Cet article a été rédigé après lecture des publications suivantes : Yvonne Verdier, *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard, 1979 ; Franca Pizzini (dir.), *Sulla scena del parto: luoghi, figure, pratiche*, Milano, Franco Angeli, 1981 ; Mireille Laget, *Naissances. L'accouchement avant l'âge de la clinique*, Paris, Seuil, 1982 ; Mathilde Dubesset et Michelle Zancarani Fournel, *Maternités. Saint-Étienne (1848-1948)*, DEA inédit, Lyon II, 1983 ; Claudia Pancino, *Il bambino e l'acqua sporca. Storia dell'assistenza al parto dalle mammane alle ostetriche (secoli XVI-XIX)*, Milano, Franco Angeli, 1984 ; Mathilde Dubesset et Michelle Zancarani Fournel, « Mémoires de l'accouchement », in Danièle Voldman et Sylvie Schweitzer (éd.), *Mémoires de femmes*, Paris, Association Pénélope pour l'histoire des femmes, 1985, p. 119-127 ; Françoise Thébaud, *Quand nos grand-mères donnaient la vie. La maternité en France dans l'entre-deux guerres*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1986 ; Irene

collectes de voix et les recueils de témoignages de Revelli offrent néanmoins un point de vue inédit sur cet objet, celui des femmes pauvres de l'Italie rurale nées entre les années 1880 et 1950. Ce matériau (fait d'enregistrements, de transcriptions, de notes et de recueils publiés) rassemble en effet deux-cent-soixante témoignages de femmes nées ou immigrées dans les campagnes et les montagnes du Cuneese. L'auteur, au cours d'entretiens reparcourant les vies des enquêtées de manière chronologique, demande à ses interlocutrices ce qu'elles savaient de l'accouchement avant de mettre au monde leurs enfants, il les interroge à propos des personnes qui les entouraient et leur portaient assistance et leur demande de décrire les pratiques et les croyances qui déterminaient les scènes d'accouchement¹³. Les récits des femmes interrogées convoquent alors plusieurs figures de femmes tantôt aidantes et indispensables, tantôt maltraitantes et cruelles : de la voisine ou (belle-)mère – dont l'accompagnement et les conseils dépendent d'un savoir restreint et empirique – à la sage-femme, en passant par la *donna pratica* partiellement formée à des gestes médicaux techniques.

Tout en gardant à l'esprit que Revelli a sans cesse refusé la qualification d'historien, d'anthropologue ou de sociologue, il semble intéressant de considérer ces descriptions et ces récits d'accouchement en essayant d'analyser leur originalité et leurs apports épistémologiques en les confrontant aux principaux travaux sur l'accouchement à domicile dans les années 1910-1950. Dans cette perspective, la recherche montrera dans un premier temps que la pluralité des expériences rapportées dans ces récits permet de dessiner un contexte qui complète et complexifie les connaissances ethnosociologiques et historiques de l'accouchement : il s'agira d'interroger, d'une part, l'accès, ou plutôt le non accès aux soins et la considération des femmes enceintes et des parturientes dans les campagnes pauvres du Cuneese. Cette recherche questionnera d'autre part la notion de transmission afin de comprendre la manière dont étaient préparés les accouchements dans le Cuneese de la première moitié du xx^e siècle. Après avoir analysé les phases préliminaires de l'accouchement, il s'agira d'interroger

Maffi (dir.), *Nascita. Annuario di antropologia*, n° 12, Milano, Ledizioni, août 2010 ; Clotilde Cicatiello, « La figura della levatrice: un percorso storiografico », *Sessualità. Differenze Diritti Rappresentazioni, La camera blu. Rivista di studi di genere*, n° 9, 2013 ; Gianfranca Ranisio, « Il percorso nascita: dalle medicine popolari a "Le culture del parto" », *Rivista della Società italiana di antropologia medica*, n° 38, octobre 2014, p. 247-263 ; Nadia Maria Filippini, *Generare, partorire, nascere. Una storia dall'antichità alla provetta*, Roma, Viella, 2017.

13 L'expression qui renvoie au titre du volume cité, dirigé par Franca Pizzini, *op. cit.*, permet d'appréhender la mise au monde en se concentrant à la fois sur les lieux, sur les acteurs et les pratiques de l'accouchement et sur les représentations et les récits qui en sont faits.

les pratiques et les vécus liés à la mise au monde en se focalisant sur l'ambivalence des (auto)portraits de femmes qui entouraient les parturientes.

Accoucher dans le Cuneese dans les années 1910-1950

Quel accès aux soins et quelle considération des femmes enceintes et des parturientes ?

Le XIX^e siècle est décrit comme le siècle de la santé au cours duquel la figure du médecin est comparée à celle d'un « apôtre laïc¹⁴ ». Dès la fin du siècle, l'obstétrique et la gynécologie deviennent des spécialités de la médecine aux États-Unis¹⁵ et c'est aussi à ce moment que les femmes étatsuniennes des classes dominantes commencent à accoucher à l'hôpital – l'hospitalisation des accouchements s'étend ensuite aux classes moyennes dans les années 1930. En Italie, « *i tempi per l'ospedalizzazione del parto si riveleranno molto più lunghi, soprattutto nelle zone rurali interne e nel Meridione*¹⁶ » et il faudra attendre les années 1960-1970 pour que l'accouchement à domicile laisse progressivement place à l'accouchement à l'hôpital. En France, cette migration vers les maternités a lieu au même moment dans les campagnes et les milieux paysans (voir l'exemple de Minot : Verdier, 1979) ainsi que dans les villes de taille moyenne, à dominante ouvrière (voir l'exemple de Saint-Étienne : Dubesset et Zancarini-Fournel, 1983 et 1985) et vers 1929 dans le cas parisien (Thébaud, 1986). Le recueil *L'anello forte* et les enregistrements des entretiens avec les paysannes du Cuneese ne laissent aucune place au doute : dans cette région, les grossesses, au cours des années 1910 et jusqu'à la fin des années 1950, ne sont pas suivies par une sage-femme ou un médecin et la grande majorité des accouchements qui ont lieu dans ces mêmes années ne sont pas médicalisés et ont lieu à domicile, loin de l'hôpital.

Plusieurs facteurs sont susceptibles d'expliquer cette absence de suivi médical des femmes enceintes et en couches. Caterina Olivero (née en 1923) précise lors de son entretien avec Revelli qu'elle n'a eu « que » deux enfants et elle ajoute immédiatement « *mah... sé mi... sé mi*¹⁷ » comme pour empêcher

14 Gianfranca Ranisio, art. cit., p. 247.

15 Irene Maffi, « Introduzione », *Nascita. Annuario di antropologia, op. cit.*, p. 6-7.

16 Gianfranca Ranisio, art. cit., p. 248.

17 « *Mah... io so... io so* ». Cette déclaration n'est pas présente dans le témoignage publié. On la retrouve dans l'enregistrement de l'entretien. Pour distinguer les citations tirées des enregistrements (qui portent les noms des interlocutrices de Revelli et sont conservés dans les archives sonores de la Fondation Nuto Revelli), des citations figurant dans le recueil publié,

Revelli d'en tirer des conclusions hâtives. Elle invite en effet son interlocuteur à ne pas déduire de ce nombre relativement peu élevé d'enfants qu'elle est dans l'ignorance des complications et de la souffrance au moment de l'accouchement. Ce savoir qu'elle revendique – à travers la répétition, le ton plaintif et la suspension – est en effet lié à l'expérience de la douleur extrême et de la peur de mourir lors de ses accouchements. Le récit de son premier accouchement, une expérience traumatisante de la mise au monde, mentionne une sage-femme, ce qui surprend Revelli, et Caterina Olivero de préciser d'emblée que cette femme avait été appelée par son mari et que sa présence leur avait coûté « *tren-ta mila* », « *tren-ta mila [...] perché è venuta tre notti*¹⁸ ». Cette répétition du prix (qui n'est pas mentionné dans le témoignage publié par Revelli), tout comme la décomposition très appuyée du chiffre, connotent le poids d'une telle somme pour une famille paysanne¹⁹. Elle ajoute qu'elle et son mari n'ont pas réussi à joindre ni à trouver de sage-femme ou de médecin pour son deuxième accouchement, elle répète « *iera niun levatris, iera niun levatris*²⁰ ». Elle précise que sa mère et une voisine, la Valuriana, l'ont aidée, seules, et que le médecin, venu reconnaître sa fille qui avait déjà une semaine, a été payé 2000 liras. Elle répond à Revelli, qui insiste sur les risques d'une potentielle hémorragie et sur l'incapacité des personnes non formées à prendre en charge ce type de complications lors d'un accouchement, que 30000 liras représentaient une somme considérable à l'époque et que nombreuses étaient alors les femmes qui mouraient en couches.

On retrouve donc dans l'enregistrement de cet entretien, de manière explicite ou implicite, une série de raisons susceptibles d'expliquer le non-recours à des personnes formées pour assister les parturientes : tout d'abord, le coût de l'intervention d'une sage-femme ou d'un médecin difficilement supportable pour les familles paysannes. Il apparaît ensuite difficile voire impossible de contacter ou de trouver des soignants disponibles dans de nombreux territoires ruraux et de montagne isolés, peu accessibles et/ou éloignés des périmètres d'activités de ces praticiens. Enfin, la vie des femmes semble avoir une valeur toute relative si l'on compare ce témoignage à de nombreuses déclarations plus explicites d'autres enquêtées. Elisabetta Centenero (née en 1898) conclut par exemple son récit d'accouchement par une sentence sans appel : « *Eh, era*

j'indiquerai soit "AS" pour "archives sonores", soit "in Nuto Revelli, « [Titre du témoignage publié] », *L'anello forte*, op. cit.

18 AS.

19 On retrouve la même déclaration, mais uniquement pour souligner l'impossibilité de payer le médecin, dans les propos des enquêtées de Minot (entretiens menés entre 1968 et 1975) cités par Yvonne Verdier, op. cit., « Le médecin, on n'avait pas d'argent pour le payer », p. 89.

20 « *Non c'era nessuna levatrice, non c'era nessuna levatrice* », AS.

*altroché pericoloso, ma intanto gente ce n'era, moriva quella ce n'era un'altra, la pensavano così, se no sarebbero andati a chiamare il dottore*²¹ ».

Outre les facteurs pragmatiques cités, qui sont autant d'obstacles au recours à une aide médicale au moment de l'accouchement, et dans le prolongement de cette dernière déclaration sur l'importance toute relative accordée à la vie des femmes, il faut également prendre en compte l'évocation d'un système de représentations des femmes enceintes et des parturientes dans le Cuneese du premier xx^e siècle. Ces représentations mises bout à bout traduisent en effet le peu de considération pour les risques pouvant engager le pronostic vital des parturientes et pour la condition spécifique et la vulnérabilité des femmes enceintes – on peut penser, entre autres, aux différentes gênes inhérentes aux périodes de grossesses que sont la difficulté de mouvement, les vomissements, la fatigue et l'essoufflement. Tout d'abord les enquêtées précisent presque systématiquement que leurs grossesses ne les ont pas empêchées de travailler comme des forçats et ce jusqu'à la veille ou jusqu'au jour de l'accouchement. Revelli introduit sa réflexion sur l'accouchement en ces termes :

*Il parto era sovente come la guerra, quella vera, quella dove il rischio della vita è sempre in agguato. [...] La donna lavorava fino all'ultimo momento, fino alla vigilia del parto. Rientrava infatti nell'etica della società contadina l'impegno del lavoro spinto fino al sacrificio estremo, fino allo stoicismo assurdo, « se no i'omini lungavu i laver*²² ».

Nombreuses sont les femmes qui évoquent la peur de ne pas réussir à rentrer à temps à leur domicile au moment des premières contractions (ou de la rupture de la poche des eaux) – occupées qu'elles étaient à faucher, à charger le foin ou à surveiller les bêtes. Les deux raisons invoquées par Revelli pour expliquer la permanence du labeur quelques heures avant la mise au monde, à savoir la tradition et l'éthique paysannes de l'engagement extrême dans le travail, d'une part, et l'injonction, tacite ou non, de la part des hommes, à ne pas se ménager²³, d'autre part, donnent lieu à de multiples formes de revendications ou de regrets dans les témoignages des enquêtées.

Rosa Lombardo (née en 1902) raconte par exemple à Revelli son sixième accouchement et elle précise avant tout « *lavoravo come una mula, portavo il*

21 Elisabetta Centenero, « Mi hanno affittata in Francia », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. 223.

22 « *Se no gli uomini allungavano le labbra (erano scontenti)* ». On retrouve cette expression dans l'entretien de Luigia Giaccone et Enrico Conterno qui ne figure pas dans le volume mais qui fait partie du fonds sonore de la Fondation Nuto Revelli. Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. LXXII.

23 Le mari de Caterina Occelli, qui est présent lors de l'entretien de sa femme, précise par exemple lorsqu'il est question du travail des femmes enceintes « *ma però la fumna gli sta mei se travvaj* [la donna sta meglio se lavora] » (AS).

*letame, caricavo e scaricavo il fieno*²⁴ ». Elle était en train de travailler quand les contractions ont commencé et elle se préparait à accoucher seule quand son mari, qui avait obtenu une permission de quelques heures, est arrivé et l'a aidée. Elle indique que c'est elle qui a guidé son mari et qui a enlevé, seule, le placenta. Elle conclut alors son récit comme suit : « *ne avevo già comprati*²⁵ *cinque dei miei, ne avevo già aiutati tanti degli altri a nascere, ero pratica io... Eh, te lo facevano mettere per forza il coraggio se non l'avevi*²⁶! ». Seulement l'épopée ne s'arrête pas là, puisqu'elle raconte avoir cuisiné, moins de vingt-quatre heures après avoir accouché, pour les tablées de soldats qui remplissaient l'auberge qu'elle tenait en plus de son travail à la ferme. Un lieutenant avait alors tenu un discours solennel consacrant sa force de travail et ordonnant aux soldats une tenue irréprochable. Ce discours est rapporté par Rosa Lombardo au cours de l'entretien et elle en retire une certaine fierté. Elle ajoute d'ailleurs dans la foulée que si l'arthrose ne lui permet plus de traire les vaches, elle continue à faire les foin à soixante-quinze ans et qu'elle a gagné une course de trente kilomètres à soixante et onze ans.

Aux antipodes de ce récit encouragé par Revelli, qui s'articule autour d'exploits physiques et de gestes de bravoure et n'a de cesse de montrer que la vaillance de la témoin a été à la hauteur de l'adversité et des épreuves qui ont balisé son parcours de vie, la majorité des enquêtées se montrent abîmées par les accouchements traumatiques et l'impossibilité de se ménager lorsque s'installent les souffrances physiques et psychologiques dues à un surmenage harassant. Les récits ravivent alors le désespoir et les chocs émotionnels passés qui rythment les entretiens d'interjections et de soupirs douloureux ainsi que de nombreux silences. Caterina Olivero (née en 1923) et Anna Gazzera (née en 1907), déclarent respectivement « *Io la mia vita non la auguro ad un cane*²⁷ » et « *Ah, io non vorrei più tornare indietro, oh, la vita che ho fatto. Io del bello ne ho visto poco*²⁸ » ; Anna Gazzera explique en ce sens à Revelli que « *la donna di campagna era una martire*²⁹ ».

24 Rosa Lombardo, « Ne ho aiutati a nascere centoventi », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. 237.

25 L'expression « *comprare un bambino* », qui signifie « *partorire* », est un euphémisme linguistique très répandu dans le Cuneese au moment des entretiens, si bien qu'on le retrouve dans la plupart des récits d'accouchement de *L'anello forte*.

26 Rosa Lombardo, « Ne ho aiutati a nascere centoventi », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. 237.

27 Caterina Olivero, « Aversi da dire tutto, guai », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. 151.

28 Anna Gazzera, « La donna di campagna era una martire », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. 39.

29 *Ibid.*

Si la plupart des témoins décrivent assez précisément les dernières tâches accomplies avant ou immédiatement après l'accouchement, le ton oscille, d'une part, entre une narration épique, ponctuée d'anecdotes qui forcent l'admiration, et encouragée par les exclamations stupéfaites de Revelli et, d'autre part, l'expression affligée du souvenir des périodes de souffrance et d'épuisement accueillie avec compassion par l'enquêteur. Quelle que soit l'émotion des femmes interrogées, toutes se présentent avant tout comme des travailleuses ayant porté à bout de bras leurs exploitations et leurs foyers alors même qu'elles étaient en fin de grossesse ou qu'elles s'occupaient de leurs nourrissons. Elles soulignent ainsi que leur vulnérabilité de femmes enceintes et de parturientes n'a pas été prise en compte dans leurs réseaux intrafamiliaux.

Il apparaît également dans les témoignages que si la longue tradition des accouchements à domicile sans aide médicale conforte parfois les parturientes et les poussent à trouver le courage nécessaire au moment de la mise au monde³⁰, elle agit aussi comme un héritage pesant de tout son poids sur les femmes en couches lorsque leurs douleurs, leurs craintes et leurs implorations à l'aide sont minimisées voire déconsidérées par leur entourage. Margherita (anonyme, née en 1900³¹) raconte par exemple que lorsqu'elle implorait l'aide d'une sage-femme, sa belle-mère, lui répétait « *mi l'hei fait tüt da mi, ti fa da ti*³² ». Sa fille est morte, asphyxiée dans son ventre. Malgré l'expérience de ce drame et la lucidité quant à la responsabilité de sa belle-mère dans la mort de sa fille, Margherita prend le temps de raconter que cette dernière avait mis seize enfants au monde, sans recevoir d'aide de la part d'une sage-femme ou d'un médecin. Elle ajoute à ce portrait une anecdote, comme pour mieux illustrer la force remarquable de sa belle-mère : elle s'était accouchée seule, alors qu'elle emmenait les vaches au pré, et avait mis au monde des jumeaux sans la moindre

30 La représentation de l'accouchement comme une épreuve naturelle qui remonte à la nuit des temps permet aux parturientes de relativiser les peurs instinctives au moment des contractions : Caterina Occelli (née en 1936), dont le témoignage publié s'intitule « Quando il sesso era peccato », rapporte cette contradiction dans le récit de son premier accouchement lorsqu'elle synthétise ses pensées au moment des premières contractions « *Qui ci siamo. Mah, tanto hanno sempre comprato tutte...* », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. 190. Cette phrase renvoie à la capacité de l'enquêtée à se donner du courage – capacité qu'elle évoque peu avant dans l'entretien avec Revelli. Ce discours rapporté est néanmoins suivi par la mention de complications l'empêchant de mettre au monde son enfant et par le récit de la précipitation de son mari pour trouver et ramener chez eux (en vespa puis à pied) une sage-femme prête à l'aider.

31 Cette date de naissance a été légèrement modifiée par Revelli (peut-être dans un souci d'anonymiser le texte). Dans l'entretien dont l'enregistrement et les notes ont été conservés par la Fondation Nuto Revelli, cette femme dit qu'elle est née en 1900.

32 « *Io ho fatto tutto da sola, tu fai da sola* ». AS.

aide avant de les emmailloter dans son tablier et de faire plus d'un quart d'heure de marche pour rentrer chez elle. Ce récit (qui ne figure pas dans le recueil mais dans la transcription détaillée de l'entretien mené par Revelli) a pour fonction sinon de disculper la belle-mère, au moins d'expliquer son manque de compassion et d'atténuer la cruauté de sa non-assistance. À l'inverse, Margherita précise être intervenue auprès de l'entourage d'une voisine dont les contractions s'éternisaient en conseillant d'aller chercher une sage-femme afin d'éviter que la tragédie ne se répète. La représentation de l'accouchement comme un acte naturel ne nécessitant pas d'aide médicale apparaît donc dans les témoignages comme le dernier motif expliquant la considération toute relative des risques encourus par l'enfant et la mère au moment de la mise au monde.

Transmission et préparation relatives

À l'absence d'aménagement du temps de travail avant et après l'accouchement s'ajoute une ignorance du déroulé de l'accouchement de la part des parturientes qui augmente, elle aussi, les risques de complications au moment de la mise au monde. Cette ignorance est due à une série de tabous à l'origine d'une non-transmission des savoirs liés à la sexualité et au corps des femmes dans les campagnes du Cuneese pendant la première moitié du xx^e siècle qui tend à disparaître dans les années 1970, au moment des enregistrements³³. Lucia Dalmasso (née en 1911) évoque cette libération de la parole et l'apparition d'une éducation sexuelle de plus en plus accessible en ces termes :

Al passaggio di età ho imparato tutto da sola, non osavo nemmeno a dirlo [...]. La gente era segreta una volta, mica come adesso che sa tutto, la televisione insegna come si comprano i bambini. Ma perché insegnano quello! È troppo. Io quando vedo la televisione e c'è mio figlio che è da sposare sono perfino genà [a disagio], io sono fatta così, è una vergogna³⁴.

33 Mathilde Dubesset et Michelle Zancarini Fournel, dans leur article « Mémoires de l'accouchement », expliquent que l'ignorance des femmes stéphanoises (nées entre 1890 et 1925 et interrogées entre 1982 et 1983) de ce qui allait se passer pour leur premier l'accouchement « était attribuée par certaines à leur éducation religieuse, par d'autre à la pudeur familiale mais [qu'elle] donn[ait] en tous cas l'image de demoiselles vertueuses », art. cit., p. 120. Si cette ignorance est « vigoureusement confirmée par les sage-femmes » interrogées, les deux chercheuses expliquent qu'elle n'a rien d'évident puisqu'elles repèrent des contradictions ou des indices susceptibles de la remettre en question dans les récits des enquêtées (accouchées et sage-femmes). Je n'ai jusqu'ici repéré aucune contradiction permettant de remettre en question cette ignorance dans les enregistrements des entretiens menés par Revelli.

34 Lucia Dalmasso, « Mi è sempre piaciuto andare in chiesa », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. 51.

Cette gêne dont il est question est l'héritage religieux et familial d'une pudeur et d'une désinformation en matière de sexualité qui était « *voluta, programmata, praticata con un impegno che rasentava la crudeltà*³⁵ ». L'intégration du tabou est telle que l'embarras et la honte persistent même si la désinformation est condamnée par la plupart des enquêtées. Certaines disent ne pas avoir réussi à informer leurs filles ou leurs sœurs plus jeunes même après avoir souffert de cette ignorance, notamment au moment de l'arrivée des premières règles. Si la plupart des témoins accueillent favorablement la libération de la parole en matière d'éducation sexuelle et condamnent les silences et l'hypocrisie passés, certaines, à l'instar de Lucia Dalmasso, ressentent un malaise et se sentent heurtées par cette modification de l'ordre discursif qui reflète évidemment la modification d'un ordre social et politique.

La honte et les silences à l'origine de l'ignorance concernant l'accouchement seraient néanmoins partiellement compensés par la proximité des paysannes avec les bêtes et par leur suivi des vélages chaque année. On retrouve ce lieu commun dans les documents des médecins du XVIII^e siècle et Mireille Laget le résume en ces termes :

Moins intellectuelle, moins cultivée, moins capricieuse, la femme de la campagne accouche "sans histoires". Elle vit le moment présent sans projection d'angoisse, elle se repose au tout dernier moment lorsque l'enfant est près de naître [...]. Elle a la sagesse des bêtes qu'elle voit tous les jours accoucher³⁶.

La représentation monolithique des femmes de la campagne se dessine en premier lieu dans l'opposition aux femmes "de condition" « plus soucieuses de leur propre destin et où la transmission par le langage est plus efficace » ; l'accusation sexiste des médecins est sans appel : ces femmes sont « volontiers en pâmoison dès les premières tranchées, ou même lors de fausses douleurs³⁷ ». Enfin, l'essentialisation réductrice et déshumanisante des femmes de la campagnes qualifiées de « rudes, robustes et bonnes pondeuses³⁸ », passe par la comparaison aux bêtes.

Ce lieu commun selon lequel une assimilation de connaissances liées à l'accouchement et plus généralement à la sexualité serait possible grâce à la proximité des bêtes dont les paysannes s'occupent est catégoriquement et

35 Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. LXV.

36 Mireille Laget, op. cit., p. 164.

37 Ibid.

38 Ibid.

unanimement réfuté par les interlocutrices de Revelli. Angela (anonyme, née en 1918) explique en ce sens :

Non è vero che noi di campagna capivamo perché eravamo vicino alla natura. Sì, vedevamo le bestie, ma non capivamo. Vedevamo nascere i vitelli, i maiali... Vedevamo le bestie che si accoppiavano, ma non arrivavamo a capire che le persone erano anche così, mai³⁹.

Cette déclaration, qui fait écho aux propos de nombreuses enquêtées, ne laisse nulle place au doute : l'observation des animaux n'a pas pallié les tabous et les silences qui caractérisent leur éducation depuis l'enfance⁴⁰. Margherita, une témoin anonyme (cf. *supra*), explique qu'à vingt ans, elle ne comprenait pas pourquoi les femmes à qui elle et sa mère rendaient visite et qui venaient de « recevoir » un enfant étaient couchées sur la paille :

Io avevo poi già vent'anni, 'ste donne compravano tutte in casa, e mia mamma mi dice: « Vieni con me, andiamo da Anin che è qui sotto, le hanno portato un bel fiet ». Entriamo nella stalla, 'sta povera donna era coricata sulla paglia, accanto aveva il bambino con una testa lunga lunga [...] « E ben, l'hanno trovato sotto un mucchio di fascine, l'hanno dovuto tirare per la testa. Ma premendo con lo straccio piano piano viene normale ». Io mi chiedevo: « Ma perché si coricano 'ste donne quando le portano un figlio ? » Ma non osavo parlare⁴¹.

On voit dans cette citation que le silence et les récits fantaisistes qui plangent autour de la mise au monde ne visent pas seulement à préserver les enfants d'un savoir perçu comme inadapté à leur âge⁴² mais qu'ils plongent dans l'ignorance de jeunes adultes, peu de temps avant leur première grossesse : lorsque Margherita s'est mariée, elle ne savait toujours pas que les femmes devaient accoucher pour avoir des enfants « *credev[a] che li trovassero*⁴³ ». La production d'ignorance est donc une construction collective faite de silences, de non-dits

39 Angela, « Ero come una statua di marmo », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. 58.

40 On note une certaine évolution dans les témoignages de femmes plus jeunes comme de Rinuccia Martini (née en 1948), « Siamo ricchi di entusiasmo e di speranza », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. 98-105.

41 Margherita, « Mi sono rotta quattro denti », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. 226.

42 Les témoins expliquent que les enfants étaient presque systématiquement éloignés du domicile et des étables lors des naissances ; il était également fréquent de leur cacher les grossesses. Voir les témoignages de Maria Einaudi, « La mia spina è la solitudine », celui de Marta (anonyme), « Non ero una santa » et celui de Cristina Ronaldo, « Sedici figli ha avuto mia madre », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. 216-219, p. 132-137 et p. 322-332.

43 Margherita, « Mi sono rotta quattro denti », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. 227. Cette déclaration n'est pas isolée, on la retrouve par exemple dans les témoignages d'Angela (anonyme), « Non sapevo che l'amore veniva da lì » ; de Maria Einaudi, « La mia spina è la

et de mensonges et elle a de lourdes conséquences psychologiques sur les jeunes femmes puisque celles-ci sont privées d'une appréhension rationnelle des grossesses et de l'accouchement et qu'elles y sont confrontées de manière abrupte et souvent traumatique.

Les tabous et la non transmission des savoirs liés à l'accouchement sont aussi susceptibles de mettre en danger la santé et parfois la vie des parturientes. N'ayant pas été informées de la nécessité d'expulser le placenta après l'accouchement et n'ayant pas eu de contractions permettant son expulsion naturelle, certaines femmes racontent par exemple leur incompréhension et leur peur, un ou deux jours après la naissance de leur premier enfant⁴⁴, lors de la reprise tardive des contractions utérines ; d'autres racontent les infections et le risque de mort dus à la non expulsion de la délivrance⁴⁵.

À l'impossibilité de prévoir et d'anticiper les différentes étapes de l'accouchement – avec toutes les conséquences que cette ignorance implique – s'ajoute une préparation rudimentaire et souvent précipitée du lieu où la parturiente accouche et du matériel dont elle dispose pour accoucher. L'accouchement se fait le plus souvent dans l'étable (notamment l'hiver⁴⁶) : un lieu à l'abri des regards et relativement chaud. Seul le drap et la paille sont mentionnés lorsqu'il est question de l'aménagement du lieu. Anna Costamagna (née en 1884) déclare « *Il primo figlio l'ho avuto nella stalla, era del 1911, un lenzuolo sulla paglia, né materasso né niente sotto*⁴⁷ » et Elisabetta Centenero (née en 1898) précise « *Compravamo 'nle stabi, sulla paglia. Ahi, non c'era nemmeno un lenzuolo sulla paglia*⁴⁸ ». La répétition de la conjonction « *né* » qui précède le pronom

solitudine », de Lucia Rosso « Per forza comandava la donna », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. 243-246, p. 216-219, et p. 27-31.

44 Voir le témoignage de Lucia Abello, « La nostra patria era quasi la Francia », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. 211 : « *non avevo ancora avuto la seconda part [il secondo parto], e non sapevo che dovevo averla. [...] Io da sola, mi sono presi dei dolori..., io credevo di morire* ». Dans l'enregistrement de cet entretien, on entend Lucia Abello répéter « *Mi saviu pa, mi saviu pa! [io non sapevo, io non sapevo!]* » avec une intonation qui traduit son désarroi passé.

45 Rosa Lombardo raconte qu'elle a sauvé une femme d'une infection utérine suite à une rétention placentaire de deux jours. Elle avait réussi à décoller et extraire le placenta pour sauver la parturiente.

46 Letizia Raina (née en 1928) explique que les paysannes accouchaient dans les étables pour avoir un peu de chaleur, in « Era una società dura la nostra », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. 257.

47 Anna Costamagna, « Quando la maternità era peccato », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. 21.

48 Elisabetta Centenero, « Mi hanno affittata in Francia », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. 223.

indéfini « *niente* » comme l'interjection « *Ahi* » qui exprime une plainte suivie de l'adverbe « *nemmeno* » soulignent volontairement la privation d'un confort et de conditions d'hygiène qui leur semblent nécessaires pour accoucher au moment de l'entretien. Letizia Raina (née en 1928) exprime son étonnement à ce propos : « *però io una cosa che mi stupisco che non abbiamo mai preso nessuna infezione, lì dietro 'dle büse 'dle vache*⁴⁹ ».

Outre l'installation sommaire et l'hygiène précaire du lieu de l'accouchement, on remarque dans les témoignages des situations d'abandon de la part de l'entourage familial qui plongent les femmes enceintes dans des états de désespoir et d'angoisse. C'est par exemple le cas de Giovanna Rovere (née en 1924) qui raconte la naissance de son deuxième enfant en ces termes :

*Dovevo comprare Nino, avevo Marita malata, all'ospedale mi dicono: « Tu puoi venire, ma non possiamo mica mettere la bambina fra le partorienti ». Come fare? Dove mettere 'sta bambina? Non solo piangere, ero disperata, ero sola, dovevo comprare, e nessuno mi aiutava. [...] Mia suocera niente, niente. [...] Alle nove del mattino sono ancora andata di corsa a comprare una lampadina da cento candele. Torno a casa, e trovo la levatrice che mi dice: « Madama, si metta in fretta su 'sto letto », a momenti il bambino lo compravo sul pavimento. [...] Era di gennaio, la casa fredda, i bambini che piangevano, io che piangevo piano per non farmi sentire dalla gente*⁵⁰.

Le rythme précipité et haché de l'extrait qui s'articule autour d'une série de souvenirs elliptiques comme une accumulation de flash-backs rapides et confus traduit l'agitation et la peur passées de cette femme eseuilée et sur le point d'accoucher. Ne pouvant compter sur sa belle-famille, elle trouve un support *in extremis* auprès d'un autre réseau de sociabilité : c'est sa voisine qui la rassure et lui propose de l'aide. L'arrivée d'un enfant n'est donc pas systématiquement vécue comme un événement marquant et attendu de la part de la (belle-) famille de la parturiente qui peut dès lors souffrir d'un certain isolement. Les voix de femmes paysannes eseuilées au moment de la mise au monde permettent ainsi de nuancer l'idée d'une cohésion et d'une solidarité féminines systématiques autour des parturientes⁵¹.

49 « *Dallo sterco delle vacche* ». Letizia Raina, « Era una società dura la nostra », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. 257.

50 Giovanna Rovere, « Dove c'era la ferita è rimasta la cicatrice », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. 71.

51 Voir à propos des réseaux de solidarité féminin Nadia Maria Filippini, op. cit., p. 87-105 et Mireille Laget, op. cit., p. 119-172.

Quelle aide pour les parturientes avant la médicalisation et la masculinisation des accouchements ?

Il s'agit désormais de revenir sur la manière dont les femmes (s') accouchaient en soulignant la pluralité des expériences vécues et des pratiques évoquées et en essayant d'interroger l'ambivalence des portraits féminins – et des rares portraits d'hommes – qui entouraient les parturientes.

S'accoucher soi-même

En repartant des situations d'abandon évoquées plus haut, il convient de s'arrêter sur les récits d'accouchements qui n'évoquent aucune forme d'assistance. Certaines enquêtées – qui ont accouché seules ou qui n'évoquent aucune personne aidante dans leurs récits – soulignent l'évolution des suivis de grossesses et d'accouchements au cours du xx^e siècle. Luigina (anonyme, née en 1914) précise à Revelli qu'elle a eu trois enfants et lui raconte son premier accouchement :

Il giorno che ho avuto il primo l'hei rubatà tüt 'l dí davanti alla cúbia, 'd mute aute cusí da subré, [ho ballonzolato tutto il giorno davanti alla coppia (di buoi), delle zolle alte cosí da superare] alla sera sono venuta a casa per riposarmi un po', e l'ho comprato subito, altroché riposarmi. Eh, avevo paura del parto, era una responsabilità e la paura che andasse male. Fosse adesso tutti i mesi vanno a farsi vedere, sono in mano ai dottori, ai professori, eh adesso la vita è cambiata dalla notte al giorno⁵².

On retrouve donc le thème du travail colossal qu'effectuaient les paysannes enceintes et l'impossibilité de s'économiser avant l'accouchement ainsi que l'expression du souvenir de la peur avant cette épreuve. Le récit minimaliste et expéditif de la mise au monde à proprement parler, qui semble arriver soudainement et de manière isolée, s'oppose à l'évocation légèrement hyperbolique et teintée d'ironie du suivi médical des grossesses dont peuvent bénéficier les Italiennes au moment de l'enregistrement (21 février 1980). Ce vide dans le récit permet d'insister sur la médicalisation des grossesses et des accouchements ; il peut également être interprété comme la traduction du manque de considération pour la condition de femme enceinte ou en couches – manque que reflète la déclaration suivante : « *Il giorno dopo mangiavamo già con loro, nessuna preferenza*⁵³. »

52 Luigina (anonyme née en 1914), « Erano i vecchi che comandavano », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. 55-56.

53 *Ibid.*, p. 56.

À ce type d'ellipses significatives s'ajoutent les récits des souffrances et des angoisses vécues par les parturientes au moment de la mise au monde et déconsidérées par l'entourage. La description des abandons laisse alors place à celle des maltraitements qui portent atteinte aux besoins des femmes en couches et de leurs enfants ainsi qu'à leur intégrité. Le témoignage de Margherita mentionné *supra* est édifiant puisqu'il dépeint le portrait d'une belle-mère tyrannique dont la cruauté aura pour conséquence ultime la naissance d'une enfant mort-née. Margherita commence par expliquer la malnutrition dont elle était victime dans sa belle-famille (alors que la nourriture ne manquait pas) et sa perte de poids considérable (15 kg) dans les quatre mois qui ont suivi le mariage. Elle évoque également la privation de sommeil : « *alle quattro del mattino veniva a tirare pietre alla nostra porta, incominciava a tirare pietre che ci alzassimo. Uh, era terribile. [...] E non uno che aprisse bocca, comandava lei*⁵⁴ ». Elle raconte la terreur que sa belle-mère instaurait dans la maison et les scènes humiliantes qu'elle a dû endurer : « *Per carità, l'hei fait ncu pì d'fam d'lonca peisu [ho fatto ancora più fame di quello che peso]* », « *voleva picchiarmi* », « *cosa io ho passato qui dentro*⁵⁵ ».

L'acmé dans la gradation des violences intrafamiliales subies et dites par l'enquêtée correspond au récit de son premier accouchement :

Mi ha lasciato gridare tre giorni e tre notti, è nata asfissata. Io le dicevo: « andate a prendere la levatrice a Gaiola ». [...] L'ha lasciata morire. [...] ieru sùita parei den buc [ero asciutta come un caprone]. [...] Io ho lavorato fin che ho avuto male... era una bella bambina, non è nata al tempo giusto, nata asfissata... Oh per carità per la prima io non potevo mangiare sto vitto, come mangiavo lo posavo... [...] Mi diceva [la suocera]: « ciapte a la bara » [aggrappati alla barra], avevano appeso una barra a una corda, « ciapte a la bara », a forza di aggrapparmi alla barra mi sono rotto l'anello e quattro denti. Eh, l'è parei [è così]⁵⁶...

Le lien entre la mort de sa première enfant et la privation de nourriture est établi à travers la déclaration en dialecte « *ieru sùita parei den buc* ». Margherita insiste sur son état d'affaiblissement dû à une privation de nourriture et à un amaigrissement précipité et elle inscrit par là même la mort de sa fille dans un parcours de violences quotidiennes et répétées. De la même manière que la belle-mère « *ha lasciat[o] morire* » sa petite-fille elle a « *lasciato gridare* » sa belle-fille des journées entières après l'avoir laissée dépérir en

54 On retrouve ces déclarations dans la transcription faite par Revelli de l'entretien de Margherita : Dossier 683, pochette 101, p. 5.

55 *Ibid.*

56 AS.

lui faisant volontairement endurer la faim. Il s'agit-là d'un cas extrême qui s'inscrit néanmoins, comme on a pu le voir, dans un contexte de violences et de difficultés structurelles liées à la mise au monde dans les campagnes du Cuneese dans la première moitié du xx^e siècle.

Les "donne pratiche" et les sage-femmes

La non-assistance et l'isolement dont ont été victimes Margherita et son enfant ne reflètent pas les pratiques décrites dans la majorité des témoignages. La plupart des enquêtées racontent le rassemblement « d'un réseau de solidarité, souvent exclusivement féminin, dans le lieu même des couches⁵⁷ » et mentionnent l'aide d'une *donna pratica*. Quelques-unes évoquent l'intervention d'une sage-femme ; plus rares sont les témoignages dans lesquels il est question de l'intervention d'un médecin.

Il convient avant tout de préciser que le syntagme "*donna pratica*" recouvre plusieurs acceptions dans l'ensemble des récits enregistrés et que les fonctions et l'identité de la *donna pratica* semblent en ce sens moins communément (re)connues que celles des matrones. Les matrones sont définies comme des personnes qui n'ont pas de diplôme attestant une formation médicale institutionnalisée et qui assistent les membres de leurs paroisses à deux moments charnière de la vie. On faisait en effet appel à elles pour assister les parturientes lors de la mise au monde et pour faire la toilette des morts⁵⁸. Elles sont identifiables et identifiées au sein des communautés qu'elles assistent même si leur statut est difficile à cerner⁵⁹. Les matrones⁶⁰ sont des femmes relativement âgées qui jouissent d'une certaine liberté de circulation et à qui l'on reconnaît une sagesse, un savoir empirique et une forme d'autorité en matière d'accouchements. Enfin, les « femmes-qui-aident », pour reprendre l'expression d'Yvonne Verdier, sont généralement des femmes pauvres, qui font œuvre de charité et jouissent d'un certain prestige social.

57 Mireille Laget, *op. cit.*, p. 133.

58 Cette double fonction n'apparaît que dans le témoignage de Maria Airaldi, « La nostra allegria era la voglia di vivere », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, *op. cit.*, p. 91 lorsqu'elle raconte que sa grand-mère, qui avait accouché seule de douze enfants, était appelée aussi bien au moment des naissances que des décès. La toilette des morts n'est généralement pas mentionnée comme faisant partie des fonctions de la "*donna pratica*".

59 Mireille Laget, *op. cit.*, p. 137.

60 « On les désigne sous des noms divers, imagés, qu'il est difficile de localiser géographiquement : la femme, la bonne femme, la sage-femme, la bonne mère, la leveuse, la lavandière, la ramasseuse, la releveuse, la matrone (nom que l'on retrouve dans toute la France, qui évoque à la fois l'idée de mère et de la sagesse due à l'âge). », *ibid.*, p. 137.

Les *donne pratiche*, dont il est question dans la plupart des témoignages, semblent en revanche moins établies et ne sont pas systématiquement reconnues au sein de leur communauté. Lorsque Revelli demande à Caterina Olivero (née en 1923) si une *donna pratica* l'a assistée lors de son accouchement, Lucia Occelli – présente lors de l'entretien – répond « *una volta erano un po' tutte pratiche*⁶¹ » et cette déclaration est d'emblée infirmée par Caterina Olivero. Ce désaccord est intéressant au sens où il révèle le flottement sémantique de l'expression. En passant en revue l'ensemble des occurrences de « *pratica/pratiche* » qui figurent dans *L'anello forte* au sens de femmes qui assistaient les parturientes, on repère deux acceptions de l'adjectif, à la fois distinctes et perméables, qui correspondent aux différents signifiés repérables dans les enregistrements et notamment dans l'échange cité entre Caterina Olivero et Lucia Occelli. *Donna pratica* renvoie, d'une part, à une femme ayant elle-même accouché et ayant souvent déjà assisté une parturiente et, d'autre part, à une femme reconnue par les habitants de son village (et des villages voisins) comme détentrice d'un savoir singulier et identifiée comme personne-ressource à qui faire appel au moment de la mise au monde. La perméabilité entre l'adjectif substantivé dont le signifié recoupe celui de la « matrone » reconnue comme femme-qui-aide lors des naissances et l'adjectif dont le sens, plus faible et moins précis, renvoie à une expérience plus personnelle et circonscrite est repérable dans un même témoignage⁶². Le terme de « *pratica* » renvoie donc avant tout à une expérience et un savoir-faire qui se consolident et se perfectionnent au fil du temps et des naissances. Cette resémantisation en diachronie du terme « *pratica* » apparaît très clairement dans le témoignage de Rosa Lombardo (citée *supra*) qui se présente comme une *donna pratica* et décrit le premier accouchement gémellaire auquel elle a assisté en disant : « *Io allora non ero ancora tanto pratica, allora ho detto: "Mi susì 'n sentu nen 'd traviài [Io in questo caso non mi sento di lavorare], andate solo a chiamare il medico*⁶³ » ».

Dans l'ensemble des témoignages, l'aide des *donne pratiche* est appréciée et leurs qualités sont soulignées⁶⁴ : ces femmes encouragent et rassurent, elles aident les parturientes à marcher pour faciliter l'accouchement, elles

61 AS.

62 Voir par exemple Lucia Abello, « La nostra patria era quasi la Francia », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. 211.

63 Rosa Lombardo, « Ne ho aiutati a nascere centoventi », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. 238.

64 Le témoignage de Cristina Robaldo (née en 1898) « Sedici figli ha avuto mia madre », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. 322-332 figure comme exception et contre-exemple.

massent les corps et les soutiennent pendant les contractions et au moment des poussées, elles coupent le cordon, elles recueillent les nouveau-nés qu'elles lavent et emmaillotent, elles vérifient que l'expulsion du placenta a bien eu lieu et certaines l'enterrent et le couvrent avec une pierre sinon « *non veniva il latte*⁶⁵ » ou « *puttava malor, la masnà patia*⁶⁶ ». Lors de rétentions placentaires, elles font souffler les parturientes dans une bouteille⁶⁷ ou pratiquent une extraction manuelle. Rosa Lombardo, qui habite à Elva, un petit village de montagne, explique qu'elle avait été formée par un médecin de Stroppo – village situé à quatre ou cinq heures de marche d'Elva – après la mort d'une femme en couches des suites d'une hémorragie. Elle précise qu'il fallait du courage, de l'habileté et de l'expérience pour faire ce qu'elle qualifie en premier lieu de métier avant de se reprendre : « *quello lì è mica un mestiere, è un'opera, un'opera a favore di un paese*⁶⁸ ». Ce savoir-faire s'apparente dans ce cas précis à un deuxième métier – Rosa Lombardo était paysanne – au vu du nombre de sollicitations évoquées par la témoin et au vu de ses capacités à gérer certaines difficultés comme la rétention placentaire et les hémorragies – elle précise qu'en cas d'hémorragie, elle faisait des injections (ce qui n'apparaît pas dans le témoignage publié) et qu'elle avait appris comment arrêter les saignements. Nombreuses sont néanmoins les *donne pratiche* décrites dans les autres témoignages qui ne semblent pas aussi formées que Rosa Lombardo.

Le recours aux *donne pratiche* lors des mises au monde était la pratique la plus répandue dans le Cuneese du début du xx^e siècle⁶⁹. Ce n'était toutefois pas la seule forme d'assistance à laquelle avaient recours les paysannes. Caterina Occelli (née en 1936) déclare en ce sens : « *Eh, la legge era un po' questa. Se il parto presentava facile le donne pratiche bastavano. Ma se il parto si complicava, bisognava cercare l'ostetrica prima che fosse troppo tardi*⁷⁰ ». On remarque

65 Rosa Paola Barbero, « Comanda chi tiene il portafogli », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. 33.

66 « Portava disgrazia, il bambino pativa ». Maria Airaldi, « La nostra allegria era la voglia di vivere », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. 91. Plusieurs témoins expliquent que dans leurs villages, ce sont les pères qui enterraient le placenta.

67 Elisabetta Centenero, « Mi hanno affittata in Francia », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. 223.

68 Rosa Lombardo, « Ne ho aiutati a nascere centoventi », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. 237.

69 Letizia Raina déclare en ce sens : « *Mi ha assistita quella dell'osteria di Serre, Rosa, che ha assistito centoquindici parti, macché ostetrica, noi le ostetriche non le abbiamo mai viste nemmeno in cartolina* », in « Era una società dura la nostra », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. 257.

70 Caterina Occelli, « Quando il sesso era peccato », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, op. cit., p. 191.

également une évolution et une médicalisation des pratiques dans le temps puisque plusieurs disent avoir été assistées seulement par une *donna pratica* lors des premiers accouchements et avoir fait appel à une sage-femme par la suite. Les sage-femmes ne faisant pas partie des réseaux de sociabilité des enquêtées, rares sont toutefois les précisions les concernant. On note simplement quelques expressions de gratitude pour ces praticiennes qui arrivaient généralement au moment critique des accouchements. On remarque du reste qu'elles étaient plus équipées car elles pouvaient écouter les battements du cœur et examiner les parturientes, faire des injections et des curetages. Enfin, les sage-femmes sont présentées (indirectement) comme des figures intermédiaires entre les recommandations (ou les pratiques) médicales et les savoirs dont étaient dépositaires les (belles)-mères et les *donne pratiche* des communautés paysannes. C'est en effet à elles que font appel les familles avant d'avoir recours au médecin ou lorsque la parturiente refuse d'aller à l'hôpital en cas de complications. Du côté des médecins, on remarque à travers l'exemple de Rosa Lombardo (cf. *supra*), une tentative de convertir les *donne pratiche* en sage-femmes instruites et formées par eux. Plusieurs témoignages présentent également les sage-femmes comme assistantes des médecins. Cette transmission du savoir et ces collaborations confirment la synthèse historiographique sur les sage-femmes établie par Clotilde Cicatiello en ajoutant une donnée sociogéographique – la grande étendue et la difficile accessibilité des territoires ruraux et de montagne où exercent les médecins (trop peu nombreux, difficilement joignables en cas d'urgence et dont les consultations coûtaient trop cher pour les familles paysannes) – aux raisons ayant permis, à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, une amélioration des rapports entre sage-femmes et médecins accoucheurs⁷¹.

La place des médecins accoucheurs

Contrairement aux observations et traités de médecine des XVIII^e et XIX^e siècles qui ont, globalement, discrédité les femmes, leurs pratiques et leurs savoirs⁷² –

71 Clotilde Cicatiello synthétise le propos de Claudia Pancino (*op. cit.*) en expliquant qu'après avoir perdu la bataille du XVIII^e siècle (qui consistait à essayer de prendre la place des matrones et des sage-femmes au moment des accouchements), les médecins, à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, se sont rendu compte de la nécessité de collaborer avec ces différentes figures féminines sur la scène de l'accouchement. Cette synthèse s'attache à historiciser les rapports et les conflits interprofessionnels entre médecins et sage-femmes mais n'intègre pas le point de vue des parturientes, in Clotilde Cicatiello, art. cit., p. 6-7.

72 Claudia Pancino (*op. cit.*) et Clotilde Cicatiello (art. cit.) rappellent que les premières histoires des pratiques, des compétences et des fonctions des sage-femmes sont écrites (et lues) à travers les yeux des médecins qui combattaient ces femmes.

et contrairement aux études parues dans les années 1980 qui s'inscrivent dans le prolongement de ces textes⁷³ – les témoignages recueillis par Revelli adoptent le point de vue des accouchées et complexifient la hiérarchie genrée entre les personnes qui assistaient les parturientes dans la première moitié du xx^e siècle.

Il n'était pas rare, en premier lieu, que les médecins ou sage-femmes ne soient pas joignables ou n'arrivent pas à temps et que la *donna pratica* prenne en charge la parturiente et l'aide à surmonter un accouchement difficile⁷⁴. Plusieurs témoins évoquent également différentes formes de violences (gynécologiques et psychologiques) exercées par des médecins accoucheurs. Le récit de Maddalena Marabotto (née en 1899) est en ce sens édifiant. La témoin raconte les maltraitements qu'elle et sa fille ont subies au moment de la naissance. Après avoir infantilisé et culpabilisé la parturiente parce qu'elle faisait les foins, le médecin a déclaré qu'il n'y avait plus rien à faire pour l'enfant : « *To vado giù a prendere le tenaglie, torno e gli fiacciamo la testa, intanto la masnà è morta* ». *Io sentivo tutto, io mi facevo coraggio*⁷⁵ ». Suite à cette conclusion accablante dont il fait part à sa patiente sans le moindre tact, la sage-femme rappelle le médecin pour lui dire que la parturiente a réussi à expulser l'enfant sans aide et qu'elle aperçoit la bouche. Le médecin a alors « *sfondato il palato*⁷⁶ » de l'enfant pour l'extraire et « *l'ha buttata là sul materasso in terra*⁷⁷ » en déclarant qu'elle était morte. La sage-femme intervient à nouveau : l'enfant est vivante et elle s'en occupe « *Allora il dottore l'ha afferrata per una gamba, poi per l'altra, paf sulla faccia e sulla schiena, tanto basta me l'hanno disancata*⁷⁸ ». Le médecin déclare une troisième fois que le bébé ne survivra pas avant de partir ; Pierina est morte à seize ans d'une méningite. L'accouchement lui a néanmoins laissé de graves séquelles puisque le témoignage précise que « *l'avevano rovinata quando è nata*⁷⁹ » : elle n'a pas pu lui donner le sein pendant trois mois et elle avait le dos et les hanches tordus ce qui l'obligeait à rester assise. Le portrait de ce

73 Voir par exemple le livre d'Edward Shorter, *Le corps des femmes*, traduit de l'anglais par Jacques Bacalu, Paris, Seuil, 1984 et notamment les p. 45-133.

74 Rosa Lombardo explique par exemple avoir aidé une femme lors d'un accouchement dystocique (l'enfant se présentait par le siège) car il était trop tard pour faire appel à un médecin. Elle précise que l'enfant en question est désormais mariée, in « Ne ho aiutati a nascere centoventi », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, *op. cit.*, p. 238.

75 Maddalena Marabotto, « Pierina, la più bella della famiglia », in Nuto Revelli, *L'anello forte*, *op. cit.*, p. 344.

76 *Ibid.*

77 *Ibid.*

78 *Ibid.*, p. 345.

79 *Ibid.*, p. 344.

médecin, peu soucieux d'épargner sa patiente et de perdre l'enfant qu'il devait faire naître, est donc contrebalancé par celui de la sage-femme plus attentive et prévenante qui, bien que soumise aux ordres du médecin, tente d'assister au mieux la parturiente.

Si l'autorité des médecins n'est pas directement remise en question par les enquêtes et si deux d'entre elles, Vincenzina Strafaccia (née en 1934) et Cristina Robaldo (née en 1898), racontent au contraire avoir été sauvées par des médecins compétents pendant et après leur accouchement, plusieurs témoignages évoquent une série d'incompétences les discréditant (manque d'écoute et d'égards envers les parturientes, diagnostics erronés, traitements inadaptés, violences gynécologiques). La fresque nuancée concernant leurs pratiques médicales et la prise en compte de la subjectivité des accouchées permettent ainsi de nuancer les hiérarchisations traditionnelles entre *donne pratique*, sage-femmes et médecins.

Les récits de mises au monde offrent un point de vue privilégié pour observer la condition des femmes puisqu'il s'agit de moments charnière et parfois critiques au cours desquels se révèlent les systèmes d'entraide et de solidarité féminines ou, au contraire les violences intrafamiliales ou médicales et les rapports de domination interprofessionnels. L'élaboration d'une synthèse des difficultés exprimées de façon récurrente dans les récits de grossesse et d'accouchement des femmes interrogées par Revelli permet de reconstituer des portraits sensibles de femmes enceintes et en couches dans le Cuneese du premier xx^e siècle. Ce premier travail invite ainsi à prendre le contre-pied de représentations collectives construites sur des lieux communs – repérables dans les observations de médecine du xviii^e siècle et encore prégnantes, comme l'explique Revelli, dans l'Italie des années 1970-1980 – qui consistent par exemple à penser que les femmes de la campagne seraient susceptibles de s'éduquer à la sexualité et de se préparer à l'accouchement en observant les animaux. Les enregistrements et les témoignages publiés tordent également le cou à la diffusion des observations essentialistes et sexistes qui présentaient les paysannes et plus généralement les femmes de la campagne comme de « bonnes pondeuses » que l'accouchement n'inquiétait guère. Les enquêtes lèvent le voile sur la charge de travail colossale qui reposait sur les femmes enceintes à cette époque et sur le peu de considération de leur vulnérabilité et/ou de leur parole. À l'écart des descriptions de la mise au monde comme « moment de curiosité, de rassemblement, de fête⁸⁰ » durant lequel se mobilise

80 Mireille Laget, *op. cit.*, p. 133.

un réseau de solidarité, les témoins racontent plusieurs formes d'abandon et de non-assistance qui pouvaient leur être fatals – ou causer la mort de leur enfant. Enfin, la collecte de ces récits révèle l'autoperpétuation et l'autoprotection d'une ignorance active en matière de sexualité et d'accouchement⁸¹.

L'enquête menée par Revelli permet de saisir les multiples facettes des femmes-qui-aidaient les parturientes (fonctions, statuts, pratiques, compétences) et enrichit les connaissances socio-historiques des scènes d'accouchement en reconsidérant les subjectivités des accouchées et des *donne pratique*. Enfin, si les rapports de subordination en termes de savoirs (théoriques et pratiques) apparaissent en toile de fond dans les récits d'accouchement et établissent une hiérarchie entre femmes-qui-aident, sage-femmes et médecins, les récits d'expérience de la mise au monde nuancent cette hiérarchisation et invitent, indirectement, à une remise en question du détournement du savoir et du pouvoir des femmes par les hommes dans les scènes d'accouchement.

81 José Medina, dans son livre *The Epistemology of Resistance: Gender and Racial Oppression, Epistemic Injustice, and Resistant Imaginations* (Oxford, Oxford University Press, 2012), désigne comme « ignorance active » une « forme d'ignorance capable de s'autoprotéger et de s'autoperpétuer grâce à des mécanismes psychologiques et sociopolitiques de défense » pour reprendre les termes de la recension critique de Roberto Frega intitulée « L'épistémologie des dominés », *Critique, Fauteurs de doute*, n° 799, décembre 2013, p. 987.

La prima scienziata della televisione italiana

La rappresentazione di Marie Curie nell'Italia degli Anni Sessanta

Angelica Vurchio

Università degli Studi di Bari Aldo Moro,
Centro Interuniversitario di Ricerca "Seminario di Storia della Scienza"

Riassunto: La filmografia su Marie Curie, la scienziata più celebrata sugli schermi, vanta numerosissimi titoli dalla nascita del genere biografico sino ai nostri giorni. Tra questi, si annovera anche una produzione italiana, uno sceneggiato realizzato dalla RAI nel 1966. Il presente articolo analizza la rappresentazione della scienza e della scienziata che emerge dal teleromanzo italiano e lo pone in relazione da una parte con il contesto storico e culturale nel quale è stato realizzato, dall'altra con biografie scientifiche precedenti e successive realizzate su Marie Curie, nella cornice più ampia dei biopic che hanno per protagoniste delle donne.

Résumé : La filmographie sur Marie Curie, la scientifique la plus célébrée à l'écran, est très riche, de la naissance du genre biographique à nos jours. Parmi ces productions, il y en a une italienne, un feuilleton réalisé par la RAI en 1966. Le présent article analyse la représentation de la science et de la scientifique qui émerge de cette fiction italienne, et la relie d'un côté au contexte historique et culturel dans lequel elle a été réalisée, et de l'autre aux biographies scientifiques – précédentes et suivantes – réalisées sur Marie Curie, dans le cadre plus large des biopics qui ont comme protagonistes des femmes.

C'è una famosa battuta che dice:
Perché sono così poche le donne che prendono il Premio Nobel?
Perché loro, poverine, non hanno le mogli che gli fanno le cose¹.

Quando Dario Fo, in un'intervista al *Radiocorriere TV*, fa riferimento a Marie Curie, non può fare a meno di notare: « Anche di Marie Curie dicevano: "Fa tutto lui. Lei, si sa, è donna"² ». Poche parole ma sufficienti ad esprimere alcuni dei luoghi comuni ancora diffusi nell'immaginario collettivo sulla scienziata due volte Premio Nobel, nonché nella sua rappresentazione sullo schermo.

Maria Skłodowska è stata una delle più grandi scienziate nonché un modello di ispirazione per gli uomini e le donne a venire³. La sua vita si è presto rivestita di un'aura leggendaria e il mito della scienziata-prodigio, nel tempo, si è nutrito delle diverse narrazioni che hanno cercato di dar conto della sua eccellenza.

Tra i vari primati detenuti dalla scienziata vi è anche un record da grandi e piccoli schermi: Marie Curie è la donna di scienza più rappresentata nella storia del cinema e della televisione. Tra i biopic che hanno per protagonista una donna, il suo nome ricorre con maggiore frequenza, sin dalla nascita del genere biografico, che lo storico Alberto Elena fa risalire alla seconda metà degli Anni Trenta del Novecento⁴. La prima biografia per lo schermo su Marie Curie, infatti, è datata 1943 ed è prodotta dalla MGM con il titolo di *Madame Curie* per la regia di Mervyn LeRoy. I ruoli dei coniugi Curie furono affidati a Greer Garson e Walter Pidgeon, attori che avevano già collaborato in film precedenti⁵ e che per questo erano ben noti al grande pubblico statunitense.

Proprio al precedente hollywoodiano si ispirerà la RAI per la realizzazione dell'omonimo *Madame Curie* negli Anni Sessanta, biopic che ad oggi resta l'unica biografia filmata realizzata in Italia su di lei. Nelle pagine che seguono

1 Dante Guardamagna, « Dario Fo: il dovere delle persone che vivono alle spalle di chi fatica è di scoprire le magagne del mondo », *Radiocorriere TV*, Anno LXII, 29 dicembre 1985-4 gennaio 1986, p. 38.

2 *Ibid.*

3 Un sondaggio della BBC del 2018 ha decretato Marie Curie "la donna più influente della storia" (cfr. « BBC: Marie Skodowska named the most influential woman in history », *Science in Poland*, 20 agosto 2018, <https://tinyurl.com/msdwd6sw>). Nel 2009, un sondaggio de *L'Oréal* in collaborazione con *New Scientist* ha visto al primo posto Marie Curie come la scienziata più influente di tutti i tempi (cfr. « Marie Curie tops 10 most inspirational female scientists poll », *Scientific Blogging-Science 2.0*, 1° luglio 2009, <https://tinyurl.com/4d78kzj4>).

4 Alberto Elena, « Exemplary lives: biographies of scientists on the screen », *Public Understanding of Science*, n° 2(3), 1993, p. 207, <https://doi.org/10.1088/0963-6625/2/3/002>.

5 *Blossoms in the dust* (1941) di Mervyn Leroy, *Mrs Miniver* (1942) di William Wyler.

si analizzerà lo sceneggiato al fine di esaminare quale rappresentazione della scienziata e della scienza emerge dal teleromanzo italiano. Inoltre, si confronterà il *Madame Curie* della RAI con le altre biografie scientifiche prodotte per il cinema e la televisione su Marie Curie, allo scopo di evidenziare in che misura esse abbiano contribuito a delineare un'immagine della scienziata che ne ricalca il mito più che la realtà storica.

La prima scienziata della televisione italiana

È una delle prime figure di grandi scienziati che la televisione italiana si accinge a presentare sul video e l'impresa è interessante⁶.

Con queste parole un cronista de *Il Corriere della Sera* annunciava l'inizio delle riprese negli studi televisivi di Napoli dello sceneggiato *Madame Curie*, ricostruzione in tre puntate della vita della scienziata, sceneggiata da Alfio Valdarnini sulla base della biografia scritta dalla figlia Ève Curie⁷. A quasi cent'anni dalla nascita di Marie Curie, la RAI affidava al regista Guglielmo Morandi il compito di ritrarre « una Maria inedita dietro le marmoree cortine del mito⁸ »: entrava così, nelle case degli spettatori, la prima scienziata della televisione italiana. Ad interpretare i coniugi più famosi della storia della scienza furono chiamati Ileana Ghione e Raoul Grassilli, attori di provenienza teatrale approdati alla televisione sotto la guida di uno dei primi e più attivi registi televisivi italiani⁹.

Lo sceneggiato su Marie Curie si inseriva nel solco della vasta produzione di biografie televisive di “grandi spiegati al popolo¹⁰”, un pantheon di figure rilevanti della storia nazionale e internazionale, che tra gli anni Sessanta e Settanta conobbe il suo periodo aureo. I primi due decenni della televisione italiana furono infatti caratterizzati dalla forte vocazione pedagogica ed educativa della RAI, che non solo approntò una programmazione dalla spiccata matrice culturale nel tentativo di rimediare all'alto tasso di analfabetismo della

6 Alberto Cerretto, « Le due donne di Ileana Ghione », *Il Corriere della Sera*, 11 settembre 1965.

7 Ève Curie, *Madame Curie*, Paris, Gallimard, 1938.

8 « Nobel in famiglia », *Radiocorriere TV*, Anno LIII, 11-17 aprile 1976, p. 60.

9 Franco Monteleone, *Storia della radio e della televisione in Italia*, Venezia, Marsilio Editore, 1991.

10 « Tv: “Madame Curie” romanzo ad effetto », *Il Corriere della Sera*, 18 luglio 1966.

popolazione¹¹, ma si servì dello sceneggiato quale genere narrativo privilegiato nella strategia di “costruzione della nazione”:

Che si trattasse di adattamento letterario o di dramma storico, lo sceneggiato ha ricostruito per gli italiani – all’epoca, una popolazione culturalmente disomogenea e largamente illetterata – i cruciali eventi storici e la tradizione letteraria in cui un paese un tempo frammentato, che era diventato nazione da meno di un secolo, veniva sollecitato a riconoscere le radici e i percorsi di una storia e di una cultura comune¹².

Lo sceneggiato rappresentava pertanto uno strumento assai funzionale per la televisione di Stato: si trattava, infatti, dell’adattamento di un’opera narrativa già edita, girato in interni con una recitazione marcatamente teatrale, strutturato in più puntate, che dava lustro a personaggi della letteratura e della storia italiane, al fine di costruire un sostrato culturale comune e un comune sentimento di appartenenza alla nazione. Non mancavano, poi, soggetti tratti dalla storia e dalla letteratura europee, che garantivano alla produzione italiana un respiro internazionale. Nel caso di figure storiche¹³, la scelta dei soggetti da rappresentare sul piccolo schermo ricadeva su personaggi esemplari di un passato più o meno recente, dei quali lo sceneggiato sanciva la straordinarietà e ne perpetuava il ricordo nella memoria collettiva. I teleromanzi erano così caratterizzati oltre che da una forte vocazione educativa anche da una tendenza agiografica che indulgeva in toni didascalici ed ipocritici: i protagonisti erano rappresentati come dei santi martiri, segnati da prove, sofferenze e sacrifici, il cui superamento ne determinava la grandezza e ne sanciva il tributo finale della fama.

Alberto Elena ha osservato come la raffigurazione agiografica, che ricalca l’iconografia di Cristo, sia una caratteristica peculiare delle biografie di scienziati, che assumono sullo schermo le fattezze di « santi moderni¹⁴ », modelli cristologici per l’esemplarità delle loro vite e delle loro opere, al punto che lo

11 Francesco Paolo de Ceglia, « La scienza al cinema, alla radio, in televisione », in Francesco Cassata, Claudio Pogliano, *Annali della storia d'Italia*, vol. 26, Torino, Einaudi, 2011.

12 Milly Buonanno, *La fiction italiana. Narrazioni televisive e identità nazionale*, Roma, Laterza, 2012, p. 8.

13 Nei primi anni della televisione italiana, i soggetti degli sceneggiati erano spesso tratti da opere letterarie ottocentesche: *Piccole donne* (1955) di Anton Giulio Majano, *Cime tempestose* (1956) di Mario Landi, *Jane Eyre* (1957) di Anton Giulio Majano, *Orgoglio e Pregiudizio* (1957) di Daniele D’Anza, ecc. Cfr. Oreste de Fornari, *Teleromanza. Storia indiscreta dello sceneggiato tv*, Milano, Mondadori, 1990.

14 Alberto Elena, art. cit., p. 213.

storico Amy de la Bretèque ha sostenuto che le biografie scientifiche così strutturate costituissero « una delle forme privilegiate di catechismo per le masse¹⁵ ».

Gli scienziati, sembrano dirci i loro biografi per lo schermo, sono venuti al mondo per soffrire e solo la loro abnegazione e il comportamento eroico permette loro in primo luogo di sopravvivere e in secondo luogo di « balzare alla gloria » nel rigoroso lieto fine¹⁶.

Tuttavia, nel caso degli sceneggiati italiani, la tendenza agiografica trovava la sua giustificazione nel contesto storico e culturale di quegli anni. Il Concilio Vaticano II, conclusosi nel 1965, aveva infatti promosso il rinnovamento della Chiesa cattolica e la sua apertura alle esigenze e ai cambiamenti del mondo contemporaneo. In merito al rapporto con la cultura e con la scienza in particolare, il Concilio aveva proposto un ideale di scienza in armonia con la fede che negli anni si tradusse, tra le altre cose, con la canonizzazione di uomini e donne di scienza. Specularmente, le vite degli scienziati prodotte dalla televisione di Stato – uno Stato all'epoca governato dalla Democrazia Cristiana – assunsero sempre più nettamente connotazioni agiografiche¹⁷, ricalcando l'iconografia tipica delle figure religiose.

Peraltro, gli anni Sessanta rappresentarono un decennio significativo per la condizione femminile in Italia: il governo aveva infatti emanato una serie di leggi orientate al raggiungimento della parità di diritti per uomini e donne in ambito lavorativo¹⁸. Verso la fine del decennio la questione femminile si sarebbe imposta con maggiore urgenza con le rivendicazioni del cosiddetto “femminismo della seconda ondata” per poi sfociare nella riforma del sistema legislativo italiano degli anni Settanta¹⁹. La scelta di portare nelle case degli italiani la vicenda di una grande donna di scienza risultò pertanto particolarmente calzante, a maggior ragione dal momento che Marie Curie era spesso

15 François Amy de la Bretèque, « Contours et figures d'un "genre" », *Les Cahiers de la Cinémathèque*, n° 45, 1986, p. 95.

16 Alberto Elena, art. cit., p. 212.

17 Jenny Ponzio, « Le testimonianze visive dei “nuovi” santi: il caso dei santi scienziati », *Rivista dell'Associazione Italiana di Studi Semeiotici*, XIV, n° 30, 2020.

18 Nel 1961, ad esempio, veniva sancito il diritto alla parità di stipendio nel settore industriale. È del 1963 la legge n° 7 del 9 gennaio 1963 che vieta il licenziamento delle lavoratrici per causa di matrimonio. L'anno successivo viene abolito il “Coefficiente Serpieri”, un sistema di valutazione che considerava il lavoro agricolo di una donna pari al 60% del lavoro di un uomo. Cfr. *Le leggi delle donne che hanno cambiato l'Italia*, a cura della Fondazione Nilde Iotti, Roma, Futura, 2019.

19 Teresa Bertilotti, Anna Scattigno, *Il femminismo degli anni settanta*, Roma, Viella, 2005.

menzionata nei dibattiti femministi della metà degli anni Sessanta²⁰, sebbene il ritratto della scienziata fornito dallo sceneggiato fosse ben poco lusinghiero.

Il mistero del radio

È senza dubbio da apprezzare il fatto che i programmisti televisivi abbiano deciso di integrare il teleromanzo biografico dedicato ai coniugi Curie con una introduzione divulgativa del prof. Amaldi [...]. Essa è senza dubbio utile a chiarire in qualche modo la sostanza scientifica del lavoro dei Curie: una sostanza che il teleromanzo non ci ha dato in nessun modo²¹.

I tre episodi del *Madame Curie* furono trasmessi per tre domeniche consecutive in prima serata sul Programma Nazionale nel luglio del 1966 – la collocazione abituale dei teleromanzi RAI della seconda metà degli anni Sessanta²². Ogni episodio, della durata di circa 55 minuti, era preceduto da una introduzione divulgativa del fisico Edoardo Amaldi e seguito da fotografie, filmati storici e testimonianze, quali le dichiarazioni dei nipoti della scienziata, che all'epoca erano ancora in vita. Espedienti funzionali a fornire contenuti scientifici a proposito delle ricerche e dei meriti dei Curie, che altrimenti non avrebbero potuto essere attinti dallo stesso sceneggiato. Quest'ultimo si presenta essenzialmente come una storia d'amore. La trama segue infatti l'evoluzione della relazione tra Pierre e Marie Curie dal 1891 fino al 1906, anno della prematura morte di Pierre, intrecciando il lavoro di ricerca, le scoperte scientifiche e la stessa biografia della scienziata al rapporto con il suo compagno.

Il lavoro dei Curie per isolare il materiale radioattivo è presentato, finanche nel secondo episodio occupato quasi interamente dalla faticosa ricerca del *radium*, come l'indagine di un mistero insondabile. In una scena del teleromanzo, Marie dichiara: « La mia scoperta è solo nella mia fantasia, non si vede, non si tocca, non ha peso, consistenza... Sono un'allucinata ». E in una scena successiva che la vede alle prese con delle provette, mentre lamenta l'assenza di mezzi, strumenti e assistenti necessari per l'immane impresa della quale si era fatta carico assieme al marito, sostiene: « Era come cercare il mistero stesso con niente ». Sembra quasi che i Curie lavorino ad un mistero incom-

20 Francesco Paolo de Ceglia, Fabio Lusito, « In the footstep of Galileo. History of science in Italian TV films and Series in the Nineteen-Sixties and Seventies », *Nuncius*, n° 37(1), p. 84-117, <https://doi.org/10.1163/18253911-bja10015>.

21 D.C., « Scienza “buona” e “cattiva” », *L'Unità*, 18 luglio 1966.

22 Oreste de Fornari, *op. cit.*, p. 26.

prensibile per gli spettatori, ai quali non viene fornita alcuna spiegazione sulla radioattività della materia, alcun chiarimento sulla riduzione delle tonnellate di pechblenda – menzionata *en passant* da Marie Curie che fa riferimento ai giacimenti in Boemia – necessarie a isolare piccole quantità di sostanza radioattiva, al fine di poter stabilire il peso atomico del nuovo elemento. Un mistero che resterà tale anche quando, nel laboratorio lasciato al buio, un bagliore fluorescente proveniente dall'interno di due provette illumina la stanza mentre il silenzio è rotto da cori angelici che annunciano l'avvenuto miracolo. La scoperta del radio si risolve così in una musica soave e « un bellissimo colore ».

Nell'atmosfera da melodramma, dal quale lo sceneggiato discende, si dissolvono tutti i dubbi e le perplessità della scienziata, fino a quel momento ritratta come « un'eroina tormentata e tragica, che rischia di impazzire a motivo delle sue "allucinazioni" »²³.

L'indomani della trasmissione del secondo episodio dello sceneggiato, un articolista del *Corriere della Sera* lamentava:

Una volta scelto come argomento il « romanzo » della scoperta del radio, bisognava avere il coraggio e la coerenza di presentare ai telespettatori una narrazione che, senza essere un trattato di fisica, rifiutasse gli allettamenti del romanzesco esteriore, avesse qualcosa di spoglio, di severo, di documentario; insomma, in questo caso meglio persino essere noiosi che fatuamente oleografici²⁴.

Tuttavia, l'approssimazione con la quale vengono mostrati i contenuti strettamente scientifici del lavoro dei Curie solleva delle criticità tanto quanto la vita privata della scienziata e la sua relazione con Pierre Curie. Innanzitutto la storia di Marie Curie appare segnata dalla sofferenza dalla prima all'ultima scena del teleromanzo: dall'arrivo della donna schiva e malinconica a Parigi nel 1891, che rimpiange la patria che era stata costretta a lasciare per poter perfezionare i suoi studi, al momento della proposta di matrimonio di Pierre Curie, alla quale risponde tornando in Polonia, alla nascita della figlia Irene che richiede attenzioni e cure che i genitori troppo occupati in laboratorio faticano a darle, al gravoso lavoro di ricerca condotto da « soli, senza aiuto e senza mezzi », allo scontro con i colleghi francesi dell'Accademia delle Scienze restii a riconoscere la portata delle scoperte dei coniugi Curie, alla morte di Pierre travolto da una carrozza in corsa, fino alla scena conclusiva in cui Marie Curie all'università di Parigi riprende la lezione dal punto in cui lui l'aveva interrotta.

²³ Francesco Paolo de Ceglia, Fabio Lusito, art. cit.

²⁴ « Tv: "Madame Curie" romanzo ad effetto », art. cit.

In secondo luogo, la figura della scienziata appare interamente appiattita su quella del marito, al punto che nello sceneggiato la donna non si esimerà dal dichiarare che Pierre è la sua « più grande ragione di vita ». Più degno di nota, poi, il fatto che dopo la morte di Pierre, quando Marie ottiene la cattedra che la Sorbonne aveva appositamente istituito per il marito, lo sceneggiato si conclude, come se la vita di Marie Curie non fosse più degna di essere narrata, come se, rimasta vedova, non avesse potuto fare niente di notevole che meritasse di essere raccontato. Una decisione che permetteva di omettere con facilità l'*affaire Langevin* e la campagna diffamatoria che ne seguì²⁵ – questione, tra l'altro, ridotta a poche righe allusive anche nella biografia scritta da Ève Curie²⁶ – ma che, al contempo, taceva sui contributi della scienziata successivi alla morte del marito. Nessuna menzione all'utilizzo del radio nella cura contro il cancro mediante l'applicazione di una sostanza radioattiva (in Francia nota come *curiethérapie*), nessuna menzione alla creazione nel 1909 dell'Istituto del Radio, nessuna menzione al secondo Nobel per la chimica né al contributo fornito dalla scienziata sul fronte durante la Prima Guerra Mondiale, quando approntò dei laboratori radiologici mobili al servizio dei militari feriti.

C'è vita dopo la morte di Pierre Curie?

Ecco a che cosa vogliamo riferirci quando parliamo, a proposito di questo *Madame Curie*, di “convenzionalità”: in altre parole, la biografia sceneggiata non serve ad illustrare, sia pure con gli artifici propri della drammatizzazione, la reale vicenda dei due protagonisti e l'ambiente in cui essi operarono – essa, piuttosto, tende a commuovere il telespettatore con i tradizionali ingredienti (il contrasto tra “buoni” e “cattivi”, tra cuore e mente, tra lavoro e impegni familiari e così via)²⁷.

È fuor di dubbio che ogni trasposizione sul grande o piccolo schermo della vita di Marie Curie tenda a romanzare le vicende personali, ad accentuarne gli eventi più tragici, a insistere sulle vicende sentimentali, a indulgere in

25 Si tratta della relazione che Marie Curie intrattenne a partire dal 1910 con il fisico Paul Langevin, marito di Jeanne Desfosses e padre di famiglia, che divenne ben presto uno scandalo di pubblico dominio. Cfr. Susan Quinn, *Marie Curie: A life*, London, Hachette Books, 1996; Barbara Goldsmith, *Obsessive Genius: The Inner World of Marie Curie*, New York: W. W. Norton, 2005; Donald R. Maxwell, *A radiant affair: The secret life of Marie Curie*, Bristol, Strategic Book Publishing, 2015.

26 Ève Curie, *Vita della signora Curie*, Rizzoli, Milano, 2020, trad. Cesare Giardini, p. 286.

27 D.C., « Scienza “buona” e “cattiva” », art. cit.

espedienti convenzionali e *cliché* della narrazione perché la storia risulti più attraente agli occhi del grande pubblico. Fortunatamente, non sono mancati biopic più riusciti, tra quelli realizzati prima e dopo lo sceneggiato RAI.

La prima biografia cinematografica realizzata su Marie Curie, come è stato già ricordato, fu prodotta in pieno secondo conflitto mondiale dalla Metro Goldwyn Mayer per la regia di Mervyn LeRoy, a motivo dell'interesse suscitato dalla pubblicazione della biografia di Ève Curie nel 1938. Il biopic uscì nelle sale solo cinque anni dopo, il ruolo della protagonista fu affidato in un primo momento a Greta Garbo, successivamente a Greer Garson, una « signora dello schermo²⁸ » hollywoodiano. Nonostante la retorica e le contraddizioni interne, il film mostrava un'immagine della scienziata più benevola e moderna dello sceneggiato italiano realizzato più di vent'anni dopo. Marie Curie appariva come una donna determinata e caparbia, che si muoveva con sicurezza e disinvoltura in un ostile ambiente prettamente maschile, che non esitava a relegare Pierre nel ruolo di subordinato durante i loro esperimenti, che prefigurava i progressi della scienza benefattrice dell'umanità nel discorso tenuto all'Università di Parigi in occasione del XXV anniversario dalla scoperta del radio – discorso rimosso nelle versioni posteriori della vita di Marie Curie a motivo dei bombardamenti atomici che segnarono la fine della Seconda Guerra mondiale e il sorgere della *vexata quaestio* sulla responsabilità della scienza e degli scienziati. Inoltre, prendendo come modello *The story of Louis Pasteur* del 1936 di William Dieterle, il film combinava con ironia ed eleganza dramma e documentario, la vicenda amorosa e i tentativi di estrarre il radio puro dai minerali:

Nei momenti cruciali, il piacere della storia d'amore è interrotto da scene pedagogiche che garantiscono al pubblico le competenze sufficienti per giustificare l'accuratezza e l'importanza della scienza dei Curie²⁹.

La ricerca del radio era presentata come un'impresa che aveva sì del misterioso ma che non per questo restava incomprensibile agli spettatori: al contrario, il pubblico veniva messo nelle condizioni di comprendere la natura e le finalità del lavoro di ricerca dei Curie e di seguirne le varie fasi, pur mediante delle scene fortemente didascaliche che rallentavano la narrazione.

Negli stessi anni in cui la televisione italiana si cimentava nella sua prima biografia di una scienziata, la Francia omaggiava Marie Curie con un biopic

28 Fernaldo Di Giammatteo, « Greer Garson dolce signora per bene », *Radiocorriere TV*, Anno XL, 28 luglio-3 agosto 1963, p. 16.

29 T. Hugh Crawford, « Glowing dishes: radium, Marie Curie and Hollywood », *Biography*, vol. 23, n° 1, THE BIOPIC, winter 2000, p. 82.

televisivo in due episodi³⁰, sceneggiato da René Wheeler e trasmesso nell'agosto del 1965. Il telefilm, prodotto dall'*Office national de radiodiffusion télévision française* (ORTF), era stato realizzato per *Le Théâtre de la jeunesse*, un programma inizialmente destinato ai bambini, e per questo dalla spiccata vocazione pedagogica, che negli anni Sessanta radunava intorno al televisore tutta la famiglia per presentare adattamenti di grandi classici della letteratura francese e straniera. Venivano così mostrati sullo schermo aspetti della vita di Marie Curie in precedenza trascurati, come la sua giovinezza in Polonia, il periodo trascorso come precettrice presso una famiglia borghese, il suo primo amore, il suo viaggio negli Stati Uniti.

Quando le biografie letterarie più recenti³¹, discostandosi dall'opera celebrativa di Ève Curie, hanno posto l'attenzione su aspetti e vicende ulteriori della vita della scienziata, anche le biografie sullo schermo hanno adeguato la rappresentazione di Marie Curie alle nuove narrazioni, restituendo un'immagine della scienziata più composita e fedele alla realtà storica. Nel 2016, per esempio, la regista Marie Noëlle ha realizzato il biopic *Marie Curie et la lumière bleue* che copre il periodo compreso tra l'assegnazione dei due Premi Nobel. Il film ha il merito di mostrare al grande pubblico sfaccettature meno note della scienziata, quali il rapporto con le sue figlie e con la sua famiglia, la sua partecipazione al primo Congresso Solvay, le lezioni private della *coopérative dell'educazione* che lei e altri colleghi e amici di famiglia tenevano per i loro figli, l'interesse suscitato nei Curie dallo spiritismo e in particolare da Eusapia Palladino, « la maga che fa volare i tavoli ». Poco spazio è riservato alla scienza e alla ricerca, alle quali si preferiscono i tentativi di emancipazione della protagonista.

Quattro anni dopo la produzione Amazon Studios ha affidato alla regista d'origine iraniana Marjane Satrapi il compito di tratteggiare un nuovo ritratto di Marie Curie. *Radioactive* (2019) intreccia alla narrazione della vita della scienziata dei *flashforwards* che mostrano alcune applicazioni future delle sue ricerche: tentativi di trattare il cancro con la radioterapia, la bomba atomica su Hiroshima, un'esercitazione nucleare nel Nevada Test Site, l'incidente

30 Il primo episodio era intitolato *Une certaine jeune fille*, il secondo *Marie Curie*. Cfr. « Marie Curie », *Télé 7 Jours*, 14-20 agosto 1965.

31 Per citare solo alcuni titoli della sterminata bibliografia su Marie Curie cfr. Robert Reid, *Marie Curie : derrière la légende*, London, Collins, 1974; Françoise Giroud, *Une femme honorable*, Paris, Fayard, 1981; Rosalind Pflaum, *Grand Obsession: Madame Curie and Her World*, New York, Doubleday, 1989; Susan Quinn, *op. cit.*; Naomi Pasachoff, *Marie Curie and the Science of Radioactivity*, Oxford, Oxford University Press, 1996; Barbara Goldsmith, *op. cit.*; Marco Ciardi, *Marie Curie: la signora dei mondi invisibili*, Milano, Hoepli, 2017.

della centrale nucleare di Chernobyl, rischiando di apparire una *excusatio non petita* per la scoperta della radioattività³². Il film di Satrapi si sofferma anche sull'impegno fornito da Marie Curie, quasi cinquantenne, in guerra al fianco di sua figlia Irene. Nonostante riconosca di essere una donna ormai malata, Marie Curie accoglie l'invito della sua primogenita a fare della Prima Guerra Mondiale la sua ultima battaglia. La si vede così alla guida di unità mobili di radiografia, chiamate dai soldati *les petites curies*, che aveva approntato per prestare soccorso ai militari feriti sul fronte, individuare proiettili, schegge e fratture ed evitare amputazioni sommarie degli arti³³.

Benché i biopic degli ultimi anni restituiscano un'immagine più complessa e sfaccettata di Marie Curie, pur trascurando i contenuti strettamente scientifici della sua ricerca, reiterano anch'essi, come le biografie audiovisive precedenti, gli stereotipi caratteristici dei biopic sulle donne di scienza. Questi, infatti, non sono semplicemente la traduzione al femminile dei biopic realizzati sui loro colleghi uomini, ma assumono dei motivi e dei temi differenti per il solo fatto di avere per soggetti delle donne. Generalmente, le biografie di donne di scienza tratteggiano la donna a un tempo come « una scienziata atipica e una donna atipica³⁴ », una figura che abita un'area di conflitto tra la sua femminilità e la sua professione e che per questo è chiamata a dimostrare di essere una brava scienziata, una brava moglie, una brava madre. La scienziata di celluloidi è ritratta come un'eroina infallibile, un modello inarrivabile della donna « *having it all*³⁵ », che eccelle in ogni ambito della sua vita.

In secondo luogo, mentre non si addicono alla donna di scienza gli stereotipi con i quali sono spesso raffigurati gli scienziati uomini (pazzi, eccentrici, malvagi, arroganti, subdoli...), spesso la scienziata è riferita a un personaggio di sesso opposto, generalmente un collega, al quale la donna è subordinata o legata sentimentalmente³⁶.

32 Gabriele Niola, « Radioactive, un film che non rende giustizia al genio di Marie Curie », *Wired*, 15 luglio 2020, url.it/3rkq5.

33 Marie Curie, *La radiologie et la guerre*, Paris, Hachette, 2021 (ed. or. 1921).

34 Marcel LaFollette, *Making Science Our Own: Public Images of Science, 1910-1955*, Chicago, University of Chicago Press, 1990, p. 78.

35 Julie Des Jardins, « American memories of Marie Curie », in Mei-Hung Chiu, Penny J. Gilmer, David F. Treagus (dir.) *Celebrating the 100th Anniversary of Madame Marie Skłodowska Curie's Nobel Prize in Chemistry*, Rotterdam, Sense Publishers, 2011, p. 78, https://doi.org/10.1007/978-94-6091-719-6_4.

36 Robert A. Jones, « How many female scientists do you know? », *Endeavour*, vol. 29, giugno 2005, p. 2.

Tuttavia, il caso eccezionale di Marie Curie si presta ad un'ulteriore lettura: essendo riuscita a conciliare con successo la sua vita professionale e la sua vita privata, Marie Curie assurge non solo a esempio collettivo ma a mito collettivo, un ideale irraggiungibile di « superdonna e superscienziata³⁷ », al punto che Julie Des Jardins ha parlato di « Marie Curie Complex³⁸ », il complesso di inferiorità al quale sono costrette le donne di scienza tormentate dal modello di Marie Curie.

Conclusioni

L'analisi dello sceneggiato *Madame Curie* prodotto dalla RAI nel 1966 ha permesso di dimostrare quanto la rappresentazione della vita di Marie Curie per la televisione italiana riflettesse più il contesto storico, politico e culturale del paese che la reale vicenda della scienziata e i risultati delle sue ricerche. Sebbene l'immagine della scienziata che se ne ricava sia poco lusinghiera e condizionata, la scelta del soggetto trova la sua giustificazione nel quadro dell'Italia degli anni Sessanta. D'altra parte, è chiaro che la realizzazione di un film biografico e il messaggio da esso veicolato non possono prescindere dalle dinamiche e dalle ragioni che ne hanno dettato la produzione.

Allo stesso tempo, risulta evidente dall'analisi sin qui condotta che le narrazioni delle biografie³⁹ per lo schermo sulla figura di Marie Curie abbiano contribuito a delineare nell'immaginario collettivo un'immagine della scienziata che ne rispecchia il mito più che la realtà storica. Non solo: l'utilizzo di stereotipi propri delle biografie che ritraggono sullo schermo donne scienziate e la scelta di tacere alcuni aspetti e vicende della sua vita hanno finito con il

37 Alberto Elena, « Skirts in the lab: Madame Curie and the image of the woman scientist in the feature film », *Public Understanding of Science*, n° 6(3), 1997, p. 271, <https://doi.org/10.1088/0963-6625/6/3/005>.

38 Julie Des Jardins, *Madame Curie Complex: the hidden history of women in science*, New York, Feminist Press at the City University of New York (CUNY), 2010, p. 5.

39 La lista completa comprende: *Madame Curie* (1943) di Mervyn LeRoy, [MGM, USA]; *Une certaine jeune fille* (1965) di Pierre Badel, Episodio 1, *Le Théâtre de la jeunesse*, [ORTF, Francia]; *Marie Curie* (1965) di Pierre Badel, Episodio 2, *Le Théâtre de la jeunesse*, [ORTF, Francia]; *Madame Curie* (1966) di Guglielmo Morandi, [RAI, Italia]; *Marie Curie: The courage of knowledge* (2016) di Marie Noëlle, [P'Artisan Filmproduktion GmbH, Pokromski Studio, Glory Film, Climax Films; Polonia, Germania, Francia]; *Radioactive* (2019) di Marjane Satrapi, [Amazon Studios, Studio Canal, Working Titles Films; Regno Unito, Francia, USA, Cina, Ungheria].

minimizzare l'apporto rivoluzionario delle opere di Marie Curie e con il restituire un ritratto della scienziata parziale, distorto, se non addirittura falsato.

Sarebbe invece auspicabile che nella realizzazione di un biopic scientifico si riservasse maggiore attenzione alla accuratezza storica e scientifica, così da consegnare alla fama e alla memoria dei posteri una persona più che una leggenda, con le sue fragilità e debolezze, i suoi errori e i suoi timori. Soltanto nella misura in cui le biografie scientifiche per lo schermo abbandoneranno i luoghi comuni e i *cliché*, di riflesso anche la comunicazione della scienza e l'immaginario collettivo si serviranno di storie meno mitizzate e più alla portata del grande pubblico, che potrà trarne ispirazione senza l'oppressione di alcun complesso di inferiorità.



COMPTES RENDUS



Francesco Guicciardini, *Ricordi*, a cura di Matteo Palumbo, edizione critica di Giovanni Palumbo e Pierre Jodogne, Torino, Einaudi, 2023, XLVIII-552 p.

Ce livre, il faut le lire un coupe-papier à la main : en premier lieu parce que la maison d'édition Einaudi s'obstine, en plein XXI^e siècle, à publier cette série prestigieuse – la *Nuova raccolta di classici italiani annotati* – sans massicoter les pages, ce qui aurait en principe le but de donner une allure de marché éditorial de la Renaissance, mais qui commence aujourd'hui à apparaître comme une pose vieillotte. Mais, au-delà de cette facétie, le coupe-papier s'impose parce que les *Ricordi* de Guichardin sont un livre épineux, à décortiquer avec soin ; un livre difficile et important sur lequel pèsent presque cinq siècles de malentendus. Matteo Palumbo a concentré dans cette édition, caractérisée par une richesse extraordinaire de l'appareil critique, quarante ans de recherches consacrées à Guichardin et aux *Ricordi* en particulier, à partir de son livre de référence, *Gli orizzonti della verità. Saggio su Guicciardini* (Napoli, Liguori, 1984). Un parcours qui a accompagné, et souvent guidé, le renouveau des études sur l'homme d'État et historien florentin, et qui s'est toujours poursuivi parallèlement à l'élargissement des sources disponibles et à l'établissement de nouvelles éditions philologiques des écrits de Guichardin : une saison de recherche idéalement ouverte par la biographie de Ridolfi (1959), et poursuivie grâce au chantier imposant et toujours en cours de l'édition de la correspondance et de l'inventaire complet et détaillé des archives de la famille Guicciardini (dirigé par Pierre Jodogne et notre regrettée collègue Paola Moreno), ainsi qu'à travers l'édition critique des *Ricordi* pour la *Commissione per i testi di lingua* (publiée à Bologne en 2009 par Giovanni Palumbo – à ne pas confondre avec Matteo Palumbo).

Cette nouvelle édition des *Ricordi* reprend pour le texte de la rédaction C (définitif en 1530) l'édition de Giovanni Palumbo ; en annexe nous pouvons lire une nouvelle édition philologique établie par Pierre Jodogne de la rédaction B (à savoir : Q¹ → Q² [1512] → A [1523-24] → B [1528]). Dans sa note sur le texte (*Dai « Ghiribizzi » ai « Ricordi »*, p. XXVI-LX), Giovanni Palumbo résume sa reconstruction génétique : lors de la rédaction C, Guichardin – en exil à Rome pendant la deuxième République florentine des *Arrabbiati* – n'avait pas son cahier avec la rédaction B ; donc la rédaction C est née « en absence de B, le produit d'une réflexion qui repart de zéro, *motu proprio*, selon le fil des pensées déclenchées par la tragédie du siège de Florence » (p. XXIX-XXX). Cela dit, si B n'a pas généré C, C récupère B, mais non de manière linéaire, plutôt « *in absentia*, par la voie de la mémoire » (*ibid.*). La nouvelle édition philologique de B et de Q² par Pierre Jodogne se fonde sur de nouvelles collations des autographes dans les Archives Guicciardini ; dans l'appareil critique établi par Giovanni Palumbo on trouve les variantes de A (non autographe ; quand le texte A n'est pas susceptible d'une collation avec B, la rédaction A est donnée entièrement à la suite de la rédaction B, dans le texte).

Malgré une situation textuelle assez complexe (et qui l'est davantage si l'on pense à un problème critique majeur comme l'influence des réflexions contenues dans les *Ricordi* sur l'écriture historiographique de Guichardin, à savoir la place des *Ricordi* dans le chantier rédactionnel de la *Storia d'Italia*), aussi bien l'introduction générale de Matteo Palumbo que ses commentaires sont un modèle de clarté et de solidité sous le double profil de l'analyse littéraire et de la reconstruction interne de la pensée politique de Guichardin. Matteo Palumbo emprunte la notion de « livre secret », forgée par Emanuele Cutinelli-Rendina dans sa monographie de 2009 consacrée à l'œuvre de Guichardin dans son ensemble : une rédaction commencée en 1512, à l'époque de la mission diplomatique de *messer Francesco* en Espagne, chez Ferdinand I^{er}, et à la veille de la chute de la république florentine (la république de Soderini) et du retour des Médicis ; un travail de réflexion sur la vie et l'expérience politique promis à accompagner Guichardin pendant toute sa vie, avec des phases rédactionnelles qui s'intensifient dans les pauses (et dans les crises) d'une vie politique *active*. Une expérience intellectuelle, une enquête concernant le présent et son propre rôle sur l'échiquier italien et européen, qui se sédimente dans les semaines de l'exil à Rome en 1530, lorsque la condamnation infligée par la (deuxième) république florentine pousse Francesco à régler ses comptes avec l'histoire (p. XII).

Dans la reconstruction proposée par Matteo Palumbo deux perspectives se confrontent permettant une double lecture des *Ricordi*. En premier lieu, l'écriture comme analyse, l'écriture comme un outil personnel et privé d'enquête, une écriture donc née du besoin de comprendre la réalité, son temps, les enjeux du présent. D'autre part, selon un parcours qui procède presque en sens inverse, une écriture qui témoigne de la révélation d'une idée fulgurante, la compréhension douloureuse que la racine des maux présents doit être détectée dans un passé proche et dans la lâcheté des princes italiens de son temps. Ce n'est pas un hasard, donc, si la rédaction définitive des *Ricordi*, en 1530, coïncide avec la prise de conscience que la crise catastrophique de 1527, l'*annus horribilis* du Sac de Rome, ne s'explique pas seulement par les fautes politiques et militaires de la ligue de Cognac, par des causes proches dans le temps, mais qu'il faut en trouver l'origine réelle par le biais d'une analyse politique approfondie capable de donner sens à l'histoire insensée de la débâcle italienne.

Restons un instant sur ce moment particulier de l'expérience intellectuelle de Guichardin qui est l'année 1530. L'homme d'État au service des papes Médicis est à Rome : s'il a évité la catastrophe personnelle grâce à son habileté diplomatique extraordinaire (on garde en mémoire l'inoubliable portrait que Ridolfi a proposé de Guichardin menant le cheval de Charles Quint au couronnement de Bologne, après avoir été l'homme-clé dans la construction d'une ligue anti-impériale peu de mois auparavant), il n'a pas pu pour autant empêcher que Florence prenne le chemin d'une rébellion stérile. Il commence un travail d'auto-analyse : comme d'habitude c'est par le biais de l'écriture que le juriste Guichardin concrétise sa réflexion ; c'est dans ce cadre qu'est née cette « grammaire de la république », d'une république en guerre et donc en crise, qui a constitué le squelette des recherches consacrées à Guichardin par Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini (Genève, Droz, 2009). Grâce à sa reconstruction philologique de la genèse de la rédaction C des *Ricordi*, Giovanni Palumbo nous parle d'une médita-

tion concentrée, née presque *motu proprio*, mais cette fois-ci nous pouvons au moins indiquer un élément déclencheur de ce processus, un catalyseur de sa pensée. À Rome, Guichardin a eu accès à l'exemplaire des *Discours* de Machiavel qui était sous presse : sans doute Guichardin connaissait-il déjà les pages de son ami, de l'ami qu'il avait fréquenté et admiré pendant les dernières années de la vie de ce dernier, l'ami qui s'était lié à lui au point de mettre l'amour pour Florence sur le même plan que l'amour pour Guichardin, l'ami qui venait de mourir après sa désillusion ultime. Mais le fait de voir l'ouvrage politique de Machiavel en cours de publication a nourri le besoin de Guichardin de comprendre, son exigence de poursuivre sur la page le dialogue interrompu par la mort de l'ancien chancelier. De ce fait, il a commencé à rédiger ses *Considerazioni* autour des *Discorsi* machiavéliens, ces *Considerazioni* qui parfois manifestent l'acrimonie de l'exilé. Cela dit, nous ne sommes pas d'accord avec l'idée de Corrado Vivanti, selon lequel Guichardin se serait engagé dans la tentative de désamorcer la portée révolutionnaire des *Discorsi* : c'est une interprétation réductrice qui tend à faire primer la différence de classe entre le représentant de l'élite (Guichardin) et un Machiavel « populaire », avec une modernisation injustifiée des catégories politiques. En revanche, ce qu'il faut souligner est que la rédaction C des *Ricordi* est née dans le même chantier que les *Considerazioni*, du même élan cognitif, de ce que Matteo Palumbo indique aujourd'hui comme « la construction d'une sagesse ».

Le mot qui compte ici est *construction* : Guichardin n'a pas de vérités prémâchées à communiquer, il est en revanche constamment en train d'édifier une argumentation solide, qui fait faire un pas en avant à la connaissance de la réalité. Il appartient à l'homme sage et prudent (« *l'uomo savio e circunspetto* ») de *capitolare* et *fermare il punto*, résumer les arguments et consolider ses conclusions : voilà les mots d'un Guichardin encore jeune, dans l'opuscule *Del governo di Firenze dopo la restaurazione de' Medici*, que Matteo Palumbo prend comme modèle pour analyser l'architecture argumentative des *Ricordi* (p. XIV). Mais l'analyse linguistique de Matteo Palumbo révèle aussi d'autres aspects importants : en premier lieu le titre *Ricordi* est chargé par l'auteur d'un sens nouveau. Évidemment les *ricordi* appartenaient à la tradition littéraire des villes italiennes (les exemples produits à Florence et à Bologne ont profité d'une longue série d'études) : préceptes et avertissements promis aux membres d'une famille sous forme d'un distillat d'expériences pour la postérité. Avec Guichardin le terme acquiert une nouvelle consistance, ses *Ricordi* sont aussi des enseignements, des conseils, des observations : comme Gino Ruozzi l'avait souligné, Guichardin donne un début à la tradition européenne de la maxime. Comme pour Machiavel, le nouveau monde bouleversé a besoin d'une nouvelle langue, d'un nouveau lexique en mesure de le décrire, de le comprendre et de le faire comprendre : « *La forma dei ricordi è il correlativo di un pensiero di crisi, che nasce dalle ceneri di un mondo e saggia modi possibili di pensare l'esistenza* » (Matteo Palumbo, p. XXI : « La forme des *ricordi* est le corrélatif d'une pensée de la crise, une pensée qui naît des cendres d'un monde et qui teste des modalités possibles pour penser l'existence »).

La structure de cette édition permet une lecture agile et satisfait les curiosités du lecteur passionné comme du chercheur expérimenté : chaque *ricordo*, selon la numérotation de la rédaction C, est accompagné de la référence éventuelle aux textes

correspondants dans la rédaction B ou A ; l'appareil philologique en bas de page enregistre les variantes textuelles par des appels de note alphabétiques ; par ailleurs les notes numérotées en chiffres arabes contiennent des éclaircissements linguistiques ou historiques ; pour finir, chaque *ricordo* est accompagné d'un commentaire discursif où Matteo Palumbo essaie de rendre évidente l'architecture constitutive de l'argumentation de Guichardin, souvent à travers une analyse précise qui descend jusqu'à l'évaluation de la syntaxe, pour remonter vers l'identification des principes phares de la pensée de l'auteur.

Même dans l'espace réduit d'un compte rendu, nous ne renonçons pas à en donner au moins un exemple : le *ricordo* C 189, qui dialogue souterrainement avec le problème machiavélien de l'éternité du monde (*Discorsi* II v). En reprenant un sujet qui avait commencé à susciter l'attention de l'auteur depuis la rédaction A, Guichardin commence sa réflexion par un regard panoramique : « *Tucte le ciptà, tucti gli stati, tucti e regni sono mortali* » (C 189, p. 428 : « Toutes les cités, tous les États, tous les royaumes sont mortels »). C'est exactement la même posture qu'a Machiavel au début de *Discorsi* II v : « *A quegli filosofi che hanno voluto che il mondo sia stato eterno, credo che si potesse replicare che, se tanta antichità fusse vera, e' sarebbe ragionevole che ci fussi memoria di più che cinquemila anni; quando e' non si vedesse come queste memorie de' tempi per diverse cagioni si spengano* » (« À ces philosophes qui voulaient que le monde fût éternel, je pense que quelqu'un aurait pu répondre que, si une telle ancienneté était vraie, il serait raisonnable qu'on gardât une mémoire plus longue que cinq mille ans, si on ne reconnaissait que ces mémoires des temps [anciens], pour différentes raisons, s'éteignent »). La particularité du *ricordo* de Guichardin, comme Matteo Palumbo le remarque dans son commentaire, est que le ton universalisant du début « ne cache pas l'image de son propre temps, de sa propre histoire » (p. 429). En effet Guichardin conclut son observation en se concentrant sur le citoyen qui a le malheur de vivre au moment de la débâcle de sa patrie : « *Però uno cittadino che si truova al fine della sua patria non può tanto dolersi della disgratia di quella [...] quanto della sua propria : perché alla patria è accaduto quello che a ogni modo haveva a accadere [...]* » (« Pour cette raison un citoyen qui se trouve vivre au moment de la chute de sa patrie ne peut tant se plaindre du malheur de celle-ci [...] que de sa propre malchance : car pour sa patrie il se passe ce qui en tout cas devait se passer »). La différence entre la réflexion philosophique de Machiavel dans les *Discorsi* (un chapitre auquel Gennaro Sasso a consacré une analyse admirable de richesse et de perspicacité) et la perspective de Guichardin, dans ce *ricordo*, réside dans le destin de l'individu : si l'entropie est une loi naturelle inéluctable, ce n'est pas ce déclin fatal et nécessaire qui fait problème. Matteo Palumbo observe avec sagacité : « *L'autentico dramma è il destino dell'individuo, costretto a tracciare la propria esistenza sulle ceneri della gloria collettiva, quando l'organismo delle città, degli stati e dei regni precipita verso il tramonto* » (p. 429) : « Le drame véritable est le destin de l'individu, obligé d'inscrire sa propre existence sur les cendres de la gloire collective, alors que l'organisme des cités, des États, des royaumes, tombe vers le déclin ».

Bien que cette édition soit le produit et la synthèse d'un parcours de quarante ans de recherche, à chaque page fait surface le désir de Matteo Palumbo de dialoguer, de discuter, de débattre ; ce qui prime est la construction polyphonique de son analyse à

travers une confrontation large avec les chercheurs qui l'ont côtoyé et parfois accompagné pendant son long chemin. C'est là la jeunesse de ce livre, dans ce besoin d'un échange promis à nourrir les études sur Guichardin pour l'avenir, à former la prochaine génération de chercheurs qui s'attellera à poser de nouvelles questions aux textes anciens.

Raffaele Ruggiero

Aix Marseille Université, CAER, Aix-en-Provence, France

Anne Robin, *À la recherche de l'équilibre. De la maladie à la santé : l'histoire de la lieta brigata du Décaméron*, Ravenna, Longo Editore, 2022, p. 162.

*Fugga chi sa dove non regni morte,
e non si fugga chi aspetta soccorso,
po' che la morte sì 'l mondo spaventa.
O turba umana, è nova questa sorte?*

Dans une chanson écrite à l'occasion de la peste qui s'abattit sur Florence en 1374, le poète Franco Sacchetti mettait en garde ses contemporains en rappelant que nul ne saurait échapper à la mort, ni par la ruse de l'intellect ni par le secours des richesses mondaines (F. Sacchetti, *Il libro delle rime*, a cura di A. Chiari, Bari, Laterza, 1936, p. 172-176). Il s'agit de vers qui sièent bien en exergue d'un compte rendu du bel ouvrage d'Anne Robin, un livre capable de jeter une lumière nouvelle sur les vicissitudes de la *brigata* décaméronienne : les jeunes Florentins qui, face à l'épidémie de peste de 1348, se retirèrent à la campagne loin de leur ville natale, lieu où ils assistaient non seulement à la mort de tant de proches et d'amis, mais aussi à un délitement social que Boccace ne manque pas de décrire au début du *Décaméron* (p. 64). Paru en 2022 et publié chez l'éditeur Longo de Ravenne, le livre d'Anne Robin vient enfin déconstruire un vieux paradigme épistémologique bien ancré dans la critique selon laquelle le choix de la *brigata* se résumerait en une simple fuite du danger de mort occasionnée par la peste (p. 19). L'auteure montre au contraire qu'il s'agit, certes, d'une retraite loin de Florence, mais surtout de la volonté des jeunes gens de conjurer un autre péril tout aussi important, voire davantage étant donné l'inexorabilité de la maladie, à savoir celui de la mélancolie. Aussi l'auteure touche-t-elle à la fonction même de la *brigata* au sein de la structure du *Décaméron*, s'intéressant à la fois au rôle qu'elle joue à l'intérieur de la diégèse et aux éléments qui caractérisent ses règles, ses principes ou, comme le dit Anne Robin, son ordre de vie (p. 66-68).

À juste titre, et en prenant à contre-pied un autre lieu commun de la critique, l'auteure montre admirablement que les vicissitudes de la *brigata* ne sauraient se borner au simple rôle d'une « corniche », d'un récit-cadre tout au plus accessoire qui encadrerait les nouvelles enchâssées ; elles formeraient, bien au contraire, une histoire d'une importance capitale qui, grâce à une mise en abyme savamment orchestrée, donnerait jour à un formidable jeu de regards entre les lectrices auxquelles Boccace adresse son livre et

les protagonistes mêmes du *Décameron* (p. 133-135). Tout comme les dames solitaires doivent veiller à chasser la mélancolie qui, dans une société où l'hylémorphisme est l'un des fondements de la conception de la personne humaine (cf. Thomas d'Aquin, *Somme Théologique*, I^r, q. 75 et 76), représente un danger aussi bien pour le corps que pour l'âme, les jeunes gens choisissent délibérément de s'éloigner de Florence pour combattre la mélancolie, passion à l'affût dans une ville ravagée par la peste. L'introduction du *Décameron*, par la description des effets de l'épidémie que Boccace esquisse en s'inspirant aussi de l'*Histoire des Lombards* de Paul Diacre (p. 16), montre en effet que la mort que les jeunes gens fuient n'est pas à strictement parler la corporelle, mais celle guettant l'âme qui peut être affectée par ce que les médecins appelaient « accidents » et les philosophes moraux « passions » (p. 10). Étant donnée l'union indissoluble de la matière et de l'âme dans la scolastique médiévale – justement l'hylémorphisme aristotélicien – cette « mort » de l'âme, la gagnant par des passions nuisibles comme la tristesse et la crainte – les « res non naturales » des médecins, – présente des effets immédiats sur le corps (p. 26). La peste étant irrésistible, et l'homme n'ayant pas véritablement les moyens de la contrer, ce qui reste à faire pour les jeunes Florentins n'est pas une fuite aveugle de la ville – tout comme l'avaient envisagée d'aucuns qui, sous l'emprise de la peur, quittaient même les proches nécessitant du secours, attitude dénoncée à la fois par Boccace dans son introduction (p. 15) et par Sacchetti dans les vers précédemment cités – mais une retraite qui préserverait la santé de l'âme et par conséquent celle du corps en s'éloignant de la peur et de la tristesse (p. 24-25). En effet, comme l'écrivaient Albert Le Grand et Théodore d'Antioche, ces deux passions représentaient un véritable danger pour l'homme car elles altéraient irrémédiablement sa santé corporelle (p. 27).

Ainsi, cette interprétation du choix de la *brigata* rattache le *Décameron* au savoir médical circulant à l'époque de Boccace, où la préservation de la santé, que ce soit corporelle ou psychique, s'effectuait principalement par le maintien de l'équilibre humoral et par la quête de la *letizia* (p. 25). Comme le rappelle Anne Robin, ce savoir provenait essentiellement de l'Antiquité et s'appuyait sur le corpus hippocratique revisité par Galien au II^e siècle (p. 24). Traduit en Italie et en Espagne au XI^e siècle à partir de sources écrites en arabe, il est dans un premier temps diffusé par le biais de l'école de Salerne et ensuite par les médecins des différentes universités occidentales à partir du XIII^e siècle. Grâce aux *regimina sanitatis* et aux *consilia*, respectivement des encyclopédies médicales et des prescriptions adressées avant tout à des particuliers (p. 72-73), les médecins médiévaux trouvent des oreilles attentives auprès du public profane, que ce soit des souverains, comme le roi Jacques II d'Aragon auquel Arnaud de Villeneuve écrit son *Regimen sanitatis ad regem Aragonum* (p. 82), ou des élites politico-économiques des communes italiennes (p. 80-81). L'objectif de ces textes, parfois anonymes, très souvent des *volgarizzamenti* florentins d'œuvres bien plus anciennes comme le *Secretum Secretorum* (p. 29) – faussement attribué à Aristote et diffusé en Occident grâce à l'« édition » du franciscain Roger Bacon (*ibid.*, n. 17) – est la préservation de l'ordre, d'un équilibre que l'homme, créature rationnelle, doit à tout prix s'efforcer de maintenir pour faire preuve de vertu.

Pour appuyer son hypothèse de lecture, soit l'éloignement de Florence des jeunes gens pour veiller au maintien de l'équilibre et de la santé du corps, tâche que Dioneo semble

avoir à cœur plus que tout autre (p. 121-122), Anne Robin rappelle justement l'importance capitale de la notion d'ordre dans la pensée médiévale (p. 63-66). En effet, selon la cosmologie scolastique, chaque être, matériellement séparé de ses semblables et possédant des puissances (*potentiae*) actives et passives qui lui sont connaturelles, est appelé à réaliser la fin ultime de son espèce par l'emploi correct (*scil.* « ordonné ») de ses énergies natives (cf. Thomas d'Aquin, *Somme Théologique*, I^a-II^{ae}, q. 1). Aussi, dans le sillage de la philosophie augustinienne, l'homme est dans l'ordre quand il vit raisonnablement, car la vie conforme à la raison est sa fin ultime, le plus grand accomplissement et la plénitude de son être (cf. *Traité du libre arbitre*, I, VIII). Néanmoins, cet ordre ne porte pas préjudice à la *laetitia*, mais doit au contraire la favoriser, car la joie est une passion qui préserve la vie et l'équilibre, – tandis que des accidents comme la peur et la tristesse la corrompent, – à condition qu'elle demeure, en toute circonstance, honnête (p. 30).

Parmi les « *honesta solatia* » pratiqués par les jeunes Florentins Anne Robin dénombre les chants, les mets et les odeurs agréables (p. 103 et 127-128) et, bien sûr, l'art de raconter des nouvelles, des activités qui ne sont cependant pas « désordonnées », recherchées confusément selon le bon vouloir de tout un chacun, mais savamment confiées à des personnes ayant la charge de les « ordonner », de les agencer les unes aux autres pour « rythmer » la vie de la *brigata* : c'est le cas des rois et des reines pour les nouvelles et du majordome – homme très sage (« *discretissimo* ») comme le rappelle à juste titre Boccace – pour le choix des mets (p. 101-102). Sans compter le cadre idyllique choisi par la *brigata*, un lieu qui n'est pas seulement un *locus amœnus*, mais semble évoquer, dans la description de ses merveilles naturelles, les éléments qui étaient aptes, selon le savoir médical du xiv^e siècle, à chasser les passions nuisibles (p. 82-85). Aussi, par l'accomplissement individuel de la charge qui revient à tout un chacun, au beau milieu d'un cadre naturel favorable, tout membre de la *brigata* concourt à la préservation de l'ordre de leur petite société, un ordre de vie qui est à la fois moral et socio-politique, mais surtout « raisonnable » en ce qu'il s'oppose au délitement social qui affecte Florence en temps de peste (p. 64).

Par la notion d'ordre, A. Robin parvient ainsi à mettre en valeur ce lien intime, essentiel, de l'homme médiéval à sa communauté (p. 63-68), car dans ce monde, de la santé des uns dépend celle des autres et de celle du régime politique celle du corps social. L'homme médiéval n'est jamais seul, mais vit et œuvre en même temps pour soi et pour l'ensemble de la *civitas*. L'auteure le montre bien quand elle rappelle que les textes à l'origine de certains choix et comportements de la *brigata*, les *regimina sanitatis* des médecins médiévaux, avaient une fonction « civilisatrice » en ce qu'ils se donnaient l'objectif de rétablir de l'ordre là où les hommes avaient pris coutume de vivre à l'instar des bêtes (p. 79-80). Par exemple, cela est également visible chez Dante, dans un autre contexte qui demeure cependant tout aussi proche en raison de la porosité des savoirs médiévaux (p. 78). En effet, le poète explique dans son *Convivio* (IV, I, 1-10) qu'il s'était décidé à prendre la plume pour combattre certaines erreurs philosophiques, tout en attribuant aux médecins, aux légistes et aux philosophes (*ibid.*, IV, XXVII 7-9) – à savoir ceux qui ont atteint une plénitude intellectuelle les rendant aptes à œuvrer pour le bien du monde, – la tâche de remettre de l'ordre dans l'ensemble de la communauté. Le savoir des *regimina sanitatis* était sans aucun doute bien présent à l'esprit de Boccace, qui non seulement

pouvait y avoir eu accès lors de son séjour napolitain, – les médecins de l'université étant des dignitaires à la cour de Robert d'Anjou (p. 76-77) – mais aussi grâce aux nombreuses œuvres écrites ou traduite in toscano, comme le régime de santé adressé à Corso Donati par le médecin Taddeo Alderotti, le *Libellus conservande sanitatis* (p. 81).

Par une approche originale et une méthode d'investigation rigoureuse, le livre d'Anne Robin devient un instrument de travail intéressant pour tout chercheur aux prises avec les œuvres de Boccaccio dans leurs rapports avec le savoir médical de l'époque. Un domaine des plus importants, comme le sait bien tout médiéviste, si l'on songe à la place de l'amour dans la littérature des XIII^e et XIV^e siècles et aux nombreuses interprétations médicales de cette *passio*, preuve en est le fameux commentaire de Dino del Garbo à la chanson de Guido Cavalcanti *Donna me prega*.

Ettore Maria Grandoni

Aix Marseille Université, CAER, Aix-en-Provence, France /
Université Sorbonne Nouvelle, LACEMO

Juan-Carlos D'Amico, Alexandra Danet, Charles Quint. *Un rêve impérial pour l'Europe*, Paris, Perrin, 2022, 740 p.

Il volume, accolto nella collana *Biographies*, si propone al pubblico dei lettori come la nuova biografia di Carlo V d'Asburgo. L'imponente lavoro, ricco e innovativo, frutto di anni di ricerche da parte di due grandi specialisti di *Cesare* – appellativo con cui l'imperatore era solitamente indicato nella coeva trattatistica e corrispondenza diplomatica – e della sua epoca, spazia anche metodologicamente tra un approccio storico e storiografico (con attenzione alla dimensione geografica e geopolitica, come mostrano in particolare le *Annexes*, p. 625-632) e uno più latamente culturale, interessato a restituire l'immagine del « souverain le plus puissant du xvi^e siècle » (p. 619) a tutto tondo.

La durevole percezione di Carlo V come « un homme dépassé par le vent de l'histoire » (p. 8) lo ha a lungo posto in contrapposizione con il suo rivale Francesco I re di Francia, sempre riconosciuto, al contrario, come « souverain d'un État moderne » (*ibid.*). Si tratta, però, di una credenza vulgata, che la nuova biografia di D'Amico e Danet, con la forza della solida ricostruzione documentaria che la sorregge, tenta di – e riesce a – far vacillare. Sin dall'*Introduzione* (p. 7-14), infatti, lo scopo degli autori è di rendere chiaro come questa impostazione, sicuramente derivata da scopi classificatori funzionali alla didattica (e, nello specifico, utile all'individuazione di quella rottura tra Medioevo e Rinascimento che si colloca convenzionalmente sul finire del xv secolo), non corrisponda alla realtà storica; una figura come Carlo V, insomma, non può, né deve, essere considerata indipendentemente dal *milieu* nel quale fu attiva. Personalità « contrastée et contradictoire » (p. 8), Carlo V rappresenta in realtà perfettamente la propria epoca nelle tensioni continue e costanti, e nei conseguenti compromessi, che caratterizzano le sue idee e azioni politiche così come il contesto storico e sociale in cui ha origine, cresce e perisce il suo dominio imperiale.

In tal modo, con l'obiettivo di colmare le lacune di racconti storiografici nazionali che non sono stati in grado di dare realmente conto del peso europeo del potere di Carlo V, nasce e si sviluppa il monumentale lavoro di ricostruzione storico-biografica realizzato dai due autori. Ciò su cui gli studiosi vogliono porre l'attenzione è, in particolare, il « phénomène » (*ibid.*) Carlo V e gli effetti della sua presenza e della sua attività sul piano istituzionale e organizzativo e su quello, molto interessante nella prospettiva di chi scrive, della produzione culturale, sia essa storica o letteraria. La ricostruzione della figura di *Cesare* passa infatti, tra le pagine di questa biografia, attraverso l'analisi dei *Mémoires*, ma anche delle lettere e di altri numerosi documenti atti a esprimere « également son education chavaleresque et sa *forma mentis* » (p. 619); coerentemente con un simile approccio, persino la dimostrazione dell'attualità di Carlo V rispetto al suo tempo passa attraverso il riferimento ai libri che egli sicuramente teneva sul suo comodino: il *Principe* di Niccolò Machiavelli, *Il Cortegiano* di Baldassarre Castiglione e le *Storie* di Polibio. Sullo stesso livello mi sembra che si possa porre l'attenzione riservata alle premure di Carlo V nei confronti della costruzione di un'immagine di sé da destinare ai posteri: è quello che si evince dalla cura con cui l'imperatore gestisce o tenta di gestire i rapporti con gli intellettuali, capaci di diffondere un « récit de ses entreprises » (p. 624); si pensi, oltre ai rapporti problematici con personalità come Pietro Aretino e Paolo Giovio, anche a quelli con Ariosto e Tiziano. Ancora sullo stesso livello mi sembra di poter collocare l'interesse degli autori per le rappresentazioni culturali di Carlo V non monitorate dall'imperatore e dal suo *entourage*: è esemplificativo in questo senso il capitolo dedicato a *L'empereur et les pasquinades romaines* (p. 394 ss.). Uno dei grandi pregi del lavoro di D'Amico e Danet, oltre alla fatica di districarsi tra le innumerevoli interpretazioni storiografiche di studiosi che, più o meno recentemente, hanno lavorato intorno a questa figura, è senza dubbio la sensibilità con cui esso riesca a produrre un'indagine completa ed esaustiva, restituendo finalmente il quadro non appiattito di un personaggio ambizioso e complesso, nonostante la sensazione condivisa dai più che egli non avesse « une personnalité hors du commun ni de qualités singulières » (p. 9).

Il volume è strutturato in quattro parti, a loro volta suddivise in 34 capitoli e numerosi paragrafi non numerati. Una simile ossatura è indice di una razionale organizzazione di materiali che altrimenti risulterebbero sovrabbondanti per la loro ricchezza e difficilmente fruibili da parte del lettore. Le quattro macro-sezioni rispondono a un criterio cronologico ma, accanto a quello, entra in gioco un'impostazione tematica che offre una lettura della parabola di Carlo V costruita sull'identificazione e sulla definizione dei vari passaggi evolutivi che la caratterizzano.

La Première partie. Un empire en Europe de Charles de Gand à Charles Quint (p. 15-151) si compone di nove capitoli dedicati non solo alle origini di Carlo, alla sua educazione (anche sentimentale), alla quale viene riservato un prezioso approfondimento, nonché al suo approdo a Valladolid, nei panni di principe e poi re di Castiglia, come « étranger et francophone » (p. 82). In questa prima parte, infatti, gli autori trovano spazio anche per il racconto dell'antefatto familiare della storia di Carlo, per spiegare la genesi di alcune delle posizioni politiche destinate ad acquisire nel tempo un'importanza nevralgica. Prima tra tutte, la tendenza antagonista nei confronti della monarchia francese, « la haine héritée »

(p. 20) che viene ripercorsa a partire dalle vicende quattrocentesche di Carlo il Temerario e poi di Massimiliano I, di Isabella di Castiglia e di Ferdinando II d'Aragona. Sul piano cronologico, il racconto delle vicende storiche si arresta ai primissimi anni Venti.

Nella *Deuxième partie. L'idée impériale et le gouvernement de l'Empire* (p. 153-304), costituita anch'essa da nove capitoli, si può ancora seguire lo svolgersi degli eventi storici di cui Carlo fu protagonista nel corso del decennio 1520-1530 (ivi compreso dunque il Sacco di Roma, per cui gli autori riflettono sulla sua responsabilità, vd. *Charles Quint, coupable du sac de Rome ?*, e l'incoronazione a Bologna nel 1530). D'Amico e Danet si concentrano a questo punto sul ruolo di imperatore acquisito da Carlo V, con una panoramica sulle politiche matrimoniali, decisamente prioritarie nella costituzione di alleanze di rilievo, e sul suo *entourage*. È proprio dalla essenziale collaborazione di una personalità come Mercurino Gattinara e dall'influenza della sua idea di monarchia universale, in effetti, che nasce il progetto imperiale di un accentramento amministrativo e di un ammodernamento burocratico in grado di rispondere alle difficoltà derivate dall'essere « à la tête d'un agrégat de territoires sans cohésion » (p. 161), eterogeneo per culture e lingue e per forme di governo, nonché estremamente dinamico, vista la sua ricchezza, dal punto di vista economico. Gli autori impiegano allora la gran parte di questa seconda macro-sezione per esaminare le varie applicazioni di quel progetto durante il corso dell'impero carolino. In base alle situazioni, infatti, si rendeva di volta in volta necessario trovare un compromesso tra accentramento e rispetto delle libertà locali; compromesso da cui nasce la figura istituzionale del viceré, imprescindibile per sopperire alle numerose assenze di un imperatore « itinérant et semi-nomade » (p. 164). Contemporaneamente, proprio questo affidarsi a una preparatissima diplomazia, con tutto ciò che ne consegue (per esempio la necessità di una rapida circolazione di lettere e documenti in tutta Europa che deve però contare su un sistema postale non sempre impeccabile), viene individuato come il grande elemento di modernità dell'impero di Carlo e della sua politica internazionale.

La *Troisième partie. L'errance impériale* (p. 309-486), organizzata in dieci capitoli, si occupa degli anni compresi tra il 1530 e il 1547. Aprono la nuova sezione il racconto del viaggio di Carlo e del suo *entourage* a Innsbruck subito dopo l'incoronazione di Bologna, la notizia della morte del consigliere Gattinara e le Diete di Asburgo (giugno 1530) e Ratisbona (giugno 1532). Si tratta, per Carlo, del momento di fronteggiare due grandi questioni: quella religiosa legata ai luterani e quella della protezione dei confini legata all'avanzata dell'Impero ottomano, anch'essa per certi versi « religiosa », in quanto connessa al concetto di « République chrétienne » (di cui gli autori forniscono una utilissima e chiara ricostruzione storica sintetica). Su questi due crinali si sviluppa in effetti tutta la terza macro-sezione. È significativa l'attenzione che gli autori riservano, soprattutto rispetto al versante turco, a forme e funzioni della propaganda imperiale: sono di particolare rilievo in quest'ottica l'analisi del racconto dell'assedio turco a Vienna nell'estate 1532, l'intero paragrafo dedicato a *Propagande et guerres de religion* e, ancora, il riconoscimento della portata simbolica e dell'eco mitica individuabile nel « viaggio cerimoniale » di Cesare di rientro da Tunisi nel sud d'Italia (M. A. Visceglia, « Il viaggio cerimoniale di Carlo V dopo Tunisi », in J. Martínez Millán, M. Rivero Rodríguez, A. Alvaríño Álvarez-Ossorio (a cura di), *Carlos V y la quiebra del humanismo político en*

Europa (1530-1558), vol. II, Madrid, Sociedad Estatal para la conmemoración de los Centenarios de Felipe II y Carlos V, 2001, p. 133-172).

La *Quatrième partie. Fin du rêve impérial et construction d'un mythe* (p. 489- 617) racchiude al suo interno gli ultimi sei capitoli, in cui si dispiega il racconto degli eventi accaduti tra il 1548 e il 1558. È evidente sin dal principio il valore conclusivo di questa quarta sezione, la quale si apre infatti sulla descrizione di un Carlo V che, inquieto per via del suo stato di salute, teme di non aver fornito al figlio Filippo gli strumenti necessari per procedere senza il suo aiuto e gli invia dunque da Asburgo un vero e proprio manuale di politica internazionale, intitolato *Testament politique de l'Empereur*. Il testamento politico ha, come ci si aspetta, la capacità di « donner une idée de la qualité de l'analyse politique de Charles » (p. 496) e si focalizza su alcuni punti nodali: il comportamento da adottare nei confronti della Francia, che deve mirare all'ottenimento di un accordo di pace con il nuovo sovrano succeduto a Francesco I, e il rapporto con gli Stati italiani, tutto incentrato sulla gestione della figura di papa Paolo III. I fili conduttori del manuale consegnato a Filippo sono senza dubbio l'aspirazione a un governo condotto nel rispetto dello statuto di « prince chrétien » (p. 491) e l'importanza delle alleanze, ottenute anche e soprattutto a partire da intelligenti politiche matrimoniali. Nonostante il gesto liminare, in ogni caso, il momento del trapasso di Carlo è ancora lontano: è così che il resto degli avvenimenti viene raccontato e interpretato dagli autori in relazione a quelle indicazioni fornite *a priori*, individuandone la lungimiranza ma anche gli errori di valutazione (vd., per esempio, le pagine dedicate a *Philippe, le Pays Bas et les fêtes de Binche*).

La figura di Carlo V che emerge dal resoconto di questi ultimi anni è, nei fatti, quella di un politico maturo che intende sfruttare la sua esperienza per dispensare consigli e indicazioni utili al governo futuro, ma insieme quella di un uomo stanco e malato, costretto a fare i conti con i suoi ultimi e più pesanti fallimenti e non più « en mesure de faire face aux nouveaux défis qui se profilaient à l'horizon » (p. 557), tanto da giungere, nell'ottobre 1555, alla decisione di abdicare. Mi pare davvero notevole, in questa rappresentazione, la capacità degli autori di umanizzare la figura dell'imperatore, nonostante la scientificità resti sempre assicurata dal supporto di una documentazione doviziosa e affidabile.

Gli ultimi capitoli della biografia acquisiscono un sapore nuovo, viaggiando su due binari paralleli: da una parte procede il racconto delle vicende politiche di quegli anni, di cui Filippo è ormai il principale attore, dall'altra il *focus* torna spesso a cercare *Cesare*, che fino al settembre 1558, quando muore nel monastero di Yuste, ne riceve notizia mentre si trova in Estremadura.

La ricostruzione minuziosa della biografia di Carlo V conduce gli autori verso una riflessione di respiro più ampio a proposito del concetto di impero nel Rinascimento, molto complesso e scivoloso. L'impero di Carlo V, con tutte le sue caratteristiche, nel tentativo costante di un'unificazione politica, amministrativa e anche sociale dei territori che ne fanno parte, porta con sé numerose istanze innovatrici, che ne giustificano la definizione di « laboratoire politique de l'Europe moderne » (p. 167). Tutto questo è affrontato distesamente nel riepilogo affidato alle *Conclusions* (p. 619-624): l'immagine di Carlo V che ne emerge è quella di una personalità culturale, intellettuale e politica estremamente composita. Un « prince machiavélien » (p. 619) che, rimanendo ancorato alle sue radici,

ha saputo adattarsi agli stravolgimenti del suo tempo senza, alla fine, rimanerne schiacciato. Sovrano dei Paesi Bassi, re di Castiglia e di Aragona, oltre che imperatore del Sacro Romano Impero, Carlo viene rappresentato, in conclusione, come un uomo di potere (il maggiore del suo tempo) che, nel riuscire a gestire un « *conglomérat d'États hétérogène* » (p. 620) con un atteggiamento politico poggiato su « *clientèles* » e « *famille* », incarna perfettamente le caratteristiche dell'epoca in cui vive e opera: un'epoca (la prima metà del XVI° secolo) politicamente in bilico tra i forti cambiamenti che verranno e le aspirazioni dell'epoca precedente, che « *tardent à s'effacer* » (*ibid.*). L'idea imperiale di Carlo V può dirsi anacronistica solamente se non si tiene in debito conto lo scarto tra l'evoluzione dei tempi e la posizione, rispetto a quell'evoluzione, degli uomini che quei tempi abitarono: ancora attaccatissimi a tradizioni e credenze di un passato che conoscevano bene, posto *a posteriori* in contrasto con un futuro che, concretamente, essi non conoscevano affatto.

Michela Fantacci
Université de Rome La Sapienza

Bartolomeo Carli Piccolomini, *Trattato del perfetto cancelliere e altri scritti*, edizione critica, introduzione e note a cura di Germano Pallini; con una premessa di Jean-Louis Fournel, Torino, Aragno, 2022, LXX-260 p.

Ricordato a lungo come discepolo e amico di Claudio Tolomei, Bartolomeo Carli Piccolomini (1503-1538) fu uno dei letterati e degli uomini politici più importanti ed influenti nella storia di Siena del primo Cinquecento. È merito di Germano Pallini aver rinnovato l'interesse per questo personaggio e per il suo *Trattato del Perfetto Cancelliere*, diviso in due libri e datato 7 novembre 1529. Già nel 1985 Rita Belladonna pubblicava una trascrizione diplomatica dell'intero *Trattato* condotta sul solo manoscritto autografo (oltre al manoscritto autografo, il *Trattato del Perfetto Cancelliere* è l'unica opera del Carli trasmessa da altri due testimoni – mss. E.IV.94 e M.VI.138 –, conservati alla Biblioteca Apostolica Vaticana, fondo Chigi). Nell'articolo di accompagnamento la studiosa specificava che lo scopo del suo lavoro risiedeva nell'analizzare l'influenza del Segretario fiorentino sulla personalità e sull'ideologia di Carli Piccolomini e, accanto a questo, inseriva l'indagine della terminologia socio-politica della lingua toscana (Rita Belladonna, « Aristotle, Machiavelli and religious dissimulation: Bartolomeo Carli Piccolomini's Trattati Nove della Prudenza », in *Peter Martyr Vermigli and Italian Reform*, Waterloo [Ontario], Wilfrid Laurier University Press, 1980, p. 29-41).

Ora Germano Pallini ci offre un'edizione moderna dell'opera e nell'*Introduzione* ci guida nel suo processo di genesi, a partire innanzitutto dalla ricostruzione del pensiero e della personalità dell'Autore. Per lo studioso, la stesura del *Trattato del Perfetto Cancelliere* avviene verosimilmente tra il 1526 e il 1528 e va posta in relazione ai *Nove trattati della Prudenza*, che, sulla scia dei *Discorsi* machiavelliani, celano l'idea di una nuova trattatistica, tesa a disquisire i più vari temi con registri di volta in volta a loro

appropriati (il manoscritto autografo del fondo Piccolomini Clementini 760 contiene solo sei dei nove trattati annunciati dal titolo *Trattati Nove della Prudenza*; perciò, per la presente edizione, lo studioso ha preferito il titolo *Trattati della Prudenza*). Che si tratti di due lavori notevoli, ce lo conferma l'*Orazione funebre* di Alessandro Guglielmi: all'indomani della morte del Carli, l'amico e parente Guglielmi pronunciò un'*Orazione per la morte di messer Bartolomeo Carli de' Piccolomini* (Biblioteca Comunale degli Intronati, Siena, Ms. H.IX, 18). Si tratta di una testimonianza molto importante non solo perché fornisce diversi dati biografici sul defunto, ma anche perché da essa possiamo apprezzare la ricezione immediata del personaggio e dell'opera. Da una parte, infatti, con i ripetuti accenni alla "prudenza" del Carli, possiamo scorgere un'allusione ai *Trattati*; dall'altra, abbiamo un esplicito tributo ai « tre libri intitolati del Perfetto Cancelliere, ad imitatione de' tre libri dell'Oratore di Cicerone ». È, tuttavia, una precisazione, questa dei tre libri, problematica perché il manoscritto autografo del Carli comprende, sotto il titolo di *Trattato*, solo due libri e nulla lascia supporre che l'opera ne comprendesse un terzo. Ad ogni modo, fa notare Pallini, è bene distinguere queste due opere solo apparentemente ascrivibili ad uno stesso genere: il *Trattato del Perfetto Cancelliere* è, infatti, un trattato in senso classico, una sorta di *institutio* che riprende certo il modello ciceroniano, riletto però attraverso Castiglione, che appena un anno prima aveva pubblicato il *Libro del Cortegiano*. La moderna edizione procurata da Pallini contiene oltre al *Trattato del Perfetto Cancelliere* ed ai *Trattati della prudenza* (trascrizione dal manoscritto Fondo Piccolomini Clementini 760 conservato presso l'Archivio di stato di Siena), anche i *Discorsi politici* (trascrizione dai manoscritti C.VI.13 e H.X.24 conservati presso la Biblioteca comunale degli Intronati); in appendice la lettera di Claudio Tolomei a Gabriele Cesano del 21 gennaio 1531 e l'*Orazione* di Alessandro Guglielmi per la morte di Bartolomeo.

La dedica del *Trattato* a Mario ed Emilio Tolomei, oltre a confermare indirettamente il legame con il più illustre esponente di quella famiglia, Claudio, può essere interpretata come la presentazione di un manuale nel quale confluiscono i frutti dell'esperienza di un intero anno passato in cancelleria. Inoltre, se l'intento del *Trattato* è normativo, ossia dettare al perfetto cancelliere una lingua altrettanto perfetta, i *Trattati della Prudenza*, invece, hanno un'impostazione più didascalica perché sono concepiti con l'ambizione di scrivere di « filosofia morale in toscano », ovverosia intendevano offrire al volgare la possibilità di avventurarsi su un terreno lasciato scoperto dallo stesso Bembo: « [...] Di qui mi nacque un disio [...] di mettermi in questa impresa di scrivere la filosofia morale in toscano [...] con ciò sia che speravo invitare et allettare a parlare di sì lodati argomenti gli uomini dotti che oggi vivono et specialmente coloro i quali, volendo honorare la lor lingua solo scrivono cose della gramatica o cantano i loro amori lascivi » (*Trattati della Prudenza*, Proemio, 11, c. 3v).

Jean-Louis Fournel nella *Premessa* all'edizione di Pallini iscrive il maggior merito di Carli Piccolomini nell'eloquente lettura che egli offre di Machiavelli; una visione, la sua, che tiene conto di tutte le opere maggiori del Fiorentino, il *Principe* e i *Discorsi* ovviamente, ma anche l'*Arte della guerra* e le *Istorie fiorentine*: degno di nota è, infatti, l'elogio, alla fine del *Trattato*, che l'autore fa di Machiavelli e della sua produzione,

nelle « quali si vede un'armonia perfetta d'un ingegno grande, con una grande esperienza di varie cose appartenenti a l'humana vita ». Conferire lo stesso statuto ermeneutico ai quattro lavori non era né poteva essere un'osservazione scontata; quando Carli Piccolomini scrive il suo *Trattato*, solo *l'Arte della guerra* era uscita a stampa, eppure egli afferma che tutte le opere di Machiavelli sono pregiate: un dato che dimostra, dunque, la loro diffusa e ampia circolazione. D'altra parte, egli non si limita a una generica citazione o a un occasionale apprezzamento, ma dà prova di conoscere realmente questi scritti e se ne serve per rafforzare le sue teorie. In effetti, una volta divenuto cancelliere della Repubblica senese nel 1529, Carli Piccolomini legge e rilegge la produzione machiavelliana per riflettere e agire nella crisi politica della sua città, traducendo in pratica lezioni apprese in teoria: in tal senso, il *Trattato* di Carli Piccolomini diventa una notevole testimonianza della precoce ricezione extra-fiorentina del *corpus* machiavelliano.

L'altro grande pregio dell'edizione curata da Pallini risiede nell'attenzione riservata all'eloquenza; lo studioso ci fa entrare nel laboratorio dell'autore senese e ci fa scoprire un punto di vista originale nel dibattito sulla questione della lingua. Accanto alle *auctoritates*, apprendiamo che il perfetto cancelliere deve assimilare i libri toscani per procurarsi un vocabolario degno degli uomini dotti e accostare a questa attività di lettura quella dell'ascolto della lingua viva, parlata dal popolo e passata al setaccio della discrezione dagli stessi dotti; nella ricerca dell'arricchimento e della nobiltà del volgare, dovrà, poi, sempre confrontarsi con i testi greci e latini e « di quelli trarne un succhio atto ad incorporarsi in quest'altra lingua ». Germano Pallini evidenzia con chiarezza l'invito di Carli Piccolomini a adottare nel Cinquecento quanto più spesso possibile il volgare come lingua per le comunicazioni ufficiali (scartando recisamente i modelli volgari indicati da Bembo, *in primis* Boccaccio, e indicando, invece, nel modello ciceroniano uno dei più adattabili); energiche risultano, poi, le osservazioni in merito alla traduzioni, da non intendersi come semplice travaso di cultura da una lingua a un'altra, bensì come accorta operazione di adattamento di contenuti culturali che siano in grado di espandere ed arricchire le potenzialità espressive e comunicative della lingua d'approdo. Ricca di spunti e precisa nel rigore scientifico (preziosa è la *Nota al testo* con precisazioni sulla calligrafia e sulle filigrane), questa moderna edizione del *Trattato del Perfetto Cancelliere* ci consente, infine, di riflettere sui modi in cui il discorso del volgare si intrecci, forse più di quanto non si è sin qui documentato, ai temi della politica e del pensiero religioso nelle vicende sociali del primo Cinquecento senese: a riprova di ciò, Carli Piccolomini trova in Erasmo (del quale, nel *Trattato*, sfrutta a fondo il *De conscribendis epistolis*) uno dei suoi principali modelli di riferimento, grazie anche all'opera dei « ceti medi » della cultura (maestri di scuola, giuristi, notai), per mezzo dei quali proprio la fortuna di autori come Erasmo e Machiavelli corre spesso parallela, intrecciandosi e sovrapponendosi.

Ilenia Del Gaudio
Université de Foggia

Raffaele Ruggiero, *La cuisinière de Galilée*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2022, 170 p.

L'esperienza umana e intellettuale di Galileo Galilei (1564-1642) non ha mai smesso di affascinare generazioni di studenti, studiosi, curiosi degli eventi che scandirono le tappe della rivoluzione filosofica e scientifica più importante della modernità: « Maledetto sia Copernico! » esclamava Mattia Pascal nel celebre romanzo pirandelliano, sottolineando l'impatto che la teoria eliocentrica copernicana, alla cui diffusione Galilei dedicò gran parte delle sue energie, ebbe nella cultura di massa. In dieci capitoli (a cui si aggiungono un'introduzione e una conclusione) il nuovo libro di Ruggiero ripercorre i momenti salienti della biografia di Galilei e offre ai lettori, in originale e in traduzione francese, anche alcuni tra i passi più suggestivi delle sue opere, dalle dichiarazioni rivoluzionarie sulla necessità di una lettura libera del « libro della natura » (metafora ricorrente nelle opere dello scienziato pisano, p. 95), agli inserti favolistici, comici e teatrali che movimentano *Il Saggiatore* o il *Dialogo sopra i due massimi sistemi*. Ne risulta un libro scorrevole e vivace, adatto a diverse fasce di lettori (specialisti e non), in quanto contraddistinto da una forma leggera, con capitoli brevi e non appesantiti da continui riscontri bibliografici né da note a piè di pagina (quest'ultime sono esigue, e offrono integrazioni su concetti e personaggi non noti agli specialisti), ma allo stesso tempo fondato su un solido dominio della bibliografia su Galilei e sul vaglio delle fonti di prima mano (il carteggio, i fascicoli processuali).

L'attenzione mai sopita verso l'attività dello scienziato (spesso sbilanciata sull'epilogo del suo processo inquisitoriale), le luci e le ombre che tuttora ne caratterizzano il mito sono oggetto di riflessione nell'introduzione (p. 5-12), dove Ruggiero ricorda alcuni studi importanti su Galilei, da quelli di Francesco Beretta sulle fonti del processo del Sant'Uffizio, al recente e meritevole profilo biografico di John Heilbron (2010), che in parte risente della lunga tradizione che fa dello scienziato un accentratore "egocentrico" della battaglia copernicana (come era anche il celebre Galileo di Brecht), fino ai lavori di Maurice Finocchiaro intitolati all'arte retorica e alle abilità propagandistiche di Galilei. Alle ricerche di Andrea Battistini, tra i più importanti studiosi di Galilei, questo libro si richiama più volte, come pure ad alcuni prodotti più aggiornati della critica: il volume di Anna De Pace su Galileo lettore di Copernico (2020), le ricerche di Marco Bianchi sull'ultima fase della vita dello scienziato e dei suoi rapporti internazionali (2020), o il lavoro di Paolo Casini che ricostruisce l'eredità galileiana nella cultura scientifica del Settecento (2022).

Sin dalle prime pagine si intravedono chiaramente le due direttrici principali del percorso proposto da Ruggiero: la convinzione che l'innovazione scientifica e quella stilistico-linguistica di Galilei siano aspetti da indagare in parallelo, che si sostengono reciprocamente e concorrono in egual misura alla sua rivoluzione del pensiero (« langue et science résonnent à l'unisson », p. 6; « la rhétorique galiléenne, loin d'être un art de la persuasion, est une logique profonde de la connaissance, consubstantielle à la nouvelle méthode scientifique », p. 151); e la valorizzazione della scelta di Galileo di aprire il sapere scientifico e astronomico a un pubblico enormemente più ampio rispetto al passato (« la science et la recherche sortent des cellules monastiques et des bibliothèques

pour se retrouver mêlées à la vie turbulente de tous les jours », p. 7), raggiunto grazie alla preferenza del volgare sul latino e al ricorso a generi letterari aperti, fruibili dai non specialisti (l'epistola o il dialogo, che sostituiscono il trattato). A questo aspetto di democratizzazione del sapere, in linea con gli orientamenti culturali dell'Accademia dei Lincei, Ruggiero consacra anche il suggestivo titolo del volume, ispirato a uno dei numerosi esempi di personaggi ed esperienze della vita quotidiana che affollano le dimostrazioni scientifiche di Galilei, quello della cuoca (*cuisinière*) interrogata sulla consistenza del « lardo rappreso » durante la polemica con Lodovico Delle Colombe e Vincenzo Di Grazia sul galleggiamento dei corpi solidi (p. 40).

Ruggiero inaugura la sua biografia ricordando la formazione poliedrica dello scienziato pisano, che include interessi letterari (molto note sono le sue letture dantesche o il suo intervento nella polemica tra arististi e tassisti) e che, soprattutto a partire dal triennio di insegnamento pisano (1589-1592), si apre a problemi di ricerca che rimarranno una costante nella sua attività di scienziato, *in primis* il movimento dei corpi (p. 17-18). Lo studioso ricorda poi la vocazione "ingegneristica" che Galilei matura tra Pisa e Firenze (e che emerge bene nella sua prima pubblicazione accademica del 1586, *La bilancetta*, intitolata a uno strumento di misurazione di precisione) e che coltiva soprattutto nel periodo di occupazione all'Arsenale di Venezia, quando progetta e costruisce strumenti ad uso militare o di misurazione per conto della Serenissima. Tra questi, una posizione di rilievo nella parabola personale e pubblica dello scienziato è occupata dal compasso geometrico e militare (invenzione di cui Galilei dà conto in un opuscolo edito nel 1606): la polemica pubblica sorta per la paternità dello strumento, rivendicata illegittimamente anche da Baldassarre Capra, diventa occasione per affinare le armi retoriche e stilistiche (« l'élégance caustique de sa prose ») che Galilei mostrerà nelle scritture successive (p. 21-25). Altrettanto spinosa sarà la celebre polemica attorno all'invenzione del cannocchiale, strumento già conosciuto nel settore nautico ma perfezionato dal pisano, che è di fatto il primo a puntarlo verso il cielo, rendendolo il simbolo di una nuova scienza basata sull'osservazione diretta dei fenomeni astronomici (p. 27-28). Considerando il *Sidereus Nuncius* (1610), l'opera dal successo straordinario con cui Galilei comunica a un pubblico internazionale le scoperte fatte con il cannocchiale, Ruggiero ne evidenzia i pregi stilistici: sebbene la lingua adottata sia ancora il latino, il trattatello ha una forma originale, concisa, priva di ornamenti e digressioni erudite, improntata a un rigore argomentativo che esalta i fenomeni astronomici osservati e il loro annuncio (*Nuncius*) solenne.

La fama acquistata con il trattatello vale a Galilei – ormai quarantaseienne – la nomina di matematico e filosofo alla corte granducale di Firenze (1610) e l'ingresso nell'Accademia dei Lincei (1611), con cui si apre una nuova fase della sua vita, caratterizzata da una gestione corale dell'attività scientifica e della relativa produzione letteraria, accanto agli allievi (quali Benedetto Castelli) e agli altri membri dell'Accademia (*in primis* il fondatore Federico Cesi). Sono gli anni delle discussioni sul peso specifico dei corpi, sul galleggiamento, sulle macchie solari, che contrappongono Galilei e la sua scuola toscana ai sostenitori della fisica aristotelica: tanto nel *Discorso delle cose che stanno in su l'acqua* (1612), quanto nella *Risposta* (1615) alle obiezioni ricevute al discorso nel biennio 1612-1613 Galilei affina lo strumento dell'ironia contro i filosofi peripatetici,

ritraendoli come dei pensatori pigri, che non dedicano tempo all'osservazione della realtà quotidiana, intervenendo nelle dispute in maniera precipitosa e sulla base del solo principio di autorità libresco (da qui l'invito a volgersi piuttosto al libro della natura, che sarà il *fil rouge* delle lettere copernicane). Oltre al ricorso a una prosa originale e vivace (p. 41), in questa prima stagione accanto ai Lincei Galilei sperimenta la forma epistolare per la comunicazione e per la polemica scientifica, forma che diverrà, accanto al dialogo e alla scelta del volgare, la « *marque rhétorique* » della nuova scienza galileiana (p. 43).

Le celebri quattro lettere copernicane (1613-1615), a cui Ruggiero dedica il quinto capitolo dei dieci (pp. 49-59), risultano così il prodotto maturo di una lunga ricerca non solo scientifico-filosofica, ma anche stilistico-letteraria. Galilei è pronto a prendere pubblicamente posizione a favore della teoria eliocentrica copernicana, a toccare il tema dei rapporti tra scienza e Sacre Scritture rivendicando l'autonomia e la libertà degli studi, e lo fa in una veste formale che si rivela accessibile anche (e soprattutto) ai non addetti ai lavori – comportando di fatto « *une révolution dans la révolution* » (p. 63) – e che permette ai testi di circolare senza un rigido controllo della censura. Proprio l'impatto che siffatte scritture ottengono negli ambienti culturali del tempo si rivelerà presto dannoso per lo scienziato, che già nella primavera del 1615 viene invitato dalle autorità ecclesiastiche a « parlare ex suppositione e non assolutamente » (p. 56), in seguito alle prime denunce pervenute all'Inquisizione. Si tratta di un compromesso che verrà ribadito dalla Chiesa l'anno successivo, quando Galilei, giunto a Roma per difendere le sue scritture forte delle sue alleanze politico-diplomatiche in curia, diffonde un *Discorso del flusso e reflusso del mare* (in cui le maree vengono ritenute la prova della rotazione e rivoluzione terrestre) ottenendo in cambio però un perentorio invito alla prudenza: nel febbraio del 1616 riceve privatamente la *charitativa monitio* a rinunciare a divulgare le teorie eliocentriche, che a marzo vengono condannate con il celebre decreto anti-copernicano. Sempre nell'ottica di agevolare il lettore meno esperto, Ruggiero inserisce a questo punto alcune digressioni sull'astronomo polacco, sul suo celebre trattato *De revolutionibus orbium coelestium* (p. 61-63) e sulla storia delle istituzioni inquisitoriali.

Com'è noto, l'impegno a non diffondere le idee eliocentriche viene progressivamente meno nel contesto della successiva, aspra polemica di cui Galilei è protagonista (prima indirettamente, servendosi dell'allievo Mario Guiducci, poi in prima persona), quella aperta contro il gesuita Orazio Grassi relativamente al fenomeno delle comete (p. 79-98). Nella ricostruzione delle varie tappe di questo celebre botta e risposta, protrattosi dal 1619 al 1623 (data di uscita del *Saggiatore*), Ruggiero sottolinea ancora una volta il lavoro d'équipe della scuola galileiana (p. 85), la rivendicazione di un metodo sperimentale, basato sull'osservazione della natura e non sulle dottrine altrui (nel caso di Grassi il riferimento è al suo ricorso all'autorità di Tycho Brahe) e la continua riflessione sulla forma letteraria più efficace per diffondere le teorie scientifiche, alla base della lunga gestazione del *Saggiatore* (« *c'est la littérature qui prime sur l'analyse mathématique des phénomènes astronomiques* », p. 88). Prova della vocazione letteraria dello scritto galileiano è il noto apologo posto al centro dell'opera, che narra la storia dell'uomo che cerca l'origine dei suoni attraverso una lunga serie di esperienze sensibili, di osservazioni, di riflessioni meditate: una sorta di romanzo

d'avventura narrato con uno stile vivacissimo, che ha la funzione di teatralizzare il corretto processo conoscitivo. Da ciò è evidente che nel *Saggiatore* la dinamica del reciproco sostentamento tra innovazione scientifica e ricerca retorica – cardine dell'argomentazione di Ruggiero – raggiunge il suo culmine.

L'anno 1623 sembra arridere al gruppo galileiano anche per l'elezione al soglio pontificio di Maffeo Barberini (Urbano VIII), personaggio vicinissimo all'ambiente linceo, che pare creare un contesto favorevole per il progetto di Galilei di porre finalmente mano a un'opera generale *de systemate mundi* sulla base delle teorie copernicane. La storia dell'opera che nel 1632 verrà stampata con il titolo di *Dialogo sopra i due massimi sistemi del mondo* è ricostruita da Ruggiero nel capitolo più lungo del libro (p. 99-126), che segue la lunga elaborazione del testo (a partire almeno dal 1624), la sua presentazione a Roma nella primavera del 1630 in vista di una stampa nei mesi successivi, il braccio di ferro della revisione con il maestro del Sacro Palazzo Niccolò Riccardi, l'edizione finalmente raggiunta solo nel 1632 (quando Galilei ha 68 anni). Volgendosi ai contenuti del *Dialogo*, Ruggiero valorizza la novità del pubblico di riferimento dell'opera, identificato non con i teologi o i filosofi di professione, ma con la classe dirigente progressista della società del tempo, a cui Galilei vuole imprimere una nuova mentalità scientifica (p. 108). A questo scopo concorre la scelta del genere del dialogo, in cui le conquiste del sapere sono il frutto di una vivace dialettica a più voci, lontana dalla rigidità formale dei trattati e aperta a vari temi, in un orizzonte programmaticamente enciclopedico. Anche in questo caso, l'opzione si spiega in relazione al problema della censura ecclesiastica, ovvero al vecchio monito di presentare la teoria copernicana come una delle ipotesi matematiche possibili per descrivere l'universo (e a tal proposito Ruggiero non manca di evidenziare come la celebre prefazione dell'opera, in cui Galilei omaggia la prudenza del « salutare editto » anti-copernicano, risulti « un chef-d'œuvre d'équilibre courtois », p. 109). L'attenzione dello studioso, come nel capitolo su *Il Saggiatore*, si indirizza in particolare ai passaggi del *Dialogo* più brillanti e riusciti in una prospettiva letteraria, come il *coup de théâtre* che vede il personaggio di Simplicio (portavoce delle teorie aristoteliche confutate da Salviati-Galilei) arrivare in ritardo a causa della bassa marea, proprio l'argomento su cui si basa la difesa galileiana del sistema copernicano (p. 118-119).

Com'è noto, il fatto che l'argomento finale *de absoluta potentia dei*, imposto dalle autorità ecclesiastiche a Galilei per la conclusione del *Dialogo*, venga affidato proprio alla voce dell'aristotelico sconfitto Simplicio, getta non poche ombre sulla buona fede dello scienziato pisano nel mantenere la promessa di divulgare le teorie copernicane solo come ipotesi. A partire da questo dato (a cui si aggiungono altre congiunture, legate alla fragile posizione politica di Urbano VIII), Ruggiero ripercorre nelle pagine conclusive del libro il processo inquisitoriale contro Galilei (la cui documentazione era già stata studiata dall'autore in un saggio uscito nel 2014), culminato con la pubblica abiura del 1633 (p. 127-135). L'ultimo capitolo del libro però, in linea con la scelta – dichiarata nell'introduzione – di non voler considerare il processo del Sant'Uffizio il fulcro a cui ricondurre l'intera parabola galileiana, è dedicato al fermento creativo degli anni successivi al 1633, in cui lo scienziato, ormai anziano e cieco (e sotto sorveglianza delle autorità della Chiesa romana), continua a coltivare le sue corrispondenze con le élites culturali italiane

ed europee, supportato dagli allievi. Le riflessioni di questi anni sortiscono un nuovo dialogo, i *Discorsi e dimostrazioni matematiche intorno a due nuove scienze attenenti alla meccanica et i movimenti locali*, edito nel 1638 dall'editore olandese Elsevier e dedicato con più prudenza alla meccanica "terrestre", non più a quella "celeste" (p. 137-145). Come emerge anche dal titolo, ancora una volta l'ultimo testo galileiano unisce « l'art de la parole (le discours) et la démonstration scientifique », un dato che permette a Ruggiero di concludere il suo libro ribadendo che le "scoperte" linguistiche e stilistiche di Galilei sono alla base della sua rivoluzione scientifica, tanto quanto lo è la nuova postura etica che impone allo scienziato la responsabilità di una osservazione diretta (p. 151-153).

Il suggestivo ritratto di Galilei che Ruggiero ci consegna intende programmaticamente distanziarsi, da un lato, dal fortunato paradigma critico per cui nelle opere dello scienziato pisano la *pars destruens* (quella della polemica nei confronti degli avversari) supera sempre quella *construens* (quella della divulgazione di nuove teorie scientifiche), un'idea che rischia di sovradimensionare il ruolo dell'abilità propagandistica e dell'ironia caustica di Galilei nella nascita del suo mito. Dall'altro, Ruggiero contesta la tendenza a considerare fatti letterari e scientifici su binari diversi: se è vero che molte dimostrazioni dello scienziato pisano a sostegno della teoria eliocentrica sono state invalidate nel corso del tempo, è altrettanto vero che la sua rivoluzione più importante nella storia del pensiero si lega alla fondazione di un nuovo metodo scientifico, e che questo obiettivo viene raggiunto anche grazie alla sua attenta ricerca linguistica e letteraria.

Marianna Liguori
Université de Padoue

Romain Descendre, Jean-Claude Zancarini, *L'œuvre-vie d'Antonio Gramsci*, Paris, La Découverte, 2023, 568 p.

Ceci n'est pas une biographie. Du moins le livre coécrit par le duo Descendre-Zancarini ne l'est pas « au sens strict », de même qu'il ne s'agit, selon les auteurs, ni d'un « précis » des idées de Gramsci, ni d'une « synthèse monographique ». Et pourtant l'on pourrait affirmer qu'en restituant aux lecteurs avec une précision remarquable le « parcours intellectuel, moral et politique » (p. 531) du penseur italien, cet ouvrage englobe et dialectise en son sein les trois formes susmentionnées dont il prétend simultanément se distancier. C'est en cela, surtout, que réside l'originalité et le grand intérêt de cette « œuvre-vie » que Descendre et Zancarini nous livrent. Un volume qui fera certainement date, pas uniquement en raison de la singularité de sa forme et de la qualité indéniable du travail fourni (dont témoigne largement, entre autres, l'attention minutieuse portée aux résultats les plus récents de la critique spécialiste), mais aussi parce que jusqu'à présent, dans le panorama français, seul Jean-Yves Frégné avait courageusement relevé le défi d'une biographie gramscienne (*Antonio Gramsci. Vivre, c'est résister*, Paris, Armand Colin, 2017).

Ainsi, « Œuvre-vie » est-il le concept central autour duquel se structure le projet des auteurs, lequel reflète parfaitement le trait essentiel de l'aventure de l'homme Gramsci

aussi bien que le choix méthodologique fait (et, à juste titre, fréquemment rappelé) afin de reconstituer celle-ci de la façon la plus fidèle et correcte possible. Pour ce qui est du premier aspect, l'expression évoquée souligne, en effet, extrêmement bien, l'impossibilité de dissocier la pensée de l'action lorsqu'on a affaire à une personnalité qui perçoit son propre statut d'individu-philosophe (tel que l'écrit Gramsci-même dans ses Cahiers) comme « un rapport social actif de modification de son milieu culturel » et qui est parvenue, probablement mieux que quiconque au ^{xx}^e siècle, à incarner cet idéal d'unité de théorie et de pratique énoncé par Marx dans la onzième thèse sur Feuerbach : « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de diverses manières, mais il s'agit de le transformer ». Quant au second élément, étroitement corrélé à ce que l'on vient de voir et véritable cœur de l'opération du binôme Descendre-Zancarini, l'on ne peut que saluer la décision d'avoir adopté, d'ailleurs de manière très cohérente avec leurs précédents travaux respectifs (consacrés à Botero ou à Machiavel), une « démarche historique » (p. 6) qui présuppose un lien et une interaction profonds entre philologie et histoire. À savoir une démarche qui prévoit, plus en détail, « un travail philologique minutieux et honnête [...] attaché à la lettre des textes » (p. 7) prenant en compte tous les différents types de documents rédigés par Gramsci sans aucune hiérarchisation rigide fondée sur la nature de ceux-ci (articles de journaux, écrits militants et programmatiques, lettres, notes, etc.) ; auquel il faut ajouter, en parallèle, la propension systématique à historiciser, à replacer dans son contexte particulier chaque élément de la production du penseur sarde et à l'examiner, en permanence, par le biais d'une « approche diachronique » (p. 9).

C'est grâce au respect scrupuleux de cette méthode, qui depuis l'essai pionnier de Gianni Francioni constitue sûrement le plus important acquis de la meilleure critique gramscienne (*L'officina gramsciana. Ipotesi sulla struttura dei Quaderni del carcere*, Napoli, Bibliopolis, 1984), que les auteurs nous permettent de revivre l'épopée de Gramsci à travers un parcours de lecture, chronologiquement construit et fort riche en renvois textuels, se déroulant en trois étapes fondamentales : les années de formation (1911-1919), l'activité de militant révolutionnaire (1919-1926) et, finalement, la période d'incarcération (1926-1937). Conformément aux paramètres théoriques élucidés, l'on remarque spécialement la capacité de Descendre et Zancarini de maintenir tout au long de l'ouvrage un équilibre substantiel, toujours potentiellement menacé par la vastité du sujet traité et par la multiplicité des plans d'analyse qui se superposent et s'interpénètrent inmanquablement dans l'« œuvre-vie » du philosophe italien, entre les dimensions de la vie personnelle, de la réflexion et de l'activité politico-pratique de ce dernier. De surcroît, il convient également d'observer que, en ce qui concerne l'étude de l'action et de la pensée de Gramsci, la mise en place d'une lecture de type diachronique étendue à la totalité de son corpus se révèle décidément très fructueuse dans le but déclaré de vouloir mettre au jour « les lignes de continuité [...] autant que [les] évolutions et déplacements » (p. 533) qui marquent et ses prises de position et ses vives méditations. Que l'on songe, par exemple, aux transformations touchant à la boîte à outils conceptuelle de Gramsci qui se manifestent graduellement au fil de la rédaction des Cahiers, dans le sens à la fois d'une articulation et d'une complexification de plus en plus grandes de quelques notions-clés (« hégémonie », « guerre de position », « révolution passive »,

etc.), d'un glissement terminologique et sémantique (« classes » – « subalternes ») ou encore de l'émergence de nouvelles catégories devenues par la suite cruciales (« traductibilité »). Des modifications et des variations capables de nous montrer dans leur spécificité le développement, rythmé par un dialogue perpétuel entretenu par Gramsci dès sa jeunesse avec son temps historique et ses diverses lectures, d'une pensée qui, loin de tout dogmatisme, se meut délibérément, à partir d'un certain moment, dans le cadre du marxisme, tout en tâchant de renouveler du point de vue théorique et stratégique cette doctrine en vue de la hisser à la hauteur des défis que posait la nouvelle époque inaugurée par la fin de la Grande Guerre.

Mais, au-delà de l'aspect strictement scientifique, l'opération de Descendre et Zancarini doit être louée, en outre, pour son objectif plus proprement politique. De fait, le choix d'appliquer, dans le sillage des indications données par Gramsci lui-même dans la note intitulée « Questions de méthode » du Cahier 16, une méthode génético-critique à leur reconstruction de la vie du « Sarde bossu » représente une réponse très puissante à deux tendances pernicieuses de notre temps. En premier lieu, l'on fait référence à la crise et au déclin général et généralisé au sein du monde académique de la pensée historique et des perspectives historicistes et « historicisantes », laquelle a souvent pour conséquence la remise en question, dans le champ de la recherche en sciences humaines, du principe postulant la connexion inéliminable entre le contexte historique (à appréhender dans son dynamisme évolutif) et l'individualité (jamais atomisée) dont l'on approfondit l'action et/ou la réflexion. Deuxièmement, comme les auteurs l'explicitent, tel qu'il a été conçu ce livre aspire et réussit à offrir aux lecteurs un Gramsci absolument inconciliable avec les déformations et les tentatives de récupération dont, notamment en Italie et en France et de façon transversale, les différentes familles ou courants politiques ont été responsables dans l'intention d'intégrer à leurs constellations idéologiques cette figure éminente de la pensée politique contemporaine. À cet égard, il suffit de se souvenir des efforts déployés par le PCI durant la Guerre froide pour faire de Gramsci un représentant de l'orthodoxie communiste et de ceux des adversaires des forces de gauche qui ont cherché et cherchent depuis quelque temps, au contraire, à imposer dans le débat public soit une réduction libérale de sa théorie (le portrait de Gramsci inventeur de l'hégémonie culturelle d'après qui la bataille politique s'identifierait à la simple bataille des idées) soit une interprétation de celle-ci compatible avec les formules de la soi-disant Nouvelle Droite.

Pour conclure, *mutatis mutandis* l'on retrouve condensée dans l'ouvrage de Descendre et Zancarini le même accord de théorie et de praxis qui traverse et forge toute l'activité politique et spéculative du fondateur de *L'Ordine nuovo*. En s'appropriant intelligemment la leçon du philosophe italien, les auteurs nous prouvent en dernière instance que, pour restituer l'image la plus objective du Gramsci historique et le défendre des altérations politiquement intéressées de ses réflexions, c'est-à-dire, en d'autres termes, pour satisfaire cette double fin théorique et pratique, il est nécessaire de « se faire » Gramsci, d'en devenir au fond le double.

Giacomo Mangelli

Université de Strasbourg, CHER, Strasbourg, France

Elena Santagata, « *Col rovescio del binocolo* ». *Montale e il sublime del comico*, Roma, Carocci, 2022, 160 p.

À l'instar de son objet d'étude, c'est-à-dire *Satura* (1971), le quatrième recueil poétique d'Eugenio Montale, la monographie d'Elena Santagata aussi peut être considérée comme un mélange composite, un carnet qui mêle à la fois des recherches ponctuelles, des relectures larges et des notes pour préparer de nouvelles perspectives. La cohérence de cet ouvrage est cependant assurée par l'homogénéité du regard critique et de sa méthode. Notamment, Elena Santagata, jeune chercheuse en littérature italienne, fait preuve d'une maîtrise rigoureuse des outils de la critique génétique à l'italienne, à savoir l'analyse des variances textuelles et des sources documentaires qui précèdent et accompagnent la rédaction de l'œuvre littéraire. Loin d'être épuisée par la publication de l'édition critique de l'œuvre poétique complète de Montale, qui demeure toutefois fondamentale pour toute étude, et par les « Meridiani » consacrés au reste de sa production, la recherche documentaire sur Montale peut encore réserver des surprises intéressantes. Santagata montre une connaissance très pointue de ce vaste corpus montalien et para-montalien, qu'elle étudie avec aisance et précision. Cela dit, cet ouvrage ne se limite pas à une analyse philologique de *Satura* à la lumière des nouveaux documents disponibles, mais il se concentre aussi sur ses sources littéraires, dans une perspective large qui prend en compte à la fois les sources traditionnelles italiennes et européennes.

La monographie, publiée chez l'éditeur romain Carocci dans la collection « *Lingue e letteratura* », doit son intitulé à une suggestion de l'un des maîtres de Santagata ainsi qu'un grand spécialiste de l'œuvre de Montale et de l'œuvre de Leopardi, feu le professeur Luigi Blasucci. Il s'agit du titre provisoire que Montale avait donné à des poèmes recueillis pendant les années 1950, un titre ensuite abandonné. Ce syntagme décrit parfaitement l'attitude défamiliarisante du vieux poète qui observe sa production précédente pour la déformer, la réifier et, malgré tout, la revitaliser à travers le filtre de la mémoire. Ainsi, les quatre chapitres qui composent l'ouvrage d'Elena Santagata sont consacrés à l'analyse de ce procédé propre au vieux poète qui, en fusionnant, non sans une certaine friction, poésie comique et lyrique, a écrit, de manière inattendue, *Satura*.

Le premier chapitre, « *Satura. Temi e struttura* » (p. 9-46), constitue une introduction générale au quatrième recueil de Montale, au prisme des recherches et des coordonnées critiques d'Elena Santagata. La chercheuse formule l'hypothèse selon laquelle le recueil est articulé autour de l'alternance entre le registre soutenu et le registre comique, à la fois du point de vue thématique, linguistique, métrique et stylistique. Dans le cadre de son analyse, elle s'appuie sur la correspondance entre le poète et Margherita Dalmati, une intellectuelle grecque avec qui Montale instaure une relation épistolaire, à la frontière entre l'amitié et l'attirance, de 1956 jusqu'à 1974. Ces lettres, qui n'ont été publiées que récemment par Alessandra Cenni¹, entretiennent un rapport métatextuel avec certains poèmes de *Satura* qu'Elena Santagata met en relief et analyse pour la première fois.

1 Eugenio Montale, *Divinità in incognito. Lettere a Margherita Dalmati*, édité par Alessandra Cenni, Archinto, Milano, 2021.

Puis, en suivant l'articulation du recueil de Montale, elle se penche sur la première partie de *Satura* à laquelle elle consacre son deuxième chapitre, « *Xenia* » (p. 47-86). L'autrice reconstruit les données biographiques qui concernent l'épouse de Montale, Drusilla Tanzi, et son personnage poétique, Mosca. La construction de ce personnage, dans le cadre des analyses de Santagata, s'insère dans le modèle macrotextuel du *canzoniere* pour une femme absente, mais elle témoigne également du travail du poète pour surmonter son deuil. En effet, par le biais d'une démarche interdisciplinaire très intéressante, l'autrice retrouve dans *Xenia* les phases psychologiques qui permettent de surmonter le deuil, à savoir le déni, le désir de retrouver la personne disparue, l'autocompassion et l'autocommiseration, le sentiment de culpabilité, le partage du deuil avec les autres, la colère, les souvenirs, la dépression et enfin l'acceptation. Par ailleurs, l'identification de ces phases n'est pas anodine, mais elle s'accompagne justement d'une analyse stylistique qui met en lumière le lien entre le personnage de Mosca et le nouveau style montalien.

Le troisième chapitre, « *Satura II. Divinità in incognito e L'angelo nero* » (p. 87-110), étudie l'influence d'un classique européen, c'est-à-dire les *Élégies de Duino* du poète Rainer Maria Rilke, sur *Satura*. En effet, comme Elena Santagata le démontre, la lecture de Rilke, une lecture dont l'intermédiaire est le philosophe Heidegger, façonne l'imaginaire et la notion du divin dans les deux poèmes suivants : *Divinità in incognito* et *L'angelo nero*. Par ailleurs, toujours dans le cadre de son hypothèse de départ, Elena Santagata met en lumière l'équilibre entre le haut et le bas, un équilibre caractérisant *Satura* et créé par la superposition des destinataires et par les figures de style.

Dans le quatrième et dernier chapitre de cette courte mais dense monographie, « La filosofia di Satura: il "rovescio del binocolo" del leopardismo montaliano » (p. 111-148), l'on peut lire une étude qui prend en examen le rapport de Montale à l'œuvre de Leopardi. Bien qu'il s'agisse d'une piste de réflexion déjà parcourue par la critique montalienne, notamment par Blasucci, à qui d'ailleurs l'ouvrage est dédié², Elena Santagata parvient à éclairer des aspects peu observés jusqu'à présent. En faisant un pas en arrière, l'autrice se penche sur le premier recueil de Montale, *Ossi di seppia* (1925), et offre également aux lecteurs et aux lectrices des considérations intéressantes qui font dialoguer entre elles les poétiques de ces deux grands classiques italiens, ainsi que de belles analyses textuelles. Enfin, Elena Santagata revient au quatrième recueil de Montale, dont elle étudie des poèmes inédits et où elle mesure l'influence de la pensée léopardienne, notamment dans *Dopo una fuga*. Dans ce cadre, elle analyse le thème du suicide, un motif qui apparaît à plusieurs reprises dans l'œuvre poétique de Montale, qui pourtant n'avait pas encore fait l'objet d'un approfondissement spécifique, qu'elle nous fournit, toujours au prisme de l'étude du modèle léopardien.

En conclusion, l'ouvrage d'Elena Santagata nous montre, encore une fois, que la richesse de l'œuvre poétique montalienne se prête sans cesse à de nouvelles relectures. L'emploi de méthodologies traditionnelles et bien consolidées, comme la génétique textuelle et l'analyse des influences, ainsi que de nouvelles approches pluridisciplinaires,

2 Voir aussi la thèse de Fabrice De Poli, *Le maître caché, étude sur le léopardisme de Montale* (2005), ndr.

dont ce livre présente une synthèse harmonieuse, se révèle très fructueux. Ainsi, cette monographie s'insère dans la riche constellation de la bibliographie montaliennne. Elle nous offre une contribution précieuse qui nous permettra, à l'avenir, de mieux comprendre la complexité et la beauté, parfois négligée par les études montaliennes, de *Satura*.

Andrea Bongiorno

Aix Marseille Université, CAER, Aix-en-Provence, France / Università di Siena

Francesca Fistetti, *Un narratore irregolare. Guido Piovene nel Novecento letterario italiano ed europeo*, Pisa, Edizioni Ets, 2022, 148 p.

Cet essai de Francesca Fistetti est divisé en deux parties, centrées sur deux œuvres de l'écrivain vicentin : le sous-estimé recueil de nouvelles *La vedova allegra* et le roman qui lui a fait obtenir le prix Strega en 1970, *Le stelle fredde*. Dans de denses et précis prolégomènes, elle livre aux lecteurs les éléments permettant de suivre sa démonstration. Tout en apportant des nuances et des éléments de contexte au débat sur les accointances de Piovene avec le fascisme, Fistetti rappelle les enjeux majeurs des nouvelles de Piovene ; évoque l'influence déterminante de la philosophie et de la psychanalyse sur la pensée de ce dernier ; met en évidence les paradoxes diégétiques et stylistiques qui rendent son écriture si trouble et si troublante et souligne le fait que le rapport des personnages au mal et à la morale invite à une profonde réflexion sur le contexte intellectuel, politique et historique de l'époque. L'autrice évoque ensuite la seconde partie de son ouvrage, consacrée au diagnostic sociocritique de la condition postmoderne que constitue *Le stelle fredde* – et la façon dont elle entend mettre en évidence son rôle de “sistema di contestazioni” d'un monde alors en crise.

La première partie de cet ouvrage est consacrée au recueil de six nouvelles rassemblées sous le titre *La vedova allegra*. Francesca Fistetti établit d'abord une « breve genealogia di una silloge dimenticata e fraintesa », dans laquelle elle dresse un rapide portrait du jeune Piovene et souligne son goût pour la caricature, l'ironie et la parodie dans un contexte culturel et littéraire où l'ordre et la sobriété étaient de mise. Trois récits – *Il buon pastore*, *Il Ragazzo ben educato* et *La vedova allegra* – sont, comme l'explique l'autrice, particulièrement révélateurs de la veine anti-bourgeoise et du ton sarcastique propres à Piovene qui, dans un jeu métalittéraire, éprouve les codes culturels et rhétoriques de l'époque.

Si l'on peut trouver un fil rouge dans l'univers narratif du vicentin, c'est la dimension biographique de ses textes. Histoires et personnages sont ainsi des “forme traslate” de l'ethos de l'auteur, permettant de concilier les contradictions inhérentes à celui-ci et de distinguer les différentes phases de sa complexe évolution poétique. La narration à la première personne fait des personnages les porte-parole d'une véritable crise de l'idéalisme, allant de pair avec une angoisse existentielle face à l'inéluctabilité du mal et à l'égoïsme individuel qui se cristallisent en une tenace haine de soi. Du théâtre absurde de cette diégèse, où l'on finit par aider quelqu'un à mourir pour pouvoir le sauver, émergent les incertitudes et les paradoxes de la conscience – individuelle et collective – contemporaine.

Dans le troisième chapitre de cette première partie, Fistetti analyse les caractéristiques du personnage piovenien : inapte, inepte, menteur et médiocre, prompt à faire des compromis avec le mal et incapable de croire en la possibilité d'une vie honnête et authentique. Au sein de la tortueuse parabole de la diégèse, celui-ci endosse une dimension archétypale, celle de l'inadapté à la vie dont la duplicité est une question de survie. Ses actes les plus odieux se dissolvent dans la noirceur du non-sens de l'existence, au point de devenir des non-événements. La banalité du mal, dans toute sa perturbante désinvolture.

Dans les quatrième et cinquième chapitres de l'ouvrage, l'autrice se penche sur la question de l'épiphanie. Dans un premier temps, elle analyse la dialectique du mal, du remords et de l'épiphanie dans la nouvelle *Le buone maniere*, mettant en évidence la façon dont, par un retournement caustique où, l'inconscient devenant pure pulsion, l'homme devient alors pure victime de lui-même – et par là-même, innocent. Elle établit ensuite un parallèle avec la façon dont l'épiphanie s'articule avec l'acte manqué dans l'œuvre de Federigo Tozzi – auteur de *Con gli occhi chiusi*, admiré par Piovene. Chez les deux écrivains, on retrouve en effet une très singulière corrélation entre exploration psychologique et expérience épiphanique.

L'avant-dernier chapitre consacré aux nouvelles de Piovene s'attache à mettre en évidence les liens entre l'amoralité des personnages et l'*intentio auctoris*. L'auteur insiste en effet sans cesse sur l'« ottusità » des personnages, aggravée par la banalisation du mal et inscrite dans une perpétuelle « divaricazione tra etica e storia ». À travers une longue analyse de l'aventure amoureuse de Luisa et Antonio, Fistetti met en évidence la façon dont Piovene se débarrasse du dernier alibi de la conscience bourgeoise, à savoir le sentiment de culpabilité : le faux sentiment de culpabilité des personnages est en effet bien plus grave et bien plus vil que le « simple » fait d'être coupable. Toutes les nouvelles du vicentin tendent à établir une « lunga teoria di sensi di colpa fittizi », impardonnable apothéose du vice.

Dans un très dense et très technique dernier chapitre, Francesca Fistetti explore toutes les dimensions (philosophique, symbolique, allégorique – et même psychanalytique) de la lumière dans les nouvelles de Piovene, et met en évidence la façon dont elles révèlent une véritable crise de la représentation. Délire hallucinatoire, *umbræ lucis*, épiphénomènes flamboyants, jeux d'irradiations sur le paysage... cette phénoménologie de la lumière se charge d'une dimension métaphysique et morale qui parcourt l'ensemble du recueil. Par cet artifice, à grand recours de filtres et de diffractions, le jeune Piovene « riscatta il mondo dal suo carattere magmatico e informe ».

La seconde partie de cet ouvrage est consacrée au roman *Le stelle fredde* (considéré, avec *Verità e menzogna* et *Romanzo americano*, comme une œuvre testamentaire de Piovene). Francesca Fistetti commence sa démonstration par une série d'observations sur la poétique spécifique à ce texte – à commencer par le langage, dont la dégradation se lit aussi bien dans la calcification du langage quotidien que dans la vacuité du langage phatique. Elle met en garde le lecteur sur la difficulté que représente *Le stelle fredde*, rétif à l'exégèse, construit sur les silences et les sous-entendus du personnage principal. Le but de Piovene, dans ce récit difficile, est de restaurer une dialectique entre imagination moderne, nihilisme de la raison et éthique – autrement dit, de trouver un moyen de

se protéger du mal et de supporter l'insoutenable fatigue d'exister. Tout ceci à grand renfort d'ironie, révélatrice d'un malaise gnoséologique et éthique latent.

L'un des personnages principaux du roman étant le fantôme de Dostoïevski, Francesca Fistetti s'attache à l'étude de ces êtres de l'invisible – qu'il est difficile, dans *Le stelle fredde*, de distinguer des vivants. Tout, dans ce texte, est orchestré pour créer une magistrale confusion, par la porosité de la logique et de l'absurde, du banal et du surnaturel. Et à l'anabase de la parole littéraire se joint la catabase de Dostoïevski : du spectre aux simulacres, Francesca Fistetti étudie le palimpseste de ce thème de l'outre-tombe, de Leopardi à Camus.

L'avant-dernier chapitre de cette deuxième partie est donc consacré à la question du texte dont *Le stelle fredde* est la parodie : est-ce le *Dialogo di Federico Ruysch e delle sue mummie* ou bien le chant VIII des *Paralipomeni della Batracomiomachia* de Leopardi ? C'est ce que Fistetti s'attache à mettre en évidence, en étudiant les éléments permettant d'apparenter le roman de Piovene à ces deux textes.

L'autrice conclut son étude en expliquant que c'est finalement Camus qui permet de comprendre la portée de ce roman, dont la leçon « oltre il nichilismo » semble avoir profondément marqué Piovene. Celui-ci donne en effet à voir, sans jamais offrir de solution alternative, d'une part, « l'hypertrophie d'une mimesis anti-proustienne » et de l'autre, « l'épuisement épiphanique *sub specie* anti-proustienne, survenu avec l'affaiblissement de la vitalité du roman analytique dans ses diverses déclinaisons ».

Cet ouvrage de Francesca Fistetti, que sa densité conceptuelle et culturelle rend aussi passionnant qu'exigeant, réhabilite avec force une partie de l'œuvre de Piovene habituellement délaissée par la critique – à savoir ses nouvelles – et analyse la façon dont l'ironie, la parodie et le sarcasme, inscrits dans une perspective allégorique, font de l'écrivain vicentin un génial et transgressif visionnaire.

Héloïse Moschetto

Aix Marseille Université, CAER, Aix-en-Provence, France / Académie de Créteil

Riccardo Socci, *Modi di deindividuatione. Il soggetto nella lirica italiana di fine Novecento*, Milano, Mimesis, 2022, 292 p.

Qui est le sujet dans un poème ? Quel rôle a-t-il dans l'énonciation ? Quel lien se tisse-t-il entre le sujet et cette forme de langage poétique qu'on qualifie de lyrique ? Il s'agit de questions qui vont au cœur de la théorie littéraire de la poésie et qui ne cessent d'interroger les poètes. Par ailleurs, ces problématiques sont-elles pertinentes à la poésie italienne contemporaine, dont les sujets poétiques s'estompent, se fragmentent et déconcertent les lecteurs, comme la critique nous l'a montré depuis la seconde moitié du xx^e siècle ? La très belle monographie de Socci, dont nous saluons la clarté, la rigueur et la richesse, tâche de répondre à ces questions, et elle y parvient de manière convaincante.

Riccardo Socci, jeune poéticien ainsi que poète prometteur³, en poursuivant l'analyse du sujet lyrique du *secondo Novecento*, développée en Italie, entre autres, par E. Testa, par M. A. Grignani, par S. Colangelo, et par D. Frasca⁴, se concentre sur cinq poètes qui écrivent et qui publient entre la fin du xx^e et le début du xxi^e siècle, à savoir Milo De Angelis (1951), Valerio Magrelli (1957), Umberto Fiori (1949), Antonella Anedda (1955) et Mario Benedetti (1955-2020). Il s'agit de cinq poètes nés entre la fin des années 1940 et la fin des années 1950, tous encore actifs, à l'exception de Benedetti, disparu précocement en 2020. D'ailleurs, l'on pourrait sans doute affirmer que ce sont des écrivains majeurs, parmi les poètes les plus représentatifs de leur génération en Italie. Ainsi, l'essai de Socci, paru chez l'éditeur milanais Mimesis, dans la collection « Punti di vista. Testi e studi di letteratura italiana contemporanea », leur consacre cinq chapitres, précédés d'une « Introduzione » et suivis d'une « Conclusione ». Dans le cadre d'une méthodologie « monographique » à l'italienne, chaque chapitre se concentre sur un seul poète, dont l'œuvre est analysée intégralement, avec une attention plus précise aux recueils écrits et publiés vers la fin des années 1990. Chaque chapitre est divisé, à son tour, en quatre sous-parties qui tirent leur intitulé des citations emblématiques des poètes considérés.

L'introduction (p. 9-47) jette les jalons de la réflexion de Socci. Il trace un état de l'art riche et argumenté sur la question du sujet lyrique dans la poésie contemporaine. Son approche fait souvent dialoguer la philosophie et l'histoire sociale de la littérature. On y retrouve d'ailleurs l'influence des études fondamentales de Mazzoni, l'un des critiques les plus mentionnés, et pour cause, par Socci. Ce dernier se concentre notamment sur les formes qui permettent de « spersonalizzare » (« dépersonnaliser ») le *je*. Contrairement au stéréotype qui voudrait que l'écriture lyrique soit une expression égocentrique du sujet, chez les poètes pris en examen Socci identifie une tendance qui cherche à « deindividualizzare » (« désindividualiser ») le sujet. À savoir que les mécanismes énonciatifs détournent le sujet, le nuancent et le redimensionnent. Ainsi, l'auteur formule l'hypothèse selon laquelle la poésie contemporaine dépasserait un sujet lyrique traditionnel « monadique », pour l'inscrire dans un réseau relationnel. Les cinq chapitres suivants sauront démontrer dans le détail cette hypothèse.

Le premier (p. 49-87) porte sur Milo De Angelis, un poète qui, bien qu'ayant le même âge que les autres auteurs analysés, apparaît comme une sorte de maître pour sa génération. Socci étudie sa production en vers qui, en raison de sa nature « tragique » faisant confluer une veine sapientielle et une veine existentielle, semblerait mettre le *je* au centre de l'énonciation. Cependant, le poéticien met en lumière la présence de certains mécanismes de désindividualisation, tels que le recours à la première personne du pluriel (le *nous*), la richesse des pronoms indéfinis et la parole des autres.

3 Cf. Riccardo Socci, *Lo stato della materia*, Osimo (AN), Arcipelago Itaca, 2020.

4 C'est Socci lui-même qui, dans son « Introduction », affirme considérer son propre essai comme une continuation idéale des études de Frasca (p. 42) en faisant référence à la monographie suivante : Damiano Frasca, *Posture dell'io. Luzi, Sereni, Giudici, Caproni, Rosselli*, Pisa, Felici Editore, 2014.

Ces dispositifs contribuent à la décentralisation du sujet lyrique, qui semble céder sa place traditionnelle à ces diverses instances.

Dans le deuxième chapitre (p. 89-124), l'auteur se penche sur l'œuvre poétique de Valerio Magrelli. Dans ce cas aussi, Socci renverse une idée reçue qui décrirait le sujet de Magrelli, un sujet souvent méta-poétique et cérébral, comme étant le seul protagoniste sur scène. Au fur et à mesure de l'évolution de la poétique magrellienne, le *je* apparaît toujours plus dédoublé, voire réifié. Grâce à l'analyse de certains vers significatifs et des sources du poète, Socci nous livre un portrait plus riche et diversifié du sujet poétique de cet écrivain.

Umberto Fiori, poète et auteur-interprète au sein de Stormy Six, un groupe de rock progressif actif pendant les années 1960 et 1980, fait l'objet du troisième chapitre (p. 125-167). Socci étudie les stratégies d'effacement du sujet chez Fiori, qui affiche rarement le *je*, souvent remplacé par des personnages indéfinis, observés par le biais d'un regard détaché et généralement impersonnel. L'auteur argumente cette thèse grâce à l'analyse des sources philosophiques du poète et des thèmes et champs métaphoriques représentés, avec quelques incursions aussi dans la production musicale de Fiori et dans son écriture autofictionnelle la plus récente.

L'écriture d'Antonella Anedda, analysée dans le quatrième chapitre (p. 169-206), semble présenter un paradoxe. En effet, sa poésie se caractérise par la place centrale occupée par le sujet, par son *pathos* et par son regard sur le réel. Cependant, comme Socci nous le démontre, il s'agit d'un sujet qui sait se mettre en marge. À travers une étude thématique et stylistique de l'œuvre d'Anedda, l'auteur décrit la complexité de ce *je* aneddien. C'est un sujet lyrique à l'écart, mais qui est aussi le garant d'une perspective sur le monde et sur le langage. Ce sujet est donc toujours intégré à un réseau, il est lié aux autres et inséré dans le monde et dans l'histoire.

Le dernier chapitre (p. 207-257) est consacré à la poésie de Mario Benedetti, à savoir une écriture qui porte à leur apogée les mécanismes de désindividualisation analysés jusqu'ici par Socci. Malgré un ancrage référentiel bien précis, c'est-à-dire le territoire frioulan de l'enfance du poète ou la ville de Milan de sa vie adulte, le sujet lyrique de Benedetti se manifeste volontiers de manière floue et aliénée. L'analyse stylistique de ses poèmes met en lumière la présence de plusieurs dispositifs qui effacent et dépaysent le sujet, comme la superposition des niveaux temporels, la mise en abyme et la fragmentation des voix, des personnages et des points de vue. Tout cela mène à la création d'un sujet presque impersonnel.

La conclusion de l'essai (p. 259-260) trace un bilan, à la fois littéraire, historique et social, permettant de déconstruire certains stéréotypes critiques liés à l'écriture lyrique. En effet, les poètes étudiés, à travers la méta-poésie, invitent les lecteurs à rentrer dans leur écriture et cela comporte un changement du rapport du sujet-observateur à l'événement. Ainsi, Socci prouve que le sujet lyrique contemporain ne constitue plus le cœur qui centralise et qui façonne le réel, mais il est devenu une partie intégrante de ce réel représenté.

Pour conclure, nous encourageons la lecture de ce bel ouvrage, dont la richesse des approches construit une analyse pointue et une argumentation solide. Des cadres plus larges, comme l'histoire de la pensée et de la société occidentales, dialoguent avec des

outils plus strictement littéraires, comme l'analyse stylistique et thématique, et parfois, comme la reconstruction génétique et philologique (peut-être que seulement la linguistique énonciative, qui réfléchit depuis des décennies sur ces problématiques, aurait pu avoir une place un peu plus importante). Par conséquent, les différentes manières d'appréhender le corpus créent un regard critique complexe et équilibré. Ce regard ne se laisse pas égarer par les nombreuses pistes de recherche ouvertes, mais il reste focalisé, au service d'une thèse à démontrer. En conclusion, les résultats auxquels Socci parvient pourront avoir, selon nous, une portée plus vaste qui ne demeure pas toutefois limitée aux auteurs de son corpus. Il est sans doute possible d'élargir la perspective à d'autres poètes lyriques italiens d'aujourd'hui et même à d'autres pratiques d'écriture poétique de nos jours. La désindividualisation est-elle une forme qui permet de lire et de comprendre le sujet de la poésie italienne – et non pas seulement italienne – contemporaine ?

Andrea Bongiorno

Aix Marseille Université, CAER, Aix-en-Provence, France / Université di Sienne

Marco Zonch, *Scritture postsecolari. Ipotesi su verità e spiritualità nella narrativa italiana contemporanea*, Firenze, Franco Cesati, 2023, 232 p.

Il testo in questione si iscrive, in maniera piuttosto inedita, all'interno del dibattito critico sul ritorno del reale nella letteratura italiana contemporanea, questione che ormai impegna il mondo accademico (e non solo) da più di un decennio. Per poter comprendere l'originalità di tale studio critico è necessario, però, introdurre almeno qualche breve coordinata critica per orientarsi all'interno dei temi affrontati dal volume. Come punto di partenza, bisogna tenere conto del fatto che parlare di verità o di reale non è la stessa cosa. La verità è un attributo che può riferirsi soltanto a una proposizione, cioè a una descrizione di un particolare fatto o stato di cose. Ogni proposizione si riferisce a un particolare mondo, il quale può essere quello in cui noi tutti siamo immersi o un mondo possibile o uno di invenzione. Se c'è corrispondenza tra la proposizione e il particolare mondo alla quale si riferisce, allora la proposizione è vera, altrimenti è falsa. La realtà è, invece, l'insieme dei fatti e degli stati di cose avvenuti e che avvengono all'interno del mondo in cui noi tutti siamo immersi. Per tale motivo, è possibile che una proposizione sia vera senza necessariamente riferirsi a un fatto reale, come quando si descrivono le trame di alcuni romanzi: il fatto descritto è vero soltanto in riferimento al mondo fittizio dell'opera, ma non è reale rispetto al mondo oltre le pagine⁵.

⁵ Esiste, però, un'importante filone della filosofia analitica che afferma che ogni proposizione vera è anche reale, poiché non concede al mondo in cui noi siamo immersi, definito come attuale, uno statuto ontologico più forte rispetto a quelli possibili o di finzione. Ai fini di questa recensione, si è ritenuto opportuno non addentrarsi in questioni così complesse, differenziando il concetto di vero da quello di reale per maggiore chiarezza.

Con la pubblicazione del n° 57 della rivista *Allegoria* nel 2007, si accende, nel panorama degli studi critici sulla letteratura italiana, il dibattito sul ritorno del reale nelle scritture degli anni Duemila. Gli scrittori non si limitano, quindi, a rappresentare mondi realistici, cioè dalle dinamiche sociali simili a quelle osservabili nel mondo dei lettori, ma descrivono e analizzano fatti reali, storicamente avvenuti. A differenza, però, del saggio storico, la letteratura degli anni Duemila rappresenta tali eventi reali mescolandoli a elementi fittizi, rendendo estremamente difficile, per il lettore, definire in maniera netta il grado di realtà dei fatti raccontati. Da questo punto di vista, il testo esempio e per questo ampiamente commentato dalla critica è *Gomorra* di Roberto Saviano, non a caso autore da cui le stesse riflessioni di Zonch prendono avvio.

Secondo la prospettiva che *Scritture postsecolari* intende aprire, in alcune opere della letteratura italiana del nuovo millennio si fa riferimento a un mondo reale più ampio rispetto a quello a cui noi, di solito, siamo abituati. Infatti, i confini di tale mondo non si limitano a quelli definiti dalla dimensione materiale, ma si estendono ben oltre, aprendosi a una dimensione spirituale. Zonch delinea le coordinate di queste scritture partendo da tre autori (Roberto Saviano, Antonio Moresco e Valerio Evangelisti), per poi verificare la sua proposta critica su un eterogeneo *corpus* di testi di Emanuele Trevi, Tiziano Scarpa, Erri De Luca, Aldo Nove e Vanni Santoni. I riferimenti teorici di Zonch sono principalmente due: la filosofia di Michel Foucault, soprattutto le sue riflessioni sulla *parrësia*, e la sociologia religiosa contemporanea, da cui trae l'espressione « postsecolare ».

In estrema sintesi, si può dire che *Scritture postsecolari* si occupa di studiare la funzione referenziale dei testi presi in esame. È un lavoro che prevede, per forza di cose, di oltrepassare i confini testuali: infatti, una proposizione, a meno che non sia una tautologia, non contiene in se stessa gli elementi in grado di verificarla e di definirne il grado di realtà. Quest'ultimo è definibile soltanto, come si è visto, facendo un confronto col mondo esterno alle pagine. Per tale motivo, Zonch si muove attraverso i passaggi metanarrativi dei testi del suo *corpus* e gli apparati paratestuali d'autore, soprattutto interviste e commenti critici, in cui i vari scrittori definiscono la propria poetica. Lo statuto ontologico dei testi, quindi, viene definito a partire da una ricostruzione delle intenzioni artistiche degli autori analizzati. Di fatto, una proposizione che si riferisce a una dimensione spirituale non può essere verificata, almeno attraverso i normali strumenti di analisi in nostro possesso. Per questo motivo, Zonch attua il confronto tra le descrizioni dei testi e le credenze degli autori, le quali diventano il vero punto di riferimento, per l'appunto, per definire la funzione referenziale dei testi presi in esame.

Il critico, quindi, si muove all'interno dello spazio interiore degli autori. Questo aspetto introduce un altro elemento molto importante per queste scritture: il riferimento a una realtà più vasta ha come fine quello di permettere al lettore un cammino di trasformazione intima. La lettura, quindi, assume i tratti di un viaggio iniziatico, in cui chi legge ascende a una condizione di coscienza più elevata. Secondo Zonch, alla base di queste scritture sarebbe presente un atteggiamento di « controcondotta »: la dimensione ontologica più ampia servirebbe ad attuare una critica nei confronti del discorso del potere.

Alla luce di quanto detto fino ad adesso, è possibile fare un primo bilancio: le scritture postsecolari si mostrano come delle narrazioni del reale, ma inteso in un'accezione più ampia. Non negano la dimensione materiale o scientifica dell'esistente, ma mostrano come quest'ultima non sia sufficiente: è necessario allargare i confini del mondo reale a una dimensione metafisica. Tale dimensione, però, non viene descritta in maniera chiara, ma è una sorta di meta ideale alla quale il lettore dovrebbe arrivare alla fine della lettura. Questa dimensione spirituale è la patria di una verità più alta, purificata dagli inganni del discorso del potere.

Le scritture postsecolari sembrano essere un affascinante tentativo per uscire dal postmoderno, così come descritto da Jean-François Lyotard. Secondo il filosofo, l'epoca postmoderna è caratterizzata dalla fine delle grandi narrazioni, cioè discorsi capaci di legare le persone tra di loro in maniera forte, come ad esempio quello religioso o quello dei grandi partiti politici. Si passa, quindi, da società sorte intorno a grandi nuclei aggregativi ad altre più frammentate, in cui sono presenti tanti piccoli nuclei, a volte anche in totale antitesi tra di loro. In un contesto del genere, è difficile credere in una verità forte: la letteratura postmoderna, quindi, si è concentrata sulla rappresentazione di questo mondo senza più punti di riferimento, in cui è complicato definire in maniera netta che cosa sia reale e cosa no, dove si attraversano varie visioni del mondo, se non addirittura vari mondi, nell'impossibilità di riconoscere un nucleo di unità forte per l'esistenza stessa. Le scritture postsecolari, seppur non riprendano le grandi narrazioni spirituali della tradizione, propongono una visione del reale più solida rispetto a quella postmoderna, in cui, nonostante tutto, è riconoscibile uno spazio trascendente garante di una verità più alta. Se le grandi narrazioni religiose del passato fondavano la propria forza sulla certezza di una realtà metafisica, definita molto spesso in maniera precisa, le narrazioni postsecolari, nell'impossibilità di poter offrire la stessa precisione, traggono la loro forza nella semplice credenza che una realtà metafisica ci sia, nonostante la sua natura non appaia così chiara. È un luogo ancora da esplorare: per le scritture postsecolari conta l'impegno per raggiungere tale meta, più che la mappatura della stessa.

Durante la lettura di *Scritture postsecolari*, però, vengono in mente le parole di due importanti testi che hanno cercato di indagare la natura della letteratura: *Vere presenze* di George Steiner e *L'espace littéraire* di Maurice Blanchot. Due libri molto diversi, ma accumulati da uno stesso fine: individuare nella letteratura la possibilità di entrare in contatto con parti del reale che oltrepassano i confini della materia. La letteratura, quindi, sarebbe caratterizzata da una continua tensione verso la trascendenza, verso un di più che si trova oltre l'esperienza meramente fisica. La letteratura spinge i lettori ad allargare i confini della propria esistenza, indagando aspetti al limite con mondi sconosciuti, come la morte. Pertanto, l'originalità delle scritture postsecolari non dovrebbe essere individuata nel riferimento a una realtà più ampia, somma di materia e spirito, ma nella continua ricerca critica e metanarrativa degli autori, che si interrogano sulla natura di questa realtà metafisica e, soprattutto, su come la letteratura stessa sia capace di raggiungere tale realtà. Se il postmoderno usava i passaggi metanarrativi per mettere in mostra la finzionalità dei propri racconti, le scritture postsecolari,

al contrario, hanno bisogno della metanarrazione per sottolineare, invece, come sia proprio lo spazio finzionale a poter aprire la mera materia a una visione del mondo più complessa, vicina a una verità più completa.

Gerardo Iandoli

Aix Marseille Université, CAER, Aix-en-Provence, France

Monica Biasiolo, Antonella Mauri, Laura Nieddu (a cura di), « *Meretrici sumptuose* », *sante, venturiere e cortigiane. Studi sulla rappresentazione della prostituzione dal Medioevo all'età contemporanea*, Zürich, LIT, 2019, 316 p.

L'ouvrage « *Meretrici sumptuose* », *sante, venturiere e cortigiane*, issu du colloque international AATI organisé en 2017 à l'Université de Palerme par Monica Biasiolo, Antonella Mauri et Laura Nieddu, éditrices du volume, regroupe, comme le précise le sous-titre, une « série d'études sur la représentation de la prostitution en Italie, du Moyen Âge à l'âge contemporain ». Bien que l'ensemble de ces contributions analysent le sujet « de manière kaléidoscopique », les quatre appellations du titre ont la particularité d'évoquer exclusivement l'image la plus littéraire, noble et élevée de la « prostituée », alors que la sémantique renvoie surtout à une terminologie péjorative, discriminatoire, vulgaire.

Le choix d'écarter du titre toute allusion à une catégorisation sociale du monde prostitutionnel, et d'éliminer aussi des jeux d'oppositions typiques, à l'instar de « *La Maman et la Putain* », ou de « le donne per bene e le puttane » (p. vi), permet de mettre en avant les visions les moins familières du sujet, et d'orienter ainsi l'esprit de cette recherche dans une trame complexe de significations, où les connotations négatives ne sont jamais considérées comme acquises.

« La prostitution dérange, inquiète, choque ou fascine, elle ne laisse jamais indifférent », affirme la sociologue Françoise Gil⁶. Alors que les sciences humaines ou le droit l'abordent en tant que problème social, légal, la littérature et les arts créent des représentations de ce monde combinant la réalité du vécu à des projections émotionnelles, inconscientes. Ainsi, l'étude de l'image de la prostituée dans les romans, la poésie, le théâtre, l'opéra, la chanson, le cinéma, permet d'explorer tous ces liens moins visibles que l'univers prostitutionnel tisse avec la réalité sociale, à travers le sexe, le pouvoir, l'argent, la norme, la morale, et d'appréhender ainsi les mécanismes d'élaboration de cet imaginaire, collectif et individuel.

Après la préface des éditrices et l'introduction historico-littéraire de Monica Biasiolo, le premier chapitre au titre pirandellien *Una, nessuna, centomila*, constitue une entrée en matière avec deux textes qui répertorient le vocabulaire du monde prostitutionnel. Termes, synonymes, variations littéraires et proverbes italiens et dialectaux, qu'Anto-

6 Françoise Gil, « De la prostitution... », *Gradhiva : revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie*, n° 33, « Femmes violentées, femmes violentes », 2003, p. 110-118, ici p. 112.

nella Mauri et Laura Nieddu passent en revue, composent un catalogue riche et varié, qui va du terme régional (Latium) « mignotta », dont l'étymologie complexe renvoie, entre autres, au français « mignonne », jusqu'à des néologismes récents, comme ceux de l'époque berlusconienne (« olgettine », « grazioline »), qui réinventent, dans une version médiatique, le vieux stéréotype de la fille séduite par un homme riche et puissant (p. 2-4).

Même si, comme en témoigne cette inventivité lexicale, l'image de la prostituée est multiple et dépend d'une époque historique et d'une situation socio-économique précises, ces diverses représentations ont toutes un point en commun : ces femmes ne jouent pas le rôle, typiquement féminin, de régulatrice, de garante de l'ordre et des valeurs morales de la famille mais, au contraire, elles restent à l'écart des règles de la tradition et de la norme.

L'article de Chiara Cretella le confirme : il puise dans un corpus littéraire européen, chronologiquement très large, des récits de prostituées aux destins pluriels, et non seulement dégradants. À côté de l'image commune des prostituées « parias » de la société, elle cite la prostitution sacrée dans l'Antiquité et propose pour d'autres époques des exemples littéraires de liberté et d'émancipation. Ainsi, par exemple, dans la vague de la nouvelle culture marchande du XVIII^e siècle en Angleterre, les personnages des romans de Daniel Defoe, *Moll Flanders* et *Lady Roxana*, mènent une vie indépendante et itinérante en tant qu'« entrepreneuses de la séduction » et, grâce au travail, cet « idéal de la nouvelle bourgeoisie en plein essor », elles renversent les clichés sur la femme et le mariage qui, d'après cette nouvelle optique, correspond à la véritable prostitution (p. 25-27).

Dans le chapitre II, intitulé *Volti: la prostituta, la santa e la cortigiana*, on revient sur la prostituée sacrée, que l'on évoque ici à propos de plusieurs civilisations du monde antique, grec ou babylonien, par exemple, même s'il faut préciser que l'existence d'une caste de prêtresses exerçant leur sexualité dans le cadre d'un culte a été récemment remise en question par certains chercheurs, qui donnent une interprétation mythique du phénomène⁷. Toutefois, le sens profond de ces figures, nées du binôme apparemment contradictoire « érotisme/spiritualité », demeure ailleurs, car il concerne des niveaux qui échappent à la réalité démonstrative et vérifiable.

L'union apparemment inconciliable de la prostituée et de la sainte (p. 46) a produit d'autres modèles féminins, comme les femmes transgressives d'origine biblique, « les saintes du scandale », ainsi que les « pécheresses pénitentes ». Maurizio Viridis analyse la légende agiographique de l'une d'entre elles, Marie l'Égyptienne, en précisant que c'est par l'intermédiaire du corps, où « se magnifient souillure et sainteté » (p. 35), que cette femme réalise l'expérience double de la prostitution et de l'ascèse mystique. Face à la pluralité des visages, en effet, le corps s'avère au contraire un réceptacle unique, capable d'intégrer la souillure et le désordre liés à la sexualité, et de se métamorphoser par la suite, grâce à la spiritualité.

Si, dans le cas de Marie l'Égyptienne, son corps de prostituée atteint l'ascèse mystique et s'annule jusqu'à la lévitation, l'union du sacré et du profane a produit aussi

7 Cfr. Stéphanie Budin, *Le mythe de la prostitution sacrée dans l'Antiquité*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.

des personnages antinomiques, au caractère érotique, comique, blasphématoire, comme c'est le cas pour la sainte et prostituée Nafissa, dont les origines restent obscures. Anna Lisa Somma répertorie sa présence dans la poésie satirique du Cinquecento, notamment à Rome, où l'institution religieuse pouvait inspirer des expériences à la fois de sainteté et de dévotion, ainsi que de péché et de luxure.

En dehors de ces associations extrêmes entre Éros et Église qui se rattachent à la ville de Rome, une tradition poétique « antiputtanesca » se développe à la même époque à Venise, une ville qui voit en particulier le triomphe de la courtisane, dont les marques distinctives, pour certaines d'entre elles, dépassent largement le statut de prostituée. À côté des ordinaires « cortigiane da lume », qui exerçaient leur profession la nuit, il y avait en effet les « cortigiane oneste », c'est-à-dire la classe supérieure des prostituées intellectuelles (p. 64).

Dans les textes étudiés par Fabien Coletti, et notamment les trente-trois sonnets inédits du *Canzoniere della Marciana* (1573), la personnalité émancipée de ces « cortigiane oneste » se dessine de manière indirecte, grâce à la juxtaposition avec Salvago, un pédant ridicule à cause de sa culture passéiste, donc inutile, et de sa virilité défaillante. L'image sexualisée de ces femmes licencieuses devient dans ce cas un outil efficace pour déconstruire une identité masculine en crise (p. 62) et, par conséquent, pour célébrer la force et le pouvoir de ces femmes, dont Veronica Franco fut la plus célèbre.

L'étude d'Erminio Morengi explore le destin exceptionnel de cette courtisane de haut rang, à la féminité très complexe : mère, cultivée, belle, assoiffée de connaissance, aventurière, esprit libre, poétesse (une pétrarquiste), influente au niveau politique. Veronica Franco fait ses premiers pas vers une émancipation féminine qui est encore loin à venir. De plus, dans une société sexiste et misogyne, elle a aussi l'audace de ne pas désavouer son métier, voire de s'engager en faveur des prostituées, et ce n'est pas un hasard si Dacia Maraini la prendra comme modèle, pour son caractère moderne et précurseur, dans la pièce théâtrale de 1991, *Veronica, meretrice e scrittrice* (p. 219-222).

Cela dit, à la Renaissance et, plus généralement, à l'Époque moderne, ces exemples illustres restent des exceptions, et il faudra encore attendre des siècles pour que les femmes de toutes les classes sociales perçoivent de véritables changements de situation.

Les chapitres suivants du volume examinent ce long processus vers l'émancipation, qui va de la fin du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours, où des femmes, toujours plus nombreuses, luttent pour s'affranchir de l'exploitation qui pèse sur leurs vies et de leur condition d'infériorité vis-à-vis des hommes. Cela dit, cette prise de conscience ne concerne au début que les femmes instruites, d'une classe sociale élevée, c'est-à-dire un nombre restreint de la population :

La prise de conscience à l'intérieur des différentes classes sociales est donc lente, mais progressive : même parmi les filles de joie, il y en a certaines qui parviennent à atteindre une condition moins dégradée, un statut plus élevé, et que souvent la littérature place dans un contexte isolé.

La poésie licencieuse du Sicilien Domenico Tempio (1750-1821), analysée par Chiel Monzone, fait apparaître, parmi des femmes de petite vertu, « la Sciancata », qui nourrit l'illusion de posséder des origines aristocratiques (p. 87), et dont l'infir-

mité ne constitue pas une marque d'infériorité, mais, au contraire, le signe gagnant d'un charme particulier.

Par rapport aux prostituées ordinaires, il s'agit donc de prostituées, pour ainsi dire, hors-catégorie. D'ailleurs, dans certains textes, les catégories du réel se révèlent insuffisantes à représenter ce nouveau genre de femmes bannies de la société bien-pensante de l'époque, car elles dépassent des limites et se permettent des excès. La littérature recourt alors à des figures extrêmes, chimériques, comme la version féminine du vampire, à la composante démoniaque, sexualisée, animale, que Claudio Pinna étudie notamment dans les œuvres de Giovanni Verga et de Camillo Boito. Très souvent associées à des prostituées, ces vampiresses possèdent une nature totalement inversée, par rapport aux autres femmes. En effet, elles ne sont ni victimes, ni soumises aux hommes ; elles reproduisent, sur le mode allégorique, les conditions de ces femmes qui, dans l'Italie de l'Ottocento, commencent à ressentir les courants d'émancipation qui traversent le reste de l'Europe et inspirent de nouvelles identités. Ainsi, certains vieux stéréotypes liés à une sexualisation dégradante sont remplacés par des images plus avantageuses et inédites, comme les femmes fatales.

D'ailleurs, les actrices de l'Ottocento, étudiées par Luciana Pasquini, voient diminuer leur mauvaise réputation, attestée en littérature, grâce au modèle positif introduit par la génération des « grand'attrici ». En effet, même si des jeunes filles naïves et démunies sont parfois obligées de se prostituer pour démarrer une carrière théâtrale, les grandes actrices affichent, au contraire, des valeurs morales, ce qui leur donne le pouvoir de faire vaciller, voire de renverser, les clichés stigmatisants attribués à leur profession. La loge de théâtre, considérée depuis toujours comme un lieu de perdition autant que le bordel, devient, grâce à leur présence, un lieu de réception, fréquenté par des lettrés et des intellectuels.

À la fin du XIX^e siècle, le long processus de valorisation de l'image de la femme commence à se diffuser dans les différentes couches de la société, et la situation de certaines prostituées enregistre parfois des sauts qualitatifs, dont la création artistique nous a fourni un exemple emblématique à partir de Marie Duplessis, une « lorette » qui a réellement existé. Comme le précise Mirco Michelson, elle devient d'abord Marguerite Gautier, puis Violetta Valery : ces passages par la littérature et la musique produisent chez elle une véritable « transsubstantiation ». Sa nature de prostituée ne disparaît pas, mais elle se débarrasse de tout le côté immoral, remplacé par la noblesse des sentiments.

Dans l'image paradoxale d'une prostitution ennoblée, converge aussi la figure de la geisha, et en particulier le personnage de Madame Butterfly et son histoire déchirante qui, entre la fin de l'Ottocento et le début du Novecento, inspire plusieurs écrivains et compositeurs, dont Giacomo Puccini. Comme le démontre Moonjung Park, cette geisha littéraire et musicale ne correspond pas à la véritable entraîneuse cultivée de la société japonaise, mais à un personnage façonné à partir d'une série de malentendus et de méprises, dictés par la mode de l'orientalisme et du japonisme, qui fait fureur à l'époque. Dans le même esprit, les décorations des bordels et des maisons closes de l'époque s'inspiraient d'un Orient de pacotille, capable de transformer un lieu sordide en un espace exotique, imaginaire, de « rêve interdit » (p. 133). De ce monde fondé sur des constructions fictionnelles, habité par des prostituées et imaginé pour des hommes,

les femmes « perbene » sont complètement exclues, voire plus : elles n'osent même pas s'exprimer sur le sujet, qui pour elles reste tabou. Et pourtant, au-delà de la répression sociale qui leur imposait ce silence, que pensaient-elles, au plus profond d'elles-mêmes, sur ce monde caché, sur les cocottes, les « rovina-famiglia », sur ces femmes autres ?

Même s'il est impossible de répondre à cette question, Antonella Mauri suit une piste intéressante, en explorant, du côté du faux, tous ces mémoires, correspondances ou journaux intimes de prostituées, écrits par des hommes qui signent avec des pseudonymes féminins. Ainsi, derrière Maria Tegami, l'autrice de *Intima*, se cache Trilussa. Le roman *Quelle signora*, de Umberto Notari, contient le (faux) journal intime de la prostituée Marchetta. Evidemment, ce « ventriloquisme masculin » (p. 135), n'arrive pas à restituer pleinement l'authenticité d'un vécu ressenti du côté féminin, tout simplement parce que l'expérience du corps de l'autre est physiologiquement et psychologiquement inatteignable.

À l'aube du Novecento, alors que les femmes qui écrivent sur ces sujets sont très rares et se situent, en tout cas, en dehors du standard normatif de l'époque (p. 132), cet effort d'identification masculine avec le versant féminin pourrait-il être un signe qui, au-delà de la simple curiosité, enregistre des remises en question qui traversent, consciemment ou non, la société italienne ?

Cela dit, ces prétendus changements s'avèrent très limités. Dans la mentalité de l'époque, la femme reste encore inférieure à l'homme, emprisonnée dans les catégories rigides promulguées par la bourgeoisie, dont le livre de Cesare Lombroso et de Guglielmo Ferrero *La donna delinquente, la prostituta e la donna normale* (1893), propose un modèle flagrant. La femme y est classée par son appartenance à trois groupes même si, plus subtilement, la « femme normale » (épouse et mère) y est opposée aux deux autres.

L'écriture « utopique/dystopique », étudiée par Monica BIASIOLI, confirme cette répartition et, en même temps, laisse apparaître des personnages féminins – des êtres élus –, qui enfreignent cette classification rigide et manifestent, grâce à la porosité extrême de ses frontières, une identité symboliquement plurielle. Dans le drame de Luigi Pirandello *La nuova colonia* (1928), on suit, par exemple, les fluctuations de La Spera, qui abandonne sa vie de prostituée en devenant mère et en partageant une expérience de communauté utopiste dans une île. Mais, une fois l'équilibre social perdu, elle rebascule dans sa vie précédente, jusqu'au moment final, où un tremblement de terre s'abat sur l'île, comme venu d'une justice divine. Les seuls rescapés de la catastrophe sont l'enfant et sa mère-prostituée : cette dernière, affirme Pirandello dans une interview, est finalement « érigée à une hauteur de sainte » (p. 154).

Pour une certaine littérature, l'affranchissement de la condition de « prostituta » (au sens lombrosien du terme) passe donc par le mythe, comme dans les modèles sacrés du monde antique. Au début du Novecento, deux célèbres prostituées du théâtre de Gabriele d'Annunzio suivent le même chemin : la première est Mila, la protagoniste de *La figlia di Iorio* (1904) qui, comme l'affirme Mario CIMINI, « revêt une physionomie mythico-légendaire », allant bien au-delà des éléments folkloriques présents sur scène. La seconde est Pantea, que l'article de Stefania La Vaccara met en relation avec des personnages bibliques, comme Salomé et Marie Madeleine. L'expérience sacrée, ou magique, confère à toutes ces femmes un statut social supérieur, mais elle les emmène

aussi, encore une fois, en dehors de la société. Par rapport aux « femmes normales », n'occupent-elles pas, que ce soit du côté inférieur (sub-humain) ou supérieur (sur-humain), un espace situé aux marges, excédentaire ?

La notion de marges, au xx^e siècle, renvoie souvent au milieu urbain en pleine transformation, sociale et économique, aux quartiers populaires des villes et à ses périphéries, décrits dans beaucoup de romans de l'époque.

Don Giovanni in Sicilia, de Vitaliano Brancati, nous emmène dans la Catane conformiste du début du Novecento, où les hommes séducteurs, les « galli », côtoient aussi les femmes prostituées des quartiers mal famés. De la part de l'auteur, il n'y a à leur égard aucune condamnation, d'autant plus qu'elles jouaient un rôle fondamental dans une collectivité qui ne tolérait pas l'adultère (p. 203-204). (Rosaria Stuppia nous rappelle, à ce propos, que le crime d'honneur ne sera abrogé en Italie qu'en 1981).

Avec l'article de Diego Varini on se déplace à Naples, où une « promiscuité généralisée [...] réunit prostitution, criminalité et population honnête » (p. 229). Le roman de Tullio Pironti, *Il paradiso al primo piano*, ainsi que d'autres romans « napolitains » (parmi eux : *La Pelle*, de Curzio Malaparte) met en évidence le rapport étroit entre ville et prostitution, et confirme que la marginalité urbaine et la condition féminine font partie de la même métaphore.

Dans la seconde partie du Novecento, suite aux transformations sociales déclenchées par les luttes féministes, la révolution sexuelle, ainsi que les nouveautés juridiques de la « Legge Merlin » (1958) la prostitution devient, pour certains auteurs, un sujet plus polémique, une source de débats sur l'exploitation sexuelle de la femme.

Tel est le cas pour Dacia Maraini, dont l'écriture littéraire prend aussi une valeur de document sociologique, politique, féministe. La prostituée qui ressort de quatorze de ses œuvres, analysées par Thomas Stauder, possède une identité plurielle tirée de la réalité sociale de l'époque : elle peut aussi être libre de ses choix, devenir provocatrice face aux hommes, comme dans *Dialogo di una prostituta con un suo cliente* (1973). Ses textes dénoncent ainsi toutes sortes de stéréotypes et de préjugés ; ils s'efforcent de changer de perspective, de renverser les rôles, dans le but de lutter contre tout ce qui offense la dignité de la femme, comme le sexe payant.

Le riche parcours du volume se complète, au dernier chapitre, par des recherches menées dans le domaine de la musique et du cinéma. L'article de Laura Nieddu explore le monde éclectique de la chanson italienne (notamment la « canzone d'autore »), qui va des années 1920 au début du xxi^e siècle. De nombreux sujets y sont évoqués : les milieux sordides ou dangereux, les plaisirs sexuels transfigurés en poésie, une gamme diversifiée de sentiments, ressentis de l'intérieur ou de l'extérieur, comme la compassion, la provocation... On remarque également que, sur les quarante-six chansons analysées, seulement cinq sont interprétées par des femmes. Comment doit-on lire ce déséquilibre, tout en sachant que trois de ces cinq morceaux sont sortis dans les années 1976-1981, et donc à une période cruciale de l'émancipation de la femme en Italie ?

À ce questionnement font écho, en conclusion du volume, trois articles consacrés à la représentation de la prostitution dans le cinéma contemporain, mettant en lumière d'autres figures, traditionnellement plus rares et souvent reléguées en arrière-plan.

Alors que, depuis des siècles, on affirme que « la prostituée est femme » (p. v), l'article de Maria Luisa Terrizzi analyse l'image du prostitué homme dans les comédies italiennes des années 1960-1980 et dans les films d'enquête des années 2000. De la même manière, le film étudié par Riccardo Plaisant, *Le Buttane* (1994), présente l'histoire parallèle de sept prostitués, dont un transsexuel et un homosexuel, qui mènent leur vie précaire et vulnérable avec beaucoup de dignité.

Grâce à un matériau très riche, divers et étendu chronologiquement, cet ouvrage compose une représentation complexe de la prostituée à travers la littérature, la musique et le cinéma. À côté des images dégradées, déviantes, stéréotypées, émergent aussi des images « honnêtes », élevées, allégoriques des prostituées, qui témoignent aussi de la quête, des attentes, des progrès et des conquêtes vécues par toutes les femmes. Ce processus d'émancipation est loin d'être terminé : dans beaucoup de milieux, en effet, la femme n'est pas encore égale à l'homme. En ce qui concerne la prostitution, les opinions actuelles divergent : certains la considèrent « comme une forme moderne d'esclavage » alors que d'autres, au contraire, la définissent, « à condition d'être "librement" choisie et exercée – "comme un métier à part entière", exigeant sa dé-stigmatisation et sa pleine reconnaissance⁸ ».

Ce qui semble révélateur, c'est que la représentation contemporaine de la prostituée des derniers articles du volume ne contient plus d'exceptions « sublimes » (comme évoqué dans le titre). La problématique sous-jacente semble avoir remplacé l'opposition, toute féminine, « figure marginale/figure de haut rang », par la dichotomie « homme/femme », qui déplace le point focal de l'analyse à partir d'une série de questionnements.

Quels facteurs, et avec quelles implications, pourrait-on se demander, conduisent des hommes (garçons de passe, travestis et transsexuels) à se prostituer ? Au-delà des facteurs de précarité économique, le choix de la prostitution, chez les hommes, n'est pas « sans lien – affirme la sociologue Lilian Mathieu – avec le fait qu'ils présentent, à des degrés divers, une discordance entre le sexe et le genre », et que cette discordance « tend à les rapprocher du genre féminin et de l'homosexualité⁹ ».

Les représentations des prostitués hommes, ainsi que les différences avec celles des femmes renvoient à la problématique très actuelle et délicate de la construction des rapports de genre, et il serait intéressant de poursuivre cette étude de la représentation des prostitués dans un cadre exclusivement contemporain, qui pourrait fournir des données précieuses sur les raisons inconscientes, les ambivalences, les perceptions intériorisées qui orientent l'univers « fluide » de la prostitution d'aujourd'hui.

Chiara Ruffinengo
Université de Lille

8 Lilian Mathieu, « La prostitution, zone de vulnérabilité sociale », in *Nouvelles Questions Féministes*, Lausanne, Éditions Antipodes, 2002/2 (V. 21), p. 55-75, ici p. 55.

9 *Ibid.*, p. 56.

Giorgio Baroni (a cura di), *Storia della letteratura dalmata italiana*, Pisa-Roma, Fabrizio Serra, 2022, 440 p.

Cet ouvrage se présente sans conteste comme un ouvrage pionnier, puisqu'il retrace, pour la première fois et de manière systématique, une histoire de la littérature dalmate en langue italienne des origines jusqu'à nos jours. Il a été édité en 2022 par Fabrizio Serra sous la direction de Giorgio Baroni, qui s'est occupé du cinquième chapitre (*Fra il 1866 e il 1918*). Il constitue l'aboutissement d'un travail déjà entamé dont un jalon significatif a été, en 2015, un colloque international consacré à la *Letteratura dalmata italiana*, organisé par Giorgio Baroni et Cristina Benussi. Ce volume de 440 pages est accompagné d'une anthologie au format numérique, *Antologia della letteratura dalmata italiana*, qui constitue un instrument extrêmement précieux pour le lecteur, puisqu'elle lui permet d'accéder à des extraits de textes souvent peu connus et difficiles à repérer.

Par Dalmatie, on entend ici la région constituée de la côte adriatique allant de Fiume, au Nord, à l'Albanie au Sud, des îles qui lui font face, ainsi que de l'arrière-pays qui va jusqu'aux montagnes. Par auteurs dalmatiens, on entend ceux qui sont nés et ont produit leurs œuvres dans ce territoire, ceux qui y sont nés et en sont partis mais ont gardé un lien étroit avec la terre d'origine et les réseaux culturels locaux, enfin les immigrés italiens qui s'y sont installés. Le volume comprend les auteurs qui ont écrit en italien et/ou dans un dialecte italien de manière exclusive ou à côté d'autres langues (latin, langue slave, dalmate).

L'ouvrage est composé de six parties : 1. *Le origini, Il Trecento e il Quattrocento* ; 2. *Il Cinquecento e il Seicento* ; 3. *Dal 1700 al 1789* ; 4. *Dal 1789 al 1866* ; 5. *Fra il 1866 e il 1918* ; 6. *Gli ultimi cento anni: dalmati e italiani*. Il s'agit d'un ouvrage collectif, puisque chaque partie a été confiée à un spécialiste de la période à analyser, qui a pu éventuellement se prévaloir de la collaboration d'autres chercheurs.

Dans l'espace d'un compte rendu, il n'est pas possible d'épuiser la richesse de cet ouvrage qui s'efforce de fournir un inventaire le plus exhaustif possible et une analyse critique plus ou moins développées des auteurs dalmates (poètes, essayistes, romanciers, auteurs de pièces de théâtre, linguistes, philosophes) qui ont produit des œuvres au cours de mille ans d'histoire et se sont mis à l'épreuve dans tous les genres. L'index des auteurs présent à la fin du volume peut donner une idée de l'ampleur du travail effectué. Cette histoire de la littérature répertorie aussi bien des auteurs « mineurs », sur lesquels nous disposons d'informations très sommaires – et qui appellent donc des approfondissements ultérieurs – que des auteurs désormais canoniques, comme le linguiste Giovan Francesco Fortunio (xv^e-xvi^e siècle), le philosophe Francesco Patrizi (1529-1597), le scientifique Giuseppe Ruggero Boscovich (1711-1787), Niccolò Tommaseo (1802-1874) ou encore Enzo Bettiza (1927-2017), déjà bien étudiés par ailleurs mais qui ont été replacés ici dans le contexte d'une production littéraire liée à une région aux traits culturels et linguistiques spécifiques, dans la perspective d'une géographie littéraire. Enfin, cet ouvrage attire l'attention sur des auteurs dont la place mériterait d'être mieux appréciée non seulement dans le cadre de l'histoire de la littérature dalmate, mais aussi dans l'histoire de la littérature italienne : c'est le cas, par exemple, d'Arturo Colautti

(1851-1914) romancier, poète, journaliste et auteur pour le théâtre, de Giuseppe Sabalich (1856-1928), poète, historien, auteur pour le théâtre, ou encore de Liana De Luca (1931-2018), journaliste, poétesse et essayiste. Au vu de l'ampleur de ce travail, il est impossible, sans tomber dans une liste fastidieuse, de présenter cet ouvrage à travers une approche « prosopographique », même si l'on choisit de se concentrer sur des personnages sélectionnés comme étant représentatifs. Je me limiterai donc à indiquer quelques-uns des fils rouges qui parcourent les pages de ce volume et à relever la manière dont cette histoire de la littérature permet de mettre en exergue certains éléments caractérisant, de manière spécifique, la production dalmate.

En tout premier lieu, cette littérature se nourrit d'échanges incessants entre la Dalmatie et l'Italie, qui peuvent prendre des formes très variées. Ces relations reposent tout d'abord sur la circulation des hommes : depuis les origines jusqu'au xx^e siècle, nombre d'intellectuels dalmates se sont formés en Italie et/ou y ont séjourné pendant des périodes plus ou moins longues. Jusqu'à la Renaissance notamment, l'Université de Padoue a été un haut lieu pour la formation de nombreux intellectuels laïcs et Rome pour celle des religieux. Par ailleurs des villes italiennes ont été souvent les centres de diffusion de la production des auteurs dalmates : plus particulièrement, jusqu'au xviii^e siècle, Venise, qui, pour des raisons historiques et politiques, entretenait des liens privilégiés avec la Dalmatie. C'est dans la Serenissima que sont publiés en effet la plupart des ouvrages des auteurs dalmates de l'époque. En outre, les influences littéraires sont également profondes : tout au long des siècles, les écrivain(e)s dalmates témoignent d'une connaissance approfondie de la culture et des débats littéraires italiens de leur temps ou des époques précédentes. Par exemple, le dense réseau intertextuel de la poésie pétrarquiste de Domenico Ragnina (1536-1607) révèle une connaissance fine non seulement du modèle direct, Pétrarque, mais aussi de Pietro Bembo, Jacopo Sannazaro, Giovanni Della casa ou encore Guittone d'Arezzo. De même le linguiste Giovan Francesco Fortunio apporta sa pierre à la question de la langue avec son ouvrage *Regole grammaticali della volgar lingua* (1516) proposant un modèle fondé sur la langue des « trois couronnes ». Au xviii^e siècle, Stefano Sciuagliaga (1719-1790), fervent défenseur de Goldoni, prend part à la discussion autour de la réforme du théâtre.

Les auteur(e)s dalmates ont participé aux principaux mouvements littéraires de la péninsule. Ainsi, la Dalmatie a-t-elle été la première région en Europe, après l'Espagne, où le pétrarquisme s'est diffusé. Cultivé notamment au sein de l'*Accademia des Concordi* de Raguse, le pétrarquisme était aussi un élément identitaire de la classe dirigeante dalmate au xvi^e siècle. Entre la fin du xviii^e et le début du xix^e, le néoclassicisme est alimenté par l'activité de plusieurs intellectuels, notamment des ecclésiastiques écrivant en latin, membres de l'Académie de l'Arcadie, comme Marco Faustino Gagliuffi (1765-1834).

Au xix^e siècle, Niccolò Tommaseo, Niccolò Giachich (1762-1841) ou Luigi Fichert sont des représentants importants du romantisme patriotique dalmate. L'idéal national est sous-jacent aussi aux études de plusieurs essayistes dalmates lorsqu'ils font de Dante, le père de la langue et de la culture italienne et symbole de l'Italie elle-même, leur objet d'étude privilégié : c'est le cas d'Antonio Lubin (1809-1900)

mais aussi d'Adolfo Mussafia. Entre ^{xix}^e et ^{xx}^e siècle, Beatrice Speraz (1839-1923), avec le roman social *La fabbrica* (1894) et le roman *Sulle due rive* (1896), qui combine roman psychologique et roman parlementaire, s'insère parfaitement dans le courant veriste en langue italienne, alors que le futurisme est représenté par Tullio Crali (1910-1983), qui fut avant tout peintre, mais qui contribua également à la poésie futuriste avec son recueil *Parole nello spazio* (1938).

Si les rapports entre les deux rives de l'Adriatique furent intenses et furent à l'origine de phénomènes d'imitation, cette production présente néanmoins des caractéristiques qui lui sont propres. Des influences de la culture et de la littérature autochtones, oscillant entre civilisation slave et latine, se ressentent lorsque ces auteurs s'approprient le modèle italien. Ainsi au ^{xvi}^e siècle, le premier recueil de poésie en italien de Domenico Ragnina s'inspire-t-il d'un point de vue thématique à la poésie pétrarquiste tout en exploitant les formes métriques typiques de la poésie populaires croates. De même, certains genres qui connaissent un développement florissant en Italie présentent des inflexions spécifiques auprès de intellectuels dalmates. Par exemple, l'historiographie, au ^{xvi}^e, réserve une place de choix à la question des Turcs, qui suscitent l'attention aussi ailleurs en Europe, mais acquiert une signification toute particulière ici compte tenu de la proximité de la Dalmatie à l'Empire Ottomane. Au siècle suivant, elle introduit la thématique du panslavisme dans les traités de Domenico Zavoreo (*Ruina et presa del Regno di Bossina*, 1602) ou de Giacomo Luccari (*Il Regno degli Slavi de Mauro Orbini*, 1601 ; *Copioso ristretto degli annali di Ragusa*, 1605). Au ^{xix}^e siècle le patriotisme romantique, qui se déploie surtout à travers la poésie, la recherche ethnographique et historique, le recueil et transcription de légendes et de la poésie populaire, les romans historiques, l'identification des origines et d'une « patrie » italienne passe aussi par la revendication de l'identité dalmate, qui, de par ses liens avec la latinité et la civilisation vénitienne, est la jauge de l'italianité de ces auteurs et de leur région.

Une caractéristique spécifique de cette production réside aussi dans le plurilinguisme. Ces auteurs, qui ont vécu dans le contexte multiculturel et multiethnique qui est propre à la Dalmatie, carrefour de la civilisation slave et latine, dont le métissage a été revendiqué comme le trait qualifiant de la « nationalité » dalmate au moment de l'essor des nationalismes, écrivent souvent en plusieurs langues : en italien, en langue slave, en dialecte vénéte ou en langue dalmate, et, avant le ^{xviii}^e siècle, en latin. Ainsi, même si cet ouvrage réunit les auteurs dalmates qui ont écrit en italien, il ne faut pas oublier qu'ils jonglent souvent parmi des systèmes linguistiques pluriels. Ainsi, il peut arriver, par exemple, que la culture italienne soit assimilée et restituée dans une langue différente. Ce contexte est particulièrement favorable au développement de la linguistique, l'histoire de la langue, la lexicographie. Ainsi, ce volume rappelle l'importance d'une tradition dalmate dans le cadre des études linguistiques. Elle est représentée, par exemple, par Fortunio et Adolfo Mussafia au ^{xix}^e siècle (ce dernier étant considéré comme le fondateur de la philologie romane), ou par Mirko Déanovic et son élève Zarko Muliavic au ^{xx}^e siècle : s'ils se sont tout particulièrement consacrés aux langues slaves et aux dialectes de Dalmatie, ils ont également promu les études italiennes dans les universités yougoslaves.

Enfin, ce volume permet de saisir la manière dont évolue, au cours des siècles, le rapport de ces auteurs à l'« italianité » et à la langue italienne dans un contexte pluriethnique où les rapports et la hiérarchie entre les différentes langues et cultures ont évolué au gré des événements historiques, parfois traumatiques, qui se sont succédés. Cette identité plurielle n'a pas été conflictuelle jusqu'au XIX^e siècle, où les différentes langues, cultures et ethnies revêtaient des fonctions sociales, politiques et culturelles distinctes mais consensuelles. Écrire en italien signifiait utiliser la langue de la culture et des notables pour des fonctions et des genres d'écriture spécifiques. Ce n'est qu'avec la naissance des nationalismes et notamment suite à la politique du *divide et impera* pratiquée par les autorités autrichiennes au détriment de la composante italienne, considérée comme moins fiable, après les guerres d'indépendance italiennes, que ces relations se complexifient et se tendent. Ainsi à partir du XIX^e siècle, écrire en italien et/ou en dialecte vénète devient aussi un acte de patriotisme et une manière claire de revendiquer où de sauver une identité italienne qu'on perçoit comme menacée. En même temps, l'unité d'une identité dalmate, constituée de plusieurs ethnies, langues et cultures, se désagrège. Ainsi, les changements de frontières et les événements historiques (le gouvernement autrichien au XIX^e siècle, la renonciation de l'État italien à la Dalmatie avec le traité de Rapallo en 1920 et surtout la répression des Italiens comme réaction aux violences fascistes qui a débuté en 1943) ont été à l'origine de plusieurs vagues d'exode. Chez tous ces auteurs, et notamment ceux qui sont nés au XX^e siècle, une thématique récurrente est donc la recherche et la tentative de renouer avec leur origine, une Dalmatie plurielle, liée à la nature et aux souvenirs d'enfance, qu'ils essaient de retrouver parfois par un retour physique. Cette expérience se révélant le plus souvent décevante, car le présent ne coïncide plus avec les images du passé, c'est l'écriture poétique ou romanesque qui se charge de reconstruire, à travers la mémoire, l'image d'une Dalmatie idéale.

Cet ouvrage apparaît donc comme un travail ambitieux : à la fois foisonnant d'informations précieuses sur les auteurs, leurs parcours, leurs réseaux, et essayant d'offrir également une présentation critique des personnalités traitées. L'ampleur de la tâche et le souci d'exhaustivité implique également quelques petits inconvénients. Pour certaines périodes, il n'a pas été possible de trouver beaucoup d'informations sur les auteurs, souvent mineurs, ce qui a amené à les répertorier sans pouvoir les encadrer dans une optique critique.

Mais ce sont des brouilles par rapport à l'effort qui a été accompli dans la tentative d'offrir un panorama le plus ample possible d'une production protéiforme et peu connue. Un ouvrage de référence sur cette littérature hybride, de frontière et des frontières, qui a une fin en soi comme unique exemple d'histoire organique de la littérature dalmate en langue italienne, mais qui peut servir de base pour mener des recherches plus poussées.

Michela Toppano

Aix Marseille Université, CAER, Aix-en-Provence, France

Maria Luisa Doglio, *Maestri. Un alfabeto di civiltà*, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 2021, XII-170 p.

Il libro *Maestri* di Maria Luisa Doglio può essere considerato come una passeggiata in compagnia di alcune delle figure che hanno contribuito alla sua vasta e varia formazione. L'autrice ci permette di entrare nella sua biblioteca e nei suoi ricordi per scoprire il significato della parola maestro (che implica ovviamente maschile e femminile). « Maestro è colui che insegna a imparare », diceva l'Heidegger tradotto e commentato da Luigi Pareyson. In effetti, attraverso ognuno dei quattordici studiosi da lei scelti e rievocati, c'è la volontà di trasmettere diverse metodologie per accostare i testi, per scandagliarli e farli rivivere.

Attraverso Getto, Doglio ci mostra come la storia letteraria sia veramente storia di vita spirituale, intellettuale, storia di uomini diversissimi per cultura, fede, ideologie, « storia della poesia essenzialmente, ma anche di quella humus in cui si elabora la coscienza della letteratura e della poesia ». La particolarità dei saggi che la studiosa ha riunito nel suo libro risiede nel genere letterario a cui si è avvicinato ogni maestro, un'operazione che comporta inevitabilmente una loro fugace biografia e bibliografia.

Franco Bolgiani è indissolubilmente legato alla *Rivista di Storia e Letteratura religiosa*, da lui diretta per più di trent'anni, fondata nel 1965 con Michele Pellegrino, Giovanni Getto, Italo Lana, Sergio Lupi e Raoul Manselli. Questa rivista, comunemente detta "di Bolgiani", si afferma in breve come un *unicum* nel panorama critico dell'epoca, sia per l'intento e il metodo di applicarsi allo studio della storia e della letteratura cristiana, antica, medievale, moderna e contemporanea, sia per l'onda dei dibattiti teorici e il successo dei numeri monografici. Nel 1997 Franco Bolgiani costituirà pure la Fondazione Michele Pellegrino, versando una somma ragguardevole del suo patrimonio privato. Con una immagine tratta da una poesia degli *Xenia II* di Eugenio Montale, Doglio confessa che con Franco Bolgiani, lei e gli amici che gli sono stati sempre vicini, hanno sceso « milioni di scale »: come guida di un percorso, Bolgiani ha aiutato a guardare « più in là », secondo la chiusa di *Maestrale*, poesia contenuta nell'amata raccolta montaliana degli *Ossi di seppia*. Di fatto, ricorda Doglio, « Guardiamo più in là » era formula ricorrente nel lessico di Bolgiani durante le riunioni, al lunedì, della sua *Rivista*.

Vittorio Branca non può che essere associato ai suoi studi sulla tradizione veneziana: umanista del Novecento, come notoriamente ebbero a definirlo il conte Vittorio Cini e il patriarca di Venezia Angelo Roncalli, Branca ha composto il *liber* della *Sapienza civile*, summa delle sue ricerche e del suo ideale umanistico, costituita da saggi sempre *in progress*, rielaborati negli anni come tappe e capitoli di una ricerca inesaurita, alcuni molto noti apparsi in sedi prestigiose, altri inediti. Chi ha potuto parlargli abitualmente negli ultimi anni sa quanto lo studioso continuasse a lavorare all'Umanesimo veneziano, a compulsare la bibliografia seguita ai suoi studi, ormai sterminata, sulla scrittura epistolare e sulla filologia di Ermolao, sulla polemica Pico-Barbaro, sull'influenza del circolo, sulle reazioni dei primi lettori, sul nodo di morale, religione, politica e buon governo.

Vera Comoli, architetta, storica dell'architettura, è ricordata per il suo volume su *Torino*, uscito da Laterza nel 1983, lodevole per la logica pluriprospectica, per l'interesse

congiunto e strettamente connesso tra architettura, arte, storia e letteratura, tutti elementi comuni anche nella sua personale esperienza. Non solo Doglio resta ammirata dalla figura di Comoli, ma ne è colpita dall'intelligenza del progettare, del custodire in modo storicamente consapevole, del riparare i guasti del tempo senza mai alterare o falsificare ciò che resta di altre epoche, conservandone l'immagine più autentica.

Il contributo di Franco Croce si esplica, più che altrove, negli studi seicenteschi e nella sua singolare inclinazione a non rapportare il Barocco – almeno programmaticamente – agli enigmi, alle inquietudini, alle nevrosi del Novecento. Con Franco Croce, la Doglio impara che concettismo ed enfasi sono caratteri distintivi del Barocco, ma che « non devono, naturalmente, essere considerati due realtà autonome che operino il più delle volte disgiunte. Al contrario è proprio sul loro nesso che si deve puntare per cogliere il nucleo dinamico della storia letteraria del Seicento »: la letteratura barocca, ci insegna Franco Croce, è solo in apparenza portata a coltivare tutti gli estremismi e, dunque, è solo in apparenza rivoluzionaria, perché è invece « l'arte ufficiale di una società conformista ».

Giovanni Getto è sicuramente noto per l'attenzione che rivolge, agli inizi del suo lavoro di critico, alla letteratura religiosa, attenzione che deriva dalla volontà di uscire dagli schemi del crocianesimo imperante per considerare l'opera letteraria in una prospettiva diversa, non più in rapporto alla « poesia » e « non poesia », ma in rapporto al movimento interno dell'opera stessa e di tutte le opere dell'autore, alla vicenda spirituale che ispira e determina l'opera nel suo farsi e nel suo composto organico di umanità e stile. Su questi presupposti nascono e si configurano gli *Aspetti della poesia di Dante* (aspetti e forme sono parole chiave del lessico gettiano dalla giovinezza alla piena maturità), un libro decisivo negli studi danteschi del Novecento, se non proprio di una nuova critica che Getto inaugura con la lettura del *Paradiso*, « esempio supremo di poesia metafisica », perché quella poesia in sostanza si nutre dei sentimenti che intorno all'esperienza intellettuale, appassionatamente realizzata, si generano e vivono. Nel decennio tra il 1950 e il 1960 Getto prosegue gli studi danteschi affiancandoli sia allo studio del Tasso, che continuerà per quasi quarant'anni, sia allo studio intenso e innovativo del Barocco, sia successivamente all'inchiesta sul *Decameron* e sui poeti e sui critici del Novecento, da Gozzano a Montale, da Momigliano a Flora a Praz.

Attraverso una miscellanea di studi in suo onore, Doglio porta alla nostra memoria il ricordo di Enrico Ghidetti, la sua opera critica, le sue ricerche, i suoi interessi, la cura nel creare e nel curare, nell'alimentare e nel coltivare i suoi discepoli, e, infine, la lunga direzione della *Rassegna della Letteratura Italiana* a quella, più recente, di una nuova serie di *Studi Danteschi*, senza dimenticare la carica di presidente della Società Dantesca Italiana di Firenze dal 2007 al 2012. Non quantificabile è l'impegno profuso per la didattica e per i corsi universitari; così come magistrali, ricorda Doglio, sono le lezioni e le conferenze a Parigi, l'attività di consulente editoriale, di membro del Consiglio di Amministrazione del Gabinetto Vieusseux e del direttivo del Centro Studi Aldo Palazzeschi.

In merito a Renzo Negri, il ricordo è primariamente associato all'indagine sull'Ariosto all'inizio degli anni Settanta, anche se il suo originario nucleo di studi aveva riguardato il campo letterario sette-ottocentesco e dantesco. Nel 1971, quando appare

l'*Interpretazione dell'« Orlando furioso »* di Negri, si andava affermando l'idea che il poema dell'Ariosto andasse letto in chiave narrativa, come fosse vero e proprio romanzo. Questa indicazione veniva spinta all'estremo, in modo decisamente nuovo, per alcuni versi sconcertante, dal tentativo d'avanguardia operato da Edoardo Sanguineti e Luca Ronconi con *L'Ariosto in piazza*, allestito a Spoleto, il 4 luglio 1969, per il Festival dei Due Mondi. Ancora oggi, dopo più di cinquant'anni nei quali la bibliografia sul poema dell'Ariosto è vorticosamente cresciuta, il libro di Negri, afferma Doglio, rivela intuizioni creative e resta un'agile, originale lettura di sicura efficacia didattica e di oggettiva possibilità di riprese.

Procedendo nell'*alfabeto di civiltà*, incontriamo il nome di Ettore Paratore. Nel lontano 1971 usciva, negli atti di un convegno dell'Accademia dei Lincei sul *Teatro classico italiano nel '500*, il suo saggio dal titolo *Nuove prospettive sull'influsso del teatro classico nel '500*. Il saggio, di quasi cento pagine, rientra in una linea particolarmente rilevante dell'esperienza di Paratore che inizia con la *Storia del teatro latino*, pubblicata nel 1957 e più volte ristampata, anche in anni recenti, continua poi con i volumi su Terenzio e su Plauto, per culminare nei cinque tomi della fortunatissima edizione romana delle *Commedie* di Plauto. Opere, tutte, importanti non solo nell'ambito degli studi di letteratura latina, ma anche in quelli di italianistica e di comparatistica poiché il teatro rientra in quel concetto, enunciato da Salvatore Settis, di classico « che riguarda sempre non solo il passato ma il presente e una visione del futuro », in quanto « per dar forma al mondo di domani è necessario ripensare le nostre molteplici radici ». Da questo punto di vista, con Ettore Paratore Doglio ci ricorda che è necessario rileggere i testi del teatro antico e del teatro del Cinquecento per capire più a fondo l'orizzonte culturale, politico, sociale del nostro presente: è, perciò, quanto mai vana e sterile l'opposizione tra storia, letteratura e storia dello spettacolo.

Intrecciando storia patria, filologia e critica, Giovanni Ponte si avvicina e valorizza autori minori, poco studiati o addirittura pervenutici solo attraverso una tradizione manoscritta. Una linea di fondo assai rilevata è, poi, quella degli studi sul Boiardo, avviati già nei primi anni Cinquanta sulla scorta degli studi ariosteschi del suo maestro Walter Binni. Il fedele rapporto Ponte-Binni appare uno dei tratti particolari dell'esperienza intellettuale di Ponte, particolare anche per certi aspetti della scrittura (basti pensare al necrologio di Walter Binni che Ponte affidò nel 1998 al *Giornale Storico della Letteratura Italiana*) e per le ben note testimonianze sul piano umano. Saggi che in gran parte confluiscono nel volume del 1972, *La personalità e l'opera del Boiardo* che propone – ed è lo stesso Ponte a dirlo nella premessa – « un'interpretazione del Boiardo fondata su un documentato esame d'insieme della sua opera ». Ma accanto a Boiardo, ci sono gli studi rivolti a Leon Battista Alberti, Poliziano, Leonardo e autori sommersi nell'oblio e meritoriamente riscoperti come Bartolomeo Gentile Falamonica.

In Ezio Raimondi viene riconosciuto un maestro di perspicacia per la sua capacità di scrutare e attraversare i testi tassiani nel profondo e per la capacità di mettersi in intima connessione con la complessa identità del Tasso, guardando alle sue inquietudini, alle sue ansie ma anche alle sue responsabilità. Si tratta di una vera e propria testimonianza di « relazione etica » e di una lezione non solo di critica letteraria ma anche di

civiltà. « Una lezione tanto più necessaria » afferma Doglio « in questi giorni sgomenti di violenza e barbarie » (p. 119). L'attenzione continua, vigile, sollecita alla realtà, ai giovani, al presente e al passato, alla tradizione e al nuovo che avanza è una delle costanti ricercata e riscontrata dall'autrice di *Maestri*, dove la passione è palpabile e contestuale a un concreto rigore scientifico, figlio di un lavoro lento, metodico, sistematico, presupposto e fondamento per insegnare a pensare, ad argomentare, a contestualizzare.

L'autrice ci istruisce, poi, in merito alla sacra fedeltà, criterio che permette di avvicinarci sempre di più, senza pretesa di arbitrarie letture, alla volontà di grandi autorità. Gianvito Resta dimostra, a tal proposito, i risultati della sua « lunga fedeltà » agli studi tassiani, formula usata da Contini per Montale, ma vi aggiungeva un secondo aggettivo, « ininterrotta », per renderla subito in tutta evidenza una fedeltà consapevolmente messa in atto e deliberatamente praticata in un esercizio durato, con forme e modi diversi, sino agli ultimi giorni. Anche l'attenzione alla scrittura epistolare, ci dice Doglio, pare un altro segno di lunga fedeltà ininterrotta di Resta. Il punto di partenza nel lontano 1954 è il grande quadro di genere dell'epistola umanistica nel suo complesso, riconosciuta come documento tra i più espressivi di un ambiente di cultura e di civiltà, di una visione del mondo e insieme dell'impegno del letterato, dell'intellettuale sempre pronto al dibattito con interlocutori diversi, talora in forte contrasto.

Di Edoardo Sanguineti si è scritto molto, a proposito del suo lavoro di critico, saggista, poeta, romanziere, drammaturgo, traduttore, sceneggiatore, lessicografo, e la bibliografia è in continua crescita. Tra le sue carte, Doglio sceglie di soffermarsi sulle lettere che scambiò con Enrico Filippini e Fausto Curi – oggi apparse in due edizioni distinte –, relativamente poche rispetto alle migliaia che egli scrisse, perché mostrano la natura, la creatività della sua scrittura epistolare, la chiara e sapida prosa, la rinuncia al superfluo, la scarnita vivezza del periodo, la leggerezza di tocco, il gusto della provocazione intellettuale, la citazione spesso nascosta o modificata, la capacità parodistica e caricaturale, la battuta folgorante.

Sull'ecdotica dei laudari e sugli studi laudistici Giorgio Varanini ha influito in modo determinante, tanto che a lui guardano come a un maestro studiosi diversi per generazione, formazione e provenienza. È difficile sintetizzare per Doglio l'attività di Varanini, anche perché i suoi interessi furono sempre molto più vasti di quelli che risultano ufficialmente dalla sua produzione scientifica. Scorrendo la sua bibliografia si nota subito il prevalere iniziale di un interesse per la filologia e la letteratura religiosa. Molto ci sarebbe da dire, ma Doglio su tutto preferisce ricordare che questo maestro ha indirizzato generazioni di studiosi, e anche di studenti, a una filologia rivolta alla massima cura linguistica per il testo tradito, e a una letteratura sempre immersa nel sacro e nella spiritualità.

Chiude la bella rassegna di *Maestri* la figura di Claudio Varese. Già la miscellanea di studi in suo onore, che occupa più di ottocento pagine, basterebbe a testimoniare di per sé la presenza, l'azione e la forza di attrazione del critico. Ma Doglio non può non ricordare la sua capacità maieutica e l'impegno di seguire, passo dopo passo, ogni allievo per portarlo, se possibile, da studente a studioso autonomo, attrezzato e responsabile. Come pure encomiabile è la vocazione al dialogo, a voce o per lettera, di colloquio

franco e generoso, e la possibilità di essere testimonianza, con il suo esempio, di rispetto tanto verso gli scrittori classici quanto verso quelli contemporanei.

Se è vero che ogni lettura è un viaggio affascinante e creativo, il libro *Maestri* di Maria Luisa Doglio ci consente di viaggiare nella storia critica letteraria del Novecento italiano e ci permette di ripercorrere il tracciato di grandi studiosi che hanno dimostrato sensibilità verso i silenzi e le parole altrui, poche o molte che siano, dimostrandoci che anche una sola riga può essere scritta « con adeguata arte » e in virtù di ciò merita ascolto e attenzione.

Ilenia Del Gaudio
Université de Foggia

Emanuela Piga Bruni, *La macchina fragile*, Roma, Carocci, 2022, 179 p.

Il saggio studia le rappresentazioni dell'emergenza della coscienza in un corpo artificiale. Lo fa attraverso tre casi: il primo film animato dell'universo narrativo di *Ghost in the Shell* (1995), la prima stagione della serie televisiva *Westworld* (2016) e il romanzo di Ian McEwan *Machines Like Me and People Like You* (2019). Il testo presenta anche un capitolo iniziale che fornisce alcune coordinate critiche sull'argomento, soprattutto a partire dagli studi su due grandi figure dell'immaginario contemporaneo: l'androide e il cyborg, e un capitolo finale, scritto da Christiano Presutti, che in maniera molto agile dona al lettore alcune informazioni sull'evoluzione degli studi sulla coscienza nel corso della storia.

Il volume si iscrive all'interno delle riflessioni sul postumano, aspetto che appare chiaro dai due temi che emergono con maggiore forza nel corso della lettura: uno di tipo esistenziale, che indaga come cambia la percezione che l'essere umano ha di se stesso di fronte a essere artificiali simili a lui; l'altro di tipo etico, che riflette su quali debbano essere i comportamenti umani nei confronti di coscienze altre e punti di vista inediti. Per certi versi, si può dire che *La macchina fragile* si confronta con il dibattito critico sulle scritture dell'io che, ormai da più di un decennio, impegna gli studiosi di letteratura in Italia: infatti, si è osservato come nella letteratura degli ultimi decenni, in Italia come altrove, si sia dato particolare peso alla "presa di parola", intesa come rivendicazione di nuove forme di verità o di identità¹⁰. Nel volume di Piga Bruni, invece, si potrebbe parlare di "presa di coscienza", nel senso letterale del termine: i personaggi analizzati nel testo si rendono conto di avere una coscienza, cioè di poter rivendicare una loro "umanità", nonostante siano degli esseri artificiali. L'io umano, allora, viene osservato

¹⁰ Sull'argomento la bibliografia è vasta, qui si forniscono soltanto alcuni spunti di lettura. Per una riflessione generale sulla letteratura italiana contemporanea e le narrazioni dell'io: Daniele Giglioli, *Senza trauma*, Macerata, Quodlibet, 2011; Raffaele Donnarumma, *Ipermodernità*, Bologna, Il Mulino, 2014; Gianluigi Simonetti, *La letteratura circostante*, Bologna, Il Mulino, 2019. Sull'autofiction: Lorenzo Marchese, *L'io possibile*, Massa, Transeuropa, 2014. Sulla funzione testimoniale in letteratura: in ambito italiano, Marco Zonch, *Scritture postsecolari*, Firenze, Franco Cesati, 2023; in ambito internazionale, Andrea Suverato, *Finzioni testimoniali*, Milano, Ledizioni, 2023.

da una prospettiva non antropocentrica, postumana per l'appunto, in cui è possibile comprendere i limiti non tanto delle nostre capacità intellettive, ma della percezione che nel corso del tempo abbiamo sviluppato sulla nostra intelligenza, considerata sempre come unica ed esclusiva.

Il primo capitolo, di carattere generale, si concentra sul tema della coscienza, per poi analizzare le due figure che più, in letteratura, hanno messo in crisi le nostre credenze sull'umanità: l'androide e il cyborg. È interessante notare come, nonostante Piga Bruni parta da studi cognitivisti, il suo approccio critico è profondamente influenzato da uno sguardo di tipo freudiano, dove l'io è il risultato di forze in conflitto che agiscono in maniera inconscia, manifestandosi solo attraverso dei sintomi o, come dice Piga Bruni, attraverso degli "indizi", riferendosi così al metodo storiografico di Carlo Ginzburg. In sostanza, nel campo delle arti rappresentazionali, l'immagine della coscienza non è qualcosa che viene presentata in maniera diretta, ma emerge dalla relazione di vari segni, che hanno il compito, per l'appunto, di segnalare la similarità tra l'umano e il non-umano. Segnali che, allo stesso tempo, marciano una vicinanza e una distanza tra l'umano e la macchina: Piga Bruni mostra come l'immaginario dell'androide, analizzato attraverso l'opera di Asimov, si concentri sulle similitudini, mentre quello del cyborg, che trova nei romanzi di Dick una delle sue più efficaci definizioni, sulle differenze.

Ghost in the Shell, da come si evince dal titolo dell'universo narrativo, si interroga sulle possibilità della coscienza di esistere oltre il corpo. È un'opera che si interroga sulle possibilità di potenziare le facoltà umane, da quelle fisiche a quelle cognitive. Si narrano le vicende della Sezione 9, una forza di polizia formata da individui ibridi, umani con innesti tecnologici che ne migliorano le prestazioni. La trama poliziesca è solo un pretesto per dare vita a un'indagine interiore, sulla natura dell'umano: gli indizi, qui, se da una parte aiutano a risolvere l'enigma esteriore del delitto, dall'altra aprono a nuove forme di esistenza. Infatti, il "criminale" da affidare alla giustizia, il Signore dei Pupazzi, si rivela essere una coscienza disincarnata, che esiste indipendentemente dalla materia: un'intelligenza che, però, sente il bisogno di uscire dalla perfezione del proprio sistema informatico per abbracciare l'imperfezione umana, quella stessa imperfezione che, però, permette alla vita di evolvere, attraverso mutazioni e cambiamenti. Il cammino della protagonista, Motoko, prima tutto teso verso la ricerca della propria umanità in un corpo quasi del tutto meccanico, una volta incontrato il proprio "nemico", devia verso il desiderio di oltrepassare i limiti della carne: la donna si fonde con la coscienza del Signore dei Pupazzi, trasformandosi in una nuova entità potenziata, una forma di coscienza inedita. *Ghost in the Shell* è un'opera che mostra come la natura umana sia qualcosa di cangiante, che può essere riscritto attraverso l'avanzamento tecnologico.

Se *Ghost in the Shell* è maggiormente incentrato su riflessioni di carattere esistenziale, *Westworld* si interessa in particolar modo a questioni di tipo etico. Rielaborando la trama del film omonimo del 1973, *Westworld* rappresenta le vicende di un parco giochi, in cui, attraverso una sofisticata tecnologia, si è riprodotto un mondo che ritrae l'immaginario dell'epopea del grande West americano. Qui sono presenti degli androidi, chiamati *hosts*, che sono programmati per intrattenere gli ospiti del parco, attraverso delle

trame avventurose. Tuttavia, nella maggior parte dei casi gli ospiti si lasciano andare alla crudeltà, massacrando e stuprando gli *host*, senza che questi possano difendersi. Gli *host* sono rinchiusi nella sceneggiatura che è stata scritta per loro: una volta esaurita la loro storia, vengono resettati e dimenticano quanto vissuto nel dipanarsi della propria trama. *Westworld* pone lo spettatore di fronte al seguente quesito: esiste un limite alla nostra libertà di fronte a forme di coscienza alternative? Interrogativo che diviene tanto più importante se si tiene conto che l'azienda che gestisce il parco osserva il comportamento degli ospiti per ricavare informazioni sull'agire umano. La serie mette in mostra come il potere contemporaneo si fondi sul concetto di segretezza: il potente è, quindi, colui che riesce ad agire sull'altro facendo credere a quest'ultimo di essere totalmente libero nell'esercizio delle proprie scelte. Paradossalmente, la "presa di coscienza" in *Westworld* mostra gli androidi e gli esseri umani nell'atto di comprendere quanto le loro decisioni, in realtà, siano incoscienti, cioè governate da forze esterne.

Nel romanzo di McEwan la questione esistenziale e quella etica si fondono: il capitolo dedicato a quest'opera risulta essere la felice sintesi delle riflessioni emerse dall'analisi dei capitoli precedenti. Qui si immaginano degli anni Ottanta alternativi, in cui la tecnologia sull'intelligenza artificiale è molto più avanzata di quanto è effettivamente avvenuto, soprattutto grazie al fatto che Alan Turing è ancora vivo e nel pieno delle sue ricerche. La coppia protagonista della storia acquista un androide, Adam, con il quale instaura una relazione triangolare: Adam, da bene acquistato, rivendica sempre di più il suo ruolo di individuo, arrivando addirittura a ribellarsi ai suoi proprietari. La presenza di Adam permette alla coppia di osservare la propria umanità da un punto di vista inedito: l'androide ha sviluppato una propria coscienza, ma allo stesso tempo si tratta di una coscienza che ragiona secondo logiche diverse da quelle umane. Questo creerà un conflitto etico: Miranda, la donna della coppia, in passato ha sedotto un uomo per incastrarlo, denunciandolo come stupratore. L'azione è stata mossa da un sentimento di vendetta: infatti, l'uomo, tempo prima, aveva stuprato una sua amica che, per il trauma, aveva deciso di suicidarsi. In sostanza Miranda, mentendo, ha, però, ripristinato una vecchia verità e ottenuto una forma alternativa di giustizia. Adam, di fronte a questa storia, invece, reagisce in maniera negativa: la sua visione della vita razionale, estremamente precisa, lo porta a considerare Miranda come una sordida ingannatrice, senza comprendere le ragioni emotive che l'hanno portata a comportarsi in un certo modo. Come mostra Piga Bruni, l'immagine dell'intelligenza artificiale ha una funzione autoriflessiva: l'umano si specchia nella coscienza che ha costruito, nella prospettiva di comprendere ancora meglio la propria natura.

Quest'ultimo aspetto viene affrontato, seppur in maniera molto rapida, nel saggio che conclude il volume, a firma di Presutti. La storia delle teorie sulla coscienza si sviluppa intorno al desiderio dell'essere umano di inventare macchine capaci di svolgere compiti complessi, simili a quelli eseguiti dalla mente umana. Per creare queste macchine l'uomo ha dovuto comprendere meglio il funzionamento della propria intelligenza e, poi, viceversa, l'uomo, specchiandosi nella tecnologia inventata, è stato capace di comprendere meglio le strutture della propria mente, in un circolo benefico di sviluppo epistemologico e tecnologico.

In conclusione, si può dire che *La macchina fragile* sia un contributo importante per continuare ad occuparsi delle tematiche dell'io uscendo, però, da una prospettiva troppo soggettivistica, col rischio di derive egocentriche. La prospettiva postumana, come ribadito a più riprese da Rosi Braidotti¹¹, non sancisce un superamento dell'umano, bensì un superamento dell'antropocentrismo occidentale, che deriva dalla nostra tradizione umanistica. Si tratta, quindi, di riflettere sull'umano da un punto di vista più "alto", guardarlo nel suo ambiente e attraverso le relazioni che intesse con gli altri esseri viventi e con la tecnologia. Un modo per mostrare come il nostro punto di vista, la nostra coscienza, non sia una struttura monolitica, ma il risultato di una serie di interazioni con ciò che ci circonda.

Gerardo Iandoli

Aix Marseille Université, CAER, Aix-en-Provence, France

11 Cfr. Rosi Braidotti, *Il postumano Vol. 1. La vita oltre l'individuo, oltre la specie, oltre la morte* [2013], Roma, DeriveApprodi, 2020 e *Il postumano Vol. 2. Saperi e soggettività* [2019], Roma, DeriveApprodi, 2022.

Table des matières

Antonella Mauri	
Introduction	5

Sorcières, guérisseuses, devineresses

Giancarla Erba	
Le medicine antiche	21

Simon Dolet	
La météorologie, un nouvel accès à la médecine pour les femmes ?	35

Lorenzo Leporiere	
L'exercice illégal de la médecine	
Histoire d'une somnambule lucide	49

Simona Di Martino	
Streghe, fattucchiere e medicina contadina	
Donne curatrici e leggende regionali	
nella cronaca dei <i>Misteri d'Italia</i> di Dino Buzzati	61

Judith Obert	
Les guérisseuses de Benni	
Parcours de soins au féminin	75

Les pionnières

Erminio Morengi	
Trotula de' Ruggiero e la Scuola medica salernitana	
Una pioniera della medicina per le donne fatta da una donna	93

Valeria Puccini	
Santa Caterina degli ospedali	
Una mistica nell'assistenza sanitaria genovese del xv secolo	107

Antonio Rosario Daniele	
Scrittura e medicina da campo	
Jessie White Mario, infermiera garibaldina	119
Monica Biasiolo	
Gina Lombroso e la rivista <i>Archivio di psichiatria</i>	
Profilo e scritti di un'intellettuale dentro e fuori i confini nazionali	131
Ilaria M.P. Barzaghi	
Patriota e cosmopolita	
L'impegno di Sita Camperio con la Croce Rossa	147
Gianni Antonio Palumbo	
<i>Dal diario di una Samaritana e dalle Vigilie (1914-1918)</i>	
di Antonietta Giacomelli	169

Les soignantes confrontées à l'univers masculin

Itala Tambasco	
« Voi schifate la mia arte perché giovane e femina sono »	
Donne che curano nella prosa di Boccaccio	185
Erica Ciccarella	
Teorie, pratiche e rappresentazioni	
del sapere medico femminile nel Cinquecento	201
Rossella Palmieri	
Di padre in figlia	
Fertilità, cura del parto e nobiltà delle donne in due testi cinquecenteschi	215
Ugo Pavan Dalla Torre	
Donne, medicina ed assistenza medica e sociale	
Il caso italiano fra Grande guerra e primo dopoguerra	225
Lucia De Frenza	
« Prime al lavoro, senza tregua mai »	
Le Crocerossine dell'Ospedale territoriale di Bari	239

La représentation : réalité, images, imaginaires

Elisabetta Orlandi	
La donna e la medicina nella fiaba	253
Andrea Franzoni	
« Delle qualità e degli officii della buona commare »	
Le rappresentazioni della levatrice	
nei trattati di ostetricia italiani tra XVI e XVIII secolo	267
Anne Demorieux	
Cristina Trivulzio di Belgiojoso entre <i>care</i> , <i>nursing</i> et médecine	281
Nicoletta Lepri	
Donne, Madonne e medicina	
L'opera del pittore Alfio Rapisardi tra analisi cliniche e cinematografia	293
Antonella Mauri	
La Vergine e Lilith	
L'immagine erotizzata della donna in camice bianco	311
Armelle Girinon	
« Il parto? Sulla paglia, un lenzuolo sotto e le bestie accanto »	
Les récits d'accouchement dans <i>L'anello forte</i> de Nuto Revelli	337
Angelica Vurchio	
La prima scienziata della televisione italiana	
La rappresentazione di Marie Curie nell'Italia degli Anni Sessanta	361
Comptes rendus	375

Réalisation de la couverture : Valérie Julia – PUP
Mise en page : AOC – Carcassonne

Imprimé en France
Service imprimerie de l'université d'Aix-Marseille – PSI – Aix-en-Provence

Dépôt légal 4^e trimestre 2023
ISBN 979-10-320-0491-3
ISSN 1275-7519